
3 1761 04116 0359

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

CHEZ

LES MUSULMANS

LES

SOCIÉTÉS SECRÈTES

CHEZ

LES MUSULMANS

PAR

L'Abbé ROUQUETTE

de la Société des Missions africaines de Lyon



LIBRAIRIE DELHOMME ET BRIGUET

J. BRIGUET, ÉDITEUR

PARIS
83, rue de Rennes, 83

LYON
3, avenue de l'Archevêché, 3

1899



PRÉFACE

Je n'avais que vingt-deux ans, quand je jetai à la hâte sur le papier ces quelques notes, qui, contre mon intention, sont devenues un gros volume, publié sous ma seule responsabilité. Ce fut l'affaire de six mois.

C'était, en effet, une véritable collaboration que le docteur Hacks m'avait proposée. Je devais lui fournir les documents, et profiter de ma connaissance assez approfondie de la langue arabe, pour donner au volume une tournure assez orientale, qui pût le faire mieux apprécier.

Au mois de septembre 1894, parurent, dans la Revue Mensuelle, *les premières pages de cette étude. Dans ce même numéro, le docteur, que nous saluions tous alors comme notre chef,*

présenta au public catholique M. Margiotta, et publia le premier chapitre de son ouvrage sur Lemmi.

J'écrivis aussitôt au docteur Bataille pour me plaindre de m'avoir donné un pseudonyme que je tenais peu à porter après Léo Taxil, et d'avoir publié sous ma seule responsabilité une étude d'une si grande importance, sans y faire les corrections que je jugeais nécessaires.

Ce fut Léo Taxil qui me répondit : il m'apprit qu'il avait été nommé secrétaire de la rédaction de la Revue : *c'était à lui que j'aurais affaire. J'étais donc né, à la vie littéraire, sous le patronage de deux Marseillais — à cette époque le docteur Hacks-Bataille voulait faire oublier son origine bavaroise. — L'un, dans les loisirs que lui laissait l'exercice de son art, écrivait à l'occasion dans le* Figaro, *ou exerçait le métier de clown, selon les circonstances ; l'autre, franc-maçon ou catholique selon les besoins du moment, était toujours resté le même, un espion et un Judas.*

On se rappelle l'engouement qui saisit une grande partie du clergé à l'apparition des premiers fascicules du Diable au XIXe Siècle. *Malgré la discordance de quelques voix, bien rares au début, guidées plutôt par l'instinct que par des preuves certaines, le docteur obtint un grand succès. Tous alors, jeunes gens pleins d'ardeur qui ne demandions qu'à lutter pour le*

triomphe du catholicisme et la ruine de la franc-maçonnerie et de la juiverie, nous saluions, pour notre chef, cet homme, hier encore inconnu, et qui venait, du premier coup, d'atteindre à la célébrité de l'écrivain. Ses informations paraissaient sûres, aussi sûres que celles de Léo Taxil ; mais, de plus, c'était un homme qui savait écrire : quelle différence entre son style court, alerte, vif, dégagé, et la phrase longue, embarrassée, se traînant avec peine, de Léo Taxil. Cette fois, nous disions-nous, la cause anti-maçonnique a trouvé son Drumont : nous avons un écrivain.

Tout cela disparut comme un beau rêve : les résultats furent nuls : non seulement le docteur Hacks jeta le discrédit sur son œuvre personnelle, mais encore il mit en méfiance le public catholique contre les écrits les plus documentés. Léo Taxil, éternel hableur, apporta le dernier coup de pioche à cet édifice élevé avec tant de peine par ses propres mains. Il aura beau faire pourtant il ne détruira pas d'une parole ce fait de l'histoire, cette lutte éternelle du bien contre le mal.

Que la San-Ho-Hoeï existe ou qu'elle n'existe pas telle que le docteur Hacks l'a décrite, nous soutenons que la franc-maçonnerie a étendu dans l'univers entier ses filets perfides. En Asie, elle fait alliance avec les sectateurs de Bouddha et de Confucius, comme en Afrique elle prête secours aux Musulmans et aux fétichistes. Par-

tout où va le missionnaire portant, dans les plis de sa pauvre soutane, les bienfaits du christianisme civilisateur, il rencontre cet ennemi que nous devons combattre en Europe.

Abd-el-Kader, le chef des Qadrya de l'Algérie, ne voulut jamais embrasser le catholicisme ; il aurait fallu renoncer à la doctrine de Mahomet; mais il ne crut pas apostasier en se faisant initier à la franc-maçonnerie. Jusqu'à la fin de sa vie, il fut un bon Qadry, et les francs-maçons d'Europe peuvent le regarder comme un des enfants les plus fidèles aux prescriptions de la Veuve.

C'est pour prémunir ceux qui président aux destinées de l'Algérie que nous avons écrit cette étude. Quelque vague pressentiment nous dit que nous aurons dépensé en Afrique tant d'or et de sang pour donner une immense province de plus au vaste empire britannique. Les Snoussya de Djegboub n'ont qu'un but : chasser les Français. La haine du Français, c'est-à-dire du Catholique : voilà le mot de ralliement de tous les adorateurs du diable. Là où le Français ne peut réussir parce qu'il est trop bon, et qu'il ne veut pas, comme la race anglo-saxonne en Amérique et en Australie, faire disparaître la race vaincue, là l'Anglais réussira à merveille. Anglais et Musulmans s'entendront bien entre eux, parce qu'ils sont tous deux enfants de la même famille : n'ont-ils pas le diable pour père ? Et nous aurons dépensé des millions; nous aurons arrosé cette

terre de notre sang, nous l'aurons fertilisée de nos sueurs, tout cela pour permettre aux Anglais de l'exploiter à leur profit.

Depuis quatre ans, deux faits se sont produits que nous devons mentionner : la mort du grand maître des Taibya et la mort en exil du fils de Cheikh-el-Haddad.

Ces deux événements n'ont amené aucun changement dans la direction de ces deux grands ordres. Les Taibya, espérons-le, comprenant que l'intérêt du Maroc exige l'amitié de la France, sauront réprimer, au fond de leur cœur, le dédain et le mépris que tout bon Musulman éprouve instinctivement pour nos progrès modernes. Le Cheikh des Taibya sera notre ami comme son prédécesseur.

La mort du fils de Cheikh-el-Haddad a passé pour ainsi dire inaperçue : ses compatriotes de Kabylie, tout en saluant en lui le grand martyr de l'indépendance, n'ont pas oublié et ses fautes en 1871 et sa soumission feinte ou réelle au Gouvernement français, aux pieds duquel il s'est prosterné pour obtenir sa grâce. A notre avis, le grand ennemi de la domination française en Afrique, soit en Algérie, soit au Soudan, soit au Tchad, c'est le Snoussy : Ayons toujours les yeux fixés sur le fils de Snoussi, celui que les Musulmans saluent du titre de El-Madhi.

En terminant ces quelques lignes de préface,

je dois adresser mes remerciements à M. de la Rive pour l'intérêt qu'il a porté à cette étude, dans le cours de sa publication, dans la France Chrétienne. *Nous espérons qu'il saura reprendre sur un nouveau terrain la lutte contre la Bête de l'Apocalypse, et que, autour de lui, il saura grouper des jeunes gens de talent, pleins de foi et de soumission à l'Eglise.*

Lyon, 16 juillet 1898

LE DIABLE
CHEZ LES MUSULMANS

CHAPITRE PREMIER.

Caractère général des sociétés secrètes musulmanes. Histoire du mal dans le monde : paganisme, mahométisme..

Quand nous parlons de sociétés secrètes musulmanes, nous ne devons pas nous les figurer semblables en tout aux sociétés secrètes de l'Europe, de l'Asie ou de l'Amérique. Satan a su varier, suivant les pays et les peuples, les différents moyens d'attaque. Sur toute la terre, il poursuit le même but : détruire l'empire de Dieu, pour s'asseoir lui-même sur le trône qui n'appartient qu'à Dieu seul. Proportionnant ses efforts au tempérament divers des peuples et aux moyens que leur fournit leur religion pour résister au mal, il ne se conduira pas avec les peuples indolents et anémiés de l'Afrique comme avec les hommes robustes de l'Europe chrétienne. Les générations européennes naissent et se développent à l'abri du christianisme qui leur communique sa force. Le baptême nous fait enfants

de Dieu et rompt les chaînes qui nous attachent au péché. Puis, aux heures d'accablement et de défaillance, nous, catholiques, nous aurons sur le bord de la route ces fontaines d'eau vive que Jésus-Christ a fait jaillir, dans sa miséricorde, de son côté ouvert. Grâce à ce secours surnaturel, nous pourrons goûter une partie de ce bonheur qui était notre apanage avant la chute originelle. Notre nature ne sera plus autant bouleversée, l'équilibre entre la chair et l'esprit sera rétabli ; et si encore bien souvent nous sentons en nous les révoltes du vieil homme, au moins l'esprit sera toujours assez prompt et assez fort pour réprimer ce premier mouvement.

Jésus-Christ a jeté le fondement de sa religion dans la partie noble de nous-même ; il est venu nous rétablir dans notre premier état autant que c'était possible. Quelques êtres privilégiés que Dieu a aimés davantage sont seuls parvenus à jouir par intervalles, dans des extases sublimes, presque du même équilibre, des deux parties qui nous composent, qu'Adam dans le paradis. Voilà donc l'œuvre de Jésus-Christ ; il a voulu nous rétablir dans notre premier état, et, pour y parvenir, il nous a obligé à combattre la partie inférieure de notre être, la chair et ses passions.

Le démon a pris le contrepied de l'œuvre de Jésus-Christ : il a enseigné aux hommes à faire dominer les sens sur l'esprit, la partie inférieure sur la partie supérieure. Et afin de singer encore plus l'œuvre du Sauveur, il a voulu avoir des adeptes qui jouiraient, eux aussi, d'extases, et

pourraient, eux aussi, faire des prodiges. Et, de même que dans le catholicisme ces êtres privilégiés sont spécialement consacrés à Dieu, et s'adonnent aux œuvres pieuses après des engagements solennels et irrévocables, ainsi le diable a voulu avoir dans son royaume des serviteurs plus dévoués et plus fidèles, qu'il favorise quelquefois de visions et d'extases.

Voilà donc les deux grandes manières dont le démon a singé l'œuvre divine. C'est par lui que tout mal est entré dans le monde, c'est par lui qu'il s'est développé surtout, et n'est-ce pas à lui qu'il faudrait attribuer beaucoup de ces maladies nouvelles qui apparaissent de nos jours? Toujours est-il que si nous ne pouvons lui attribuer la plus grande partie des maladies qui déciment l'humanité, toujours est-il, dis-je, qu'il sait, par des moyens vraiment sataniques, profiter de la faiblesse constitutionnelle d'un peuple pour l'abâtardir encore davantage. Ainsi, pour ne parler que des peuples musulmans, personne ne niera l'influence néfaste de l'œuvre satanique sur ces peuples malheureux. Accablé par une chaleur excessive, vivant dans un pays n'ayant aucun des avantages des régions tempérées, endurant quelquefois pendant de longs jours la faim et la soif, l'homme habitant de la mer Rouge à l'Atlantique est sujet par tempérament aux maladies nerveuses. Le catholicisme aurait su rétablir l'équilibre, donner une plus large part à l'intelligence, faire dominer la raison et enlever à l'imagination tout ce qu'elle pourrait avoir d'excessif. Qu'a fait Satan par le moyen de l'islamisme? Il a exalté l'imagination, il lui a

fait un domaine plus grand qu'à la raison, et l'a fait dominer dans l'homme. On verra plus tard quels sont les moyens employés par Satan et la bêtise de la pauvre nature humaine. L'Afrique du Nord aura ses fakirs. N'anticipons pas.

Il serait curieux maintenant de suivre l'action du démon dans le monde depuis Jésus-Christ, et de voir les moyens et les hommes dont il s'est servi. Nous tâcherons de les indiquer en quelques mots. Dès son apparition, le christianisme fut le représentant de la vraie civilisation et du vrai progrès ; car c'était la lumière qui se levait sur le monde. Satan lui opposa d'abord la lumière de l'esprit humain : le gnosticisme naquit, fut épuré et perfectionné en quelque sorte par le néo-platonisme d'Alexandrie : Simon le Magicien et les hérétiques du Ier siècle, Porphyre et les philosophes d'Alexandrie en furent les principaux représentants. Le diable fut vaincu ; malgré toutes les entraves dont il avait semé la route du catholicisme naissant, celui-ci atteignit l'apogée de sa gloire et de sa force au quatrième siècle.

Au moins, se dit le démon, si je n'ai pu détruire mon ennemi par le glaive de l'intelligence, je l'abattrai par l'épée et je le noierai dans des flots de sang. Du fond de l'Asie et de la Germanie, il appela les barbares. Qu'arriva-t-il ? L'Eglise les convertit et s'agrandit de leurs dépouilles.

Le démon n'était pas à bout de ressources. Il jeta les yeux sur une petite tribu des environs de la Mecque, scruta d'un regard les dispositions des habitants de l'Afrique, et entreprit de ren-

verser le christianisme en fondant une nouvelle religion basée sur le mépris de la femme, la satisfaction des passions les plus basses et les plus abjectes, et une haine à mort contre tout ce qui était chrétien et voulait faire sortir l'humanité des ténèbres qui l'enveloppaient pour la conduire à un état supérieur. Je ne veux pas retracer cette lutte de plusieurs siècles où la victoire resta toujours à la croix. Poitiers, Lépante, Vienne, marquent les diverses étapes de la victoire de la croix sur le croissant. Qui pourra jamais dire tous les maux que le Coran a faits au vieux monde? N'est-ce pas à lui que nous devons d'être restés si longtemps sans marcher dans les découvertes que nous n'avons faites que depuis qu'il n'est plus un danger pour nous?

Le glaive d'acier n'a pas réussi entre les mains de Satan : il a dû s'incliner et s'avouer vaincu; il a essayé d'un autre moyen beaucoup plus perfide, mais qui ne réussit pas avec le secours de Dieu et de Marie. Il s'est caché dans l'ombre, il a rampé comme le serpent, et de nos jours a voulu nous combattre comme il avait agi envers Eve. Le croissant perdait tous les jours son prestige; la franc-maçonnerie naquit avec son cortège de sociétés secrètes. Et c'est là, il me semble, le troisième moyen employé par l'enfer pour combattre l'Eglise catholique. A mon avis, c'est le plus terrible, parce que c'est le plus perfide. Quel est l'enjeu de cette terrible lutte entre Dieu et le démon? l'enjeu, c'est l'homme; d'un côté Dieu veut nous élever à un état meilleur, il veut nous faire marcher à la vraie lumière et chaque jour nous dévoiler

quelques parcelles de la vérité souveraine; en un mot, pour parler la langue de notre époque, sur l'étendard de Dieu nous voyons écrits ces mots : science et progrès. Satan ne veut qu'une chose : abrutir l'homme, le livrer tout entier à ses passions, pour le posséder plus facilement et régner en maître absolu sur son cœur ; sur son étendard on voit gravé : erreur, mensonge et abrutissement. Pour nous, ces deux mots science et christianisme, progrès et christianisme, sont synonymes en ce sens, que philosophiquement parlant nous mettons au défi qui que ce soit, de nous prouver qu'il puisse y avoir une vraie science en dehors de la religion catholique; et dans ce mot de progrès nous comprenons nécessairement toutes les découvertes faites par l'homme. Voici donc la conclusion que nous tirons : toute société qui s'oppose au progrès de l'homme est une société mauvaise, perverse, diabolique, également condamnable par la société et l'Eglise. Or, c'est là le but que se proposent presque toutes les sociétés secrètes musulmanes. Ce qu'elles veulent, le but qu'elles poursuivent aujourd'hui non pas avec l'épée de leurs ancêtres, mais perfidement cachées à la manière de nos francs-maçons d'Europe, et avouant eux-mêmes publiquement leur but, c'est de détruire tout gouvernement établi, n'importe lequel : qu'il soit chrétien ou Musulman. C'est ce que disait le Madhi, dont nous aurons à nous occuper plus loin. « Je les détruirai tous : Turcs et chrétiens ».

C'est là un vrai danger pour l'Europe chrétienne, et, quand on a étudié un peu cette question,

quand on voit la marche effrayante que fait le mal dans le monde, quand on voit dans toutes les parties du monde des sociétés organisées à peu près sur le même modèle, ayant le même but, prenant les mêmes moyens, on se demande en vérité comment l'Eglise pourra sortir victorieuse. Plaise à Dieu que bientôt nos jeunes gens de France ne soient pas obligés de se croiser de nouveau pour aller combattre cet ennemi qui menaça de renverser l'Europe chrétienne, de détruire toute civilisation, et qui, de nos jours, cherche à nous fermer le vaste continent noir.

CHAPITRE II.

Panislamisme. — Tolérance des chrétiens.

Avant de donner les notions générales sur les sociétés secrètes musulmanes, il faut, pour des lecteurs qui n'ont peut-être jamais visité l'Afrique et n'ont eu aucun rapport avec les Musulmans, parler des doctrines politiques de l'Islam. Nous verrons que les sociétés secrètes sont intimement liées avec l'existence même de la religion musulmane, et que celle-ci est un danger permanent pour la civilisation.

De nos jours, on parle beaucoup du panslavisme, panhellénisme, pangermanisme. Rien de plus beau que cette théorie, que de vouloir réunir en un seul peuple et sous un même gouvernement tous les hommes ayant la même langue, les mêmes mœurs, les mêmes aspirations et les mêmes intérêts. Rien de tout cela dans la théorie du panislamisme. Ce mouvement est né et s'est développé à la suite des progrès continuels de l'Europe civilisée en Turquie et en Orient. Le vieux fanatisme musulman s'est rallumé quand il a vu que le sultan de Stamboul, méconnaissant les obligations que lui impose le Coran, faisait alliance avec les chrétiens, et laissait entrer peu à peu dans ses Etats toutes les commodités, tous les avantages que la civilisation nous a donnés. Dernièrement encore, n'a-t-il pas adhéré au congrès de Berlin et à la conférence de Bruxelles? n'a-t-il pas aboli l'esclavage, proscrit la traite des

noirs ? En un mot, n'a-t-il pas laissé les chrétiens s'occuper des affaires de l'Etat et faire la police et même la loi jusque dans son empire ? Si les événements se succèdent, bientôt il n'y aura plus d'Islam. Voilà ce que répète tout bon Musulman. Aussi, des rivages des îles de la Sonde aux bords de l'Atlantique, un mouvement très prononcé s'accentue de jour en jour. Il faut rétablir l'imamat, il faut que les croyants soient libres chez eux, que le chien de chrétien y soit esclave s'il veut habiter parmi eux, mais qu'il n'y commande jamais. Toutes les autorités musulmanes de nom se sont laissées envahir par les idées civilisatrices de l'Europe ; il faut renverser ces gouvernements, et reconnaître un seul chef : l'imam. Dieu seul sera le roi de l'Islam, l'imam en sera le Khalife ou vicaire. Ainsi sera rétablie dans toute sa pureté la doctrine politique de l'Islam : l'univers entier ne sera qu'une théocratie, car le globe doit être la propriété des croyants, et Dieu transmettra ses ordres par son vicaire.

Pour peu qu'on réfléchisse à cette théorie, on sera frappé de sa ressemblance avec la religion catholique. Jésus-Christ véritable roi, le Pape, son Vicaire commandant à tous les fidèles; mais, tandis que Jésus-Christ, dans sa sagesse, a séparé sans les désunir le temporel et le spirituel, Satan veut les unir dans une même personne; aussi les premiers Khalifes étaient à la fois souverains, prêtres et vicaires du Prophète. Pourquoi toutes ces guerres qui ensanglantèrent l'Islam si longtemps, sinon la nécessité que reconnaissaient tous les musulmans de maintenir l'Imamat ? Aussi longtemps que Ali voulut combattre pour cette

cause, il fut soutenu par de nombreux partisans ; quand il se fut réconcilié avec son adversaire, il tomba sous le poignard des puritains de l'Islam. L'Imamat ? C'est l'un des dogmes fondamentaux de la religion musulmane.

« Les Musulmans (1) doivent être gouvernés « par un imam qui ait le droit et l'autorité de « veiller à l'observation des préceptes de la loi, « de faire exécuter les peines légales, de défen- « dre les frontières, de lever les armées, de per- « cevoir les dîmes fiscales, de réprimer les « rebelles et les brigands, de célébrer la prière « publique du vendredi et des fêtes du Beyram, « de juger les citoyens, de vider les différends « qui s'élèvent entre les sujets, d'admettre les « preuves juridiques dans les causes litigieuses, « de marier les enfants mineurs de l'un et de « l'autre sexe qui manquent de tuteurs naturels, « de procéder enfin au partage du butin légal. »

Tout l'Islamisme est dans ces mots ; et voici comment l'un des plus grands commentateurs arabes Sâd-ed-din-Tefhzani, mort à Boukhara en

(1) Ce passage est tiré d'un livre de Nedjem-ed-din-Nassafi, mort à Bagdad en 537 de l'hégire (1142 de J.-C.). Ce livre, qui est entre les mains de tous les enfants fréquentant les écoles en Orient. résume en 58 articles toute la doctrine musulmane.

Nous citons la traduction qui se trouve dans l'ouvrage remarquable publié à Alger par le commandant Rinn. *Marabouts et Khouan* ; étude tout à fait remarquable sur la situation politique et religieuse de l'Islam en Algérie. Quelquefois nous ferons remarquer les contradictions dans lesquelles il est tombé, et nous en dirons la cause : son ouvrage serait excellent s'il n'était déparé par-ci par-là de quelques utopies vraiment irréalisables, et si l'auteur n'avait montré autant d'indifférence, pour ne pas écrire un autre mot vis-à-vis de notre sainte religion. Les autres sources où nous avons puisé sont Duveyrier et la *Revue Africaine*. C'est surtout à M. Rinn que nous renverrons. Nous regrettons que notre foi ne nous permette pas de le suivre en tout et nous oblige quelquefois à le combattre.

808 de l'hégire (1405 de J.-C.), les explique et les complète : « L'établissement d'un iman est un « point canonique avéré et statué par les fidèles « du premier siècle de l'Islam. Ce point, qui fait « partie des règles apostoliques et qui intéresse « d'une manière absolue la loi et la doctrine, est « basé sur cette parole du Prophète : Celui qui « meurt sans reconnaître l'autorité de l'Imam de « l'époque, est censé mort dans l'ignorance, « c'est-à-dire dans l'infidélité. Le peuple musul- « man doit donc être gouverné par un imam. « Cet imam doit être seul, unique : son autorité « doit être absolue, elle doit tout embrasser, tous « doivent s'y soumettre et la respecter. »

Voilà la doctrine qui est enseignée dans tout l'Islam ; c'est ce qu'enseignent les maîtres dans leurs cours, le marabout dans sa mosquée et ce que répète l'Arabe dans sa tente : la terre au Musulman qui doit y commander en maître, et n'avoir qu'un seul et unique chef, voilà en deux mots la théorie politique. Couvert de ses haillons, dévoré par la vermine, portant sur son visage les traces des souffrances de la faim et de toutes les misères, le malheureux sectateur de l'Islam regarde le vainqueur sans courber son front ; il coudoie les triomphateurs revêtus de la soie et de la pourpre, et, sur les trottoirs d'Alger, jamais vous ne le verrez céder la place ; d'un coup de coude il jettera dans la rue le chien de chrétien ; n'est-il pas le maître, et Allah n'a-t-il pas promis la terre à ses fidèles ? — Après soixante ans de conquête, l'Arabe ne nous obéit que parce que nous tenons le sabre, qu'il a vu débarquer des canons énormes, et qu'il voit tous

les jours défiler nos nombreux bataillons. A la première occasion, il se lèvera, prendra son fusil, et alors commencera entre lui et nous une guerre de tirailleurs. Plaise à Dieu que la France soit aussi heureuse à ce moment qu'en 1871 !

Ce n'est pas seulement la haine de la France qui tient au cœur du Musulman, c'est la haine de toute civilisation, de tout progrès. Il se ligue non pas pour arrêter les progrès du catholicisme, mais de la civilisation. Voyez-le, depuis quatorze siècles, il est toujours le même : il a une tente, un chameau ou un cheval, quelques moutons, et il court avec toutes ses richesses d'une oasis à une oasis. Il n'y a pas grande différence entre le nomade et le sédentaire. Même à Alger, quels progrès ont-ils fait depuis l'arrivée des Français ? Tandis que la ville française peut lutter d'élégance et de beauté avec les villes d'Europe, qu'elle en a toutes les commodités, la ville arabe a gardé ses rues tortueuses, étroites, obscures. Quels progrès l'instruction n'a-t-elle pas faits partout, depuis un demi-siècle ? le Japon lui-même vient d'entrer dans le concert des nations européennes. L'Islamisme empêchera l'Arabe d'étudier et de s'instruire ; l'Islamisme, c'est la haine de tout progrès, et tout Musulman qui veut se mettre sur le même pied que les gens civilisés, doit être en contradiction avec sa doctrine.

Aussi nous répèterons avec M. Rinn que ce mouvement de panislamisme est « un véritable danger pour tous les peuples européens ayant des intérêts en Afrique et en Asie » (Préface, page 1) ; et si jamais Dieu permettait qu'il

réussît, l'Europe serait replongée dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie.

Maintenant, si ce mouvement est un danger, si ce mouvement est basé sur l'essence même de l'Islamisme, comment prendre ces paroles de Rinn : « Lorsque, sans parti pris ni passion, on regarde autour de soi en pays musulman, qu'on interroge l'histoire ou qu'on étudie les livres des docteurs de l'Islam, on s'aperçoit bien vite que le caractère dominant de la religion musulmane n'est ni l'intolérance ni le fanatisme. Ce qui domine et déborde dans l'œuvre de Mohammed, c'est l'idée théocratique; et ce qui frappe chez ses adeptes, c'est l'ardeur des convictions religieuses. Tous les Musulmans sans exception ont cette foi robuste qui n'admet ni compromis ni raisonnement et qui naïvement se complait dans son *Credoquià absurdum* (chapitre Ier, début du livre). » M. Rinn n'est pas le seul à soutenir une pareille théorie ; elle semble être à l'ordre du jour, et M. Mas-Latrie semble avoir eu pour but de la prouver dans un ouvrage où il parle des relations commerciales de l'Afrique du Nord avec l'Europe pendant le moyen-âge. Nous ne voulons pas nous arrêter à la réfuter : il n'y a qu'à prendre l'histoire, et appeler au tribunal tous les martyrs de la tolérance de l'Islam.

Ne croyons pas que, depuis la mort d'Ali, la théorie que nous venons d'exposer soit tombée dans l'oubli même pratiquement (1). Chaque

(1) Après l'assassinat d'Ali par ses partisans, qui ne pouvaient supporter l'idée d'une réconciliation et d'un sacrifice si grand que l'imamat, ses partisans, au lieu de se réunir aux autres Musulmans, préférèrent s'en séparer. Les Musulmans qui suivirent Moaviah les qualifièrent de Kharedji (sortis, hérétiques) ; mais eux, toujours

souverain aspirait à être l'imam et à ranger sous son autorité toutes les populations musulmanes ; une dynastie même, les Almohades, a pris ce nom de ce qu'elle poursuivait ce but si cher à tous les croyants. Mais, de nos jours, à cause des progrès de l'Europe et de la civilisation, l'Islamisme, acculé au pied du mur, s'est réveillé de sa léthargie et a poussé de nouveau son cri de guerre contre l'Europe et la civilisation. Quels sont surtout les moyens dont il dispose ? Qui est à la tête de ce mouvement ? Les moyens dont il dispose sont les sociétés secrètes; et ce sont elles qui sont à la tête de ce mouvement et le dirigent. Ainsi, de même que dans le catholicisme les ordres religieux occupent la première place, propagent au loin la parole de Dieu et la défendent, de même, dans le royaume de Satan, nous trouvons des hommes ayant un même but, liés par les mêmes serments et concourant plus énergiquement que les simples fidèles à l'œuvre du démon. Nos religieux vivent dans une atmosphère plus pure ; prenant à la lettre les préceptes de l'Evangile, ils veulent que la chair soit abaissée au profit de l'esprit : le cilice, la cendre, la discipline, le jeûne, les veilles imposeront un frein d'acier aux passions ; tous les sens seront parfaitement soumis, et jamais chez eux on ne constatera ces états d'exaltation qui dénotent un cerveau mal équilibré. Loin de faire dominer l'esprit sur la chair, la raison sur

fermes dans leur foi, réclamèrent leur imam, et l'attendirent avec toute la persévérance des Juifs pour leur Messie. De nos jours, ces puritains sont représentés en Tunisie par les habitants de l'ile de Djerba dans le golfe de Gabès, et en Algérie par les habitants du Mzab.

les sens et l'imagination, les ordres religieux musulmans placeront l'âme dans un milieu énervant et désorganisateur ; l'âme n'aura plus cette force que quelquefois la nature seule, sans le secours de la grâce, donne à quelques caractères bien trempés : Satan favorisera de son mieux le développement du caractère de ces pays ; au lieu de combattre l'imagination, il l'exaltera soit par des moyens naturels, l'opium, le hachisch et les autres plantes solanées, soit par d'autres moyens, qui, plaçant l'âme endormie déjà à moitié par les opiacés, dans ce demi-milieu de sommeil et de veille, fait naître en elle une sensibilité excessive, active l'ardeur de l'imagination, et lui fait prendre des mensonges et des illusions pour la réalité. La sainteté de nos ordres religieux repose sur l'humilité et l'Evangile ; les ordres religieux musulmans reposent sur l'orgueil et le Soufisme.

CHAPITRE III.

Soufisme. — Extases et visions.

Tout ce qui précède sert, pour ainsi dire, d'introduction et de point d'attache aux sociétés secrètes. Nous savons d'où elles découlent ; pénétrons maintenant dans leur constitution. Quelle est donc la doctrine qu'elles professent ? A quelle philosophie se rattachent-elles ? A la philosophie indienne, au Soufisme. Le Soufisme est aux ordres religieux musulmans ce que l'Evangile est aux ordres religieux catholiques.

La première association musulmane remonte à l'origine même de l'Islamisme. D'après les historiens arabes (au rapport de Brosselard, *les Khouan*, page 29), la première année de l'hégire, 90 habitants de la Mecque et de Médine, convertis récemment à la nouvelle religion, se réunirent et formèrent une sorte d'association ayant pour objet « d'établir entre eux la com- « munauté des biens, et de s'acquitter tous les « jours de certaines pratiques religieuses, dans « un esprit de pénitence et de mortification. » Dans cette institution, il faut reconnaître l'influence du christianisme ; on sait, en effet, combien nombreux étaient à cette époque les monastères de la Thébaïde et quelle gloire ils avaient jetée sur cette contrée. Ce ne furent pas les doctrines ni la manière de vivre des moines, mais bien les doctrines et la manière de vivre des Soufi qui furent adoptées.

Soufi (de la racine arabe *Sofa* = élire, choisir, être pur) désigne, dans la langue mystique, tout homme qui méprise les biens de la terre, et ne s'attache qu'aux biens célestes. Nous livrons à la sagacité de nos linguistes de trouver les rapports entre ce mot et le mot grec *sophos*.

Nous pouvons l'affirmer sans aucune hésitation : le Soufisme vient de l'Inde ; que de rapports entre cette philosophie indienne qui trouve la perfection dans la plus absolue abstention de tout acte même intellectuel, et cette doctrine énervante, dissolvante, qui fait croire que la perfection consiste dans une union purement passive avec la divinité ! Qui d'ailleurs mieux que les Arabes pourra nous renseigner à cet égard ? Nous allons citer d'abord le fondateur des Djénidya, auxquels, suivant le mot du cheikh Snoussi, « presque tous les ordres viennent se rattacher. » Aboul-Kacem-el-Djenidi est né à Bagdad où il est mort entre les années 296 et 298 de l'hégire (908-911 de J.-C.). On accourait en foule l'écouter à Bagdad, et il a laissé plus de 180 ouvrages sur les matières les plus ardues et les plus difficiles. Ce fut lui qui introduisit dans l'Islam les doctrines panthéistiques de l'Inde et leur donna tout le poids de son autorité. Voici comment il définissait le Soufisme : « Délivrer l'esprit des instigations des « passions, se défaire d'habitudes contractées, « extirper la nature humaine, dompter les sens, « acquérir des qualités intellectuelles, s'élever « par la connaissance de la vérité et faire le « bien. .....Nous n'avons pas appris le Soufisme « de tel ou tel, mais de la faim, du renoncement

« au monde et à ses habitudes. » (Cité par Rinn, page 169.) Il faut remarquer surtout la dernière phrase, qu'on ne comprendra que lorsqu'on aura lu cette étude. Pour faire pénétrer dans l'Islam ces doctrines perversives et hérétiques, puisqu'elles détruisent l'unité de Dieu, il fit ce qu'ont toujours fait les hérétiques : il donna aux mots un sens différent et put ainsi, sous le voile de l'orthodoxie, exprimer les erreurs indiennes. Cette doctrine s'est transmise à travers les siècles d'ordres en ordres ; elle est, comme nous l'avons dit, la base, nous dirons même l'âme des sociétés musulmanes. « Ce qui forme *l'essence* de tout le système des Soufi, dit l'historien Ibn-Khaldoun qui vivait au XIVe siècle de notre ère, c'est cette pratique d'obliger souvent l'âme à se rendre compte de toutes ses actions et de tout ce qu'elle ne fait point, et en outre l'exposition et le développement de ces goûts et de ces *extases* qui naissent des combats livrés aux inclinations naturelles, puis deviennent, pour le disciple de la vie spirituelle, des stations dans lesquelles il s'élève progressivement en passant de l'une à l'autre. Le dégagement des sens arrive le plus souvent aux hommes qui pratiquent le combat spirituel, et alors ils obtiennent une perception de la nature véritable des êtres ; car la méditation est comme la nourriture qui donne la croissance à l'esprit... Les notions fournies par le Soufisme se prêtent encore plus difficilement que les autres à une classification scientifique. Cela tient à ce que les Soufi prétendent résoudre tous les problèmes *au moyen de perceptions obtenues par eux dans le monde spirituel.* »

A ces paroles du grand historien arabe, ajoutons ce que dit sur les devoirs des Soufi le cheikh algérien Mohammed-el-Missoum, khalifat de l'ordre des Chadelya : « Les devoirs d'un véritable Soufi consistent dans l'accomplissement des prescriptions de Dieu : jeûne, prière, aumône, pèlerinage ; connaître Dieu et le prier sans cesse, en proclamant ses louanges, en disant : « Il n'y a pas d'autre divinité que Allah ! « louange à Dieu, Dieu est très grand. » La première condition pour le Soufi est de mettre entièrement de côté ce bas monde et ceux qui l'habitent ; c'est d'avoir continuellement devant les yeux la vie future, de terrasser l'orgueil et l'envie; c'est de ne point s'exposer à la mort dans des entreprises au-dessus de ses forces. En effet, Dieu a dit : « Ne travaillez pas à votre mort. Tous les efforts du Soufi doivent tendre à trouver sur terre une place où il pourra librement et sûrement s'occuper de ses exercices de piété. » (Cité par RINN, page 69.)

On serait dans l'erreur de croire que, dans tous les ordres réligieux, le Soufisme a eu les mêmes honneurs. Le Soufisme a eu aussi ses martyrs, victimes de l'intolérance gouvernementale, pour employer le jargon des sociétés secrètes. Le plus célèbre de ces martyrs est Chabed-din-es-Scherourdi, surnommé Cheikh-el-Mektoul, qu'il ne faut pas confondre avec le fondateur de Scherourdya, dont nous parlerons plus loin ; il se fit un grand renom comme philosophe, répéta dans des traités célèbres les doctrines des Platoniciens et des Aristotéliciens. Accusé de magie et d'hérésie, il fut mis à mort

en 1190 de J.-C. au Caire par Salah-ed-din (Saladin). Un ordre, celui des Khelouatya, a condamné le Soufisme ; mais c'est une exception. Et même, ne rejetons pas sur l'ordre tout entier ce qui n'est propre qu'à un individu formant l'un des anneaux de la chaîne de cet ordre, Abd-el-Ouhab-ech-Charani. Il nous semble que les quelques lignes que nous allons citer est ce qu'il y a de mieux pour nous faire comprendre la funeste influence du Soufisme : « Ces hommes (les Soufi) finissent par tomber dans les aberrations et par être le jouet de visions futiles quand ils ont épuisé les forces de leur corps par les jeûnes, le silence, les insomnies et la solitude. Alors ils aperçoivent, dans leur imagination bouillonnante, des fantômes qu'a formés leur exaltation ; quelquefois ces fantômes leur parlent ; quelquefois il se croient enveloppés de lumière ou de ténèbres, et voient de hideuses images, telles que des chiens, des vipères, etc... Charani nous rapporte les paroles de l'un de ces maîtres, Ali-el-Karouas ; celui-ci, ayant rencontré un de ces derviches qui vivait ainsi dans la solitude, fuyant la société de ses semblables afin de parvenir à une plus grande sainteté : « Mon frère, mon frère, laisse-là la solitude, lui disait-il ; ce qui doit t'arriver arrivera ; la vraie sainteté ne s'obtient pas par des actes ; elle est un don de Dieu ; aucune de nos œuvres ne peut nous la mériter ; cependant, il y a une sainteté inférieure et ordinaire qui peut être le fruit de nos efforts, selon que le dit le Coran : « Mon serviteur est celui qui sans cesse s'ap-
« proche de moi par des actes de piété, afin que je

« l'aime ». Frère, si ton Cheikh te commandait de rester pendant trente ans dans cette solitude, et d'y souffrir la faim pendant trente ans, tu n'atteindrais pas à la hauteur de cette sainteté à laquelle tu aspires et que tu veux acquérir par tes souffrances. — Je n'abandonnerai pas ma solitude, reprit l'ascète. — Laisse-là ton funeste dessein. Adore ton Dieu selon ses désirs, car ta fin approche. » Le derviche s'obstina dans sa résolution ; quelques jours après, il était mort de faim.

Nous ne nous arrêterons pas à réfuter les erreurs de doctrine ; on voit que c'est une anecdote musulmane où tout est musulman ; mais nous doutons qu'on puisse faire d'une manière plus piquante et plus pittoresque la critique du Soufisme. Tout homme de sens doit comprendre ce qui se passe dans un pauvre cerveau humain déjà affaibli par la chaleur et les souffrances de toutes sortes, qui doit dans une même journée répéter sans cesse la même phrase, passer dans le jeûne et le recueillement le plus profond chacune de ses journées, et chasser loin de son esprit la moindre distraction qui pourrait le détacher de Dieu. Que penseraient, nous le demandons, non pas les directeurs de séminaires, mais les médecins, de cette contention d'esprit ? Et qu'on ne dise pas que nous exagérons. Plus loin, quand nous indiquerons ce que chaque adepte doit réciter par jour, nos prêtres catholiques s'estimeront heureux d'être nés sous le régime vraiment libéral de Jésus-Christ, et nous autres laïques, nous trouverons que vraiment le joug de Notre-Seigneur est bien doux en compa-

raison de celui que le démon impose à ses adeptes.

Les derviches, fakirs, khouans, peu importe le nom sous lequel on les désigne (1), quoique cependant entre ces mots il y ait une différence, sont-ils vraiment favorisés d'apparitions, d'extases ? Le démon, déguisé en ange de lumière, leur apparaît-il quelquefois pour leur dévoiler l'avenir ou leur tracer leur ligne de conduite ? Avant de répondre, nous devons auparavant faire remarquer que celui qui voudrait entreprendre dans les sociétés secrètes musulmanes les explorations que le Dr Bataille a opérées dans la franc-maçonnerie universelle, ne s'en tirerait pas à aussi bon compte. Nous ne voulons pas dire que sa vie fût plus exposée dans la capitale des Snoussya que dans un des temples de la San-ho-hei ; mais nous soutenons que le premier pas à faire doit être un pas sur la croix,

(1) Ces trois mots sont presque synonymes, et le vulgaire ne met pas de différence : fakir et derviche ont le même sens, l'un en arabe, l'autre en turc, et signifient tous deux « pauvre ». Khouan est le pluriel du mot khou qui signifie frère, affilié à une même congrégation. Il y a donc une différence. En Algérie et en Tunisie, on distingue aussi le derviche du khouan. Le derviche est l'homme qui a un tic, ne fait rien comme les autres, vit dans la saleté la plus dégoûtante ; le derviche joue dans les villages arabes le rôle des fous à la cour du roi de France. On jugera de leur influence par ce fait. J'étais un jour dans un village arabe, non loin de Tunis ; le Cheikh (c'est-à-dire le premier citoyen) m'invita à venir prendre le café avec lui. Je m'y rendis ; lorsque le kahouadji eut rempli nos petites tasses en porcelaine, je vis approcher un individu tout déguenillé ; on se demandait quelle était l'étoffe primitive de son burnous ; sans rien dire, il prend la tasse du Cheikh, déguste promptement le café, qu'il avale brûlant. Je trouvai cet individu tout à fait impertinent, et je me promettais bien de n'être pas aussi facile que le Cheikh, si ce malpropre individu essayait seulement de toucher ma tasse ; il s'en alla réclamant encore deux karoubes (environ huit centimes), et le Cheikh les lui donna aussitôt. C'est un derviche, me dit-il, quand l'autre se fut éloigné. *Ab uno disce omnes*. sales, dégoûtants, vivant aux dépens d'autrui, prenant quand ils ne donnent pas, gens toqués ; voilà les derviches.

et nous avouons que, malgré tous les désirs que nous ayions eus d'arriver à cette fin, nous n'avons pu sacrifier la foi du chrétien et du Français. Simple laïque, je conserverai, je l'espère avec la grâce de Dieu, jusqu'à mon dernier soupir, la grâce de mon baptême, et plus de dix ans en Afrique n'ont pas pu diminuer la ferveur de ma foi.

De nos jours, Dieu semble avoir apaisé sa colère contre les fils de Cham : un nouveau jour semble luire sur le malheureux continent noir. Peut-être Dieu permettra-t-il bientôt que les mystères qui se passent dans cette terre maudite soient mis à découvert. Et pourquoi n'arriverait-il pas pour ces sociétés ce qui est arrivé pour la franc-maçonnerie ? Il y a trente ans, connaissait-on la dixième partie de ce qu'on sait maintenant, avant que Léo Taxil et le Dr Bataille eussent enfin levé le voile ? Nous savons que des Français peuvent être initiés aux sociétés secrètes musulmanes ; nous savons qu'avec des *métaux* on peut visiter les diverses zaouia des différents ordres ; nous savons que des Français y ont pu pénétrer. René Caillé aussi a pu faire sans danger le parcours de Saint Louis (Sénégal) à Tanger ; mais nous ne croyons pas qu'il soit possible de le faire sans renier sa foi. Les Arabes forceront toujours à répéter la formule : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète » ; prononcer cette formule est une vraie apostasie, et quand on ne la prononcerait que de la bouche, les Musulmans nous considéreront toujours comme des apostats, comme des vrais croyants. Même en prononçant cette formule, ne croyons pas que

tout Khouan puisse visiter et fouiller dans tous les rituels. Plus tard, quand nous parlerons des Snoussya, nous montrerons toutes les précautions qui sont prises.

Pour moi, je suis convaincu que vraiment les Khouan qui pratiquent fidèlement les observations de leur ordre sont favorisés de visions et d'extases. Tous les ordres, en enrôlant des sujets, leur promettent cette faveur ; et il serait étonnant que cette promesse ne fût pas réalisée, et que les adeptes s'accrussent à ce point. Sans doute, au commencement, ce ne sont point de vraies visions, ce sont plutôt des hallucinations ; nous croyons tout dire en un mot, en disant que les pratiques religieuses des Khouan doivent nécessairement et infailliblement produire dans l'esprit et l'imagination le même effet que l'opium dans le cerveau de ceux qui s'y adonnent.

J'ai admiré, dans le docteur Bataille, la description qu'il fait des danses au Dahomey et ce qu'il nous a dit des derviches tourneurs et hurleurs de Constantinople. Ne croyons pas que ce que dit le docteur s'applique seulement aux derviches turcs : pour peu qu'on ait habité l'Afrique du Nord et séjourné dans les tribus où l'Européen n'a encore fait que de rares apparitions, on s'aperçoit bien vite de l'action dissolvante et de l'influence néfaste qu'ont sur les individus les cérémonies et fêtes de la religion musulmane.

C'était au mois d'août. Tous ceux qui ont parcouru ou habité l'Algérie et la Tunisie savent qeulle chaleur règne dans la contrée à cette

époque. De neuf heures du matin à quatre heures du soir, le thermomètre marque ordinairement de 25 à 30 degrés dans les endroits les plus frais des maisons européennes, et il n'est pas rare de voir dans la rue le thermomètre monter jusqu'à 35 et 40 degrés, surtout dans les villages arabes, où les rues sont de véritables entonnoirs. On devine toute l'influence de ce climat sur le système nerveux, et combien a été sage Mahomet le jour où il proscrivit l'usage des liqueurs fortes. On célébrait la fête du Mouled ou anniversaire de la naissance du Prophète. C'était la première fois que je passais cette fête dans un village presque exclusivement composé de Musulmans. Toute la journée fut calme; comme les jours ordinaires, personne ne se montra dans les ruelles; mais le soir, à peine le soleil avait disparu derrière l'horizon, que peu à peu la foule s'amassa au souk ou lieu du marché. Tous arrivaient lentement et nonchalamment; leur figure portait l'empreinte de la fatigue, et leurs paupières enflées semblaient réclamer le sommeil. Ne cherchez pas dans ces hommes abrutis par les excès, pourris par les passions, beaucoup d'expansion dans la conversation, et un Français s'ennuie vite avec eux s'il se respecte ; quelques monosyllabes, plus ou moins gutturaux, sortaient seuls de leur poitrine, et ils s'asseyaient sur les bancs de pierre du souk, enveloppés toujours de leur burnous. Quand la foule fut assez nombreuse, j'entendis un premier coup de tam-tam, et alors toutes les voix commencèrent en cadence à réciter la fatiha, ou première sourate du Coran. Il faut entendre ce chant monotone pour

s'en faire une idée. Pendant plus de trois heures, ils crièrent tous, à tue-tête, ces cinq ou six versets de leur livre sacré : tantôt la voix montait et arrivait au point le plus aigu que peut atteindre une voix humaine; tantôt elle descendait presque subitement au grave. Qu'éprouvé-je pendant ces longues heures? J'étais à peine à cinquante mètres du lieu de la scène, et je trouvais bien longues ces heures d'insomnies. Je souffrais non pas tant du bruit que de cette modulation qui troublait mon cerveau surexcité et me plaçait dans un état menteur; non, je ne puis dire ce que j'ai senti. Une seule chose dans ma vie m'a paru se rapprocher de ce que j'éprouvai alors; vers l'âge de 12 ans, j'eus le délire pendant quatre jours : pendant ces trois heures, je croyais être dans le délire. Quelle influence néfaste et désastreuse ne devait pas avoir cette musique dissolvante sur ces pauvres Arabes, dont l'imagination, chez la plupart d'entre eux, est surexcitée par le haschich, et dont beaucoup pensent que, si Mohammed a défendu de boire des liqueurs fermentées, il ne faut pas comprendre dans cette catégorie l'alcool et ses accessoires et surtout l'absinthe.

Nous nous sommes étendu à dessein sur ce sujet; car, pour nous, le Soufisme est la base et l'âme de toutes les sociétés secrètes : nous avons cité plus haut les paroles du cheikh Snoussi, que toutes les sociétés musulmanes se rattachent aux Djenidya. Le Soufisme apporta à l'Islam la philosophie malsaine de l'Inde, laquelle sut admirablement s'adapter à l'indolence du peuple arabe, tout en favorisant grandement son amour du

merveilleux. Pouvoir jouir de visions, d'extases, avoir commerce avec les esprits supérieurs, et même avec Dieu, n'est-ce pas le plus grand désir de l'Arabe ? Il se voit entouré de la vénération de ses concitoyens, qu'il fascine en opérant des prodiges ; et il devient, dans sa solitude où viennent le consulter les grands de la tribu, l'homme le plus influent et le plus célèbre de la contrée. Tandis, en effet, que l'extatique véritable, favorisé des dons de Dieu, vit dans la plus grande humilité, l'extatique diabolique, au contact de l'ange révolté, sent redoubler son orgueil.

Nous allons essayer, pour notre part, de pénétrer dans cet antre de Satan. Certes, nous ne dirons pas le dernier mot ; mais ce que nous dirons fera soupçonner toutes les pratiques sataniques auxquelles se livrent les affiliés. Avoir fait tourner les yeux de quelques hommes éclairés vers cette partie de la terre, avoir soulevé un coin du voile qui couvre les mystères de Satan, c'est pour nous tout ce que nous voulons et désirons. Nous avons lu quelques livres sur la franc-maçonnerie ; nous avons suivi attentivement le Dr Bataille : nous n'avons encore rien trouvé d'aussi clair, d'aussi explicite sur les apparitions dont peuvent être favorisés les affiliés aux sociétés secrètes et les moyens de les obtenir.

Nous croyons qu'on pourrait diviser en deux grandes catégories les affiliés aux ordres religieux favorisés d'extases : le khouan Mohammedi, et le khouan Touhidi. Le khouan Mohammedi serait celui auquel le prophète Mohammed se montre en visions, extases, sommeil ; tandis

que le Touhidi qui serait parvenu au dernier et suprême degré de l'extase serait celui qui jouit de la vue de Dieu. Nous prions les prêtres qui nous liront de ne pas juger une pareille théorie d'après leur théologie : les Arabes ne sont pas si logiques. Nous la ferons connaître de notre mieux, et nous y joindrons à la fin les diverses interprétations de songes ; ce sera un complément à ce qu'a dit le docteur Bataille.

Tout Khouan qui veut vraiment entrer dans l'esprit de son ordre doit tendre de toutes ses forces à l'extase, comme le religieux doit tendre à la sainteté que prescrit sa règle. Au fond, les ordres musulmans ont le même but que les nôtres : sanctifier leurs adeptes ; seulement, ils errent sur les moyens et la véritable fin. L'extase, en effet, ne peut s'acquérir, c'est un don de Dieu ; si l'on y arrive par des efforts suprêmes de l'imagination, c'est plutôt de l'hallucination et une ruse du diable.

Nous le disons donc, tout ordre musulman tend à l'absorption de ses membres dans la contemplation du Prophète, et, comme dernier effort, dans l'essence divine. L'affilié à l'ordre des Seddikya (fondé par Abou-Beker-es-Seddik, mort l'an 13 de l'hégire, 635 de J.-C.) doit y tendre de tous ses efforts : actes, paroles, pensées, tout son être en un mot doit être dirigé vers ce but unique. Jamais il ne doit retourner les yeux en arrière pour voir le chemin parcouru ; mais, plein d'ardeur pour sa sanctification, partout, dans la solitude comme sur la place publique, toujours, le jour comme la nuit, dans le sommeil comme dans les veilles, il doit avoir ce but, cet unique

but, voir et contempler le Prophète, être en rapport avec le Prophète, pour que le Prophète dirige toutes ses actions. Quand il sera parvenu à ce point, quand cette idée sera devenue son idée fixe, alors le Prophète commencera à lui apparaître, d'abord dans le sommeil, ensuite dans ses moments difficiles, et enfin l'extase vers laquelle il a porté tous ses efforts, l'extase arrivera. Quelle joie alors, quelle puissance de voir tous ses efforts couronnés de succès ! il faut l'avoir goûtée pour s'en faire une idée. Le malheureux voyageur, qui dans le désert, a éventré son dernier chameau pour ne pas succomber à la soif, et qui tout à coup parvient à une source pure, ne peut nous en donner qu'une bien faible idée : l'un sauve une vie périssable et cette source d'eau vive ne lui conserve une vie que pour souffrir davantage ; l'autre, au contraire, est parvenu à une vie supérieure. Sûr désormais de goûter pendant l'éternité les délices que le Prophète a promises à ses fidèles croyants, il est dans l'allégresse ; car, même dans ce séjour, les malheurs et les souffrances ne pourront plus l'atteindre. Le Prophète l'assistera toujours de sa puissance : il veillera sur son fidèle initié, et aucune autre créature n'aura de pouvoir sur lui. Inutile d'ajouter que, selon la règle des Seddikya, le but suprême et dernier, c'est la glorification de l'Etre suprême.

Là encore il faut établir une distinction entre les gens de nature vulgaire et les intelligences d'élite. Tous, n'importe à quelle catégorie qu'on les range, doivent en effet tendre à la complète absorption de leur être dans le Prophète.

A ce degré, ils devront réciter l'oraison Selat-el-Tama, qui est une des prières dites El-Techchidat-el-Abderramia. Mais les adeptes d'un esprit plus élevé ne s'arrêteront pas là : ils devront marcher dans les voies de la perfection. Ceux qui veulent se distinguer du vulgaire doivent s'astreindre à dire chacune de ces prières douze fois de suite, et lorsqu'ils en auront pénétré le sens secret, quand ils auront compris toute la moelle de cette doctrine, le cœur purifié de toutes ses souillures, détaché de tous liens terrestres, ils passeront à une autre oraison pour invoquer plus spécialement et avec plus de ferveur le Prophète de Dieu. Voici cette oraison : O Dieu, répandez vos bénédictions sur notre seigneur Mohammed (ici dire la quantité), que ces bénédictions soient aussi nombreuses que les choses que vous avez créées en ce monde, les étoiles, les arbres, brins d'herbe, etc. Recommandation très importante : ne pas oublier le mot Sidna (notre Seigneur) ; sous ce nom, se cache un mystère que connaît seul celui qui fait cette oraison avec ferveur. Cette prière purifie le cœur, éclaire l'âme qui ne doit alors prononcer que des paroles saintes et des formules sacrées : « Il n'y a de divinité que Allah : Mohammed est son Envoyé », et autres semblables que l'on trouvera plus loin quand nous parlerons du diker. Ces invocations, qui doivent être répétées à chaque instant de la vie, donnent à l'âme une vigueur et une force que peuvent soutenir les forts seuls. Enfin, quand toutes ces prières, quand toutes ces invocations auront produit dans l'âme tout l'effet désiré et attendu,

quand toutes les forces de l'âme seront tournées vers un seul but : Dieu ; alors seulement on pourra aborder la prière qui élève l'âme vers le Seigneur Très-Haut. Voici cette prière : Que le Dieu Tout-Puissant soit glorifié ! O Dieu, répandez vos bénédictions sur notre seigneur Mohammed, sa famille et ses compagnons, et sur eux le salut.

Voilà donc le Khouan en correspondance avec l'âme de Mahomet. Suivant Snoussi, que nous n'avons fait qu'analyser, les visions se produisent soit à l'état de veille, soit à l'état de sommeil. L'âme sainte du Prophète nourrit, dirige et conduit jusque dans les degrés les plus élevés de l'illuminisme les Khouan qui ont voulu se donner à lui.

Voilà donc le premier état, et les rapports du Khouan Mohammedi avec le Prophète, ou plutôt avec le démon : car, ainsi que tout le monde le sait, les morts une fois dans la tombe n'en sortent que rarement et avec la permission seule de Dieu ; les visions qui, comme dans le cas présent, n'ont pour but que de flatter l'individu, ne peuvent être l'œuvre de Dieu, il faut y reconnaître l'œuvre du diable. Nous nous hâtons de le dire, nous sommes persuadé, et tout homme de sens le sera avec nous quand nous aurons fini cette étude, que les neuf dixièmes des visions ne sont que des hallucinations. Le Khouan a cela dans son esprit qu'il peut et doit tomber en extase, il prend pour cela des moyens que nous indiquerons au chapitre de l'organisation de ces sociétés. Quoi d'étonnant que dans leurs veilles, leurs insomnies et leur sommeil, l'imagination

leur retrace l'image telle qu'ils se sont plu à se la représenter.

Mais le Khouan Mohammedi ne s'arrêtera pas à ce degré; il voudra devenir touhidi, c'est-à-dire être en rapport non plus avec une créature, mais avec la divinité elle-même. Le touhidi est l'affilié parvenu à ce degré *d'absorption* avec Dieu « où le mystique disparaît si complètement à ses propres yeux et à sa pensée, *qu'il n'est plus occupé même de la considération des attributs divins :* toutes ses facultés et tout son être étant anéantis et absorbés en Dieu. *Dans ce dernier état, il n'y a plus de moi :* le mystique a disparu, ses qualités, ses membres, ses actions ne sont plus à lui, *tout cela est Dieu* (1).

Où trouverons-nous exprimée d'une manière plus catégorique l'affreuse doctrine du panthéisme.

Voyons maintenant les moyens que préconisent les auteurs musulmans pour que le Khouan arrive « à l'anéantissement de son individualité absorbée dans l'essence divine ». Cheikh Snoussi nous les fera connaître, quand dans son livre des appuis, il donne la doctrine, et décrit les cérémonies des Nakechibendya. Nous allons citer presque mot à mot la traduction donnée par Rinn, p. 286.(Cfr. Rinn : p. 283-290.)

Le premier moyen consiste à réciter les prières qui plongent l'esprit dans les attributs de la divinité et à répéter les paroles qui lui conviennent le mieux, c'est-à-dire : il n'y a de divinité que Allah. Pour cela, il faut prendre la même posture que pour les prières ordinaires : fermer les

(1) Tiré du livre de Thehab-ed-din-Abou-Hap-es-Schcroun di cité par Rinn, page 207.

yeux, serrer les lèvres, replier la langue contre le palais et placer ses mains contre les cuisses. Alors on commence par ménager son haleine et on dit gravement : Il n'y a de divinité que Allah, en élevant la tête à partir du milieu du corps et en la reportant à sa position naturelle (1). On répète cette même invocation en replaçant la tête au même point de départ, et en la dirigeant vers l'épaule droite, puis enfin vers l'épaule gauche, toujours avec la plus grande ferveur. Cet acte se fait un nombre de fois impair. Ensuite on oblique la tête à droite, et, retenant son haleine, on ajoute : « Mohammed est l'envoyé de Dieu », puis : « O divinité, vous êtes mon but, je crois en vous et je vous implore » ; après quoi on donne libre cours à sa respiration pour recommencer encore et ainsi de suite. On a soin d'observer scrupuleusement de rejeter de son esprit toute pensée autre que celle de la prière et de s'imposer le recueillement et la ferveur qui conviennent à une pareille situation.

Le deuxième moyen se borne à la répétition mentale de l'invocation : il n'y a de divinité que Allah, qui a pour but d'accélérer le résultat vers lequel on tend.

Le troisième moyen, qui consiste à s'absorber dans l'esprit de son Cheikh, n'est profitable qu'à celui qui est naturellement porté à l'extase. Pour atteindre ce but, il faut se graver dans l'esprit l'image de son Cheikh et la considérer comme son épaule droite, ensuite tracer de l'épaule au cœur une ligne destinée à donner passage à l'esprit du Cheikh, pour qu'il vienne prendre

(1) Nous ferons remarquer, pour l'intelligence de ce passage, que dans beaucoup d'ordres religieux, quand on veut prier, il faut placer sa tête en face du nombril.

possession de cet organe. Cet acte doit se renouveler jusqu'à ce que le chef religieux que l'on invoque vienne prendre possession du cœur et vous absorber dans la plénitude de son être.

Le quatrième moyen repose sur la conscience que l'homme a d'être constamment vu et observé par Dieu. Il offre deux manières d'arriver au but : la première consiste à surveiller son cœur et à l'empêcher d'être accessible aux pensées mondaines, jusqu'à ce qu'il soit pénétré de la ferveur la plus parfaite. Le cœur arrive ainsi à percevoir la vérité. Après quoi il se trouve assoupli par le feu qui fait briller la majesté et la grandeur de Dieu de leur plus vif éclat. Cet état d'extase conduit à la vue de son Cheikh.

La deuxième manière est celle qui amène le plus vite au résultat désiré, mais elle n'est praticable que pour ceux qui sont doués d'une foi sincère, ardente et inébranlable. Si on la choisit, on doit s'absorber avec recueillement dans tout ce qui a trait à la Divinité et au nom de Dieu, sans s'attacher à remarquer si l'on s'exprime en langue arabe ou étrangère ; il faut faire abstraction complète de son être, absolument comme si on n'existait pas, et agir comme si l'on s'ignorait soi-même, afin de faire affluer les forces physiques et les perceptions des sons vers le cœur vital, en s'aidant de toute sa ferveur. Si ces pratiques présentent des difficultés, on se contente d'abord de s'absorber dans l'esprit de la Divinité, considérée comme un feu invisible recouvrant tout ce qui est créé ; et persister dans cet état jusqu'à ce que le cœur se soit suffisamment préparé à passer à un

degré plus élevé, et que l'image des choses profanes s'évanouisse.

Voilà donc quelques-uns des moyens vantés par le fondateur des Nakechibendya, d'après Snoussi. Il est bien entendu que ces moyens ne sont pas les seuls, mais qu'il faut y joindre les autres désignés plus haut. Dans ce même ordre, on vante beaucoup, comme moyen le plus apte à faire atteindre le but, la récitation des prières dites Sebehan, qu'il fait faire pendant trois nuits consécutives, après s'être bien purifié, avoir fait ses ablutions, s'être parfumé, avoir jeûné trois jours, et revêtu deux habits neufs.

On serait vraiment tenté de rire des moyens employés et de la bêtise humaine, si on n'était à côté de Satan, si on ne voyait que, par ces moyens ridicules, Satan va faire tomber avec lui dans les abîmes tant d'âmes qui devraient louer Dieu pendant l'éternité. C'est bien triste quand on considère tout cela ; c'est bien plus triste encore quand on songe que, depuis plus de mille ans, le démon opère son œuvre sur ce vaste continent sans que personne vienne lui disputer la proie. Enfin, le bras de Dieu a cessé de s'appesantir sur les malheureux enfants de Cham. Le grand Cardinal qui est mort depuis un an à peine a engagé avec les sectes musulmanes un combat corps à corps : six de ces fils sont tombés sous leur poignard ; il avait eu le courage de dévoiler à l'Europe leurs agissements et leurs affreux desseins. Les Pères Blancs, que déjà l'univers connaît à cause des progrès étonnants et extraordinaires qu'ils ont fait faire à la civilisation dans les Grands Lacs, semblent être les pionniers de la

civilisation dans le Nord de l'Afrique. Saluons avec eux l'aurore d'un jour nouveau qui s'est levé pour ces tribus malheureuses. Nous reparlerons de cette œuvre admirable qui seule suffirait à perpétuer le nom du cardinal Lavigerie.

Continuons notre analyse de l'extase. Le Khouan qui veut devenir touhidi doit parcourir divers degrés avant de parvenir à jouir parfaitement de l'objet de ses désirs. Ce sera toujours Snoussi qui nous expliquera parfaitement les divers degrés par où l'âme doit passer avant d'arriver à la parfaite possession de Dieu, à l'anéantissement de l'individualité, dans l'essence de Dieu. Voici donc ce que le cheikh Snoussi nous dit sur la doctrine des Khelouatya : nous complèterons de la sorte cette étude. (Cfr. Rinn : 290-302.)

Les visions ne peuvent frapper l'individu que dans le recueillement et la retraite : tout d'abord il voit la lumière résultant de ses prières et purifications, puis celle du démon en même temps que celle des honneurs. La Vérité se manifeste alors dans toute sa gloire, soit sous la forme de choses inanimées comme le corail, soit sous celle de plantes et d'arbres tels que le palmier, ou sous celle d'animaux, ou sous la sienne propre, ou enfin sous celle de son Cheikh. Ensuite, l'adepte jouit d'un nombre infini d'autres lumières qui sont pour lui le plus parfait des talismans.

Leur nombre s'élève à soixante-dix mille, il se subdivise en plusieurs séries et *compose les sept degrés par lesquels on parvient à l'état parfait de l'âme.* Le premier de ces degrés

est l'humanité (1). On y aperçoit dix mille lumières que peuvent voir seulement ceux qui peuvent y arriver : leur couleur est terne, elles s'entremêlent les unes dans les autres ; cet état permet, en outre, de voir les génies. Ce degré est facile à franchir, l'âme étant naturellement poussée à fuir les ténèbres et à chercher la lumière. Pour atteindre le second, il faut que le cœur soit purifié, alors on atteint le second degré, celui de l'extase passionnée : dix mille autres lumières l'éclairent, leur couleur est bleu clair.

Le bien acquis appelle sur cette âme d'autres biens : alors elle arrive au troisième degré qui est l'extase du cœur. Là on voit l'enfer et ses accessoires, et dix mille autres lumières dont la couleur est rouge ; mais si on veut jouir de la vue de ces lumières, il faut se mortifier dans la nourriture et ne pas prendre ce dont on est le plus friand ; ces choses font paraître ces lumières environnées d'une fumée qui en ternit l'éclat. Si ce phénomène se produit, il faut s'arrêter là : c'est un signe que l'esprit ne veut pas laisser avancer davantage dans la perfection, et qu'il faudra renoncer pour la vie à être touhidi et mohammedi.

Mais si on peut franchir ce degré, on arrivera au quatrième : l'état d'extase de l'âme immatérielle. Dix mille lumières viendront toujours éclairer le Khouan qui s'aventure dans cette voie et lui indiquer le vrai chemin. Là, les âmes

(1) Nous ferons remarquer que le mot humanité est ici synonyme de commencement, initiations. Cheikh Snoussi nous fait connaître ici comment le simple Khouan parvient au dernier degré de l'extase depuis le moment où il est illuminé jusqu'à ce qu'il se perde dans l'essence divine. Pour devenir Khouan Mohammedi, il faut parcourir les cinq premiers degrés.

du Prophète et des saints viendront consoler, soutenir, encourager et fortifier celui qui voudra parcourir toute la voie de la perfection. La couleur des lumières est d'un jaune très accentué.

Le cinquième degré est celui de l'extase mystérieuse : on y contemple les anges et dix mille autres lumières d'un blanc éclatant.

L'extase d'obsession est le sixième degré, les dix mille lumières qu'on y aperçoit sont autant de miroirs limpides. Parvenu à ce point, le Khouan ressent un délicieux ravissement d'esprit qui a pris le nom d'El-Khadir (1), qui est le principe de la vie spirituelle. Alors on voit le Prophète Mohammed.

Enfin, on arrive aux dix mille autres lumières cachées, et on atteint le septième degré, qui est la béatitude. Ces lumières sont vertes et blanches,

(1) El-Khadir est donc le principe de la vie spirituelle ; on nous permettra de citer à ce sujet les paroles de Rinn (*Marabouts et Khouan*, page 59) : « Sidi-el-Khadir c'est le prophète Elie, qui, comme le prophète Idris (Henoch), a bu à la soure de vie et a été exempté de la mort. Sa personnalité est dédoublée : Elias erre sur terre. El-Khadir vit au fond de la mer. Un jour par an, ils se rencontrent pour se concerter : El-Khadir est alors l'intermédiaire ordinaire entre Dieu et les hommes, il leur dévoile l'avenir, et surtout leur confère les dons de la Baraka-et-Tessarouf, c'est-à-dire le pouvoir de faire des miracles et d'être exaucés dans tout ce qu'ils demandent pour eux ou pour les autres.

« On comprend combien l'investiture par un tel personnage, donne du relief à son élu, chez un peuple plein de foi et crédule comme le peuple musulman.

« Aussi est-ce en grande partie au caractère surnaturel de la révélation faite à leurs fondateurs qu'il faut attribuer l'influence considérable dont jouissent les sectes des Aouissya, Khadirya, Snoussya et autres. Tous les membres, en effet, participent à la « Baraka » transmise par les héritiers de ces fondateurs, par les chefs d'ordre qui peuvent, dans de certaines conditions connues et nettement formulées dans les livres de doctrine, entrer en communication directe et secrète avec El-Khadir et le Prophète ». (Pages 59 et 60).

Le lecteur comprendra donc ce qu'il faut entendre par Baraka : c'est la faculté qu'ont tous les Khouan de certains ordres, de voir toutes leurs prières exaucées. Voilà la principale cause, avec le don de vision, de la prospérité des ordres religieux musulmans.

mais elles subissent des transformations successives, passent successivement par toutes les couleurs. Le Khouan est alors touhidi : il a dû franchir les cinq premiers degrés avant de devenir Mohammedi. A ce dernier et sublime degré de l'extase, les lumières qui éclairent les attributs de Dieu se dévoilent et on entend les paroles du Seigneur : alors on n'appartient plus à ce monde, les choses terrestres s'évanouissent, on ne se sent plus soi-même, on est perdu dans l'infini.

Nous avons dit que les extatiques pouvaient se diviser en deux grandes catégories : les mohammedi et les touhidi : on ne peut pas donner, en effet, le nom de vraie vision ou d'extase aux cinq premiers degrés que nous avons énumérés ; ce sont plutôt des hallucinations, de même que dans le catholicisme nous ne donnons le nom d'extase et de vision que lorsque la Sainte Vierge et un saint ou Notre-Seigneur apparaissent à une âme privilégiée. Mais nous savons que jamais la divinité elle-même ne s'est montrée à aucun homme, excepté peut-être une fois à la Sainte Vierge. Par conséquent, le Khouan touhidi est une impossibilité, mais n'est-ce pas là ce qui montre le doigt et l'inspiration de Satan. Qui se montre à eux sous l'apparence de la divinité si ce n'est Lucifer lui-même ? Donc les Khouan parvenus à ce dernier degré rendent un vrai culte à Lucifer qui, pour le moment, prend la place de la divinité. Ne nous étonnons pas de voir les adeptes de Satan, parvenus à ce degré d'observation, éprouver des joies et des plaisirs dont nous ne pouvons nous faire une idée. Ne nous étonnons pas de les voir sans cesse vouloir s'unir à ce

dieu qui les trompe malheureusement. Les extrêmes se touchent, dit-on vulgairement : il est certain, en effet, que l'homme parvenu au dernier degré d'abaissement éprouve des joies non certes aussi pures, aussi grandes que l'âme purifiée et sanctifiée qui vit sans cesse dans la présence et l'amour de son Dieu, mais elle éprouve des joies immenses que Satan se plaît pour ainsi dire à leur déverser sans mesure pour les attirer et les lier pour toujours à son service. Il est à remarquer que nulle part on ne trouve que le Khouan doive s'attendre à éprouver et à subir de peines intérieures comparables à celles qu'ont souffertes quelques saints avant d'arriver à ce degré de sainteté où l'âme tombe dans l'extase. Voilà ce qui nous explique l'aveuglement de ces pauvres gens, qui nous traitent d'aveugles. Nous ne pouvons expliquer tous ces phénomènes que par la possession : ces malheureux sont réellement possédés de l'esprit des ténèbres. Tel Khouan qui était célèbre dans la contrée par ses visions, ses extases et le nombre de prodiges qu'il accomplissait, n'a pas pu supporter la vue du Père Blanc, et quand on a voulu le faire entrer dans la chapelle, ç'a été impossible. Nous ne voulons pas nous étendre ici plus longuement sur cette question. Quand nous parlerons des divers ordres, particulièrement des Aissaoua, nous parlerons de leurs jongleries, et aussi de leurs opérations vraiment diaboliques. Nous ne voulions que constater la possession du Khouan par le démon toutes les fois que l'affilié parvient à l'extase.

Tout adepte ne parvient pas du premier coup au dernier degré de l'extase : il lui faut du temps

pour atrophier son intelligence et s'abrutir ; pendant ce temps il ne doit pas rester oisif. Nous avons vu aussi précédemment, quand nous avons parlé du Khouan Mohammedi, que quelquefois le prophète lui apparaissait en songe pour lui faire connaître tout ce qu'il doit faire. Toujours aussi le démon ne doit pas être de bonne humeur, et franchement l'homme est trop exigeant de vouloir consulter le diable pour ses actions les plus ordinaires, quelquefois les plus ridicules de la vie. Aussi les hommes qui, malgré tout, veulent le faire intervenir dans toutes les actions de leur vie, ont imaginé l'interprétation des songes ; ils ont cru que l'ange des ténèbres, assez occupé ailleurs à des œuvres autrement importantes que leurs vains désirs, veut cependant satisfaire les prières de ses clients, et leur répond par ce moyen. Dans le *Diable au XIXe Siècle*, le Dr Bataille nous a énuméré quelques-unes de ces interprétations ; grâce à elles, on peut se passer du devin et même, à l'occasion, se faire diseur de bonne aventure. Le lecteur nous permettra de lui mettre sous les yeux quelques interprétations : il verra que les Africains adonnés à cette science n'ont rien à envier à leurs congénères d'Europe.

Snoussi, que nous allons citer, distingue entre la vision et la perception : il appelle vision ce qui nous apparaît en songe, et perception ce qui nous apparaît dans cet état intermédiaire, entre le sommeil et l'état de veille : il y aura, dans ces deux états, des circonstances qui ne méritent aucune attention ; d'autres, au contraire, sont susceptibles de recevoir une certaine interprétation ; ces dernières ne doivent jamais avoir eu

lieu dans l'état de veille. Avant de donner les diverses interprétations, nous donnerons une remarque très fine de Snoussi : Il faut, dit-il, bien remarquer l'état dans lequel se trouvait celui qui a eu la vision. Dans *quelque état d'extase que se trouvent les visionnaires, bien peu arriveront à ne pas se laisser éblouir*. Maintenant, nous allons citer (d'après Rinn, page 296) : « Voir l'essence du Prophète (que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut) veut dire que l'on jouira de l'apparition de l'Etre incommensurable (Mohammed). — Voir ses enfants, signifie que ceux-ci seront assistés. — Voir son père, indique une intelligence qui se fera jour. — Voir son Cheikh, est un indice de sagesse. — Voir l'âme, représente le monde et tout ce qu'il comporte. — Voir ce que l'on possède dans le monde, c'est-à-dire sa mère, sa femme, sa fille, son fils, indique les vertus du cœur et ce qui en découle. — Voir des aliments, indique une découverte de richesses. — Voir quelque chose de la nature des aliments, signifie un rang illustre avec tout ce qui y est attaché. — Voir les attributs de cette qualité, est un signe de turpitude. — Voir un animal mort ou une de ses parties, telle que son sang ou autre, annonce des choses défendues. — Voir des fruits, tels que des raisins ou autres semblables, est une marque de bonnes œuvres. — Voir des bêtes de somme dont la chair est illicite, indique une tendance de l'âme à se rapprocher du bien dans les limites de sa nature. — Voir des boissons, telles que le vin, le lait aigre, l'eau, le miel, doit être interprété d'après les observations relevées sur le visionnaire : ainsi le vin indique la science de la théo-

logie absolue; le lait aigre, les sciences occultes; l'eau, la théologie pratiquée par les âmes agréables à Dieu; le miel, les sciences mystiques. — Voir des fruits en général, tels que des dattes, des olives ou autres, est une marque de bonnes œuvres. — La prière signifie la proximité du Dieu Très-Haut vers lequel on arrivera. — Un bain général indique la purification des souillures et des péchés. — Voir une réunion de personnes priant ensemble ou une assemblée de docteurs, veut dire qu'un concile s'occupe des choses sacrées. — Voir un cercle de chanteurs, de musiciens ou autres semblables, comme aussi voir la forme du démon, est un signe que le visionnaire doit se purifier de la manière qui lui sera indiquée par son Cheik. — Voir vivant un homme qui est mort, est un signe de bonnes œuvres. — L'inverse indique la chose contraire. — Voir sa mère ou son ami, indique que l'on s'aperçoit de sa propre conduite. — Voir un échange est un signe d'autorité extérieure en rapport avec la valeur du visionnaire. Celui-ci doit être assez sage pour savoir ce qu'il lui est permis de faire ou de ne pas faire en cette circonstance. »

Nous en avons fini avec tous ces contes de vieilles femmes; toutes ces réponses plus ineptes les unes que les autres doivent avoir été données par un démon de mauvaise humeur, furieux du rôle vraiment trivial qu'on lui faisait jouer. Pour nous, nous y voyons la faiblesse d'esprit et la stupidité des gens qui se sont donnés au démon. Ils ajouteront foi à une de ces interprétations, mais traiteront de niaise et de faible d'esprit une bonne vieille femme qui, satisfaite de savoir son

catéchisme, croira en Dieu et en Jésus-Christ. Nous ferons remarquer, en outre, l'habileté de Satan : nous avons voulu confronter les divers songes que donne Snoussi avec leurs interprétations, avec celles que donne le Dr Bataille : nous n'y en avons trouvé qu'une ou deux qui soient à peu près semblables. Le peuple arabe, en effet, a d'autres soucis et préoccupations que nos dames de salon, et Lucifer n'est jamais de mauvaise humeur quand il faut, par un moyen quelconque, gagner quelque âme.

Nous nous sommes bien étendu sur ce sujet ; nous avons dirigé le lecteur à travers les diverses sortes de visions et d'extases, nous lui en avons fait parcourir tous les degrés ; enfin, nous avons donné un spécimen de la manière dont les songes sont interprétés dans l'Islam ; nous voudrions finir ce chapitre en disant quelques mots de ce que nous appellerions la mystique des ordres religieux. Le lecteur a dû se demander, en effet, si vraiment dans ces ordres on ne parlait que de visions et d'extases ; si on se contentait de réciter d'innombrables prières, ainsi que nous le disons à propos du diker, si enfin chaque ordre ne proposait pas une vertu particulière à acquérir.

Tandis que tous les ordres catholiques placent l'humilité comme la base de toute sanctification, les ordres religieux semblent préférer le repentir. Sans cesse ce mot revient dans les diverses instructions que donne le Moqaddem ; et dans presque tous les diker nous trouverons la formule : « Que Dieu me pardonne ! » Le repentir réel et effectif est, d'après les Chadelya, la première des conditions antérieures qu'il faut

avoir pour bien réciter le diker. Dans ce même ordre, les cinq principes fondamentaux sur lesquels il repose sont : Avoir la crainte de Dieu, se conformer à la sonna, se détacher du monde, etc., etc. ; mais on voit toujours cette pensée du repentir occuper la première place. Abd-el-Kerim, 2e successeur de Chadeli, dans une ouassia (instruction) envoyée aux moqaddem de l'Occident, disait à ses coaffiliés de montrer toujours un repentir sincère, car c'est sur le repentir que repose ce qui doit suivre, et les bénédictions dont un Khouan sera l'objet se reporteront sur ce qui l'a précédé. En tout temps, on a besoin du repentir. Les états ne seront purs, les actions agréables à Dieu, qu'autant que le repentir aura été sincère : le Prophète l'a dit de sa bouche divine : O Musulmans, soyez repentants, alors peut-être vous serez heureux. La preuve de son immense efficacité, c'est l'éloge qu'en ont fait ous les docteurs de l'Islam. Vous assurer le repentir, c'est, de la part de Dieu, vous être plus utile que de vous faire connaître soixante-dix mille secrets et de vous les faire perdre après. Nous pourrions en citer bien d'autres passages ; mais nous n'ajouterions rien à ce que nous avons dit. Après le repentir, il n'y a pas de vertu qui semble trancher beaucoup et attirer sur elle spécialement les regards des Khouan : l'humilité (oui, l'humilité, non la vertu chrétienne, car elle leur est impossible), la reconnaissance envers Dieu, les actions de grâces, la patience, la charité fraternelle, voilà à peu près tout ce que recommande le système de morale des ordres religieux ; que c'est triste ! Malgré soi, quand on a parcouru un peu les rituels et ins-

tructions adressées aux Khouan, on ne peut s'empêcher de détourner ses regards pour les porter sur le catholicisme. Tandis que nos ordres religieux sont un magnifique jardin où croissent toutes les vertus, les ordres religieux musulmans, images du pays, ne sont qu'un vaste désert où croissent de distance en distance quelque arbrisseau rabougri, que le mirage du désert vous fait croire un arbre gigantesque. Hélas ! la milice de Satan a passé par là. Prions, prions pour ce malheureux peuple !!

CHAPITRE IV.

Les ordres religieux en général; Orthodoxie.

Ce fut à la suite des excès sans nombre et des troubles presque sans fin qui suivirent la mort des trois premiers Khalifes que le Soufisme pénétra dans l'Islamisme qui lui ouvrit ses portes. C'était un nouvel élément destructeur ajouté à un autre, ces deux éléments réunis allaient miner toute une partie du monde et la jeter dans un aveuglement que nous avons peine à concevoir. Le Coran favorisait surtout les sens extérieurs et les faisait dominer sur l'esprit : toutes les voluptés étaient permises à ses fidèles, et d'autres encore plus nombreuses et plus raffinées leur étaient promises pour la vie future. Ces plaisirs convenaient bien au peuple ; mais la corruption de l'homme n'était pas complète : Satan compléta son œuvre par le Soufisme, et le transporta des bords du Gange aux bords du Nil et de l'Atlantique ; c'étaient des plaisirs plus raffinés, plus doux à savourer, car ils étaient placés dans cette partie de nous-même qui semble tenir le milieu entre le corps et l'âme : l'imagination : en la faisant dominer, on enlevait une force de plus à la raison, on abrutissait l'homme davantage, sous prétexte de lui faire goûter un bonheur plus pur ; enfin, on donnait à l'Islamisme une teinte de mysticisme et de pureté qui lui siéyait bien.

La grande difficulté pour ces hommes qui voulaient entrer dans cette nouvelle voie, était

de paraître orthodoxes. La plus grande insulte, en effet, que puisse faire un Musulman, c'est d'appeler son ennemi apostat, hérétique. Il était donc de toute nécessité pour tout ordre de prouver son orthodoxie. Au fond, la question se résolvait à une simple généalogie de l'ordre et il suffisait que tout fondateur indiquât la source d'où il découlait pour qu'aussitôt son orthodoxie fût reconnue; de même que chez nous, nous reconnaissons qu'un ordre est orthodoxe lorsqu'il nous a indiqué l'arbre dont il est le rameau, et de même que tout ordre catholique remonte à Jésus-Christ par l'intermédiaire de ses vicaires, de même tout ordre musulman remonte ou est censé remonter au prophète par une chaîne non interrompue de saints et de docteurs. En tête de toutes les selsela (chaînes), vous voyez figurer l'ange Gabriel, Mohammed (le prophète), Abou-Bekr, ou, à la place de ce dernier, Abou-Taleb, ou encore quelquefois Omar. On pourrait donc diviser tous les ordres musulmans en deux grandes catégories : ceux qui se rattachent au prophète par Abou-Bekr, et ceux qui s'y rattachent par Abou-Taleb. A Abou-Bekr se rattachent, soit directement, soit indirectement, les Seddikya, les Nakechibendya, les Qadrya, les Snoussya, etc. — A Omar et Abou-Taleb, les Aoussya, les Khadirya, etc.

D'autres ordres ajoutent la noblesse du fondateur à leur noblesse d'origine : ils ont été fondés par un chérif, c'est-à-dire par un descendant de Mahomet : de ce nombre se trouvent les Qadrya, les Snoussya, etc.

Est-il même toujours nécessaire, pour qu'un ordre soit regardé comme orthodoxe, qu'il

puisse établir sa chaîne jusqu'à Mahomet. C'est un sujet qui est bien débattu par les docteurs musulmans. Le peuple, amoureux du merveilleux, croit trop facilement aux révélations soit d'El-Khadir, soit de Mohammed, soit de Gabriel. On peut dire, d'une manière générale, que les docteurs étrangers à l'ordre considèrent ces apparitions comme des mensonges et n'en font nul cas. La raison sur laquelle ils s'appuient me paraît excellente, mais elle fait crouler l'Islamisme et la mission de Mahomet : « S'il y a vraiment révélation, disent ils, l'homme doit pouvoir le contrôler ; si votre ordre a été révélé et institué sur cette révélation, montrez vos preuves ». La raison est bien forte ; et les affirmations du fondateur et des docteurs qui l'ont suivi ne détruiront pas l'objection. Mais dans l'Islamisme, ce qui fait la force d'un ordre religieux n'est pas l'approbation donnée par l'autorité souveraine, mais par le peuple. Nous avons vu, dans le chapitre II, la doctrine politique de l'Islam, et nous verrons plus loin le peu de cas que font les ordres religieux, non seulement des désirs, mais des ordres qui viennent de Stamboul. C'est donc le peuple, ignorant et grossier, qui va discuter des questions aussi graves ! ! Se figure-t-on nos paysans discutant sur les apparitions de la Sainte Vierge ou des Saints, et leur donnant une sanction constatant d'une manière irrévocable qu'elles ont eu lieu. Combien plus de sagesse nous rencontrons dans l'Eglise Chrétienne, et avec combien plus de raison et d'ordre Jésus-Christ a su tout régler dans son royaume !

Devant les faits, cependant, nous sommes bien

obligés de nous incliner. En effet, l'ordre musulman qui semble appelé à jouer le rôle le plus brillant et le plus actif, c'est-à-dire qui semble appelé à porter les plus rudes coups à la civilisation et au progrès, les Snoussya, n'est que la transformation et la continuation des Khadirya, de même que les capucins continuent l'œuvre de saint François d'Assise. Or, l'ordre des Khadirya a été fondé par Sid Abd-el-Aziz-ed-Debban (1713 de J.-C., 1125 de l'hégire), sur un ordre reçu dans une révélation qui lui fut faite au tombeau de Sidi Ali-ben-Herzhoum. Tous les docteurs de l'Islam admettent la possibilité de la révélation ; en fait, les légistes la repoussent, et les Soufi étrangers à l'ordre, jaloux de l'influence de l'ordre révélé, contestent la révélation. Aussi Snoussi, qui peut à juste titre être regardé comme le meilleur écrivain des sociétés secrètes musulmanes, et auquel nous ferons presque tous les emprunts, Snoussi, afin de légitimer son ordre, produit toutes les preuves qu'il a pu trouver. Pour ne pas allonger cette étude, nous résumerons brièvement ce qu'il en dit, et ce sera une nouvelle preuve qui confirmera la réalité des apparitions dont peuvent être favorisés tous les Soufi et auxquelles ils peuvent prétendre.

D'après Abou-Beker-el-Mekki, « cité par Snoussi », le seul moyen assuré d'apercevoir en vision soit El-Khadir soit le Prophète, c'est de réciter 41 fois la prière Ed-Daa-es-sifi, dans la nuit où l'on veut être favorisé de leur présence. La récitation ne suffit pas pour obtenir l'effet désiré, et le Cheikh ne s'est pas compromis : il faut d'abord, avec la permission de Dieu, que le Khouan ait atteint le degré de perfection néces-

saire. Pour y arriver, il faudra chaque jour réciter ces prières et se représenter jour et nuit les âmes qu'on veut voir (*Cfr.* ; chap. III : Ce que nous avons dit sur les visions). Quand on connaît la puissance d'imagination des Arabes, quand on sait que déjà leur cerveau est bien faible, à cause du nombre incalculable de prières qu'ils doivent réciter par jour, et que nous indiquerons quand nous parlerons du diker, on verra que l'évocation est vraiment facile à l'adepte, et si, dès les premières fois, la vision n'est que le produit de son cerveau malade, ne peut-on pas dire d'eux ce que le Dr Bataille dit des fumeurs d'opium ; c'est qu'à la longue le démon s'en mêle, et, selon les paroles de l'auteur que nous analysons, l'adepte est alors bien dirigé par ces visions dans toutes ses actions et les circonstance de sa vie.

Les légistes auront beau nier le fait de la révélation, de l'ordre, ils ne seront pas crus par la masse du peuple, et ce sera une cause de prospérité de plus pour l'ordre. Il y a pour nous un autre renseignement que nous pouvons tirer de la nécessité de la *chaîne* : chaque ordre, en effet, a une chaîne historique et une chaîne mystique; la chaîne historique nous fait connaître tous les grands-maîtres de l'ordre qui se sont succédés depuis le fondateur : cette chaîne a peu d'intérêt pour nous ; nous n'étonnerons personne en disant que leur valeur historique est de peu d'importance, et nous doutons beaucoup que la plupart d'entre elles pussent supporter longtemps la critique d'un historien sérieux : ainsi, par exemple, comment expliquer que Charani, dont nous avons cité la diatribe

contre le Soufisme, fasse cependant partie de la chaîne des Khelouatya ; au surplus (1), Si Snoussi donne plusieurs chaînes pour un ordre. Aussi, le meilleur souhait que nous puissions faire aux ordres religieux musulmans, c'est qu'ils ne rencontrent jamais sur leur chemin des ennemis égaux en fureur et en haine à ceux qui persécutent nos ordres religieux, car leur orthodoxie serait bientôt reconnue fausse, et leur existence serait bien courte.

Le côté le plus intéressant pour nous est le côté mystique de ces chaînes. Les saints qui y sont invoqués comme preuve de l'orthodoxie ne sont pas tous égaux et ont une importance plus ou moins grande, de même que chez nous toutes les fêtes des saints n'ont pas le même degré, mais que nous considérons la Sainte Vierge, les Apôtres, les Docteurs, comme ayant des titres plus ou moins grands à notre vénération, et que leurs fêtes, dans la liturgie, jouissent de quelques privilèges. Nous allons dire quelques mots des divers titres donnés à un membre d'une chaîne mystique. Ces titres montrent l'autorité de l'individu en question Commençons par le dernier.

Le ouali (2) ou ami de Dieu, c'est l'homme privilégié, objet de l'amour de Dieu, et qui, à cause de ses vertus et de ses mérites, peut, après sa mort, opérer des miracles. Acquérir ce titre, avoir une petite kouba sur son tombeau, où les fidèles viendront prier et déposer des offrandes, est le but que se propose tout bon marabout qui

(1) Nous employons indifféremment Si ou Sid ou Sidi qui signifie : Seigneur. Ainsi Si Snoussi signifie le sieur Snoussi.

(2) Il ne faut pas confondre ce mot ouali, qui veut dire saint, avec le mot ouali, qui signifie gouverneur d'une province l'orthographe arabe n'est pas la même.

veut remplir avec zèle les fonctions de son état. Une fois déclaré ouali, il aura un petit oratoire, que ses enfants garderont, et qui pourront ainsi se faire un petit pécule, grâce aux offrandes des fidèles. C'est le seul titre que ne puisse pas porter un homme vivant : les sept autres sont tous portés uniquement par des vivants.

Le nekib est le chef d'un groupe de saints : ils sont au nombre de 300, s'ignorent eux-mêmes et ne sont connus que de leurs supérieurs ; l'Afrique est leur séjour.

Le nedjib (l'excellent) ; 70 composent cet ordre : ils habitent surtout l'Egypte.

Les abdal (les changeants) reçoivent ce nom parce que aussitôt que l'un disparaît, un autre prend sa place : les auteurs ne sont pas d'accord sur le nombre, qu'ils font varier entre 7 et 70.

Les Khiar (les meilleurs) sont au nombre de sept, et voyagent constamment pour la propagation de l'Islam.

Les aoutad (piquets de tente) sont au nombre de quatre, et sont placés, par rapport à la Mecque, dans les pays occupant les quatre points cardinaux. Leur âme est purifiée de tous les vices, et ils sont parvenus à ce degré de perfection, qu'ils en ont atteint le sommet : ils connaissent Dieu autant que peut le connaître une créature, et c'est à eux que s'applique littéralement tout ce que nous avons dit de l'extase.

Quant au Qoteb-el-Ouoqt, peut-être serons-nous agréables à quelques lecteurs en leur citant un passage de Chadali où il énumère les cinq qualités nécessaires pour être Qoteb.

Nous citons d'après Rinn, page 228. Celui qui veut se faire passer pour Qoteb doit montrer :

« 1° Qu'il a le secours de l'émanation, de la miséricorde, qu'il a le vicariat et la délégation divine ; qu'il a le secours des porteurs du trône de Dieu. 2° Qu'il a reconnu le véritable caractère de l'essence de Dieu, ainsi que les attributs qui renferment Dieu, tant extérieurement qu'intérieurement. 3° Qu'il possède la grâce du jugement ; qu'il est à même d'indiquer la séparation entre les deux substances dont la nature est d'être saisie par les sens intérieurs. 4° Qu'il est à même de faire comprendre la disjonction de la première chose d'avec son origine et la continuelle dépendance de cette première chose avec son origine jusqu'à sa fin. 5° Qu'il possède la certitude de cette première origine, le jugement intérieur, le jugement postérieur, le jugement de ce qui n'a ni priorité ni antériorité ; la science du commencement, la science qui embrasse toute science, ainsi que le tout connu dont la création est sortie du premier inconnu, et en dépendra jusqu'à la fin de la matière, pour revenir ensuite à sa cause première. » C'est l'homme le plus important de son époque ; mot à mot, ces deux mots signifient : « étoile polaire du moment » ; c'est l'homme qui dirige et gouverne ses semblables comme l'étoile polaire guide les vaisseaux sur la mer : « C'est le saint par excellence, celui qui occupe le sommet de l'axe autour duquel le genre humain accomplit son éternelle et immuable révolution. » BROSSELARD.

Enfin, au sommet de l'échelle est le Gouts (prononcez en gressayant sur le *g* comme l'*r* parisien). Pour donner une idée du Gouts, nous ne pouvons

mieux faire que de le comparer à la Sainte Vierge. De même que Marie, en raison de la surabondance de sa sainteté et de la grandeur de ses mérites, a pu non pas mériter notre salut, mais y coopérer, en sorte que selon que l'enseignent les théologiens, elle a mérité *de congruo*, ce que Jésus-Christ a mérité *de condigno*, ainsi le Gouts, selon la doctrine musulmane, peut prendre sur lui une partie des péchés de l'humanité, sans pourtant compromettre son salut.

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur ces titres ; d'ailleurs, les auteurs musulmans sont loin d'être d'accord sur leur nombre, leurs qualités, etc. Maintenant que nous avons vu le but que se proposent les ordres religieux, qui est d'abord l'extase et les visions, et, en second lieu, empêcher les progrès de la civilisation et entraver les empiètements continuels de l'Europe, voyons un peu l'organisation et le fonctionnement de ces congrégations : et dans un autre chapitre, nous examinerons comment elles parviennent à atteindre leur second but. On sera frappé de la ressemblance qui existe entre les sociétés secrètes d'Europe et celles d'Afrique, et nous aurons soin de le faire remarquer. Cependant, qu'on ne s'attende pas à ce que nous disions le dernier mot et que nous dévoilions tout. Les chefs des ordres religieux musulmans ne le cèdent en rien à leurs confrères d'Europe, et, eux aussi, ils ne laissent voir que ce qu'ils veulent de leurs rituels. Nous dirons franchement et sans crainte ce que nous en savons, nous dirons ce qui est certain ; nous ferons connaître nos conjectures, et nous demanderons à ceux de nos lecteurs qui sont prêtres de se souvenir quelquefois à

l'autel de ces pauvres malheureux, et aux laïques comme nous de prier quelquefois pour la conversion de l'un des grands chefs. Qui sait les révélations que Dieu nous réserve à l'avenir ? Qui aurait soupçonné, il y a 20 ans, les turpitudes que nous ont révélées Léo Taxil et surtout le Dr Bataille. L'Afrique ne restera pas toujours la terre du mystère, ni ses habitants ne porteront pas toujours sur leur front la marque de la colère de Dieu !

CHAPITRE V.

Recrutement, Organisation et Fonctionnement des Ordres Religieux.

Afin que Satan pût arriver à son but et conserver à son influence ce vaste continent qu'il possède depuis tant de siècles, il fallait qu'il l'entourât d'une ceinture vivante, disposée à déposer entre les mains de ses chefs tout ce qu'elle possède ici-bas : son corps, son âme et ses biens. Il a su, dans son habileté, confondre, dans un même idéal, l'idéal politique et l'idéal religieux, et il a su enseigner à ceux qui ont voulu spécialement se vouer à son œuvre, des moyens propres à faire tomber dans l'abrutissement des millions de leurs semblables, afin de pouvoir les dominer plus sûrement et arriver ainsi à sa fin.

Rien de plus simple que de se faire inscrire Khouan (1) : non pas que là aussi il ne faille de temps en temps donner des métaux, mais toujours quiconque désire entrer dans l'ordre est le bien venu. Quelquefois le noviciat est bien court ; dans la plupart des ordres même il n'y en a pas, et le profane devient tout de suite, du jour au lendemain, un Khouan fidèle et dévoué, digne d'entrer dans le paradis de Mahomet. Dans d'autres ordres, surtout en Turquie, le noviciat est très

(1) Pour prononcer comme il faut le mot Khouan, et tout mot arabe dans lequel on verra *Kh* unis ensemble, il faut prononcer ces deux lettres comme les Grecs prononcent le X ; en prononçant comme s'il y avait un *g* très dur, on approcherait un peu de la vraie prononciation.

long et même le profane peut demeurer Mourid *mille et un jours*. Mourid signifie qui désire, qui veut, le mot novice, quoique traduisant la pensée, ne traduit donc pas le mot ; le mot solliciteur, demandeur, est le mot propre traduisant tout à la fois l'idée et le mot. Une fois admis définitivement dans l'ordre, le Musulman s'appelle Khouan, ou frère. Comme dans certains ordres, ainsi que nous l'avons dit, il n'y a pas de noviciat à faire, mais que l'individu est initié aussitôt qu'il l'a demandé, il arrive que souvent on confond ces deux mots Khouan et Mourid et qu'on les emploie l'un pour l'autre. Pour plus de clarté, nous avertissons que nous ne les ferons jamais synonymes, à moins d'indications contraires, que le Mourid sera l'adepte qui subit son épreuve avant son admission, tandis que le Khouan sera l'adepte après son admission et ses serments.

Au-dessus du Khouan, se trouve le Moqaddem, qui a sous son autorité tous les Khouan de la contrée environnante. Enfin, au sommet de l'échelle, le chef suprême, qui a plusieurs noms : Mouley-el-Triqa, Cheikh-el-Triqa, mots qui signifient le maître de la voie. Quand l'ordre a quelque importance et qu'il y a au loin des groupes d'adeptes, il y a entre le chef suprême et le Moqaddem des Khalifa ou naïb, chargés de suppléer le supérieur général dans les pays éloignés. Pour qu'on se fasse une idée bien juste de l'organisation des ordres religieux, nous ne pouvons mieux faire que de les comparer aux ordres religieux catholiques : un supérieur général qui gouverne tout l'ordre ; des provinciaux chargés de gouverner au nom et avec l'autorité du supérieur général une partie déterminée du

territoire : des Moqaddem (mot-à-mot, préposé correspondant aux supérieurs locaux, chargés de gouverner une maison; enfin, des Khouan, et quelquefois des Mourid, correspondant aux religieux profès et aux novices.

Avant de faire connaître les obligations de ces divers chefs, leur nomination, leur pouvoir, qu'on nous permette de dire un mot des Kheouatat ou sœurs. Naturellement, il fallait s'attendre à les y voir paraître ; elles sont pourtant loin d'avoir, dans la franc-maçonnerie musulmane, l'importance qu'elles ont déjà en Europe ; il suffit de signaler ce fait, et de faire remarquer qu'il y a tel ordre algérien, les Rahmanya, où elles sont très nombreuses. On devine leur but ; leurs congénères d'Europe ou d'Amérique n'ont rien à leur envier. Elles sont organisées à peu près comme les hommes, à cette différence qu'elles dépendent toujours du supérieur général de l'ordre auquel elles sont affiliées. Ainsi, il n'y a pas d'ordre exclusivement féminin ; mais, dans les endroits où elles sont en assez grand nombre, elles ont à leur tête une Moqaddema qui est elle-même soumise, non seulement au supérieur général, mais encore au Moqaddem du lieu. Les sœurs assistent aux réunions des Khouan et sont soumises aux mêmes pratiques ; là où il n'y a pas de Moqaddema pour les admettre, elles sont admises par le Moqaddem, dans des réunions spéciales où rarement les Khouan sont admis. Ces quelques mots suffisent; ajoutons, pour finir, que quelques ordres seuls en admettent tels que les Rahmanya, les Qadrya, les Tidjanya.

Bien que chaque ordre ait une individualité et

un caractère propre, cependant, leurs chefs et leurs affiliés ont des fonctions et des devoirs assez semblables pour qu'il soit possible de les définir en bloc, une fois pour toutes, nous réservant, pour les choses spéciales, d'en parler quand nous décrirons chaque chose en particulier.

Le supérieur général, ainsi que l'indique le mot, a juridiction pleine et entière sur l'ordre; c'est de lui que relèvent directement tous les Khalifa et les Moqaddem. On connaîtra toutes ces prérogatives, quand nous parlerons des devoirs des Khouan envers leurs Cheikh. En passant, entendons-nous sur la signification de ce mot : Cheikh signifie vieillard, maître ; c'est en général, surtout en Tunisie, un titre que l'on donne à tout individn qui mérite notre respect ; ce qui nous explique pourquoi tout Khouan emploie ce mot pour désigner non seulement le Mouley-el-Triqua (supérieur général), mais encore les Khalifa et les Moqaddem. Nous n'emploierons ce mot seul que pour indiquer le supérieur général, afin d'éviter toute confusion à des lecteurs peu familiarisés aux coutumes arabes.

Des fondateurs d'ordre voulant imiter le Prophète ne désignèrent pas leur successeur, en sorte que celui-ci fut élu par les Moqaddem, ou par ceux qui formaient l'entourage et le conseil du Cheikh précédent. Il arriva dans ces ordres ce qui est arrivé au mois de septembre 1893 dans la franc-maçonnerie : là où est Satan, là est la discorde, la haine et la désunion : aussi, une fois que le Cheikh était descendu dans la tombe, chaque Moqaddem, ou au moins les plus influents, voulaient devenir supérieur général et indépendants. Aussi, dans les sociétés secrètes

musulmanes, il faut bien distinguer l'ordre et la congrégation : celle-ci est née de l'orgueil et de l'indépendance d'un Moqaddem qui n'a pas voulu reconnaître le supérieur général élu de l'ordre, mais qui reconnaît le fondateur.

Quand on étudie la question de l'origine des ordres, on en reconnaît bien peu qui ne se rattachent à un autre; nos lecteurs se souviennent du mot de Snoüssi : presque tous les ordres se rattachent aux Djenidya. Pour sa part, il a eu la bonne chance de donner son nom à un ordre religieux. Celui qui devait être pour les ordres musulmans ce qu'Albert Pike a été pour la franc-maçonnerie, était Moqaddem des Khadirya, à la Mecque, quand mourut le chef de l'ordre, Si-Mohammed ben Idris-el-Fassy (1835 de J.-C.). Nommé pour lui succéder, il rencontra un terrible compétiteur dans Si-Mohammed Salah-el-Megherani, et l'ordre des Khadirya se scinda en deux congrégations.

Aussi, pour éviter un pareil malheur, beaucoup de chefs d'ordre, imitant en cela Abou-Beker qui désigna Omar pour lui succéder, désignent avant de mourir celui qui doit occuper le rang suprême. Il faut, pour occuper cette place, un homme âgé, aux cheveux blancs, respectable par ses vertus et pouvant imposer le respect : un homme qui, à l'amour de la mortification, de la prière et de la solitude, joigne une grande connaissance des hommes et un grand art dans le maniement des affaires ; en un mot, sans se laisser toujours diriger par la chair, le Cheikh mourant se choisit parmi les conseillers celui qu'il croit le plus digne de lui succéder. Quelques-uns cependant nomment des personnes de

leur famille; mais, afin que l'ordre ne puisse pas souffrir soit de la faiblesse d'un enfant appelé trop jeune à recueillir l'héritage paternel, soit à cause du peu de capacité de l'être que le supérieur général a voulu choisir dans sa famille, celui-ci nomme ceux qui devront l'aider de leurs conseils, et au besoin, sous son nom, gérer les affaires de l'ordre. Voilà pourquoi quelques-uns de ces ordres, loin de décroître après la mort du fondateur, n'ont fait qu'augmenter en prospérité et étendre partout des rameaux plus forts et plus vigoureux. Le cas s'applique surtout aux Snoussya auxquels nous devrons un chapitre spécial. Ces hommes, mis ainsi à la tête de leur ordre sont de fins politiques ; nous les montrerons quand nous parlerons des Rahmanya : ce ne sont pas eux qui dans une révolte laissent quelque chose au hasard ; leur correspondance avec les autorités françaises est ce qu'il y a de plus hypocrite ; sans foi envers le chien de chrétien, envers ce Kafar qui est venu s'établir sur cette terre, d'où un jour, le fidèle croyant le jettera dans la mer, devant nous, ils rampent jusqu'à terre, et ils violent aussitôt ce qu'ils avaient juré d'observer.

Après avoir prié, après avoir passé des jours et des jours dans le jeûne et la solitude, seul avec lui-même et aussi avec le démon qui ne doit pas être étranger à cette affaire, après avoir invoqué le secours d'en haut, et avoir été favorisé de visions et d'extases, le chef de l'ordre appelle les Moqaddem et ses conseillers ordinaires. Il leur fait connaître ses dernières volontés et leur désigne son successeur. Tout cela est mis par écrit; pas n'est besoin de deman-

der l'approbation au Sultan de Stamboul : quoique cependant quelques ordres turcs, par pure condescendance, le demandent à leur gouvernement, qui d'ailleurs s'empresse d'accorder. C'est comme si Humbert refusait de reconnaître Lemmi !! Allons donc ! entre fils de Chitan (diable en arabe) on fait les choses à l'amiable ou plutôt Chitan impose sa volonté.

Il y a cependant quelques ordres qui n'ont pas un but aussi satanique, et chez qui la succession paternelle s'est transmise sans interruption sensible de père en fils ; ces ordres ne sont pas à craindre, et ce ne sont pas eux qui arrêteront les progrès de la civilisation et du catholicisme : les ordres dont Satan veut se servir pour opérer son œuvre sont mieux organisés ; il faut qu'il puisse désigner celui qu'il veut au rang suprême : il faut qu'il puisse le diriger dans toutes les actions de la vie, pour répéter une parole que nous avons dite plus haut.

Quant aux devoirs, fonctions et obligations du Mouley-el-Triqua, nous les donnerons plus loin quand nous parlerons des devoirs des Khouan envers lui. Disons, en un mot, que c'est absolument comme dans la franc-maçonnerie, tant pour les Khouan que pour les Khouetat : ceux qui savent ce que cela veut dire ont compris.

En général, le chef de l'ordre réside au tombeau du fondateur de l'ordre : quand nous parlerons des Snoussya, nous donnerons une idée de sa manière de vivre, de ses coutumes, de son habitation, etc.

Dans les pays éloignés, il se fait remplacer par des Khalifa, lieutenants qui ont, à peu de chose près, le même pouvoir sur les Khouan de la

contrée désignée que lui sur tout l'ordre. Ce sont eux qui communiquent directement avec le chef de l'ordre, lui envoient la redevance que doit payer tout Khouan. Là où le chef de l'ordre n'a pas de Khalifa, par exemple les Qadrya dont le centre est à Bagdad où réside le supérieur général, celui-ci envoie à peu près, chaque année, des chefs subalternes visiter les Khouan éloignés, réchauffer leur zèle contre l'Europe, et renouveler leur ferveur pour les pratiques de l'ordre : ce qu'ils demandent surtout, ce qu'ils exigent à tout prix de leurs affiliés, ce qui pour eux est absolument indispensable pour rester dans l'ordre, c'est de fournir la ziara et de réciter le diker : la première remplit la caisse de l'ordre ; le second rompt les individus à l'obéissance, en les abrutissant, en sorte qu'ils deviennent des bâtons entre les mains de leur Cheikh qui en dispose à volonté comme l'hypnotiseur de l'hypnotisé. Nous avons nommé les Qadrya : leurs envoyés, à cause de l'immense richesse de la maison-mère de Bagdad, n'ont pas la même rapacité que les envoyés des autres ordres : ils se contentent du logement, de la nourriture que doivent leur donner les Khouan qui ne sont obligés de fournir rien autre chose, quoique les convenances les y obligent. Ces envoyés débarquent dans une ville du littoral, parcourent rapidement la contrée que le chef leur a indiquée, et voyagent dans le plus grand incognito, afin d'éviter les pièges que pourraient leur tendre leurs ennemis, et les faire échouer.

Enfin, pour correspondre plus facilement avec les Moqaddem, il y a des Khouan fidèles et sûrs qui ont uniquement la charge de porter les

correspondances, ou plutôt de dire verbalement presque toujours les volontés du chef de l'ordre. Celui-ci, en effet, est sûr de l'individu, et, afin qu'il ne coure pas le danger de voir les lettres tomber entre les mains des autorités françaises, toutes les affaires de quelque importance se règlent de vive voix. C'est, de plus, le vrai moyen de n'éveiller l'attention de personne, ni des Musulmans ni des Français.

Chaque fois qu'il le juge à propos, le supérieur général convoque en assemblée ou hadra tous les Moqaddem de l'ordre. Ceux-ci sont tenus de s'y rendre, à moins que, pour des raisons graves, le Cheikh ne leur permette de se faire remplacer par un Khouan, choisi toujours parmi les plus influents de l'ordre. Dans ces grandes assemblées, qui ont lieu une ou deux fois par an, on traite des grandes questions de l'ordre ; le Cheikh donne ses instructions, encaisse tous les produits de la ziara, confère le diplôme de Moqaddem aux nouveaux élus et les investit lui-même, s'ils sont présents ; enfin, donne à chaque Moqaddem des instructions écrites et donne sa Baraka à tous les Khouan.

Descendons un degré de la hiérarchie, et, sans transition, parlons du Moqaddem. Celui-ci est nommé, à peu d'exception près, par les Khouan intéressés, qui soumettent au chef de l'ordre la rectification de leur vote : le chef est trop prudent pour ne pas accéder à leurs désirs, ou leur imposer un Moqaddem de son choix et malgré eux. C'est, comme nous l'avons dit, dans les assemblées solennelles présidées par le Cheikh que l'élu reçoit son investiture et son diplôme. Ce diplôme, écrit dans la plus belle calligraphie,

et d'une longueur pouvant dépasser 1 mètre 50, contient les instructions du Cheikh au Moqaddem, sur l'ordre, la généalogie de l'ordre ; en un mot, c'est pour ainsi parler, un résumé de toutes les questions qu'on peut poser sur l'ordre, avec la réponse toute faite ; c'est le rituel du Moqaddem. Voici un modèle d'un de ces diplômes délivrés par les Rahmanya :

« De la part du cheikh N... Khalifa, au cheikh N... ; que Dieu le protège dans l'une et l'autre vie. Ainsi soit-il.

« A tous nos amis qui verront le présent mandat, Musulmans, Khouan affectionnés, Disciples sincères, Moqaddem, Eeléma, Kadi, Muphti du pays ou étrangers ; que le Dieu Très-Haut leur soit miséricordieux et les reçoive en totalité.

« Le salut sur vous, accompagné de la miséricorde et de la bénédiction de Dieu Très-Haut, pendant toute la durée de la marche du monde.

« Je vous informe que j'ai permis et accordé la faveur à notre fils, non d'entrailles, mais de cœur, le sieur N... ben N... de donner les Ouardat de notre voie bénie et bienfaisante, à celui qui les lui demandera ou auquel il les proposera.

« Sa langue pour vous est la nôtre : par conséquent, celui qui aura reçu de lui l'ordre, sera comme s'il l'avait reçu de nous ; s'il plaît à Dieu, il (l'initié) la recevra avec goût et passion.

« Rien n'est meilleur que la multiplicité desdites récitations de la prière pendant la nuit et pendant le jour. Recommande-lui d'avoir la crainte de Dieu le Superbe, étant seul aussi bien qu'en public ; le Dieu Très-Haut n'ignore pas les choses secrètes. »

Nous pouvons distinguer deux sortes de

Moqaddem (1), cités par Rinn (*Marabouts et Khouan*, page 472): celui qui est sédentaire et celui qui voyage pour le bien de l'ordre ; à celui-ci s'applique tout ce que nous disons plus haut des envoyés dont ils ne diffèrent que par les pouvoirs que leur donne lèurs titres. Le Moqaddem sédentaire est celui qui est à la tête d'une zaouia.

Rinn traduit ce mot par celui de monastère (page 14); nous préférerions le mot de séminaire. Le monastère est une maison où des hommes déjà instruits de tout ce que doit connaître un prêtre ou un moine vivent dans le silence et la retraite, s'occupant uniquement de leur salut. Le séminaire, au contraire, est l'endroit où des jeunes gens viennent chercher l'instruction et la formation. Cômme l'indique la racine du mot, on y ensemence ce que plus tard on devra recueillir. Malgré toutes les prétentions des Khouan et Moqaddem, ils n'arriveront jamais à la cheville de nos moines, et jamais leur zaouia ne sera un monastère, parce que, dans la zaouia, les Khouan ne se livrent jamais aux pratiques qui donnent la vertu : ce sera tout au plus une contrefaçon plus ou moins habile qui pourra tromper les yeux de gens peu habibués à ces sortes de

(1) Nous disons deux sortes de Moqaddem. Il arrive, en effet, que, dans les pays soumis à l'influence de la France, des chefs d'ordre, afin de ne pas attirer l'attention du gouvernement, nomment pour Moqaddem un individu, favorable même à la cause française ; nous l'appellerons un Moqaddem avec l'anneau. C'est lui que les chefs mettent en avant afin de prouver que tous dans leur ordre sont loin d'être ennemis de la France et d'avoir les pensées hostiles qu'on leur prête ordinairement. Le Moqaddem naïf, qui sera heureux de recueillir quelques métaux dans cette place, se prêtera de bon cœur à leurs désirs ; mais, derrière lui, il y aura le vrai Moqaddem, celui qui vraiment prendra en mains les intérêts de l'ordre et imposera la ligne de conduite à suivre par les Khouan. Ce moyen ne manque pas d'une certaine habileté, et que de badauds s'y laissent prendre !

choses. Nous avons dit qu'il valait mieux traduire par séminaire. Dans les zaouia les plus importantes, il y a ordinairement une école plus ou moins fréquentée, où des professeurs nommés par le Moqaddem se livrent à l'éducation de la jeunesse qui leur est confiée, surtout dans le but d'en faire plus tard des chefs de l'ordre, instruits et capables de diriger les affaires. On y enseigne les branches estimées surtout des Arabes : la théologie, la jurisprudence, la grammaire qui, toutes, ne sont qu'une explication ou un commentaire du Coran, le livre sacré, le livre par excellence qui renferme toute science, et dans lequel il faut respecter non pas les points et les virgules, il n'y en a pas dans l'écriture arabe, mais toutes les fautes qui, à la longue, s'y sont glissées par la négligence des copistes. Les étudiants y arrivent de tous les points de l'Islam suivant le plus ou moins de réputation de la zaouia : ainsi plusieurs chefs d'ordres religieux, nés en Algérie, se sont rendus en Egypte pour suivre les leçons d'un taleb distingué qui faisait la réputation de sa zaouia.

Ne nous figurons pas ces étudiants comme leurs camarades du quartier latin; dès leur enfance, ils commencent à plier leur esprit et leur volonté au joug de la volonté de leur maître, et prennent pour des oracles tout ce qui tombe de la bouche de ce maître vénéré.

Ils arrivent à la zaouia, portant tout leur bien avec eux et mettant déjà en pratique le conseil du philosophe grec. La zaouia leur fournira le logement, voire même la nourriture, moyennant quelques faibles redevances qui seront inscrites sous le titre de ziara. Nous voudrions dire quel-

ques mots de l'organisation de ces écoles, mais cela nous entraînerait loin de notre sujet.

Ce que nous venons de dire se rapporte évidemment aux grandes zaouias, à celles où réside le chef de l'ordre ou un de ses Khalifa.

Ce qui cependant pourrait justifier la traduction de Rinn, c'est l'hospitalité que reçoivent à la zaouia tous les mendiants, tous les pèlerins ; ce qui rappelle involontairement à l'esprit l'hospitalité franche, cordiale et sincère que l'on reçoit chez les fils de saint Benoît ou de saint Bernard

Ainsi donc, il y a des zaouias qui sont de vrais villages et ont une grande importance, telle est celle de Temacin, où est la maison-mère de l'une des branches des Tidjanya, et celle de Djerboub où se trouve la maison-mère des Snoussya. Les autres peuvent avoir plus ou moins d'importance, et même quelquefois ne se composer que de deux ou trois masures.

A la tête de chacune de ces zaouias se trouve un Moqaddem. Pour faire comprendre aux lecteurs ce que c'est qu'un Moqaddem, nous ne pouvons guère mieux le comparer qu'à un pasteur protestant dans les contrées méridionales de la France : il a autorité sur tous les gens de sa secte dans un district bien déterminé. La principale fonction du Moqaddem est de pouvoir conférer l'ouerd, c'est-à-dire donner l'initiation, non seulement à tous ceux qui sont dans son district, mais aussi à tous ceux qui se présentent à lui, n'importe d'où ils viennent et où ils demeurent. On comprend pourquoi ils ont un district bien délimité, et pourquoi ils peuvent cependant initier n'importe quel individu qui se présente. On leur a délimité le lieu de leur

influence à cause des aumônes qu'ils doivent recueillir des Khouan et envoyer fidèlement au chef de l'ordre; nous ne médirons de personne en disant que tous ces métaux ne vont pas à leur destination. Heureux encore les pauvres Khouan, quand tous les employés de la zaouia, depuis le Moqaddem et l'Oukil jusqu'au simple professeur de grammaire, ne viennent pas réclamer leur part dans la récolte.

Le Moqaddem, en effet, n'est pas seul dans la zaouia; il a pour l'aider dans ses fonctions son vicaire, appelé Nejib. Nous avons déjà dit que lorsqu'il y a des femmes affiliées à l'ordre, celles-ci ont une Moqadema qui est le vicaire du Moqaddem pour les personnes de son sexe.

L'Oukil ou économe est chargé de gérer les biens de la zaouia; il remplit à peu près les mêmes fonctions que le trésorier ou le procureur dans nos monastères, ou l'économe dans nos séminaires.

Le Moqaddem réunit ses Khouan, autant que possible, à des époques fixes; dans les villes, tous les huit jours. Dans ces réunions, on prie, on récite des versets du Coran, on écoute l'allocution du Moqaddem, enfin, on accompli quelques cérémonies spéciales à l'ordre. Tout se fait dans l'ordre le plus parfait. Le Moqaddem, assis au milieu du cercle ou sur une estrade, ne se lève que pour réciter les prières. Autour de lui se groupe tout un personnel de Khouan, dont les fonctions sont bien délimitées.

En première ligne figure le Cheikh-el-hadra, que nous traduirons avec Rinn par maître des cérémonies : c'est lui qui doit veiller à la récitation des prières, à ce qu'on les récite dans l'ordre

voulu avec les inflexions, les pauses déterminées d'avance, enfin à ce que tout le monde mêle sa voix à celle des chœurs; il correspond presque au maître de chapelle. Après lui, viennent les Chaouch, espèce de gendarmes, chargés de faire la police (c'est le suisse de nos églises); les chantres (1), car nos Khouan ont aussi leurs divertissements comme les francs-maçons d'Europe, et lorsqu'ils ont bien diverti leurs frères de leur voix monotone et nasillarde, qu'il faut avoir entendue pour s'en faire une idée, des Khouan, chargés de cet office, apportent des rafraîchissements : quelquefois même ces réunions se terminent par un repas. Rien n'a donc été négligé pour attirer le Musulman naïf, qui va tomber dans les lacets perfides que lui ont tendus ses coréligionnaires.

La cérémonie la plus curieuse et la plus intéressante pour nous, c'est l'initiation du Khouan. Nous serons frappés de la ressemblance entre les

(1) Peut-être serons-nous agréables à quelques lecteurs, en leur décrivant comment tout se passe dans ces hadra, et la manière dont ils se divertissent. On verra que si Satan trouve son compte dans les divertissements des loges, il ne perd rien dans les divertissements des zaouias. Voici, en effet, comment les choses se passent d'aprés le rituel des Chadelya-Derqaoua. Ces assemblées ont lieu le soir, les portes closes et les lumiéres éteintes. Aprés s'être formé en cercle aussi compact que possible, et, sans aucune solution, ils commenceront à psalmodier ces mots : Il n'y a de Dieu que Dieu ; d'abord lente, cette psalmodie devra s'accentuer jusqu'à ce que les fréres arrivent à la plus grande volubilité possible. Quand leur cerveau est arrivé à un certain état de surexcitation, ils récitent en balançant le corps d'une maniére cadencée : Allah ! puis hou (lui) ! puis Ah ! Pendant tout ce temps, le Nékib, tournant autour d'eux, récite des vers capables d'augmenter encore leur surexcitation. Enfin, à un signal du Moqaddem, qui est toujours resté au milieu, les fréres s'arrêtent, et on récite de nouvelles priéres.

Et il faut remarquer que le Khouan a déjà récité peut-être 10.000 fois une invocation comme celle-ci : Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète, ou toute autre prière équivalant au moins à ce chiffre énorme ! Ce cerveau doit être bien équilibré.

sociétés secrètes d'Europe et celles d'Afrique : nous verrons des deux côtés la même manière d'agir, l'instruction progressive du sujet, le rejet dans l'ombre de quiconque n'a pas compris le but de la société ou dont l'intelligence est peu ouverte, enfin ce langage mystique, à double sens, qui seul est compris des vrais initiés.

Avant d'aller plus loin, nous devons faire remarquer que l'initiation, non seulement n'est pas la même pour tous les ordres, mais que, chez beaucoup d'entre eux, cette cérémonie se réduit à quelques mots de la part du Moqaddem. Ainsi, dans l'ordre des Taibya, tout se fait à la bonne franquette. L'Arabe vient trouver le Moqaddem pour solliciter son admission ; après avoir essayé de l'en dissuader, ce dernier convoque les Khouan des environs ; on lit le diker ; le néophyte jure de ne pas abandonner la voie, de ne pas trahir ses frères, et autres pratiques communes à tous les ordres; on récite la fatiha, et le néophyte donne ses métaux : le Moqaddem est encore moins difficile que Pessina, et surtout que Lemmi : une oufia, petite pièce d'une valeur de 30 centimes environ, suffit ; c'est bien assez pour se damner.

Dans la plupart des ordres, l'initiation est un peu plus compliquée, et est entourée de cérémonies qui en rehaussent l'éclat. Aussi le Mourid, après s'être préparé par le jeûne et la retraite, a été instruit de tout ce qu'il devait faire et a appris par cœur ce qu'il devait répondre.

Nous avons dit que quelques ordres faisaient faire à ceux qui voulaient entrer parmi eux, un noviciat en général fort court. Les Rahmanya ont, en effet, dans leur rituel, des cérémonies

spéciales pour cette occasion : ils séparent souvent l'engagement par lequel le profane devient Mourid ou novice, de l'initiation proprement dite. Voici comment on procède à la première cérémonie :

Le Cheikh et le demandeur doivent être purifiés : il place sa main droite dans la main droite du solliciteur, les deux paumes l'une contre l'autre, et tient le pouce du Mourid ; tous deux ferment les yeux. Le Cheikh dit : « Je fais appel à Dieu contre Satan le perfide, au nom du Dieu clément et miséricordieux. »

« — J'implore le secours de Dieu.

« — Je demande pardon à Dieu et à son apôtre.

« — O mon Dieu, pardonnez-moi ce qui est écoulé, et rendez-nous facile ce qui reste de la vie. »

Et le Mourid répète chaque phrase aussitôt après que le Cheikh l'a prononcée. Celui-ci, après que le Mourid a répété la dernière phrase, récite deux ou trois passages du Coran, demande à Dieu de nous conduire dans la vraie voie et d'écarter tout ce qui pourrait nous empêcher de la suivre, et termine par cette parole : « Je prends Dieu à témoin de ce que nous disons. » (Coran, XII, 86.) — Et la cérémonie se termine par la récitation de la fatiha. Remarquons que bien souvent l'initiation du Mourid et du Khouan se font dans la même cérémonie.

Comme nous parlerons, dans un chapitre à part, des Rahmanya, qui après les Snoussya sont pour nous en Algérie et en Tunisie l'ordre le plus redoutable, nous parlerons en son lieu de l'admission du Khouan dans cet ordre. Si nous

avons décrit ici la manière dont le Mourid est admis, c'est pour donner un exemple de cette initiation, afin que la chaîne ne fût pas rompue. Il y a un ordre, le plus répandu des ordres musulmans, le plus riche, celui qui a la plus grande vénération des Musulmans : c'est l'ordre des Qadrya. En raison de la tolérance respective des doctrines professées par ses membres, cet ordre est loin d'être le plus à craindre pour nous. Aussi nous n'en dirons que quelques mots, quand nous parlerons des ordres religieux étrangers à l'Algérie ou y occupant une place de très peu d'importance. Cependant, c'est dans cet ordre des Qadrya que nous trouvons pour l'initiation du Khouan les plus grandes ressemblances avec la franc-maçonnerie. Le lecteur lui-même en jugera.

Nous suivrons toujours Snoussi. Il y a, nous dit-il, des pratiques préliminaires dont on ne peut se dispenser quand on veut recevoir la faveur d'être initié : ainsi renouveler ses ablutions, et même se laver tout le corps, faire deux poses de prière, en renonçant absolument à ses idées propres, disant sept fois la Fatiha (première sourate du Coran) et la sourate d'El-Ikhelas; enfin, s'asseoir devant le Cheikh dans la posture habituelle (1) qu'indique le rituel pour la prière. Alors le Cheikh dit, après avoir pris dans les siennes les mains de l'aspirant :

(1) Voici, à titre de renseignement, la posture que prennent les Qadrya dans la prière; d'après Snoussi, presque tous les ordres ont une posture particulière : c'est un signe de reconnaissance parmi les affiliés au même ordre; plus loin, quand nous parlerons des Snoussya, nous verrons l'importance qu'attachent les Musulmans à la tenue du corps pendant la prière. Voici donc la position des Qadrya : Après s'être assis les jambes croisées à la manière orientale, il faut toucher l'extrémité du pied droit, puis une artère El-Kias qui contourne le ventre (je doute que nos disciples d'Hippocrate la

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux (une fois) que Dieu le pardonne (sept fois). Je crois en Dieu, à ses anges, à son Livre, à son Prophète, au jugement dernier, à ses décrets, à ses bienfaits, aux calamités dont il accable, à la résurrection (une fois), et le Mourid répond : Je suis Musulman, je suis confirmé dans mon culte et dans ma foi, je me suis purifié de mes péchés par le repentir et je rejette l'hérésie et ce qui pourrait m'y faire tomber, je confesse qu'il n'y a qu'un Dieu unique sans associé, et que Mahomet est son serviteur et son Prophète : c'est lui qui me reçoit dans l'ordre; je me revêts de la coiffure qui en est le symbole, je jure entre les mains de mon Cheikh d'être fidèle, d'observer les lois de Dieu, de faire tout à cause de lui, d'accepter tout ce qu'il voudra m'envoyer, même de le remercier des malheurs dont il lui plaira de m'accabler. »

Alors le Cheikh proclame qu'il est disciple d'un tel dont il a reçu l'investiture : il peut réciter tous les noms des Cheikhs de l'ordre, ordinairement il se contente d'en citer quelques-uns, lit quelques passages du Coran, en particulier, la fatiha; puis recommande au néophyte d'observer les règles de l'ordre. Prenant ensuite des ciseaux, il coupe deux cheveux sur le front du nouvel adepte : « Mon Dieu, dit-il, coupe-lui ainsi ses pensées personnelles : rends-le fort contre la désobéissance et ferme dans la religion

connaissent ?) : il faut placer sur le genou la main ouverte, les doigts écartés, en prononçant de la voix la plus grave possible, et en allongeant la dernière syllabe autant que le permet la respiration du mot Allah (Dieu), qu'on prononce à peu près ainsi : All......a.....h. Et il faut prolonger cette action jusqu'à ce qu'on soit parvenu à goûter les doux ravissements de l'extase et à recevoir les révélations.

de l'Islam. » Il dit, et lui posant sur la tête une couronne : « Mon Dieu, pare-le de la couronne de la vertu et du bonheur », ensuite il le fait boire à une coupe, fait deux poses de prière, récite, une fois la fatiha et onze fois la sourate d'El-Ikhelas. L'initié touche alors la main du Cheikh et de ses frères.

Ce que nous venons de dire ne suffirait pas pour donner une idée de la doctrine des sociétés musulmanes ni de leur langage. Nous emprunterons à M. Rinn le questionnaire que fait le Cheikh et les réponses de l'initié. Pour les lecteurs qui n'auraient pas entre les mains le livre de Léo Taxil : *Y a-t-il des femmes dans la franc-maçonnerie*, nous les renvoyons à la page 197 (1re année) du docteur Bataille. Si les francs-maçons ont leur tablier, les Khouan ont la ceinture symbolique dont l'ange Gabriel a revêtu Adam après sa chute ; la chute, le pardon, le revêtement du manteau et de la ceinture à Adam, Abraham, Mahomet, et à ses compagnons, tout cela est raconté au long au néophyte dans cette longue instruction ; on y insiste sur l'égalité de tous les croyants : car Gabriel, en attachant les compagnons du Prophète, plaçait un pauvre entre deux riches. De même qu'à l'initiation au grade d'Élue on fait manger une figue confite, rappelant le Lotus pour faire oublier à la malheureuse sa patrie et tout ce qu'elle devait le plus aimer ici-bas; de même le Khouan, quand il est initié, mange des friandises que lui a préparées le Cheikh, après lui avoir ceint les reins et l'avoir lié à un autre frère. Alors, dans une courte prière, il demande à Dieu de lui servir de refuge contre sa colère, de ne pas permettre qu'il rejette au

loin la ceinture ni qu'il oublie ses serments, car cette ceinture est le gage de l'amour de Dieu pour lui, et de la fidélité du Khouan à son service.

Alors commence l'interrogatoire, afin d'instruire sur la justice et la bonne voie le compagnon du tapis, pour parler le jargon de nos Khouan.

D. — Qui le premier a reçu la ceinture ?

R. — Gabriel.

D. — Où l'a-t-il reçue ?

R. — Au ciel.

D. — Qui l'en a ceint ?

R. — Les anges du ciel par l'ordre de la Vérité (que sa gloire soit proclamée).

D. — Qui le second a reçu la ceinture ?

R. — N. S. Mohammed.

D. — Qui l'en a ceint ?

R. — Gabriel, par l'ordre du Maître de l'univers.

D. — Qui le troisième a reçu la ceinture ?

R. — Ali, fils d'Abou-Taleb.

D. — Qui l'en a ceint ?

R. — Mohammed.

D. — Qui le quatrième a reçu la ceinture ?

R. — Sliman-el-Fars.

D. — Qui l'en a ceint ?

R. — Ali.

D. — A qui appartient la ceinture (au figuré, fermeté) et à qui la main (au figuré, puissance) ?

R. — La ceinture est à Ali, fils d'Abou-Taleb, et la main à Mohammed, car Dieu a dit : « Ceux qui se soumettront à lui seront comme s'ils se soumettaient à Dieu, et ceux qui se révolteront contre lui, se révolteront contre eux-mêmes, car

la main de Dieu est au-dessus d'eux. Celui qui accomplira ce que Dieu lui a imposé comme engagement, je le récompenserai d'une manière magnifique.

D. — Combien y a-t-il de ceintures ?

R. — Deux : la ceinture supérieure est à Gabriel; elle est dans le ciel ; la ceinture inférieure est à Ali, fils d'Abou-Taleb, elle est sur la terre, c'est la confrérie.

D. — La ceinture (confrérie), de combien d'éléments est-elle composée ?

R. — De trois éléments : Le premier est Gabriel. Le second, Mohammed, et le troisième Ali, fils d'Abou-Taleb.

D. — Sur combien de bases repose la ceinture ?

R. — Sur deux bases, qui sont : El-Haçon et Hoçain, fils d'Ali.

D. — Qu'est-ce que la voie (trika).

R. — C'est la science, les continences, la sagesse, la patience et l'excellence des successeurs.

D. — Quelles sont les obligations de la voie ?

R. — De rejeter les mauvaises paroles, de prononcer sans cesse le nom de Dieu, de mépriser les biens de la terre, de repousser les amours humaines et de craindre le Dieu Très-Haut.

D. — A quels signes se reconnaissent les gens de la voie ?

R. — Ces signes sont : la bienfaisance, la retenue de la langue, la piété, la douceur et l'éloignement des péchés.

D. — Quel est ton ouerd et que t'impose-t-il ?

R. — La recherche du salut et de la nourriture divine ; la douceur des paroles ; la confra-

ternité et la sincérité du langage et des œuvres.

D. — Qu'est-ce que le tapis de la voie ?

R. — C'est le tapis à prières du Cheikh sur lequel on se prosterne et on est purifié : c'est sur lui que se passent les mystères.

D. — Le tapis de la voie, combien a-t-il d'attributs ?

R. — Quatre.

D. — Quels sont-ils ?

R. — Loi divine, vérité suprême; voie droite, connaissance du Dieu Très-Haut.

D. — Le tapis, combien a-t-il de mots symboliques et quels sont-ils ?

R. — Quatre ; le premier est Gabriel, le second Michel, le troisième El Haçan, et le quatrième El-Hocein.

D. — Combien y a-t-il de lettres et quelles sont-elles ?

R. — Il y en a quatre : la première est ta (t), la deuxième est mim (m), la troisième ha (h aspiré), et la quatrième naun (n).

D. — Quelle est la signification de ces quatre lettres ?

R. — La première ta, veut dire que le compagnon du tapis doit être la poussière (trab, terre) des gens de la voie ; le mim, qu'il doit être semblable à l'eau (mah, eau) courante et pure; le ha qu'il doit être comme le zéphyr (haoui air) soufflant dans le feuillage des arbres ; le compagnon du tapis doit, en effet, être un esprit répandant sur les gens de la voie, la perfection et les faveurs légales; le noun indique qu'il doit être comme le feu (nar, feu) qui embrase la maison du pervers.

D. — Vers qui marchez-vous ?

R. — Vers la place d'Ali.

D. — Quelle est la forme de cette place? qu'y a-t-il au-dessus d'elle, que contient-elle?

R. — La place d'Ali est tracée par les vieillards, compagnons de la fetoua ; sur elle est le tapis et au-dessus d'elle est la Vérité, le Tout-Puissant, le Généreux qui domine ses esclaves

D. — Combien faut-il de pas pour la traverser ?

R. — Quatre pas : un pour chacun des Saluts que connaît l'interprète de langue, qui en explique les secrets et les mystères.

D. — Combien doit-on passer de ponts pour arriver à la place d'Ali et s'asseoir sur le tapi ?

R. — Trois ponts.

D. — Qu'y a-t-il à votre droite, à votre gauche, derrière vous, devant vous, sur votre tête et sous vos pieds ?

R. — A ma droite est Gabriel : à ma gauche, Michel ; derrière moi, Azraïl : devant moi, Assafil ; au-dessus de moi, le Souverain Glorieux; et sous mes pieds la Mort, qui est plus proche de nous que la veine jugulaire ne l'est de la gorge, conformément à cette parole divine : « Toute âme doit goûter de la mort; vous recevrez votre salaire le jour de la résurrection. »

D. — Qu'y a-t-il dans votre tête, dans votre oreille, dans votre œil, dans votre poitrine et dans vos pieds ?

R. — Dans ma tête : la noblesse des pensées, l'intelligence et la connaissance ; dans mon oreille : les paroles de celui qui m'a dirigé vers l'obéissance de Dieu ; dans mon œil : la vue de la face du Seigneur Généreux (Dieu); dans ma bouche : la loi divine, la vérité, la règle, la connaissance et les paroles de bien ; dans ma poi-

trine (cœur) : la patience pour supporter les calamités et les mauvaises paroles ; et dans mes pieds : un moyen pour me rendre auprès des maîtres de la connaissance sur le tapis de la voie droite en présence des gens de la vérité.

D. — Qu'y a-t-il dans votre cœur ?

R. — L'impureté et l'ignorance que je dois racheter par l'humilité et la soumission devant mon Maître.

D. — Quels sont vos témoins ?

R. — Ma main droite et ma main gauche : elles porteront témoignage le jour de la comparution suprême par-devant le Maître de l'Univers, et les deux Anges écrivant par son ordre.

D. — En se rendant vers la place d'Ali, d'où vient-on, et par où s'en va-t-on ?

R. — On vient de la maison périssable, et on se rend vers la maison de l'éternité. Accorde-moi la richesse, ô Riche, et l'éternité, ô Eternel !

D. — Quelle est la maison périssable ? quelle est la maison éternelle ?

R. — La terre est périssable avec tout ce qu'elle contient, car c'est la maison de l'illusion, conformément à cette parole divine : « La vie de la terre n'offre que des jouissances trompeuses. » Quant à la maison éternelle, c'est la maison de l'autre vie et ne l'habitera pour l'éternité que celui qui aura fait les bonnes œuvres, multiplié les bienfaits, rejeté l'impureté et l'immoralité, méprisé les amours terrestres, et détourné ses regards des choses illicites. C'est la réunion des serviteurs au plus haut des cieux ; c'est en ce lieu qu'ils obtiendront l'intercession efficace de Mohammed, l'Envoyé de Dieu, le Maître des miracles.

D. — Lorsque vous entrez sur la place et que vous vous avancez au milieu des vieillards, compagnons de la voie, comment vous accueille le Cheikh ?

R. — Il m'accueille avec une invocation sincère, et m'enveloppe de son regard bienfaisant

D. — Quels sont vos initiateurs pour entrer dans la voie de pureté ?

R. — Ce sont les vieillards sages qui sont mes intermédiaires auprès d'Ali. C'est en leur présence et dans leur généreuse société qu'on est reçu.

D. — Où est-on reçu ?

R. — Sur le tapis de la vérité, sous les pieds du trône de Dieu, sur la place d'Ali, et en présence des compagnons de la fetoua.

D. — Combien avez-vous de frères dans la voie droite ?

R. — Deux qui sont ma ceinture et mon pacte, que je tiens dans ma main, et qui m'accompagnent dans la vie et dans la mort.

D. — Par quelle porte entre-t-on, et par quelle porte sort-on ?

R. — On entre par la porte de l'amour, et on sort par celle de la miséricorde et de l'accueil des compagnons de la fetoua.

D. — Où est cuite notre bouchée, qui l'a humectée et qui l'apporte ?

R. — Elle est cuite au foyer du Miséricordieux (Dieu) et est apportée par les anges du paradis de délices.

D. — Où la dépose-t-on ?

R. — Sur le tapis de la puissance, entre les mains des compagnons de la décision.

D. — En arrivant dans la réunion des gens de la voie droite, sur quoi s'assied-on ?

R. — Sur le tapis d'Ismaïl (que le salut soit sur lui).

D. — Comment s'assied-on sur le tapis de la voie ?

R. — Par la permission que le Cheikh en donne, et avec le cœur rempli d'humilité et de modestie en présence des intermédiaires.

D. — Qu'est-ce que la fouta ? quelle est son origine ? et quelle largeur a-t-elle ?

R. — La première fouta a été formée des feuilles de figuier dont se sont couverts Adam et Ève. La largeur de votre fouta est celle de votre bras droit, et sa longueur celle de votre bras gauche. Son origine revient à Omar Ibn-Omeia-el-Medowi, car c'est lui qui en fit présent à l'imam Ali.

D. — Comment entre-t-on dans la voie, et comment en sort-on ?

R. — On y entre avec l'âme humble de l'impétrant, et on en sort avec le cœur joyeux de celui qui a obtenu.

D. — Lorsqu'on vous boucle la ceinture, qu'y a-t-il dans votre main droite ?

R. — Nous tenons dans notre main droite le livre de notre destin, selon cette parole divine : O mon Dieu, donne-moi mon livre (destin) dans ma main droite et non dans ma main gauche.

D. — Qu'y a-t-il entre votre main droite et votre main gauche ?

R. — Il y a entre les deux, l'alliance du Dieu Très-Haut.

D. — Qu'y a-t-il entre vous et votre initiateur ?

R. — Il y a entre nous le pardon du Dieu

magnifique, Seigneur de Moïse et d'Abraham ; selon cette parole divine : O vous qui croyez, offrez en entier votre repentir à Dieu, et demandez-lui le pardon de vos fautes. Et cette autre parole : « Celui qui accomplira l'engagement contracté envers Dieu, je le récompenserai magnifiquement. »

D. — Par quoi est-on affranchi ?

R. — Par la pureté du cœur de l'initiateur et la sincérité du néophyte.

D. — Qui possède la chose longue, et qui la chose courte ?

R. — L'homme juste a la langue longue, et le pécheur, dans son avilissement, a la langue courte.

D. — Quelle est la clef du ciel ?

R. — La profession de foi : « Il n'y a de divinité qu'Allah ! Mohammed est le prophète de Dieu (que Dieu répande sur lui ses grâces et lui accorde le salut). »

D. — Quelles choses sont venues du ciel, et dont l'une est supérieure à l'autre ?

R. — Le blé et la viande. La viande est supérieure au blé, car le blé a été apporté du paradis par Adam, tandis que le bélier a été envoyé du ciel pour servir de rançon à Ismaïl que son père allait immoler.

D. — Quelle est la maison sans porte, la mosquée sans mihrab (1) et le prédicateur sans livre.

R. — La maison sans porte, c'est la terre qui n'est qu'un séjour d'illusions trompeuses ; la mosquée sans mihrab c'est la Kabâ, que Dieu Très-Haut la protège, et le prédicateur sans livre

(1) Niche pratiquée du côté de l'Orient, où se met le prédicateur.

c'est Mohammed, car il prêchait sans livre et on écrivait au contraire ses paroles sur le livre

D. — Le diadème de l'Islam est-il sur ma tête ou sur la vôtre ?

R. — Il est sur ma tête, sur la vôtre et sur celle de tous les serviteurs, car Dieu l'Unique, le Puissant, est celui qui dit à une chose : « Sois », et elle est.

D. — En quoi espérez-vous ?

R. — En la misécorde de Dieu, afin qu'il me fasse admettre ainsi que vous au paradis.

D. — Par quoi s'obtiennent la loi, la justice, la règle et la connaissance ?

R. — La loi s'obtient par le travail et l'étude ; la justice par la volonté du Dieu Très-Haut, celui qui n'a pas de péril, le dispensateur de tout bien, le créateur de toute chose, le vivificateur et l'exterminateur de ce qui existe ; on arrive à la règle en suivant la voie de la vérité et de la sincérité ; enfin, la connaissance consiste dans la science des paroles de Dieu, de son livre, et dans les efforts pour rester dans l'obéissance de Dieu.

D. — Quelle est la clef de la loi et quelle est sa serrure !

R. — Sa clef est cette parole : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux », et sa serrure cette autre parole : « Louange à Dieu, maître de l'Univers ! »

D. — En quoi consiste l'observance ?

R. — Elle consiste à se nourrir de ce qui est permis, à rejeter ce qui est illicite, à obéir aux deux fils Haçan et Hocein, et à se rapprocher de Dieu.

D. — Si la viande se gâte, par quoi la rectifie-t-on ?

R. — Par le sel.

D. — Et si le sel se gâte, comment le rectifie-t-on ?

R. — Par l'assemblée sur la place d'Ali.

D. — Quelle est la signification de ces paroles ?

R. — La viande représente les gens de notre sainte société ; le sel est le Cheikh. Si les membres de la confrérie de la voie se gâtent, le Cheikh les guérit, et si le Cheikh se gâte, on le remplace dans l'assemblée.

D. — Quels sont les mystères qui enveloppent le tapis ?

R. — Il est entouré par quatre fatiha, on le déroule avec une fatiha, on le roule avec une fatiha, et on l'emporte avec une fatiha.

D. — Que fait le Cheikh en s'approchant du tapis ?

R. — Il commence par invoquer le salut et indiquer les prescriptions de la voie. Puis il avance son pied droit et soulève le pied gauche ; il récite alors une fatiha, et fait sur le pied gauche comme il a fait sur le pied droit. Il s'avance ainsi peu à peu en récitant la fatiha et termine par la bénédiction et l'appel des faveurs divines et du salut de N. S. Mohammed le Maître des Envoyés.

D. — Comment le Cheikh se retire-t-il du tapis ?

R. — En prononçant, trois fatiha : la tekbira pour le Dieu Très-Haut, l'appel de la bénédiction du salut de N. S. Mohammed, Maître des envoyés, sur sa famille et sur ses compagnons,

et l'invocation du salut pour tous. Enfin, il implore Dieu de nous pardonner, ainsi qu'à vous et à tous les Musulmans et les Musulmanes, les croyants et les croyantes. *Amen! amen!* par les mérites de Mohammed, le seigneur des envoyés (1). (RINN, pages 190-196.)

Nous n'avons pas reculé devant la longueur de cette citation. Mieux que tout ce que nous pouvions dire, elle montre la ressemblance qu'il y a entre les sociétés secrètes, et que, au fond, c'est toujours l'ange des ténèbres déguisé en ange de lumière qui guide les méchants au combat et leur promet une facile victoire, sûr qu'il est de sa défaite; mais n'est-ce pas pour lui une grande victoire que d'enchaîner dans les abîmes du feu une seule âme. Quelle habileté pour perdre les hommes! comme il a su varier les moyens et favoriser dans chaque peuple la passion à laquelle il tient le plus. La Franc-Maçonnerie, les sociétés secrètes de la Chine n'ont pas le même

(1) Beaucoup d'individus qui veulent avoir tous les avantages spirituels des Khouan ne prennent pas tant de peines pour se faire admettre dans l'ordre. Nos lecteurs savent que beaucoup d'ordres religieux font participer à leurs satisfactions des personnes qui n'ont pas prononcé les vœux de l'ordre, mais cependant s'y rattachent par quelques liens : ainsi les bienfaiteurs d'un ordre religieux participent non pas au mérite de chaque religieux qui est inaliénable mais aux diverses œuvres, prières, mortifications. Ainsi, les gens du monde revêtus du scapulaire du Mont-Carmel ont une grande part des prières qui sont faites par les Carmes. Cette communion de bonnes œuvres se retrouve chez les Musulmans. On peut très facilement être affilié à un ordre, et participer à toutes ses bonnes œuvres. Ainsi, pour avoir sa part des mérites des Chadelya, et être Chadely, même en ne suivant qu'un seul de ses principes, et ne s'associant qu'une infime partie de ses idées, *il suffit d'aimer les affiliés.*

Abd-er-Rahman est encore plus large; il rend vraiment le salut trop facile. Non seulement on est sauvé quand on est affilié à l'ordre, mais encore quand on aime son ordre ou lui-même ; on est sauvé si on l'a visité pendant sa vie, si après sa mort on s'arrête auprès de sa tombe; enfin qui l'eût jamais pensé, si on a entendu réciter son diker. Quelle profusion d'indulgences !!

but prochain que les sociétés musulmanes, mais toutes ont la même fin éloignée, fin vraiment satanique et qui montre que vraiment l'ange de lumière est là pour diriger. N'est-ce pas satanique que d'empêcher les progrès du catholicisme et de la civilisation ; et l'homme, en cette occasion, ne combat-il pas ses propres intérêts ?

Laissons là ces réflexions qui nous ont échappé et revenons à notre compagnon du tapis. Après ce long catéchisme, le Cheikh délivre au nouvel initié son diplôme. Nous avons déjà donné un modèle de diplôme de Moqaddem ; il est inutile de faire remarquer que ce modèle n'est pas le même mot pour mot pour chaque ordre; cependant, quant au fond, il diffère peu, et on le comprend : l'âme de tout ordre est le soufisme, avons-nous dit, comme l'âme de la franc-maçonnerie c'est le matérialisme, l'athéisme; le démon arrive au même but dans les deux cas. Dans le premier, il arrive à abrutir l'homme par le plaisir des sens du corps ; dans le second, à l'abrutir par l'abus des plaisirs de nos sens internes ; quel est le pire des maux ? à mon avis, c'est le second.

Chez les Qadrya, il y a, pour ainsi dire, deux pièces justificatives de l'admission dans l'ordre. Nous pourrions appeler la première un certificat ; la seconde un vrai diplôme. Le lecteur, d'ailleurs, en jugera. Voici un exemplaire de la première pièce : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux. A nos frères musulmans qui prendront connaissance du présent. Puisse Dieu vous diriger en science et en sagesse.

Le desservant de la mosquée de Sliman el Qadri certifie que le porteur de cet écrit, N..... derwich profès, s'est présenté à Bagdad et a vi-

sité l'établissement de son aïeul (ici toute une litanie de titres sur cet illustre aïeul), le Cheikh Abd-el-Kader-el-Djilani. Quiconque lira cet écrit devra être persuadé que le susnommé est vraiment entré dans l'ordre. »

Nous n'avons pas voulu citer le texte même car, à nos yeux, cet écrit n'est pas un diplôme ; on pourrait le comparer aux lettres testimoniales que donne un évêque à un prêtre qui sort de son diocèse. Ces lettres testimoniales ne confèrent pas le pouvoir, elles constatent seulement qu'on l'a ; elles diffèrent encore des lettres d'ordination qui sont comme le procès-verbal où est enregistrée l'ordination de l'élu du Seigneur. Pour employer à un usage profane un mot consacré par l'usage, nous dirons donc que l'écrit dont nous venons de donner les principales idées est une lettre testimoniale attestant que vraiment le porteur a été reçu dans l'ordre ; mais ce n'est pas là le diplôme. Nous avons déjà dit quelques mots des diplômes délivrés par les congrégations musulmanes, à propos des Moqaddem ; nous avons vu leur utilité tant pour les initiés et les saints, car il contient l'ouerd et les principales recommandations et pratiques de l'ordre, que pour les profanes ; car, en outre des recommandations (ouassia) et des pratiques, il contient la chaîne de l'ordre, le tout écrit dans une magnifique écriture et entouré des plus belles enluminures capables de faire naître l'envie au cœur des vieux moines qui, au moyen-âge, passaient leurs moments de loisirs et d'étude à orner et agrémenter leurs manuscrits. Comme nous l'avons dit aussi, leur longueur varie de un à deux mètres, sur une largeur de

20 à 30 centimètres. Nous empruntons à Rinn, page 197, un modèle de diplôme de Khouan dans l'ordre des Qadrya :

« S'est présenté à moi, à Bagdad, l'homme de bien qui se dirige vers Dieu, en se détournant de tout ce qui n'est pas lui, qui désire parvenir en l'autre vie, le derviche N....., il a visité la seigneurie de nos aïeux, l'étoile des mondes, la perle la plus précieuse qui met au même niveau les grands et les petits, astre de la religion, flambeau étincelant, maître des signes et des pensées, le cheikd Abd-el-Kader-el-Djilani.

« Après cette visite, le susnommé est venu à nous et nous a demandé de l'instruire de l'unité de Dieu. Je lui ai donné cette science, de même que je l'avais reçue de mon maître, lequel l'avait reçue..... (Ici toute la généalogie).

« Après donc que nous eûmes appris au néophyte la parole de l'unité de Dieu, nous lui avons ordonné de la réciter 165 fois (1) à la suite de chaque prière obligatoire et toutes les fois que la chose lui sera possible. Et celui qui rompra le pacte, le rompra à son détriment. Celui, au contraire, qui conservera l'alliance faite avec Dieu recevra une récompense magnifique. »

(1) Des lecteurs peu habitués aux coutumes des ordres musulmans seront étonnés de voir imposer par le Cheikh l'obligation de réciter une prière un nombre de fois si considérable, et ils se demanderont comment un homme peut encore remplir ses devoirs et gagner son pain à la sueur de son front. Qu'ils gardent un peu de leur étonnement et de leur indignation pour plus tard. L'initié à l'ordre des Qadrya est encore heureux relativement ; l'initié à l'ordre des Rahmanya doit réciter 70.000 (soixante-dix mille fois) pour son rachat, sans aucune distraction ni préoccupation terrestre, la phrase : « Il n'y a pas d'autre divinité qu'Allah. » Que nos lecteurs jugent de l'effet produit par ce débit sur le cerveau. Ne vaudrait-il pas mieux fumer une fois l'opium que d'avoir une telle obligation à remplir. Qu'est-ce qui serait plus funeste à l'homme ? Plus tard, nos lecteurs pourront y répondre.

Voilà donc notre Musulman qui a fait un pas de plus dans le mal, et aux chaînes que lui avait imposées Mahomet, a voulu de lui-même en joindre de plus lourdes dont il ne pourra certes pas se débarrasser à son gré. Sans doute, le Cheikh ne pourra pas toujours ouvertement, aujourd'hui comme autrefois, lui imposer sa volonté et venir lui ravir une partie de ses biens qu'il doit donner chaque année en offrande : le gouvernement français pourra le protéger contre ses supérieurs, et il sera même heureux de trouver une circonstance pour abaisser l'orgueil de l'ordre. Mais ceci n'a lieu que lorsqu'il veut quitter l'ordre, et alors, si, en Europe, les chefs ne reculent pas devant la mort d'un frère qui les a abandonnés, pourquoi, en Afrique, où la vie d'un homme n'est pas plus estimée que la vie d'un mouton, pourquoi n'agirait-on pas de même ? Qui nous dira jamais le fin mot de ces meurtres de gens constitués par l'autorité française dont on ne peut retrouver les meurtriers ? Arrêtons-nous : dans un chapitre spécial, nous parlerons des moyens qu'ils emploient pour arriver à leur second but : enrayer les progrès de la civilisation.

Voyons un peu les nouvelles chaînes que le Khouan s'est imposées : j'en distingue de trois sortes : chaînes envers l'ouerd, chaînes envers ses supérieurs, chaînes envers ses confrères.

Que signifie le mot ouerd ? Qu'est-ce que l'ouerd ? Le mot arabe (ouerd) vient de la racine ouarada, qui signifie venir à l'abreuvoir, s'approcher de : ce mot ouerd signifiera donc l'action d'arriver à quelque lieu (surtout à l'abreuvoir), l'action de s'approcher d'un lieu ; mais il y a aussi un autre

sens du mot ouerd, il signifie fleur, en particulier la rose; pourrait-on y voir un rapprochement entre la rose mystique qu'on voit figurer sur les diplômes de maîtresse Templière et le grade de Rose-Croix. M. Rinn pense que le rapprochement ne peut être fait.

Sans vouloir trancher la question, il nous semble qu'on pourrait tout concilier. Il est certain que dans le cas présent le sens obvie du mot ne semble pas être rose, mais plutôt semble signifier l'action d'arriver : le Khouan arrive à cette source où il pourra se désaltérer. On connaît aussi le penchant qu'ont les Arabes pour donner un sens mystique aux mots ; ici ce nous semble être le cas. Cela devait sourire, en effet, à la sagacité d'esprit d'un chef musulman, d'entendre appeler la règle qu'il venait d'écrire, et la voie qu'il venait de tracer et d'indiquer une rose qui saurait répandre une agréable odeur, et surpasser autant en perfection tous les autres ordres, que la rose surpasse les fleurs en beauté. Et pourquoi la rose aurait-elle été prise pour emblème plutôt que toute autre fleur? Ah! répondent les Khouan versés dans toutes les traditions musulmanes, c'est que la rose a été formée de la sueur qui découlait un jour du Prophète! Touchante et pieuse allégorie, la sueur du Prophète n'était-elle pas une rosée qui amenait la fraîcheur partout où elle tombait : que d'oasis lui doivent leur fécondité! Voilà ce qu'a inventé l'imagination orientale.

Que le mot ouerd signifie arrivée, ou rose, peu importe à la chose, qu'est-ce que l'ouerd? L'ouerd est l'ensemble des règles pratiques, cérémonies qui se font dans l'ordre et le gouvernent

L'ouerd résume la doctrine qui y est enseignée, la loi qui y est observée. Entre l'ouerd et la trika (voie), il y a peu de différence sensible, et on dit indifféremment : trika es-Snoussi et ouerd es-snoussi.

Ne comparons pas l'ouerd des congrégations musulmanes avec les règles de nos ordres religieux. Bon gré, mal gré, il faudra que la religion se soumette à sa règle, et, pour employer un mot consacré par l'usage, tout individu, bien que gardant son individualité propre, son caractère, ses qualités physiques et intellectuelles, devra être moulé sur ses règles, il faudra qu'il prenne l'esprit de son ordre, qu'il en pratique les vertus spéciales, qu'il prenne à cœur les œuvres particulières. Et si, par hasard, les supérieurs s'aperçoivent qu'un individu ne pourra pas être moulé convenablement, que pour lui il faudra faire quelques dispenses, diminuer la force de telle règle, abolir celle-là tout à fait, mitiger celle-ci, oh ! alors, plutôt que de garder un tel individu, le supérieur reconnaîtra qu'il n'est pas appelé de Dieu, et le priera de se retirer et de se diriger ailleurs. Cette inflexibilité montre le caractère de nos ordres, ils sont faits pour mener les individus à la perfection, pour trancher, couper, arracher tout ce qu'il y a de mauvais dans l'homme, afin d'y faire naître à la place l'homme nouveau. Satan n'agit pas de même, et d'ailleurs ne peut-on pas se damner partout ; donc, pourvu que le Khouan promette de ne jamais trahir les secrets de l'ordre, d'obéir aveuglément à son Cheikh auquel il devra payer fidèlement un petit impôt, décoré du beau nom de ziara, présent plus ou moins forcé, et de réciter le diker, pourvu,

dis-je, qu'il promette ces trois choses, c'est un Khouan qu'on doit garder : peu importe qu'il n'observe pas toujours les autres règles bien fidèlement, peu importe qu'il vive plus ou moins en conformité avec la loi naturelle, et qu'il ait commis trois ou quatre homicides et un nombre incalculable d'adultères depuis son admission : non, il ne faudra pas le chasser, surtout s'il est intelligent, il sera en effet d'un grand secours, précisément parce que, en commettant ces crimes, il a montré que sa conscience n'était pas délicate. L'ouerd, c'est donc une balle élastique, donnant libre passage à tous, laissant entrer le vaurien et l'homme vivant suivant la loi naturelle, sachant varier ses modes d'action divers pour le savant et l'ignorant, le bigot et l'impie qui ne connaît le nom de Dieu que par les jurons au bout desquels il l'a placé. Le mystique y trouvera de belles spéculations, le savant pourra s'y livrer à ses investigations, et, marchant sur les traces de ses prédécesseurs, professer une doctrine plus ou moins orthodoxe, à l'abri de certains mots que les chefs de l'ordre auront employés avant lui à double sens. Ces ordres religieux ont produit, dans mon esprit, le même effet que les sectes protestantes. Chacun y trouve son avantage, chacun peut satisfaire ses passions, croire ce qu'il veut, faire ce qu'il veut, et c'est le démon qui a le dernier mot de tout.

Après ces aperçus généraux, entrons un peu dans les détails, et voyons tout d'abord les obligations que l'ouerd impose au Khouan envers son Cheikh. Nous dirons tout dans un mot : le Khouan doit être entre les mains de son Cheikh ou de son Moqaddem comme un cadavre ;

écoutez la traduction de la formule arabe : Sois entre les mains de ton Cheikh comme le cadavre entre les mains de celui qui le lave. Le Moqaddem tient pour le Khouan la place de Dieu même, il doit donc lui obéir comme il obéit à Dieu même ; Jésus-Christ nous a dit à peu près la même chose : « Celui qui vous écoute m'écoute, disait-il à ses apôtres ; qui vous méprise, me méprise ». Quelle différence entre l'obéissance chrétienne et celle du Musulman ; celle du chrétien, c'est celle d'un homme, celle du Musulman, c'est celle d'une brute. Un religieux se rend toujours compte de son action, il examine et sait les motifs de son obéissance. Il sait qu'il n'est pas obligé d'agir quand son supérieur lui commande des choses en dehors des règles, ou contraires à une loi supérieure. Rien de tel dans le Musulman, et c'est ce qui nous révolte, car on ne peut aller plus loin dans le mépris de son semblable. Cet homme que Dieu a fait à son image, que Jésus-Christ a racheté de son sang, cet homme ne devient qu'une brute entre les mains de son Cheikh ; nous n'avançons rien de trop. Qu'on lise les paroles des auteurs musulmans : Jamais pareil esclavage n'a régné dans nos ordres religieux ; jamais personne n'a obligé aucun religieux à penser comme lui, et ne lui a défendu tout raisonnement bon ou mauvais. Or, écoutez Djenidi, celui des auteurs musulmans qui, pendant sa vie, jouit de la plus grande renommée, à tel point, qu'un de ses maîtres disait de Djenidi jeune homme : « Si la raison devait s'incarner, elle entrerait dans le corps de Djenidi. » Eh bien, voici ce que ce grand génie a écrit : « Le Khouan doit tenir son cœur en-

« chaîné à son Cheikh... *écarter de l'esprit tout* « *raisonnement bon ou mauvais, sans l'analy-* « *ser, ni rechercher sa portée*, dans la crainte « que le libre cours donné aux méditations ne « conduise à l'erreur. » Quel est le saint, fondateur d'un ordre religieux, qui a jamais imposé une telle règle à ses disciples. Nous ne sommes pas bien versé dans la mystique, mais il nous semble que tout ce qu'un homme peut exiger de son semblable, c'est qu'il dise et pense que, dans le cas présent, la chose commandée par le supérieur est ce qu'il y a de plus sensé et de plus raisonnable, et que, bien que lui, subordonné, théoriquement pense autrement que son supérieur, pratiquement, il fera selon sa volonté. Aussi l'obéissance chrétienne, loin d'être une entrave pour l'esprit, lui est du plus grand secours : l'obéissance nous dirige jusque dans les plus hautes questions métaphysiques. Tandis que l'Église, tout en exigeant de nous la plus grande obéissance par rapport à ses dogmes, nous laisse la liberté de raisonner, de discuter ce qu'elle a de plus grand et de plus saint, la secte infâme, que dirige Lucifer, afin de pouvoir dominer plus facilement l'homme, atrophie son cœur et son intelligence ; son cœur par les passions, son intelligence par les entraves apportées sans cesse à son développement. Qu'y a-t-il de plus satanique ? Est-ce là, nous le demandons, une invention humaine ?

Le malheureux qui s'est engagé dans l'antre de Satan, non seulement verra atrophier et anéantir même ce qu'il y a de plus noble dans son être, mais ce qu'il y a en lui de plus intime, de plus sacré, ce qui fait que l'homme de bien

devient le désespoir du tyran, la conscience. Eh bien, cela même est anéanti sous l'action dissolvante des sociétés secrètes musulmanes. Le Khouan ne doit pas oublier qu'il est *l'esclave* du Cheikh et qu'il ne doit rien faire sans son ordre. Et que pourrait-il en effet lui rester, une fois que, par la perte de son intelligence, il s'est mis au rang des brutes. Ainsi les paroles que nous avons citées plus haut : « sois entre les mains de ton Cheikh comme le cadavre entre les mains de celui qui le lave », non seulement s'appliquent au corps, mais surtout à la conscience. Comme le bâton que j'ai entre les mains, ou le fusil que je porte sur l'épaule, le Khouan devra frapper ou tuer au gré de son Cheikh et n'aura pas plus de responsabilité dans cet acte, que mon bâton ou mon fusil. Il agira parce qu'on le lui a dit ; la raison qui a fait agir le Cheikh sera la raison qui le poussera à agir. Nous ne voulons pas examiner le degré de culpabilité de cet homme ; nous voulons montrer seulement l'œuvre de Satan. Peut-on avoir plus de mépris pour les hommes, et nos révolutionnaires, qui ont été si ardents à faire des lois pour affranchir les religieux et les religieuses de la tyrannie de leurs vœux et leur rendre la liberté, ne devraient-ils pas aussi en faire pour émanciper de la vraie tyrannie ces malheureux qui sont courbés sous le poids des plus lourdes chaînes.

Et afin d'être toujours bien disposé à lui obéir, le Khouan doit avoir l'image du Cheikh sans cesse présente à sa pensée ; ainsi l'image de Dieu, la pensée de Dieu qui doit toujours occuper notre esprit et être le mobile et la fin de nos actions, cette pensée est chassée pour être rem-

placée par celle d'un homme. Et ne croyons pas que ces paroles doivent être prises dans un sens large, et qu'il suffira au Khouan de se représenter une fois, deux fois par jour l'image de son Cheikh; le but ne serait pas atteint; ce qu'il faut, c'est que cette idée soit sans cesse dans son esprit, il faut qu'il devienne comme possédé par cette pensée, comme les saints sont possédés par celle de Dieu (1).

Résumons en peu de mots les devoirs du Khouan envers le Cheikh : obéissance aveugle, allant jusqu'à défendre à tout affilié tout raisonnement bon ou mauvais, obéissance en tout, dans les bonnes comme dans les mauvaises affaires, obéissance stupide, déraisonnable, obéissant parce que le Cheikh l'a dit, et sans faire le moindre jugement. En un mot, les sociétés se-

(1) Le lecteur nous permettra de placer ici une note, non pas pour charger ce tableau déjà bien sombre, mais pour répondre quelques mots à Rinn qui trouve tout naturel que les choses se passent ainsi. Nous le répétons, sans doute nous lui devons beaucoup, et son ouvrage (*Marabouts et Kouan*) est riche en documents. Nous ne nous sommes pas proposé le même but que lui, et avons seulement voulu montrer l'action de Satan semblable en Afrique à ce qu'il fait dans le reste du monde. Voici les paroles de Rinn, que notre qualité d'homme nous empêche d'approuver :

« Il est inutile d'étendre ces citations, qui ne seraient que des répétitions avec quelques variétés d'expression : Le but humain de tout ordre religieux étant toujours d'annihiler les volontés particulières des adeptes, et d'absorber les individualités au profit de l'œuvre impersonnelle poursuivie par la communauté. » Nous compléterons sa phrase : « donc, ne nous étonnons pas de trouver de pareilles théories dans les sociétés musulmanes, n'en est-il pas de même chez les Jésuites, » etc. Continuons à citer :

« Cette soumission est d'autant plus complète, qu'*elle est toujours librement consentie par ceux qui viennent se confier à la direction spirituelle des Moqaddem,* et que le fidèle croit accomplir un acte d'intérêt personnel, *puisqu'il s'agit du salut de son âme.* » Pauvre M. Rinn, vous êtes un bon arabisant, mais un triste philosophe et un très piètre logicien. Ces quelques lignes sont si ineptes que nous ne nous arrêterons pas à les réfuter, et nous croyons avoir infligé à l'auteur une assez verte punition en les mettant sous les yeux d'un public plus instruit que le public algérien,

crètes musulmanes arrivent à abrutir leurs affiliés par les moyens adoptés pour maintenir l'obéissance. On dirait que Satan prend plaisir à tourmenter ces malheureuses créatures qui se sont données à lui, et que, son plaisir le plus grand, c'est de pouvoir atrophier leur intelligence pour rendre les hommes semblables aux bêtes. N'est-ce pas ce qu'a dit l'Ecriture Sainte ? Nous le disons sous forme de conclusion : le Cheikh s'empare de l'esprit de ses affiliés et les domine comme l'hypnotiseur domine l'hypnotisé, c'est-à-dire lui fait faire tout ce qu'il veut, parce que, auparavant, il a abruti l'adepte. Quelle différence voit-on entre la manière d'agir et de gouverner des francs-maçons d'Europe et les Khouan d'Afrique ? N'est-ce pas partout les mêmes moyens ? Ne dirait-on pas que l'un est la copie fidèle de l'autre ? Ou plutôt c'est Satan qui est partout le même et qui sait tout préparer suivant les temps et les lieux et changer de tactique avec les peuples. Tandis que les francs-maçons doivent sortir de la religion catholique, les Khouan n'ont qu'à suivre la pente de l'Islamisme pour arriver à l'abrutissement et au satanisme.

Passons sans transition aux devoirs du Khouan envers ses coreligionnaires et voyons les liens qui les unissent. Leurs relations sont caractérisées par une solidarité à toute épreuve, une charité sans bornes ; même, chez les Chadelya, elle est poussée si loin, que la restitution y est inconnue. Jamais sa bouche ne proférera le moindre reproche, le moindre blâme à son coaffilié. Là, comme dans la San-ho-hoei, chacun est prêt à verser son sang et à donner sa vie pour l'œuvre commune plutôt que de livrer un secret. Un

Khouan est-il appelé devant les tribunaux, aussitôt ses confrères jureront par le ciel, la terre, la mer et les enfers, par la tête de leur père, celle de leur grand-père, la leur propre et celle de Mahomet (le salut soit sur lui) que jamais, non jamais ce Khouan n'était capable de faire un pareil acte. Bien plus, ils prouveront son alibi le plus facilement du monde ; aussi, rien de plus difficile à établir qu'un crime, et que de fois, sur la foi de pareils témoignages, le coupable, le grand coupable a été absous.

« Jure, lui a dit le Cheikh après l'avoir initié, jure que jamais tu ne trahiras ton frère, ni les choses de l'ordre ; jure que toujours tu seras dévoué aux intérêts de tes frères, que tu leur viendras en aide partout et toujours. » Et le Khouan a juré, et il tiendra sa promesse. Jamais il ne dévoilera que ce que tout le monde peut savoir, afin d'attirer de la sorte de nouveaux adeptes à la société. L'existence de la société, les réunions, les danses, les repas faits en commun, tout cela ne sera pas caché ; mais il y a des secrets que personne ne doit connaître en dehors des affiliés : ce sont ces secrets qu'il faudrait dévoiler, car les choses que nous connaissons, et ne sont que trop certaines, nous font soupçonner des choses aussi atroces que dans les sectes qui s'adonnent au satanisme. Les Khouan ne cachent pas les extases et les ravissements dont ils peuvent être favorisés. Ils ont des moyens propres à atteindre cette fin ; que se passe-t-il alors dans ces réunions ? Le docteur Bataille en a donné un exemple, à propos de son étude sur l'hystérie ; mais, nous le répétons, ce n'est pas à Stamboul qu'il faut aller chercher

le vrai Khouan : le vrai Khouan est dans le Sahara, au sud de l'Algérie et de la Tripolitaine. Le vrai Khouan, celui qui est vraiment l'instrument de Satan, n'est pas affilié aux Bektachya, Mouleya, Djelouatya, etc., de Turquie et d'Orient. Le vrai Khouan, celui qui poursuit le but de l'Islam, le panislamisme, et veut le faire triompher par tous les moyens, qui porte une égale haine à la civilisation, au progrès et au catholicisme, ce Khouan-là, il faut aller le chercher à Djegboub, la Charleston des Snoussya, ou dans les montagnes de la Kabylie, chez les Rahmanya.

Dans les sociétés secrètes musulmanes, il y a les loges et les arrière-loges. Il y a aussi des naïfs auxquels on fait croire tout ce qu'on veut et qui ne sont admis dans l'ordre que pour jouer le rôle des initiés de la franc-maçonnerie avec l'anneau. Qu'il y ait dans les sociétés musulmanes une doctrine particulière, cachée, ésotérique qui n'est dévoilée qu'aux seuls et vrais initiés, c'est ce qui ne peut faire l'ombre d'un doute pour qui connaît le fonctionnement des ordres religieux. Il y a des choses que personne ne cherche à cacher ; quand nous parlerons tout au long de la secte des Aïssaoua, de leurs pratiques sataniques qui rappellent en tout les pratiques sataniques que le Dr Bataille a dites au sujet de l'empire du milieu et des diableries du Dalaï-Lama, quand nous parlerons, dis-je, des jongleries des Aïssaoua, car il y a, en effet, jongleries, mais ajoutons vite, il y a aussi satanisme le plus souvent ; on sera étonné de lire, dans le manuscrit, qu'il y a cinq pratiques, tandis que le manuscrit mis à la disposition du profane n'en con-

tient que deux. Les Aïssaoua, disons-le franchement, sont d'habiles jongleurs, mais nous sommes certains que sous ces habiles jongleries dont ils amusent les habitants des villes de l'Algérie, ils cachent vraiment des pratiques sataniques. Même nous montrerons dans un chapitre spécial que le vrai Aïssaoua est sataniste, car beaucoup de jongleurs s'affublent de ce nom pour tromper le peuple. Et ce n'est pas seulement dans cet ordre qu'il y a des secrets. Sid Abd-el-Ouhab-ech-Charani ne nous enseigne-t-il pas que les Chadelya ont des secrets particuliers ?

C'est donc toujours le même système et les mêmes moyens employés par Satan. Quoique tous ne soient pas capables de comprendre les mystères sacrés qu'il a voulu faire connaître à ses fidèles, il ne faut cependant rebuter personne, ne chasser personne. Quoique d'une intelligence au-dessous de la moyenne, on peut tirer de lui de grands avantages. D'abord celui dont nous venons de parler, qui certes n'est pas petit, et ensuite quelques métaux : plus il sera faible d'esprit, plus on pourra lui persuader que, pour le salut de son âme, il doit souvent délier sa bourse, et verser dans le tronc de l'œuvre d'abondantes ziara. Avec cela, le ciel lui est promis. Aussi, tout Moqaddem qui veut vraiment être le Cheikh et Terbia (maître de l'éducation, de la formation du Khouan), tout Moqaddem divise ses disciples en trois catégories, le meilleur des frères, le meilleur ou l'élite sans addition de rien, enfin le *servum Pecus* dont on devra faire l'instruction progressive ; peut-être pourra-t-on le faire arri-

ver à la parfaite lumière après l'avoir un peu dégrossi.

Le plus important devoir que le Khouan doive à ses frères est la discrétion : malheur à lui, s'il venait à y manquer. Quant à la charité qu'ils doivent avoir les uns pour les autres, elle est le digne pendant de celle qu'ont entre eux les francs-maçons. Il faut d'abord bien distinguer la théorie et la pratique, car il est impossible que la concorde règne longtemps parmi les adeptes de Chitan, et puisque Eblis ne peut pas faire régner l'amour dans son royaume entre ses associés, comment réussirait-il sur la terre? « Mon enfant, ferme les yeux sur les défauts de ton frère, et sache que celui qui dévoile les péchés de son frère, enlève le voile qui couvre les siens. Quand, devant toi, on dira du mal d'eux, ferme ton oreille pour ne rien entendre. Chéris ceux qui les chérissent, aide ceux qui les aident, déteste ceux qui les détestent, tue ceux qui les tuent. Sois envers eux franc, simple et humble; dans leurs maladies assiste-les, ferme-leur les yeux et ensevelis-les pieusement ; sois avec eux d'un même esprit et d'un même cœur, et, lorsque devant quelqu'un tu parles de ta société, n'en dis jamais du mal, mais vante-la comme si c'était la première du monde. » Toutes ces maximes sont admirables, cependant on y voit toujours la formule : dent pour dent, œil pour œil ; nos philanthropes francs-maçons ne voudront pas voir des frères dans des hommes ayant de pareilles maximes. Que voulez-vous, Satan s'est conformé aux mœurs du peuple, et puis, consolez-vous, ils vous ressemblent sous d'autres rapports, comme

vous leur ressemblez en mettant en pratique cette théorie que vous condamnez.

Ainsi, comme tout récemment encore, vous l'avez montré, ô charmants philanthropes qui prêchez partout l'union et l'amour, et vivez dans votre maison comme chiens et chats, les chefs des sociétés secrètes musulmanes vous ressemblent en tout point, vous n'avez pas pu vous entendre pour nommer un successeur et la division est parmi vous. C'est précisément la même chose chez vos confrères : aussitôt que le chef a disparu, chacun oublie la magnifique théorie dont nous venons de donner quelques spécimens, chacun veut être chef, et aussitôt, dans l'ordre, se forment autant de congrégations que de Moqaddem ambitieux. C'est là la charité de Satan, ses disciples marchent sur les traces de leur maître. La règle recommande la franchise, ah ! oui, un Arabe être franc, ne rien cacher à son Cheikh ! le pauvre malheureux, il serait pendu. Devant son Moqaddem, il sera doux et humble comme Raton, il flattera son maître, rampera devant lui, baisera ses habits, fera tout ce qu'il lui commandera, mais au fond du cœur il sera plein de mépris pour lui, le maudira même peut-être, mais il est trop avancé dans la voie du mal, son intelligence est obscurcie, et sa volonté n'a plus la force de vouloir, bien qu'il ait la force de maudire. On le voit donc, si la théorie est très belle à part une ou deux maximes, ne croyons pas que ces sociétés soient un paradis ; nous résumerons tout dans ce mot : ils s'aiment comme les francs-maçons s'aiment, comme les démons s'aiment.

Quel a été le motif qui l'a fait entrer dans ces congrégations ? Pourquoi y reste-t-il ? Parce qu'il

y trouve son intérêt. Ici, nous allons faire connaître les obligations du Khouan, et ses avantages. L'ouerd recommande cinq choses au Khouan :

L'éloignement du monde,
La solitude,
Le jeûne,
La présence aux réunions,
La ziara,
La hadia,
Le dikr.

Nous allons nous étendre sur chacune de ces obligations, ce sera un moyen de faire pénétrer le lecteur encore plus dans ces congrégations musulmanes, et lui en faire connaître l'esprit.

La première obligation est l'éloignement du monde, nous y joindrons la seconde, la solitude. La plupart des ordres religieux, pour ne pas dire tous, prêchent en effet ce renoncement, cette solitude. Déjà nous en avons dit quelques mots, lorsque nous avons parlé de l'extase et de ses degrés. Le Khouan, en effet, est censé ne plus devoir s'occuper de ce monde. Nous avons dit le but de ces congrégations : Qui veut la fin, veut les moyens ; aussi tout ordre religieux qui veut avoir une réelle importance, recommande à ses affiliés les pénibles mortifications de la vie ascétique. Dans la *mystique* de Görres, nous lisons que le corps des saints peut arriver, à cause de l'influence prépondérante de l'âme sur le corps, à se passer de nourriture pendant un certain nombre de jours, même d'années : que le corps n'est plus alors pour l'âme d'aucun poids ; que toutes les passions sont éteintes, que tous les besoins ne se font plus sentir, enfin que l'âme

jouit sur la terre d'une extase perpétuelle. Ainsi, sainte Magdeleine qui vécut tant d'années, d'après la tradition, sans prendre de nourriture, tant d'âmes saintes qui vivaient, dans le désert, de quelques herbes sauvages ou de quelques fruits que portait le palmier, et tant d'autres saints dont la vie sur la terre semblait être plutôt la vie d'un ange que celle d'un homme. Satan a voulu avoir des saints à sa façon, il a voulu favoriser ses élus d'extases et de ravissements. Aussi le Moqaddem recommande-t-il à celui de ses disciples qui semble avoir mieux compris que les autres le vrai but de l'ordre, de s'habituer peu à peu à se passer de nourriture, et d'en prendre le moins possible. On a vanté la sobriété des Arabes; pourquoi faut-il que nous apportions ici une note discordante à ces récits fabuleux qui plaisent tant à nos poètes. L'Arabe est glouton de sa nature, et il suffit d'avoir habité, non pas seulement visité en touriste l'Algérie et toute l'Afrique du Nord, pour en être convaincu, il est sobre comme nos malheureux de France qui ne veulent pas travailler et se contentent, pour leur dîner, d'un morceau de pain. Manger peu, et diminuer progressivement la quantité, éviter tout commerce avec les hommes, vivre seul, retiré dans la solitude, voilà donc la première recommandation. Il y a un ordre que nous avons déjà cité bien souvent, les Khelouatya (de Kheloua solitude), qui semblent vouloir imiter nos ordres religieux. D'après la tradition, un Khelouati quelconque (il s'appelle Mohammed en Turquie, Omar dans d'autres pays, et serait mort au IXe siècle de l'hégire, vers 1390-1400 de J.-C.) avait pris l'habitude de passer de temps en temps

une douzaine de jours au pain et à l'eau. Un jour, sans doute en sortant d'une extase, il entendit une voix qui lui disait : « ô Khelouati (Omar ou Mohammed, suivant les pays), ô Khelouati, pourquoi m'abandonnes-tu, » et Omar ou Mohammed-el-Khelouaty (suivant les pays où l'on se trouve), docile à cette voix du ciel, consacra toute sa vie à la retraite et à la pénitence. Désormais, le Khouan, craignant sans doute d'entendre cette voix après le douzième jour, en consacra quarante à la retraite, au jeûne et à la prière. Et pour qui répand-il ainsi de nombreuses prières ? Pour le salut de son âme, pour le salut général de l'Islam, pour le pardon des péchés, pour la paix, etc., etc.

Mais comment faut-il entendre cet éloignement des hommes ? Est-ce seulement l'amour de la solitude, comme chez nos religieux ? Non. Ce que recommandent les chefs religieux, c'est la haine, le mépris de ce monde : le Cheik, voilà le seul être qui doive désormais occuper toutes les pensées, toutes les affections de ses subordonnés. N'allez pas, écrit Chadeli à ses fidèles, avec celui qui se préfère à vous : c'est un homme mauvais, ni avec celui qui vous préfère à lui, ce sentiment ne durerait pas. Aimez celui qui aime et prie Dieu et allez avec lui. La faim et la soif, les souffrances physiques et les intempéries des saisons sont d'excellents moyens pour étouffer les passions de l'âme, faire dominer l'esprit et arriver au but que se propose tout Khouan. De quelle utilité sera donc pour la société cet individu qui se sera ainsi épuisé, et, par une série de jeûnes excessifs, aura tellement surexcité le système nerveux qu'il aura sans cesse l'esprit

hanté de fantômes et de visions. Dites à ces affiliés des zaouia de faire ce que font sans cesse nos religieux : lire, écrire, réfuter les erreurs, faire progresser la science, fouiller toutes les vieilles bibliothèques, déchiffrer les manuscrits et cultiver encore, par-dessus tous ces travaux, toutes ces terres immenses d'où ils tirent à la sueur de leur front, un pain que leur rendent si amer les générations ingrates. Ces mêmes hommes,qui proscrivent nos trappistes, nos chartreux, nos bénédictins, parce qu'ils sont inutiles à la société, feront l'éloge de ces malheureux dont la figure fait reculer d'horreur : la face pâle et livide, les yeux caves, sans force et sans énergie, le menton retiré, le front chargé de rides avant l'heure, l'imagination sans cesse en ébullition; voilà l'œuvre de Satan, voilà ce qu'il faudrait proscrire. Le Khouan fuit la société parce qu'il la méprise, parce qu'il voit dans ces hommes des êtres qui lui sont inférieurs, il la fuit pour atteindre un but mauvais, il ne peut être comparé en rien avec nos religieux : le Khouan déteste la société parce que, pour y vivre, il faut travailler, et c'est ce qu'il ne veut pas; ce qu'il aime, ce qu'il préconise, c'est le doux farniente : Qu'on nous permette de citer ici quelques passages de Scherourdi (mort en l'an 632 de l'hégire (1235 de J.-C.) Les Scherourdya nous semblent être de tous les religieux musulmans ceux qui pratiquent le plus fidèlement les théories de la philosophie indienne; leurs doctrines sont empreintes du plus affreux panthéisme, et tous ces religieux font leurs délices de vivre loin du monde, plongés sans

cesse dans la contemplation de l'essence divine; du moins, ils le croient et en sont persuadés.

« Quand le soufi est parvenu à un dégoût parfait du monde, il ne conçoit plus aucun souci relativement aux choses nécessaires à sa subsistance : alors, Dieu lui fait connaître les plus légers défauts de ses actions par des signes extérieurs qui sont comme une compensation de la faute dans laquelle il est tombé. . Par le bon usage que le mystique fait de ces avertissements divins, il finit par ne plus voir en toutes choses que l'action de Dieu, qu'il sait pourvoir à tout, indépendamment d'aucune action étrangère. Alors il renonce à tout moyen de gagner sa vie, même à la mendicité, et c'est à ce moment que Dieu fait que les choses dont il a besoin arrivent d'elles-mêmes, et qu'il lui ouvre encore la porte des bienfaits... Dans cet état, le mystique est favorisé des manifestations de la Divinité, manifestations dont il y a divers ordres, et dès qu'il est arrivé aux premiers degrés de ces faveurs divines, il ne reçoit plus sa subsistance que par des voies surnaturelles. » (Cité par Rinn, pages 207-208.)

Dieu a nourri les saints dans le désert, pourquoi Satan n'en ferait-il pas de même? on le voit, partout et toujours il est le singe de Dieu : partout et toujours il favorise les passions de l'homme, ici, c'est l'égoïsme, poussé au dernier degré ; on ne voit que soi, rien que soi. Et puis, dans cette solitude, tranchons le mot paresse, à quoi pensera-t-on ? On sait le mot de l'Esprit-Saint : *Vœ soli ;* et cet autre adage : La paresse est la mère de tous les vices. Y a-t-il une grande différence entre les fakirs

de l'Inde et les Khouan d'Afrique? Nous avons démontré que le Soufisme avait apporté dans l'Islamisme les doctrines indiennes, et ce panthéisme vague, indéterminé. Plus loin, quand nous parlerons du diker, nous verrons que sur ce point encore les Khouan ressemblent aux lama, avec cette différence, c'est que le Khouan est un vrai moulin à paroles, tandis que le sectateur de Bouddha fait dire ses prières par des moulins qu'il s'est fabriqué (1). Plus que l'Indien, l'Arabe est amoureux du merveilleux : il n'y a pas de perfection ici-bas, s'il n'est favorisé de visions, et la perfection de cet individu est basée et graduée sur la quantité d'extases. Voilà pourquoi il faut la solitude: voilà pourquoi Satan, en voulant perdre les hommes de l'Afrique, a su choisir si bien ses moyens.

La solitude, les veilles, les jeûnes, voilà les moyens employés par les Cheikh pour dominer sur leurs affiliés. Certes, ce moyen serait tout à fait inefficace en Europe ; mais les Arabes ne sont pas des Anglais ou des Allemands. Le diker achèvera l'œuvre et mettra le malheureux affilié complètement entre les mains du Cheikh.

Qu'est-ce que le diker? Le mot diker (de la racine dakara, mentionner) signifie exposition, mention. Le diker est l'oraison particulière à l'ordre, comme le *Salve Regina* chez les Trappistes, c'est même le signe de reconnaissance entre les affiliés d'un même ordre. Le plus souvent, c'est une invocation assez courte, très courte même, quoique, dans certains ordres, il puisse atteindre une longueur vraiment déme-

(1) *Voyage en Tartarie et au Thibet*, par M. Huc. 5me édition, tom. I, page 328.

surée, deux pages d'un in-8, caractères fins, lignes serrées. Le diker sert de prière ; le diker sert de signe de reconnaissance entre affiliés ; mais surtout le diker sert à abrutir l'intelligence, c'est le moyen employé par les Cheikh pour pouvoir dominer certainement leurs Khouan.

Qu'on ne se figure pas, en effet, le diker comme le mot sacré ou de passe des affiliés de la franc-maçonnerie : rien de semblable ; le Khouan devra réciter son diker 100, 200, 500, 1.000 fois, et cela cinq ou six fois par jour ; ainsi cette formule : Il n'y a pas d'autre divinité qu'Allah, qui sert de diker à presque toutes les congrégations musulmanes, devra être récitée 100 fois au moins, à tous les moments de la journée où il faut faire ses prières. Essayez, ami lecteur, de réciter cette phrase rien que 100 fois, et vous nous direz l'effet produit en vous ; il n'est pas besoin de faire bien attention au sens, il suffit de le dire, de s'entendre, et de ne pas avoir d'autre préoccupation que de bien le réciter. Essayez donc de le dire 100 fois sans distraction et vous nous direz l'effet produit en vous par cette contention d'esprit ; évidemment nous ne parlons pas aux directeurs de Grands-Séminaires ni à ceux qui, dans les ordres catholiques, sont chargés de former les novices ; eux connaissent l'affreuse plaie du scrupule : tous les Khouan sont scrupuleux, mais sur ce point seulement, la loi de Dieu les tracasse peu ; et un meurtre ou un adultère est pour eux une petite, très petite peccadille : mais ne pas bien réciter son diker ! ne pas y apporter toute son attention ! oh ! c'est le péché des péchés, et le malheureux qui le fait

mérite l'enfer. C'est bien à eux qu'on peut appliquer les paroles de Jésus-Christ : Ils avalent un chameau, et arrêtent une paille. Ne croyons pas que le diker ne soit composé que d'une phrase, d'un mot : allons donc, ce ne serait pas suffisant, et pendant qu'on y est, il faut abrutir tout à fait. Nous allons donner, à titre de spécimens, quelques diker. Voici celui des Qadrya, l'ordre le plus saint de l'Islam, fondé par Abd-el-Kader-el-Djilani (561 de l'h., 1165 de J.-C.); il suffit de réciter 165 fois, à la fin des cinq prières obligatoires et *aussi souvent qu'on le pourra*, la parole sainte : Il n'y a de divinité que Allah ! Ce diker est le seul donné par les diplômes de Bagdad ; quelques branches y ajoutent les deux prières suivantes :

100 fois : (Que Dieu me pardonne).

100 fois : O Dieu, que Dieu répande ses bénédictions sur notre Seigneur Mohammed, le prophète ignorant comme l'enfant qui tete.

Ce n'est pas tout : les plus avancés en perfection y ajoutent, suivant Snoussi, les prières suivantes :

Réciter la fatiha après les prières ordinaires :

121 fois : O Dieu répandez vos bénédictions sur notre Seigneur Mohammed, et sur sa famille, un nombre de fois 100.000 fois plus grand que celui des atomes de l'air, bénissez-le et accordez-lui le salut !

121 fois : Que Dieu soit glorifié ! Louange à Dieu, il n'y a de divinité que Allah, Dieu est très grand, il n'y a de force et de puissance que dans le Dieu Très Haut et Très Grand.

121 fois : O cheikh Abdel-Kader-el-Djilani, quelque chose pour Dieu.

Une fois la sourate de Ya-sine.

41 fois la sourate commençant par : Est-ce que je ne m'explique pas.

121 fois : la sourate commençant par : Lorsque viendra le secours de Dieu...

121 fois encore la prière : O Dieu répandez, etc.

Ce n'est pas encore fini : ceux qui savent lire doivent réciter 8 fois la sourate de la fatiha, y compris la formule : Au nom de Dieu, etc.

Réciter la sourate d'El-Ikhelas.

Enfin dire 3 fois : Que Dieu répande ses bénédictions sur le prophète. (Cité par Rinn : pages 184-185.)

Ces prières sont toujours récitées dans les hadra.

Presque tous les diker se composent de ces deux phrases : Je demande pardon à Dieu, il n'y a d'autre divinité que Allah ; mais le nombre de fois que chacun le doit réciter varie suivant les ordres ; souvent aussi, presque aussi souvent que les deux autres, on trouve la phrase suivante : O Dieu, répands tes bénédictions sur le Prophète, sa famille et ses compagnons.

Nous allons donner encore le diker des Chadelya. Chadeli lui a donné son nom, bien qu'il n'en soit pas le premier fondateur : il n'est que le troisième supérieur général : Abou Médian, né à Séville (520 de l'h., 1120 de J.-C.), eut comme successeur Abd-es-Sellem-ben-Machich, contemporain du sultan Abd-el-Moumen qui fonda la dynastie des Almohades et voulait rétablir l'imamat à son profit. La principale gloire d'Abd-es-Sellem fut d'avoir choisi pour son successeur Chadeli. L'ordre des Chadelya compte plus de vingt ordres différents, qui se déclarent tous fils du grand Chadeli. De plus, beaucoup d'ordres

ont à peu près le même diker; en citant le diker de cet ordre, nous ferons connaître celui des autres. Ben Machich, le maître de Chadeli, avait donné pour tout diker le mot Allah à dire continuellement : il fallait appuyer sur la lettre l et prolonger le son a. Le diker était bien court et bien précis et tout individu pouvait l'apprendre et le retenir facilement : répéter sans cesse le nom de Dieu, que fallait-il de plus, où trouver une prière plus efficace ? Ce diker rappelle involontairement l'invocation de saint François d'Assise : *Deus meus et omnia*. Nous n'étonnerons personne en disant que les tièdes devaient se contenter de le dire quelques fois par jour ; et l'effet qu'on voulait obtenir n'arrivait pas. Aussi Chadeli y ajouta l'invocation suivante : « Il n'y a de Dieu que Allah, la vérité souveraine ; Mohammed, le vrai, le fidèle est le prophète de Dieu. » — Peu à peu le mot Allah du diker primitif a fait boule de neige, et voici le diker en usage de nos jours (Cité par RINN : d'après le cheikh El Missoum qu'il avait consulté à ce sujet) :

« 100 fois : Je demande pardon à Dieu.

« 100 fois : Que les grâces divines soient sur le Prophète.

« 1.000 fois : Il n'y a pas d'autre divinité que Allah. »

Ce diker est récité par ceux qui suivent le sens littéral des écritures, tels que les zianya, mais ceux qui suivent le sens mystique et caché récitent le suivant, en y ajoutant les louanges et les attributs de Dieu, etc. :

« 100 fois : Je demande pardon à Dieu.

« 100 fois : Que les bénédictions de Dieu soient sur le Prophète.

« 100 fois : Il n'y a pas d'autre divinité que Allah. »

Peut-être sommes-nous dans l'erreur : mais nous croyons qu'un Khouan doit être peu dispos quand il a récité toutes ces invocations, surtout quand on connaît les qualités que la récitation du diker doit avoir.

Pour bien s'acquitter de cette obligation, il faut remplir, enseignent les cheikh Chadelya, vingt conditions. Avant de réciter il faut : 1° abandonner toute préoccupation, toute pensée étrangère : saint Bernard laissait à la porte de l'Église toutes ses préoccupations ; 2° avoir fait ses ablutions ; 3° remplir son cœur de l'important devoir qu'il va remplir ; 4° se figurer le Cheikh donnant sa bénédiction ; 5° demander l'assistance du Cheikh. Quand ces conditions seront remplies, on pourra réciter le diker. Il faudra remplir douze conditions, nous n'en énumèrerons que quelques-unes, qui sont générales à tous les ordres, éliminant celles qui sont particulières aux Chadelya. Il faut choisir un endroit sombre et écarté autant qu'on le peut, fermer les yeux pour n'être pas distrait par les choses extérieures, placer devant ses yeux l'image fictive de son Cheikh qu'il faudra tenir au courant de toutes les sensations que l'on éprouve, au fur et à mesure qu'on pénètre dans les choses cachées ; choisir de préférence, dans le diker, la formule : Il n'y a de divinité que Allah, qui est la formule la plus efficace. — Quant aux conditions qui doivent suivre le diker, ce sont le silence, le bannissement de ses propres pensées et surtout l'abstention de toute boisson. En effet, le diker communiquant à l'âme un ardent désir de s'unir à Dieu, lui communique en

même temps une grande chaleur, qu'il faut bien se garder d'étancher, ou empêcherait de la sorte les liaisons de l'âme avec Dieu.

Le lecteur comprend maintenant ce qu'est le diker : c'est une oraison jaculatoire, le plus souvent, que les Khouan répètent à satiété en s'aidant de leur chapelet ; que deviendrions-nous si l'Eglise nous imposait de 50 à 100 chapelets à réciter par jour, sans aucune distraction? Voilà la condition des Khouan. On comprend pourquoi les supérieurs de tout ordre y attachent la plus grande importance. Les plus grandes faveurs sont attachées à cette récitation : quiconque a entendu dans sa vie une fois tout son diker, et l'a récité une seule fois sans aucune distraction est sûr de son salut. Il est donc bien facile de gagner le ciel, et on n'est pas étonné que ces hommes qui portent un tel mépris au monde, s'attachent avec tant de persévérance à leur diker Quelle fatale influence doit avoir sur l'homme affilié à ces sociétés une telle pratique. De quoi est capable un homme qui a marmotté quatre, cinq, six mille fois dans un jour, des phrases comme celles que nous avons citées. Quelle sera son énergie morale ? Quelle sera la force de son caractère? Quelle sera la force de son intelligence? Rien pour le cœur, rien pour l'intelligence, rien pour la volonté dans ces invocations arides comme le sable du désert, et qui dessèchent ces pauvres âmes d'une manière plus terrible et plus irrémédiable que le vent brûlant qui, après avoir passé sur les sables du Sahara, vient dessécher les jardins du Sahel. Est-ce là, nous le demandons, une invention humaine? Au moins les Chinois ne sont victimes que de la funeste habitude de

l'opium, mais nos Khouan, à la passion du hachich à laquelle presque tous sont adonnés afin de se procurer plus facilement l'extase, ont encore, pour atrophier leur intelligence, la pratique dissolvante du diker. Aussi, tout ce qui constitue le Khouan aux yeux du Cheikh, c'est la récitation du diker : de la sorte cet homme satanique, qui ne poursuit qu'un but : retenir ses semblables loin de tout progrès et arrêter les progrès du catholicisme, cet homme ou plutôt cette brute veut. pour se servir des hommes dont il a besoin, les dominer et les asservir, leur enlever ce qu'ils ont d'homme : leur intelligence et leur liberté.

A ce principal avantage du diker, il faut en ajouter un autre, qui quoique secondaire, est cependant d'un grand secours : c'est un moyen de reconnaissance entre affiliés d'un même ordre. Voici comment ils procèdent à cette reconnaissance. On a remarqué que les diker que nous avons cités sont composés ordinairement de trois ou quatre petites phrases : le premier dit la première invocation, et l'autre répond par la seconde ; il suffira de pousser l'interrogatoire avec le troisième pour savoir si vraiment deux affiliés sont en présence. Bien que, dans beaucoup d'ordres, ce soient à peu près les mêmes invocations, la confusion ne sera pas facile ; chaque ordre, en effet, a une intonation de voix différente, des pauses différentes, des modulations de voix différentes. Enfin, pour se reconnaître plus facilement entre eux, quelques ordres ont des signes de reconnaissance, soit dans la manière de prier, soit en portant un anneau de fer au chapelet comme les Kerzazya, soit un habit de telle couleur. Bien plus, certains ordres ont plusieurs

mots mystiques connus d'eux seuls, afin de se reconnaître d'une manière certaine. Ces mots correspondent aux mots sacrés, etc., de la franc-maçonnerie. Il y a donc un tuilage parmi les Khouan, et il est aussi compliqué que celui des loges.

Il y a un ordre marocain, les Taibya, essentiellement politique, dont nous parlerons au chapitre suivant, qui a le diker plus compliqué ce nous semble, et rend de la sorte la reconnaissance entre Khouan beaucoup plus facile. Nous allons le donner *in-extenso*: Ce sont des phrases du Coran, prises de ci, de là, et simplement juxtaposées.

I. Toutes les bonnes actions que vous ferez dans votre intérêt, vous les retrouverez auprès de Dieu, cela vous sera plus avantageux ; cela vous fera gagner une récompense plus grande ; demandez pardon à Dieu, car il est bon et miséricordieux. (Sourate 73, verset 20.)

II. Louez le nom de Dieu avant le lever et le coucher du soleil.

III. Les anges du prophète prieront pour vous.

IV. Dieu et les anges honorent le Prophète. O croyants, bénissez son nom et prononcez-le avec vénération.

V. Sache qu'il n'y a pas d'autre divinité que Allah.

1) Demandez pardon à Dieu le clément, le miséricordieux. Répéter 100 fois.

2) Célébrez Dieu, chantez ses louanges. 100 fois.

3) O Dieu, répandez vos grâces sur notre Seigneur Mohammed, sur ses femmes et sa famille. 50 fois.

4) O Dieu, répandez vos grâces sur notre Sei-

gneur Mohammed, votre envoyé, sur sa famille ! ses compagnons : qu'on prononce son nom avec vénération, répéter 100 fois.

5) Il n'y a pas d'autre divinité que Allah, Mohammed est le prophète de Dieu ; que Dieu répande sur lui ses grâces ; qu'il reçoive le salut. 100 fois.

Voici la manière de réciter ce diker :

Les phrases marquées du chiffre romain s'appellent clef, de la prière marquée par le chiffre arabe correspondant au chiffre romain : I, 1; II, 2. Chacun des cinq versets du Coran marqués d'un chiffre romain doit être dit 3 fois ; après quoi, il faut passer à la prière marquée en chiffres arabes, et la dire autant de fois que nous l'avons indiquée. On passe ensuite au chiffre II, etc.

Quand deux affiliés veulent se reconnaître, celui qui demande le mot, prononce la prière, celui qui le rend, répond par le verset correspondant. (Rinn, p. 378.)

Nous croyons nous être étendu assez sur cette obligation la plus importante de tout Khouan, le diker.

Le lecteur peut se convaincre maintenant par lui-même de la vérité de ce que nous annoncions. Il n'y a pas un seul auteur qui ait écrit sur ce même sujet que nous, qui n'ait élevé la voix contre cet abus qui abrutit l'homme, atrophie son intelligence et fait de lui une brute entre les mains de son Cheikh. Tous, Brosselard, Hanoteau, Rinn, se sont élevés avec indignation contre ces pratiques stupides, sans aucune utilité pour l'intelligence et le cœur.

Ce n'est pas tout cependant d'avoir des hommes

et de les dominer, il faut aussi de l'argent : le naïf Musulman se laissera enlever le peu qu'il a pour satisfaire l'avidité de ses Moqaddem. Celui-ci a trois sortes de revenus : la ziara, la hadia, et la ouada ; quelques mots pour faire saisir la différence entre ces mots : la ziara (visite à une personne supérieure, surtout aux lieux saints) signifie, dans le vulgaire, offrande; car il est entré dans les mœurs des Musulmans de ne pas visiter les tombeaux des saints sans faire des offrandes ; la hadia (cadeau) est une amende imposée pour le profit du saint ordre à tout Khouan qui s'est rendu coupable de quelque faute ; enfin, la ouada (faire un vœu, promettre) est l'offrande que l'on vient déposer sur le tombeau d'un saint dont on a obtenu une faveur. La ouada, évidemment, ne peut être obligatoire; chacun fait des vœux à sa fantaisie, et offre comme il a promis. Disons seulement que c'est là une source de revenus assez abondants surtout pour les petits marabouts qui doivent vivre du produit du tombeau de leur ancêtre déclaré ouali par la voix du peuple. Nous croyons cependant que certains ordres doivent retirer d'assez gros bénéfices de ce point, car leurs fondateurs ont acquis un grand renom de sainteté, et c'est surtout aux grands saints que le peuple a recours. Nous ne nous occuperons que de la ziara et de la hadia.

La ziara, avons-nous dit, est l'offrande que tout bon Musulman dépose sur le tombeau d'un ouali qu'il est venu visiter : en apparence, cette offrande est libre, au fond elle est obligatoire, et le marabout sait bien la réclamer des retardataires ; c'est là son casuel, c'est avec ces offran-

des qu'il pourra vivre. Mais le Khouan doit à l'ordre cette offrande ; c'est une redevance annuelle qu'il lui paie, équivalent à ce que donnent à la Société dont ils font partie, les francs-maçons. L'ordre soutient le Khouan et lui accorde de grands avantages, minimes il est vrai au temporel, mais immenses au spirituel. Il est juste et raisonnable que ces avantages soient payés. Aussi le Moqaddem, qui doit transmettre au chef de l'ordre toutes les offrandes, envoie le chaouch à la maison du retardataire, et le force à donner de gré ou de force. Ce ne sont pas eux, qui, en général, se plaindront : ce peuple est essentiellement religieux, et il respecte ceux qui auprès de lui remplissent la place de Dieu. Aussi, pas un murmure ne s'échappera de sa bouche. Il n'aura dans son gourbi que la quantité d'orge absolument nécessaire pour préparer la galette à sa femme, à ses enfants, et assez de grains pour nourrir son cheval : n'importe, il ne se plaindra pas ; le Moqaddem, lui, homme sans cœur et sans entrailles, puisera dans le tas, prendra la quantité absolument exigée sans se mettre en peine si les enfants n'en souffriront pas ; mais qu'importe ? est-il Moqaddem pour rester toujours pauvre ? Aussi, nous louons pleinement l'autorité française, qui, dans toute l'étendue de territoire soumis d'une manière effective aux armes de la France, a réglé la perception des ziara, disons le mot, les a interdites. Peu à peu, le pouvoir d'en accorder la perception a été enlevé aux autorités locales, puis aux commandants de cercle, puis aux généraux et aux préfets. Maintenant, il n'y a que le Gouverneur général qui puisse l'autoriser.

Qu'il tienne ferme ; qu'il n'accorde jamais cette autorisation qu'autant que le lui permettra la prudence ; et c'est le vrai moyen, le seul moyen politique d'arrêter les progrès des ordres religieux. C'est la ziara surtout qui remplit leurs coffres : et sans argent que pourraient-ils faire ? Leur œuvre se réduirait simplement à une institution ayant seulement pour but d'abrutir les affiliés, mais ils ne pourraient jamais lutter contre la civilisation.

Dans les pays où les autorités du lieu ne protègent pas soit celui qui ne veut pas la payer soit celui qui ne peut la payer, cette perception donne lieu à une suite de vexations dont nous ne pouvons nous faire une idée. Chacun veut avoir sa part, chacun doit avoir une ziara qui ira remplir sa bourse depuis le chef jusqu'au simple Chaouch envoyé par le Moqaddem : que restera-t-il au malheureux quand il aura dû rassasier ces ogres : le Cheikh, le Khalifa, le Naïb, le Moqaddem, l'Oukil et le Chaouch? Et cependant le Musulman fidèle ne se plaint pas : « Tout ce que nous avons est à Dieu, prenez tout ce que vous voudrez, et que Dieu nous rende tous meilleurs ! C'était écrit. » Voilà sa consolation !

La hadia est, avons-nous dit, une amende infligée aux Khouan négligents qui sont tombés dans quelques fautes. Ce mot a aussi un sens particulier que nous ferons remarquer. Lorsque, en temps de trouble et de guerre entreprise pour la cause sainte, les chefs indigènes refusent de faire cause commune avec les Khouan, ils courent grand risque de voir tous leurs biens pillés, et eux-mêmes d'être massacrés. Pour

éviter ces malheurs, ils consentent à payer une certaine redevance au chef de l'insurrection, soit un cheval, soit des armes, moyennant quoi ils sont sûrs toujours de se tirer sains et saufs de la bagarre : premier avantage, celui qui aura payé la hadia ne sera pas assassiné, au début de guerre sainte, pour n'avoir pas voulu y prendre part ; deuxième avantage, si les Français sont vaincus, il pourra conserver sa place. Chose bizarre, ces chefs qui ont dû payer cette redevance et qui devraient, à ce qu'il nous semble, embrasser la cause musulmane, viennent combattre dans nos rangs ; n'est-ce pas le moyen de ménager tout à la fois et la France et les Musulmans, et d'être toujours du côté du vainqueur ?

Nous avons fait connaître les principales obligations des Khouan. Elles se réduisent à deux principales : le diker et la ziara : le premier pour former l'individu à l'obéissance, lui mettre sans cesse devant les yeux l'image du Cheikh et produire dans son être les plus fâcheuses conséquences : atrophie de l'intelligence, surexcitation du système nerveux ; perte de tout sentiment et de toute affection. Le vrai Khouan adonné, selon les recommandations de son Cheikh, à la solitude, aux veilles, aux mortifications de toute sorte, ne connaît personne ici-bas ; l'image seule de son Cheikh hante sans cesse son esprit : les prières qu'il doit dire, pour emprunter la pensée à un auteur musulman, doivent tellement s'identifier avec son âme et tout son être, qu'on les dirait unies par la création. Inutile à la société qu'il ne veut plus servir, c'est un être qui est le rebut du genre humain. Heureusement qu'il n'es

pas conséquent toujours avec ses principes. Si ce moyen abrutit l'homme et n'en fait qu'une machine irresponsable entre les mains de son Cheikh, le second remplit la caisse et fait marcher l'œuvre. Quel est le moyen le plus nécessaire ? Nous laissons la question à la sagacité des lecteurs.

Faisons connaître à présent quelques-uns des avantages qui ont pu attirer le Khouan dans cet antre maudit. Beaucoup, en Europe, entrent dans les sociétés secrètes parce qu'ils espèrent en retirer de grands avantages temporels ; de préférence ils seront choisis pour remplir tel poste ; c'est à eux que les frères viendront faire leurs achats, et certes, leur gain est toujours considérable. En Afrique, c'est tout le contraire : on le comprend. Notre génération est plongée tout entière dans la matière ; son dieu, c'est l'or ; le lucre, voilà son plus grand désir, voilà le but suprême de ses efforts et de sa vie. Aussi, voyez comme chacun met des bornes au petit coin de terre qu'il possède ; il n'est pas satisfait de lui faire produire la quantité nécessaire à sa subsistance. Il creuse les entrailles de la terre pour lui faire produire cent pour un et inonder les marchés étrangers de son superflu. Le Musulman rit de cette façon d'agir. Parcourez seulement l'Algérie, et regardez par la fenêtre des wagons : tandis que vous serez emporté à toute vapeur à travers des plaines magnifiques qui pourraient produire autant que les plus vantées de l'Amérique ; vous voyez par ci par là quelques touffes de jujubier et d'aubépines ; l'Arabe fera tourner la charrue tout autour, mais il aura bien soin de ne pas enlever cette touffe de

ronces. Il cultivera tout l'espace qu'elles laissent libre encore, et bientôt, dans 20, 30 ou 40 ans, ce champ que vous voyez cette année couvert d'une moisson assez abondante sera recouvert de broussailles. Les préoccupations de l'Arabe sont tournées vers l'autre monde : ce qu'il veut avant tout, ce qu'il désire avant tout, c'est jouir du paradis de délices que lui a tant vanté son Prophète. Aussi, il prendra tous les moyens qu'on voudra bien lui indiquer pour y parvenir, et rien ne lui semblera trop difficile s'il obtient le ciel. Le malheureux affilié de la San-ho-houei, au meurtre duquel a assisté le docteur Bataille, nous représente dans ses désirs insensés de voir l'empire de feu de Lucifer, les désirs si ardents des Arabes d'aller au ciel. Entendez-vous ce malheureux suppliant le docteur de ne pas retarder davantage sa joie et son bonheur ? Le voyez-vous tendre vers lui ses deux bras, dégoûtants de sang ? Ce malheureux n'avait-il personne sur la terre qu'il aimât ? Voilà l'image du Musulman en général, voilà l'image surtout du Khouan. Le plus grand bienfait que puisse lui accorder un homme, c'est de lui promettre le salut d'une manière infaillible. Voilà ce que lui promettent toutes les sociétés. Aussi, beaucoup, pour être certains d'atteindre le but certainement, se font initier à plusieurs ordres à la fois.

Le second avantage, encore purement spirituel, c'est le don d'extase. Certes, ce don n'est pas à dédaigner pour les Musulmans avides de merveilleux, chez lesquels on n'est estimé qu'en proportion de la sainteté apparente, et pour lesquels un homme est d'autant plus saint qu'il

est plus favorisé de visions. De quel respect n'est-il pas entouré : tout le monde s'incline devant lui, lui cède la première place, baise ses habits, et déjà pendant sa vie on lui offre des présents. Que faut-il davantage pour flatter son orgueil ? Son mutisme sera regardé comme le signe de sa science ; son amour de la solitude, ses jeûnes continuels, ses veilles sans fin, ses mortifications sans nombre feront connaître l'ami de Dieu, celui qu'il a aimé et prédestiné (1).

Sans doute, ce que nous disons-là ne peut s'appliquer à tous les Khouan indistinctement ; les neuf dixièmes se contentent du diker qu'ils récitent bien une fois dans leur vie pour gagner le ciel, et de la ziara ; mais le vrai Khouan, celui qui veut être favorisé d'extases, qui veut entrer en communication avec les esprits, celui, en un mot, qui veut mettre en pratique tout ce que nous avons dit au sujet des extases, celui-là trouve auprès de ses compatriotes l'amour, le respect et une profonde vénération.

Il y a aussi pour les frères moins zélés, pour leur sanctification, des avantages temporels qui sont à apprécier. Si, à propos de la ziara à fournir, les chefs de l'ordre font de vraies razzias parmi leurs subordonnés, nous avons vu qu'en revanche la restitution était inconnue parmi eux. C'est facile à comprendre. Que peut-on se resti-

(1) Tout le monde sait que dans l'Islamisme du titre de Marabout ne peut pas s'acquérir : on nait Marabout. Aussi, beaucoup de Musulmans restent dans les ordres religieux pour pouvoir avoir une puissance et un prestige au moins égaux, sinon supérieurs au Marabout local. Il sait « grâce au concours de l'ordre auquel « il appartient, il peut, sans instruction et malgré l'obscurité de sa « naissance, acquérir un pouvoir religieux égal, et quelquefois bien « supérieur à celui des Marabouts. » *(Hanateau et Letourneur,* Kabyles et coutumes kabyles, page 104 du tome II.)

tuer entre frères ? A cet avantage, il faut joindre les faveurs des gouvernements. Ainsi, nous voyons beaucoup de congrégations dispensées de payer l'impôt : par exemple, dans la Tripolitaine, les Snoussya jouissent de toutes les faveurs de la Sublime Porte qui croit, de la sorte, s'attirer leurs bonnes grâces. Nous en parlerons soit au chapitre suivant, soit quand nous dirons quelques mots, dans la 2e partie, sur quelques ordres plus importants. A tous ces avantages, il faut en joindre un autre pour les chefs de caravanes qui veulent traverser le Sahara. On peut dire sans crainte que la porte du Sahara est entre les mains des sociétés secrètes. Elles laissent entrer qui elles veulent, elles laissent voir ce qu'elles veulent, faire ce qu'elles veulent. Qui dira jusqu'à quel point elles sont mêlées à tous les désastres des expéditions qui étaient chargées d'explorer cette partie de l'Afrique. Où a été décrétée la mort des missionnaires massacrés ? Qui saura jamais le dernier mot sur la malheureuse expédition du colonel Flatters ? Etre affilié à ces sectes, est donc un moyen sûr de voyager sans crainte et de voir ses caravanes à l'abri du pillage.

Enfin, sublime et dernière consolation, quand ses frères apprendront qu'il est descendu dans le royaume de Lucifer, et que ce n'est plus en extase mais en vérité qu'il voit le père du mensonge, ils se réuniront pour prier pour le repos de son âme.

Nous croyons avoir suffisamment fait connaître le fonctionnement de ces ordres religieux ; on a vu quels étaient leurs chefs et leurs pouvoirs, quels étaient les devoirs des affiliés entre

eux, et les obligations et avantages du Khouan. Le but que se proposent ces congrégations, nous croyons l'avoir suffisamment démontré ; d'abord, procurer à leurs affiliés les visions et les extases, et les transporter ainsi loin du monde de la réalité ; c'est là, nous le répétons, l'un des buts de ces ordres ; sans doute, la plupart des Khouan n'y arrivent pas, mais nous sommes convaincus, et nous croyons fermement que dans les zaouia il y a vraiment des manifestations diaboliques. Nous croyons que beaucoup d'adeptes sont en relation permanente avec les démons, et qu'ils apprennent d'eux la manière d'agir dans telle et telle circonstance. On n'a qu'à se rapporter à ce que nous avons dit de l'extase. Il n'est pas possible, en effet, que ce sujet revînt si souvent, dans presque tous les rituels, si de fait il n'y en avait pas.

Dans ces zaouia, ne trouverait-on pas des hommes qui, semblables aux fakirs de l'Inde, se laissent tomber en décomposition tout vivants, afin de pouvoir jouir plus facilement d'extases et de visions, afin de se rendre plus propices les démons et leur chef. Nous le répétons ici, aux deux derniers degrés de l'extase, il y a vraiment apparitions non de Dieu, mais du démon ; les Khouan se prosternent devant lui, l'adorent et lui rendent leurs hommages. Là aussi donc, Satan reçoit un culte. A-t-on remarqué ce qui arrive au 3e degré, cette fumée qui enveloppe les 10.000 lumières et qui est un signe que celui qui l'aperçoit doit renoncer à être Mohammedi et Touhidi ? Ne serait-ce pas là aussi une élection faite par Satan des Khouan qu'il aime particulièrement !

Nous voudrions maintenant pénétrer plus loin dans ce mysticisme. Nous voudrions faire voir combien Satan sait tromper les pauvres malheureux qui se jettent dans ses bras, et les empêcher de pratiquer n'importe quelle vertu. Quand on compare les diverses règles des ordres religieux catholiques avec celles des ordres musulmans, on est étonné d'une chose : les premières poussent l'homme à la vertu, les secondes, sous le prétexte de la vertu, les poussent au crime. Les premières enseignent à ceux qui veulent les suivre que la première des vertus est l'humilité; que toute âme qui veut vraiment faire des progrès dans la voie de la perfection ne doit jamais désirer ces grâces extraordinaires, visions, extases, dons des miracles, de prophétie qui ne sont pas toujours des signes de sainteté. Au contraire, les règles des ordres musulmans font un commandement et une obligation à tout individu de souhaiter, de vouloir, bien plus, de chercher à acquérir, par des moyens mauvais, ces faveurs que Dieu n'accorde qu'à ceux qu'il a aimés spécialement. Aussi, tandis que nos saints sont capables des plus grandes choses, la plupart des chefs des ordres religieux sont incapables d'agir ; nous avons dit pourquoi ; et pour nous, c'est encore là un des signes du satanisme de ces congrégations, car les chefs doivent pratiquer ce qu'ils ordonnent, et cependant nous verrons Snoussi et ses fils travailler avec une ardeur infatigable à établir leur ordre; nous montrerons même que Albert Pike, malgré son activité infatigable, ne l'atteint pas. On ne se figure pas ce que c'est que gouverner un ordre qui s'étend du Touat à La Mecque, alors que

les voies de communication sont loin d'être semblables à celles de l'Amérique. Quelles vertus faudra-t-il louer dans ces hommes ? leur frugalité et leur mortification ? leur vertu s'évanouit ainsi que les mérites qu'ils ont acquis à cause du but qu'ils se proposent ; leur amour du silence et de la retraite ? C'est un moyen de favoriser leur paresse et leur apathie naturelle ; mais cet amour de la solitude n'est pas bon, car ils sont inutiles à la société. Que faudra-t-il donc louer en eux ? Nous l'ignorons; sous tous les rapports, sous tous les points de vue, nous ne trouvons en eux que des vices : orgueil, paresse, injustices sans nombre, du chef de l'ordre envers les inférieurs, jusqu'au pauvre Khouan; voilà leurs vertus, voilà certes ce que nos franc-maçons loueront en eux.

CHAPITRE VI.

Les ennemis des Ordres Religieux.
Leur caractère politique. — Les Taïbya.

Jusqu'ici, nous n'avons vu les ordres religieux que livrés à eux-mêmes, prospérant dans l'ombre, et faisant de nombreuses recrues. Rien jusqu'ici n'a semblé devoir entraver leur marche, et il a dû sembler à quelques lecteurs que bientôt leur but allait être atteint, que le panislamisme arriverait à son but plus vite que le panslavisme et surtout que le panhellénisme. Qu'ils se détrompent. Les ordres religieux musulmans devaient rencontrer de terribles adversaires, qui certes ne leur ont pas manqué. Nous allons donc les voir à l'œuvre ; nous allons voir tous les ménagements des gouvernements qui ont le plus à craindre, et aussi toutes les sévérités qu'ils ont dû déployer contre eux, suivies tout à coup d'une influence plus grande de l'ordre persécuté. Ce seront là les deux grands ennemis : ce sera le côté tragique. A côté de cette grande lutte, nous aurons un peu de comédie pour nous égayer, et le lecteur verra qu'il n'y a pas qu'en Europe où les moines et capucins soient l'objet de la risée du peuple.

En Algérie et en Turquie, il y a ce que nous appellerons les Marabouts indépendants et les Marabouts salariés par l'Etat. Chaque année, l'Etat dépense en Algérie une somme assez rondelette pour payer ses pires ennemis. Nous savons bien que quelques-uns de ces gens salariés ne nous

feront pas de mal, n'exciteront pas à la révolte leurs coreligionnaires, mais croyons-nous nous en faire des amis fidèles ? Oui, nous réussirons une fois sur cent. Le Musulman, nous ne cesserons de le répéter, a une haine mortelle contre la civilisation et le progrès ; il est routinier de sa nature, à tel point qu'il préfère les pentes abruptes de son sentier à la magnifique route dont le gouvernement a doté son pays. A cet amour de la routine, il joint un amour presque égal du lucre, et pour lui la perfection serait de mener ici-bas une vie de délices, pour jouir encore des délices du paradis promis aux croyants. Aussi, malgré la défense expresse que fait la tradition d'accepter aucun salaire pour les fonctions de Marabout ou de professeur, il se trouve des âmes peu scrupuleuses qui veulent bien se faire les amis du gouvernement établi. Les Khouan, rigides observateurs de l'Islam, criant sans cesse contre la corruption de leurs coreligionnaires, ne peuvent pardonner ces transgressions aux représentants de la religion et leur jettent sans cesse à la face ces paroles du docteur turc Mohammed ben-Pir-el-Berkaoui. Tout Musulman ne doit faire « ni les fonctions d'imam, ni l'annonce de la prière, n'enseigner ni le Coran, ni la théologie pour un salaire ». (Rinn, page 9.) De là des haines, des querelles et des disputes entre Khouan d'un côté, Marabouts et Euléma de l'autre.

Ces querelles ne datent pas d'hier. Elles remontent à l'origine même de l'Islamisme, quand les Soufi firent leur première apparition dans l'Islam et voulurent y introduire les doctrines panthéistiques de l'Inde et de la Perse. Cette lutte a continué toujours dans l'Islam avec des inter-

valles de crise aiguë ou de repos plus ou moins complet. Nous avons déjà dit que plusieurs Soufi ont payé de leur tête leur attachement à leurs doctrines, et nous avons cité le cas de Scherourdi mis à mort au Caire par Salah-ed-din.

Cette querelle serait pour nous sans intérêt; mais, de nos jours, elle a repris une recrudescence qu'elle n'avait pas eue jusqu'à ce moment. Depuis l'occupation d'Alger et de son territoire, surtout depuis que la France a pris Tunis et que l'Angleterre a établi sa domination effective sinon nominale sur l'Egypte, un cri de fureur et de haine s'est élevé de tous les cœurs vraiment fidèles à l'Islam. Tous les Khouan ont rejeté hors de la vraie religion tous ceux qui veulent servir les chrétiens et reçoivent d'eux un salaire. C'est en vain que les Marabouts ont essayé d'enrayer leurs progrès; ils ont voulu d'abord les faire paraître hérétiques. Les Khouan ont prouvé leur orthodoxie par la chaîne. Alors, ils ont attiré sur les derwich le ridicule, là ils ont réussi. La littérature arabe est remplie d'anecdotes piquantes et des railleries les plus fines contre les Khouan. Telle fable de Bidpaï rappelle involontairement un des fabliaux du moyen âge, où toujours le moine devenait le dindon de la farce. C'étaient là des plaisanteries fines, agréables, déparées malheureusement trop souvent par de la grossièreté.

Ces tracasseries n'ont pas attiré sur les Khouan les animosités des fidèles, et souvent, loin de diminuer leur influence, elles ne font que l'augmenter. Les Marabouts salariés sentent bien d'ailleurs eux-mêmes la fausseté de leur posi-

tion ; ils savent bien que la vraie doctrine de l'Islam condamne ces faux Marabouts, qui, par amour de l'argent, transigent avec le pouvoir, ils savent bien que, d'après le Coran, le sacerdoce et l'empire doivent être dans une même main, que le sacerdoce doit avoir le pas, que, en acceptant un salaire d'un gouvernement quelconque, ils se placent au-dessous de lui, et sont par conséquent en contravention directe avec la vraie doctrine.

Aussi, malgré tout, envers et contre tous, les Khouan font des progrès, et menacent peu à peu l'influence des Marabouts locaux salariés. Le peuple court à eux parce qu'il voit en eux les vrais représentants de la religion. Nous autres chrétiens et catholiques, nous ne pouvons nous faire une idée exacte de l'état des peuples musulmans. Avant d'être Turc, Syrien, Algérien, le Musulman est Musulman, ou plutôt la nationalité n'existe pas pour lui ; il est Musulman et c'est tout. Le pays natal lui tient peu au cœur. Un magrebi (marocain) que le sort jettera sur les côtes de Syrie se trouvera toujours dans sa patrie aussi bien qu'un languedocien que le hasard amènerait à Paris. Le christianisme a développé chez nous l'amour de la patrie ; nous sommes catholiques et français, mais nous ne voudrions pas être obligés de choisir entre les deux, et nous préférerions la mort plutôt que de perdre ces deux titres ; le Musulman n'a pas de patrie ; il est citoyen de l'Islam, son roi c'est Dieu, c'est Allah, maître absolu, qui, selon la saine doctrine du Coran, doit avoir ici-bas un vicaire qui commandera à tous les croyants, n'importe où ils se trouvent. On voit que la

théorie de la paix universelle remonte bien haut dans les siècles, et que la franc-maçonnerie ne l'a pas inventée. Chose curieuse : Partout où Satan fait sentir son influence, il n'est question que de philanthropie, de liberté, d'égalité : ses adeptes en parlent précisément parce qu'ils ne les connaissent pas et que l'homme y aspire sans cesse. Ainsi donc, malgré tous leurs efforts, les Marabouts et Euléma payés par un gouvernement pour remplir leurs fonctions ou donner l'enseignement aux jeunes gens musulmans, ne pourront jamais contrebalancer l'influence des Khouan. Le peuple, sans doute, s'amusera beaucoup de leurs jeûnes, de leurs mortifications, et aussi de leur rapacité (pour employer le mot du P. Faber, c'est une faible compensation à leurs jeûnes et mortifications), mais au fond il verra en eux les représentants de la nationalité, qui, pour lui, se confond avec la religion. Longtemps encore les populations algériennes répéteront le proverbe qu'ils aiment à faire entendre aux oreilles de l'étranger : « Méfie-toi de la femme par devant, de la mule par derrière, et des Khouan de tous les côtés » ; mais, malgré cela, elles le vénéreront, lui offriront avec zèle et abondance tout ce dont il aura besoin, inclinera sa tête sous sa bénédiction, et se prosternera devant celui qui est en communication avec les esprits, et qui, guidé par l'esprit de Mohammed le prophète de Dieu, doit rendre à l'Islam son éclat, sa gloire et sa splendeur (1).

Le but que se proposent les Marabouts et les

(1) Nous avons cité la diatribe de Charani contre les Khouan, et l'anecdote piquante où il raconte qu'un derwich fanatique se laissa mourir de faim pour avoir voulu trop jeûner.

Euléma en attaquant ainsi les Khouan est bon et louable ; ils ne triomphent pas, parce que Satan est avec les Khouan, parce que les Marabouts et les Euléma, pour vaincre, devraient se trouver dans le camp de Dieu ; or, ils sont dans le camp de Satan. Qui pourrait leur donner la force de triompher ? Nous en dirons autant des gouvernements turcs, qui ont voulu essayer de se défaire des ordres les plus ombrageux. C'est en vain qu'ils ont essayé, ils n'ont pu réussir. Pour les dompter, ils ont essayé deux moyens extrêmes : les rigueurs et les faveurs ; aucun des deux n'a réussi pour s'attirer leur amitié, et, aujourd'hui plus que jamais, la Sublime Porte doit craindre et trembler devant leurs exigences ; car elle doit aussi ménager l'Europe. Pressé d'un côté par les Khouan qui veulent bon gré mal gré le ramener à la doctrine politique de l'Islam, arrêter les progrès toujours croissants de l'Europe et de la civilisation et lancer sur elle leurs hordes fanatisées, pressé d'un autre côté par l'Europe menaçante qui ne veut pas souffrir à sa porte un état plongé dans la barbarie, sachant qu'il n'existe que parce que l'Europe le tolère à cause de sa faiblesse, et qu'au premier mouvement qu'il fera pour s'opposer à elle, l'Europe le jettera en Asie, le sultan de Stamboul hésite, et cette hésitation le perdra. Un jour ou l'autre il sera victime du fanatisme des Khouan et tombera sous leur poignard.

Depuis que l'imamat n'existe plus, tous les gouvernements musulmans ont vu dans les ordres religieux de terribles adversaires. Aussi, les ont-ils combattus par tous les moyens

possibles, ne reculant pas devant le massacre d'une foule de Khouan. Que de fois les sultans ont essayé leur force et leur puissance contre la force et la puissance morale des Khouan : toujours ces derniers ont triomphé. Quand Si Mahmed-Ben-Aïssa, fondateur de la secte des Aïssaoua revint de ses nombreux pèlerinages, suivi d'un grand nombre de disciples qu'attirait sa réputation de sainteté, sa gloire fut assez grande pour s'attirer la haine du sultan de Méquinez, Mouley-Ismaïl. Tout le monde louait le saint, tout le monde venait le visiter, tout le monde le vantait et le glorifiait, en sorte qu'un étranger aurait cru que le vrai maître était Si Mahmed-ben-Aïssa, le protégé de l'enfer, le maître du puits et de l'olivier. Ce surnom a été donné au fondateur des Aïssaoua parce que, dit la légende, un olivier qu'il avait planté lui donnait assez de fruits pour se nourrir lui et ses disciples, et qu'un puits qu'il avait creusé suffisait à leur subsistance. On voit combien l'imagination populaire exaltait cet homme dont tout le mérite est d'avoir rapporté de ses nombreux voyages quelques notions d'agriculture qui suffisaient à faire produire le centuple à une terre fertile jusque-là inculte.

Mouley-Ismaïl ne put supporter plus longtemps que le peuple méconnût sa grandeur et cessât de lui faire la cour pour se rendre au gourbi d'un pauvre malheureux. Il ordonna à Ben-Aïssa de quitter sur le champ Méquinez : le saint obéit, et, suivi de ses disciples, il sortit de la ville ; en route, ses nombreux disciples n'ayant rien à manger, avalaient des pierres, des serpents venimeux, et trouvaient, dans ces matières indi-

gestes, une excellente nourriture ; c'est là l'origine de ces tours prodigieux et diaboliques qu'opèrent les Aïssaoua. Celui qui fut le plus marri, ce ne fut pas le saint : le sultan était occupé à faire bâtir de magnifiques palais ; tous les ouvriers abandonnèrent les chantiers pour suivre le saint dont ils se disaient disciples. Mouley-Ismaïl dut tolérer dans sa ville une autorité égale à la sienne : il rappela Ben-Aïssa et lui permit de faire tout ce qu'il voudrait. Celui-ci consentit à rentrer, mais à une condition : c'est que ses disciples seraient dispensés *d'impôts et de corvées*.

Voilà quel fut le résultat de cette lutte. Les sultans sont convaincus que le tort est de leur côté ; un moment ils triomphent parce que la force vient à leur aide, mais que peuvent-ils quand tout un peuple acclame le saint de Lucifer.

Presque tous les chefs d'ordres importants ou leurs successeurs ont eu à souffrir de la part des gouvernements musulmans. Ceux-ci ne trouveront jamais un appui dans le peuple. Sans doute, comme nous l'avons déjà dit, le peuple tournera en ridicule le derwich, le Fakir ou le Khouan, il en rira à l'occasion et s'amusera de lui comme nous rions du bon capucin ; mais les pratiques religieuses que s'imposent les derwich, et puis cette pensée que ce sont eux qui sont les vrais patriotes, qui refusent toute transaction avec l'Europe et avec la croix ; qui sans doute s'inclinent devant le sabre du Français vainqueur et même obéissent à ses lois (1),

(1) Voici, en effet, le raisonnement que font les Khouan ; c'est Dieu qui a permis que pour un moment le Français domine : il

si elles ne sont pas opposées à celles de Mahomet; mais aussi que ce sont eux qui ne traiteront jamais de la paix avec les chrétiens tant que le dernier des Musulmans ne sera pas libre chez lui et ne dépendra pas de l'imam suprême : voilà la force politique des Khouan et ce qui les rend plus terribles que l'Europe à la Sublime Porte. Elle le sent bien ; elle a essayé à peu près tous les moyens pour les gagner; de plus, le sultan sait bien que c'est grâce à elles qu'il est parvenu au trône, qu'elles l'ont aidé, espérant trouver en lui un héroïque défenseur de l'Islam. Souvent ces princes, initiés eux aussi aux sectes musulmanes, comprenant le danger que court leur trône, ont préféré la paix avec l'Europe qu'avec leurs frères ; de là des massacres nombreux, des suppressions d'ordres religieux qui bientôt, renaissant de leurs cendres, apparaissent plus terribles qu'avant leur destruction.

Sous Mohammed IV, le vizir Kouprouli Mohammed Pacha voulut en finir avec quelques ordres : les Mouleya, les Khelouatya, etc., éprouvèrent tour à tour la fureur de cet homme : qu'arriva-t-il ? Les ordres disparurent pour quelque temps dans l'ombre : ils laissèrent passer cet homme qui n'usait de son pouvoir que pour les persécuter, poussé par l'envie qu'il leur portait : le vizir disparut, et on vit alors l'impuissance des sultans ; ces ordres persécutés reparurent plus forts et plus vigoureux, portant, de plus, sur leur front, l'auréole de la persécution et du martyre. Dans notre siècle, en 1826, le sultan Mahmoud est célèbre par la destruction du for-

faut donc se soumettre, mais garder toujours la ferme espérance que le Musulman rentrera dans ses droits.

midable corps des janissaires, soldats redoutables et terribles dont l'histoire est écrite, dans les Annales de la Turquie, avec le sang de leurs empereurs : le sultan tremblait devant eux, et cependant un d'entre eux parvint à s'en débarrasser. Après ce magnifique coup d'essai, il voulut se mesurer avec l'hydre aux cent têtes qui renaissait toujours sous les coups de ses prédécesseurs : il commença par les Bektachya. Pour trouver une exécution semblable dans l'histoire nous devrions remonter aux Templiers : l'ordre des Bektachya fut jugé selon les formes : le Cheikh-El-Islam, le premier des muphti de l'Islam, le Pape de l'Islam, présidait lui-même, avec de nombreux Euléma comme assesseurs, le tribunal et l'échafaud où furent exécutés publiquement le supérieur et ses deux Khalifa. L'ordre fut supprimé, les Moqaddem exilés après avoir vu leurs zaouia renversées, les malheureux Khouan obligés de changer d'habits et de vivre comme un simple Musulman. On croyait l'ordre disparu pour toujours, mais l'hydre à cent têtes, coupez-lui en une, dix repousseront ; les Bektachya furent bientôt réorganisés et reprirent leur place au soleil. C'était un échec de plus à ajouter aux autres si nombreux qu'avait déjà essuyés le pouvoir du sultan : et le peuple applaudit à cette résurrection, comme devait le faire tout vrai croyant.

Fatiguée de massacrer, la Sublime Porte a essayé d'un autre moyen, elle a voulu gagner à elle les ordres religieux. Le sultan a voulu relever son prestige aux yeux des croyants et favoriser ce semble ce mouvement de panislamisme. Mais l'Europe est toujours là, qui le pousse sans

cesse dans la voie du progrès et de la civilisation. Il voudra ménager la chèvre et le chou, et probablement sera un jour la victime de l'un et de l'autre. Ainsi, dans la Tripolitaine, les Snoussya, qui sont certainement les plus terribles ennemis du sultan de Stamboul, les Snoussya ont tous des postes importants et jouissent des plus grands privilèges. Tous les Moqaddem et Khouan lettrés qui desservent les Zaouia du littoral sont officiellement exemptés d'impôts. Les autres affiliés, quoique n'étant pas officiellement exemptés, paient ce qu'ils veulent au gouvernement turc. Les Cheikh et non les employés de la Sublime Porte ont influence sur les populations : celles du district de Ben-Ghazi sont toutes affiliées aux Snoussya, auxquels elles paient annuellement la ziara, bien plus fidèlement que l'impôt aux caisses du beylik. Bien plus, à Ben-Ghazi même, le plus grand personnage n'est pas le gouvernement turc, mais l' « Oukil-Ech-Cheikh » des Snoussya auquel le gouvernement turc alloue par mois la somme de 500 piastres ; tous les gens qui ont une fonction quelconque rétribuée par l'État sont Snoussya. Enfin, dans d'autres districts à l'est de Ben-Ghazi, les Caïmacans turcs sont plutôt tolérés : leur influence est nulle ; et les Snoussya exercent leur domination sans contrôle aucun.

Déjà donc, dans une province de l'empire turc, ils commencent à faire la loi, à imposer leur volonté, et à agir à leur guise. La Sublime Porte croit s'en faire des alliés ; elle ne réussira pas ; leurs progrès continueront avec une marche encore plus effrayante si l'Europe si la France en particulier ne s'y opposent. Et ce ne sont pas

seulement les Snoussya qui exigent en principe la nécessité de revenir aux institutions primitives de l'Islam. La plupart des ordres religieux érigent en principe cette parole de Chadeli : « Obéis à ton Cheikh avant d'obéir au souverain temporel. » Sous le spécieux prétexte de vivre dans la solitude, les Khouan devront éviter de fréquenter tout homme ayant le pouvoir. Jamais les Khouan vraiment fidèles à leurs engagements sacrés ne devront prendre part au gouvernement. Même les ordres franchement dévoués aux familles régnantes et qui ont été établis afin de contrebalancer l'influence des autres ordres comme les Taibya, au Maroc, ou les Madanya en Tripolitaine, dont le gouvernement turc se sert pour combattre les Snoussya, ont conscience de leur supériorité et de leur importance : « Ne craignez point, disait à ses disciples le fondateur des Taibya, ne craignez rien du gouvernement, il ne pourra vous détruire jamais et sans vous il ne peut rien, » parole qui caractérise bien l'état des gouvernements musulmans, même entre les mains des sociétés qui leur sont dévouées et la puissance de ces congrégations.

Ne croyons pas que les gouvernements n'aient pas, eux aussi, des auxiliaires, et que l'entente règne parfaitement dans cet antre de Satan; nous avons cité les Taibya et les Madanya qui se sont mis à la disposition du gouvernement marocain et de la Sublime Porte.

Nous allons dire ici quelques mots de ces deux ordres; nous verrons ainsi, sous son vrai jour, comment les ordres religieux jouent leur rôle politique.

L'ordre des Taibya est pour ainsi dire l'ordre

national marocain, c'est lui qui combat de toute son influence (querelle de paroisse et d'ordre) la marche toujours envahissante des autres ordres religieux. D'après une croyance assez répandue, le fondateur serait Mouley-Idris-Ben Abd-Allah, fils du Khalife Ali-Ben-Abou-Taleb, fondateur de la dynastie des Idricites. Il aurait fondé, à Fez, une célèbre université (VIII[e] siècle de notre ère) où se formèrent un grand nombre de savants musulmans, qui se constituèrent en association religieuse : au XVI[e] siècle, elle se serait divisée en deux branches. Le vrai fondateur de cet ordre fut un descendant de Mouley-Idris qui s'appelait Mouley-Abd-Allah, affilié aux Djazoulya, branche des Chadelya. Ce fut lui qui fonda la célèbre zaouia d'Ouezzan. Son but était de porter atteinte à l'influence des Qadrya dont le siège est à Bagdad et de donner un ordre national au Maroc. Aussi la protection officielle de l'empereur lui fut toujours accordée. Cependant il ne donna pas son nom à l'ordre qu'il avait fondé ; ce fut son troisième successeur : les Khouan, fiers des règles pleines de sagesse qu'il avait su leur donner, voulurent s'appeler de son nom : c'était Mouley Taïeb. Ce personnage passe pour être l'auteur d'une prophétie assez connue en Algérie ; il aurait promis à ses disciples la possession de toute l'Afrique du Nord ; mais, avant que cette promesse reçoive son accomplissement, les Français doivent y commander en maîtres. Il continua les traditions de l'ordre, et suivit toujours la même ligne de conduite que ses prédécesseurs. Ce fut lui, dit-on, qui, après avoir converti de nombeux nègres du domaine de l'Etat, les fit affranchir et en forma la garde

noire, si fidèle à l'empereur. Cet acte seul suffirait à prouver que les Taibya sont dévoués corps et âme au chérif, et que l'empereur du Maroc n'a pas d'amis plus dévoués. Dans toutes les circonstances difficiles, le chérif d'Ouezzan intervient pour sauvegarder les intérêts de son prince. Sans doute, ils ne sont pas ses esclaves ; et, comme des serviteurs fidèles ayant confiance dans leur fortune et leur puissance, ils peuvent dire sans exagération ce que leur disait Mouley-Taïeb : « Le sultan ne pourra pas se défaire de vous et ne fera rien sans vous. »

Ordre plutôt politique que religieux, cette association ne produira jamais de ces exaltés dont nous avons parlé au chapitre IIIe. Les visions, les extases, tout cela est à peu près inconnu chez eux, et le diker que nous avons cité plus haut sert plutôt de signe de reconnaissance que de moyen pour arriver à l'extase. Le Chérif d'Ouezzan, toujours général de l'ordre, n'est nullement hostile à la civilisation et au progrès : il suit d'un œil anxieux la politique de l'Europe et les convoitises des diverses nations sur son pays. Bien plus, le Chérif Abd-es-Sellem a voulu se placer lui-même directement sous la protection de la France. Comme ici nous ne voulons pas parler des relations politiques des ordres religieux et de la France, nous réservant de le faire, pour chaque ordre en particulier, dans la seconde partie, nous ne citerons pas les nombreux faits à l'appui de ce que nous avançons : il est certain toutefois que la France, depuis plus de cinquante ans, a de puissants amis auprès de l'empereur du Maroc, et que presque tous les Chérifs d'Ouezzan qui se sont succédé depuis 1830 nous

ont été favorables. Malgré tous les efforts des Taibya pour entraîner le Maroc dans le concert des nations européennes, malgré tous leurs efforts pour faire sortir leur pays de l'ornière musulmane, nous doutons qu'ils puissent longtemps encore, livrés à eux seuls, soutenir les efforts combinés des Qadrya, des Derqaoua, Tidjanya et surtout des Snoussya.

L'empereur du Maroc a donc, dans les Taibya, des alliés fidèles sur lesquels il peut compter; faut-il en penser autant des Madanya? Servent-ils avec autant de zèle les intérêts du sultan de Stamboul? Evidemment non. L'empereur de Constantinople, qui favorise tant les Snoussya dans la Tripolitaine, voudrait cependant opposer au torrent qui va tout ravager une digue assez puissante. Les Madanya ne sont qu'une branche des Derqaoua, qui se rattachent à la grande famille de Chadeli. Les plus grands ennemis des Turcs sont certainement les Derqaoua; pour eux, derqaoui est synonyme de révolté et de rebelle. Les Derqaoua et les Madanya ne suivent plus la règle de Chadeli en matière politique. Nous avons cité plus haut la parole qu'il prononçait souvent devant ses disciples : Obéis au Cheikh avant d'obéir au pouvoir établi ; et il ordonnait à ses disciples de ne pas se mêler des choses terrestres, de ne pas s'occuper de politique, et surtout de ne pas désirer le pouvoir. Cette théorie, un peu platonicienne de résistance au gouvernement établi, n'était pas faite pour plaire à quelques esprits turbulents : de là naquirent les Derqaoua, qui se scindèrent encore, et, de cette scission, naquirent les Madanya. Ce sont ces derniers, véritables révolutionnaires, qui ne demandent

qu'à renverser tout gouvernement, que la Sublime Porte, dans sa sagesse et son habileté, a voulu opposer aux autres ordres. Les Madanya n'ont qu'un but : chasser les chrétiens de l'Afrique et de l'Asie ; et puis, comme les Snoussya, établir l'imamat ; en somme, ils ont le même but, sans avoir le même nom ; mais nous croyons que les Snoussya, par leur habileté, sauront bien vite les gagner à leur cause. En attendant, les Madanya se rient des Turcs, et, sous prétexte de les servir, sont les meilleurs auxiliaires des Snoussya.

On le voit : les sociétés secrètes musulmanes poursuivent leur but avec acharnement et une persévérance digne d'une meilleure cause. Malgré les railleries et les haines d'un clergé salarié, malgré les sarcasmes et les railleries que leur prodiguent les poètes et auteurs musulmans, malgré les persécutions les plus cruelles qu'elles ont eu à subir, les congrégations musulmanes sont de plus en plus terribles. Elles regardent l'Europe d'un œil menaçant. Dans la 2e partie, nous parlerons des progrès effrayants, en particulier des Snoussya, dans le Soudan, où plusieurs royaumes sont entièrement gagnés à leur ordre, où les rois ne sont que de fidèles affiliés de l'ordre et en quelque sorte les Khalifa du grand maître de Djegboub. Elles se comptent : toutes n'ont qu'un même but ; et, à part les Taibya, au Maroc, les Bektachya et quelques autres plus importantes en Turquie, toutes les autres sont prêtes à jeter dans la mer le chien de chrétien et le Turc apostat. Qu'est-ce, en effet, que les Taibya, en face des légions innombrables des Snoussya, des Rahmanya, des Qadrya, des Tidjanya, etc., qui entourent d'un

vaste réseau tout le bassin de la Méditerranée. Du golfe de Gabès à la frontière du Maroc, la France compte seulement 60.000 hommes. Les Rahmanya seuls, disséminés sur un espace relativement restreint de Bône à Alger sont plus de 100.000, et, nous pouvons nous y attendre, ils nous feront une guerre sans merci, auprès de laquelle les horreurs de Palestro et de Sarda ne seront rien.

Aussi, en terminant cette première partie, et avant de montrer la force et l'organisation de chaque ordre en particulier, adresserons-nous à la France le même cri que le grand cardinal que l'Algérie a perdu : « Le danger, le vrai danger est là, » et nous terminerons par ce mot du fils de Snoussi à un personnage étranger, auquel il montrait ses magasins bien fournis et tout l'outillage bien complet pour fabriquer des armes : « Contre qui destines-tu cet armement formidable, lui demanda l'étranger, est-ce contre les Français ou les Turcs ? — Contre tous les deux, je veux tout exterminer le chrétien et le Turc. »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Qadrya (an 561 de l'Hégire; 1166 de J.-C.).

Dans la première partie de notre étude, nous avons surtout visé à faire connaître les sociétés secrètes musulmanes et à faire voir leurs points de contact. Nous ne devons pas, encore une fois, nous les figurer pareilles aux sociétés de l'Europe : L'Arabe devient Khouan en suivant la pente naturelle de la doctrine de l'Islam, tandis que le catholique doit sortir de la bonne voie pour se lancer dans l'œuvre de Satan ; le culte de Satan, voilà le but final de toutes ces sociétés. Chez les Khouan, Satan se transforme en ange de lumière, et, comme nous l'avons dit, être Touhidi, c'est-à-dire être favorisé des visions de l'Etre suprême, est le dernier degré de l'extase ; chez les Palladistes, Satan se transforme aussi quelquefois en ange de lumière, mais comme le démontre le docteur Bataille par les nombreux faits qu'il raconte, il apparaît aussi quelquefois avec ses caprices et sa mauvaise humeur.

La deuxième partie de notre étude sera bien plus intéressante : nous suivrons pas à pas depuis leur origine chacune des congrégations musulmanes, nous les verrons à l'œuvre, d'abord agissant lentement, et faisant peu à peu l'œuvre de

Satan, sans bruit et sans difficultés, puis tout à coup, quand l'épée victorieuse de la France aura fait tomber Alger la bien gardée, et Tunis la verte, se levant toutes pour combattre plus ou moins ouvertement le progrès, la civilisation et le christianisme. C'est à une guerre que nous allons assister, et nous aurons à enregistrer bien des défaites de notre côté ; comme toujours, nous dirons toute la vérité, donnant comme certain ce qui est certain, et comme des hypothèses ce qui n'est qu'une hypothèse. Auparavant, le lecteur nous permettra de lui faire connaître ce champ de bataille aussi grand que l'Europe, et les moyens dont dispose la France pour s'opposer à ce torrent.

De l'Atlantique à la mer Rouge, de la Méditerranée au Congo, s'étend un immense territoire arrosé seulement par quelques fleuves très rares : le Sénégal, la Gambie et le Niger se jettent dans l'Atlantique ; le Cheliff, la Seybouse, la Medjerdah et le grand Nil, dans la Méditerranée. Cette terre, que nous pouvons à juste titre appeler la terre maudite et la terre des mystères, est encore inconnue du genre humain ; seuls quelques hardis explorateurs ont pu y pénétrer, et n'ont vu que ce que les indigènes ont voulu leur laisser voir. Aucune autre partie du monde ne peut lui être assimilée ; aucune autre ne présente d'aussi grands dangers pour les voyageurs. A la chaleur torride du jour succède la température glaciale de la nuit, et à part les trois cents kilomètres qui, de Nemours à Tunis, longent les côtes de la Méditerranée, et dont nous pouvons faire un des plus riches pays du monde, le reste n'est qu'un désert, semé de temps en temps que de quelques

oasis. Jamais la main de l'homme n'avait fait jusqu'ici aucun effort pour améliorer ce triste pays. Bien plus, l'indolence, la négligence, la paresse ou le fatalisme ont laissé dépérir les richesses que, autrefois, on pouvait retirer de ce sol, car le Sahara n'a pas toujours été aride : un fleuve immense le parcourait, l'Oued Igharghar l'arrosait et le fécondait ; encore de nos jours, on en voit les vestiges puissants. Ce pays de la désolation convenait bien à l'œuvre de Satan. Tandis, en effet, que Dieu semble de préférence choisir les endroits agréables, et qu'il avait placé nos premiers parents dans un lieu de délices, Satan préfère les lieux arides, sans eau, images de son âme désolée et de son infernal séjour. Là, dans l'ombre et les ténèbres du désert, l'Islam développe peu à peu le germe dévastateur qui un jour s'unira aux gnostiques d'Europe, comme ils voulurent le faire au moyen-âge, et alors, nous le croyons, ce sera une guerre sans merci à l'Eglise catholique, et peut-être le signal de la lutte qui précèdera l'Antéchrist. La suite de cette étude fera connaître les moyens d'action dont dispose cette vaste conspiration pour arrêter les progrès sans cesse envahissants de l'Europe chrétienne.

Quand on songe aux moyens dont disposent la France et l'Europe, on est saisi d'effroi. Là vraiment on reconnaît la main du Tout-Puissan et on est convaincu que le démon ne peut que ce que Dieu lui permet. La civilisation dispose de deux forces : l'armée et la religion. Malgré tous les efforts des Taibya pour arrêter les progrès des sociétés musulmanes au Maroc, cet éta est entre les mains des chefs d'ordre. Au jour où

ils le voudront, les Marocains se lèveront en masse malgré les ordres les plus formels de leur empereur et du Cheikh d'Ouezzan ; nous le prouverons dans ce chapitre quand nous parlerons des agissements d'Abd-el-Kader au Maroc, de 1840 à 1845, et comment l'empereur ne put l'expulser de ses états, mais comme malgré lui dut le suivre dans la guerre contre les Français, uniquement parce qu'il était Moqaddem des Qadrya, et qu'il faisait la guerre sainte ; la civilisation ne peut pas compter sur cet empereur qui est à la disposition de tous les Cheikh et doit leur obéir sous peine de voir ses sujets se révolter contre lui, et même peut-être le détrôner. Des frontières du Maroc au golfe de Gabès, la France commande au nom de la civilisation, et elle impose ses volontés grâce à l'appui de 60.000 baïonnettes. Sans doute aujourd'hui la paix règne dans cette partie de l'Afrique, mais ne nous faisons pas illusion. Loin d'avoir gagné en influence depuis 1871, et d'avoir abattu les ordres religieux, ne sont-ce pas eux qui ont pris le dessus; qu'avons-nous fait, par exemple, pour enrayer la puissance des terribles Rahmanya et prévenir de nouveaux massacres comme ceux de Palestro. En 1889, au mois de juillet, je me promenais dans la principale rue de Palestro ; là on me montra l'un des principaux acteurs de l'insurrection de 1871 ; malgré les quelques années de prison, il n'avait pas perdu de sa fierté, et il semblait dire (je n'ai pas eu le bonheur de l'entendre comme d'autres) qu'il était prêt de nouveau à recommencer. Au premier signal, cent mille hommes habiles à manier un fusil se lèveront comme par enchantement ; que feront alors les quelques poignées

de braves qui devront faire régner l'ordre dans ces montagnes abruptes, dans ces ravins inabordables, où une centaine d'hommes déterminés peuvent arrêter une armée. Plaise à Dieu que pour la France ne surgisse pas un nouveau 71.

Si les choses en sont à ce point à 80 kilomètres de la côte, dans un pays sillonné par un chemin de fer, où on ne remarque guère que le Fort national capable de tenir en respect les Kabyles, car on ne peut compter sur le mur qui entoure Bordj-bou-Areridj et autres petits villages, que sera-ce quand nous devrons combattre à 500 ou 600 kilomètres dans le sud, quand il faudra tenir en respect les Khouan du Touat, etc. ? Là, pas de chemin de fer ; la dernière station est Aïn Sefra (1), dans le département d'Oran, Berrouaghia (environ 60 kilom. sud de Médéah) dans celui d'Alger, et Biskra dans celui de Constantine. Dans le désert, le vainqueur sera celui qui aura les meilleurs mehari et les meilleurs chameaux de trait. Pour nous, sans vouloir rien exagérer, nous croyons que, dans le cas d'une guerre européenne, la victoire pencherait du côté des Khouan, s'ils savaient s'unir ; mais nous montrerons que ces diverses sociétés sont loin de pratiquer la charité qu'elles recommandent tant dans leur théorie ; ils sont comme les loups qui se dévorent entre eux quand ils ont dévoré le faible agneau.

Dans la Tripolitaine, la civilisation n'a aucune force à sa disposition ; tous les pouvoirs civils, militaires et religieux sont entre les mains des Khouan, qui paient toujours très fidèlement la ziara à la zaouia, mais rarement l'impôt au

(1) Le chemin de fer va maintenant à 80 kilomètres au sud d'Aïn Sefra.

beijlek. Dans beaucoup de districts même, les caïmacan turcs sont plutôt tolérés, et le vrai maître est le chef de la zaouia. Nous avons même dit que l'oukil-ech-cheikh des Snoussya recevait par mois 500 piastres du gouvernement turc. Nous complèterons en son temps ce que nous avons dit au chapitre où nous avons parlé des ennemis des ordres religieux, et où nous avons montré que les Turcs se laissent tromper par les Madanya, et qu'ils essaient en vain d'apaiser les Snoussya.

En Egypte, l'Angleterre commande effectivement à peu près comme la France en Tunisie. Nous ne dirons qu'un mot : partout où passe John Bull, il s'accommode très bien de l'œuvre de Satan. Malheureusement aussi, un jour viendra peut-être où ils pourront avoir du regret d'avoir si bien fait partout l'œuvre de Satan ; quant à nous, nous croyons que la civilisation doit espérer bien peu de chose de leur part, et que ce ne sont pas eux qui opposeront une digue aux progrès toujours croissants du panislamisme.

Ce moyen que nous venons d'indiquer est, à notre avis, seulement un bouclier ; c'est un protecteur contre les ordres religieux, ce sera lui qui sauvegardera notre influence et notre domination, mais n'arrêtera pas les ordres religieux dans leur marche si rapide. Un second moyen doit venir après celui-là : c'est la réaction contre ces ordres ; c'est l'introduction de notre civilisation et de nos idées. Nous n'aurons rien à craindre des ordres religieux, mais alors seulement que lorsque nous aurons fait de tous les Algériens des chrétiens et des Français. Le principal moyen d'action dont dispose notre

patrie est, à notre avis, le clergé et le missionnaire ; du moment que le but poursuivi par toutes les sociétés musulmanes est d'arrêter les progrès de la civilisation en Afrique, il n'y a qu'un moyen de les dompter, c'est de répandre parmi eux le vrai progrès ; le missionnaire est donc le vrai pionnier de la civilisation, et, par son caractère, l'ennemi le plus ardent de toutes ces sociétés ; aussi que n'ont pas fait les Moqaddem et Cheikh pour entraver leur œuvre, et déjà six Pères Blancs ont dû payer de leur sang leur audace et leur amour pour le salut de leurs frères. D'ailleurs nous nous réservons de revenir sur ce sujet dans notre dernier chapitre.

Nous avons fait connaître tout à fait sommairement le champ de bataille où nous allons voir paraître les combattants et les principaux moyens d'action dont nous disposons pour arrêter les progrès des ordres religieux ; maintenant, nous allons étudier en particulier chacun des principaux ordres qui ont été fondés en Algérie, où dont beaucoup de membres sont Algériens. Nous commencerons par les Qadrya, dont Abd-el-Kader était Moqaddem.

Il n'y a pas, dans tout l'Islam, un saint plus vénéré que Abd-el-Kader-el-Djelani, né à Djelan, près de Bagdad, l'an 471 de l'hégire et décédé à l'âge de 90 ans, l'an 561 (1166 de Jésus-Christ). Des bords du Gange aux rives de l'Atlantique, tout Musulman implore le saint de Bagdad, celui que la croyance populaire a surnommé le sultan des saints, le roi de la terre et de la mer, la colonne de l'Islam : le malheureux qui vous tend la main pour demander l'aumône, la femme dans les douleurs de l'enfantement, le pauvre esclave

qui meurt sous les coups de son maître barbare, tout le monde implore Abd-el-Kader ; à tous les instants de la vie, dans un jour de malheur pour lui demander un appui, dans un jour de bonheur pour le remercier, sort de la bouche du fidèle croyant cette invocation : A Sid Abd-el-Kader ; et cette invocation les console, les soutient et les réconforte ; le croyant est assuré que jamais Dieu ne refuse la prière de Sid Abd-el-Kader, « dont l'âme plane entre le ciel et la terre, prête à venir en aide à quiconque a besoin de secours et à faire encore un miracle en sa faveur ; or, tout le monde sait que, par la volonté de Dieu, rien n'est impossible à Sid Abd-el-Kader ». Qu'a donc fait cet homme pour acquérir une telle réputation ?

Abd-el-Kader apparaît dans l'Islam comme l'une des plus belles figures de cette fausse religion. Descendant du prophète, il était né cependant de parents pauvres et peu aisés des biens de la fortune. Sa mère lui aurait donné une éducation morale peu commune pour un Musulman, et l'enfant aurait toujours suivi fidèlement les recommandations de celle qui lui avait donné le jour. Bien jeune encore, en effet, il se rendait à La Mecque, pour faire son pèlerinage, emportant avec lui quelque argent. Des brigands attaquèrent la caravane et dévalisèrent ses compagnons ; le voyant si mal habillé, ils pensèrent que c'était un pauvre malheureux : « Passe, lui dit le chef, je vois que tu n'as rien ». Mais lui, saisissant sa petite bourse dans laquelle il avait enfermé ses quelques pièces d'argent : « Tenez, voilà ce que j'ai. — Pourquoi n'as-tu pas gardé cette bourse pour toi et passer sans faire cet aveu ?

— Ma mère m'a recommandé de ne jamais mentir. » Le chef des brigands admira cette belle réponse, et déposa dans sa bourse, cinquante dinars d'or que Sid Abd-el-Kader distribua, dit toujours la légende, aux plus malheureux de la caravane (1).

Ce trait est vraiment beau dans la conduite d'un Musulman, qui est menteur par caractère et par tempérament ; quelqu'un a dit que l'homme mentait comme malgré lui et devait faire sur lui des efforts ; le Musulman est menteur et ment à chaque instant ; il suffit d'avoir séjourné pendant quelques jours dans le nord de l'Afrique pour en être convaincu ; le parjure ne lui coûte pas plus que le mensonge, et il est aussi grand voleur que grand menteur.

Autant Abd-el-Kader se distinguait par ses vertus du reste de ses compatriotes, autant

(1) Nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître les cinq espèces différentes de mensonges, d'après le docteur Tadhély, que peut commettre le Musulman, sans pécher ; on verra avec quelle habileté ce docteur de l'Islam a su faire des distinctions ; et à quelle distance bien loin, bien loin derrière lui il a laissé les Escobars modernes. Il y a cinq espèces de mensonges, nous dit ce casuiste relâché : « Le mensonge de précepte, c'est celui que doit faire le Musulman pour défendre contre les infidèles ses biens ou ceux de ses frères. Le mensonge illicite : c'est celui qui n'est d'aucune utilité pour la religion. Le mensonge louable, tel est celui qu'on fait aux infidèles en leur disant, pour les détourner de leurs projets d'agression ou de résistance, que les Musulmans font des préparatifs de guerre. Le mensonge peu convenable : telle est la promesse mensongère (d'un joujou, par exemple) que le mari fait à sa femme pour la rendre de belle humeur, etc. » Ce passage est extrait de l'ouvrage du docteur Tadhély... Le mensonge n'est défendu que quand il n'est d'aucune utilité pour la loi ; il ne l'est donc pas quand la loi en reçoit un avantage... Macromi et ses disciples, tous orthodoxes, disent : « qu'il est licite et louable d'en (du mensonge) faire usage en inventant des faits, quand ces faits tournent à la gloire de Dieu, ou sont en faveur du prophète. » Et, quatre ou cinq lignes plus bas, pour calmer les scrupules de ceux qui disent que le mensonge est défendu par le Coran, l'auteur que nous citons enseigne que dans le Coran « il est défendu de mentir contre le prophète (aléï), mais non en sa faveur : ilaï ». (*La clef du Coran*, par l'abbé Bourgade, dialogue 8.)

il se distingua par son intelligence, et il devint l'un des plus grands savants de son époque et l'une des lumières de l'Islam. Parmi ses maîtres, on cite Abou-el-Oufa-el-Kerdi, et Abou-Saïd-el-Mebarek-el-Makh-Zoumi par lequel il se rattache à l'ordre des Djenidya. Du haut de la chaire où il ne tarda pas à monter, il se fit l'un des plus ardents défenseurs et propagateurs du soufisme ; marchant sur les traces de Djenidi, il admira comme lui la philosophie indienne et y puisa ces principes dissolvants qui jettent le trouble et le désespoir au fond de l'âme qui veut vraiment réfléchir sur son état, et qui, pour les demi-savants, est le dernier effort de l'intelligence humaine ; dans cette philosophie, ces intelligences vulgaires trouvent une nourriture propre à les soutenir ; sans vie, sans énergie, sans ardeur, ils aiment à passer dans l'oisiveté les quelques jours de leur vie, couvrant cette paresse du beau nom de piété, tandis que les intelligences d'élite souffrent au milieu de ce vaste tourbillon du panthéisme, où l'être particulier est absorbé dans le grand tout : pas de consolations pour cette pauvre nature, car il n'y a plus pour lui ni espoir, ni Dieu. Nous ne nous y arrêterions pas si nous ne voulions faire remarquer où va se perdre la plus belle intelligence quand elle est abandonnée de Dieu, et quand le Seigneur des sciences ne la dirige pas. El-Djilani a été certainement l'un des plus grands philosophes de l'Islam. Il n'a pas eu en Europe la réputation d'Avicenne et d'Averroès, mais ses coreligionnaires lui ont rendu un culte dont nous ne pouvons que difficilement nous faire une idée. Et ce n'est pas seulement au fondateur d'un

ordre religieux que ce culte a été voué, c'est aussi au philosophe panthéiste qui, marchant sans crainte dans la voie tracée par Djenidi, a pu, sous le voile de l'orthodoxie, inonder l'Islam des doctrines les plus contraires à la religion fondée par Mahomet. Sa réputation comme professeur et savant fut immense, et sa gloire fit oublier celle de Djenidi, son maître (1). D'après l'historien Bou-Ras, il pouvait disserter sur treize branches différentes et écrivait avec une égale facilité en arabe, en turc et en hindoustan (2). Il a composé un nombre très considérable d'ouvrages ou opuscules sur des sujets de théologie ou de mystique qui sont très estimés. Les décisions faisaient force de loi, et dans toutes les discussions le dernier mot lui restait : fallait-il trancher une question entre les docteurs chaféites et kanbalites, le litige cessait dès que Abd-el-Kader avait parlé ; enfin, telle fut sa gloire, que, dans l'Irak, l'imamat lui fut abandonné par droit de mérite.

Comment s'étonner, après cela, qu'un de ses disciples ait écrit (3) : « Si Dieu n'avait pas choisi Sidna-Mohammed (sur lui le salut et la prière !) pour être le sceau des prophètes, il aurait envoyé Sid Abd-el-Kader, car c'est de tous les

(1) Djenidi est mort environ un siècle avant la naissance de El-Djilani, quand nous disons son maître, il faut prendre ce mot dans un sens large, comme quand nous disons que saint Augustin est le maître de saint Thomas.

(2) Nous prions les lecteurs de remarquer ce mot : cela nous montre encore une fois les rapports qu'il y a entre les différentes sociétés secrètes. A mon avis, toutes nous viennent de l'Inde ou de la Perse, et la franc-maçonnerie actuelle n'est que la transformation du manichéisme, autre doctrine indienne ; les sociétés secrètes musulmanes sortent certainement de la philosophie indienne, nous l'avons montré quand nous avons parlé du Soufisme.

(3) Cité par Rinn, page 175.

hommes celui qui, par ses vertus et son esprit de charité, s'est montré le plus semblable à Sidna-Aïssa (Notre-Seigneur Jésus-Christ), sur lui la bénédiction et le salut. » Des lecteurs, peu habitués à entendre parler de la religion musulmane, qu'ils ne connaissent guère que par le fanatisme et le fatalisme dont on accuse ses sectateurs, seront peut-être étonnés de voir l'éloge de Notre-Seigneur sortir d'une telle bouche. Cependant, ne soyons pas étonnés si les Musulmans sont pleins de respect pour Jésus-Christ qu'ils regardent comme le plus grand des prophètes, quoique Mahomet soit au-dessus de lui ; bien avant nous, l'Immaculée-Conception était pour eux une certitude, et jamais, dans cet immonde Coran qu'un honnête homme ne peut lire sans rougir presque à chaque page, jamais, dis-je, dans ce très immonde livre, vous ne trouverez un mot pour flétrir la Vierge des vierges !

Toujours, dit encore la légende, Abd-el-Kader professa une grande admiration pour Sidna-Aïssa ; il admirait surtout en lui sa charité sans bornes, cette charité qui le faisait prier pour ses ennemis, il porta bien loin cette admiration, et jamais, dans aucun de ses nombreux écrits, il ne proféra une parole, n'écrivit aucune ligne contre le Fils de Dieu. Bien avant nos modernes philosophes, Sidna-Aïssa passait pour un homme incomparable, et, à mon avis, c'est là une des ruses les plus perfides de l'Ange des ténèbres, faire passer Jésus pour un homme aussi grand que vous voudrez, mais toujours inférieur à l'Ange qui, dans son orgueil, contemplant sa beauté, voulut un jour s'asseoir à côté du trône de Dieu,

à la place réservée au Fils de l'Homme. Plein de vénération pour notre chef, Abd-el-Kader se montrait encore plein de tolérance pour les chrétiens : « Prions, disait-il, prions non pas seulement pour nous et pour tous les fidèles croyants, mais aussi pour les hommes que Dieu a créés semblables à nous. » Et de cette bouche impure sortait souvent cette invocation demandant à Dieu d'éclairer les ignorants et de se manifester à eux. On croirait entendre l'un des chefs de la maçonnerie, parlant de tolérance, de fraternité, de lumière, et invitant tous les hommes à la connaissance du Dieu-Bon, car, ne l'oublions pas, cet Abd-el-Kader, le soutien de l'Islam, a été favorisé plus que tout autre des apparitions de l'Ange des ténèbres. Ce n'est pas en vain que ses coreligionnaires lui ont donné des titres si pompeux ; ce n'est pas en vain que partout des chapelles, oratoires ou petites kouba s'élèvent en son honneur des îles de la Sonde aux rivages de l'Atlantique : on n'en compte, d'après des renseignements bien sûrs, que 200 ou 300 dans la seule province d'Oran.

Et cependant, on ne peut le nier, cet homme surpassa ses contemporains par sa vertu : nous avons cité un fait qui montre combien il avait le mensonge en horreur : vraiment, pour un Musulman, c'était un acte héroïque. On dit aussi que le détachement des richesses égalait son horreur du mensonge : nous avons vu comment il distribua à ses infortunés compagnons les cinquante dinars d'or qu'il avait reçus du chef des brigands. Plus tard, quand il fut parvenu au faîte de la gloire, quand des quatre coins de l'Islam sa réputation de savant lui attirait un

nombre incalculable de disciples, quand devant lui les princes et les grands de la terre durent s'incliner, quand il se vit revêtu de l'imamat, alors même, au sein de la gloire et au milieu des richesses, le grand saint de l'Islam resta, dit toujours la tradition, extrêmement pauvre : imitant les vertus de Sidna-Aïssa, il distribuait tous ses biens aux indigents, et ne gardait pour lui que le strict nécessaire. Quant à nous, chrétiens, qui savons ce que valent toutes ces vertus naturelles quand elles ne sont pas soutenues de la grâce d'en haut, nous ne croyons guère à tout ce désintéressement, et il nous semble entendre quelqu'un nous vanter chez Abd-el-Kader-el-Djilani le désintéressement que nous connaissons chez le souverain Grand Maître actuel de la franc-maçonnerie. Toujours est-il que si le fondateur de l'ordre fut très pauvre en esprit, ses successeurs même immédiats ne l'ont pas imité. Sans doute ils ne réclameront pas aussi impérieusement que d'autres ordres le paiement de la ziara, car ils savent que les offrandes des fidèles ne leur feront pas défaut, mais ils recevront avec empressement toutes ces offrandes, et loin de les donner aux malheureux, ils entasseront richesses sur richesses dans leur zaouia de Bagdad, au tombeau du grand saint de l'Islam, qui, même après sa mort, soutient et nourrit ceux qui se disent ses enfants selon la chair. Nous ne croyons donc guère à tout ce désintéressement d'Abd-el-Kader, et il dut bien poser les premières assises de ce grand trésor qui se trouve à son tombeau.

L'enseignement ne suffisait pas à cette âme ardente, plus préoccupée du salut de ses frères que de sa propre gloire, pour parler avec la

tradition. Un jour le zèle de la maison de Dieu enflamma son cœur, et, un bâton à la main, il parcourut l'Islam précédé par son immense réputation, prêchant partout les saines doctrines, c'est-à-dire le soufisme. De nombreux disciples l'entourèrent bientôt qui voulurent embrasser sa manière de vivre. Ainsi se fonda cet ordre, l'un des plus vigoureux de l'Islam, qu'il couvre encore de ses nombreuses branches. Le siège est à Bagdad, au tombeau du saint.

Nous sommes bien loin de l'Afrique du Nord, et plusieurs lecteurs doivent penser que nous nous oublions ; sans doute, l'ordre des Qadrya n'est pas un ordre algérien proprement dit comme celui des Rahmanya. Néanmoins, la branche algérienne a joué un tel rôle pendant la conquête et nous a donné tant d'embarras par le moyen de l'émir Abd-el-Kader, que l'on nous en voudrait de l'avoir omis. Aussitôt donc que le sultan des saints eut réuni autour de lui quelques disciples, il les lança sur l'Afrique pour « ramener les Berbères dans la voie orthodoxe », dit Rinn, page 177. A sa mort, l'un de ses nombreux fils, Abd-el-Aziz, prit la direction de l'ordre, et la souveraine maîtrise s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans sa famille.

Comme tous les ordres religieux, celui des Qadrya a pour but d'amener ses affiliés assez intelligents pour le comprendre, à la pratique du satanisme. Il veut les conduire, par les voies du mysticisme, dans ces hauteurs inconnues du reste des humains où Mahomet d'abord, puis l'Ange des ténèbres lui-même, se dévoilera aux yeux du Khouan assez heureux pour être appelé Touhidi. Il y a dans les manuscrits de cet ordre

de belles théories qui semblent admirables et ne paraissent respirer que la vertu ; ceux qui ne savent pas lire le sens caché sous ces mots, qui n'ont pas su comparer les différents ordres et n'ont pas pu, comme nous, pénétrer dans ce dédale de l'extase, comprendre les moyens adoptés pour arriver à cette fin vraiment satanique ; en un mot, ceux qui se contentent de lire un livre et de le jeter de côté ensuite, sans même daigner le relire, seront étonnés peut-être de nous entendre avancer de telles théories. Cependant, le long catéchisme que nous avons rapporté dans la première partie, et qui est extrait du *Recueil de la Société archéologique* (année 1865, page 410, cité par Rinn), devra frapper par sa ressemblance ceux qui sont habitués au langage des loges ; il n'y a pas jusqu'aux quatre lettres i. n. r. i. dont nous ne trouvions l'équivalent dans l'ordre des Qadrya, a'im, noun, ra, he : qui reçoivent la même interprétation que celle donnée par Ragon. (Cité par de la Rive, page 351.) Cette ceinture que donne le Cheikh n'est-elle pas semblable au tablier? et puis aussi nous nous souvenons que nous écrivons pour tout le monde et que nous aurons soin de ne jamais salir, même par nécessité, notre plume ; seulement, ceux qui auront lu Léo Taxil et connaîtront les différents sens donnés par la franc-maçonnerie, sauront deviner sans peine le dernier mot de tout ce dialogue que nous n'avons pas voulu abréger malgré sa longueur. Là aussi, dans ces réunions où le Khouan est initié, il y a un frère d'éloquence qui, dans la langue arabe, s'appelle : l'interprète des langues ; le Khouan aussi devra

avaler la figue qui, dans la maçonnerie arabe, sera une friandise, et tous les assistants devront y goûter, et on devra en envoyer aux frères éloignés, en signe de fraternité ; là aussi le Cheikh apprendra au néophyte comment Adam est tombé dans le paradis de délices, comment Dieu l'a revêtu du manteau et de la ceinture symbolique par les mains de Gabriel. Là aussi, dans cet ordre des Qadrya, des femmes seront initiées ; sera-ce en public, devant d'autres frères ou sœurs ? oui et non ; quelquefois, l'initiation se fera devant les frères ou sœurs, mais aussi d'autres fois le Cheikh sera seul avec la kheouatat ; malgré soi, alors, on songe à ce momen de l'initiation de la femme dans la maçonnerie féminine, où l'initiée se trouve seule avec un frère ; quand on connaît les mœurs arabes, quand on sait la recommandation que fait le Coran, que nous ne pouvons faire connaître qu'en latin : *utere muliere sicut agrotuos ab ante et atergo ;* quand on sait qu'il est impossible moralement qu'un Arabe voie une femme sans brûler d'un feu impur, on se demande si vraiment nos francs-maçons ont quelque chose à leur envier. Voilà l'ordre qui a été fondé par le saint de l'Islam.

Oui, nous savons de quelle utilité sera le beau serment que prêtera l'initié ; nous saurons ce qu'il veut dire et ce que nous devrons entendre quand il promettra d'observer les lois divines et brillantes, « *d'accomplir tous ses actes en vue de Dieu, d'accepter tout ce qu'il lui plaira de lui envoyer, et de le remercier des malheurs dont il l'accablera.* » (Rinn, pages 187-188). Le Khouan n'observera que deux choses : son ser-

ment de fidélité et ses obligations de Khouan, car il trouvera là dedans un moyen d'activer encore la haine qu'il nous porte, mais les lois divines et humaines ne l'embarrasseront guère, et un homicide et un adultère ne lui donneront pas du scrupule; mais oublier son diker, ne pas le dire chaque jour et au moment fixé, voilà le crime des crimes, le péché sans rémission, et celui qui l'a commis court grand risque de tomber dans l'enfer.

Nous avons donné plus haut le diker proprement dit des Qadrya, c'est-à-dire ce que chaque Khouan est obligé de dire afin de pouvoir bénéficier de son admission dans l'ordre ; car, nous l'avons dit, le suprême bonheur d'un Khouan, ce qu'il désire par-dessus tout, c'est l'acquisition du ciel dans l'autre vie, et sur cette terre la faveur de tuer un Roumi de sa propre main ; nous allons en parler dans quelques instants, quand nous parlerons de la guerre sainte, et de la pression qu'exercent alors les ordres religieux sur la conscience des Musulmans. Quant à la première partie, nous allons ajouter ici quelques mots pour compléter ce que nous avons dit sur le diker, et en général sur l'ouerd ou pratiques des Qadrya. Voici, d'après Si Snoussi, les pratiques qui sont la base de cet ordre si puissant.

La prière à haute voix que les affiliés doivent faire en se réunissant en rond; les mortifications et autres pratiques de la vie ascétique auxquelles peu à peu le Khouan fidèle doit s'assujettir pour dompter son corps aussi complètement qu'il le pourra, comme nous l'avons dit quand nous avons parlé de l'extase ; de plus, le Khouan devra s'habituer à manger peu et diminuer chaque

jour la quantité de nourriture ; la société de ses semblables devra lui être tout a fait étrangère, enfin, avant tout, il devra méditer sur la grandeur de Dieu et le louer sans cesse. Mais ces pratiques ne suffisent pas pour arriver au but que se propose le grand maître : le but de l'ordre n'est-il pas de faire jouir tous les affiliés de la vision de Dieu ? Aussi, nous dit toujours Snoussi, le Khouan devra s'astreindre rigoureusement à la récitation des prières appelées Ouerd-Debered ; celles-ci mènent sûrement et infailliblement à l'anéantissement de l'individualité de l'homme dans l'essence de Dieu. Elles ont été établies par le Cheikh des cheikh, le sultan des saints, la colonne de l'Islam, le grand Sid Abd-el-Kader-El-Djilani. Pour les faire, il faudra s'asseoir les jambes croisées à la façon orientale, toucher l'extrémité du pied droit, puis l'artère nommée El-Kias qui contourne le ventre, et placer la main ouverte, les doigts écartés sur le genou ; alors, portant sa face vers l'épaule droite, il dit ha, puis vers l'épaule gauche, il dit hou, enfin il la baisse en disant hi, et recommence. Ce qu'il y a surtout de *très important*, c'est que celui qui fait ces prières s'arrête sur le premier de ces noms aussi longtemps que le lui permet la respiration ; il agit de la même manière sur le nom de Dieu tant que son âme a encore quelque chose à se reprocher et n'a pas été complètement purifiée par le repentir ; ensuite, quand son âme est complètement entre les mains de Dieu et disposée à faire en tout selon sa volonté, elle passe sur le mot hou et agit de même, enfin quand elle a acquis le degré de perfection nécessaire, elle prononce le mot hi, en observant toujours très exactement

les prescriptions. Tous ces actes de piété, toutes ces longues méditations ne doivent pas cesser aussi longtemps que l'esprit et le cœur ne seront pas parvenus aux doux ravissements de l'extase, et ne recevront pas les révélations des lumières divines. (Cfr. Rinn, page 185.)

Voilà toutes les nombreuses pratiques auxquelles doit se livrer l'affilié aux Qadrya, si vraiment il veut arriver au degré de sainteté qui lui est commandé par les Moqaddem. Les adeptes de cet ordre sont un nombre incalculable, répandus de l'Inde au Maroc, les pays où ils sont le plus nombreux en Afrique sont : le Maroc, le Touat et la Tafilalat. En Algérie, on compte une trentaine de zaouia, de 250 à 300 Moqaddem, et plus de 15.000 affiliés. Une fois pour toutes, nous avertissons que nous n'avons rien de certain sur ce point, que jamais on n'aura sûrement une statistique à l'abri de tout reproche ; mais nous restons toujours au-dessous de la vérité. Le supérieur général réside à Bagdad, avons-nous dit, au tombeau de son aïeul, ce sont les Moqaddem qui le remplacent complètement dans l'Afrique du Nord, et forment presque autant de congrégations spéciales. Cependant, entre ces diverses congrégations et le chef suprême, il y a toujours des relations suivies, que le grand maître entretient avec assiduité afin de ne pas laisser l'ordre se scinder en diverses branches, et voir ainsi toute son autorité perdue. Toutefois, son autorité n'est pas absolue et autocratique, et il y a une grande différence entre le Cheikh des Qadrya et celui des Snoussya. Ce dernier a continuellement des émissaires dans les pays éloignés chargés de surveiller les Moqaddem, de

raviver leur zèle, de veiller à ce que le diker et autres pratiques de l'ouerd soient accomplies parfaitement et selon la règle, enfin et surtout à ce que les ziara soient perçues ; dans cet ordre, règne la plus grande homogénéité, et on peut dire qu'il n'est qu'une vaste famille. Celui des Qadrya n'a pas cette union qui est indispensable pour faire de grandes choses ; chaque Moqaddem, tout en reconnaissant la suprême autorité du Cheikh de Bagdad, et lui demandant la confirmation de son élection, est cependant quasi-indépendant dans le cercle où il exerce son pouvoir. Chaque Moqaddem, au moins pour ceux qui résident loin de Bagdad, nomme son successeur avant sa mort avec le même cérémonial que le supérieur général, comme nous l'avons vu plus haut. Si la mort l'a surpris avant qu'il l'ait désigné, ou s'il ne le veut pas, quand il a été descendu dans la tombe, des Khouan intéressés se réunissent en hadra, nomment son successeur dont ils soumettent la ratification de sa nomination au général de l'ordre, qui n'oppose jamais son *veto*. C'est ce qui nous explique les différences de pratiques et de prières que nous avons signalées quand nous avons parlé du diker qui n'est pas le même pour tous les Khouan. Celui donné par les diplômes délivrés à Bagdad consiste à réciter seulement 165 fois, à la fin de chacune des cinq prières obligatoires, et aussi toutes les fois qu'on le pourra : « Il n'y a de divinité que Allah! » mais ce diker était trop court, et la ferveur des adeptes y a ajouté de nombreuses inventions que nous avons données quand nous avons parlé du diker en général.

Malgré cette espèce d'autonomie dont semble jouir chaque Moqaddem, il ne faudrait pas croire qu'il soit absolument libre et ne doive pas répondre de ses actions devant le Grand Maître. Celui-ci envoie de temps à autre un homme de confiance, choisi parmi ses conseillers intimes, qui doit venir exciter le zèle des affiliés et surveiller les Moqaddem. Il débarque dans une de nos villes du littoral, et visite toujours dans le plus grand incognito chacune des zaouia de notre colonie. Ce visiteur est, en général, assez désintéressé, et il ne fait pas une sorte de razzia parmi les affiliés comme ceux des autres ordres. La maison mère possède un trésor d'une très grande richesse, agrandi tous les jours par des offrandes qui viennent des quatre coins de l'Islam s'accumuler au tombeau du soutien de l'Islamisme ; c'est elle qui fournit les frais de voyage, et le visiteur ne demande que l'hospitalité ; le produit de la ziara ne va donc pas à la caisse de l'ordre, mais reste pour une grande part entre les mains du Moqaddem qui doit, avec cet argent, subvenir aux dépenses faites pour le bien de l'œuvre dans sa circonscription. Peut-être cette facilité de paiement explique autant que la réputation de sainteté d'Abd-el-Kader pourquoi cet ordre est si répandu.

Quoique le Moqaddem jouisse de cette quasi-indépendance, et semble n'être que sous la dépendance purement nominative du Cheikh, celui-ci, cependant, jouit d'un très grand prestige auprès de ses affiliés. Le fondateur de l'ordre avait eu pendant sa vie une telle réputation de sainteté que son descendant, aux yeux des Arabes, doit partager la gloire de son ancêtre.

LeCheikh des Qadrya est pour eux une sorte de fétiche et d'idole devant lequel ils s'inclineraient et qu'ils adoreraient sur un ordre qu'il leur donnerait. Nulle part ailleurs mieux que dans l'Islam, la gloire du père ne retombe sur le fils; et si le père a été possédé à un tel degré de l'esprit de Dieu, si tout ce qu'il a désiré il l'a eu, obtenu de la puissance deDieu, n'a-t-il pas aussi fait passer à ses successeurs la faveur de la Baraka : lui aussi, il obtient tout ce qu'il veut, et une prière de sa bouche est un ordre que Dieu exécutera ponctuellement. N'est-ce pas peut-être à cette autorité toute paternelle qu'il exerce sur ses frères qu'il doit une partie de cette réputation ; à quoi faut-il attribuer cette espèce de religion que les Khouan lui vouent et qui leur fait aller en pèlerinage à sa zaouia, comme ils vont à La Mecque? A leur retour auprès de leurs coaffiliés, ils sont entourés d'une aussi grande vénération que s'ils avaient vu le tombeau du prophète. Jamais le sultan de Stamboul, jamais le Cheikh d'Islam n'ont eu une telle influence sur leurs coreligionnaires et sujets, et nous ne croyons pas que dans tout l'Islam, personne jouisse d'une telle célébrité et soit entouré d'une telle vénération, à part Snoussi et ses fils, que le successeur de Abd-el-Kader-El-Djilani.

Comment cet homme si puissant, entouré d'une telle vénération, et commandant à des millions d'hommes peut-être, dont il est sûr d'être plus obéi, quand il le voudra, que le sultan de Stamboul ; comment cet homme se sert-il de son influence pour arriver au second but que poursuivent tous les ordres musulmans : arrêter les progrès de la civilisation. Nous ne voulons

pas nous occuper de l'Asie, et voir comment, sur les bords de la mer Noire, de l'Euphrate et de la mer d'Oman, ils arrêtent l'Europe toujours envahissante. Nous nous occuperons de l'Algérie, de notre Afrique du Nord.

Rien de plus perfide que les ordres religieux musulmans; en cela ils imitent la franc-maçonnerie, ou plutôt celle-ci marche sur leurs traces. Aussi longtemps, en effet, qu'elle n'a pas pu parvenir au pouvoir et s'emparer des rênes du gouvernement, elle s'est toujours instituée une œuvre essentiellement humanitaire, voulant répandre sur la terre les idées de fraternité, d'égalité et de liberté. Jamais elle ne devait se mêler de politique; jamais elle ne devait renier son but et sa fin; rendre ses affiliés plus heureux, en les rendant plus vertueux. Je ne m'étends pas davantage, le lecteur sait le reste. A mon avis, il en est de même de ces ordres religieux. Ce qu'ils affichent en public, c'est la vertu qu'ils veulent enseigner aux hommes : ils veulent diriger les pauvres mortels dans les rudes sentiers de la mystique et leur faire goûter les doux plaisirs de l'extase. Les affiliés doivent fuir le monde, n'avoir plus de commerce avec lui; par conséquent pas de famille, pas de société : pas de famille, afin de pouvoir plus facilement vivre dans la débauche et favoriser encore, par ce moyen, le chemin à l'extase en affaiblissant son corps déjà rompu par les veilles et les jeûnes; pas de société, car il faut que ces fainéants vivent, et ils ne peuvent vivre sans voler; la propriété, en effet, n'est-elle pas le fondement d'une société? Cependant, il y a une loi, et son souverain, le Khouan Qadri, vous répondra que tous les

hommes sont égaux, car Dieu, en rattachant avec la ceinture symbolique chacun des compagnons du Prophète, mettait un pauvre à côté d'un riche ; son souverain à lui, c'est son Cheikh, à qui il a juré obéissance, quand celui qui l'initiait lui disait en lui coupant deux cheveux sur le front : « O Dieu, coupez ainsi ses propres pensées; défendez-le toujours contre la désobéissance. »

Avec de telles doctrines égalitaires, on comprend que cet ordre soit ouvert à tous les Musulmans ; les plus grands princes de la terre peuvent en faire partie et se rencontrer quelquefois dans la même réunion, à côté du portefaix ou de son esclave, que, une heure avant la réunion, il a fait rouer de coups. Et ne nous étonnons pas de voir des princes se faire affilier à ces ordres, ce n'est pas plus étonnant que de voir un Louis XVIII ou un Napoléon III se faire les protecteurs de leurs plus grands ennemis; et, en Turquie comme en France, celui qui veut régner doit faire en sorte de ne pas être hostile aux sociétés secrètes.

Nous ne pensons pas que les Qadrya ne soient pas à craindre pour l'influence française dans le Nord de l'Afrique, on pourra nous citer des Khouan et même des Moqaddem qui nous sont dévoués. Les partisans de la tolérance nous diront que, « en 1879, dans l'insurrection de l'Aurès, notre meilleur appoint contre les rebelles a été le chef des Qadrya de ce pays, le caïd Si Mah-med-bel-Abbès, dont le fils a été tué dans nos rangs ». (Rinn, page 200.) Nous ne pouvons pas nier ces faits, mais nous aussi, nous allons en citer un que tout le monde connaît, et où nous montrerons l'impuissance du sultan du Maroc, et où celui

de Stamboul aurait dû avouer lui-même sa faiblesse. Avant de parler d'Abd-el-Kader, nous voulons faire une remarque importante : comme la franc-maçonnerie, les ordres religieux musulmans mettent en avant des hommes bien vus de l'autorité française pour montrer qu'ils ne nous sont pas hostiles, tandis que dans l'ombre, derrière ce mannequin, se trament contre nous la rébellion et les perfidies. Ne serait-ce pas ainsi dans le cas présent ? Pour nous, nous partageons l'avis de M. Charvériat ; ne croyons pas que les Arabes que nous engageons sous nos drapeaux laissent à la porte de leur caserne leur fanatisme et leur haine contre le Français ; ils s'engagent sous nos drapeaux, afin d'avoir une occasion de tuer un Roumi dans une guerre ; voilà, d'après ce brillant professeur de la Faculté d'Alger, mort, hélas ! trop jeune, ce qu'il faut penser de cette ardeur qu'ont montrée, en 1870, les Turcos contre les Allemands : on les aurait conduits contre nous, ils auraient montré autant de barbarie : nous le répétons, tant que l'Arabe sera Musulman, nous devons renoncer à l'assimilation. Nous pourrons réussir à faire tomber dans l'indifférence quelques rares Musulmans qui auront fréquenté nos écoles et qui auront adopté nos mœurs et aussi la haine de leurs professeurs contre la religion catholique, mais l'assimilation n'aura pas fait un pas. Si donc nous voyons des Moqaddem se faire nos alliés et embrasser notre cause, ne croyons jamais qu'ils le feront par amour pour nous ; nous le montrerons quand nous parlerons des Tidjanya ; ils agiront par politique et afin de passer à nos yeux pour des gens que nous ne devons pas craindre, et

qui, un jour peut-être, nous ferons repentir de notre aveuglement volontaire à leur endroit.

El-Hadj-Abd-el-Kader-ben-Mahi-eddin (1) naquit dans la province d'Oran, de la tribu des Hachem, près de Mascara ; il descendait en droite ligne du prophète Mahomet, ainsi qu'il l'a prouvé lui-même au général Daumas, et il prétendait aussi descendre du fondateur des Qadrya, Abd-el-Kader-el-Djilani. Notre but, en le faisant paraître ici, n'est pas de raconter, même le plus sommairement que nous pourrions, ses campagnes contre la France, nous voulons seulement montrer de quoi est capable, en Algérie, un homme intelligent, qui saura, au moment voulu, faire vibrer au cœur du Musulman la fibre de la religion, et nous voulons aussi montrer que le gouvernement établi régulièrement, comme celui du Maroc, est incapable d'imposer sa volonté aux Khouan qui se lèvent pour soutenir la cause de l'Islam et arrêter les progrès de la France en Afrique.

Elevé au milieu des Arabes et ayant reçu une éducation distinguée, soit dans la zaouia de son père, soit dans les écoles d'Oran, où, à la vue de la corruption étalée publiquement, il voua une haine éternelle aux Turcs, Abd-el-Kader connaissait bien quelle était la principale force de son pays et sur qui il devait s'appuyer pour régner. Il n'avait pas encore vingt-cinq ans qu'il était choisi, sur l'avis de son père, émir des croyants des environs de Mascara ; il savait suffisamment, par l'histoire, combien peu il de-

(1) On appelle Hadj tout homme qui a fait le pèlerinage à La Mecque. C'est un titre d'honneur, presque de noblesse, surtout en Tunisie.

vait compter sur la fidélité des deux ou trois tribus qui venaient de l'élire pour leur chef ; il trouva une force réelle dans l'ordre des Qadrya et se fit nommer Moqaddem de cet ordre. Qu'aurait-il pu faire, ce sultan aux deux boudjous (1), qui, le jour de son élévation, n'avait pour toute fortune que quelques chameaux et quelques moutons. Aussitôt il proclama la guerre sainte ou Djéhad, et voit accourir à lui tous les Khouan de l'Ouest. Nous ne voulons pas suivre l'émir dans ses nombreuses campagnes, peindre tantôt la déroute sanglante qu'il infligea au brave et courageux Trézel dans les marécages de la Tafna, tantôt, au contraire, battu par nos troupes, et ne devant la vie qu'à la vitesse de son cheval ; errant d'oasis en oasis, de tente en tente, vaincu sans doute, mais, comme le lion, s'enfonçant dans le désert pour y guérir ses blessures, et reparaître soudain, dans un moment où personne ne l'attendait. Trahi par les siens, abandonné même par ceux

(1) On raconte que ce jugurtha moderne qui devait mettre en mouvement plus de cent mille hommes, et plus de cinquante généraux qui rappellent par leur bravoure et leurs beaux faits d'armes les plus grands capitaines de l'empire, n'avait, le jour de sa nomination, qu'une tente de laine, un petit enfant et une femme, quelques armes, un beau fusil, trois livres de prières, un beau cheval pur sang arabe, et enfin... et enfin... deux boudjous : il lui était facile d'équilibrer son budget, et il n'avait pas besoin de dix ministres. On sait que le boudjou vaut un peu plus de 3 francs. Abd-el-Kader avait donc sept francs pour tenir tête à la France, soigneusement noués dans un coin de son burnous. Il montra à son beau-frère toutes ses richesses, qui ne put s'empêcher de rire et, le baisant sur l'épaule, lui dit : « qu'Allah garde le sultan *aux deux boudjous.* » « O Mustapha, répondit Abd-el-Kader, la puissance de Dieu est grande ! » Et avec d'aussi faibles ressources, il mit aux abois plus d'un général français, et si un jour il rendit sa noble épée à La Moricière, c'était parce que ses frères l'avaient abandonné, et que par deux fois ses projets de rétablir l'Imamat avaient été entravés par un traître. Il était fort parce qu'il avait avec lui les Khouan.

de sa tribu, il ne désespère pas. Bugeaud, avec 40.000 hommes commandés par Randon, Pélissier, Mac-Mahon, Bosquet, Changarnier, Cavaignac, Yousouf, Lamoricière et tant d'autres lui font une chasse sans merci; à tous ces généraux, il n'oppose que Ben-Allah, El-Berhkany, et son génie. La Smalah tombe au pouvoir du vainqueur; qu'importe, le Musulman est citoyen de l'Islam; à chacune de ses nouvelles défaites que lui inflige un ennemi supérieur, grâce à sa tactique et à sa discipline, Abd-el-Kader lance un nouvel appel à la guerre sainte, et toujours son cri d'alarme retentit dans l'âme du Khouan. Depuis quatorze ans, il faisait la guerre aux Français, et pendant quatorze ans, il les avait tenus en échec. Cet homme semblait invisible; il traversait nos lignes, s'enfonçait dans le désert, reparaissait soudain et, dépistant nos colonnes volantes mises à sa poursuite vers le Sud, il reparaissait vers le Nord, et rallumait la guerre sur nos derrières, Un jour enfin, il dut quitter l'Algérie, et se réfugier au Maroc. Les Khouan de l'Ouest ne l'avaient pas abandonné, et chacun était encore prêt à combattre avec lui pour la cause sainte de l'Islam.

Jugeant de l'empereur du Maroc comme il se jugeait lui-même et le croyant disposé à embrasser la cause sainte, il lui demanda son appui. Si déjà appuyé sur les Qadrya et les autres Khouan de la province d'Oran (1), il avait pu tenir tête à la France, que ne ferait-il pas avec les Khouan du Maroc. Il comptait sans les

(1) Il ne faudrait pas croire que tous les divers ordres s'attachèrent à la fortune d'Abd-el-Kader; même parmi les Qadrya, il n'avait que ceux sur qui s'exerçait directement son autorité. Plus tard, quand nous parlerons des Tidjanya, nous raconte-

Taibya. Ici nous allons voir l'impuissance de cet empereur et l'obligation où il se trouve de suivre malgré lui la cause d'Abd-el-Kader qui était auprès des Musulmans la cause de l'Islam elle-même. Abd-el-Kader allait donc infliger un double échec à l'autorité de ce sultan qu'il essaya de détrôner.

A cette époque, les sympathies de la cour de Fez n'étaient pas pour le jeune émir. Nous avons parlé plus haut des Taibya, et nous avons dit quelle influence ils exercent sur la politique de l'empire chérifien. Ordre vraiment national, plutôt politique que religieux, les Taibya font passer les intérêts du Maroc avant ceux de l'Islam, par tous les moyens ; ils veulent sauvegarder l'indépendance de leur pays, et pourvoir du mieux possible à ses intérêts. A cette époque, ils voyaient bien que la France, victorieuse de l'émir, aurait vite imposé ses volontés à l'empereur, et peut-être alors la France, pour se venger, prendrait une partie des provinces de l'empire.

A cette question de nationalité, il fallait joindre la question de rivalité entre deux ordres : les Qadrya et les Taibya ; les Qadrya, qui comptent de nombreux partisans au Maroc, et ont toujours sur leurs adversaires l'avantage de préférer la cause de l'Islam à celle de l'empereur. De plus, les autres ordres s'unissent aux Qadrya, parce que tous ont le même but : le rétablissement de l'imamat ; les Taibya, au

rons les difficultés qu'Abd-el-Kader eut avec cet ordre auquel il dut faire la guerre et assiéger leur zaouia mère. Chaque ordre a des intérêts particuliers à sauvegarder ; mais un jour viendra où il n'en sera pas ainsi, et où les Snoussya auront accaparé à leur profit toutes les diverses autorités des divers ordres.

contraire, sont seuls, et s'ils ont pour eux la cour si égoïste, ils ont contre eux le peuple. Le Maroc, en effet, est la province de l'Islam où le fanatisme est le plus intense ; aussi les habitants saluèrent dans Abd-el-Kader le héros et le martyr de l'Islamisme, et malgré tous ses désirs de conserver la paix, l'empereur dut écouter la voix du peuple, réclamant la vengeance.

Nous ne voulons pas ici faire le récit de toute cette campagne, qui aboutit à la victoire de l'Isly, remportée par nos soldats. Le Maroc apprit à ses dépens que le fanatisme de ses sujets ne pourrait le sauver de nos coups, et il sut aussi qu'il n'était pas maître d'imposer à ses sujets Qadrya, Derqaoua, Aïssaoua, etc., sa volonté et son autorité. Lui, chérif, descendant direct du prophète, lui empereur orthodoxe, il avait dû sacrifier les intérêts de son empire devant les exigences d'un aventurier de génie qui s'appuyant sur les Khouan venait de lui infliger un échec à son autorité, échec plus sensible à son amour-propre que l'échec subi par ses armes. On répare, en effet, une défaite, mais comment acquérir de nouveau l'autorité perdue.

Nous ne voulions montrer qu'une chose : c'est l'impuissance où se trouvent les souverains musulmans pour faire régner l'ordre dans leurs états ; si nos gouvernements européens sont gouvernés par les loges, au moins le peuple les respecte ; dans l'islamisme, c'est le peuple qui, méconnaissant ses vrais intérêts, se jette à corps perdu dans une folle entreprise, afin de défendre toujours les principes de sa religion. Et quand l'empereur du Maroc, qui, sous l'influence de l'opinion populaire, avait dû recevoir dans

ses états l'émir vaincu, dut, sous la pression de nos canons, lui signifier l'ordre de quitter son territoire, Abd-el-Kader ne se tint pas pour vaincu. Il avait alors à peine trente-six ans ; il conçut le projet grandiose de reconstituer l'imamat ; sortant du Maroc, il entrait dans le désert, et, entraînant à sa suite tous les ordres religieux, il voulait traverser l'Afrique, soumettre l'Egypte, s'emparer de la Mecque, renverser le chérif indolent, qui, jouissant de tous les plaisirs, laissait l'Islam succomber au Magrel, planter le drapeau du prophète au sommet de la Kaba, et ressusciter dans sa gloire et sa pureté primitives le Khalifa, un seul roi : Allah, un seul vicaire ou imam qui commanderait aux vrais croyants et leur ferait connaître la volonté d'Allah, et qui ne poserait l'épée que lorsqu'il aurait délivré le dernier Musulman du joug du roumi. C'était un projet audacieux, mais Abd-el-Kader l'aurait exécuté ou aurait succombé à la tâche. Un homme entrava ses projets, c'était Bou-Maza, que les Derqaoua lui opposèrent parce qu'il était *trop modéré*. Nous parlerons en son temps des difficultés d'Abd-el-Kader avec cette secte, qu'il dut combattre à deux reprises les armes à la main.

Et cependant, depuis la bataille d'Isly, dix-sept colonnes volantes sont sur ses traces pour l'atteindre. Il déroute ses ennemis, fait des marches et des contre-marches, s'enfonce dans le désert, reparaît dans le Tell et vient enfin se cacher de nouveau au Maroc. Quel est son projet ? Comptant sur l'appui de l'Angleterre, il veut renverser la famille régnante et monter sur le trône à sa place. Son empire comptera plus de

8 millions de sujets, mieux organisés et disciplinés que les Algériens. A la voix de ses Khalifa. les Angad, les Ammeur, les Snassen et autres tribus du Nord se lèvent comme un seul homme. Mais un traître dévoile ses projets et la ruse qu'il voulait employer pour enlever les princes marocains envoyés contre lui avec 25.000 hommes. Abandonné de tous, même des Khouan, à cause d'une importante décision que venaient de prendre les ordres religieux, et dont nous allons parler, Abd-el-Kader déposa les armes; mais nous croyons que si les Moqaddem des divers ordres, réunis aux Euléma des diverses universités musulmanes de Kairouan, Le Caire, etc., n'avaient pas permis aux Musulmans de déposer les armes, Abd-el-Kader, comptant toujours sur les Qadrya, dont son père et lui avaient été Moqaddem, et sur les autres ordres qui, comme les *Derkaoua*, le *trouvaient trop modéré*, se serait enfoncé dans le désert et, au jour de la défaite, il aurait pu nous chasser de l'Afrique. Que serait-il arrivé si, en 1871, il avait reparu à la tête de ses fidèles compagnons, soulevant les Qadrya, les Tidjanya, pour les unir aux Rahmanya qui, à eux seuls, purent tenir en échec, pendant plus de trois mois, toutes nos troupes d'Algérie.

Nous ne parlerons plus du Moqaddem des Qadrya, Si-el-Hadj-Abd-el-Kader-ben-Mahi-Eddin. Cependant, avant de finir, nos lecteurs pourraient nous poser une question que nous ne voudrions pas laisser sans réponse. Le vaillant émir était-il aussi favorisé d'extases? Nous répondrons catégoriquement : oui, Abd-el-Kader, « c'était un guerrier ascétique », nous dit

Léon Roche qui l'avait approché de près(1). Et, à ce sujet, il rapporte un fait que nous nous hâtons de mettre sous les yeux du lecteur. C'était au siège de Aïn-Madhi que Abd-el-Kader avait entrepris contre les Tidjanya et que nous raconterons plus tard. Léon Roche devait aller rendre compte de la situation des ouvrages à l'émir; or, il faisait une nuit très obscure; un violent orage avait éclaté dans la journée; atteint d'un accès de fièvre, il devait faire deux kilomètres avant d'arriver à la tente d'Abd-el-Kader. En route, l'accès redoubla de violence, il heurta un obstacle et tomba à terre, la tête mollement appuyée sur quelque chose aussi doux que le plus moëlleux oreiller. Quand l'accès fut passé, il se réveilla, sentit une odeur fétide et eut un frisson : il était au milieu du cimetière où l'on enterrait les morts : « Mon oreiller, dit-il, qui m'avait paru si moelleux était le ventre tuméfié d'un malheureux soldat récemment enterré. Je parvins avec peine à sortir de cet amas de boue, de pierres tumulaires et de cadavres, et j'arrivai à la tente d'Abd-el-Kader dans un état déplorable. Mon burnous et mon haïk étaient souillés. En deux mots, j'expliquai ce qui venait de m'arriver. Abd-el-Kader me fit donner d'autres vêtements, et je vins m'asseoir auprès de lui. J'étais sous l'influence d'une excitation nerveuse dont je n'étais pas maître. « Guéris-moi, lui dis-je, guéris-moi ou je préfère mourir, car, dans cet état, je me sens incapable de te servir. »

« Il me calma, me fit boire une infusion de schiehh, espèce d'absinthe commune dans le désert, et appuya ma tête, que je ne pouvais

(1) *Trente-deux ans à travers l'Islam*, tome II, page 129.

plus soutenir, sur un de ses genoux. Il était accroupi à l'usage arabe ; j'étais étendu à ses côtés. Il posa ses mains sur ma tête qu'il avait dégagée du haïk et du chechia, et sous ce doux attouchement je ne tardai pas à m'endormir. Je me réveillai bien avant dans la nuit ; j'ouvris les yeux et je me sentis réconforté. La mèche fumeuse d'une lampe arabe éclairait à peine la vaste tente de l'émir. Il était debout à trois pas de moi : il me croyait endormi. Ses deux bras dressés à la hauteur de sa tête relevaient de chaque côté son burnous et son haïk d'un blanc laiteux qui retombaient en plis superbes. Ses beaux yeux bleus, bordés de cils noirs, étaient relevés ; ses lèvres, légèrement entr'ouvertes, semblaient encore réciter une prière, et, pourtant, elles étaient immobiles : IL ÉTAIT ARRIVÉ A L'ÉTAT EXTATIQUE. Ses aspirations vers le ciel étaient telles qu'il semblait ne plus toucher à la terre. Admis quelquefois à l'honneur de coucher dans la tente d'Abd-el-Kader, je l'avais vu en prières et j'avais été frappé de ses élans mystiques; mais, cette nuit, il me représentait l'image la plus saisissante de la foi. C'est ainsi que devaient prier les grands saints du Christianisme. Je me rendormis encore, et, le lendemain, après avoir rempli ma mission auprès de l'émir, je revins à ma redoute. Depuis cette nuit, JE N'AI PLUS EU UN SEUL ACCÈS DE FIÈVRE, et j'ai guéri ma dysenterie en mangeant une grenade avec son écorce, grillée sur un feu ardent.

« *Devais-je cette guérison instantanée de la fièvre périodique qui me minait* à l'émotion éprouvée au cimetière, *aux attouchements magnétiques d'Abd-el-Kader*, OU BIEN ENCORE A

SES ARDENTES PRIÈRES ? Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans tout le camp de l'émir, ma guérison fut attribuée à la puissance de son intervention auprès du Très-Haut. » (Léon Roche, *idem*, tome I[er], pages 319-320.)

Nous savons que ce récit trouvera bien des incrédules, de ces prétendus esprits forts qui sont jaloux de voir les autres leur dévoiler des choses où ils ne comprennent souvent rien, et ne peuvent expliquer. Comment, nous diront-ils, pouvons-nous constater ce que vous avancez ?

Pour nous, nous sommes bien résolus de ne rien répondre aux attaques que notre livre suscitera certainement à ceux qui doutent, à ceux qui nient ainsi *a priori* et sans savoir trop pourquoi ; nous les invitons seulement à venir passer quelques années en Afrique, et à explorer, s'ils le peuvent, les sociétés secrètes musulmanes. Il est facile de jeter à un auteur un défi, et de nier ce qu'il avance. Pour nous, qui avons sérieusement étudié cette question de l'extase dans les ordres musulmans, nous soutenons que tout Khouan peut, par les moyens que nous avons indiqués, et aussi par d'autres que les chefs d'ordre n'ont pas voulu communiquer, arriver facilement à ce résultat et goûter les doux plaisirs de l'extase diabolique. Et croit-on que le démon soit donc si étranger à toutes nos œuvres pour qu'il ne se mêle pas, lui aussi, de nous diriger, de nous gouverner : les possédés sont plus nombreux qu'on ne pense, et avant peut être de vouloir convertir des hommes comme Bismark et Ferry et tant d'autres, ne faudrait-il pas plutôt les exorciser. Si Abd-el-Kader n'était pas en relation quotidienne avec le démon, nous

croyons qu'il serait téméraire de dire que jamais il ne lui a apparu : le cas de Léon Roche nous le montre. Enfin, il faut remarquer et c'est là le point le plus essentiel, de même que Dieu, pour nous diriger dans la bonne voie, ne nous apparaît pas, mais nous donne un bon sentiment afin de nous faire opérer de bonnes actions, ainsi le démon, singeant l'œuvre de Dieu, sans apparaître réellement, pousse tel homme à faire telle mauvaise action. Comme Moqaddem des Qadrya, Abd-el-Kader connaissait tous les rituels et toutes les pratiques secrètes, et il était trop intelligent pour ignorer le vrai but de l'ordre ; il fut un Khouan aussi zélé qu'il fut un fervent Musulman, et nous allons voir maintenant le respect et l'admiration qu'ont pour lui les divers chefs des ordres musulmans religieux ; nous verrons même un Moqaddem de l'ordre des Qadrya ne pas vouloir apposer sa signature au bas de la fetoua dans laquelle on conseillait aux Algériens de déposer les armes parce que, disait-il, cette action semblerait un blâme à l'adresse du grand émir. On voit, par ce fait, quelle entente règne dans ces ordres.

Depuis déjà neuf ans, Abd-el-Kader luttait avec énergie contre la France, soutenu fidèlement par les Khouan ; jusqu'à ce moment, il n'avait pas eu à regretter la défection des confréries, excepté celle des Tidjanya ; les Derqaoua qui le combattirent, le firent, comme nous l'avons dit, parce qu'ils le trouvaient trop modéré. Cependant, malgré tous ses efforts, malgré tout son génie, la France consolidait sa conquête ; les populations musulmanes souffraient cruellement de la guerre, faudrait-il toujours lutter ? ne

vaudrait-il pas mieux demander la paix au vainqueur, puisque tout le monde avait fait son devoir ; ne pouvait-on pas, pour quelque temps au moins, accepter la domination du chrétien s'il voulait permettre aux fidèles croyants de pratiquer librement la religion ; la religion ne perdrait rien au changement de gouvernement, et n'était-ce pas à peu près la même chose d'avoir un Turc ou un Roumi gouvernant d'Alger et imposant sa volonté aux croyants ? De plus, Abd-el-Kader prenait tous les jours de l'influence sur les Arabes : ils croyaient de leur devoir qu'il fallait combattre constamment jusqu'à ce que le Français fût jeté à la mer. D'autres ordres, jaloux de l'influence prise par les Qadrya, voulurent concilier le Coran et leurs doctrines avec leur haine et leur jalousie : Sidi-Mohammed-el-Tidjani, ennemi irréconciliable d'Abd-el-Kader, qui avait ruiné sa zaouia d'Aïn-Madhi, le Cheikh des Taibya, si El-Hadj-el-Aarbi, Sidi-Hamza-des Ouled, Sidi-Cheikh, etc., pensaient qu'il fallait désormais demander la paix, et pour tranquilliser la conscience des Khouan obtenir une fetoua (décision religieuse) des principaux Moqaddem et Euléma étrangers à l'Algérie. Léon Roche nous raconte tout au long comment il s'acquitta de cette mission si périlleuse, grâce à l'appui du Cheikh d'Aïn-Madhi qui l'accrédita auprès de Sid Abd-Allah-ben-Mahdjoub, un des Moqaddem les plus illustres de l'ordre des Tidjanya et Moqaddem de la zaouia de l'ordre à Kairouan : nous nous faisons une obligation de mettre sous les yeux de nos lecteurs cette fetoua qui a été approuvée au Caire et à la

Mecque, où elle ne trouva qu'un seul adversaire : Snoussi.

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux, qu'il soit loué et qu'il répande ses bénédictions sur notre prophète, sur sa famille, ses compagnons et ceux qui suivent la vraie voie. Et d'abord, nous devons adresser le tribut de notre admiration à Sidi-el-Hadj-abd-el-Kader-ben-Mahhieddin, qui a marché glorieusement dans les voies du Seigneur en combattant les infidèles (que Dieu les maudisse !). Que Dieu nous fasse participer aux grâces qu'il a répandues sur les Moudjehedin (guerriers saints). « Emin ? Emin ! » exclamèrent tous les assistants (1).

« Mais la guerre sainte, soutenue avec tant de courage par les Musulmans contre les chrétiens qui ont envahi leur pays, guerre qui dure depuis onze ans, a-t-elle amené une situation plus avantageuse pour l'Islam ?

« Nos frères d'Algérie peuvent-ils conserver l'espoir de chasser les conquérants chrétiens ? Et si leurs chefs n'ont pas cet espoir, se conforment-ils aux préceptes de notre sainte religion en continuant une guerre dont les résultats les plus certains sont la mort, la misère et la ruine des populations placées sous leur direction ?

(1) On voit, par ces louanges accordées au vainqueur d'Aïn-Madhi, à celui qui avait détruit la zaouia de Tidjani, parce que cet ordre ne voulait pas s'unir à lui, que tous les ordres se regardent solidaires les uns vis-à-vis des autres : pas un blâme à l'adresse d'Abd-el-Kader ; pour eux, c'est un héros, c'est le défenseur de l'Islam, et cependant ces paroles sortent de la bouche d'un Tidjani ! Mais nos lecteurs s'en convaincront peu à peu, les ordres religieux n'agissent pas à l'aventure et ne confient rien au hasard. Les Tidjanya ne voulurent pas suivre Abd-el-Kader, parce qu'ils étaient sûrs d'être vaincus ; ici les Moqaddem réunis recommandèrent la soumission, afin de permettre aux croyants de se reconstituer plus forts que jamais et de saisir une bonne occasion de se venger.

« C'est au nom de ces malheureuses populations, dont ils sont les oukil et les consolateurs, que les Moqaddem de nos saintes confréries. témoins de leurs misères, élèvent leur voix vers les illustres interprètes de nos livres sacrés, afin d'apprendre de leur bouche si la continuation de la guerre est commandée par le Très-Haut, ou si, en conservant leur religion, les tribus algériennes peuvent accepter de vivre momentanément sous la domination des chrétiens, qu'elles ont vaillamment combattus et qu'elles n'ont plus l'espoir de vaincre (1). »

Après de bien longues discussions, après avoir bien compulsé tous les versets du Coran, après avoir cité tous les commentaires des plus habiles docteurs de l'Islam, les Euléma présents décidèrent, à l'unanimité, que le peuple algérien pouvait goûter les douceurs de la paix. « Quand un peuple musulman, dont le territoire a été envahi par les infidèles, les a combattus aussi longtemps qu'il a conservé l'espoir de les en chasser, et quand il est certain que la continuation de la guerre ne peut amener que misère, ruine et mort pour les Musulmans, sans aucune chance de vaincre les infidèles, ce peuple, tout en conservant l'espoir de secouer leur joug avec l'aide de Dieu, peut accepter de vivre sous leur domination, à la condition expresse qu'ils conserveront le libre exercice de leur religion et que leurs femmes et leurs filles seront respectées. »

Cette fois, les Tidjanya triomphaient d'Abd-el-Kader. et lui infligeaient une défaite qui lui serait autrement sensible que la prise d'Aïn-

(1) Léon Roche : *Trente-deux ans à travers l'Islam*, tome II, pages 11 et 12.

Madhi ne l'avait été à Tidjani. Il aurait beau faire, aussitôt que cette décision serait connue, les Khouan l'abandonneraient, et il n'aurait plus avec lui que quelques centaines, un millier tout au plus, de cavaliers faisant la guerre par amour du pillage plutôt que pour la défense de la religion : l'émir lui-même ne serait plus le représentant de la cause sainte ; ce ne serait plus qu'un homme ordinaire combattant pour sauver une couronne qui lui échappe, mais on lui enlevait du coup toutes ses forces. Ces faits se passaient à Kairouan, le 19 août 1841.

Cependant vu l'importance d'une telle décision, les Eukéma demandèrent à ce qu'elle fût confirmée par leurs confrères des grands centres intellectuels d'Orient. Dans cette décision, il faut reconnaître l'influence des Taibya et des Tidjanya, les premiers prévoyant qu'Abd-el-Kader appellerait bientôt à son secours les populations du Maroc, entraînerait l'empire dans une guerre contre la France ; les seconds par jalousie et aussi par politique, comme nous le montrerons quand nous parlerons d'eux. Peut-être aussi leur intelligence s'ouvrit-elle très-facilement et leur fit interpréter favorablement les textes, grâce aux belles pièces d'or que Léon Roche glissa habilement dans leurs mains. « Je ne veux pas dire, ajoute-t-il malicieusement, que j'ai acheté leur conscience, mais j'ai adouci leur fanatisme. »

Le 6 novembre, grâce à la lettre que lui avait donnée Tidjani pour le Cheikh de la grande mosquée et de l'université de Djemaa-el-Ezha (Co., VI, p. 6. La mosquée des fleurs), et aussi grâce surtout à l'influence de Méhémet-Ali, et de

quelques métaux « pour adoucir le fanatisme », une seconde fetoua était délivrée à Léon Roche à peu près dans les mêmes termes que celle du Kairouan. Ce fut dans cette réunion que le Moqaddem des Qadrya le Cheikh El-Kadiri refusa d'apposer son sceau au bas de la décision, car ce serait, disait-il, infliger un blâme à l'émir, dont il était le coaffilié. Le Moqaddem Ihaïa ben Ahmed-el-Bouzidi, de l'ordre des Tidjanya, ne fut pas si scrupuleux : sur l'ordre de son maître, il avait accompagné le Français en Egypte; là, il le quitta, et, à son retour en Algérie, par haine pour Abd-el-Kader, il publia cette décision qui avait reçu déjà la sanction de deux grands centres universitaires. Aussi, au mois d'avril 1842, le général de Lamoricière constatait-il les heureux effets produits par la publicité donnée à la fetoua, obtenue des Euléma du Caire « par les arguments irrésistibles » (lettre de Léon Roche à Bugeaud, 10 novembre 1841). Cette fetoua fut enfin confirmée par les Euléma de la Mecque; un seul s'y opposa avec fureur, ce fut Snoussi qui ne voulait à aucun prix entendre parler de paix avec les infidèles.

Ainsi fut consommée la perte du grand émir; il avait pris Aïn-Madhi; les Tidjanya se vengèrent en obtenant une décision qui le dépouillait de toute autorité aux yeux des Khouan; ce n'était plus le vaillant chef combattant pour la religion, c'était un vulgaire émir, combattant pour conserver son rang. Son appel à la guerre sainte ne sera plus entendu aussi facilement, et le jour où dans toute l'Algérie on saura que sa conduite est désavouée par les chefs des différents ordres, il n'aura plus que quelques cava-

liers. Qu'aurait fait Abd-el-Kader, s'il avait pu grouper autour de lui tous les Khouan, et n'avait pas dû employer contre ses frères les armes qu'il avait fabriquées contre nous. Il aurait fallu que tout Moqaddem préférât le bien de la religion à son amour-propre; et cependant il est curieux de remarquer que dans cette fetoua que nous avons citée presque toute entière, on ne voit aucun blâme à l'adresse de l'émir. Les Qadrya ne condamnent pas sa conduite; les Tidjanya malgré leur haine voient en lui le vrai représentant de l'Islam, et les autres ordres comme les Taibya le poursuivent parce qu'il ne veut pas transiger avec les principes de son ordre.

Que les Qadrya soient à craindre ou non, là n'est pas la question; il ne suffit pas, en effet, d'avoir beaucoup d'hommes bien déterminés pour faire de grandes actions; il faut un chef qui d'une parole, d'un regard, électrise tous ceux qui viennent se ranger sous son autorité. Il imprime alors, à ceux qui l'entourent, son esprit sa manière de voir, et bon gré mal gré, ils le suivent à la victoire ou à la mort. Justement à cause de leur tolérance cet ordre semble plus spécialement à craindre car il se livre au premier venu; aucun ordre ne subit autant que lui les influences du milieu où il se trouve; lui que M. Rinn trouve si tolérant en Algérie, est de son propre aveu, très fanatique à la Mecque. Nous le demandons à tout homme qui veut réfléchir un moment sans prévention aucune, est-il possible qu'un ordre ayant partout les mêmes doctrines n'ait pas aussi partout le même esprit. Il n'en est pas des Qadrya comme des Tidjanya qui se sont

scindés en deux branches rivales ; les Qadrya n'ont qu'un seul et même supérieur général qu'ils vénèrent comme une idole et auquel ils sont prêts à donner tout ce qu'il voudra sur un de ses désirs. Sans doute, si loin de Bagdad, chaque Moqaddem se considère comme un peu indépendant, et chacun semble former une petite congrégation dans cet ordre, le plus répandu et le plus populaire de l'Islam ; voilà pourquoi tous les Qadrya n'ont pas répondu à l'appel de l'émir. Mais aussi nous devons remarquer avec quel respect tous les Moqaddem de l'ordre en ont toujours parlé, même lorsqu'ils prenaient une décision contre lui, et le sacrifiaient au bien de la religion et des Musulmans ; mais, si au lieu d'un simple Moqaddem, c'eût été le vieux Cheikh de Bagdad qui eût fait entendre sa voix pour combattre l'infidèle, vous auriez vu tous les Qadrya se lever en masse, et marcher en phalanges serrées contre nous. Abd-el-Kader Ben-Mahi-Eddin, Moqaddem des Qadrya, nous a montré par une lutte héroïque de près de quinze ans ce dont est capable cet ordre, qui dut non seulement nous combattre, mais lutter encore contre les Derqaoua et les Tidjanya. Plaise à Dieu que la France ne trouve pas un autre Abd-el-Kader, car nous ne savons si elle trouverait un medjelès aussi complaisant que celui de Kairouan, du Caire ou de la Mecque, pour donner une décision en notre faveur en priant les Khouan de déposer les armes.

CHAPITRE II.

Chadelya (fondés 656 de l'hégire — 1258 de J.-C.)

Si Snoussi disait que tous les ordres religieux se rattachaient aux Djenidya, car tous avaient pris de Djnidi les doctrines du Soufisme. On pourrait presque en dire autant de cet ordre dont nous allons donner une courte notice : plus de trente ordres différents, dont quelques-uns ont une réelle importance, comme les Aïssaoua, les Taibya, etc., se rattachent à l'ordre des Chadelya. Il sera curieux d'observer comment des ordres, dont l'esprit est absolument différent, ou plutôt le semble être, peuvent sortir d'une même souche : comment des Chadelya, dont le fondateur recommandait tant de ne pas s'occuper des affaires de la terre, sont sortis les Derqaoua, les Taibya, les premiers vouant une haine à mort aux Turcs et à tout gouvernement légitimement établi ; les seconds au contraire se servant de leur influence pour soutenir sur son trône la famille qui règne au Maroc.

Primitivement, les Chadelya semblent être plutôt une école philosophique qu'un ordre religieux. Les premiers supérieurs furent, en effet, de grands savants et jouirent, auprès de leurs compatriotes du Magreb, d'une juste

réputation. Avant le sixième siècle de l'hégire, le Soufisme n'était pas encore connu dans cette partie de l'Islam. Les seuls ordres religieux qui s'y trouvèrent répandus, étaient des ordres étrangers au pays, et ayant au loin leur centre d'action et de gouvernement. Abou-Médian-Choaïb ben Hocein-el-Andalousi, importa dans le Magreb les idées de la philosophie indienne : disciple de Djenidi et d'Abd-el-Kader-el-Djilani, il se posa tout d'abord non comme un vulgaire disciple mais comme un vrai fondateur d'ordre. Né à Séville, vers l'an 520 de l'hégire (1127 de J.-C.), il alla étudier à Fez ; puis quand il eut acquis sous deux habiles maîtres, la science nécessaire, il voulut aller en pèlerinage à Tlemcen, où il s'arrêta. Sa science lui attira de nombreux disciples ; à la Mecque, il rencontra Abd-el-Kader-el-Djilani et se lia d'une étroite amitié avec lui ; l'ayant suivi à Bagdad, il resta auprès de lui jusqu'à sa mort, et y puisa les pures doctrines du Soufisme : plus tard, il retourna dans sa patrie pour la faire jouir de ses lumières : il professa à Séville et à Cordoue, et enfin vint s'établir à Bougie. Dans sa vieillesse, il jouissait d'une telle réputation, que le roi de Tlemcen fut jaloux de sa gloire. Malgré ses disciples qui le priaient de ne pas s'exposer à la colère du roi qui l'avait mandé auprès de lui, Abou-Médian partit ; mais mourut en arrivant en vue de Tlemcen, 594. Abou Médian fut vraiment un homme supérieur et sa réputation n'était pas usurpée. Il fut un vrai Soufi dans toute la force du terme ; les auteurs musulmans vantent tous sa sagesse, sa science et son humilité : malheureusement l'humilité du Soufi, c'est l'orgueil des chrétiens.

Un jour, racontait-il à ses disciples, Dieu lui avait apparu et lui avait dit : « Choaïb, tu as fait de nombreux actes d'humilité ; tu m'as toujours bien servi ; tu as été toujours un fidèle Soufi ; aussi ton mérite est bien grand à mes yeux et je te pardonne tes péchés. » Et Dieu même ajouta : « Heureux le mortel qui aura jouit de ta présence ; heureux même qui verra celui qui t'a vu. » Vraiment c'était trop d'humilité ou pour mieux dire, il est le type du vrai Soufi : bouffi d'orgueil, plongé dans le mysticisme, abruti par ses nombreuses prières qu'il récite sans faire attention au sens, fuyant la société de ses semblables qu'il ne connaît pas ; ayant l'imagination exaltée et en ébullition à cause des jeûnes et veilles démesurés qu'il s'impose, le Soufi qui est parvenu à être favorisé de l'extase regarde les pauvres mortels d'un œil de mépris, il ne connaît que sa précieuse personne, et dans l'erreur de son jugement, il croit voir Dieu là où il n'y a que le produit de son imagination, ou quand vraiment il y a extase, comme dans le cas présent il prend les ténèbres pour la lumière et l'ange de l'enfer pour Dieu. Il est bien triste de voir des hommes souffrir de la sorte, s'imposer des mortifications plus grandes que n'importe quel saint du christianisme, à tel point que nous ne croyons pas qu'un Khouan puisse vivre sans une intervention diabolique, jeûner des mois et des mois, réciter continuellement des prières, souffrir plus que les plus malheureux des hommes et un jour aller brûler pendant une éternité.

Et cependant, sans cesse sur les lèvres de ces Soufi, vous entendrez des mots comme ceux-ci : Mon rôle ici-bas, c'est d'aimer Dieu, de le bénir,

de le prier, de faire connaître son saint nom et de lui demander d'exterminer les infidèles ; mon rôle, c'est de le servir, c'est de servir mes frères, c'est de leur faire du bien ; mon rôle, enfin, c'est de parvenir, par la pratique de l'humilité, par la mortification, les veilles, les jeûnes à l'état extatique. Ce n'était seulement de lui qu'Abou-Médian disait un jour :

« Le sentiment de la grandeur et de la toute-puissance divine exalte mon âme, s'empare de tout mon être, préside à mes pensées les plus intimes, de même qu'aux actes que j'accomplis au grand jour et aux yeux du monde. Ma science et ma piété s'illuminent de l'éclat des lumières d'en haut. Quel est celui sur qui se répand l'amour de Dieu ? C'est celui qui le connaît et qui le recherche partout, et encore celui dont le cœur est droit et qui se résigne entièrement à la volonté de Dieu. Sachez-le bien, *celui-là seul s'élève dont tout l'être s'absorbe dans la contemplation du Très-Haut*... C'est de lui qu'on peut dire : Tu verras les montagnes, que tu crois solidement fixées, marcher comme marchent les nuages. » (Rinn, p. 215-216).

Les nombreux ouvrages qu'il composa sur le Soufisme et les autres branches d'enseignement, lui attirèrent une grande réputation. Nul mieux que lui, nous dit un auteur arabe, ne sut pénétrer dans les mystères de la vie spirituelle ; nul mieux que lui ne pénétra les reculs de la vie contemplative ; le monde invisible des esprits n'avait pour lui rien de caché. Aussi, c'est avec raison qu'on l'a appelé le Cheikh des Cheikh, le qoteb et le g'outs(1) par excellence. « Nul ne pra-

(1) Nous avons dit plus haut ce que c'est qu'un qoteb et un g'outs.

tiqua plus que lui le renoncement au monde, ne s'abîma davantage dans la contemplation des mystères divins et ne pénétra plus avant dans la recherche des secrets du spiritualisme. C'était un Soufi parfait (1). »

Abou-Médian n'était donc qu'un habile philosophe et un grand Soufi. Ses nombreux disciples prirent le nom de Madanya ; mais le vrai fondateur de l'ordre fut Abd-el-Sellem-ben-Machich, dont toute la gloire, aux yeux des Musulmans, est d'avoir préparé la voie au grand Chadeli, qui fut vraiment un fondateur d'ordre et, quoiqu'il n'eût rien écrit par forfanterie, ses leçons, recueillies avec soin par ses disciples, contiennent tous les principes qu'invoqueront contre les gouvernements établis, les Derqaoua et les autres sociétés musulmanes qui se réclament de son origine.

Abou-Hassez-Aliech-Chadeli naquit près de Ceuta, vers l'an 595 de l'hégire (1200 de Jésus-Christ). Initié tout jeune encore aux doctrines du Soufisme par un des disciples de Abou-Médian, il se fit surtout l'élève de Abd-el-Sellem-ben-Machich. A la mort de son maître et sur sa recommandation, il se rendit dans l'Afrikia (Tunisie), cherchant une localité appelée Chadel, là il se fit une retraite et commença à mener la vie des saints de l'Islam, passant ses jours dans le jeûne et les mortifications, faisant de longues prières et s'efforçant d'arriver à l'état extatique par les moyens que son maître lui avait enseignés. Bientôt, une grande foule vint le trouver dans sa solitude et se mit à célébrer sa vertu. Chadeli se laissait faire ; mais sa réputation

(1) Brosselard, *Revue africaine*, 1850, p. 7.

porta ombrage à la jalouse susceptibilité des détenteurs du pouvoir ; bien plus, un certain Ben-el-Berra mit tout en œuvre pour nuire au pieux solitaire, à l'élu de Dieu. L'accusation portée contre lui était grave et pouvait lui attirer la peine capitale : il était accusé d'athéisme ; en vérité, cet ennemi n'était pas vulgaire et son intelligence était plus développée que celle de ses compatriotes ; il était facile, en effet, de prouver à Chadeli, imbu des doctrines du Soufisme, qu'il était un athée parce qu'il était panthéiste. Aussi, pour fuir sa punition justement méritée, il quitta la Tunisie et alla s'enfermer dans la solitude, aux environs d'Alexandrie ; mais son ennemi avait prévenu les Euléma du Caire.

Ce fut dans cette retraite que Gabriel lui apparut et lui demanda quelle punition il voulait voir infliger à son ennemi. « Je demande, répondit Chadeli à son envoyé céleste, que mon ennemi perde la mémoire et que sa tombe devienne un lieu d'immondices. » Ces vœux furent exaucés. Nous ne finirions pas si nous voulions raconter tous les miracles que Dieu fit pour prouver la sainteté de son serviteur : les légendes sont nombreuses à ce sujet. Le souverain de l'Egypte partageait vis-à-vis de l'illustre exilé les préventions des Euléma ; Dieu, pour le corriger, permit qu'une nuit il fut roué de coups par les anges, afin de le faire revenir à de meilleurs sentiments. Ce fait nous rappelle, malgré nous, ce qui arriva à Bordone à l'occasion de l'admission de Diana Vaughan et que rapporte le docteur Bataille (1re année, page 719). Ces deux faits trouveront des incrédules, mais cela

n'empêchera pas le diable de protéger toujours ceux qui se donnent spécialement à lui. Nous aurons occasion bientôt de constater que cet homme a eu des relations avec les puissances supérieures.

Cependant dans sa retraite d'Alexandrie toutes choses n'allaient pas à souhait, et souvent il devait jeûner bien longtemps. Plus tard, il racontait qu'une fois il avait passé trois jours sans prendre de nourriture : une voile parut à l'horizon, se dirigea vers son ermitage ; quand les matelots eurent jeté l'ancre, ils descendirent à terre : « C'est un ermite musulman, dirent-ils en l'apercevant, et, touchés de compassion, ils lui offrirent à manger. Ainsi, disait Chadeli, Dieu permit que je fusses secouru par la main des infidèles et non par celles des Musulmans. » On voit que si les sarcasmes et les mauvais traitements ne lui manquaient pas de la part de ses compatriotes, en retour il savait se venger, et que son humilité en faisait tous les frais ; il ne lui en coûtait guère pour inventer des interventions divines, et les miracles s'opéraient nombreux, grâce à sa sainteté ; une fois même, El-Khadir lui apparut toujours dans le désert et l'assura que Dieu était avec lui.

Quand celui qui gouvernait l'Egypte à cette époque eut reçu la terrible leçon que nous avons rapportée et que, grâce aux coups de fouet que lui donnèrent les anges de Dieu, il eut acquis une meilleure opinion sur Chadeli, celui-ci vint professer au Caire. Grande était alors sa réputation de saint. Il avait déjà opéré de nombreux miracles ; une fois, entre autres, de nombreuses hirondelles voltigeant autour de sa tête, il avait répondu que c'était les âmes du

purgatoire que Dieu avait délivrées grâce aux mérites de ses ferventes prières. Une fois professeur, sa science parut égaler sa sainteté et il put rivaliser avec les plus illustres docteurs de l'Islam. Les adversaires les plus acharnés s'avouèrent vaincus sous le charme de sa parole et par la force de ses arguments, et devinrent ses plus fidèles disciples. Rien ne lui était caché. A toute question il faisait la réponse convenable, et il conduisait sûrement ses disciples dans les plus âpres sentiers du mysticisme. Nourri de la lecture des docteurs de l'Islam, admirateur sincère de Djenidi, de El-Djilani et d'Abou-Médian, son illustre maître, il trouvait une réponse à tout. Peu importait, au reste, la science sur laquelle on l'interrogeait : il connaissait tout. Quel est donc ton Cheikh ? lui demandèrent les disciples émerveillés de ce vaste océan de science : « Disciple d'abord d'Abd-el-Sellem-ben-Machich, aujourd'hui, je bois à la source de toute vérité dans dix mers différentes : cinq sont sur la terre : Mahomet (le salut soit sur lui), Abou-Beker, Omar, Otman et Ali ; cinq sont au ciel : Gabriel, Michel, Azrazil, Azraïl et l'Esprit de Dieu (*Verbum Dei*, Jésus-Christ). »

Mais surtout, nous recommandons à nos lecteurs les lignes suivantes, qu'on ne saurait trop méditer : « Quand je suis interrogé sur une question scientifique et que je ne sais quelle réponse faire, je vois aussitôt cette réponse tracée par une main invisible sur les murs ou sur les tapis. » (Rinn, 222.) Cet aveu est à retenir. Quelle est cette main invisible qui trace la réponse ! est-ce la main de Dieu ? nullement, Dieu ne se dérange pas pour si peu. Qui alors ?

Nous ne voyons qu'une réponse convenable,c'est d'admettre la main de Satan. A ceux qui nient toujours sans preuves, nous les renvoyons à la mystique de Gorres, où toutes ces questions sont traitées de main de maître, et où ils verront les nombreux faits irrécusables que l'éminent auteur apporte en preuves de ce qu'il avance. Ces paroles de Chadeli ne sont que la confirmation de ce que nous avons avancé dans la première partie sur l'intervention de Satan dans l'extase.

Avant d'exposer les particularités de sa doctrine, nous voudrions donner le portrait que ses contemporains nous ont laissé de cet homme qui peut être regardé à juste titre comme l'un des plus grands fondateurs des ordres religieux musulmans. « Si Chadeli, nous dit un auteur cité par Rinn, page 223, était de grande taille, mais son corps était maigre et frêle ; il avait le teint olivâtre et la barbe peu fournie le long des joues. Ses doigts étaient effilés et longs comme ceux des gens du Hidjaz. Sa parole était douce, son élocution frêle, et il montra toujours une grande bienveillance dans son enseignement. Il ne cherchait nullement à imposer au néophyte des fatigues ou des difficultés. Il voulait au contraire les lui éviter et n'en parlait pas : On ne vient pas à nous, disait-il, pour rechercher les fatigues, mais bien le repos. » Pourvu que l'on cherchât à se réunir à Dieu, qu'on aimât la retraite et la prière, il laissait chacun parfaitement libre d'adopter telle ou telle voie. Il ne voulait même pas obliger le néophyte à ne pas voir d'autre Cheikh que lui. » A ce tableau, nous n'ajouterons que quelques mots : par sa constitution, Chadeli rappelait malgré lui son

origine : né au Maroc, il en avait gardé le fanatisme; bâti en hercule, les jeûnes avaient affaibli cette constitution qui aurait pu résister longtemps. Il vécut à peine cinquante ans ; ses mortifications et ses veilles lui attirèrent une réputation de sainteté justement méritée, et presque aussi grande que celle de El-Djilani ; enfin, sa science profonde et universelle, vaste encyclopédie, résumait toutes les branches de l'enseignement arabe, et, comme disaient ses disciples, il parlait sur chaque science en particulier comme si c'eût été sa branche spéciale.

C'est à cette réputation qu'il doit l'immense influence qu'il a exercée sur les ordres religieux. Il parut aussi à un moment propice. Djenidi avait introduit dans l'Islam les doctrines secrètes de la philosophie indienne : il avait pu professer les erreurs les plus monstrueuses et les plus opposées à la saine doctrine, grâce à la flexibilité de son esprit et de la langue arabe. Mais ces doctrines n'avaient pas encore reçu la sanction qu'attend toujours un peuple croyant, la sanction de la sainteté : tout le monde s'était incliné devant le vaste savoir de Djenidi : tout le monde devait s'incliner devant la sainteté suréminente d'Abd-el-Kader-el-Djilani. Ces mêmes doctrines qu'avait professées Djenidi, le saint de l'Islam les mit chaque jour en pratique, et leur dut toute la sainteté à laquelle il parvint. Il fallait qu'un homme parût alors pour résumer en lui seul et la science de Djenidi et la sainteté de El-Djilani. Ce fut là le rôle que Satan donna à Chadeli : grâce à son génie moins vaste cependant que celui de Djenidi, il donna la dernière forme à ces idées panthéistiques et égalitaires qui du

bord du Gange ont fait irruption dans l'Islam. Après lui nous ne trouverons que bien peu de choses nouvelles, il sera le vrai fondateur des ordres musulmans, le digne précurseur de Snoussi qui fera le plus grand cas de lui.

Et Charani, bien avant lui, résumant dans quelques lignes les sentiments de son coreligionnaire, l'égalera presque à Abd-el-Kader. Ils ne l'appellera pas sans doute le sultan des Saints, la gloire de l'Islam ; non, la gloire de Chadeli est, suivant Charani, d'avoir su résumer toute la science de la tradition. Non seulement, dit-il, son esprit pénétra dans le monde des âmes et des corps, mais encore il rendit facile la connaissance de toute science, et en fit connaître tous les secrets. Aussi, les Cheikh de son ordre sont de vrais océans de science, et un simple fakir Chadeli en sait plus que les Cheikh des autres ordres. Chadeli, c'était le pôle de son temps, le phare qui éclairait le monde, le marteau qui broyait nos ennemis, le Soufi des Soufi ; en un mot, Dieu s'était plu à réunir en un seul homme toutes les perfections.

Avant de parler des doctrines professées et enseignées par Chadeli, recueillies avec raison par ses disciples, disons un mot de l'affiliation à cet ordre ; et quand nous aurons fait connaître les doctrines des Chadelya nous ferons connaître les principales sociétés qui s'y attachent, en particulier les Derqaoua et les Madanya.

Il y a peu d'ordres qui soient aussi larges que celui qui nous occupe pour l'admission des Khouan, et nous ne connaissons que celui des Rahmanya qui soit encore moins sévère. Voici, en effet, comment le Cheikh Ahmed-ben-Moham-

med-el-Abbad, définit les règles de cette admission. Pour pouvoir jouir, des privilèges attachés à cet ordre, et pouvoir se dire Chadely, il suffit de suivre un seul des principes de la Congrégation, pourvu que l'on aime les affiliés. Ainsi, dire un hizb suffit pour participer aux droits des Khouan Chadelya. Cette affiliation est un peu trop primitive et succincte, aussi le même Cheikh donnant les différentes manières de se faire affilier en énumère quatre : la première est purement extérieure : elle comprend la pression de la main et l'enseignement du diker ; l'affilié doit alors porter le turban, pendant derrière la tête et porter la Khirka, morceau d'étoffe qui sert de signe de reconnaissance comme la manière de mettre son turban. La deuxième manière consiste à lire les livres des Chadelya sans chercher à comprendre le sens ; ici il ne faudrait pas croire que la recommandation faite au Khouan signifie qu'il ne doit pas réfléchir sur ce qu'il dit de manière à ne pas comprendre même le sens des mots ; mais comme moi lire lorsque je lis du chinois, sans chercher à comprendre le sens signifie sans chercher à pénétrer les secrets et mystères particuliers à l'ordre ; car nous ne devons pas oublier que surtout chez les Chadelya on fait la distinction des gens intelligents et du vulgaire, celui-ci se contente des deux premières initiations dont nous venons de parler : la troisième ne diffère guère de la deuxième, analyser le livre, tâcher d'en comprendre le sens, sans toutefois aller jusqu'à l'action. Bientôt nous aurons à parler de leurs secrets, et nous en dirons plus long à ce sujet. La quatrième façon de se faire Chadely est la route que pren-

nent les hommes intelligents ; pour parler le style de la Maçonnerie, ceux qui ne sont pas affiliés avec l'anneau, celui-là c'est le vrai Chadely ; il conforme en tout sa conduite aux principes que lui donne le Cheikh, et tâche de ne pas s'en éloigner.

Celui qui est entré de la dernière manière doit encore franchir quatre degrés différents, sans en omettre aucun : ces degrés rappellent les différents grades des ordres maçonniques : le premier est celui de la contrition ; le deuxième, de la droiture ; le troisième, de la perfection des mœurs ; le quatrième, de la proximité. Tous ces termes sont bien inoffensifs, et pour celui qui n'est pas initié, ils ne peuvent avoir beaucoup de sens ; c'est toujours à peu près le même jargon que le démon emploie partout où il se montre, il parle continuellement de pureté des mœurs, de droiture, d'humanité, de charité, afin de dissimuler son œuvre sous cette apparence de vertu.

Le diker primitif donné par Abd-el-Sellem-ben-Machieh consistait uniquement à dire continuellement le mot Allah en appuyant sur le lam (*l*) et en prolongeant le son *a* de la fin autant que le permettait la puissance du souffle de l'affilié. Chadeli y ajouta l'invocation des invocations, celle qui est la plus agréable à Dieu : « Il n'y a de Divinité que Allah, la Vérité évidente, et Mohammed est le Prophète de Dieu. » Il suffisait de réciter cent fois au moins cette invocation dans un jour ; c'était relativement bien modéré ; plus loin, nous donnerons celui des Derquoua-Chadelya. Nous voudrions, pour le moment, tâcher de débrouiller toutes ces

branches diverses et ne pas les confondre comme l'a fait Rinn.

Nous n'ajouterons rien de spécial à ce que nous avons dit sur les réunions de cet ordre ; nous avons cité plus haut, quand nous avons parlé des moyens employés pour arriver à l'extase, comment ils s'y prenaient dans leurs réunions. Convaincu que nous sommes que la plus grande difficulté, pour nous, est de pouvoir nous faire comprendre de lecteurs peu habitués aux coutumes arabes, nous sommes obligé de nous répéter. Cette étude que nous composons ne sera pas un livre qu'on lit une fois et puis qu'on jette dans un coin de la bibliothèque pour le laisser se couvrir de poussière et être rongé par les vers. C'est un livre qu'il faudra étudier, et relire par conséquent si on veut arriver à comprendre ce que sont ces sociétés, si on veut saisir les rapports qu'il y a entre elles et leurs congénères d'Europe. On est étonné, quand on y réfléchit un peu, de voir que le démon prend toujours les mêmes moyens pour perdre l'homme, moyens qu'il varie suivant les peuples et adapte si bien aux mœurs du pays : nous répétons donc que les ordres religieux ont deux buts : l'un la perfection de ses affiliés par l'extase, l'autre, l'expulsion des chrétiens de l'Afrique et de tout pays où il y a un Musulman ! en un mot, le rétablissement de l'imamat, selon que nous l'avons expliqué.

Les Chadelya, primitivement, semblaient n'avoir qu'un seul but, sanctifier leurs affiliés par l'extase, bien que dans les instructions données par le fondateur à ses disciples, on trouve quelques paroles subversives de toute autorité,

mais la plus grande partie traite de la mystique et de l'extase. Quand, dans les réunions, ils veulent goûter les douceurs de cet état, ils ferment bien les portes, éteignent les lampes, et mettent leurs Moqaddem au milieu d'eux, ils forment un cercle sans solution de continuité. D'abord lentement, puis sur un mode de plus en plus pressé, ils chantent cette courte phrase, à peu près toujours sur la même note : la Alah ila allah ; ils passent ainsi successivement sur toutes les modulations, allant du plus grave au plus précipité. « Lorsqu'ils sont arrivés à un certain état de surexcitation, ils se lèvent et récitent en donnant au corps un balancement cadencé « Allah ! », puis « Hou (lui) ! », puis « Ah ! » Pendant ce temps, le Nekib tourne autour d'eux en récitant des vers ou des sentences propres à redoubler l'enthousiasme. Puis, à un signal du Moqaddem, qui reste au milieu du cercle, les frères s'arrêtent, le Moqaddem récite des vers, des oraisons, prononce la formule : « Il n'y a pas d'autre divinité que Allah » et termine la cérémonie par la récitation de la fatiha.

Voici comment Si-Snoussi décrit les cérémonies du rituel des Chadelya : nous abrégeons un peu ce qu'il dit, omettant tout ce qui n'est pas directement nécessaire à leur intelligence. Tout d'abord, il nous donne la posture que doivent prendre les affiliés. Ce point est très important, et nous verrons Snoussi accusé presque d'hérésie pour une petite modification apportée à ce point. La posture prise dans la prière est, en effet, un signe de reconnaissance entre les Khouan. Comme la prière est habituelle et qu'il ne se passe pas deux heures dans la journée

sans qu'un bon Musulman ne doive adorer Dieu, c'est un moyen bien facile de reconnaissance. Voici donc la posture des Chadelya : ils doivent s'accroupir les jambes croisées, élever les genoux qu'ils enlacent de leurs bras, et, les yeux fermés, placer la tête entre les deux genoux. Pendant qu'il relève la tête, à partir du moment où elle arrive à la hauteur du cœur, jusqu'à celui où elle atteint l'épaule droite, il doit dire : Il n'y a de divinité que Allah. Bien entendu qu'il faut impitoyablement chasser toutes les distractions, et même prier à haute voix si on ne peut en triompher en parlant à voix basse. Quand la bouche arrive à la hauteur du cœur, il doit prononcer les mêmes paroles, mais avec vigueur et beaucoup de force, afin que les paroles se gravent bien dans cet organe et, de là, se répandent dans chacun des membres. C'est ce qu'on appelle le diker es-sef-ou-en-necker, ce qui veut dire : prière de la compassion et de l'expulsion. Elle produit dans l'âme des effets merveilleux ; elle arrache du cœur tous les vices, les principes de la tiédeur et les pensées mondaines, en rejetant tous ces défauts derrière l'épaule droite.

Quelles sont les principales recommandations faites au Khouan ? Avant tout, il doit impérieusement s'appliquer à bien dire les prières et à bien observer les pratiques de l'ordre ; c'est grâce à l'ordre qu'il parviendra au salut ; avant tout, donc, avant même les prières ordonnées par le Coran, le Khouan devrait remplir ces obligations. Seulement, ces hommes ne sont pas logiques, et les chefs d'ordre, par crainte du peuple, veulent garder un livre et des préceptes avec

lesquels ils ne sont plus d'accord ; nous l'avons suffisamment prouvé.

De plus, nous savons qu'il suffit de bien réciter une seule fois son diker pour être sauvé cette prière est donc merveilleuse, et jamais Mahomet lui-même n'a promis une telle efficacité aux prières qu'il ordonnait. Le Khouan Chadely devra donc se les rendre obligatoires et tellement familières qu'elles semblent s'être identifiées avec sa personne et ne faire avec lui qu'un seul tout homogène ; à force de les réciter il faudra qu'il arrive comme machinalement à les dire, aussi bien le jour que la nuit dans ses rêves. Quand il sera arrivé à cette quasi identification, il passera à l'invocation du mot Dieu et « la poursuivra sans cesse, jusqu'au moment où ce qui lui était caché se dévoilera à ses yeux ; sans s'arrêter il CONTINUERA JUSQU'A ÉPUISEMENT DE SES FORCES. » Nous avons préféré citer ces lignes traduites par M. Colas et citées par M. Rinn, page 248, que de les traduire nous-mêmes ; a-t-on remarqué ces mots : il continuera jusqu'à l'épuisement de ses forces.

Le malheureux Khouan devra s'abrutir complètement, et employer toutes ses forces, aussi bien celles de son intelligence que celles de son corps, qu'il devrait employer seulement à la recherche et à l'amour de Dieu ; il devra les employer, dis-je, à la recherche de ce qui est caché et qui lui sera dévoilé. Et quand, à force de répéter ce mot Allah, il aura découvert tout ce qui y est caché, il passera à un autre mot, autre dénomination de Dieu : hou, qui signifie littéralement lui : c'est-à-dire l'Être suprême, mot qu'il devra répéter à

satiété jusqu'à ce qu'il parvienne au degré de perfection qu'il pourra acquérir (1).

Que les affiliés à cet ordre aient des secrets connus d'eux seuls, cela ne fait pas l'ombre d'un doute : ici encore nous voulons citer mot pour mot la traduction donnée par M. Colas (citée par Rinn, page 248), afin qu'on ne puisse nous accuser de ne pas comprendre le texte : « Ils (les Chadelya) sont en possession de secrets particuliers qu'ils appliquent entre eux. Ainsi, quand un malheur frappe un des leurs, ils récitent dix fois la sonate de Ya-Sinc, après l'aurore : avant la prière du matin, ils y ajoutent : « O Dieu, je vous invoque, vous qui êtes Dieu », ils continuent par ces mots : « *Yamen horia ! Ahoum ! Kaf adem hamnou, ha. Amen.* » (Paroles mystiques qui n'ont aucun sens arabe), qu'ils répètent 70 fois, puis ils terminent par : « Pour que vous m'accordiez telle ou telle chose qui ne peut arriver que par la permission du Très-Haut. »

« Le Cheikh Abou-Hassan ech. Chedeli a dit
« que ces mots mystiques étaient les noms les
« plus élevés que l'on pouvait donner à Dieu.

« Dans un de ses ouvrages, Si Abd-el-Ouhab-
« el-Cherani dit : « Les affiliés de cet ordre ont
« des secrets particuliers », et il reproduit tex-
« tuellement ce qui est transcrit ci-dessus. »

(1) Nos lecteurs qui ne connaissent pas la langue arabe se demanderont vraiment ce que ce mot Allah peut apprendre aux affiliés. Ce mot Allah doit, à notre avis, avoir les mêmes propriétés que le tétragramme (J. H. V. H. ou Jéhovah). En arabe. Dieu s'exprime par l'article el suivi du pronom hou. Ces deux mots réunis signifient donc le lui : l'être par excellence, et a par conséquent le même sens que le mot hébreu Jéhovah : celui qui est.

Il est curieux à remarquer que dans l'occultisme le tétragramme joue un si grand rôle : c'est encore un nouveau point de contact entre les diverses sociétés.

Quelle est l'origine de ces mots mystiques qui n'ont aucun sens en arabe ? Nous ne pouvons faire que des hypothèses, mais nous ne croyons pas nous avancer trop en disant que ces mots sont une formule magique donnée par Satan à Chadeli. Nous avons vu plus haut qu'une main mystérieuse écrivait sur les murs ou le tapis la réponse dont avait besoin le grand philosophe. Pourquoi cette main qui, à notre avis, n'était autre que celle de l'ange de l'enfer, n'aurait-elle pas enseigné cette formule comme de nos jours le même ange a inspiré Albert Pike. Y a-t-il, nous le demandons, une grande différence entre les deux sociétés : l'une musulmane et africaine, l'autre américaine-européenne. Les Palladistes n'arrivent-ils pas aussi à l'extase ; et Sophie Walder ne pourrait-elle pas rivaliser avec n'importe quel extatique musulman ? Seulement, il y aura toujours cette différence entre les sociétés d'Europe et d'Amérique et celles d'Afrique : c'est que les premières sont ouvertement en lutte contre Dieu, tandis que les sociétés musulmanes semblent restreindre leur but politique à la délivrance du Musulman du joug du chrétien ; elles voudraient fermer complètement le continent noir, pour y faire régner le culte de Mahomet et de Satan. Rien d'étonnant, par conséquent, que les mêmes moyens ne soient pas employés, ce qu'il faut à l'Arabe, avant tout, c'est l'extase ; et *le second but est pour lui assez secondaire*. Son désir le plus grand, je dirai même son seul désir, c'est de jouir des douceurs de l'état extatique et de passer aux yeux de ses compatriotes pour un homme en relations quotidiennes

avec les esprits. Les chefs seuls poursuivent avec activité le second but, car, nous le répétons encore, nous sommes convaincus que les vrais extatiques sont très rares, et que les neuf dixièmes des Musulmans affiliés aux ordres religieux, grâce aux effets du Hachich, prennent pour des réalités ce qui n'est que le produit de leur imagination, et croient voir certaines choses parce qu'on leur a dit que ces choses se passaient ainsi. Mais nous avons vu, par le fait que nous avons cité d'Abd-el-Kader, que les vrais initiés, ceux qui sont chargés de par le diable d'arrêter les progrès du christianisme, ceux-là sont vraiment favorisés d'extases et reçoivent du démon, pour parler avec un fondateur d'ordre, la direction de leurs actes et la manière dont ils doivent agir.

Nous avons dit plus haut que Chadeli n'aurait écrit aucun livre pendant sa vie : « Mes livres, disait-il, sont mes compagnons et mes disciples. » Ceux-ci ne voulurent pas laisser perdre le fruit de tant de veilles et d'extases, et l'un d'eux, le plus savant, et celui qui avait vécu le plus dans l'intimité de Chadeli, réunit ses paroles et ses discours. Ce qu'on remarque surtout dans cet ouvrage, c'est le mépris des choses de la terre, le sarcasme déversé à pleines mains sur les autorités musulmanes, et même l'excitation à la révolte.

Tu ne pourras connaître le parfum de la sainteté que lorsque tu seras complètement détaché des hommes et du monde. Quiconque veut jouir de la gloire en ce monde et en l'autre, me suive. Qu'il rejette de son cœur tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il n'aime que Dieu, qu'il ne cherche que

lui, et n'agisse qu'en vue de lui. Plein de docilité pour son Cheikh, le Chadely devra lui découvrir toutes ses pensées, toutes ses affections; dans ses prières, il devra veiller surtout à ce que jamais une distraction ne vienne le détourner de Dieu, afin de se pénétrer de plus en plus de l'essence divine. Nous ne voulons rien ajouter de spécial à ce sujet, nous en avons assez parlé dans le chapitre consacré à l'extase. Mais nous voulons surtout nous étendre sur leur soumission ou plutôt sur le mépris qu'ils professent envers les grands de la terre et toute autorité. Ces mots de détachement du monde, du mépris pour les richesses, ne sont qu'un moyen de tromper les ignorants et les naïfs. Nous allons voir que sous ce beau dehors de sainteté et d'ascétisme, se cache l'ordre le plus à craindre pour les gouvernements, et auquel les Turcs ont justement voué une haine sans trêve ni merci.

« Obéis à ton Cheikh avant d'obéir au souverain temporel. » (Cité par RINN, page 227.) Avec ce principe indiscutable pour tout bon Khouan, un chef d'ordre religieux peut faire à n'importe quel gouvernement une guerre sans merci, une guerre qui ne finirait qu'avec la mort du dernier Khouan. Tous les chefs d'ordre se souviendront de cette parole dont peut-être Chadeli ne prévoyait pas tout l'usage qu'en feraient ses successeurs. Il est certain que tout supérieur général a plus d'autorité sur ses affiliés que le sultan de Stamboul, qu'il peut se faire obéir plus facilement, et qu'il peut même, à un moment donné, lui faire une opposition ouverte sans qu'il ait rien à craindre : il n'aura qu'à rappeler à ses affiliés cette terrible parole, pour qu'il soit sûr

de la victoire. Au fond, c'est l'anarchie prêchée dans tout l'Islam ; partout où se trouve le démon, partout on trouve cette haine de toute autorité légitime, ces appels à la révolte, n'est-il pas le premier des révoltés et n'a-t-il pas méconnu la première des autorités, celle de Dieu.

A mon avis, ce mépris de tout pouvoir légitime est un des points de contact les plus apparents entre la franc-maçonnerie et les ordres religieux musulmans. La franc-maçonnerie a renversé le trône, fait monter le roi sur l'échafaud, et de nos jours, le premier souverain qui voudrait lui résister tomberait vite sous le poignard des sicaires. Garcia Moreno nous en est une preuve éclatante. Les Khouan n'ont rien à envier à leurs congénères d'Europe : on dit de toutes parts que l'Islam s'écroule, que la dissolution a déjà pénétré dans cette vaste machine, que la Turquie marche, de nos jours, dans le concert des nations européennes. L'Islam s'écroule, oui en Europe, en Asie, et dans le Nord de l'Afrique : mais Satan a veillé, et tout homme qui a un peu réfléchi sur la situation des souverains musulmans vis-à-vis des sociétés secrètes, ne peut cesser de craindre pour eux. L'Islam, en ce moment, joue sa dernière carte ; pour lui, c'est une question de vie ou de mort ; mais peut-être le jour n'est pas loin où, à la voix du chef de Djagboub, les Snoussya se lèveront en masse, et des rives du Tchad, où ils sont tout-puissants, ils entraîneront ces masses sur l'Afrique du Nord ; les souverains musulmans seront châtiés comme nous. Ils n'agissent pas encore, parce que le moment n'est pas venu, ils attendent l'heure propice, et ils sont aussi roués politiques que nos

francs-maçons qui, peu à peu, travaillent à déchristianiser notre France : de même, patiemment mais sûrement, les Khouan travaillent à la régénération de l'Islam. Pleins de mépris pour leur souverain légitime, qui à leurs yeux n'est qu'un apostat, ils tournent leurs regards vers l'Afrique Centrale, d'où doit sortir ce Madhi, ce prophète qui doit délivrer tout Musulman du joug de l'infidèle et rétablir l'imamat.

Ce sont les Chadelya surtout qui ont mis à l'ordre du jour ce mépris pour les autorités légitimes, les autres ordres n'ont fait que puiser à cette source. Aussi, après la recommandation de bien réciter le diker et de payer la ziara, il n'y en a pas qui occupe une plus large place que celle de fuir les autorités, et de ne pas accepter de fonction ; cachant toujours ce mépris sous le voile du mysticisme, ils fuient le pouvoir afin de pouvoir vivre dans la solitude et de se sanctifier : « Le monde, dit l'un d'eux, doit être, pour un Khouan fidèle, comme un feu d'où s'échappent continuellement des étincelles qui toutes brûlent, qu'elles soient petites ou grandes. » Il faudra donc éviter le plus possible les relations avec les détenteurs du pouvoir ; toujours on ne pourra pas s'abstenir de les visiter, alors il faudra imiter les Soufi qui emportaient une galette pour ne pas être obligés de manger avec l'émir. Nous voulons mettre sous les yeux du lecteur ce curieux passage tiré de Si Abd-el-Ouahab-ech-Charami (Cité par Rinn, page 245) :

« Nous avons connu des Fakir ou simple Soufi qui allaient assister aux repas des émirs, quand la nécessité l'exigeait, mais ils n'y prenaient rien des aliments servis. Tels furent Sidi Mohammed-

Ibn-Annân, le cheikh Abou-el-Haçan-el-R'amri, etc. Ils emportaient avec eux, dans la large manche de leur vêtement, une galette de pain, et, à mesure qu'on servait le repas, ils ne mangeaient que de leur galette, s'arrangeant de façon que l'émir ne s'en aperçût pas.

« Gardez-vous, disait le vertueux Ali-el-Khawwas, de fréquenter aucun des émirs, ou de manger de leur nourriture, où de rester muets sur le mal, que dans leurs réunions vous voyez commettre en paroles ou en actes. Autrefois, les pieux et saints docteurs ou savants s'abstenaient d'aller chez les Khalifes, et si une circonstance impérieuse ou si un prétexte supposé les appelait à s'y présenter, ces docteurs leur donnaient des conseils, les menaçaient de la vengeance céleste, les gourmandaient, les exhortaient au bien. Aujourd'hui, hélas! cette manière de faire n'est plus possible. »

Rinn raconte alors l'anecdote qui arriva à La Mecque à un saint docteur nommé Tavus. « Ayant été forcé de se rendre aux instances du Khalife Hischam qui désirait l'entretenir, il se mit à apostropher et réprimander le souverain si vertement, que celui-ci en demeura tout confus et tout tremblant ; et Charani ajoute : Lecteur, mon frère, si tu te sens la force d'adresser des paroles de cette sorte aux émirs, va, fréquente-les, sinon tiens-toi loin d'eux. »

Et, à côté de ce mépris souverain prêché par les Cheikh pour l'autorité légitime, dans le fallacieux prétexte de se détacher de plus en plus du monde et des biens d'ici-bas, jamais esclave ne dut subir comme le Khouan l'autorité de son chef. Nous avons dit d'une façon générale les

obligations des affiliés envers ceux qui sont chargés de leurs âmes, pour parler leur langage. Le Cheikh est maître absolu du malheureux qui s'est livré à lui : il devra accomplir fidèlement tout ce qui lui sera commandé, et jamais il ne pourra faire la moindre observation; lui commandera-t-on un meurtre, afin de faire disparaître un homme qui gêne, l'ordre du Khouan devra s'exécuter fidèlement; et en Afrique, moins qu'en Chine encore, si c'était possible, on fait peu de cas d'une vie humaine. Mais, là encore, nous préférons citer la traduction de Rinn, afin qu'on ne puisse nous accuser de travestir les textes et de leur donner, dans notre traduction, un sens exagéré. A côté de la parole que nous avons rapportée plus haut : obéis à ton Cheikh avant d'obéir au souverain temporel, il faut placer, comme complément et commentaire, les lignes suivantes (Cité par Rinn, page 233) : « Ils (les affiliés) informeront leur Cheikh de leurs plus futiles pensées, de leurs actes importants comme de leurs faits les plus insignifiants. Ils auront pour leur Cheikh *une obéissance passive*, et tous les instants ils seront entre ses mains comme le cadavre aux mains du laveur des morts. » Si ces dernières paroles nous rappellent, malgré nous, le fameux dicton des Jésuites : *Perinde ac cadaver*, les premières lignes nous font penser au directeur de conscience : le Cheikh est un directeur de conscience, mais un directeur infernal (1).

(1) Il est impossible, en effet, de ne pas voir l'œuvre des sociétés secrètes dans tous ces meurtres qui se commettent en Kabylie et, en général, dans les tribus arabes. Jamais l'autorité ne

Nous ne voulons pas parler de leurs doctrines philosophiques ; elles sont celles du Soufisme ; et, d'ailleurs, nous ne voulons nous occuper que des ordres musulmans et montrer en particulier, dans ceux-ci, le côté satanique et les rapports qu'ils ont avec les sociétés secrètes du monde entier. Laissant donc là Chadeli et ses doctrines, dont nous n'avons exposé que les principes et tout ce qui se rapporte à l'ordre, nous allons voir les conclusions qu'en ont tirées ses nombreux disciples; nous ne parlerons cependant ici que des Derqaoua et des Madanya, qui peuvent être regardés comme la continuation des Chadelya, tandis que les Aïssaoua, Cheikkya, etc., peuvent être regardés comme des ordres distincts, bien qu'ayant des relations très nombreuses avec l'ordre principal, l'ordre-mère.

Plus haut, nous avons cité le jugement porté par un auteur arabe sur le grand Chadeli ; peu de fondateurs ont eu une si grande renommée que lui, et il marche presque de pair avec celui des Qadrya. De la mer Rouge à l'Atlantique, le brillant professeur du Caire s'attira de nombreux disciples, qui, sous divers noms, cachent cependant la même origine. Nous allons dire quelques mots des Derqaoua et des Madanya qui, tirant les dernières conclusions des principes posés par Chadeli, sont devenus de terribles adversaires pour les Turcs et la civilisation, et semblent n'être que l'avant-garde des Snoussya.

peut trouver le coupable : Un jour, on vient lui dire qu'on a entendu un coup de fusil, qu'il y a un homme de l'endroit baigné dans son sang ; mais où est le meurtrier ?

« Ne dis pas cela, disait un jour un Khouan à un de mes chefs, ne dis pas que je t'ai dit qu'on voulait brûler le bois, car demain je ne serais pas en vie. »

On n'est pas bien d'accord pour savoir quel a été le fondateur des Derqaoua ; les uns disent que ce fut Abou-Hassan-Mouley-Ali-el-Djemal, pieux Musulman et grand théologien. D'après M. Rinn, le vrai fondateur serait son disciple Mouley-el-Arbi-ben-Ahmed-ed-Dergaoui ; le premier n'aurait fait que donner, « dans l'ouest du Magreb, une nouvelle extension à l'ordre des Chadelya, que les populations délaissaient pour se rapprocher de celui des Taibya, déjà inféodé à la dynastie régnante ». Né chez les Beni-Zéroual, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, il suivit les cours de Mouley-Ali, à Fez, et devint son disciple préféré et son successeur. Il pratiqua, dit-on, toujours le renoncement au monde et, plein de mépris pour les autorités de son pays, il se renferma dans l'abstention la plus complète des affaires. Cependant nous avons peine à croire qu'il se tint toujours, lui ou ses disciples, dans les limites de la prudence et que jamais, dans ses actes, il ne se mêla de politique. Pourquoi son maître répandit-il avec tant d'ardeur cet ordre, si ce n'est pour s'opposer aux progrès toujours croissants des Taibya, dont le but est de donner au pouvoir et à la famille régnante un secours contre les autres ordres. Cette rivalité prend tout de suite une tournure politique : faire subir un échec aux Taibya, détourner les populations de se faire affilier à cet ordre, n'était-ce pas mettre le gouvernement marocain en échec et lui livrer, pour ainsi dire, un combat d'autorité. Ce fait seul montre que leur abstention des affaires est plutôt théorique que pratique.

Le gouvernement turc, en effet, ne les aurait pas tant pris en haine, si vraiment ils avaient eu

envers l'autorité le respect qu'ont les autres Khouan; les Derqaoua, aux yeux des Turcs, n'étaient que des révoltés. Voici, en effet, la peinture que fait d'eux un fonctionnaire turc, El-Mossedem-ben-Mohammed, secrétaire du dey Hassan, à Oran : « Les Derqaoua font parade du mépris qu'ils ressentent pour toute espèce d'obéissance; ils ne se réunissent jamais que secrètement et dans les lieux les plus déserts; ils sont vêtus de haillons et parés de colliers de coquillages; ils voyagent avec de longs bâtons ou à dos d'ânes; ils font montre d'un grand ascétisme et ne prononcent le nom de Dieu que dans leurs prières. » (Cité par RINN, page 243.) Tels ils ont apparu à nos fonctionnaires : sujets peu souples et peu faciles à gouverner. Ils refusent toute fonction de notre part, excepté les fonctions du culte et de la justice. Nous aussi, comme les Turcs, nous devons les surveiller et nous défier beaucoup de ces personnages; ils ont été intimement liés à toutes les insurrections dirigées contre nous. Les faits eux-mêmes parleront : alors on verra et on comprendra ce qu'il faut entendre par ce détachement du monde tant prêché par Chadeli, et du mépris que les affiliés à cet ordre doivent avoir pour les honneurs et les richesses; il y a loin du désintéressement du chrétien à celui de l'Arabe. Tous les deux ont du mépris pour ce monde; mais tandis que le mépris du chrétien lui est inspiré par le vrai amour de Dieu et le désir sincère qu'il a d'aller vers lui, le mépris de l'Arabe lui est inspiré par la haine contre toute autorité; le chrétien refuse une charge afin de pouvoir vaquer à la piété, le Khouan la refuse parce que, dans ce détenteur

du pouvoir, il voit un tyran, il voit un apostat qui a abandonné les traditions et les règles du Coran pour se faire l'ami de l'infidèle. Voilà le Derqaoui. Si de la théorie nous passons à la pratique, aux faits, nous verrons que toute leur histoire n'est qu'une longue suite de révoltes, et que tous les gouvernements ont à les redouter. Abd-el-Kader lui-même s'est attiré leur haine, parce que, à leurs yeux, ainsi que nous l'avons dit, c'était un modéré.

Du vivant même de Mouley-Arbi, le fondateur de cette branche, nous voyons ses Kalifa prendre part, à deux reprises, aux affaires politiques et, les armes à la main, faire opposition au pouvoir légitime. La première fois, ce fut son Khalifa Abd-el-Kader Ben-ech-Chérif-es-Salih, qui leva l'étendard de la révolte contre les Turcs; fier des nombreux affiliés à son ordre et comptant sur les nombreux mécontents, il marcha contre l'ennemi des Arabes, les Turcs, malgré les ordres de son chef spirituel, et alla assiéger Oran. Voyant que son Khalifa n'écoutait ni ses envoyés ni les avis qu'il lui donnait par lettres, Mouley-el-Arbi se rendit auprès de lui ; il le trouva environné de nombreuses richesses, portant de magnifiques habits et tout couvert d'or. A cette vue, Mouley-el-Arbi ne reconnut plus le fidèle disciple d'autrefois, vivant pauvrement comme ses frères et portant des habits en haillons ; il avait oublié les sages conseils qu'il lui avait donnés si souvent, ou plutôt il les mettait trop bien en pratique et était très conséquent avec lui-même ; mais son maître fanatique qui, comme la plupart des maîtres arabes, avait posé des principes sans se préoccuper des conclusions, défendant même de

les discuter, ne put retenir son indignation, et, prenant une poignée de terre, il la jeta au vent : « Ainsi il sera fait à Ben-Chérif, dit-il. » Ce fut là toute leur entrevue. Le maître rentra dans sa zaouia de Beni-Zeroual, étonné sans doute de ce que son Khalifa eût agi de la sorte et priant Dieu que sa prédiction fût accomplie.

Ici nous voudrions placer une réflexion qui fera bien comprendre la situation du Khouan vis-à-vis de son Cheikh, et comment il doit lui obéir. On a vu que ce Khalifa n'avait pas accédé au désir de son maître, mais que, conformément aux leçons qu'il en avait reçu, il battait en brèche l'autorité des Turcs. Le Cheikh, loin de se réjouir des succès remportés par son disciple et d'y applaudir, et de l'encourager dans cette œuvre, lui en fit au contraire d'amers reproches, et lui souhaita et prédit même sa chute. Ce qui manque le plus, en effet, dans les livres et enseignements des docteurs arabes, c'est la logique ; ils ne comprennent pas qu'un disciple intelligent tire des conclusions des principes posés par le maître, et ne veulent pas du tout être responsables des actions opérées par ce disciple, conformément à cette conclusion. A leur avis, l'obéissance du disciple doit s'arrêter au mot, à la lettre ; il ne doit pas argumenter, tirer des conclusions et agir en conséquence. Toute la question se résout à ceci : Le Cheikh a-t-il oui ou non dit cette parole ? A-t-il dit qu'il faut attaquer le Turc ou le Français ? S'il ne l'a point dit, n'attendez pas qu'il approuve la conduite de son disciple ; nullement, il le blâmera, le maudira et demandera à Dieu de l'exterminer et de le faire échouer dans ses projets. N'est-ce pas le

cas en cette occasion ? L'homme qui avait dit qu'il fallait obéir au Cheikh plutôt qu'au souverain temporel, qu'il fallait fuir les autorités du siècle, avoir pour elle non seulement du mépris, mais aussi de la haine, ne disait-il pas par là qu'il fallait s'opposer à leurs actes, et les combattre par tous les moyens. Quand Gambetta disait : « le cléricalisme, voilà l'ennemi », il ne disait pas qu'il fallait combattre, et cependant ses disciples ont compris cette parole. Au fond, Mouley-Arbi ne condamnait pas Ben-Chérif faisant la guerre aux Turcs ; ils étaient d'accord tous deux sur ce point ; c'est que tous les bons Khouan doivent avoir de la haine pour ces apostats qui ont rejeté la vraie doctrine ; le maître condamnait le disciple parce que celui-ci n'avait pas attendu les ordres, parce qu'il avait agi de sa propre autorité et semblait vouloir gagner à lui toute l'influence des Khouan. C'était donc la rivalité et la jalousie qui empêchaient ces deux hommes de s'entendre et d'agir de concert. Le maître était froissé de ce que le disciple avait montré si peu d'obéissance ; on se souvient, en effet, du passage que nous avons cité, où nous lisions que les fakirs devaient avoir pour leurs Cheikh une *obéissance passive*. Le lecteur n'avait pas compris ce mot, il saura maintenant ce qu'il faut entendre par ce terme. Voilà donc quel est l'abaissement où tous les chefs d'ordre veulent amener leurs affiliés : ils doivent croire que toutes les paroles qui tombent de la bouche sacrée de leur maître sont des paroles saintes, auxquelles ils doivent se conformer absolument, sans vouloir raisonner, car, comme nous l'avons déjà dit, le Khouan doit s'abstenir de tout rai-

sonnement, même serait-il bon. C'est une page à ajouter à ce que nous avons dit plus haut sur ce sujet ; et ce fait que nous venons de rapporter fera comprendre, croyons-nous, les rapports qui doivent régner entre les affiliés et leurs supérieurs.

Ce même Mouley-el-Arbi, qui réprouvait la conduite de Ben-Chérif, agit à peu près de même, quelques années plus tard. Mouley-Sliman, après avoir régné près de trente années, voyait son trône chanceler sur ses bases ; à cette époque (1821), comme il est arrivé si souvent de nos jours, les Kabyles s'étaient soulevés et avaient proclamé empereur Mouley-Ibrahim. Les rebelles comptaient beaucoup sur les Derqaoua et voulaient user de leur influence pour combattre les Taibya ; leurs espérances furent vaines. Mouley-el-Arbi leur refusa son concours, et ses Khouan, dociles à sa voix, ne prirent pas part à la révolte. Mouley-Sliman, en sa qualité d'initié, crut pouvoir gagner à sa cause ses coaffiliés et ses anciens confrères ; avec un tel secours, les rebelles, pensait-il, seraient bientôt soumis ; il oubliait, le malheureux empereur, que dans la confrérie c'était le Cheikh qui commandait et qu'il lui devait obéissance comme à son supérieur. Si Mouley-el-Arbi avait défendu aux Khouan de prendre les armes contre leur confrère, il leur défendit aussi de l'aider à soumettre les rebelles. Et il fut obéi. Comment appellerez-vous cette conduite ? Il use de son autorité pour combattre celle de son souverain ; il sait que si ses Khouan portaient les armes contre les rebelles, ce secours atténuerait le triomphe du sultan. Mais sa haine contre l'autorité légitime ne serait

pas satisfaite ; et il voudrait le voir tomber pour qu'on dise qu'il a été perdu parce que lui, Mouley-el-Arbi, supérieur des Derqaoua, n'a pas voulu aider son disciple revêtu du diadème. Son disciple comprit alors les chaînes pesantes qu'il s'était données, et, usant de son pouvoir et de sa force, il fit jeter en prison le perfide personnage. Sans son secours, il triompha des rebelles, et les troubles apaisés, il voulut lui rendre la liberté. Mais l'orgueillleux Cheikh refusa la clémence de l'empereur. « Je ne sortirai de ma prison, dit-il à l'envoyé, que lorsque Sliman quittera le trône. »

Cette conduite n'a pas besoin d'être jugée ; on éprouve malgré soi un profond dégoût contre cet ignoble personnage, qui, voyant sa patrie à deux doigts de sa perte, emploie toute son autorité et son prestige à empêcher son souverain de recruter les soldats indispensables pour soumettre les révoltés. Remarquons bien que telle fut la conduite d'un supérieur général envers un sultan ; les affiliés furent dociles aux leçons données ; ils obéirent au Cheikh avant d'obéir au souverain. Plût à Dieu que des hommes de la trempe de Mouley-el-Arbi ne se fussent rencontrés qu'en Afrique. N'y a-t-il pas eu quelqu'un qui a dit : Périsse la France plutôt que de la laisser chrétienne, et dans notre dernière guerre n'a-t-on pas vu des hommes trahir leur patrie parce qu'ils faisaient partie des sociétés secrètes ? La notion de la justice est une notion essentiellement chrétienne, et le chrétien sait très bien faire dans son cœur la part de la justice et de la charité qu'il doit avoir pour tous, même pour ses ennemis. Satan, au contraire, prend plaisir à étouffer en nous ces nobles sentiments, et la

patrie doit disparaître pour faire place à la sainte alliance des peuples... en Satan...

Plus haut, nous avons mentionné les agissements des Derqaoua contre Abd-el-Kader, et nous avons dit que le grand émir avait été obligé de les combattre. Ce fut, en effet, à cet ordre que les Arabes firent appel avant de penser au fils de Mahi-ed-Din ; cette distinction en fait à elle seule toute la critique et nous fait connaître le cas qu'en font les perfides Arabes. Cet ordre combattit notre influence avec plus d'acharnement que les Qadrya, malheureusement, ils ne rencontrèrent pas un Abd-el-Kader dans leurs rangs. Peut-être aussi, faut-il attribuer la haine que se portèrent les chefs de ces deux ordres à cette occurence, où ils furent de se voir l'un remplacé par l'autre de par la volonté du peuple arabe, dans cette même plaine d'Eghris, où Abd-el-Kader avait été élu émir (Juin 1832), un autre personnage avait été proclamé avant lui : c'était Sidi-Mohammed ben-Brahim.

Un jour que dans son gourbi, près de l'Oued-el-Abd, cet élu de Dieu était plongé tout entier dans la contemplation, et jouissait, seul avec son âme, des douceurs de l'extase ; il vit arriver vers sa pauvre cabane un groupe de cavaliers, brillamment caparaçonnés. Jamais pareil équipage n'avait paru en ce lieu. Le saint ermite se demandait ce qu'ils venaient faire en cet endroit, et il croyait qu'ils venaient en pèlerinage pour lui demander le secours de ses prières, et sa bénédiction pour le succès de la guerre sainte qu'on allait entreprendre. Son cœur détaché des choses de la terre, méprisant les honneurs et les richesses, ne demande qu'une chose : passer le

reste de sa vie dans le calme de la retraite et de la solitude en compagnie des saints personnages qu'il voit dans ses extases.

Mais quel n'est pas son étonnement, quand, après les saluts d'usage, les étrangers lui proposent de venir lui-même se mettre à la tête des Musulmans et prêcher les Djihad. En face des nombreuses rivalités de familles et de tribus, les Musulmans n'avaient pu s'entendre sur le choix du chef. C'est à son tribunal plein d'équité et de justice, que les chefs de tribu apportaient leur différend. Nul mieux que lui ne pouvait remplir, avec plus d'équité, la fonction d'arbitre.

Tout en protestant, comme il fallait s'y attendre qu'il voulait toujours vivre dans la solitude, s'occuper seulement des choses du ciel, il se rendit à leur invitation, et abandonnant sa cabane, il les suivit dans la plaine d'Eghris. En vain, pendant sept jours, il voulut leur faire comprendre qu'il fallait que chacun vécût en paix chez lui. En vain, appuyé sur le Coran et les textes des commentateurs, voulut-il leur faire comprendre que le vrai bonheur était de passer dans la tranquillité, une vie vouée tout entière aux bonnes œuvres ; en vain, voulut-il leur faire partager ses idées et gagner quelques hommes à ses doctrines, tous ses efforts ne furent pas couronnés de succès ; il était venu pour servir les intérêts politiques de ces notables, non pour prêcher ses doctrines. Aussi, voyant l'inutilité de ses efforts, il partit dans la nuit du septième jour et retourna dans son gourbi.

Quel était bien le vrai motif d'une telle conduite? Faut-il y voir vraiment l'effet du mépris des grandeurs humaines, ou plutôt un effet de

l'orgueil froissé ? Dire que ce fut par désintéres sement, et que cet homme ne voulait qu'une chose ici-bas : vivre dans la retraite, loin des honneurs, fuyant toute politique serait, à mon avis du moins, une erreur. Si, en effet, il n'avait pas voulu du tout des honneurs, s'il avait voulu que son ordre ne nous fit pas la guerre, comment pourrions-nous expliquer sa conduite postérieure et celle de ses Khalifa. Si, toujours, il ne s'était occupé que de prier et de contempler, Abd-el-Kader ne serait pas venu l'enlever ; on raconte à ce sujet que l'émir ne put trouver le Derqaoui, grâce à la protection d'Allah ; il est certain qu'Abd-el-Kader trouva dans ce chef d'ordre, un puissant ennemi et que, après Tidjani qui obtint la célèbre fetoua dont nous avons parlé, aucun Arabe ne lui fit plus de mal. Deux hommes sapèrent la puissance de l'émir : Abd-el-Rahman-Touti, dans l'ouest, et Sidi-Moussa, dans l'est.

Déçu peut-être dans ses espérances, car il avait pu croire que, à cause de sa sainteté et de son ordre si puissant dont il était le chef, ces cavaliers étaient les délégués des tribus, chargés de lui confier le commandement suprême, Ben-Brahim nomma Moqaddem des Derqaoua Abd-el-Rahman-Touti, qui demeure le chef réel de l'ordre après la mort de son maître et le départ de Mohammed-ould-Soufi pour le Maroc (1840). Abd-el-Rahman n'avait qu'un but, jouer le même rôle que l'émir, et il voulait se servir des Derqaoua pour arriver à cette fin. Mais il lui manquait trois choses que possédait Abd-el-Kader : la foi du Musulman, le génie du guerrier et du diplomate, et enfin, pour entraîner les sociétés musulmanes, le don de l'extase. S'il avait joint ses forces à celles de

l'émir, si au lieu d'écouter les ressentiments que lui avait transmis son maître, il avait sacrifié tout pour sauver la liberté de sa patrie, il aurait pu alors acquérir une vraie gloire, et se placer peut-être à côté du grand émir, mais au second rang. Il ne voulut pas écouter la voix de la conscience et de la justice, et tous ses efforts n'aboutirent qu'à l'échauffourée de Sidi-bel-Abbès (30 janvier 1845). Il croyait surprendre la petite garnison, mais, grâce à la trahison d'un de ses coaffiliés, les soldats furent sur leurs gardes, et cinquante restèrent sur la place, des soixante-six individus qui l'accompagnaient, armés seulement de bâtons qui, à sa voix, devaient se changer en fusils.

Il ne fut pas aussi facile de soumettre les révoltés de l'est. Un autre Derqaoui avait exploité « l'exaltation religieuse développée chez les Derqaoua par le mysticisme austère et intransigeant de leurs chefs spirituels (RINN, page 240). Cet individu était El-Hadj-Moussa-ben-Ali-ben-Hoceïn. Bien des péripéties étaient venues troubler la vie de ce Khouan, et l'avaient empêché sans doute de s'adonner, comme Ben-Brahim, aux pratiques du mysticime et de goûter, dans la solitude, les douceurs de l'extase. Né en Egypte, vers la fin du XVIIIe siècle, réfugié à Tripoli pour fuir la justice de son pays, il se fait affilier aux Chadelya Derqaoua dans la zaouia de cette ville de refuge. En 1828, nous le trouvons au Maroc, chargé d'une mission, et en 1830, à Laghouat. La nouvelle de la prise d'Alger exalte son fanatisme, mais il se trouvait dans un pays où dominaient les Tidjanya. Ne doutant pas de l'appui de l'ordre auquel il est affilié, il va trouver le Moqaddem des Derqaoua, Mouley-el-Arbi-ben-

Attia (1). Celui-ci le reçut très mal : « Dieu *m'a découvert* tous les troubles qui doivent arriver sur terre depuis mon siècle jusqu'à la venue de Aïssa (2) (Jésus-Christ). Je n'ai vu personne de notre confrérie devenu puissant en ce monde, où tu as tellement à cœur le désir de te faire une situation politique, que tu es sorti de la voie des Soufi, et que tu te conduis d'une façon contraire aux règles de l'ordre. » (Cité par RINN, page 240.)

Il était facile certes répondre au dernier argument ; car la loi musulmane n'ordonne-t-elle pas de faire la guerre sainte ; mais, encore une fois, ne demandons pas la logique là où est le diable.

Moussa ne fut pas découragé, mais pour un moment, il se fit l'allié de l'émir ; malheureusement pour la cause musulmane, ils ne purent longtemps vivre dans la paix, et Moussa battu, après avoir vu tous ses partisans massacrés, dut s'enfuir dans le désert. Léon Roche nous dit que l'émir s'empressa d'attaquer cette nouvelle puissance rivale « d'autant plus que deux de ses propres cousins et plusieurs personnages influents étaient entrés dans la secte des Derqaoua ». (Tom. I. page 146.) Dans le désert, il voulut bien encore organiser la défense, et combattre notre influence ; mais, poursuivi par Yousouf, il dut fuir d'oasis en oasis, et fut tué dans le siège de

(1) Il ne faut pas le confondre avec Mouley-el-Arbi-el-Derqaoui qui, nous l'avons vu, passe pour le véritable fondateur des Derqaoua.

(2) Pour l'intelligence de cette phrase, nos lecteurs doivent savoir que, d'après le Coran, Jésus-Christ n'a pas été crucifié, mais qu'un autre a été mis en croix par les Juifs. Jésus-Christ se fluidifia sans doute, et c'est lui qui doit revenir à la fin du monde pour rallier tous les vrais croyants.

Zaatcha, il vérifiait lui-même la parole que lui avait dite Ben-Alia : « Personne ne désirera le pouvoir terrestre qu'il ne périsse ». Depuis ce moment, les Derqaoua nous ont laissé jouir de la paix, mais c'est en vain que nous avons voulu les apprivoiser ; ils sont toujours restés étrangers au mouvement de civilisation, et se sont conduits à peu près envers nous comme envers les Turcs ; ils nous méprisent, ils nous détestent, ils nous fuient, et jamais ils n'accepteront aucun bienfait venant de nous. On pourrait, il est vrai, citer quelques Derqaoua qui ne refusent pas d'accepter, les postes que nous leur confions, mais là encore ils nous jouent ; ils veulent par là montrer que nous n'avons pas de raison de les craindre. Et cependant il y a peu d'ordres dont nous devrions nous défier davantage. Nous résumons tout dans un mot : Les Derqaoua sont l'avant-garde des Snoussya, avec lesquels un jour ou l'autre, ainsi que leurs confrères les Madanya dont nous allons parler, ils se fondront.

Disons un mot à présent des cérémonies et du rituel particulier à cet ordre. La première condition requise du Khouan qui veut se faire initier est un état de pureté parfaite. « Cette condition remplie, le néophyte se tient dans la posture d'un homme en prière ; le Cheikh lui prend les mains dans les siennes et prononce cette courte prière : Il n'y a pas d'autre divinité qu'Allah, il est tout puissant, il n'a point d'associé à sa puissance, à lui appartient tout, il peut tout, il donne la vie et la mort, répandons nos louanges sur lui ». Le Cheikh fait alors jurer au néophyte « qu'il se conformera aux statuts de l'ordre, qu'il aimera ses frères, qu'il évitera le péché, qu'il fera abné-

gation de lui-même pour tout ce qui concerne la vie matérielle ; qu'il ne tiendra compte ni des injures, ni de la faim, ni de la soif, ni de la misère, qu'il ne recherchera pas les satisfactions de la chair, qu'il s'efforcera de pratiquer toutes ces vertus, qu'il s'instruira tout d'abord de ses devoirs envers Dieu, qu'il accomplira strictement ses ablutions, ses prières et tout ce qui est d'obligation divine ». (Rinn, page 246.) Une fois initié, le Khouan peut assister aux hadra ; nous avons dit ce qu'on y faisait, les danses qu'on y exécutait et les divertissements qu'y prenaient les frères en compagnie de leurs sœurs, lorsque nous avons parlé de l'extase. L'initiation diffère peu de celle des autres ordres, on reconnaît d'ailleurs que la même main a présidé à tout.

Voici quel est le diker spécial aux Derqaoua. Tout Kouhan doit réciter après la prière du matin et du soir, en égrenant son chapelet :

Cent fois la formule : que Dieu me pardonne.

Cent fois la formule : O Dieu, répandez vos bénédictions sur le Prophète ignorant, sa famille et ses compagnons.

Quatre-vingt-dix-neuf fois la formule sacrée : Il n'y a de divinité qu'Allah. Sur le centième grain, il dira : Il n'y a de divinité qu'Allah, Mohammed est son prophète ; que Dieu répande sur lui ses bénédictions.

Il y a peu d'ordres qui aient autant que les Chadelya Derqaoua, de pratiques, de prières, de cérémonies ; pour chaque heure de la journée le rituel indique une prière spéciale. Rinn donne, à titre de spécimen (pages 254-256), la prière que les affiliés doivent réciter après la prière

de l'eau ; elle ne comporte pas moins de deux grandes pages d'un in-8, lignes très serrées, caractères très fins. Et encore Rinn l'a abrégé ; nous calculons qu'il faut plutôt plus que moins, quinze minutes pour la réciter, quinze minutes pendant lesquelles le malheureux doit tenir son esprit occupé sans cesse de la pensée de Dieu, et qu'il doit impitoyablement empêcher de laisser errer et voltiger comme l'abeille de fleur en fleur. Et tout cela en plus du diker ordinaire. Vraiment on ne peut s'empêcher de louer la bonté de notre Dieu qui se contente d'une petite prière que nous lui adressons matin et soir. Comme cette bonté montre bien que vraïment la main de Dieu est là, cette main qui loin d'augmenter le poids qui nous accable, ne cherche qu'à l'alléger.

A côté de ces Derqaoua qui ne se servent de leur influence que pour combattre ouvertement toute autorité, nous devons placer les Madanya, qui sont encore plus perfides ; sous la peau de l'agneau, ils cachent leur vrai caractère de loup, et ne servent les Turcs dans la Tripolitaine qu'afin de pouvoir plus facilement les dominer. La maison mère de cette branche des Chadelya est Mesrata dans la Tripolitaine. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit plus haut, quand nous avons parlé des ennemis des ordres religieux; nous les avons mis à peu près sur le même pied que les Taibya, et nous leur avons attribué le même rôle. Il y a cependant entre ces deux ordres une réelle différence ; les Taibya forment un ordre véritablement national, prenant vraiment en main les intérêts du Maroc, les Madanya, au contraire, sont des traîtres : ils servent Constantinople afin de pouvoir être plus

utiles aux Snoussya : « Tout en conservant une autonomie qui facilite leurs intrigues, dit Rinn, les chefs Madanya font surtout les affaires des Snoussya. Le sultan les subit et leur obéit bien plus qu'il ne les dirige. »

CHAPITRE III.

Diazoulya-Aïssaoua.

Nous allons parler de cette secte qui était peut-être la seule dont la plupart de nos lecteurs connussent le nom. La renommée des Aïssaoua, en effet, a traversé la Méditerranée, et même, lors de la grande exposition de 1867, ils ont donné, au milieu de Paris, une séance, comment dirons-nous, de diabolisme. Nous avouons que nous sommes un peu embarrassés pour juger cette secte; les auteurs qui en ont parlé ne sont pas d'accord; de plus, c'est un ordre qui garde avec le plus grand soin ses rituels, et ne laisse voir que ce qu'il veut. Dans les manuscrits, en effet, qui peuvent tomber entre les mains des profanes, on laisse des espaces en blanc; de plus, si le grand-maître de l'ordre condamne tous ceux qui profitent de la célébrité des Aïssaoua pour tromper les naïfs par leurs prestidigitations, il ne nie pas que les affiliés ne se livrent aux danses et autres opérations où évidemment il faut reconnaître la main de Satan. Nous tâcherons de faire connaître cet ordre le mieux que nous pourrons. Certes, personne ne condamne plus que nous les auteurs qui voudraient voir le diable partout, mais cependant, comme ce sera ici le cas, il faudrait être ou un naïf ou un sot pour ne pas com-

prendre avec les documents, tronqués il est vrai, que nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs, que nous sommes en présence de Satan. Nos lecteurs intelligents qui nous ont suivi à travers le dédale de l'extase, et ont compris les moyens employés, croient-ils qu'il soit possible d'y arriver par les seules forces de la nature. Notre imagination pourra nous donner des fantômes, mais nous fera-t-elle voir des caractères et des lettres comme ceux que traçait la main invisible que voyait Chadeli ? Evidemment non ; nous avons dit que dans l'extase dont sont favorisés les Khouan, il y a beaucoup de naturel, et nous doutons que personne soit plus large que nous sur ce point. De même, nous dirons que les Aïssaoua font des choses qui nous paraissent surhumaines et qui cependant peuvent s'expliquer par l'hystérie et le magnétisme. Ne croyons pas, en effet, que sous le rapport de diabolisme les Musulmans soient en retard ; ils nous ont devancé de beaucoup, comme les francs-maçons nous ont devancés dans l'étude des microbes. Ici nous devrions placer une étude sur l'hystérie et les maladies nerveuses ; nous renvoyons nos lecteurs à la magnifique étude faite sur ce sujet par le docteur Bataille dans sa publication : *Le Diable au XIXe Siècle*. Nous ne pourrions mieux que lui déterminer les limites du naturel et du surnaturel, et, nous le répétons encore, quand on veut juger les Aïssaoua, il faut toujours avoir ces notions devant les yeux.

Si Snoussi, dans son livre où il cite, pour prouver l'orthodoxie de son ordre, les principales sociétés musulmanes, ne parle pas des Aïssaoua, nous allons en donner deux motifs : d'abord

Snoussi ne voulait pas, pour appui de son ordre, une société de saltimbanques et d'individus courant de ville en ville pour donner des représentations ; en second lieu, les ennemis des Aïssaoua disent que ce n'est pas un ordre véritable, car il n'a pas de chaîne mystique, et a été fondé sur une révélation venue d'El-Khadir : invoquer cet ordre n'était pas une preuve, car il aurait fallu prouver l'orthodoxie des Aïssaoua ; mais il invoque les Djazoulya, dont les Aïssaoua ne seront que les continuateurs. Cet ordre, en effet, avait été fondé par Mohammed-ben-Abou-Beka, Sliman-El-Djazouli, né aux environs de Sousse, et aïeul de Mahmed-ben-Aïssa, fondateur des Aïssaoua. Nous avons conservé ce nom de Djazoulya, afin de montrer la véritable orthodoxie des Aïssaoua, et aussi comme expression historique.

Comme tous les fondateurs d'ordre ou Moqaddem célèbres, Ben-Aïssa, à l'apogée de sa gloire, fut en butte à la persécution : comme Chadeli il a fui devant ses ennemis, mais il rentra triomphant, après avoir opéré des miracles sans nombre. Né à Méquenez, vers 1470 (il mourut vers 1525) d'une famille cherfienne se rattachant a la famille des Idrisiabes, Mahmed-ben-Aïssa étudia à la Zaouia de sa ville natale, puis à Fez se fit initier aux Chadelya-Djazoulya par Ahmed-El-Haristi, disciple direct de son grand-père à La Mecque, il se mit en relations avec les principaux ordres orientaux, surtout les Haïdiry (1) et les

(1) Nous ferons remarquer, au sujet de cet ordre, que son fondateur passe pour avoir découvert les propriétés narcotiques de la graine de chanvre et du hatchich. Il s'appelait Haïdad, et était un Soufi indo-persan. Il employait ces plantes pour produire les extases et les hallucinations. Ben-Aïssa s'en souviendra.

Saadya. Après avoir été initié aux secrets des sociétés orientales qui, plus rapprochées de l'Inde, avaient pu aussi conserver avec plus de pureté la saine doctrine, il rentra dans son pays, précédé par sa réputation de sainteté et d'habile thaumaturge. Les moindres actions excitaient l'admiration de ses concitoyens. En Orient, il avait étudié quelque peu l'agriculture ; de retour dans son pays, il appliqua les théories qu'il avait apprises, et ses efforts furent couronnés de succès : les oliviers donnèrent des fruits admirables en grosseur et en saveur. C'en fut assez pour ces gens avides de merveilleux pour lui décerner le titre et les mérites d'un grand saint. A l'aide d'habiles prestidigitations, il entretenait auprès du peuple de telles idées et se faisait passer pour un homme inspiré d'en haut. Il y avait cependant autre chose que de beaux tours, et Ben-Aïssa était autre chose qu'un saltimbanque. Si vraiment il n'avait opéré des prodiges, le peuple ne lui aurait jamais voué une aussi grande vénération : nécessairement un homme, qui fait un métier d'amuser ses semblables par des tours et des escroqueries, tombe tôt ou tard sous le mépris public. La réputation de Ben-Aïssa ne fit qu'augmenter, et quand l'empereur de Méquinez, jaloux de l'influence prise par le saint de Dieu, voulut le chasser de sa ville, la plus grande partie des habitants qui s'étaient faits ses disciples le suivirent dans son exil.

Cet ordre fut marqué par de nombreux prodiges, et fut l'occasion pour le saint de montrer sa sainteté. Dans ce désert qu'ils devaient traverser il n'y avait ni eau ni vivres ; réduits à la dernière extrémité ils allaient mourir de faim ;

mais le saint pour lequel ils avaient tout abandonné se mit en prières, et se relevant il leur dit de manger les pierres, les scorpions et les serpents venimeux qui abondaient ; tous en mangèrent, et ces animaux, qui devaient leur faire du mal et même leur procurer la mort, furent pour eux une excellente nourriture. C'est en souvenir d'un tel prodige que les confrères avalent toute espèce de choses plus ou moins indigestes qui cependant ne leur font point de mal.

Mouley-Ismaïl, le sultan de Méquinez, dut s'incliner devant la toute-puissance du grand marabout; tout le monde avait fui sa capitale, et les immenses chantiers de construction n'avaient plus de bras pour achever les magnifiques palais que voulait bâtir le monarque. Il dut donc s'incliner et rappeler de son exil le Marabout. Celui-ci, profitant de sa toute-puissance, exigea du sultan que désormais tous ses affiliés seraient exempts de corvées et d'impôts. Les Arabes, amoureux de merveilles et de miracles, racontent tous les prodiges que le saint accomplit dans sa lutte contre l'autorité. Il est curieux de constater que, dans ces luttes inégales entre un homme faible appuyé seulement sur une force morale, sa sainteté, et l'homme tout-puissant disposant de grandes forces, le peuple prend toujours parti pour le saint. A quoi faut-il attribuer ce fait ? C'est que le peuple voyait en ces élus les vrais représentants de la nationalité; le souverain transigeait avec la loi musulmane, mais le Marabout ne se laissait pas influencer par tous ces motifs de politique et de gouvernement. De plus, le Marabout résistait à la puissance tyrannique d'un sultan, et le peuple qui

subit sans se plaindre la cruauté de son souverain applaudit celui qui, sorti de ses rangs, ose résister en face à l'oppresseur. Voilà les causes qui ont assuré aux chefs d'ordre le succès de leur entreprise, en général c'étaient des hommes peu ordinaires : Abd-el-Kader et Chadeli sont deux grands philosophes, et Ben-Aïssa, aux yeux des Musulmans, quoique moins savant et moins saint que le grand saint de Bagdad, la colonne de l'Islam, est cependant encore un g'outs et, comme tel, a une sainteté peu commune. Même sa vertu est si grande qu'il a mérité de Dieu la faveur de guérir tous les malades qui l'approchaient à un jour de l'année, bienfait qui n'a été accordé qu'à lui, et faveur encore plus précieuse, il a obtenu de Dieu que ce don fût transmis aux quarante saints qui vivent dans la solitude dans dans la zaouia mère et qui forment le conseil du grand maître.

Grâce à ses miracles et prodiges innombrables, Ben-Aïssa avait acquis une immense réputation et un grand ascendant sur tout le peuple ; ses disciples lui étaient dévoués corps et âme et étaient prêts à se faire hacher pour son service. Il voulait, à l'exemple d'autres Cheikh, éprouver leur fidélité et leur amour. Un jour, qu'il avait prié longuement dans la zaouia, il sortit et se présenta à la foule compacte qui entourait sa demeure; comme toujours, il fut l'objet d'une grande ovation. Quand les cris du peuple eurent cessé : « Aujourd'hui, dit-il, Dieu m'a favorisé d'une vision : le Prophète m'est apparu, il m'a ordonné d'offrir un sacrifice à Dieu. J'ai juré de lui immoler ce que j'avais de plus cher. Que celui d'entre mes disciples, dit-il en arti-

culant lentement ces paroles, qui m'est le plus dévoué et est le plus attaché à ma personne entre dans ma maison, afin que je l'immole au Seigneur. » Un sourd murmure accueillit ces paroles, mais un de ses ardents disciples s'avança: ils entrèrent ensemble et fermèrent la porte; on entendit un gémissement et le sang coula avec abondance de la maison du saint; il sortit et en demanda un second : il fit de même, on n'entendit qu'un gémissement, et des flots de sang coulèrent; quarante fois il sortit pour demander une nouvelle victime, quarante fois un de ses disciples s'offrit, on n'entendait chaque fois qu'un gémissement et on ne voyait que des flots de sang qui coulaient. Il va sans dire que la foule était plus compàcte au commencement qu'à la fin. Quel était donc ce mystère? Les disciples avaient-ils été vraiment immolés? C'était une ruse qu'employait le Cheikh afin de pouvoir choisir parmi ses plus fervents disciples ceux aux mains desquels il voulait confier le gouvernement de son ordre. Chaque fois qu'il était venu demander quelqu'un pour l'immoler, il avait immolé à sa place un mouton. Ces quarante moutons furent rôtis et distribués aux pauvres. Les quarante disciples qui avaient prouvé, au mépris de leur vie, combien ils lui étaient dévoués, formèrent le chapitre ordinaire de l'ordre. C'est à eux que le fondateur, avant de mourir, transmit tous ses pouvoirs, sa baraka, ou pouvoir d'obtenir de Dieu tout ce qu'on lui demande et les dons des miracles. Parmi ces dons, il faut énumérer surtout celui de pouvoir guérir une fois par an ceux qui les approchent à cette occasion. Pendant toute

l'année ces saints de l'ordre restent enfermés au tombeau du saint fondateur et n'en sortent que le jour de la fête du Miloud, qui correspond à la fête de Noël; ils célèbrent ce jour-là l'anniversaire de la naissance du Prophète. Tous les malades ou infirmes qui, ce jour-là, ont la faveur de pouvoir approcher de ces quarante individus, sont guéris de toutes leurs souffrances, selon le degré de foi qu'ils ont dans leur cœur; de la sorte on ne peut les accuser de ne pas avoir le don de guérir, puisqu'ils font retomber la non réussite sur le manque de foi du malade. Mais, toujours, le malade obtient un petit soulagement s'il n'obtient pas guérison complète par manque de foi. Cette faveur de guérir les maladies rappelle celle qu'avaient les rois de France de guérir les écrouelles.

Jusqu'à quel point une guérison peut-elle être naturelle? Y a-t-il eu des individus qui vraiment aient éprouvé cette faveur, et aient obtenu des guérisons subites? Nous le croyons. Et voici comment nous expliquerions ces guérisons. Nous ne parlerons pas des maladies nerveuses qui, tout le monde l'avoue, peuvent être soulagées subitement, sans qu'il y ait pour cela rien de diabolique; mais un homme atteint d'une maladie organique peut-il être guéri subitement? Dans le cas de l'affirmatif, à qui faudrait-il attribuer la guérison, à Dieu ou au démon? Nous ne pouvons traiter à fond cette question; car elle nous demanderait trop de temps et nous entraînerait trop loin de notre sujet; mais nous répondrons dans le cas présent. Les individus malades qui vont rendre visite à l'un de ces quarante favoris de Lucifer dans ce jour du Miloud,

ont une foi vive dans l'efficacité des prières de ces hommes : leur imagination peut donc les guérir ou même les soulager seulement dans les maladies qui dépendent du système nerveux; mais il n'y a pas là quelque chose surpassant les forces de la nature, et nos médecins de la Salpêtrière en font autant. Que faut-il penser de la guérison soudaine d'une maladie chronique, par exemple les accès de fièvre dont Léon Roche se plaignait et qui subitement l'ont abandonné, grâce aux soins donnés par Abd-el-Kader. Nous répondrons à cela que le démon nous semble capable de pouvoir opérer un tel prodige soit par lui soit par des hommes auxquels il aura donné ce pouvoir : mieux que nous en effet, il connaît les forces de la nature, et il sait le remède à opposer au mal. Qu'on n'oublie pas que Lucifer est, après Marie, la plus belle des créatures sorties des mains de Dieu, que son intelligence égale sa beauté, et que sa chute épouvantable, en viciant sa volonté, lui a laissé intactes les forces de son esprit. Jusqu'à ce point, par conséquent, nous ne voyons pas de difficultés à ce que vraiment les quarante individus composant le Conseil des Aïssaoua, aient la faveur de guérir des maladies de cette nature.

Ces hommes, ou plutôt le démon, pourraient-ils guérir des maladies dont les organes seraient atteints, par exemple un poitrinaire? Nous croyons que nous pouvons encore répondre oui, mais nous nous expliquons de suite. Rendre la santé à un individu *subitement* et de manière à laisser croire que ses organes n'ont jamais été malades, ceci est évidemment un miracle, et il n'existe pas, que nous sachions, un médecin qui se vante de guérir *subi-*

tement et sans convalescence soit un poitrinaire, soit tout individu couvert de plaies. Mais si la science se reconnaît impuissante à faire de tels prodiges, que certes jamais elle ne pourra accomplir, car il faudrait avoir la puissance de Dieu, l'homme qui connaîtrait parfaitement les forces de la nature, et saurait les employer comme il faut, ferait des merveilles. Or, c'est là le cas : si le démon ne peut pas faire des miracles, il peut faire des prodiges ; mettant à profit toute sa science, il peut la mettre à la disposition de ceux qui se sont donnés à lui afin de gagner par leur moyen beaucoup d'adeptes ; s'il ne peut pas instantanément guérir une plaie, il peut cependant lui apporter un grand soulagement et aider puissamment la nature. Telle maladie que nos faibles moyens nous représentent comme incurable peut cependant se guérir avec un remède que nous ne connaissons pas. Dieu guérit subitement et sans convalescence ; les chairs renaissent comme par enchantement, on dirait une nouvelle création : le diable, singe de Dieu, ne peut agir avec cette puissance, mais il soulage le malade, aide la nature, et guérit à la longue une maladie qui nous paraissait incurable.

Aussi le lecteur admirera la justesse des paroles employées pour dire la manière dont le prodige s'opère. Ne croyons pas que ces paroles : Si le malade n'est pas guéri tout à fait, il éprouvera un grand soulagement ; ne croyons pas, dis-je, que ces paroles soient mises par mode de remplissage. Sans doute, ce sera toujours un échappatoire, car le Khouan pourra dire que le fidèle n'avait pas la foi suffisante, mais aussi ces

paroles nous font comprendre comment agit le démon : l'ange des ténèbres ne peut pas, comme Dieu, soulager tout à coup ; mais, afin de s'attribuer un tel pouvoir, il met tout en œuvre. Il agit peu à peu sur notre nature ; voilà comment il opère des prodiges, voilà comment il se fait passer pour Dieu auprès de ses adorateurs.

Ce don que possèdent les grands chefs de l'ordre des Aïssaoua n'a pas peu contribué à leur célébrité ; le vulgaire l'attribue aussi à tous les affiliés, convaincu que parmi les gens qui se torturent, qui se font mille entailles dans le corps, il doit y avoir au moins un g'outs, ils veulent les amener dans la maison où se trouve un malade. C'est un envoûtement d'une nouvelle espèce, où celui qui doit se charger de la maladie est celui qui vient faire les conjurations. Quel bruit et quel vacarme, grand Dieu ! Aussitôt qu'on a décrété qu'il fallait faire venir un Aïssaoui pour délivrer le malade et se charger impunément de ses souffrances, on prépare tout pour la séance. Au milieu du vacarme le plus épouvantable, le mauvais génie qui est censé occasionner le mal du fidèle croyant est adjuré de passer dans le corps du Khouan invulnérable sur lequel la maladie n'aura aucun effet. Evidemment, le pauvre diable continue à souffrir de sa maladie, et, de fait, sa mort est même causée par ces bruits ; on ne se figure que difficilement en Europe ce que sont ces bruits discordants, lamentables, qui vous entraînent malgré vous. On souffre cruellement, et on aimerait mieux voir à cinq cents lieues de l'endroit ces personnages qui, sous prétexte de vous guérir, viennent faire à vos oreilles un vacarme d'enfer. Telle est la

croyance des Musulmans que, malgré les insuccès, ils ne veulent pas se désister de cette coutume, et un fils aime mieux faire mourir son père, plutôt que de ne pas faire venir un des Khouan.

Quelle est donc l'opinion des Arabes sur cette secte? Les uns regardent les affiliés comme des saints remplis de l'esprit de Dieu, favorisés du don de faire des miracles et de délivrer des maladies, invulnérables aux poisons, grâce à la protection de leur grand saint patron Mahmed-ben-Aïssa. D'autres, au contraire, croient que ce ne sont que d'habiles prestidigitateurs, exploitant à leur profit la bêtise humaine. Dans ces deux opinions, il y a du vrai et il y a du faux; ou plutôt elles se complètent l'une l'autre. Il faut, en effet, distinguer les vrais initiés de ceux qui, s'affublant du nom d'Aïssaoua, veulent à leur profit exploiter leurs compatriotes et satisfaire leur soif d'amasser des richesses. Dans ce nombre, il faut placer tous ceux qui, en public, veulent, comme de vulgaires charlatans, faire voir aux naïfs le soleil pendant la nuit. Tels ceux qui ne craignent pas d'enrouler autour de leur cou des serpents et des vipères, de déposer sous leur chéchia, après avoir rasé les cheveux de leur tête, des scorpions et autres insectes venimeux; ils oublient seulement de dire une chose au public des naïfs, c'est qu'ils leur ont enlevé le venin, et que ce sont des animaux tout à fait inoffensifs.

Un jour, dans une ville de Tunisie, où j'étais venu passer quelques jours de repos (je ne la citerai pas, car mes amis pourraient m'y reconnaître), un de ces charlatans se faisait passer pour invulnérable. Il montrait sa tête fraîche-

ment rasée, plaçait quelques scorpions dans sa chéchia, faisait une courte prière à Ben-Aïssa, et, fier de cette protection, il mettait la chéchia sur la tête; sa meilleure protection et son meilleur garant c'était d'avoir enlevé le piquant à la queue du scorpion, devenu dès lors aussi inoffensif qu'un ver de terre ou un vulgaire khenfous (nom arabe du coléoptère). Malheureusement pour le pauvre charlatan, quelqu'un voulut éprouver les scorpions, et on s'aperçut de la supercherie. Poussé à bout, dans son orgueil, il dit qu'il ferait l'expérience avec n'importe quel scorpion qu'on lui présenterait; l'infortuné venait de signer son arrêt de mort. On n'eut qu'à soulever quelques pierres de ces nombreuses ruines antiques ou modernes qui couvrent le sol de la Tunisie pour y trouver quelques-uns de ces animaux. Confiant sans doute dans la protection de son saint, il plaça la chéchia sur sa tête après y avoir déposé les scorpions. Mais ceux-ci piquaient. On sait quelle est la rage de cet animal quand il se voit pris, et on raconte que, pour échapper aux souffrances, il se pique lui-même et se donne la mort quand il n'a plus d'espoir de se sauver. La tête du malheureux Arabe fut labourée : il mit fin le plus tôt possible à la séance; mais le poison avait pénétré dans son sang : la tête enfla démesurément, et il mourut bientôt dans d'horribles convulsions.

C'est un fait que nous choisissons entre mille de même nature. Si le malheureux qui joue un tel rôle ne succombe pas toujours sur le coup, il en rapporte presque toujours le principe d'une maladie : que de Khouan, à la sortie de ces soirées où, en compagnie de leurs frères, ils se sont

livrés aux danses et autres œuvres prescrites par les rituels, ont été atteints ou de surdité ou de paralysie, mais tous d'hébétement ! La cause en est dans la surexcitation *extraordinaire* de leur imagination.

Ce ne sont pas ces naïfs charlatans qui s'amusent à des pratiques diaboliques. Ils nous rappellent malgré nous les pseudo-spirites, ou encore ces spirites de salon qui s'amusent à faire tourner les tables et n'en voient pas le danger. Ces gens-là ne sont pas encore en relation avec le diable, mais ils sont sur la route qui y mène. Pour la plupart des Musulmans, le rôle des Aïssaoua s'arrête-là. Pour combien de chrétiens aussi, tout ce qu'ils savaient du spiritisme, c'était qu'on y faisait tourner très innocemment quelques tables, que quelques spirites plus habiles, et dont le fluide était plus abondant, savaient les faire parler, pas toujours élégamment ni correctement, mais peu importe : on disait bien, il est vrai, que quelquefois la table était entrée en furie et avait renversé tout ce qui se trouvait devant elle ; qu'un signe de croix avait troublé tous ces beaux amusements, mais c'étaient là des contes de vieilles femmes. Voilà à peu près ce que pensent les Musulmans des Aïssaoua. Aux yeux du peuple crédule, ce sont des thaumaturges ayant surtout le don de guérir des maladies ; aux yeux de tous, ce sont d'habiles charlatans.

Le supérieur général, dans une lettre par laquelle il accrédite un Tripolitain en Algérie, et prie le Moqaddem de lui accorder l'hospitalité, engage ses subordonnés à ne pas trop prendre au sérieux tous ces charlatans ou magiciens qui

usurpent le nom de leur secte pour obtenir l'hospitalité. Voici le passage de cette lettre que cite Rinn (page 330), où il se plaint de cette usurpation : « Après notre salut sur tous les Fokara (fakirs adoptés)... sachez... que nous avons appris que des individus, habiles dans la magie (le sens paraît être ici des imposteurs) vont vous voir se prétendant issus du Cheikh, et que vous leur faites du bien. A partir d'aujourd'hui, si quelqu'un vient vous visiter, ne lui accordez aucune confiance. »

Quelle est donc la vraie doctrine de cet ordre ? Quelles sont les cérémonies que prescrit son rituel ? Cette lettre du Cheikh laisse soupçonner bien des choses et donne libre cours à des hypothèses. Et nous allons voir qu'en nous appuyant sur les quelques parties du rituel qu'ils veulent bien laisser voir aux profanes, nous acquerrons la certitude que cette secte a, comme celle de Chadeli, une doctrine ésotérique qu'elle doit cacher avec grand soin, car elle doit bien se ressentir de l'influence de Satan, encore plus que celle de Chadeli. Nous suivrons toujours la marche que nous avons suivie jusqu'ici : nous verrons, en premier lieu, les moyens employés pour atteindre les deux fins que se proposent les ordres religieux, et, enfin, la doctrine spéciale professée par cet ordre. Dès à présent, nous pouvons affirmer qu'il n'y a pas un ordre musulman qui ait, comme les Aïssaoua, autant de moyens pour abrutir ses affiliés et leur procurer les douceurs de l'extase. Au surplus, comme nous voulons faire le lecteur juge lui-même de cet ordre, nous citerons tout au long des pas-

sages importants afin de résumer de notre mieux et par des textes la doctrine de cet ordre.

« En premier lieu, on doit réciter sept fois la formule par laquelle on se réfugie auprès de Dieu, pour éviter les embûches du démon le lapidé.

« Réciter sept fois : Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

« Réciter cent fois : Au nom de Dieu.

« On dira ensuite la louange de Dieu Très-Haut et on le remerciera de sa bonté, puis on ajoutera :

« O toi, souverain gardien qui vois tout, qui es notre secours, garde-moi ! O toi, qui es doux et compatissant, qui es bienfaisant, c'est en toi que je mets mon appui, ô Dieu ! ô Dieu ! ô Dieu ! On dira de nouveau la formule par laquelle on se réfugie auprès de Dieu, et celle de : Au nom de Dieu, et l'on ajoutera : O mon Dieu, j'implore ton pardon pour toutes mes fautes vénielles et mortelles, contre mes péchés d'oubli, de pensée, contre les omissions dont je me suis rendu coupable.

« Après cela, on louange Dieu, et on lui rend grâce, puis on ajoutera :

« O toi, le gardien qui vois tout, etc... (comme il a été dit plus haut). Cette formule sera répétée au commencement de chaque centaine. On récitera de nouveau la formule du refuge auprès de Dieu, et celle-ci : Au nom de Dieu. Puis on dira :

« O mon Dieu, répands tes grâces et tes bénédictions sur notre seigneur Mohammed, ton envoyé et le guide de la voie, grâces et bénédictions à la faveur desquelles je serai élevé

dans les hauteurs de la pureté et obtiendrai tes récompenses particulières. Daigne accorder à ton prophète un salut aussi étendu que la science, aussi infini que les mystères de ton Livre. »

Désormais, le fidèle croyant, qui est venu demander à Ben-Aïssa sa complète éducation, pourra assister aux hadra, et sera considéré comme affilié ; mais avant de lui livrer les secrets de l'ordre, il sera éprouvé ; et ce n'est que lorsqu'on se sera aperçu que son esprit est assez fort pour supporter la saine doctrine que celle-ci lui sera révélée. Tout ce que nous avons dit plus haut sur les précautions qu'on prenait trouve ici sa place : il n'est pas d'ordre où on éprouve autant les individus qui se présentent ; c'est dans cet ordre surtout que l'instruction est progressive et qu'on laisse de côté ceux sur qui on ne peut compter ; ceux-là se contentent de réciter le diker et de payer les ziara.

Les Aïssaoua sont les Khouan qui, à notre avis, ont le plus grand nombre de prières à réciter ; à côté de leur diker, celui des autres ordres n'est rien. Et cela, on le comprend : les Aïssaoua doivent être favorisés d'extases et de visions : il faut, pour atteindre ce but, prendre des moyens, et abrutir le plus qu'on peut les affiliés. Voici donc ce diker, donné par le manuscrit dont nous avons parlé, composé par le petit-fils du fondateur.

Pour la prière du matin :

« Cent fois : Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

« Cent fois : Il n'y a de divinité que Allah.

« Cent fois : Que Dieu me pardonne.

« Cent fois : Que Dieu soit loué sans cesse ; que Dieu me pardonne mes péchés.

« Cent fois : Je demande pardon à Dieu, et je proclame la louange de mon maître.

« Cent fois : Il n'y a de divinité que Allah ! le terrible, le fort, l'invincible.

« O Dieu, verse sur notre seigneur Mohammed des bénédictions aussi nombreuses que les êtres de la création, aussi grandes que le poids de ton trône, aussi abondantes que l'encre dont on se sert pour transcrire ta parole, aussi immenses que ta science et tes miracles. »

Diker du Doha (vers 8 heures du matin) :

« Cent fois : Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

« Mille fois : Il n'y a de divinité que Allah.

« Mille fois, dis : Il est le Dieu unique.

« Mille fois : O Dieu, verse tes nombreuses bénédictions sur notre seigneur Mohammed, sur sa famille, ses compagnons, et accorde-leur à tous le salut. »

Diker du Dohos (après midi) :

« Mille fois : Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

« Mille fois : Dieu seul le grand et le sublime a force et puissance.

« Mille fois : O mon Dieu, verse tes nombreuses bénédictions, *etc.* »

Diker de l'Acha (milieu entre le midi et le coucher du soleil) :

« Mille fois : Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

« Mille fois : Il n'y a de divinité que Allah, l'Être digne de nos adorations, le saint, le souverain des anges et de l'âme.

« Mille fois : Dieu seul le grand et le sublime a force et puissance.

« Mille fois : O Dieu, verse tes nombreuses bénédictions, *etc.* »

Diker du Magohle (coucher du soleil) :

« Mille fois : Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

« Mille fois : La Sourate et Fatiha.

« Mille fois, la Sourate commençant ainsi, dis : Il est le Dieu unique.

« Mille fois : O Dieu, verse tes nombreuses bénédictions, *etc*... »

Diker de l'Acha (soir) :

« Mille fois : Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

« Mille fois : Que tout le monde te loue : tu es Dieu, que tout le monde chante ta grandeur et ta louange. Tu es Dieu, l'Être infini : que tout le monde te loue, tu es Dieu.

« Mille fois : O Dieu, verse tes nombreuses bénédictions, etc. »

Pour ne pas embrouiller les comptes, et aussi pour aider les ignorants dont beaucoup ne savent pas compter jusqu'à mille, on a ajouté cette prière que chacun devra dire après chaque centaine :

« Protecteur, toi qui vois tout, qui es notre protection, protége-moi, toi le clément, le miséricordieux, le bienfaisant, tu es mon appui : ia Allah ! ia Allah ! ia Allah !

Après chaque diker, il faut encore réciter une bien longue prière, dont nous ne citerons que quelques extraits pour en donner une idée à nos lecteurs. Nous donnons la traduction de Rinn :

« O Maître, inspire-moi le bien, et aide-moi à

l'accomplir. — O Maître, place-moi dans le séjour de tes amis; au jour de la rencontre dans le tombeau, annonce-moi que je serai du nombre des bienheureux. — O Maître, agrée complètement mon repentir, de façon à ce qu'il ne reste plus trace de mes péchés... » Et, sur ce ton et sur ce mode rythmée, la prière se continue, longue, très longue pour des gens qui ont déjà dû réciter environ la valeur de cent quarante pages imprimées, en supposant trente-cinq lignes par page, et il faudra dire ces longues prières six fois par jour; et chaque fois la longueur, loin d'être moindre, sera au contraire plus considérable. Et cependant, après avoir récité tout cela, il faudra y joindre cette prière, dont nous avons donné le spécimen suprà cité. Elle ressemble à un psaume, ayant comme lui une pause au milieu des versets, et chaque verset a un sens complet. On compte de 27 à 28 versets, plus longs les uns que les autres. Nous ne voulons pas citer ce long psaume : il y a cependant quelques versets qui sont assez curieux et que nous voudrions faire apprécier au lecteur : « O mon maître, purifie mon cœur en lui enlevant le doute, le penchant à *l'associer à d'autres dieux*, accorde-moi la certitude, l'unité de foi et de pensée avec toi..... O mon maître, fais que je possède mon esprit afin qu'il ne me commande pas, car tu es le seul souverain, *le seul élu actif.* »

Ces prières si longues et qui détourneraient les hommes de Dieu, si jamais il en ordonnait de pareilles, attirent, au contraire, au démon, de nombreux adeptes : telle est la bêtise de l'homme, nous sommes certains que des Européens admireront ces doctrines, et demanderont

pour leurs adeptes une liberté qu'ils refuseront au christianisme. C'est que de pareilles doctrines ne gênent guère, et on n'a nul intérêt à les poursuivre. Ne croyons pas, cependant, que ces prières suffisent : ce diker est ce que nous appellerons avec certains auteurs le petit diker : le grand diker, c'est tout autre chose : il se compose à peu près des mêmes prières ; mais, au lieu de dire seulement mille fois une formule ou un verset du Coran, il faut les dire deux, trois, quatre et jusqu'à dix mille fois ; la sourate et fatiha ne doit pas être jalouse de l'honneur fait aux autres versets du Coran, elle y figure plusieurs fois, et les Aïssaoua ont une telle dévotion pour ces versets du Coran qu'ils les récitent continuellement, car il nous semble que quand il faut réciter cette sourate deux ou trois mille fois dans un jour, on ne doit pas avoir beaucoup de temps de reste.

Nos lecteurs pourront déjà comprendre la vérité de ces paroles que rapporte Rinn et que lui disait un Musulman : « Ce qui caractérise les Aïssaoua, disait-il, c'est, en matière religieuse, l'expansion continuelle vers la Divinité, la sobriété, l'abstinence, l'absorption en Dieu poussée à un tel degré que les souffrances corporelles et les mortifications physiques ne peuvent plus affecter les sens endurcis à la douleur.

« En matière morale, ne rien craindre, ne reconnaître que l'autorité de Dieu et des saints, et n'obéir qu'à ceux qui laissent pratiquer les principes du Livre sacré. »

Les Aïssaoua ne sont pas une société de jongleurs allant de ville en ville pour amuser les naïfs, comme les charlatans dans nos foires et il

faut bien distinguer les vrais des faux. Les vrais Aïssaoua, ceux qui ont été affiliés et pratiquant toutes les obligations imposées par l'ouerd, ceux-là forment une société régulière dont les affiliés sont favorisés, plus que dans aucune autre confrérie, d'extases et de visions. Nous allons faire connaître les moyens employés pour obtenir cet effet.

C'est surtout dans les hadra ou réunions des affiliés que ceux-ci sont favorisés d'extases. Ils se réunissent en groupe, forment un cercle, faisant en sorte de ne pas laisser d'interruption, et chacun des assistants commence alors à chanter sur un ton plus ou moins nasillard, soit son diker, soit cette prose rythmée qui finit toutes les prières des Aïssaoua. Les instruments de musique accompagnent cette cérémonie. Se figure-t-on quarante, cinquante, cent, deux cents individus, et quelquefois même plus, se tenant par la main et faisant participer aussi leurs sœurs à leurs travaux, car les Aïssaoua admettent l'élément féminin dans leurs rangs (il fallait s'y attendre) et les laissent prendre part à leurs divertissements joyeux et innocents. D'abord, tous commencent en chœur sur un ton lent et grave comme pour disposer leur imagination et la détacher des choses de la terre; peu à peu, ce mode s'accentue jusqu'à ce qu'il vienne le plus précipité possible; la musique des tambours amène vite l'exaltation, et les paroles elles-mêmes, disposées en psaumes, comme nous l'avons montré, ne contribuent pas peu à faire perdre toute sensibilité aux Khouan. Quand ils ont fini de chanter leur diker, ils continuent sur le mode de litanies en invoquant tous les saints de

l'Islam, depuis El-Kadir jusqu'à leur vénéré fondateur Mahmed-ben-Aïssa : tous les saints, tous les anges du ciel, Gabriel, Michel, Asrafil, Azraïl et les autres, habitant les sept cieux et les sept terres. Et quand toutes ces invocations sont finies, quand déjà tous les assistants sont envahis par... comment dirons-nous... est-ce l'hystérie ? est-ce la possession ? le lecteur jugera lui-même et mettra le mot qu'il jugera le plus convenable et le mieux répondant à son idée ; nous, nous croyons pouvoir y mettre le mot : diabolisme, et nous pensons que nous pourrons bientôt en justifier l'emploi ; quand donc le souffle impur de Satan est passé dans chacun de ces hommes, ils continuent encore toujours à invoquer leur Dieu :

« Que les bénédictions de vos saints, ia Allahi (ô mon Dieu !) se répandent parmi nous, ia Allahi !

« Dans toutes nos assemblées, ia allahi ; dans cette assemblée, ia allahi.

« Que mon Cheikh me soit toujours présent à l'esprit pour diriger mes actions, ia allahi ; que j'entende le cri de mon Seigneur, ia allahi.

« Conduis-moi par la main, ia allahi. Conduis-moi à ton amour, ia allahi.

« Remplis mon cœur, ia allahi ! Que toujours je te sois soumis, ia allahi...

« Pardonne-moi mes péchés, ia allahi. Inspire-moi le respect que je te dois, ia allahi. »

Les lecteurs qui n'ont jamais entendu des Musulmans chanter sur le ton mineur, nasillard, ne peuvent se faire une idée de l'impression que leur chant produit sur l'imagination. Je suis passionné pour la musique ; j'ai entendu jouer des morceaux des maîtres de l'art ; j'en ai

admiré la beauté, mais je dois avouer que jamais musique ne m'a touché ni bouleversé comme cette musique que j'appellerai infernale. Je ne me charge pas de définir le genre dans lequel on doit la classer; mais j'avoue que jamais je n'ai senti ce que j'ai éprouvé un jour dans la plaine de la Mitidja où je rencontrai une bande d'Arabes venant de visiter un Marabout et marchant bannières déployées, chantant leur sempiternel la ala illa allah. « Voilà, me disais-je tristement et tout ému par cette musique, voilà l'étendard de l'erreur et de l'islamisme flotter librement sur une terre désormais française; et nous, fils de France, nous devons renfermer, dans nos étroites églises, les beautés de notre culte; le drapeau de la patrie, le drapeau aux trois couleurs, le drapeau de la liberté protège les ennemis de la France et persécute ses enfants. » Une seule musique nous a semblé pouvoir balancer cette musique infernale : c'est la musique céleste de l'Eglise; c'est le chant de la Préface, le chant du *Pater noster*, écouté religieusement et pieusement derrière un des piliers noircis de la sombre cathédrale d'Alger, convertie de mosquée en église catholique. Peut-être ces réflexions feront sourire les artistes qui n'ont jamais eu assez de piété pour goûter les beautés de ces mélodies sublimes dont nos pères faisaient leurs délices. Mais nous, qui avons entendu les deux religions différentes chanter leurs prières, nous ne pouvons nous empêcher de constater cette différence. Souvent, en entendant la voix du prêtre, nous avons été ému; jamais la voix du Marabout ne nous a touchés, elle nous a bouleversé; le ton mineur

n'est pas, en effet, le son perpétuel de l'homme; et quand nous avons eu entendu ces hommes faisant sortir de leur poitrine où leur cœur impur est brûlé des feux de la concupiscence, et où Satan règne en maître, nous n'avons pu nous empêcher de remercier Dieu de nous avoir fait naître dans une religion où l'on apprend au jeune homme à maîtriser ses passions, et à conserver toute fraîche la voix qui ne doit être employée qu'à louer Dieu. Malgré nous, ces chœurs musulmans nous rappelaient le chœur des démons vociférant contre Dieu et blasphémant contre Dieu. Nous avouons comme une faiblesse de notre part de nous être plu à écouter ces chants ; car, nous l'avons déjà dit plus haut, quand on entend ces sons, ces notes, ces coups de tamtam, dominant de temps en temps ces voix nasillardes, lentes, puis tout à coup précipitées, on se sent malgré soi envahi par l'esprit de rêverie, et on se laisserait aller à cet état qui tient le milieu entre le sommeil et la veille, où l'imagination est la maîtresse du logis, où tous les sens se révoltent pour se satisfaire. Quand on veut ne pas se laisser entraîner par ce courant, par ce fluide, pour parler comme les pseudo-spirites, on souffre cruellement, et on dirait que le démon veut se venger du peu de docilité et d'attention qu'on prête à cette musique dont il est l'auteur. Nous comprenons maintenant, depuis cette soirée dont nous avons raconté les impressions que nous avions éprouvées en entendant les Arabes chanter leurs prières, comment il est possible de tomber si facilement en extase ; nous avouons que nous avons dû faire les plus grands efforts pour ne pas nous laisser

envahir et dominer par cette lugubre musique qu'il y a loin de ces chants qui ne touchent que nos sens pour les mettre en révolte contre l'esprit, à cette mélodie suave de nos cantiques, images fidèles de la doctrine du christianisme et de son action sur nos âmes ; jamais nos sens n'ont éprouvé tant de douceur et de contentement, et cependant rien ne les provoque à la révolte ; la chair reste soumise tout en éprouvant d'agréables sensations, et quand on sort de ces offices où la voix du prêtre s'est fait entendre et à laquelle a répondu soit la voix angélique de l'enfant, soit celle plus grave de l'homme et du vieillard, on sent que la pratique du bien nous devient plus facile, car si nos sens sont satisfaits, ils n'ont pas été surexcités, et ils sont toujours dominés par l'intelligence et la partie noble de nous-mêmes.

Voilà la marque caractéristique que, dans un tel culte, se trouve la main de Dieu ; peut-on croire, en effet, qu'une société mettant en ébullition l'imagination de l'homme, ayant pour but avoué de lui procurer des extases, prenant, pour cette fin, des moyens tout à fait aptes ; en un mot, une société affaiblissant la liberté et l'inelligence au profit des sens, afin de lui rendre plus difficile la pratique du bien, peut-on croire, dis-je, que cette société vienne, nous ne dirons pas de Dieu, mais de l'homme? Peut-on croire que Satan y est absolument étranger ? A ceux qui soutiendraient une pareille théorie, nous teur demanderions qui apparaît dans ces extases : ou c'est Dieu ou c'est le démon qui apparaît vraiment, ou sous la forme d'un mort qu'on invoque, car l'évocation des morts est connue de

ces Khouan ; or, on ne peut admettre que ce soit Dieu qui apparaisse, car aucun homme n'a vu Dieu, pendant sa vie mortelle : ce n'est pas non plus généralement un mort ; car nous savons que la pierre du sépulcre ne laisse pas sortir, sans une permission de Dieu, ceux sur lesquels elle s'est refermée ; ce ne peut donc être que l'esprit du mal, Satan le lapidé.

On aura remarqué, sans doute, combien souvent on recommande aux affiliés de bien se représenter l'image du Cheikh, de faire tout en présence du Cheikh, et autres formules que nous avons citées. Nos lecteurs n'auront pas, sans doute compris le vrai sens de ces paroles, et auront cru qu'il s'agissait d'une simple représentation imaginaire, comme les directeurs et maîtres de la vie spirituelle recommandent d'agir en présence de Dieu, sous le regard de Dieu qui nous voit ; évidemment, ils ne veulent pas dire que cette présence de Dieu sera réelle, physique, mais bien intellectuelle. Cette présence ne suffit pas pour le vrai initié, et il veut jouir de la présence sensible de son Cheikh. Pourquoi, en effet, ne pas jouir de cette faveur, pendant qu'on est en plein dans le mysticisme diabolique, et qu'on jouit de la visite du diable. Que vraiment le Cheikh mort apparaisse à ceux qui l'invoquent, nous ne pouvons en douter. Rinn nous en cite un exemple (p. 333), et il se fait l'écho de la rumeur publique, d'après laquelle le Khalifa des Aïssaoua, en Algérie, Si-el-Atreuch-ben-Mohammed passait « pour être en communication constante avec l'âme de Sidi-Aïssa », le fondateur de l'ordre. Nous nous appuierons sur les notions que nous avons données sur

l'extase pour prouver que, en vérité, les Khouan connaissent et pratiquent l'évocation.

On se souvient de la distinction que nous avons établie du Khouan Mohammedi et du Khouan Touhidi, le premier serait, d'après les définitions des auteurs, l'affilié favorisé de l'apparition de Mohammed (le faux prophète); tandis que le second, comme l'indique la signification du mot Touhidi, serait l'adepte parvenu au dernier degré de l'extase, et dont l'individualité se confondrait dans l'essence divine : la traduction mot à mot du mot Touhidi serait : *unitif*. Avant de montrer que vraiment ces affiliés se livrent à l'évocation des morts, nous ferons remarquer qu'il y a entre leurs évocations et celles des autres sociétés secrètes une grande différence : les autres sociétés ne veulent pas faire goûter à leurs adeptes les douceurs de l'état extatique; dans le Palladisme, par exemple, on évoque les démons, mais ce n'est pas, comme le Musulman, pour jouir de son agréable présence; on a des formules magiques spéciales, composées sous l'inspiration de Satan, et qui produisent un effet moralement sûr. Le Musulman lui aussi a ses formules, mais le démon n'apparaît pas subitement à son appel ; ce sera dans une extase que l'ange des ténèbres viendra se dévoiler à lui et lui indiquera ses volontés, et tracera sa ligne de conduite.

Mais ce n'est pas seulement l'âme de Mahomet qui apparaît quelquefois aux Khouan qui l'évoquent selon les rites, c'est l'âme de tous les Cheikhs. Dans la franc-maçonnerie, on n'évoque que les âmes de ceux qui ont dignement précédé cette institution, ou qui, dans son sein, ont

acquis un droit spécial à leur reconnaissance. Il en sera de même des sociétés secrètes musulmanes : les Seddikya, qui étaient le premier des ordres, selon l'ordre chronologique, ne pouvaient invoquer que le prophète ; déjà les Aouïssya évoquent l'âme de leur fondateur : les Djenidya venus au IIIe siècle de l'hégire, auront un champ plus vaste : aussi ils invoqueront les âmes des Cheikhs. Nous allons encore citer Snoussi et la traduction de M. Colas, donnée par Rinn (page 170) :

« L'ordre des Djenidya est basé tant sur la stricte observance des préceptes édictés par la Sonna de Mohammed que sur le choix des allégories qu'il présente. Il repose également sur la préférence que l'on *doit accorder à l'état lucide sur l'état de torpeur et d'hallucination*, tout en s'astreignant aux modifications de la vie ascétique spirituelle dans la profondeur des entretiens secrets avec Dieu.

Le fondateur de cet ordre a imposé huit obligations différentes, qui sont :

« ..... 2° La solitude prolongée. Il convient ici de rappeler, qu'en s'y renfermant, on doit observer le même recueillement que si l'on entrait dans une mosquée, et dire : « Au nom de Dieu. » ON ÉVOQUERA ENSUITE AVEC FERVEUR LES AMES DE SES CHEIKHS pour leur demander de convertir cette solitude en une sorte de tombeau, dans lequel on puisse s'ensevelir pour aller vers le Dieu Très-Haut, en dehors duquel il n'y a point d'autre Dieu. CETTE ÉVOCATION doit être faite avec les jambes croisées, comme pour les prières ordinaires, si non, elle reste sans efficacité. Il est obligatoire d'observer un repos d'esprit

absolu, qui ne soit même pas troublé par les élans du cœur, et qui rende insensible aux perceptions physiques. Dans cette position, il faut être tourné dans la direction de La Mecque, ne faire porter le corps et la tête sur aucun appui par respect pour la Divinité, et enfin tenir les yeux fermés, en signe de soumission envers ces paroles de Dieu, recueillies dans les haddits El-Hadsi : « Je suis assis avec ceux qui me prient. » Il faut encore placer l'image de son Cheikh dans sa pensée, occuper son cœur à prier, dans toute la limite de ses forces, en demandant à Dieu, dans cette position, de vous accorder ses faveurs. Le cœur doit être toujours en harmonie avec la langue pendant les prières suivantes ; on dit « Dieu » (1), en baissant la tête au-dessus du nombril ; puis, en la relevant lentement, on ajoute : « Il n'y a de Dieu que Allah. » C'est dans cette posture que l'haleine peut se soutenir le plus longtemps. On prolonge le son de chacune de ces articulations et on reprend gravement : « Il n'y a de Dieu que Allah. » On dirige la face vers l'épaule droite, toujours dans l'attitude du recueillement et en se pénétrant de l'infimité de la créature devant la grandeur du Créateur ; ensuite on la tourne vers l'épaule gauche, etc.....

« 3° La longue pratique des invocations qui viennent d'être décrites. »

Après des passages aussi catégoriques, nous

(1) Le mot allah (Dieu) se prête bien plus que notre mot à ces aspirations et à ces mouvements du cœur vers l'Etre suprême ; pour s'en convaincre, il suffit de le prononcer en accentuant beaucoup la première syllabe, ou, plutôt, en supposant qu'il y a cinq ou six l, et en laissant traîner sur la dernière toute sa respiration. *(Note de l'auteur.)*

ne croyons pas qu'on puisse douter de la pratique de l'évocation dans les ordres musulmans. Nous le répétons, nous n'avons rien à leur apprendre; ils connaissaient bien avant nous la pratique du magnétisme, comme le prouve le fait que nous avons cité plus haut d'Abd-el-Kader. Et il n'y a pas que le Khalifa des Aïssaoua qui se livre à cette infernale pratique ; ce sont tous ces ordres : car tous sont dirigés plus ou moins par Satan. Peut-être encore se trouvera-t-il quelqu'un qui haussera les épaules de pitié et nous regardera comme un naïf, nous accusant de voir le diable partout : nous le mettons au défi de nier l'authenticité des documents que nous lui avons mis sous les yeux : d'autres avant nous, qui n'avaient pas notre foi, les ont admis comme nous et leur ont donné le même sens que nous. Mais revenons aux Aïssaoua, dont le Khalifa, qui est en relation avec l'âme du fondateur de l'ordre, nous a fourni l'occasion de faire cette incursion dans les ordres religieux et de constater une fois de plus la main de Satan ; car il n'y a pas de milieu entre le bien et le mal, l'existence et le néant, Dieu et le diable; là où n'est pas Dieu, là est le diable. Quel est celui qui oserait soutenir que c'est Dieu qui a inspiré Mahomet, qui lui a permis de prendre seize ou dix-huit femmes, et de commettre toutes les monstruosités dont il s'est rendu coupable ? Qui osera soutenir que c'est Dieu qui a inspiré Abel-el-Kader et Djilani, Chadeli, Ben-Aïssa ? Si ce n'est pas Dieu, c'est donc le diable, il n'y a pas de milieu, et l'indifférence ne peut exister que dans notre esprit qui y trouve un moyen de faire le mal sans remords.

Quand nous avons dit que le Khouan devait se

mettre toujours en la présence de son Cheikh et que cette présence du Cheikh n'était pas seulement imaginaire mais réelle, nous nous appuyions sur la distinction que font eux-mêmes les fondateurs d'ordres. Ils distinguent très bien les deux cas. Le lecteur se souvient, sans doute, du passage que nous avons cité de Si-Chadeli où sont tracées les conditions qui doivent précéder, accompagner et suivre le diker. Or, parmi les douze conditions conséquentes à la récitation de la prière, nous trouvons énumérée celle-ci : placer devant les yeux l'image *fictive* du Cheikh. Qu'on remarque combien ce mot a été mis à propos : Nous disons, en effet, que l'esprit du Cheikh ou celui de Mohammed ne se montre à l'affilié que dans l'extase, et nous avons assez prouvé, pensons-nous, que l'extase n'est que le produit des efforts surhumains que fait le Khouan pour bien réciter son diker : par conséquent, l'extase n'est que la conséquence du diker ; ce n'est donc qu'à ce moment-là que l'esprit du Cheikh pourra pénétrer dans cet esprit qui n'a maintenant plus de forces pour se diriger lui-même, qui souffre dans cette vaste solitude que le diker a opérée en lui et qui sera remplie par l'esprit soit de Mohammed soit du Cheikh. Ce n'est donc pas en vain que nous trouvons sans cesse sur les livres des Moqaddem ou bien dans les rituels des paroles comme celles-ci : il faut continuellement tenir son cœur enchaîné à son Cheikh : il faut, dans la solitude, abandonner ses idées propres, rejeter tout jugement et raisonnement, même serait-il bon, pour se laisser gouverner par l'esprit du Cheikh.

Toute cette théorie de l'évocation des âmes

des Cheikhs se trouve admirablement bien développée dans les rituels de l'ordre des Seddikya et des Djenidya : comme ce sont des ordres à peu près étrangers à l'Afrique du Nord et que nous n'avons pas eu occasion d'analyser leurs doctrines et aussi comme ce sera le moyen de bien connaître la nécromancie pratiquée par tous les ordres ou à peu près, en particulier par les Aïssaoua, ainsi que nous l'avons montré par l'exemple de Si-el-Atreuch, nous nous y arrêterons quelques instants, ce sera le moyen de connaître ces sociétés sous un jour différent. Ce sera toujours au manuscrit de Si-Snoussi que nous emprunterons ces détails, et nous suivrons pas à pas la traduction donnée par M. Rinn, afin qu'on ne puisse nous accuser de donner aux textes une interprétation favorable à notre thèse.

L'ordre des Seddikya a été fondé par Abou-Beker-es-Seddik, qui fut beau-père du Prophète et le premier Khalife. Son ordre est donc l'ordre le plus saint et le plus parfait : c'est aussi l'ordre le plus orthodoxe, et presque tous se réclament de sa protection. Les doctrines et pratiques de cette société ont, par conséquent, une réelle importance et sont autrement concluants en faveur de notre thèse que toutes les théories des Seherourdya, des Khelouahya et autres mystiques à la cervelle plus ou moins déséquilibrée dont nous avons cité quelques passages quand nous avons parlé de l'extase.

« Les principes fondamentaux de cet ordre, dit Snoussi (Cité par Rinn, page 159), sont l'absorption dans la contemplation du prophète (Que Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !) d'une manière *fervente et*

OSTENSIBLE *en paroles et en actions.* L'affilié ne doit faire usage de sa langue que pour l'implorer et se faire de cette obligation un devoir impérieux dans presque tous les instants de sa vie, qu'il soit dans l'isolement ou en public, jusqu'à ce qu'il ait gagné son cœur et fortifié son âme par sa glorification. Arrivé à ce degré d'illumination, il sera protégé par le retentissement de ses louanges, son cœur sera vivifié par sa présence, et l'exemple de ses vertus sera toujours devant ses yeux pour le diriger. Parvenu à ce point de perfection, le Prophète répandra sur lui ses bienfaits spirituels et corporels : *il lui apparaîtra* dans presque tous les états où il se trouvera, pendant son sommeil surtout, puis *pendant ses moments difficiles*, alors qu'il se serait laissé surprendre, et, enfin, *pendant ses heures* d'extase. Cette jouissance ne peut être comprise qu'en la goûtant..... Ce sont ces pratiques, parfaitement réglées, dont le but est la glorification de l'*Etre Suprême* (pourrions-nous lui demander si c'est Allah ou Eblis?) qui doivent être scrupuleusement observées, et que nous recommandons à la ferveur générale. »

Là, plus qu'ailleurs, il fallait une initiation progressive ; aussi, à deux ou trois reprises, Snoussi parle-t-il des gens d'une nature vulgaire, qu'il convient de n'initier« aux préceptes que progressivement«. Abou-Beker avait, d'ailleurs, tout déterminé et réglé, afin d'arriver à la fin proposée d'une manière certaine. Nous les avons rapportés plus haut, quand nous avons dit les moyens que devait employer le Khouan pour arriver à ce degré de l'extase : « Ces pratiques sont continuées par les gens pieux, sans interruption,

jusqu'à ce que l'âme de Mohammed (Que les grâces et le salut soient sur lui !) leur apparaisse pendant le sommeil et *pendant qu'ils veillent*. Cette âme sainte les nourrit, les dirige et les conduit vers les degrés les plus élevés du spiritualisme. »

Qu'on ne soit pas étonné de voir Abou-Beker parler seulement de l'évocation du prophète. A cette époque, en effet, c'était la seule âme de l'Islam, qui, après avoir, sur la terre, joui d'une grande réputation de sainteté, était allée dans l'enfer brûler avec Eblis, dont il avait fait l'œuvre bien sciemment. Cet homme, que nos Tribunaux auraient condamné et qu'on aurait pu traduire, pour ses mauvaises mœurs, en police correctionnelle, crachait la luxure comme le diable crache les ordures et les blasphèmes contre Dieu; et cet homme impudique se prévalait de la permission de Dieu, ou plutôt de Satan, pour satisfaire ses passions. Parmi les quinze ou seize femmes qui satisfirent ses immondes plaisirs, une seule avait été vierge, avant son mariage avec le prophète : c'était la belle Aïcha, fille de Abd-Allah, qui, à partir de ce moment, prit le titre de Abou-Beker (le père de la vierge). Dès lors, entre le gendre et le beau-père, s'établirent des relations que la mort ne devait pas interrompre, car le père de la vierge put se mettre en relation avec le prophète, grâce à l'évocation. Nous ne voulons pas nous arrêter davantage devant cet immonde personnage qu'on appelle Mahomet : nous voulons cependant, avant de le quitter, demander à nos lecteurs si vraiment cet homme n'était pas inspiré de Satan. Nous comprenons un homme qui, par faiblesse,

tombe une fois, plusieurs fois; mais se prévaloir de la permission de Dieu, l'Etre infiniment saint, infini, ennemi de tout péché : dire que c'est Dieu qui lui a ordonné de prendre cette femme, et, pour prouver cette assertion, supposer une apparition de Gabriel apportant du ciel un passage du livre, écrit par Dieu de toute éternité, et dont, peu à peu, chaque page est révélée à Mahomet, est-ce là vraiment une invention humaine? Allons donc, le diable ne pouvait pas être étranger à la fondation de cette religion dont il allait tirer tant de profit.

Omar, le deuxième Khalife, observa constamment, avec beaucoup de ferveur et de zèle, les prescriptions du Soufisme; il n'eut jamais de palais et porta toute sa vie le même burnous rapiécé. Ce fut sous ce règne que surgit un illuminé, Aouïs-ben-Karani, fondateur des Aouïssya. Un jour, disait-il, Gabriel lui avait apparu et lui avait ordonné de continuer cette vie de pénitence et de redoubler ses mortifications. Quand il eut acquis une grande sainteté, alors il se mit en relations avec l'âme du prophète, et la tradition raconte qu'il éprouva tant de joie de pouvoir ainsi converser avec lui, qu'il se cassa toutes les dents, afin d'imiter davantage le prophète de Dieu qui en avait perdu deux dans un combat. Là aussi, dans cet ordre, les initiations sont progressives, et, nous dit Snoussi, les adeptes *recevraient l'initiation* DE L'AME MÊME *de Sid-Aouïs.* Tout l'intérêt que peut nous offrir cet ordre oriental est dans cette dernière phrase : Si Aouïs était en relation avec l'âme de Mohammed le prophète, comme El-Atreuch avec celle de Ben-Aïssa, fondateur des

Aïssaoua, si Aouïs lui-même confère l'ouerd, il faut admettre nécessairement que l'évocation des morts est connue des Sociétés secrètes musulmanes.

Déjà, on voit que cet ordre des Aïssaoua est plus méchant et plus pervers que les autres, plus en rapport avec Satan que les autres; il suffit, pour s'en convaincre, d'avoir bien suivi notre marche, d'avoir bien compris le but des ordres musulmans. Jusqu'ici, nous n'avons vu aucun ordre employer des moyens aussi sûrs pour arriver à l'extase, ou plutôt pour abrutir les affiliés; cet abrutissement de l'homme, cette dégradation qui veut anéantir les forces de l'intelligence, est-ce là une œuvre de Dieu? Les évocations, est-ce là encore une œuvre de Dieu? Répondez, sceptiques, par un oui ou par un non. C'est là que nous vous attendons; répondez aussi, vous qui pénétrez dans le sanctuaire du vrai Dieu, et en qui nous, simples laïques, devrions trouver, non des protecteurs et des défenseurs, mais des devanciers, et qui cependant haussez les épaules de pitié et d'indifférence. Heureusement, ils ne sont pas nombreux; mais il y en a, et nous en connaissons; pourquoi faut-il dire que ces gens jugent une chose qu'ils ne connaissent pas, et *a priori* refusent de lire les ouvrages qui traitent de ces questions parce qu'ils disent que c'est faux, que c'est impossible, que c'était bon au moyen âge. Nous les acculons tous au pied du mur, laïques ou prêtres incrédules, et nous leur disons de nous répondre par un oui ou par un non si l'œuvre des ordres musulmans est l'œuvre de Satan ou de Dieu.

Par conséquent, aucune créature ne peut se

prévaloir d'une supériorité quelconque, car tous sont égaux sous cette omnipotence. Dites moi, en effet, je vous prie, quel est le supérieur : du marbre ou de l'or que je jette. Donc, la créature raisonnable n'aime pas de responsabilité : Dieu agit en nous jusqu'à nos moindres actions : ce n'est pas nous qui faisons le mal, c'est Dieu qui le fait, et pour tout dire, suivant la théorie de la création musulmane, Dieu fait chaque homme soit pour l'enfer soit pour le ciel, sans éprouver la moindre émotion. Et le malheureux qui aura succombé dans les plus terribles chutes et aura commis les plus grands crimes, pourra, du fond de son néant, prendre une poignée de boue dans laquelle il est tombé, et la jeter à la face d'Allah en lui disant : « Mektoub, c'était écrit, tyran, c'est toi qui as fait le mal en te servant de moi ; pourquoi me punis-tu ? »

Toute monstrueuse qu'elle soit, voilà cependant dépouillée de tous ses ornements, la doctrine de l'Islam. On y reconnaît toujours l'éternelle question du bien et du mal, cette question qui a fait tomber tant d'hommes dans l'erreur, et que Mahomet a résolue en faisant Dieu auteur du bien et du mal. Il admet donc deux principes éternels dans une même essence : le principe du bien et celui du mal. Quelle différence voyez-vous entre cette doctrine et celle du manichéïsme : il y a celle-ci : c'est que Mahomet, à mon avis, est encore inférieur à Manès : celui-ci au moins admettait un Dieu bon, et un Dieu mauvais ; au moins, il y avait un Dieu bon ; dans Mahomet, Dieu est un assemblage de bonté et de méchanceté, de douceur et de tyrannie, et pour dire le fond de notre pensée, ce Dieu, à

notre avis, ressemble beaucoup à ces hommes pervers qui ont sans doute encore gardé quelque bon sentiment, mais chez lesquels le vice contre-balance ou plutôt étouffe ce qu'il y a de bon. N'est-ce pas un principe émis par tout le monde, que le mal corrompt le bien partout où ils se trouvent en contact, et qu'il faut couper un membre gangrené si on veut sauver un malade ?

Quand, quelques pages plus haut, nous avons dit que les Aïssaoua reconnaissaient deux dieux, que c'était la raison pour laquelle ils aviaent supprimé les passages laissés en blanc, nous avons dû surprendre plus d'un lecteur, et nous savons aussi que ce court résumé de la doctrine de l'Islam en surprendra plus d'un ; mais que les adversaires se consolent; nous avons dit brièvement notre pensée ; nous y reviendrons ; car, à notre avis, tout le mal qui est maintenant répandu en Europe a sa source dans la philosophie indienne, et le Coran n'en est qu'un faible écho : il a fait un mélange de doctrines catholiques, empruntant à l'Evangile l'action d'un Dieu unique de doctrines manichéennes, empruntant à Manès la théorie du bien et du mal; enfin, de doctrines indiennes, empruntant aux Indiens la théorie de l'extase et du doux farniente.

Toujours occupés de Dieu, toujours poussant vers lui de sublimes aspirations, les Aïssaouas ont une doctrine qui, à mon avis, n'est pas loin du manichéisme : nous venons de dire que le Dieu de Mahomet renferme en lui seul les deux dieux de Manès. Or, voici ce que dit Ben-Aïssa..... « Dieu se manifeste et se réunit à l'âme. L'épouvante cesse par le jeûne; le cœur se calme par la faim; la vue s'éclaircit à la clarté de la lu-

mière intérieure; l'oreille se ferme aux bruits extérieurs; l'âme se repait de sa souffrance et se réjouit de sa douleur; la solitude plaît; L'EXISTENCE ET LE NÉANT SE CONFONDENT. (Cité par RINN, page 39.)

Analysons bien ces mots que nous avons soulignés et nous y trouverons la même doctrine que dans le Coran, avec cette différence que le peuple ignore toutes ces distinctions, et ne croit qu'à un seul Dieu, tandis que les Aïssaoua comprennent très bien cette doctrine, au moins ceux qui ont été affiliés. Si nous prenons, en effet, un manuel de philosophie, nous verrons que l'être et le bien se confondent : que tout être, par le fait qu'il est, est bon, que le néant et le mal se confondent; que le mal n'a pas une existence par lui-même, mais existe dans le bien; par conséquent, Dieu ne pourra jamais être que la bonté, que l'être par excellence; qu'on l'appelle l'être, qu'on l'appelle le bon, tout le monde comprendra et l'idée sera juste, mais jamais, au grand jamais, l'Être suprême ne pourra se confondre avec le mal, car le mal est contingent, fini, existant seulement dans le temps; pour que l'existence et le néant se confondent, il faudrait que le néant, c'est-à-dire le mal, fût éternel; or, nous savons que le néant n'a jamais existé, que, avant la création des êtres, ceux-ci étaient de toute éternité en Dieu, où, suivant les docteurs catholiques, ils avaient une existence préférable à celle périssable qu'ils ont à présent. Donc, mettre le néant sur le même rang que l'existence, c'est dire que le premier égale le second, que le mal peut être mis avec Dieu, l'Être suprême, l'existant par excellence, dans une même balance, et que les

plateaux de cette balance auront le même poids : en un mot, Ben-Aïssa a exprimé philosophiquement ce que Mahomet avait dit : le philosophe et fondateur d'ordre dit que l'existence et le néant se confondent dans un seul et même être qui serait Dieu, Mahomet dit que Dieu est l'auteur du bien et du mal, de l'être et du néant. Qu'on ne croit pas que Ben-Aïssa ne connût pas toutes ces distinctions. Déjà, quand nous avons parlé de Chadeli, nous avons dit que nous regrettions de ne pouvoir faire connaître ses doctrines philosophiques ; nous surprendrions plus d'un professeur de philosophie si nous leur mettions sous les yeux cette page de Ben-Aïssa où il définit la certitude, la contingence, l'essence, la substance et les autres notions philosophiques ; il connaissait donc parfaitement le sens des mots qu'il employait. Quelques lignes plus bas, même page de Rinn, il y a un autre passage dont nous voudrions tirer tout le parti possible : « L'amour secret consiste à se renfermer en Dieu, à s'abîmer dans sa louange, par l'étude de soi-même, à s'anéantir dans la contemplation de l'essence de Dieu, de façon à se laisser entièrement absorber dans l'Être divin, à concentrer toutes ses facultés dans la vue de son amour en faisant abstraction de l'amour que l'on a pour soi. Lorsque l'amour secret est arrivé en communication avec l'amour intérieur de Dieu, la prière fait alors jonction avec la prière et LA DUALITÉ DEVIENT UNITÉ ; on voit alors des esprits lumineux, on éprouve des joies spirituelles, des visions délicieuses nées du rapprochement avec l'objet aimé ». Quelle est donc cette dualité qui devient unité ? c'est toujours l'existence et le

néant qui se confondent. Le mot dualité ici ne peut représenter que deux choses : ou le Dieu bon et le Dieu mauvais devenant un seul et même Dieu selon la théorie du Coran que nous avons expliquée plus haut : ou bien Dieu et l'homme s'unissant par l'extase, de manière à ne former qu'un seul et même être. Or, il suffira d'un petit raisonnement pour savoir que les deux cas sont semblables et ne peuvent qu'avoir le même résultat. Nous avons parlé suffisamment du premier, parlons du second. Vouloir que l'Être infini s'unisse avec l'être fini, l'absolu avec le contingent qui, pour nous servir des termes mêmes de Ben-Aïssa, a pour caractère « de ne pas durer deux instants et qui n'existe pas de soi-même, c'est dire que l'existence et le néant se confondent. Que sommes-nous, en effet, vis-à-vis de Dieu, rien du tout : nous sommes le néant : si donc nous unissons l'infini avec le néant, nous aurons au total un être monstrueux comme le Dieu inventé par Mahomet. Ces monstruosités sont l'indice certain que nous nous trouvons en présence de Satan ; voyez la beauté des Anges, quand pour nous transmettre les ordres d'en haut ils sont obligés de prendre une apparence humaine : admirez la beauté de chacun des êtres de la création, l'admirable proportion de toutes ses parties, jamais vous ne trouverez rien de discordant, rien de choquant, rien de monstrueux ; chacune des créatures porte sur elle-même le signe que Dieu a opéré, que Dieu les a faites. Si de l'ordre physique nous passons dans l'ordre intellectuel et moral, nous devrons y admirer les mêmes proportions, la même beauté, les mêmes grâces. Au contraire,

quand Satan et ses satellites veulent nous apparaître, voyez les étranges formes qu'ils revêtent : nous renvoyons le lecteur aux illustrations dont le Dr Bataille a orné son ouvrage ; il donne la forme sous laquelle les démons apparaissent le plus souvent ; nous résumerons toutes nos impressions dans un seul mot : c'est un assemblage monstrueux des éléments les plus divers. Eh bien ! le Dieu de Mahomet et de Ben-Aïssa le dispute aux démons les plus extravagants, en grotesque, en ridicule, en absurde, en monstrueux. Est-ce Dieu, nous le demandons encore, qui a pu donner une telle idée ? Est-ce Dieu qui a pu faire de lui une telle image, ou ne faut-il pas, au contraire, y reconnaître son ennemi qui a voulu le travestir et le faire à son image : Est-ce Dieu qui a pu dire de lui qu'il était l'auteur du mal, que dans son être le bien et le mal se confondent, que l'existence et le néant s'unissent en lui pour faire un seul et même être ? Nous pourrions y ajouter, comme nouvelle puissance, la phrase que nous avons rapportée page 131 : « O Dieu, tu es le seul souverain, le seul être actif. »

Voilà, à notre avis, la doctrine secrète des Aïssaoua, c'est-à-dire qu'ils rétablissent dans toute sa pureté la doctrine du Coran, que les Musulmans ignorants et de bas étage ne soupçonnent même pas. Voilà comment nous pouvons expliquer l'étonnante facilité avec laquelle le soufisme a pu pénétrer dans l'Islam et lui apporter ses doctrines panthéistiques : voilà comment nous pouvons expliquer pourquoi les chefs de l'Islam, comme Abou-Beker et Omar, ont été de grands Soufi et ont su allier les deux doctrines que le peuple regarde cependant comme si

contraires, et qui le paraissent de prime abord. Ne croyons pas, au surplus, que ce que nous avons dit soit propre aux Aïssaoua. Nous avons dit plus haut que Ben-Aïssa, pendant son pèlerinage à La Mecque, se lia d'amitié avec le Cheikh des Haidarya, et se fit affilier à cet ordre ainsi qu'à celui des Saadya. Nous pensons qu'il ne fit qu'apporter dans le Magreb les doctrines et les pratiques sataniques de ces ordres orientaux. Bien avant lui, le fondateur des Besthamya, Abou-Azid-el-Besthami, avait dit : « Quand les hommes croient adorer Dieu, c'est Dieu qui s'adore lui-même. » Deux siècles avant lui, el-Hadi Bektach-Knorassani avait dit : « Chaque âme humaine est une portion de la divinité, et la divinité ne réside que dans l'homme. L'âme éternelle, servie par des organes périssables, change constamment de demeure mais sans quitter la terre... Toute la morale consiste à jouir des biens du monde sans nuire à autrui ; et tout ce qui ne fait de mal à personne est licite et indifférent. Le sage est celui qui règle ses jouissances, car le plaisir est une science qui a ses degrés, un mystère, qui, peu à peu, se découvre à l'œil des initiés. De toutes ces jouissances, la plus vive est la contemplation qui devient la rêverie et la vision céleste. » (Cité par Rinn, page 36.) Ne croirait-on pas entendre, en vérité, nos bons maçons se livrant avec leurs sœurs aux travaux de la construction du temple ; car, pour l'édification de nos lecteurs, nous devons ajouter que dans l'ordre des Aïssaoua, les sœurs sont admises ; sans elles pourrait-il y avoir du plaisir ?

De même que Ben-Aïssa a emprunté à ces ordres orientaux ses doctrines, il leur a emprunté

ses pratiques dont nous allons parler, et où évidemment il faut admettre l'intervention de Satan, où nous n'y entendons plus rien. Ben-Aïssa semble avoir voulu réunir en un seul ordre trois ou quatre ordres orientaux, et ses véritables initiés se livrent aux mêmes diableries que ces fakirs de l'Orient. Les Rafaya, les Haidarya, les Saadya et les Bektachya sont ses précurseurs.

Les Rafaya ont été fondés au VI[e] siècle de l'Hégire (vers 1200 de J.-C.) par Abou-Abbas Ahmed-er-Rafaï, grand docteur musulman qui forma l'un des maîtres du grand Chadeli. Aussi répandus en Orient que les Aïssaoua en Occident, ils se livrent à toutes les pratiques sataniques. Dans leurs réunions, ils allument de grands feux, dansent au milieu des flammes, avalent des charbons ardents, et se roulant sur la braise, leurs corps dépouillés de tout vêtement, ils éteignent ainsi le feu qu'ils avaient allumé. D'autres prennent des serpents, des scorpions, des pierres, et même des morceaux de verre, et les avalent sans éprouver aucun mal ; qu'on ne croie pas qu'ils usent de fraude ou de supercherie. Pas plus que la vieille Nahmah, dont parle le docteur Bataille, et qui semblait reprendre une vie nouvelle au milieu des flammes, les Rafaya ne craignent le feu, sûrs qu'il ne leur nuira pas.

Les Haidarya ne se livrent pas à toutes ces pratiques, mais ils ne le cèdent en rien au myticisme des Aïssaoua. Nous avons dit que ce fut leur fondateur qui reconnut les propriétés narcotiques des graines du chanvre, qu'il faisait fumer à ses disciples pour leur procurer les extases et les visions. Cet ordre est peut être le seul de son espèce ; ils feraient le vœu de chas-

teté ; comme signe extérieur, afin de se reconnaître, ils portent des anneaux aux mains, aux pieds, au cou, et même aux parties génitales. Au XIV[e] siècle de notre ère, ils auraient été très répandus dans l'Inde, et Ibn-Batout a rapporté qu'il les rencontra aux environs de Delhi se livrant à des danses au milieu des flammes.

Les Saadya sont répandus en Egypte, mais leur centre de direction semble être dans le Yémèn. Ces fakirs ont une cérémonie appelée « doleh » : leur Cheikh, monté sur un cheval, passe sur les corps des Khouan qui lui servent comme de tapis et ne reçoivent aucun dommage.

Les Aïssaoua, dans bé-Maghreb, imitent toutes ces pratiques. En souvenir de ce que firent les premiers compagnons de leur fondateur dans l'exode, à travers le désert, à la suite du décret d'expulsion du sultan de Méquinez, ils avalent les matières les plus indigestes et les plus malsaines sans qu'elles leur fassent le moindre mal. Ils se promènent sur des charbons ardents, dansent au milieu des flammes, avalent des charbons enflammés sans ressentir la moindre brûlure : nous sommes loin du naïf Aïssaoui, de ce charlatan dont nous avons parlé, qui mourut victime de sa crédulité dans la protection du grand saint de Méquinez. A notre avis, de telles choses ne peuvent être naturelles : de plus, elles ne peuvent pas être attribuées à l'hystérie ni à une surexcitation nerveuse : l'hystérique sera bien insensible à la brûlure, et on pourra lui mettre la main dans un brasier sans qu'elle ressente la moindre douleur : mais cette insensibilité n'empêchera pas la chair de se carboniser. Si nous nous trouvons en présence d'un tel pro-

dige, il faut recourir à une protection surnaturelle ; sera-ce l'œuvre de Dieu? Evidemment non : il faudra donc admettre que c'est l'œuvre du diable. Lui seul, en effet, peut aider ses fidèles dans l'accomplissement de ces prodiges, lui seul peut leur faire trouver délicieuses de fraîcheur ces flammes qui les brûlent depuis si longtemps et brûleront éternellement ceux qui les suivent.

Si on pouvait pénétrer les mystères qui couvrent cette secte, que nous apprendrions des choses extraordinaires que nous ne connaissons que par la rumeur publique. Dans ces réunions secrètes,les chefs ne se contenteraient pas d'avaler du verre, de prendre des scorpions entiers et de s'enrouler le cou de serpents : ils s'ouvriraient le ventre, mettraient leurs entrailles dehors, et puis,les remettant en place, tout rentrerait dans l'ordre, et le Khouan n'en éprouverait nul mal. Ils se couperaient, se feraient de larges blessures sur n'importe quelle partie du corps, et le sang ne coulerait pas, et ils ne courraient aucun danger de perdre leur vie. Voilà, dit-on, ce qui aurait lieu dans leurs zaouia, dans leurs réunions : ces pratiques sataniques ne différeraient pas de celles pratiquées par le Dalaï Lama, et nous confirmeraient dans l'idée où nous sommes que l'Inde est le pays par excellence de Satan, c'est le pays où son culte est le plus répandu, le plus enraciné. Les Aïssaoua n'ont pas trouvé seuls ces pratiques : leur fondateur était initié aux secrets de Rafaya, des Saadya et de toutes ces sociétés orientales qui semblent n'avoir qu'un but : adorer et glorifier Satan. Abd-el-Kader et Chadeli ont été plutôt de grands philosophes ; ils ont introduit dans l'Islam un

autre élément, l'élément indien qui, extérieurement, lui a donné un peu de couleur, un peu de vernis. Ils ont voulu surtout faire au catholicisme une guerre de philosophie et d'idées. Sans doute, comme nous l'avons montré, Satan n'y a pas été étranger, et il ne pouvait pas s'en désintéresser; mais ces philosophes, versés dans toutes les connaissances de l'Ecole d'Aristote, étaient plutôt faits pour discuter sur les idées que se livrer à de pareilles pratiques. Ben-Aïssa, au contraire, est le type du fondateur, peu lui importent les doctrines des philosophes, peu lui importent les doctrines indiennes : il les adopte parce qu'elles répondent à ses besoins; mais l'Islamisme bien compris lui fournit tous les matériaux qui lui sont nécessaires, et de la formule nécessaire il n'y a pas de divinité que Allah, il saura faire sortir, sans torture le moins du monde, les mots ; il en fera sortir les plus monstrueuses doctrines, il se fait de la sorte le digne successeur des gnostiques. C'est encore une question que nous voudrions étudier : voir les rapports qu'il y a entre l'islamisme et le gnosticisme, entre le gnosticisme et les sociétés secrètes musulmanes. Rien de nouveau sous le soleil, et ce que le démon fait aujourd'hui dans nos loges il l'a toujours fait par les gnostiques, par l'islamisme.

J'avais à peine douze ans quand je fus témoin, pour la première fois, d'une scène que je n'oublierai jamais, et dont je ne compris pas alors toute la portée. C'était au mois d'août. J'avais été placé au collège et nous rentrions dans la ville avec quelques camarades par la route de Constantine, quand, avant d'arriver au boule-

vard de la République, nous fûmes témoin d'une scène étrange. Une vieille femme, dont la figure était le portrait tout à fait ressemblant des vieilles sorcières dont on avait amusé mon enfance, était entourée d'une nombreuse troupe d'hommes, de femmes et d'enfants. Je n'avais encore rien vu de pareil, je dois l'avouer, et je me demandais ce que voulaient faire tous ces gens : la belle dame à la figure de sorcière, car elle était très bien habillée, conduisait un bouc. A cette époque, je ne me souciais guère de m'informer des coutumes arabes, encore moins de m'enquérir des pratiques des ordres religieux. Depuis, j'ai été convaincu qu'à ce moment je me trouvais en face d'une pratique des Aïssaoua, dont je vais emprunter le récit à Soleillet, car j'avoue qu'à cet époque je préférais les jeux et les amusements avec mes camarades. Pourquoi ce bouc? Pourquoi tout cet attroupement? M. Soleillet va nous le dire :

« Au mois de septembre 1872, je fus témoin, à Djelfa, d'une fête religieuse, célébrée par des nègres avec des rites tellement curieux que je ne puis la passer sous silence.

« En descendant de la voiture, qui s'arrête quelques heures à Djelfa, mon oreille est frappée par le bruit des castagnettes de fer et des gros tambours qui forment la musique des noirs. Je vois bientôt arriver une cinquantaine de ceux-ci : hommes et femmes jouant de leurs barbares instruments et chantant des refrains dans une langue inconnue. Ils avaient au milieu d'eux un jeune bouc noir, que deux femmes; l'une vieille et l'autre jeune, menaient en le tirant par les cornes, qui, ainsi que les sabots, étaient grossiè-

rement dorées. Comprenant qu'il allait se passer quelque chose d'insolite, je me joins à la foule.....

« Un vieux nègre, à la barbe blanche et au placide regard, vient se placer à côté de moi, et tout en marchant, il m'explique que l'on va sacrifier le bouc. « C'est avec peine, me dit-il, qu'on a pu se le procurer, car il faut qu'il soit noir, sans tache et vieux », et il ajouta que tous ceux qui assisteront à la cérémonie auront de grands bonheurs, que ce que l'on va faire est une prière de son pays, du pays des noirs, bled-el-soudan.

« Nous marchons pressés comme un troupeau de moutons, et nous parcourons ainsi toute la grande rue de Djelfa ; arrivés à son extrémité sud, nous tournons à gauche et nous nous installons au milieu d'un terrain vague. Là, il y a un grand espace sans arbre, sans maison, tout ensoleillé et rempli de poussière et de mouches. Les musiciens se groupent en masse, un ou deux nègres font former le rond aux spectateurs. Je joue des coudes et je me mets au premier rang. La jeune négresse qui tient le bouc, et qui est vêtue de draperies blanches et rouges, s'accroupit au milieu, maintenant la victime par les cornes.

« La bestiole est fort jolie, elle a de longs poils noirs, fins et brillants comme de la soie ; elle bêle tristement en nous regardant de son bel œil noir l'un après l'autre : on dirait qu'elle comprend le sort qui lui est réservé et qu'elle cherche à implorer notre secours. A côté de la jeune négresse vient se placer la vieille femme qui l'aidait à conduire la victime : elle est toute décrépitée et toute déguenillée : une vraie sorcière noire. Elle tient dans la main un réchaud

dans lequel brûle de l'encens, auquel on mélange du chanvre. Un grand nègre, tout jeune, et qui n'a pour vêtements qu'un foutha jaune et bleu autour des reins, entre aussi dans le rond.

« A ce moment, la musique et les chanteurs recommencent leur tapage : le bouc, mené par les deux femmes précédées du noir au foutha, fait une dizaine de fois le tour du rond : tous reviennent au centre, et la vieille se met avec sa cassolette à parfumer le bouc en tout sens : le nègre commence à chanter et à sauter, non sans venir de temps à autre respirer le mélange enivrant de Kif (chanvre) et de Bekous (encens) qui brûle dans le réchaud.

« Voici maintenant que la jeune femme, qui est assise par terre, tenant le bouc dans son giron, SE MET A LE BAISER AU DERRIÈRE : son exemple est imité par le thuriféraire, le danseur, les musiciens, les chanteurs et un nombre assez considérable d'hommes et de femmes de couleur répandus dans la foule : le bouc toujours tenu par la négresse aux draperies rouges et blanches, a le cou tranché par la vieille. Dès que la bête est ainsi frappée, le noir danseur vient sucer le sang chaud qui sort de la blessure béante pendant que la victime est encore agitée des dernières convulsions de l'agonie : les femmes arrachent le nègre de dessus le cou et lui mettent la tête sur le ventre ; il déchire à belles dents la peau, mange les entrailles, et sa tête tout entière disparaît dans le cadavre fumant.

« La jeune négresse trempe sa main dans le sang du bouc, et suivie de la noire thuriféraire, elle se met à faire le tour de l'assemblée : l'une vous touche de sa main ensanglantée, au front et

à l'épaule, l'autre vous fait respirer les parfums de son fourneau.

« De tous les points de l'horizon accourent des malades de toutes espèces, des mères portant leurs enfants sur les bras, et des vieillards péniblement appuyés sur leurs béquilles : les uns viennent demander à ces étranges cérémonies une guérison ; les autres du bonheur pour leur progéniture ; les troisièmes le prolongement d'une vie qui doit être bien misérable, à en juger par leurs haillons, leurs faces décharnées et leurs membres ankylosés.

« Lorsqu'elles ont fini de distribuer des bénédictions sous la forme de sang de chevreau et de vapeurs d'encens et de chanvre, et que le nègre a terminé son immonde festin, les deux négresses lui tirent la tête du ventre de l'animal et lui présentent le réchaud, dont il aspire bruyamment les âcres senteurs : la musique recommence son vacarme, et lui se met à danser une sarabande échevelée.

« Je n'ai jamais rien vu qui eût un aspect plus démoniaque que ce grand nègre se trémoussant infernalement au milieu de cette lumière blanche et crue du Sahara : la laine de sa tête est remplie des débris rouges et fumants de la victime qu'il vient de dévorer ; le sang, qui a ruisselé sur tout son corps, y forme de larges raies pourpres qui tranchent sur sa peau luisante et noire. Il saute et se démène jusqu'au moment où, épuisé, il tombe comme une masse inerte sur le sol. »

Ceci, ajoute M. Soleillet, n'est pas une scène d'Aïssaoua. Nous ne voulons pas contredire l'illustre voyageur ; mais, après informations prises auprès de gens affiliés aux Aïssaoua, nous

croyons que ceux qui, à Djelfa, se livraient à cette scène étaient des affiliés, ou bien que les Aïssaoua leur ont emprunté cette cérémonie.

Je demandais un jour, en effet, à un Aïssaoua des environs de Tunis, si rien de semblable n'était pratiqué dans leur secte. Je vis bien, à sa figure, que cette question le gênait un peu, « mais il m'avoua que vraiment les affiliés de Tunis, quand ils vont chaque année faire leur pèlerinage à Sid-Bou-Saïd, immolent non pas un bouc mais un mouton ; à part cette différence, la scène est la même, et l'animal est dépecé et mangé cru par les assistants au milieu d'un délire frénétique. Mais, ajoutai-je, il y a des pays où à la place du mouton(Kebch), on immole un bouc(Atrous), appuyant bien sur ces deux mots pour lui faire sentir la différence et voir s'il me comprenait. Oui, me répondit-il, j'ai aussi entendu dire qu'il y avait des pays où cela se faisait : mais à Tunis je ne l'ai pas vu faire. » C'est ce même individu qui m'affirmait avoir vu des affiliés manger du verre, des serpents et scorpions : mais à un, mal lui en prit : il eut une indigestion d'un scorpion : et il en mourut : jamais mon interlocuteur ne voulut convenir qu'il fût mort empoisonné par le venin de cet animal : à son avis, il était mort d'une indigestion de viande crue de mouton : il est à croire que, comme le nègre qui éventra le bouc à belles dents et mangeait tout, l'Arabe avala la laine, la peau et la viande : malgré l'élasticité de son estomac et la force de sa pepsine, il ne put digérer le morceau.

Grande a toujours été la vénération que les adeptes de Satan ont eu pour cet animal immonde que nous appelons le bouc; et nous savons que

l'ange des ténèbres apparaît souvent sous cette forme. Il est curieux de retrouver en Afrique, avec la vénération dont l'entourent les peuples adonnés au satanisme, le baisement sur l'endroit spécifique : comment expliquer cette rencontre, est-ce le hasard ou faut-il y voir de préférence la main de Satan ? Nous ne voulons pas nous arrêter à de vaines considérations ; il nous semble, que le même esprit dirige des hommes qui ont les mêmes pratiques : que ce soient des hommes du grand monde, fréquentant les premiers salons de la capitale, s'abaissant jusqu'à baiser le derrière d'un bouc, ou un pauvre Musulman ignorant et à moitié stupide, à notre avis les deux individus agissent sous la même impulsion, sous l'impulsion du démon, et tous les deux lui rendent un culte plus ou moins avoué. L'homme le plus ignorant du monde sait bien qu'en tuant un animal, il ne peut pas naturellement obtenir la guérison de ses maux : s'il obtient cette faveur, il devra admettre l'intervention d'une puissance surnaturelle.

Le bouc, pour les lucifériens, est encore le symbole de la virilité, le mariage est une obligation pour tout homme, et la chasteté est un crime envers l'humanité. La plus grande gloire pour un homme c'est d'engendrer un être semblable à lui, par lequel il se survivra : c'est par ce moyen que l'humanité résiste au Dieu mauvais qui a ordonné à ses Prêtres de garder la chasteté. On dirait que cette théorie, développée tout au long par les rituels de la franc-maçonnerie féminine divulgués par Léo Taxil, n'est qu'un écho ou a trouvé son écho dans les ordres religieux musulmans. La plus

grande injure, en effet, que vous pussiez dire d'un Arabe, c'est de l'appeler bégel, mulet ; le mulet est hybride et ne peut engendrer ; il est aux yeux des Arabes le symbole de la stérilité et de l'impuissance. A leurs yeux, l'acte suprême, c'est l'union de l'homme et de la femme, et beaucoup seraient tentés de dire que l'acte sexuel est l'acte le plus agréable à la divinité : maudit celui qui est incapable d'engendrer : maudite la maison qui reste toujours vide d'enfants : c'est ce qui nous explique pourquoi la polygamie est en honneur chez eux : pourquoi la naissance d'un garçon est une joie pour la famille, tandis que la fille, en venant au monde, non seulement n'aura pas un sourire de son père, mais heureuse sera-t-elle s'il ne la maudit pas, et s'il ne bat pas sa femme.

Quand on viendra maintenant nous parler des belles théories de Ben-Aïssa sur l'amour mystique, nous saurons ce que nous devons en penser. Toutes ces belles paroles me font le même effet que lorsque je lis, dans les auteurs francs-maçons, leurs beaux discours sur la femme, ou sur la fraternité. Nous regretterions cependant de ne pas mettre sous les yeux de nos lecteurs la théorie de l'amour qu'on pourra ranger à côté des cantiques cités par De la Rive, composés par les frères pour se distraire dans leurs travaux avec leurs sœurs.

« Prier et jeûner dans la solitude et n'avoir aucune compassion dans le cœur, cela s'appelle dans la bonne voie, de l'hypocrisie. » Mettez à côté de ces paroles telles autres citées par De la Rive, et faites la comparaison, car il ne faut pas que nos lecteurs oublient que les femmes peuvent entrer dans cette société. Partout où il y a le

diable, ne faut-il pas aussi que la femme paraisse.

« L'amour est le degré le plus complet de la perfection. Il y a quatre sortes d'amour : l'amour par l'intelligence, l'amour par le cœur, l'amour par l'âme, l'amour mystérieux. L'amour par l'intelligence s'appelle l'amour spirituel, l'amour par le cœur s'appelle passion, l'amour par l'âme s'appelle désir de concomitance, l'amour secret s'appelle identification avec l'objet. L'amour par l'intelligence ou amour spirituel c'est l'amour perpétuel de Dieu, l'amour qui remplit l'être intérieurement et extérieurement, il donne naissance au désir de se confondre avec l'objet aimé, de le posséder, de le prier. Le désir de posséder l'objet aimé amène les frissons de la chair, les palpitations du cœur, les larmes, les soupirs... L'amour par le cœur qui s'appelle passion se montre lorsqu'il arrive à la face extérieure du cœur. Il se traduit alors par de la langueur, des regrets, des lamentations, l'oubli du monde, le désir de Dieu, la compassion, le mystère et ses inquiétudes, les larmes, la faim, la patience, la solitude et le penchant à la soumission à Dieu. L'amour par l'âme se traduit par l'embarras, l'étonnement, le regret, les sanglots, la soif, la frénésie, l'anéantissement de soi-même en Dieu, la suspension de ses facultés, la présence de Dieu sans trêve, l'amour de l'obéissance, l'abandon à Dieu et à son Envoyé, la renonciation au libre arbitre, l'abaissement en Dieu, la pauvreté. De toutes ces vertus naît une lumière blanche, résultant de la prière et de l'amour, et qui s'échappe du trône divin.

« A l'apparition de cette lumière, le cœur s'ouvre

aux fureurs de l'amour. Une lumière jaune lui succède, elle sort du trône de Dieu lui-même. Le cœur, en le recevant, est enveloppé de feu : sa frénésie augmente avec ses soupirs et son émotion. Dieu se manifeste alors et se réunit à l'âme. L'épouvante cesse par le jeûne : le cœur se calme par la faim ; la vue s'éclaircit à la clarté de la lumière intérieure, l'oreille se ferme aux bruits extérieurs ; l'âme se repaît de sa souffrance et se réjouit de sa douleur ; la solitude plaît ; l'existence et le néant se confondent. » (Cité par Rinn, pages 318-319.)

Nous avons analysé seulement la dernière phrase, et nous y avons trouvé une doctrine monstrueuse ; nous avons vu que le vrai Dieu de l'Islam et des Aïssaoua est un être réunissant en lui seul les deux dieux de Manès. Tout ce qui précède est un mélange d'aspirations ardentes vers le ciel, de soupirs vers une beauté qu'il ne peut atteindre, en même temps qu'on y reconnaît l'influence de la philosophie indienne ; a-t-on remarqué ces mots : « l'âme se repaît de sa souffrance et se réjouit de sa douleur ; la solitude plaît. » On se croirait transporté dans le temple de Mac-Benac ou de la pourriture ; on croirait, d'après ces paroles, que, dans leurs pratiques sataniques, les Aïssaoua souffrent en se mutilant : enfermés dans ces solitudes ou plutôt ces tombeaux où ils doivent évoquer les âmes de leurs Cheikh et passer dans les jeûnes et les prières de longues semaines et de longs mois, il nous semble que ces hommes doivent souffrir des supplices atroces qu'ils s'imposent pour se rendre leur dieu propice. L'âme d'un damné se repaît de sa souffrance et se réjouit de sa dou-

leur comme le chrétien se repaît de la joie et se réjouit de son bonheur. On ne pouvait, à notre avis, exprimer d'une manière plus catégorique l'état de ces âmes ; car nous sommes persuadé que si, un jour, on pouvait pénétrer dans ces demeures du satanisme musulman, on trouverait des choses aussi extraordinaires que dans l'Inde. Nous avons montré plus haut que les Aïssaoua ne sont qu'une branche des Haidarya, des Saadya, etc. ; que, comme ces fakirs orientaux, ils se roulent dans le feu, et ont autant de pratiques diaboliques. Pourquoi ne les suivaient-ils pas jusqu'à la fin ? Satan veille sur son œuvre, et l'Islamisme est, à notre avis, le dernier refuge où Satan se retirerait s'il venait à être vaincu partout ailleurs.

Malgré tout le respect que nous portons à nos lecteurs, et même à cause de ce respect nous devons tout expliquer : si les femmes sont admises dans cet ordre, évidemment ce n'est pas pour les laisser à la porte du lieu de réunion. Il suffit de constater leur présence dans ces scènes de diabolisme pour que nos lecteurs intelligents, qui auront lu les auteurs francs-maçons et auront deviné le sens de certains mots, de certaines phrases que nous avons citées de la théorie de l'amour, sachent le but que l'on se propose en les admettant. Puisque Ben-Aïssa a su si bien comprendre la vraie notion de Dieu d'après Mahomet, il a dû aussi savoir que la femme n'était qu'un instrument de plaisir.

Nous nous sommes arrêté bien longtemps sur cet ordre, qui, à notre avis, n'est pas à redouter, pour notre influence autant que les Rahmanya et surtout les Snoussya ; mais c'est l'ordre sata-

nique par excellence, et nous espérons bien que ce chapitre ne sera qu'une sorte d'introduction à une étude plus sérieuse que nous ferons de cet ordre. Il sera curieux d'observer l'influence de l'Inde sur l'Europe sous le rapport du mal, de suivre la marche du mal et du satanisme se répandant progressivement des bords du Gange et de l'Indus jusqu'au Nil et à l'Atlantique. Ce que nous avons dit suffit déjà pour montrer quelle différence il y a entre cet ordre et les deux dont nous avons parlé précédemment ; celui-ci, à notre avis, est essentiellement satanique ; sa notion de la divinité, l'évocation des morts, les pratiques en usage parmi les affiliés ne peuvent être l'œuvre de Dieu.

Si ce n'est pas parmi les Aïssaoua que nous rencontrerons peut-être le plus de résistance politique, il ne faudrait pas croire non plus que nous pourrons nous en faire ses alliés. Ils sont aussi ennemis que n'importe quel Musulman, de tout progrès et de toute civilisation. S'ils laissent les Français assister aux séances qu'ils donnent dans nos villes d'Algérie et de Tunisie, il ne faudrait pas croire que ce soit par sympathie, c'est plutôt pour nous tromper, pour nous montrer que nous ne devons pas les craindre. Mais ils sont d'autant plus à craindre que leurs pratiques sataniques, leurs rapports avérés avec les esprits leur attirent l'admiration et l'enthousiasme des Musulmans. Il suffirait d'un de ces illuminés pour mettre le pays à feu et à sang.

On compte, en Algérie, cinq à six mille affiliés. Nous avons déjà dit ce qu'il fallait penser de ces chiffres, ils sont faux. Chaque Arabe, ou peu s'en faut en effet, appartient à une confrérie, et si l'on

s'en tenait aux chiffres officiels, 250.000 Musulmans algériens, sur plus de 3.000.000, seraient affiliés aux sectes.

CHAPITRE IV.

Les Ouled-sidi-Cheikh, ou Cheikhya.

Tout homme qui a suivi avec un peu d'attention les progrès de notre colonisation en Afrique a remarqué combien souvent nous avons dû combattre une tribu du désert appelée les Ouled-sidi-Cheikh. Nous voudrions dire quelques mots de cette tribu, qui forme une société musulmane. Elle est loin, sans doute, d'avoir l'importance des trois ordres dont nous avons parlé dans cette étude, mais elle a joué dans la conquête de l'Algérie un rôle aussi actif que les Qadrya, et bien plus actif que les Chadelya et les Aïssaoua. Nous ne parlerons pas de leurs doctrines : elles sont les mêmes que celles des Chadelya : nous ne voulons faire mention de ces Khouan que pour faire comprendre à nos lecteurs le sens qu'il faut donner à ces belles protestations de désintéressement et de fuite des grandeurs humaines, dont font parade les fondateurs, et qu'ils prescrivent à leurs disciples. De plus, comme en écrivant cette étude nous avons voulu travailler pour notre patrie, nous ne pouvons omettre de parler de cette confrérie qui nous a fait tant de mal, et qui peut-être, à la prochaine insurrection, sera celle qui entraînera par son influence les tribus indifférentes ou même favorables à notre cause.

Sur un espace égalant presque le quart de la superficie de la France, à l'entrée du désert dont ils semblent vouloir garder les portes, les Ouled-sidi-Cheikh promènent leurs tentes et leurs troupeaux. Des frontières du Maroc à la province de Constantine, du Touat au Mzab, leur autorité s'exerce sans conteste, et une grande partie des tribus leur paie une sorte de redevance pour reconnaître leur autorité; deux fois ils ont mis notre domination en Algérie à deux doigts de sa perte, et ils sont plutôt domptés que soumis; à la première occasion, ils se lèveront en masse et nous rejetteront dans le Tell et le Sahel, avec l'aide des autres congrégations.

Leur origine remonte jusqu'à Abou-Beker, le premier Khalife, et leurs ancêtres s'appelaient Ouled-bou-Beker, ou encore, Bou-Bekkerya, en souvenir de cette illustre descendance. Chassés de La Mecque à la suite de discussions religieuses, ils vinrent chercher, dans l'Occident, le respect et la considération que leur refusaient leurs compatriotes; établis d'abord dans le sud Tunisien, traités avec beaucoup d'honneur par les souverains de Tunis, ils émigrèrent encore plus à l'ouest, entraînant avec eux quelques tribus qui s'étaient faites leurs vassales, et vinrent s'établir dans le grand Atlas par le 33° de latitude et le 2e de longitude ouest; c'est là, entre le Djebel Chegga au sud, et le Djebel Guerdjouma au nord, qu'ils placèrent le berceau de cette famille qui devait un jour être la plus puissante du sud Algérien. Ce fut Maâmer-ben-Sliman-el-Alia qui les conduisit des bords de la Méditerranée dans le désert Algérien; et sa Koubba, la première qui fut élevée à un membre de cette famille, en

Algérie, fut construite à El-Arba-et-Tahtani, au commencement du IXe siècle de l'hégire : vers 1400 de notre ère. C'est autour de cette tombe que s'élèveront bientôt les mausolées de Aïssa-Bou-Lala, Bel-Haïa, ses fils. Sliman, son arrière-petit-fils, mourut à Figuig, tandis que son père était mort en Egypte. Ce fut ce Sliman-ben-bou-Smargha, qui fut le père de Sidi-Mohammed, père du grand Sidi Cheikh.

Le grand Sidi Cheikh naquit en 950 de l'hégire (1544 de l'ère chrétienne). Il se fit un grand renom de sainteté, et toute sa vie se passa dans la paix et la solitude, remplissant avec zèle, piété et ferveur, les fonctions que lui imposait son titre de Moqaadem des Chadelya. Par ce moyen, sans jamais recourir aux armes, il devint le roi de la contrée, et exerçait sur ses concitoyens une autorité incontestée. Son prestige était immense, et sa réputation de justice et de sainteté le firent le *grand justicier du Sahara* : tous les différends entre tribus étaient apportés à son tribunal, et jamais il ne donna tort à quelqu'un injustement. Il se fit le protecteur des faibles et des opprimés, et jamais les écumeurs du désert n'osèrent franchir le seuil du refuge qu'il avait accordé aux malheureux. Il exerçait sans conteste une autorité vraiment royale, et tous les nomades, dans un rayon de plus de 80 lieues, reconnaissaient son pouvoir. Il arriva alors ce qui est toujours arrivé dans de pareilles circonstances, les pauvres et les malheureux ne veulent plus abandonner celui qui leur a sauvé la vie, et sidi Cheikh Abd-el-Kader se trouva chef de nombreux partisans sans avoir jamais désiré autre chose que vivre en paix dans la solitude,

observant de son mieux les obligations que lui imposait la règle des Chadelya et sanctifiant son âme.

Ce fut alors qu'il créa à El-Abiod, le premier des Ksours, celui qui s'appelle Ksar G'erbi (1) ou Ksar Sid-el-Hadj Abd-el-Kerim. Ce fut, avec la réputation de ses vertus et de sa sainteté, tout ce qu'il laissa à ses successeurs. Ce ne fut donc pas, à proprement parler, un fondateur d'ordre et rien dans sa vie ne semble indiquer qu'il eût voulu établir une nouvelle branche greffée sur le tronc des Chadelya. Aussi, en mourant, il recommanda à ses enfants de ne rien changer aux pratiques de l'ordre dont il avait toujours été le fidèle affilié et le Moqaddem zélé, et de dire seulement comme diker spécial, en plus des cinq prières obligatoires, trois fois la fatiha. Et il s'éteignit à l'âge de 84 ans.

Après sa mort, la paix ne dura pas longtemps dans cette famille, et bientôt ce ne furent que guerres et escarmouches entre deux partis. Le motif est le même que celui qui a scindé de nos jours les lucifériens : le désir de posséder les revenus de l'ordre et de les administrer. Sidi Cheikh, en mourant, désigna pour lui succéder le troisième de ses fils (il en avait eu dix-huit) El-Hadj-bou-Hafs. Celui-ci mourut en 1070 de l'hégire (1660 de J.-C.); et comme il ne laissait que neuf enfants en bas âge, il confia la charge de supérieur général à son frère, quatrième fils du grand

(1) Nous écrivons ainsi G'erbi et non R'erbi, parce que nous croyons qu'il est plus facile de rendre par le g dur le ع aïn' de l'alphabet arabe. Nous avons écrit Gouts et non R'outs pour la même raison. D'ailleurs, il nous semble que cette transcription est déjà un usage assez répandu ; ainsi nous écrivons Mostaganem et non Mostar'nem ; Boghar et non Bor'ar.

Sidi Cheikh Si-el-Hadj Abd-el-Hakem, qui transmit l'héritage à son fils. Les enfants de Bou-Hàfs avaient grandi, et ils étaient capables de diriger la zaouia, et d'administrer l'ordre ; ils réclamèrent leur part : alors commença cette guerre fratricide, dont cette lutte ne fut que le prélude, pour ainsi dire pacifique, car le grand maître donna sa démission en faveur de son cousin et partit pour l'Orient, où il mourut ; la grande maîtrise rentra donc dans la famille de Bou-Hafs par son fils El-Hadj-ed-din : ses enfants n'en furent pas longtemps paisibles possesseurs; la guerre commença, une guerre de razzia sous le gouvernement de El-Arbi, petit-fils de El-Hadj-ed-din.

Nous avons dit de quelle grande réputation avait joui pendant sa vie le grand Sidi Cheikh. Après sa mort, sa gloire s'accrut encore, et bientôt toutes sortes de présents et de richesses affluèrent sur son tombeau. Parmi les fils du diable, la charité n'existe pas, et El-Arbi prenait pour lui et pour les siens tous les revenus de la zaouia. Les descendants de Abd-el-Hakem, alléguant le passage momentané de leurs ancêtres au souverain pouvoir, disant que la grande maîtrise n'était sortie de leurs mains que parce que le fils de Abd-el-Hakem avait consenti à leur céder la place, réclamaient une partie des revenus. Pour appuyer ses prétentions, Sliman-ben-Kaddour, chef de la branche opposée, prit les armes, malgré sa jeunesse (il avait à peine dix-neuf ans), et après avoir gagné sa cause sur les Hamyan, il razzia les troupeaux des Ouled-El-Hadj-bou-Hafs. Appuyant ses droits à la grande maîtrise des mêmes arguments, El-Arbi opéra une

excursion sur le territoire de ses parents devenus ses ennemis et usa de représailles. Après une longue série de combats entre les deux maisons rivales, la victoire resta aux R'eraba ou partisans de Sliman-ben-Kaddour, et le grand maître de l'ordre dut consentir au partage des revenus du tombeau de leur ancêtre. Ben-Kaddour fonda alors une zaouia sous le vocable de son ancêtre Sid-el-Hadj-Abd-el-Hakem et la paix fut rétablie pour un moment entre les deux grandes fractions.

Elle fut de courte durée : les partisans de El-Arbi se crurent lésés dans leurs droits, surtout par la construction de cette zaouia ; ils en construisirent une autre dédiée à El-Hadj-bou-Hafs, et la guerre recommença. Nouvelles razzia, nouveaux combats : cette fois, cependant, les Cheraga ou partisans des Ouled-bou-Hafs semblèrent l'emporter. Quand on voulut faire la paix, on convint que les revenus seraient partagés en trois parts égales : une part pour chaque zaouia; en somme, les Cheraga eurent deux parts. Depuis cette époque, ces deux branches des Ouled-Sidi-Cheikh sont restées les familles principales ayant sous leur autorité les descendants du grand Cheikh ; entre eux, ça n'a été qu'une longue suite de guerres intestines, qui n'ont cessé que lorsque leur haine contre les chrétiens les a poussés à s'opposer à nos progrès en Algérie. Les Cheikkya, en effet, sont l'un des ordres que nous avons eu le plus à combattre.

Grâce à la réputation de sainteté de leur aïeul, leur prestige est immense dans le Sud Oranais et Algérien ; malgré les rivalités de famille, ils restent toujours, aux yeux des Arabes, les fils du grand justicier, du marabout fidèle, qui,

mettant en pratique toutes les prescriptions du Coran, sut, par son équité, mériter l'estime de leurs ancêtres; du Moqaddem, fidèle aux prescriptions des Chadelya, qui passa sa vie dans la retraite et la solitude, uniquement occupé de la sanctification de son âme, et de lui procurer le doux bonheur de l'extase. A leurs yeux, les Cheikkya sont toujours les descendants d'Abou-Beker, le premier Khalife, celui qui, après le prophète, occupa la place d'imam, et fut le premier vicaire de Dieu sur la terre. Leur influence est immense, non à cause de leurs propres mérites, mais à cause de leurs aïeux. Quelques familles ont voulu abandonner le lieu où leur père avait planté ses tentes, pour finir les luttes fratricides dont nous venons de parler, et se sont retirées vers le Tell; ces familles pratiquent par nécessité, la pauvreté qu'ils devaient pratiquer par vertu. Ils n'ont, pour toute subsistance, que les quelques aumônes ou ziara que leur font quelques Khouan qu'ils sont parvenus à affilier. Ces Moqaddem passent pour avoir surtout le don de satisfaire tous les vœux que peuvent former leurs affiliés. Quand un de ceux-ci, se trouvant sans enfant mâle, veut cependant se procurer un héritier, il va trouver son chef spirituel, apportant, cela va sans dire, quelques présents. Quand il les a offerts à son Cheikh, il lui expose l'objet de sa requête : celui-ci lui fait alors réciter le diker des Chadelya, puis lui fait demander lui-même ce qu'il désire obtenir : « O Dieu, donnez-moi un enfant mâle !... ô Dieu, donnez-moi une bonne récolte ? etc. » Aussitôt, le Cheikh, reprenant chacun de ces vœux, prononce les mêmes paroles : « O mon

Dieu, donnez-lui, etc., » et, grâce à la baraka que le grand Sidi Cheikh a transmise à tous ses Moqaddem, l'affilié est sûr d'être exaucé.

Les Cheikkya ne forment pas un ordre distinct, tout au plus pourrait-on dire qu'ils forment une branche des Chadelya, et encore, à notre avis, ce serait s'avancer beaucoup. La preuve n'est pas dans ce que même les chefs se font affilier à d'autres ordres ; ainsi Sliman-ben-Kaddour, l'ancien agha de Geryville (Sud Oranais), qui était le chef des R'eraba, c'est-à-dire de la famille rivale de celle qui possède la grande maîtrise, était affilié aux Taibya, et comme tel était dépendant du grand maître d'Ouezzan. Il est ordinaire, en effet, qu'un chef se fasse affilier à plusieurs ordres, et nous verrons que Snoussi était affilié à presque tous, de même que Ben-Aïssa était affilié aux Haidarya. Tout en s'affiliant ainsi à plusieurs congrégations, ils demeurent cependant les vrais Khouan de l'ordre qui les a adoptés, dont ils suivent les prescriptions, récitent le diker et auquel ils paient la ziara. Les Cheikkya n'ont qu'une chose pour laquelle ils pourraient se faire regarder comme un ordre religieux : ils perçoivent la ziara : mais nous avons déjà vu que les Moqaddem qadrya percevaient les dons des affiliés, sans que pour cela ils formassent un ordre ou même une branche à part. Il y a loin de cet ordre aux Derqaoua ou aux Madanya qui, comme nous l'avons dit, ne forment qu'une branche des Chadelya : ils ont un diker spécial, et même un but spécial ; tandis que les Ouled-Sidi-Cheikh ont le diker-Chadelien et suivent toutes les prescriptions de cet ordre. C'est donc plutôt une tribu, un ordre politique qu'un ordre

religieux; tous les actes d'ailleurs de ses chefs tendent à le montrer.

Notre but n'est pas de raconter les diverses expéditions que l'armée d'Algérie a dû diriger contre les Cheikkya; mais comme nous nous sommes proposé, en écrivant cette étude, de faire voir les dangers que court dans le Nord de l'Afrique notre domination, nous n'avons pu omettre de parler de cette branche des Chadelya, et nous voulons montrer, par quelques exemples, combien nous les devons craindre. Le plus terrible ennemi, en effet, que nous ayons à combattre, ce ne sont pas les Ouled-Sidi-Cheikh, ce sont les fatigues sans nombre d'une campagne dans le désert : la soif. Nous allons le voir, par l'insurrection qui eut lieu de 1865 à 1869.

Déjà un complot contre les Roumis avait été tramé à Djelfa, plusieurs avaient succombé. Quand Mgr Pavy, évêque d'Alger, entra dans la ville, en tournée pastorale, il ne rencontra pour lui rendre leurs hommages qu'un sacristain, le bras fracassé par un coup de fusil, et un jeune enfant de chœur dont la tête était entourée d'un mouchoir qui cachait une horrible blessure faite avec un yatagan. Heureusement, de Sonis éteignit les premières étincelles de cet incendie qui devait mettre le feu à toute la colonie, et, arrivant inopinément, il se saisit de cinq ou six des conjurés et les fit exécuter. Il fallait s'y attendre, la presse juive et franc-maçonne d'Algérie blâma sévèrement une telle conduite, fut indignée de ce qu'un officier français eût à ce point méconnu les lois de l'humanité, eût montré une telle sévérité et n'eût pas eu pour ces révoltés une plus

grande indulgence. Inutile de dire que cette même presse applaudira aux persécutions mesquines dont les catholiques seront l'objet dans la colonie. Si entre les Musulmans et les francs-maçons il n'y a pas union de doctrines, il y a, on le voit, une grande propension entre les deux Sociétés, preuve que Satan n'y est pas étranger.

Ce coup de main hardi stupéfia les Khouan et ils attendirent encore quatorze à dix-huit mois. Alors éclata la grande insurrection de 1864 qui ne devait finir qu'en 1869 pour recommencer, hélas! presque aussitôt. C'est alors qu'eurent lieu les massacres d'Aiouinet, de Mekhabet et d'El-Menya, qui étaient, nous pouvons le dire, le digne pendant de ceux que les Druses venaient d'accomplir, il y avait quatre ans, sur les pauvres chrétiens du Liban. Pressés de toutes parts par Youssouf, poursuivis partout, ils se réfugièrent dans le désert, bien loin de nos postes.

Alors, les Ouled-sidi-Cheikh lèvent le masque et soulèvent tout le désert jusqu'à Aïn-Madhi, sous la conduite de Si-Lalla. Ce fut dans cette campagne que de Sonis se révéla tel qu'il était : cavalier intrépide, poursuivant sans relâche un ennemi toujours invisible grâce à la vitesse de ses méhari, le harcelant sans cesse par des marches et des contremarches et le repoussant de partout. Toujours il se montra le brillant cavalier qui avait excité l'enthousiasme des Arabes, et ce n'est pas peu dire. Rien ne peut l'arrêter; poursuivant, avec les goums restés fidèles à notre cause, les révoltés, il leur donne la chasse jusqu'au cœur du désert, s'empare de Metlili qui doit reconnaître notre autorité et payer une forte amende. Là, il suspendit sa marche, mais Si-

Lalla n'était pas soumis. Ce fut l'affaire d'une seconde expédition, où la colonne tout entière faillit périr de soif au milieu du désert. Traqué de toutes parts comme une bête fauve, poursuivi sans cesse par deux colonnes volantes, Si-Lalla échappait toujours. Fatigué de cette lutte où tout l'avantage devait nous rester grâce à la supériorité de notre armement et de notre tactique, voyant aussi que l'appui des ordres lui manquait, Si-Lalla fit sa soumission, mais à la manière d'Abd-el-Kader. Il fit la paix pour mieux faire la guerre qu'il allait préparer, et, cette fois, avec le concours des Tidjanya.

En 1869, tout fut prêt pour l'extermination des Français. Après avoir ravagé le sud oranais, certain de l'appui du grand maître des Tidjanya, Si Lalla alla camper à quelques lieues de Laghouat. La ville d'Aïn-Madhi, la forteresse du Sahara, dont nous parlerons dans le chapitre suivant, lui avait été livrée par le grand maître de l'ordre ; sûr de ce point d'appui qui devait servir de base à ses opérations, appuyé par une armée de plus de 15.000 hommes, il se croit sûr du succès : qu'il triomphe, et demain Laghouat est pris, et nous devons reculer jusque dans le Tell. Heureusement que le colonel de Sonis les arrêta, et leur infligea sous les murs d'Aïn Madhi une terrible leçon. Mais leur prestige ne diminua pas, et, quelques années après, nous les voyons de nouveau s'armer contre nous. Ils ont été mêlés à toutes les insurrections du sud oranais ; mais, comme nous n'écrivons pas l'histoire de l'Algérie, et que nous ne voulons que montrer l'influence des ordres religieux et les entraves qu'ils apportent sans cesse à nos progrès, nous

ne nous arrêterons pas à raconter ces expéditions. En 1881, le colonel Négrier, pour réprimer l'insurrection, détruisit le tombeau d'El-Abiad, et transporta les os du saint à Géryville. Depuis ce moment, les Ouled-sidi-Cheik ont vécu avec nous dans une paix plus ou moins parfaite.

CHAPITRE V.

Les Tidjanya.

(La Maison-Mère est à Aïn-Madhi et Temacinn.)

L'ordre des Tidjanya est l'un des trois grands ordres fondés depuis un siècle, que le diable semble avoir voulu placer à dessein à la porte du Sahara. Les Tidjanya n'ont pas peut-être la férocité des Snoussya, mais ils ne sont pas moins à craindre. Presque tous les voyageurs qui ont voulu pénétrer dans le Sahara se sont recommandés de leur protection, mais nous verrons que le poignard des Snoussya ne craint pas d'irriter le saint d'Aïn-Madhi ; et l'un des compagnons du colonel Flatters, arabe cependant, expia par sa mort sa complaisance à vouloir conduire, dans ce pays que Satan a fermé jusqu'ici, les chrétiens et tout ce qui doit nécessairement les suivre, même n'observeraient-ils pas leur religion. Disons dès maintenant que l'influence des Tidjanya a bien décru ; faudrait-il l'attribuer à leur condescendance à notre égard ; le lecteur jugera.

A 70 kilomètres au sud de Laghouat, au milieu d'une plaine couverte d'alfa, dominée au nord par les derniers contreforts du Djebel-Amour, s'élève la petite ville d'Aïn-Madhi. C'est là que vint un jour s'établir, bien avant la conquête

d'Alger par les Turcs, un chérif marocain : Cheikh-sidi-Mohammed : il fonda, dans sa patrie d'adoption, une zaouia qui devint très célèbre, et Aïn-Madhi, peuplée par les Cheurfa et les Tolba, devint bientôt le centre intellectuel le plus important du Sahara. Ce fut dans cette famille de Cheurfa, descendants du Cheikh Mohammed que, l'an 1150 de l'hégire (1738 de notre ère), vint au monde Sid-Ahmed-ben-el-Mokhtas-el-Tidjani.

Dès son jeune âge, il se fit remarquer par sa précoce intelligence, et, disent les récits hagiographiques, sa piété et ses vertus égalaient les qualités de son esprit ; à seize ans, il succéda à son père dans la chaire qu'il occupait, et, pendant cinq ans, à l'âge où d'ordinaire les hommes commencent à s'instruire, Sid-Ahmed tenait ses auditeurs suspendus à ses lèvres par son éloquence et la sublimité de ses doctrines. Il ne se jugeait pas avec la même complaisance, et, se regardant comme un homme qui ne sait encore que peu de chose, il voulut fréquenter les principales universités musulmanes, et faire son pèlerinage à La Mecque.

Il commença par Fez la série de ses longues pérégrinations ; là, à la zaouia de Bit-el-Alem (la maison de la science), il fit l'admiration de ceux qui l'instruisirent; ce fut là aussi qu'il se fit initier dans l'ordre des Qadrya et des Taibya ; il se rendit ensuite à El-Abiod, puis à Tlemcen, où il professa quelques années. Du Caire, il se rendit à La Mecque. La renommée l'avait précédé; tout le monde admira le jeune chérif d'Occident, qui unissait en lui l'intelligence et la science des plus grands docteurs de l'Islam à la piété du plus saint des Soufi. Un jour, qu'un des docteurs

de la ville sainte lui demandait où il avait appris toutes ces connaissances, et quel avait été son Cheikh : « Je n'ai pas eu qu'un seul maître, répondit le jeune savant ; j'ai recueilli ma science auprès des grands docteurs de l'Islam. » Et il disait vrai. Il avait eu soin, en effet, de se faire initier à presque tous les ordres religieux, et, dans leurs doctrines, il sut faire un choix habile : c'est un philosophe éclectique plutôt qu'un savant de premier ordre, et son ordre ne sera que le fruit de ses veilles. Ce sera, si nous pouvons nous exprimer ainsi, un ordre *éclectique* ; il laissera de côté tout ce qui pourrait, comme les Aïssaoua, faire ressembler ses adeptes à des jongleurs, mais il leur empruntera leur mysticisme ; à Chadeli, il laissera son principe trop absolu : Obéis à ton Cheikh avant d'obéir au souverain temporel ; mais il ne le supprimera pas tout à fait, il ne fera que le mitiger, et, en pratique, il ne diffèrera guère des autres ordres.

De retour à Fez, après avoir passé par Aïn-Madhi, sa ville natale, il se mit à prêcher cette doctrine, qui lui attira de nombreux disciples. Alors il résolut de mettre à exécution le projet que lui avait suggéré au Caire le Moqaddem des Hafnaouya, Sid Mahmoud-el-Kordi, à savoir de fonder un ordre spécial. Il jugea cependant prudent de ne pas rester à Fez ; le séjour dans une grande ville, où s'agitent les grandes questions politiques et religieuses, où les révolutions sont fréquentes, où le bruit du monde empêche le recueillement, lui semblait peu convenable pour la fondation d'une zaouia où ses disciples devraient sans cesse s'occuper des choses de la terre, et travailler à sanctifier leur âme.

l se rendit à Bou-Semghoum, en 1782 de J.-C., oasis à 120 kilomètres sud de l'endroit où devait, plus tard, s'élever Géryville. Là, le Prophète lui apparut et, l'encourageant dans la voie qu'il avait prise, il lui dit : « Personne n'aura de reproches à te faire, car c'est moi qui serai ton intermédiaire auprès de Dieu, et aussi ton auxiliaire. » (Rinn, page 419.)

La première règle qu'il imposa à ses disciples fut la promesse solennelle qu'une fois admis, aucun ne se laisserait affilier à un autre ordre. Grâce à l'activité surhumaine du fondateur, qui parcourut, pendant dix-huit ans, toute l'Afrique du nord, traversa le Sahara, pénétra dans le Soudan pour faire des prosélytes, créant partout des zaouia, instituant des Moqaddem, l'ordre acquit une très grande importance. Jaloux de l'influence sans cesse croissante que prenait cet ordre dans son propre territoire, voyant les richesses affluer vers la zaouia, où il ne pouvait pas commander, ne supportant aussi qu'avec peine la popularité de ce grand Soufi, le bey d'Oran voulut lui imposer un tribut annuel de 188 réaux : ce fut peine inutile ; nous raconterons bientôt toutes les difficultés qu'Abd-el-Kader dut vaincre pour s'emparer d'Aïn-Madhi ; aussi, Mohammed-el-Kebir, qu'on avait jusque-là surnommé l'Invincible, dut se retirer devant les fortes murailles et les puissantes tours d'Aïn-Madhi.

Après avoir vaincu les Turcs, Tidjani, tracassé par un parti puissant, qui avait pris le nom de Tidjadjna, abandonna sa ville natale et se réfugia à Fez : accueilli avec beaucoup d'honneurs par le souverain du Maroc, il termina

sa vie dans la retraite, dans un magnifique palais que lui avait cédé le prince musulman : là, il reçut les communications du Prophète : favorisé d'extases et de visions, il goûta un bonheur et une paix dont il n'avait pas joui jusqu'alors ; ce fut là aussi qu'il écrivit le livre de doctrine des Tidjanya, à la suite d'une révélation.

« A la même époque, nous dit Rinn, Sid Amed faisait élever à Fez, dans le quartier appelé Houmed-el-Blida-er-R'arouya, une zaouia où, chaque jour, il allait réciter ses prières, lire et expliquer le Coran et la tradition à ses nombreux Khouan et disciples. C'était alors un beau vieillard à la barbe éclatante de blancheur, à la physionomie intelligente et réfléchie. Bien qu'obèse et un peu voûté comme tous les gens d'étude, il avait très grand air ; sa voix forte et sa parole éloquente le servaient admirablement dans ses prédications. » Ce fut là qu'il mourut, le 19 septembre 1815, après avoir fait un voyage à Aïn-Madhi.

A sa mort, l'ordre des Tidjanya était très prospère, et comptait un grand nombre d'affiliés ; nous voyons de nombreux envoyés, véritables missionnaires du diable, parcourir en tout sens le Sahara et le Soudan, pénétrer jusque dans l'Adras et le Fouta sénégalais, et établir des zaouias jusque dans Timbouctou, la reine, hélas ! déchue du désert. Ce vaste empire ne devait pas survivre longtemps à la mort du fondateur : les successeurs ne furent pas à la hauteur de leur tâche, ou plutôt ils voulurent faire cause commune avec nous et, peu à peu, leur prestige disparut devant le fanatisme des Snoussya ; aujourd'hui, les Tidjanya voient le désert fermé

devant eux, et peut-être le jour n'est pas loin où, à Temacinn et Aïn-Madhi même siégeront des Moqaddem Snoussya. Nous ne nous arrêterions pas à faire l'histoire de cet ordre, et du coup nous analyserions leurs doctrines et nous ferions voir les avantages que nous pourrions en retirer pour la colonisation ou plutôt les dangers qu'ils peuvent y apporter : mais leur histoire est trop instructive, et malgré l'aridité d'une simple nomenclature de faits, nous voulons faire voir comment cet ordre, après avoir été un des plus puissants de l'Algérie, est aujourd'hui à peu près sans puissance. Les documents ne nous manqueront pas; tous les voyageurs qui ont voulu pénétrer dans le Sahara se sont mis sous leur protection; Duveyrier même avait reçu un diplôme d'affilié, et cependant presque tous ont échoué; ils ont dû revenir sans avoir atteint leur but; et les missionnaires d'Alger, qui n'avaient d'autre protection que celle de la Croix, sont tombés victimes de leur dévouement, les premiers à quelques kilomètres de nos avant-postes : les seconds à 20 kilomètres de Ghadamès, où le gouvernement turc prétend commander et veut faire respecter ses droits.

Au lieu de conserver dans une seule main la suprême autorité, Tidjani voulut que ses deux fils partageassent la grande maîtrise : ce fut là la première faute. Il laissait deux enfants adolescents : Mohammed-el-Kebir, âgé à peine de vingt ans, et Mohammed-Sr'ir, né en 1802 et âgé de quatorze ans à peine; il les plaça sous la tutelle de Mahommed-ben-Ahmed et Tounsi, qui, à cause de l'inexpérience de ses protégés, prit en main la direction de l'ordre, avec Sid-el-Hadj-

Ali-ben-el-Hadj-Aïssa. Malheureusement, le grave et expérimenté Mohammed-el-Tounsi leur fut bientôt enlevé ; et Hadj-Ali, prenant en main le gouvernement, courut à Fez, prit les deux enfants que les Taibya, jaloux de l'influence et du développement de l'ordre, commençaient à persécuter, et auxquels, grâce à leur influence auprès du sultan de Fez ,ils avaient fait enlever le palais donné à leur père. En possession des enfants de Tidjani, Hadj-Ali se retira à Temacinn d'où il dirigea l'ordre, au nom des héritiers. Ceux-ci, grand-maîtres de droit, tinrent à faire honneur au nom qu'ils portaient et leur prédilection était pour Aïn-Madhi ; trop jeunes encore pour pouvoir y soutenir la gloire de leur père, ils y firent venir des servants musulmans, et la zaouia s'aperçut à peine de la mort du grand fondateur.

Nous avons vu plus haut quelles tracasseries les Tidjadjna exercèrent envers le fondateur, et nous savons que c'est pour se soustraire à leur inimitié que Sid-Ahmed avait fui sa ville natale et avait cherché un refuge auprès de l'Empereur du Maroc. Expulsés d'Aïn-Madhi et réfugiés dans le Djebel-Amour, ils voulurent profiter de la faiblesse de deux enfants pour rentrer dans Aïn-Madhi. Une première attaque ayant échoué, ils appelèrent à leur aide le bey d'Oran, Hassen, qui vint faire un troisième siège de cette forteresse. Les défenseurs n'eurent pas le courage de leur père, et, moyennant 100.000 boudjoux (environ 350.000 francs), ils achetèrent l'éloignement de l'armée turque : le roué Hassen prit l'argent et voulut prendre la ville ; après l'avoir canonnée pendant près de quarante

heures et avoir tenté quelques assauts infructueux, il se retira.

Quelques voyageurs ont confondu les Tidjanya et les Tidjadjna, ou Tedjedjena, comme l'écrit Paul Soleillet, qui a confondu absolument ces deux noms et a fait le grand-maître des Tidjanya grand-maître des Tidjadjna ; cependant, ce sont deux ordres très distincts, si distincts qu'ils sont les ennemis l'un de l'autre. Quel est bien l'origine de cette association ? Nous savons seulement que ce fut une sorte de coterie dirigée contre le grand Tidjani. Jaloux de sa réputation, ne voulant pas se soumettre à son autorité qui de jour en jour allait grandissant, jusqu'à ce qu'il devint le vrai maître et roi d'Aïn-Madhi, quelques habitants formèrent cette association. D'où vient ce nom ? faut-il y voir le nom du chef de l'opposition que les partisans auraient pris comme signe de ralliement, ou bien ne faut-il y voir que le nom de Tidjani lui-même que ses adversaires auraient travesti et dont ils se seraient affublés ? Nous croyons bien probable cette dernière hypothèse : ce qui est cependant certain, c'est que l'inimitié la plus grande a régné entre les deux associations, et que souvent ils en vinrent aux mains ; mais le sort des armes fut favorable aux fils de Tidjani.

Vainqueurs de leurs ennemis, ayant encore repoussé le siège que fit de leur ville, en 1822, le bey de Tittery, animés d'une grande haine contre les Turcs et se voyant à la tête de nombreux contingents, les deux fils de Tidjani, devenus les rois du désert, furent appelés par les Hachem de Mascara, pour combattre l'influence des Turcs. C'est la seule fois peut-

être que nous verrons les Tidjanya s'unir aux Qadrya, dont le père d'Abd-el-Kader, de la tribu des Hachem, était le Moqaddem. Qui vint rompre cette entente entre ces deux ordres, qui, unis, nous auraient peut-être chassés de l'Algérie ? Vaincu une première fois à Souara par un fort parti du Zegdou marocain, grièvement blessé au cou, Mohammed-el-Kebir rentra à Aïn-Madhi et, pendant plusieurs mois, fut entre la vie et la mort. A peine fut-il guéri qu'il reprit ses projets de jonction avec les Hachem de Mascara ; déjà une partie de la ville était en son pouvoir quand les Hachem l'abandonnèrent et il fut massacré avec les siens. C'est dans cette défection qu'il faudra voir l'origine de la haine que Mohammed-Sr'ir porta à ceux qui causèrent la mort de son frère en l'abandonnant, et nous verrons le fils de Mahi-Eddin obligé de faire le siège de cette place parce qu'il n'aura pas voulu s'unir au meurtrier de son frère.

Seul désormais, Mohammed Sr'ir recueillit l'héritage paternel et essaya même de lui imprimer une plus grande extension. Abandonnant Bou-Semghou où il n'était pas en sûreté, et où il pouvait être enlevé par un coup de main soit des Turcs soit des Hachem eux-mêmes, le fils de Tidjani gagna Aïn-Madhi, et là, sûr de la protection de ses bonnes murailles, il défia tous ses ennemis. Adonné tout entier au gouvernement de son ordre, il suivit en tout la conduite de son père, et les Tidjanya gagnèrent en influence dans le Djérid tunisien et le sud du Maroc. Mohammed Sr'ir abandonna les projets de conquêtes et de guerres qu'avait formés son père ; il voulut que son ordre fut un ordre pacifique

et s'étendit de lui-même sans le secours du sabre et du fusil. Il se livra au commerce et attira à sa zaouia toutes les richesses du Soudan. Aïn-Madhi, grâce à son habile administration devint l'entrepôt du Sahara, la porte du désert. Des richesses innombrables encombraient cette ville, et la maison du chef de l'ordre était un palais magnifique où s'unissait admirablement tout ce que l'Orient et l'Occident ont de plus beau et de plus riche.

On peut se demander avec raison ce qu'étaient devenues les belles théories du soufisme : au milieu de ces richesses, Mohammed n'était plus un fakir, ce n'était plus le pauvre de Dieu, occupé uniquement de la sanctification de son âme ; vivant dans la luxure et l'abondance, entouré de tout un harem, il avait délaissé les voies tracées par son père ; c'est là une des raisons pour lesquelles il ne voulut pas s'unir à l'émir pour nous combattre ; mais, voulant déterminer la vraie cause de leur lutte, nous allons voir entrer en lice un élément dont nous n'avons dit que quelques mots, nous réservant de tout compléter ici.

Les ordres religieux musulmans rencontrent leur plus redoutable ennemi dans le clergé officiel, dans ces Marabouts qui, ayant oublié les enseignements du Coran et leur vrai but, trafiquent de leur influence moyennant quelques pièces d'argent que leur paie à époque fixe le gouvernement établi régulièrement. Les Khouan ne distinguent pas si cet argent vient d'un gouvernement infidèle ou d'un gouvernement musulman ; pour eux, c'est un crime de recevoir n'importe quelle redevance pour des fonctions

sacrées. Le peuple est avec eux. Aussi les Marabouts voient-ils peu à peu diminuer leur influence, et les ordres musulmans s'agrandissent et s'enrichissent grâce aux ziara plus ou moins volontaires que chaque néophyte est obligé de faire au Moqaddem. Quelques-uns de ces Marabouts, pour conserver toujours la place qu'ils occupent, passent du côté des Khouan, montent vite en grade, et les offrandes des fidèles viennent compenser la perte de leur pension. Il y a donc entre les ordres religieux et le clergé salarié la plus grande animosité, et chacun fai son possible pour faire le plus grand tort à l'autre.

A l'époque où nous sommes arrivé, Abd-el-Kader avait déjà acquis une juste renommée : par le traité de la Tafna, la France lui avait tracé, à lui un parvenu, à lui le Sultan aux deux boudjoux, un empire très vaste, dont nous ne gardions qu'une suzeraineté tout à fait nominale. Nous avons fait ressortir son caractère et son but : guerrier ascétique, il ne faisait pas la guerre par ambition, mais pour l'indépendance de sa patrie et de sa religion (1). Il voulait donc grouper autour de lui les chefs des différents ordres, les conduire tous à la guerre contre

(1) Les historiens qui ont raconté la conquête de l'Algérie ne parlent jamais de l'influence qu'ont exercée les ordres religieux sur la perte de l'émir. Nous ne saurions trop le répéter : nous n'aurions jamais vaincu Abd-el-Kader si les Tidjani et les Taibya ne nous avaient fait obtenir la célèbre fetoua dont nous avons parlé : « Ses commencements ont été suivant la religion, sa fin sera contre la religion, écrivait, en 1842, le chérif d'Ouezzan à Sid-Ahmed-ben-Merabet, Moquaddem des Taibya, qui demandait à son nyér'um la permission d'accepter la charge de Khalifa de l'Ouarensenos. Voici d'ailleurs l'appréciation de Mouley-Ahmed, affilié aux Qadrya : il répondait aux insultes dont un certain Abdallah, Moqaddem des Tidjanya, ternissait la conduite du vaillant émir :

« Sais-tu pourquoi certains Musulmans condamnent la conduite d'Abd-el-Kader ? C'est qu'elle établit un contraste qui les blesse entre son désintéressement et leur avarice, entre son mépris du

nous et, après nous avoir expulsés, après avoir renversé de son trône le Sultan de Fez et le bey de Tunis, établir dans le Nord de l'Afrique le noyau du vaste empire dont il serait l'imam, dont Allah serait le Roi. Il fallait donc que tous les ordres le reconnussent ; nous avons vu les luttes qu'il dut engager contre les Derqaoua. Les Tidjanya étaient autrement puissants que cette branche des Chadelya. Leur empire était vaste, leurs richesses étaient innombrables et leurs contingents aussi bien armés que nombreux.

Mohammed Sr'ir voulait bien reconnaître l'autorité de l'émir, mais celui-ci voulait autre chose, il voulait voir le grand chef des Tidjanya : celui-ci refusait, il se souvenait, hélas ! de la triste fin de son frère massacré dans son triomphe par cette même tribu des Hachem dont le chef venait d'être déclaré sultan, il n'avait que trop raison de craindre pour lui le même sort. Tout en prétextant de ses intentions pacifiques et consentant même à faire les cadeaux d'usage pour reconnaître la suzeraineté d'Abd-el-Kader, Tidjani refusait de le voir et de lui ouvrir les portes d'Aïn-Madhi. Abd-el-Kader voulait sur-

repos et du bien-être et leur amour de l'oisiveté et du luxe, entre la ferveur de ses croyances et la torpeur de leur foi !

« Sidi-Abdallah reproche à Abd-el-Kader sa conduite vis-à-vis le sultan du Maroc. Ah ! mon cœur se trouble à la vision que met devant mes yeux ce douloureux souvenir ! Je vois apparaître devant le nom de l'Eternel le sultan que j'ai servi et appris à respecter, et j'entends une voix formidable qui lui crie :

« Va loin de la présence de Dieu, toi descendant du Prophète, toi le souverain d'un vaste empire musulman dont tu laisses engourdir la foi ! Va subir le châtiment du crime que tu as commis en t'alliant aux infidèles contre le vrai croyant qui marchait dans mes voies. » Et je vois en même temps le fils de Mahihi-ed-din entouré d'une lumière divine et montant au septième ciel soutenu par Sidna Gebril (ange Gabriel). — (Léon Roches, *Trente-deux ans à travers l'Islam*, tome II, page 449.)

tout obtenir cette dernière concession. Si loin de Laghouat, sa capitale eût été à l'abri d'un coup de main et il aurait pu y renfermer en toute nécessité ses trésors ; car il voulait recommencer la guerre contre nous. Que faisaient pendant ce temps les Marabouts ?

Au lieu de tenter un rapprochement entre Tedjini et l'émir, les Marabouts de l'Est et de l'Ouest, *jaloux de son influence*, enveniment la question. Ils disent à l'émir que Tedjini est un ambitieux qui, fort de son influence et des richesses immenses qu'il a amassées, veut devenir le maître du désert et tenir en échec son autorité jusque dans le Tell. A Tedjini, ils parlent des projets sinistres que l'émir nourrit contre lui. D'autres chefs du désert vont même jusqu'à pousser ouvertement Tedjini à la résistance en lui persuadant qu'Abd-el-Kader est dans l'impossibilité de s'emparer de sa ville de vive force.

En tête du parti qui excite Abd-el-Kader contre Tedjini se trouve un Marabout nommé Sid-el-Hadj-el-Arbi-ould-sidi-el-Hadj-Aïssa, nommé dernièrement Khalifa de Laghouat, où son influence est tenue en échec par Ahmed-ben-Salem, chef du parti le plus important de ce Ksar (1).

Nous savons que cet Ahmed-ben-Salem est le chef des Tidjanya de cette ville, et, à ce titre, il s'opposa à ce que ses affiliés s'unissent au Derqaoui-Hadj-Moussa qui, deux ans avant l'époque où nous sommes, avait voulu les entraîner dans une guerre contre nous.

Nous emprunterons à Léon Roches la description qu'il fait d'Aïn-Madhi, et son entre-

(1) Léon Roches : *Trente-deux ans, à travers l'Islam*, tome Ier page 290.

vue avec Mohammed Sr'ir. Abd-el-Kader, voyant en effet que la voie des négociations était épuisée et qu'il fallait recourir à un siège en règle, se savait dans l'impossibilité de s'emparer de la place par surprise. Ce fut alors que Léon Roches, malgré les remontrances et les sages avis de l'émir, lui proposa d'aller visiter la ville afin d'en reconnaître les points faibles et les moyens de défense : Abd-el-Kader lui donna une lettre pour le chef des Tidjanya, le priant encore de se soumettre aux conditions qu'il lui dictait : nous allons voir comment ce malheureux, qui avait renié son Dieu pour se mettre au service de l'ennemi de sa patrie, crime qu'il racheta plus tard par une conversion bien sincère, put visiter le centre de la puissance des Tidjanya. Voici la description qu'il nous fait de son entrevue, et comment il échappa à la mort :

« Cette ville est bâtie sur un petit monticule, au milieu de nombreux jardins admirablement plantés, de sorte qu'en dehors de ces jardins on n'aperçoit que les terrasses les plus élevées et le haut des forts.

« Avant de m'approcher, je fis le tour de l'oasis qui formait un cercle entouré d'un mur d'enceinte de quinze pieds de haut sur deux pieds et demi de large, percé de meurtrières et flanqué de distance en distance de petits forts cernés, dépassant la hauteur des murs de vingt pieds. Je comptai sur toute la circonférence trente-sept forts, dont deux principaux aux portes qui donnent entrée dans les jardins. »

Après avoir attendu quelque temps à la porte de la ville, et avoir obtenu, après quelques difficultés, la faveur de remettre à Tidjani lui-même

la lettre dont il était porteur, il fut hissé par une corde au haut du mur, et non sans inquiétude, dit-il, sur l'issue de cette imprudente démarche. En effet, le peuple demanda aussitôt sa tête ; il arriva au palais de Tedjini porté par cette foule, tant elle était pressée, « sans que j'eusse le temps, dit-il, de me reconnaître.

« Je me trouvai seul dans une cour carrée entourée d'une colonnade en marbre soutenant des ogives au-dessus desquelles régnait une muraille ornée de mosaïques en faïence et percée de fenêtres garnies de grillages à travers lesquels je pouvais deviner la présence de femmes richement vêtues. Malgré ma jeunesse et mon esprit aventureux, le voisinage d'un harem (car c'était celui de Tedjini) ne put m'arracher aux tristes réflexions que m'inspiraient les conséquences de mon aventureuse équipée. J'en fus distrait tout à coup par l'apparition d'un jeune mulâtre élégamment vêtu et dont la physionomie douce et les traits distingués annonçaient une origine aristocratique : « Tu es Omar, fils de Roches ? me demanda-t-il avec intérêt. — Oui, répondis-je, mais toi qui es-tu et comment sais-tu mon nom ? — Peu t'importe, ajouta-t-il. Ecoute, Omar, les habitants de la ville demandent ta tête à mon père, qui n'ose pas la leur refuser. La négresse Messaouda (1), qui t'a reconnu à

(1) Quand il était à Alger, Léon Roches s'était épris d'une jeune Musulmane dont Messaouda avait été la nourrice, et comme les nourrices dont on parle dans nos classiques, elle avait conservé pour cette fille un amour de mère. Roches ne put épouser cette fille, et ce fut en partie pour obtenir sa main qu'il se mit au service d'Abd-el-Kader. Le mari de Khadidja, nom de la jeune fille, était Koulougli, et affilié aux Tidjanya : il se retira à Aïn-Madhi, quand il sut que le chef était menacé par Abd-el-Kader : il fut tué d'un éclat de bombe, et, dit Léon Roches, ce fut le seul. Khadidja mourut quelques jours après, sans avoir la consolation de voir « son Lioun », comme elle l'appelait.

travers les grilles de cette fenêtre, m'envoie pour te sauver. Tiens, prends ce chapelet, c'est celui que mon père envoie à ceux auxquels il donne l'anneau ; la personne qui le tient n'a rien à redouter. On vient, que Dieu te soit en aide ! »

C'étaient dix nègres qui venaient le prendre pour le présenter à Tedjini qu'il trouva « dans une vaste salle ornée d'arabesques, au fond de laquelle, sur une estrade garnie de coussins dorés, était nonchalamment appuyé un homme de quarante ans environ, dont la figure bronzée ne manquait ni de dignité ni de distinction ». Nous ne raconterons pas leur entrevue qui n'aurait nul intérêt pour nos lecteurs : Léon Roches ne dut son salut qu'au chapelet qu'il éleva sur sa tête : Tidjani lui laissait en perspective, ou la mort, ou la trahison et l'abandon d'Abd-el-Kader. Léon Roches refusa la dernière condition. Le Marabout, pour lui montrer qu'il n'avait pas peur de l'émir, lui permit de visiter, avec Iaïa-ben-Salem, le frère du Moqaddem de Laghouat, les fortifications et les approvisionnements de la ville. Voici la description qu'il en fait :

« La ville est peu grande, mais bien bâtie ; elle contient environ quatre cents maisons. Les habitants qui portent les armes s'élèvent au nombre de huit cents. Cinq ou six cents auxiliaires sont venus défendre Tedjini.

« La ville est ronde et entourée d'un mur de vingt à trente pieds. Il a plus de douze pieds de largeur et forme un parapet de huit pieds environ qui sert de chemin de ronde tout autour de la ville ; à partir de cette hauteur, ce mur est percé de meurtrières; il est flanqué, dans son pourtour, de douze forts faisant saillie de quatre

mètres, de manière à battre par les meurtrières le pied du mur et des deux forts à droite et à gauche. Ils ont au moins vingt mètres d'élévation ; ils sont comblés jusqu'à la hauteur du parapet, et sont divisés en deux étages. La ville a deux portes, une à l'ouest, l'autre au midi. Les battants sont doublés de lames de fer : elles sont surmontées d'un fort semblable à ceux du rempart. Un chemin étroit, bordé de deux murs de même dimension, conduit d'un fort intérieur dont la porte est elle-même défendue par des ouvrages d'une extrême solidité. Ces fortifications ont été construites il y a trente ans, par un Tunisien nommé Mahmoud.

« On me fit ensuite examiner des magasins immenses, les uns remplis de blé, les autres d'orge, de beurre, de sel, de dattes, de bois à brûler. Cinq puits abondants suffisent à tous les habitants. »

Nous ne ferons pas le récit du siège, où toute la gloire fut pour les assiégés. Ce fut le 24 juin que les troupes de l'émir parurent devant la ville, qu'il croyait emporter en quelques instants, et le 19 novembre seulement les préliminaires de la capitulation furent signés. Nous ne ferons remarquer que deux choses, qui se présenteront peut-être dans la prochaine guerre entre nations européennes. Comme le franc-maçon, le Khouan ne connaît ni feu ni lieu, et il doit sauver son frère et obéir à son chef spirituel avant de songer à défendre sa patrie et à obéir à son chef militaire. Voici ce qui arriva à ce siège : Du côté d'Abd-el-Kader, il y eut des Tidjanya enrôlés par force et qui avaient dû suivre l'émir contre leurs co-affiliés. Or, nous dit

Léon Roches lui-même, qui dirigeait les travaux du siège, ils ne purent faire aucun des travaux nécessaires pour faire capituler la ville, sans qu'il ne fût connu des assiégés le soir même; et pour creuser la mine qui décida de la reddition de la place, il dut employer des hommes qu'il surveillait lui-même directement, et lui seul avec un déserteur autrichien en connaissaient l'entrée.

Il y avait, en outre, dans l'armée de l'émir, quatre ou cinq cents Coulouglis (on appelait ainsi les enfants nés d'un Turc et d'une Arabe), tous affiliés à l'ordre des Tidjanya : ils combattaient avec peu d'ardeur, ou plutôt avec regret leur chef spirituel, et auraient voulu ne pas verser le sang de leurs frères ; mais l'émir, par un excès de cruauté, voulait les mettre en tête des colonnes et les faire combattre sous ses yeux, pour se repaître, sans doute, de leurs scrupules. Léon Roches vint les tirer heureusement d'embarras. Il était plein de reconnaissance pour l'homme qui lui avait sauvé la vie, et il tremblait à la pensée que les soldats d'Abd-el-Kader ne feraient pas quartier dans le pillage de la ville. Tout le monde serait massacré sans pitié, sans distinction d'âge ni de sexe ; bien plus, la tête de Tadjini devait être une bonne prise pour le soldat assez heureux qui, le premier, rencontrerait le grand-maître. Il leur offrit donc de marcher à leur tête, et, aussitôt que le signal de l'assaut aurait été donné, de courir au palais du grand-maître et de le protéger contre la fureur des Arabes. Les Coulouglis acceptèrent avec empressement. La ville capitula, il est vrai, avant que la mine eût produit son effet; mais

nous pouvons être bien certains que les choses se seraient passées comme Léon Roches l'avait dit.

Ne croirait-on pas que nous parlons des sociétés secrètes de l'Europe, et que nous ajoutons quelques lignes à l'article qui a paru dans la Revue du mois de mars : Si les Khouan n'ont pas le pavillon de détresse, ils ont au moins *la charité* (comme l'entendent les francs-maçons) qui leur fait sacrifier les intérêts de leur patrie à ceux de leur congrégation.

Tidjani fut donc vaincu ; il dut remettre entre les mains du vainqueur les clefs de la ville ; mais, dans son orgueil, il ne voulut pas se présenter devant l'émir. Abd-el-Kader ne put pas se vanter d'avoir vu devant lui, comme un suppliant, le grand-maître des Tidjanya.

Nous avons raconté, plus haut, comment celui-ci se vengea. Nous pouvons le dire sans crainte, c'est grâce à Mohammed-Sr'ir que l'émir avait vaincu, que nous devons d'avoir vu tomber si vite la puissance du sultan. Réfugié à Laghouat après avoir vu sa ville détruite, il machina dans l'ombre la perte d'Abd-el-Kader : nous avons vu les moyens qu'il employa dans sa haine. Que cet exemple serve à nous instruire : il nous a montré ce dont est capable un chef d'ordre, même vaincu, même chassé de sa maison.

Il serait curieux et instructif tout à la fois de montrer le rôle que les ordres religieux ont joué en Afrique et d'assister à ces luttes que nous ne pouvons comparer qu'aux dissensions qui interviennent si souvent entre les loges de la franc-maçonnerie. Nous regrettons que pour le moment nous ne puissions nous y arrêter plus longtemps. Nous verrions les Taibya jouer le plus

grand rôle dans la province d'Oran, ordonner aux affiliés d'abandonner la cause de l'émir, surtout pendant les années qui suivirent la promulgation de la célèbre fetoua que Léon Roches était allé prendre à Kairouan et même à La Mecque. A son retour, afin de servir mieux la France, il demanda à Tedjini de lui envoyer quelques Khouan, les plus fidèles et les plus dévoués, afin de s'en servir comme d'espions et avoir sur les tribus algériennes les renseignements les plus précis. Tedjini accéda à sa demande, et bientôt Léon Roches eut à sa disposition sept ou huit affiliés qui parcoururent le pays afin de pouvoir donner des renseignements utiles à nos chefs d'armée.

Nous nous arrêterons encore quelques moments à l'incident qui eut lieu entre le général Marey-Monge et Mohammed Sr'ir. Nous sommes en 1844 : Le grand-maître des Tidjanya a, depuis le jour où sa ville fut détruite, profité des malheurs d'Abd-el-Kader dont il a préparé la ruine et relevé les murailles de son ancienne capitale à peu près sur le même plan.

Les Marabouts, jaloux de voir cette ville relevée si vite de ses ruines, jaloux de voir l'influence de Mohammed Sr'ir s'accroître de plus en plus loin de diminuer depuis l'échec terrible que lui a infligé l'émir, répandirent dans l'Algérie que le chef des Tidjanya ne se soumettrait pas à nos ordres, et ces bruits parvinrent, bien à dessein, aux oreilles du général Marey-Monge, qui commandait la province de Tittery. Celui-ci, se laissant influencer par les Marabouts, n'avait résolu rien moins que de marcher à la tête de sa colonne et d'entrer de vive force dans la capitale

de l'ordre. Mohammed Sr'ir sut encore détourner ce nouvel orage qui allait fondre sur sa capitale renaissante à peine de ses cendres. Il écrivit à Léon Roches, ami intime du maréchal Bugeaud et dont l'influence se faisait sentir jusque dans le conseil du gouvernement, une lettre affectueuse mais digne où il lui faisait connaître ses vrais sentiments. Après avoir rappelé tous les services qu'il avait rendus à la cause de la France : « J'ai, de concert avec toi, obtenu la fetoua, qui permet aux Musulmans de vivre sous la domination des Français », après avoir rappelé qu'il avait mis au service de la France quelques-uns de ses Khouan pour parcourir les tribus et nous faire connaître les dispositions des Musulmans, après avoir dit que c'était à lui que nous devions les bonnes relations qui nous unissaient avec les Taibya, les Cheikkya, etc., il ajoutait avec une noble fierté : « Je suis prêt à acquitter l'impôt dû au gouvernement. J'enverrai au général les principaux personnages d'Aïn-Madhi donner l'exemple de soumission à la France ; mais s'il (le général Monge) persistait dans le projet qu'il a manifesté de pénétrer avec son armée dans ma ville, je te le dis à toi, qui sais que le fils de mon père (*sic*) conforme ses actes à ses paroles, je saurais m'ensevelir sous ses ruines, etc., etc. »

Le maréchal Bugeaud admira ce noble langage et ordonna à son subalterne de suspendre sa marche ; quelques officiers seulement, suivis d'une escorte de trente cavaliers purent pénétrer dans Aïn-Madhi. Avant que les Français ne pénétrassent dans la ville, Tedjini avait envoyé au-devant d'eux son Khalifa Ahmed-ben-Salim, et ce

fut à Tedjmount que le général français reçut la soumission des tribus et des Ksours ; ce fut là que lui fut offert en signe d'alliance le *chevaî de soumission* donné par Mohammed Sr'ir, qui, se retranchant toujours derrière son caractère religieux, et appréhendant de se présenter devant les grands de la terre, se fit représenter, mais ne voulut pas sortir de son palais.

Cette conduite se passe de commentaires ; il est certain qu'elle faisait voir dans le grand-maître des Tidjanya ou un grand amour pour la France, ou un grand désintéressement des choses de la terre. Voici, à notre avis, la vérité : Déjà les Tidjanya commençaient à exciter la jalousie des Marabouts et des autres Khouan qui voyaient avec peine cet ordre se relever si vite de ses ruines. Mohammed Tidjani le savait bien. En homme rusé et expérimenté, il vit qu'il était dans l'impossibilité de lutter à la fois et contre les ordres religieux et contre la France ; il savait en outre que la France se contenterait de la suzeraineté et d'un tribut, qu'une fois sûr de ce côté, il pourrait regarder en face, sans trembler, les ordres religieux. En somme, il échappa au piège qui fut tendu à ses fils, et dans lequel ils tombèrent malheureusement. Mais nous ne pouvons croire qu'une telle conduite lui fut dictée par son amour de notre patrie, ou par l'esprit de son ordre. Disons le mot : Mohammed Sr'ir était plutôt un marchand ; il voulait la prospérité de sa zaouia, voulait vivre dans les richesses et l'abondance. Sa ville était devenue l'entrepôt du commerce du Sahara et du Soudan; ses fidèles associés savaient unir parfaitement le soin du négoce avec le zèle religieux. Partant d'Aïn-

Madhi, ils allaient jusque dans le Sénégal, jusque sur les rives du Tchad chercher les richesses de ces contrées, et en même temps ils répandaient dans ces pays, avec les doctrines du Coran, les doctrines de leur ordre. Voilà, à notre avis, la vraie raison pour laquelle Tedjini voulut vivre en paix avec nous, en nous payant une faible redevance. L'imprudent ne se doutait pas qu'il travaillait à sa ruine, et que, tandis qu'il n'était occupé que de son négoce, les Snoussya, venus bien après lui, mais observant avec fanatisme les règles de leur ordre, allaient le supplanter partout.

Aussi longtemps qu'il vécut cependant, il sut, à force d'habileté et de diplomatie, conserver à son ordre le rang qu'il occupait ; il avait même agrandi sous son gouvernement, et nous pouvons dire sans crainte, que cet ordre a atteint son apogée avec Mohammed Sr'ir, malgré la terrible épreuve que lui avait infligée l'émir en rasant les fortifications de la place.

Mohammed Sr'ir mourut au mois de mars 1853, laissant la direction de l'ordre à Si-Mohammed-el-Aïd. Celui-ci continua envers nous la même politique que celle de ses prédécesseurs, et il nous servit avec autant de loyauté et de fidélité que Mohammed ; grâce à son influence et à son appui, la domination de la France s'étendit sans difficulté dans la vallée de l'oued Righ. Grâce à lui encore, Duveyrier put exécuter malgré son jeune âge, il avait à peine vingt ans quand il commença ses voyages, l'exploration de tout le Sahara, depuis Rhadames jusqu'au Touat. Il est vrai que le malheureux dut renier la foi de son baptême : il consentit à se laisser affilier à cet ordre, pensant qu'il pourrait plus facile-

ment atteindre son but. Mohammed-el-Aïd lui donna même son chapelet, qui, comme nous l'avons vu, est la plus grande sûreté que puisse avoir un étranger dans le Sahara. L'intrépide voyageur constata que les beaux jours de l'ordre étaient finis, et qu'un autre ennemi plus terrible lui fermait le chemin du désert ; il vit partout les Snoussyá remplacer par des zaouia de leur ordre celles de Tidjani. A cette même époque, un vaste complot était ourdi pour renverser complètement la puissance des Tidjani. C'était facile, les deux fils de Mohammed Sr'ir n'avaient encore que quelques années.

Tandis que Mohammed Sr'ir servait avec tant de fidélité notre cause, tandis qu'il consentait à laisser entrer nos officiers dans les murs de sa ville et à payer un tribut, tandis que ses successeurs, marchant sur ses traces, tâchaient de conserver avec nous de bonnes relations à Aïn-Madhi, se passaient des faits que nous devons relater pour bien interpréter sous son vrai jour la conduite de ces chefs.

Le fils du grand Tidjani, en mourant, laissait deux fils : l'aîné âgé de trois ans, le second âgé d'un an ; tandis que le père confiait la direction de l'ordre à Si-Mohammed-el-Aïd, ce fut El-Mecheri-Ryan, Oukil de la zaouia d'Aïn-Madhi, qui fut nommé leur tuteur. Il attira d'Aïn-Madhi ses deux protégés, et jaloux de l'influence exercée par son rival de Temacinn il voulut voir affluer dans sa zaouia de nombreux présents. Par ses machinations, il voulait, grâce à l'appui que lui prêteraient les deux fils de Tidjani, exploiter l'ordre à son profit et s'établir à Aïn-Madhi comme rival de Mohammed-el-Aïd.

Nous sommes arrivé à l'année 1865, ce fut l'année des complots ourdis contre la France, grâce à la haine que nous avaient vouée les ordres religieux ; nous avons vu plus haut la conduite des Ouled-Sidi-Cheikh et les combats que nous dûmes leur livrer pour sauvegarder notre puissance. Tous les chefs d'ordre semblèrent alors vouloir s'entendre pour renverser les Tidjanya. Les Qadrya et ceux qui avaient suivi la fortune d'Abd-el-Kader se souvenaient que c'était grâce à leur appui que les Français avaient obtenu la célèbre fetoua qui avait démoli la puissance de l'émir. Les Taibya, jaloux de l'influence qu'exerçaient les Tidjanya dans la province d'Oran et jusque dans le Maroc, grâce à leur zaouia de Fez, s'unirent aux Qadrya et Cheikkya pour les perdre.

Ce fut comme une recrudescence de haine des ordres religieux contre les Tidjanya ; dans une telle circonstance, il aurait fallu non un jeune enfant pour diriger sûrement les affaires, mais un vieillard expérimenté, joignant à la science du gouvernement l'habileté du diplomate et le coup d'œil du guerrier. Le vieux Ryan n'avait aucune de ces qualités : fanatique, ennemi juré de la France, ne regardant que ses propres intérêts, qu'il faisait passer avant ceux de l'ordre, s'il engagea ses protégés dans une voie qui devait les conduire à de grands malheurs.

A toutes ces brigues que tramaient dans l'ombre les chefs des plus grands ordres de l'Algérie, les Taibya, les Cheikkya, les Derkaoua, etc., se joignaient les calomnies que répandaient les Marabouts contre les fils de Tidjani ; c'étaient à leur avis des traîtres à la France, des hommes qui allaient abandonner notre cause et livrer

aux mains de nos ennemis la ville d'Aïn-Madhi. Faut-il y voir des machinations pour perdre les deux jeunes chefs dans l'estime de tous nos commandants de cercle ? Les faits feront mieux comprendre les choses que toutes les réflexions.

Les Ouled-Ziad de Géryville, serviteurs des Tidjanya, avaient dû suivre les Ouled-Hamza, serviteurs des Ouled-sidi-Cheikh ; malgré eux et à cause de leur faiblesse, ils avaient dû se déclarer contre nous ; ils eurent recours aux chefs Tidjanya pour qu'ils obtinssent par leur influence leur retour dans leur territoire. Ne voulant pas abandonner ses fidèles serviteurs, Sid-Ahmed entra en négociations avec les chefs de l'insurrection. Aussitôt, cette conduite parut louche à nos Chefs de colonnes, et, comme il fallait s'y attendre, les Marabouts grandirent démesurément cette faute qu'ils appelèrent hautement une trahison afin d'attirer sur les Tidjanya la colère des Français. Y eut-il vraiment trahison ? Nous ne saurions nous prononcer ; mais, à notre avis, s'il n'y eut pas entente préalable avec les rebelles, si ces bruits qui couraient sur les fins que poursuivaient les Tidjanya n'étaient que des calomnies inventées par les Moqaddem Taibya et le clergé salarié, nous demanderions pourquoi, à quelle fin, pour quel motif Sid-Ahmed ouvrit les portes de la ville devant les contingents des Ouled-sidi-Cheikh ? Il ne pouvait pas ignorer, certes, que la colonne française n'était qu'à quelques kilomètres. Si Sid Ahmed et Sid-El-Bachir nous avaient été dévoués, ne pouvaient-ils pas, sans difficulté et sans crainte aucune, attendre derrière leurs épaisses murailles l'arrivée, sous leurs murs, des troupes fran-

çaises qui accouraient, à marche forcée, combattre les rebelles ? Comment qualifier la conduite de ces deux jeunes chefs qui ne purent pas résister une heure, alors que leur aïeul, avec des forces inférieures, avait pu arrêter pendant cinq mois toutes les forces de l'émir ? Le colonel de Sonis ne s'y trompa pas ; après avoir vaincu les Cheikkya sous les murs de la ville, le 1er février 1869, il arrêta le soir même Ahmed et El-Béchir, et le lendemain il les dirigeait sur Alger.

C'était le résultat de la politique de Ryan ; si, au lieu de semer la division dans l'ordre, il avait obéi à son chef légitime, lui laissant la complète direction de la congrégation, nous n'aurions pas vu cet ordre si puissant perdre si vite sa gloire et sa puissance.

Pendant que les deux fils de Tidjani, dirigés par l'imbécile Ryan, compromettaient ainsi l'existence ou tout au moins la prospérité de l'ordre fondé par leur aïeul, Mohammed-el-Aïd était établi dans la zaouia de Tamelhalt, à quelques kilomètres sud de Temacinn. Marchant sur les traces de son maître, il l'éclipsa presque par ses vertus : elles lui procurèrent tant de gloire et une si grande réputation que, dans le Sahara, il n'était connu que sous ce nom « l'ami de tous ». Grâce à lui, l'insurrection de 1871 ne put pas pénétrer dans le Sud, et aucun des Khouan relevant de son autorité ne prit les armes contre nous.

A sa mort, arrivée au mois de novembre 1875, les petits-fils du grand Tidjani furent bien déçus dans leurs espérances. Ils pensaient, qu'étant parvenus à l'âge d'homme, l'aîné avait vingt-cinq ans, ils pourraient prendre la direction de

l'ordre. On disait aussi que le fondateur avait établi que le grand-maître serait pris alternativement dans la famille des Tidjani et celle de Hadj-Ali, celui que nous avons vu être le tuteur des fils du grand Tidjani, le fondateur de l'ordre. Malgré toute la vénération et le prestige dont étaient entourés Sid-Ahmed et Si-El-Béchir, leur conduite passée qui avait été si aventureuse et les progrès effrayants des Snoussya décidèrent le choix de Mohammed Sr'ir-ben-el'Hadj-Ali, vieillard de 55 ans, expérimenté, et aussi habile jurisconsulte que saint soufi.

Qu'étaient devenus les fils de Mohammed Tidjani, depuis le jour où de Sonis les emmena à Alger ? Pendant un an, les deux frères restèrent à Alger ; leur conduite louche ne put jamais dissiper tous les soupçons qu'on avait conçus contre eux. Ils ne manquèrent cependant aucune occasion de montrer leur amour pour la France. Quand, après nos premiers désastres, où les Turcos avaient tué avec tant d'acharnement beaucoup de Roumis, les Algériens voulurent adresser à ces régiments une lettre de félicitations, Si Ahmed s'offrit pour aller la porter; avant de s'embarquer, il adressa une circulaire aux Moqaddem leur recommandant la soumission à la France. Son frère le rejoignit bientôt à Paris, et tous deux, après avoir accompli leur mission, furent envoyés à Bordeaux par le gouvernement de la défense nationale : là ils furent comblés d'honneurs, et un soir même, quand ils parurent au théâtre, l'assistance salua leur entrée par une salve d'applaudissements.

Ce fut dans cette ville que Ahmed se prit d'amour pour la fille d'un gendarme, Mlle Aurélie

Picard, qui abandonna sa patrie et son Dieu pour s'attacher à cet homme et s'enfermer dans un harem. Voici le portrait que nous fait M. Soleillet, de Mme Ahmed Tedjini qu'il aperçut dans son salon, à Laghouat, au mois de décembre 1872.

« Elle forme avec son mari le contraste le plus curieux ; lui est très grand, très gros, presque noir (sa mère était une négresse), fortement marqué par la petite vérole : il porte le costume arabe dans toute sa splendeur, drapé dans ses burnous blancs ; il a la tête ceinte d'une immense corde en poil de chameau qui en fait des centaines de fois le tour, retenant son haïk et formant un énorme turban composé des losanges les plus réguliers ; assis dans un grand fauteuil et le chapelet à la main, il a bien la physionomie voulue. Sa femme est toute mignonne, vêtue en toilette de bal, couverte de bijoux : elle porte généralement sur la tête une sorte de diadème : elle a pris sur son mari un très grand empire : elle est fort aimée de tous les serviteurs et de tous les clients qui composent la maison du Marabout ; elle la dirige complètement, elle sait commander et elle commande. Seule, elle prend soin d'un fils que son mari avait d'une de ses femmes, et cet enfant ne veut plus quitter *la Dame.* »

Son frère Sidel-Béchir était avec lui. Les deux frères étaient en ce moment réunis ; successivement ils ont habité Laghouat et Aïn-Madhi. Ils n'ont laissé passer aucune occasion d'affirmer leur origine et de faire croire à l'autorité que grâce à leur nom ils exercent sur leurs affiliés. Ainsi, en 1881, l'aîné écrivit une lettre aux révoltés pour les faire rentrer dans l'obéissance ;

mais il n'avait pu dissiper encore les préventions que le gouvernement français avait conçues contre lui, et le gouverneur général Albert Grévy le fit garder à vue à Alger.

Jusqu'ici, nous n'avons entretenu nos lecteurs que d'Aïn-Madhi, et nous ne leur avons dit que peu de choses de Temacinn. Actuellement, Temacinn est le centre de direction de l'ordre, depuis que le successeur de Mohammed Sr'ir s'y retira pour laisser à Aïn-Madhi Ryan et les fils du grand-maître décédé : nous voudrions maintenant faire connaître à nos lecteurs Temacinn et ceux qui l'habitent, comme nous l'avons fait pour Aïn-Madhi. Voici la description que nous fait Brosselard de la zaouïa de Tamelhalt ; car, ainsi que nous l'avons dit, le chef-lieu de l'ordre n'est pas à Temacinn même, mais à la zaouïa située à quelques kilomètres sud de la ville.

« Si-Maammar nous invite à visiter avec lui la Kouba principale de Temacinn, où repose le corps de son père, le vénéré fondateur de la secte des Tidjani (1).

Nous entrons à sa suite dans le sanctuaire. Respectueux observateurs des usages orientaux, le colonel, qui nous précédait, s'était mis en devoir d'ôter ses bottes, mais Si-Maammar le remercia de sa bonne volonté, et nous dispensa de nous conformer à cette règle, peu gênante pour l'Arabe, qui vient à la Mosquée traînant aux pieds des sandales, mais assez

(1) Il y a ici évidemment une erreur. Le père de Si-Maamar et du grand-maître de cette époque était Mohammed-el-Aïd, fils de Hadj-Ali, le même qui avait été chargé par le fondateur de l'ordre de diriger les affaires et de veiller à l'éducation des deux fils : Mohammed-el-Kebir, et Mohammed Sr'ir que nous avons vu défendre sa ville contre l'émir et accepter notre domination.

désagréable pour qui se présente chaussé de bottes fortes.

« La grande Kouba de Temacinn est une construction d'une réelle élégance. La forme quadrangulaire, surmontée d'un dôme léger, a une hauteur de septante-huit mètres, elle n'a rien à l'extérieur qui la distingue des autres Koubas du voisinage, si ce n'est des proportions plus vastes, mais à l'intérieur elle est d'une richesse incomparable. Les verres de couleurs vives, disposés au sommet de la coupole, éclairent d'un jour mystérieux le sépulcre du Marabout, qui se dresse au centre du monument ; tout autour, les murs disparaissent sous les ciselures et les arabesques, qui font ressembler la pierre à une véritable dentelle multicolore ; aux parois, sont suspendus des trophées de tout genre, étendards des prophètes, *ex-voto* de toute provenance, tentures merveilleuses que nous sommes surpris de rencontrer là.

« Notre visite terminée, Si-Maammar nous reconduit dans sa demeure et nous introduit dans la salle du banquet. Cette salle, située au premier étage de la maison, est de dimensions majestueuses et surmontée d'un toit en forme de dôme. Le long du mur, à hauteur d'homme, règne une corniche, où sont conservés pieusement, depuis les temps les plus reculés, les présents dont les voyageurs ont récompensé l'hospitalité des chefs de la zaouia. Parmi tous les bibelots bizarres qui composent la collection de Si-Maammar, on remarque une curieuse série de pendules, horloges et coucous de tous les âges et de tous les modèles, des vases de toutes formes et de tous usages, objets de l'admiration

et du respect de leur propriétaire. » (*Voyage de la mission Flatter's*, page 20-21.)

En suivant pas à pas leur histoire, nous avons vu les chefs Tidjanya se mêler aussi aux affaires publiques et prendre part aux insurrections, soit en notre faveur, soit contre nous. Nous n'avons pas eu souvent à nous plaindre d'eux, et si nous nous contentions des faits, nous pourrions croire que nous avons dans cet ordre un allié fidèle; cependant nous croyons que nous devons les redouter autant que n'importe quel ordre; le lecteur lui-même jugera quand nous lui en aurons fait connaître les doctrines et l'esprit

Nous n'avons rien à ajouter, à ce que nous avons dit sur l'initiation, de particulier à cet ordre. Quiconque veut être initié va trouver le Moqaddem de l'endroit qui l'admet avec les cérémonies décrites plus haut. Nous avons déjà dit que Tidjani était plutôt un éclectique qu'un véritable fondateur d'ordre tirant tout de lui-même.

Leur diker est relativement court. Comme dans l'ordre des Aïssaoua, il y a deux diker, l'un petit et l'autre grand; ce dernier, que doivent réciter les lettrés, se compose ainsi qu'il suit :

100 fois, la formule : O Dieu clément.

100 fois : Que Dieu me pardonne.

100 fois : Il n'y a de divinité que Allah.

100 fois : O Dieu, répands tes nombreuses bénédictions sur notre Seigneur Mohammed qui a ouvert ce qui était fermé, qui a fermé la liste des prophètes qui ont précédé, et fait triompher la vérité par la vérité ; répands aussi tes bénédictions sur sa famille suivant son mérite et la mesure immense qui lui est due.

12 fois : « O Dieu, répands tes grâces et donne le salut : à la source de miséricorde divine, brillante comme le diamant, certaine dans sa vérité, environnant le centre des intelligences et des pensées; — à la lumière des existences qui a formé l'homme ; à celui qui possède la vérité divine ; à l'éclair immense traversant les nuages précurseurs de la pluie bienfaisante des miséricordes divines et qui illumine le cœur de tous ceux dont la science a la profondeur de la mer et recherche l'union de Dieu, à la lumière brillante remplissant ton Être qui renferme tous les lieux. O Dieu, répands tes grâces et accorde le salut : à la source de la vérité qui pénètre les tabernacles des réalités ; à la source des connaissances ; au plus droit, au plus complet, au seul véritable des sentiers. O Dieu, répands tes grâces et accorde le salut : à la connaissance de la vérité par la vérité ; au trésor le plus sublime ; la largesse provient de toi et retourne à toi ; au cercle de la lumière sans couleur ; que Dieu répande ses grâces sur lui et sur sa famille, grâces par lesquelles, ô Dieu, tu nous les feras connaître. » Nous donnons la traduction de Rinn, page 442. Le lecteur a compris que toute cette longue énumération de titres se rapporte au prophète, à Mohammed.

C'est là le grand diker : mais les illettrés, au lieu de réciter cette longue prière, peuvent se contenter de répéter douze fois le verset suivant du Coran :

« Dieu est unique et éternel, il n'a pas enfanté et n'a pas été enfanté; il n'a pas eu d'égal en quoi que ce soit. »

Trois fois par jour : au lever de l'aurore, vers

trois ou quatre heures du soir, au moment appelé par les Arabes aceur et, enfin, au coucher du soleil, l'affilié doit réciter ces prières. Il nous semble que vraiment, que par leur nombre et leur longueur, elles sont bien modérées, comparées à celles ordonnées par Ben-Aïssa. Ces prières donnent à peu près la valeur de deux mille lignes : en supposant trente lignes à la page, on a un total de soixante à soixante-dix pages. C'est cependant encore un peu plus long que le bréviaire. En le récitant, il faut prononcer distinctement les paroles *de manière à s'entendre*, sans que toutefois il soit nécessaire de prononcer à haute voix. C'est une nouvelle fatigue, nos prêtres ne sont pas, en effet, obligés de s'entendre, bien qu'ils doivent prononcer tous les mots.

Dans une des nombreuses apparitions dont Tidjani fut favorisé de la part du Prophète pendant son séjour à Fez, il lui fut ordonné une fois de mettre par écrit et ses révélations et les explications que, dans sa science, il faisait du livre du Prophète. Le titre Min Koul Nach, dont on a fait Kounache, signifie le meilleur de tout ce qu'on a pu prendre. Nach signifie en arabe prendre, saisir. Ce fut, nous l'avons dit, sur un ordre du Prophète qu'il abandonna les voies qu'il avait suivies jusque-là, et par cette vision il vit confirmer ce que lui avait dit le Moqaddem du Caire. Ce fut encore sur l'ordre du Prophète qu'il écrivit ce livre. Nous insistons à dessein sur cela pour bien faire comprendre que réellement Satan ou un de ses subalternes apparaît quelquefois à ces hommes plus intelligents et plus instruits que le commun des Musulmans, afin que, par leur intermédiaire, il puisse perdre encore

plus facilement un plus grand nombre d'âmes.

Ce livre est divisé en six chapitres ou parties, excepté la préface, consacrée tout entière à l'étude du soufisme; il n'y est question tout le temps que du grand Tidjani : on y vante son caractère, ses vertus, sa science incomparable; enfin, dans un dernier chapitre, ses nombreux miracles. Nous n'en citerons que quelques passages relatifs à l'ordre, en les abrégeant le plus que nous pourrons.

Il faut que le Cheikh permette de donner le diker, c'est-à-dire de donner l'initiation. C'est là une première particularité relative à cet ordre. Nous avons vu, en effet, que, d'une manière générale, ce sont les Khouan qui choisissent et élisent leur Moqaddem dont ils demandent la confirmation au Cheikh qui ne refuse jamais. Chez les Tidjanya, au contraire, ce sont les Cheikh qui élisent et nomment les Moqaddem et les imposent aux affiliés.

A cette particularité, nous devons en ajouter une autre non moins caractéristique, qui est tout à fait l'opposé des Snoussya; on ne peut être que Tidjani; on ne peut pas à la fois être Tidjani et Qadry; tout Moqaddem qui initierait à la pratique de l'ouerd un Qadry qui auparavant n'aurait pas renoncé à la congrégation dont il faisait partie, serait aussitôt destitué. C'est là la règle à laquelle le fondateur ne veut pas qu'on renonce; quelle en est la raison? Personne ne le sait, pas plus le fondateur qu'un autre, et à notre avis c'est une grande faute dans laquelle ne tombera pas Snoussi.

Hoc volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.

Ce n'est pas, en effet, dit le fondateur, que notre

ordre soit plus saint qu'un autre, que notre diker produise des effets meilleurs que le diker d'un autre ordre ; non, tous les ordres, toutes les diverses congrégations conduisent au salut, mais c'est là le règlement que j'ai établi, et je veux qu'on s'y conforme. — Mais, lui dirons-nous, si celui qui embrasse une règle autre que la vôtre peut se sauver, celui qui vous abandonne pour entrer dans un autre ordre le pourra-t-il? — Oui, nous répondra-t-il. Le Habib (1) qui abandonne mon ordre n'a rien à craindre ni de son ancien Cheikh, ni du Prophète, ni de Dieu.

La vraie raison de cette règle qui fait de cet ordre un ordre tout à fait à part, c'est la volonté du Cheikh. Nous le répétons, c'est une faute. Snoussi, loin de prêcher un ordre exclusif, comprendra mieux son but, en réunissant sous une même règle les affiliés des divers ordres, tout en leur permettant de rester dans leur ordre; ainsi un Qadry pourra être Snoussy sans quitter l'ordre d'Abd-el-Kader-el-Djilani, tandis qu'on ne peut pas en même temps être Snoussy et Tidjani.

Quant au supérieur général, nous avons vu comment on procédait à son élection, nous avons vu combien furent déçus dans leurs espérances Si Ahmed et Si-El-Bachir, quand ils virent un descendant de Hadj-Ali occuper encore la grande maîtrise. Ce fut un bonheur pour l'ordre, et par ce fait nous pouvons juger déjà comment les Moqaddem savent préférer les intérêts de la congrégation à ceux d'une famille :

(1) Le mot Habib signifie mot à mot ami, compagnon : les Tidjanya préfèrent ce mot à celui de Khouan, il dérive de la racine sourde hebb, aimer.

avant tout, ils veillent à sauvegarder ceux de l'ordre, et ils écartent avec soin tout personnage qui pourrait lui porter préjudice. Sid Ahmed ne se tint pas pour battu, et, s'installant à Aïn-Madhi, il y dirigea plus ou moins bien une partie de la congrégation. Nous citerons bientôt une lettre de lui où il se fait passer pour grand-maître, ou tout au moins en usurpe les droits. Il est certain qu'actuellement la division règne dans l'ordre, et si de droit il n'y a qu'un seul Cheikh, de fait il y en a deux : l'un à Tamelhalt, l'autre à Aïn-Madhi.

Nous ne savons à qui nous pourrions comparer l'autocrate grand-maître des Tidjani. Nous ne croyons pas qu'il y ait sur la terre un homme aussi puissant que lui, exerçant une telle autorité sur ses confrères, excepté le souverain grand-maître de la franc-maçonnerie universelle, le grand-maître des sociétés chinoises ou celui des Snoussya. Nos lecteurs croiront-ils ce que nous allons leur dire ? C'est cependant un témoin oculaire, qui certes n'avait aucun intérêt à nous tromper : c'est Brosselard, dans son récit de la mission Flatters :

« La secte des Tidjani est une des plus puissantes de ces vastes associations religieuses qui se partagent la population arabe, véritables francs-maçonneries qu'un fanatisme aveuglé peut à l'occasion rendre redoutables. Les Tidjani se distinguent comme les plus nombreux et les plus envahissants de ces sectaires : les règles de l'ordre inspirent à ses adeptes des sentiments de superstition et un esprit d'abnégation qui les amènent à *se dépouiller de tous leurs biens* au PROFIT DE LA COMMUNAUTÉ représentée par ses

Marabouts, et *à faire au besoin sans efforts et sans regrets le sacrifice de leur vie.* Aussi cette secte a-t-elle poussé dans tout le Sahara algérien des ramifications nombreuses; récemment, dans une des oasis les plus reculées du Sud-Oranais, j'ai été moi-même surpris de trouver toute-puissante l'influence des Tidjani. Là, tout leur a été abandonné, tout leur appartient, l'eau, le sol, les maisons, les palmiers, les oiseaux eux-mêmes. Je voulus un jour y tuer des pigeons, mais j'en fus empêché par les habitants de l'oasis, qui me représentèrent que ces heureux volatiles, appartenant aux Tidjani, étaient inviolables et sacrés, et que, les tuer, c'était attirer sur moi la colère céleste. Il fallut bien me rendre à ces irréfutables considérations. » (Page 25.)

Voilà donc jusqu'à quel point va s'exercer leur toute-puissance : tout leur appartient, et les pauvres Khouan ont dû entre leurs mains céder tous leurs droits de propriété. Remarquons bien que ceci est pour les Khouan habitant loin de tout centre, loin de toute zaouia. Que sera-ce de ceux qui habitent avec le grand-maître. C'est avec peine que nous nous résolvons à l'écrire, mais nous le ferons pour demander si vraiment nos indifférents à ces questions, qui nous accusent de voir le diable partout, diront que c'est là l'œuvre de Dieu. Eh bien, les femmes elles-mêmes sont la propriété du grand-maître; c'est lui qui doit les fournir aux affiliés qui vivent à côté de lui. Peut-on pousser plus loin l'omnipotence, ou plutôt ne faudrait-il y voir qu'une imitation de ce qui se passe dans les divertissements entre frères et sœurs dans la franc-maçonnerie?

Nous ne nous arrêterons pas à faire connaître

leur doctrine contenue dans le Kounache ; nous avons dit que Tidjani n'était qu'un philosophe éclectique, sa philosophie s'en ressent : le panthéisme indien s'y trouve mêlé à la théorie de l'unité absolue de Dieu, principe du bien et du mal, comme nous l'avons exposé plus haut, ou plutôt, par une inconséquence que nous ne pouvons comprendre, le mal n'existerait pas au dire de Tidjani. « Chaque atome des êtres est une émanation du Très-Saint, lequel est absolument pur... Admettre une souillure dans un atome, serait supposer l'existence d'une impureté dans les attributs divins, qui sont parfaits et purs de toute imperfection; ce serait détruire la divinité qui comprend tous les atomes. En effet, la divinité est ce degré de Dieu qui embrasse tous les êtres. Rien n'existe qui ne soit soumis à la divinité et tenu de lui rendre hommage par l'abaissement, l'humiliation, l'adoration, la proclamation de ses louanges, la prosternation. Si l'atome était souillé, il ne lui serait pas permis d'adorer Dieu, de se prosterner devant lui, de le prier. L'atome est donc pur, puisqu'il est entouré par la divinité, qu'il est une émanation de son nom très saint. » (Trad. de M. l'interprète Arnaud, cité par Rinn, page 147.)

Ce passage est clair et précis, du moins cela nous semble ainsi. C'est une doctrine monstrueuse, c'est le panthéisme le plus pur. Comment sur un tel dogme bâtir un système de morale? puisqu'il n'y a pas de mal dans l'atome, toutes nos actions sont bonnes, toutes sont dignes de Dieu. Nous ferons remarquer que, dans cet ouvrage, Tidjani parle beaucoup des rapports de la créature avec la divinité ; il n'a pas compris la

théorie des idées en Dieu, et a appliqué à l'être concrétisé les qualités qui lui conviennent seulement dans l'intelligence divine. Quelquefois, au milieu de telles monstruosités, on rencontre des passages vraiment beaux et touchants. Tel est le récit de la mort de Karoun.

Karoun s'était révolté contre Moïse, qui demanda à Dieu de le châtier : « J'ai mis la terre sous ta puissance, répondit Allah, fais-y ce que tu voudras. » Moïse, dans sa colère, ordonna à la terre d'engloutir le révolté. Assis sur son trône d'or, Karoun sentit la terre s'écrouler sous ses pieds. Soixante-dix fois le malheureux pria Moïse de lui pardonner, et soixante-dix fois Moïse ordonna à la terre de l'engloutir. Quand le malheureux fut descendu dans le sein de la terre : « Comment, dit Allah, Karoun t'a appelé soixante-dix fois à son aide, et tu n'as pas eu pitié de lui ! S'il m'avait, moi, invoqué une seule fois, je l'eusse secouru. Sais-tu, ajouta Dieu, pourquoi tu n'as pas eu pitié de lui ? Parce que tu ne l'as pas créé, car si tu l'avais créé, tu aurais eu de la compassion pour lui. Je le jure par ma puissance et ma grandeur, jamais après toi il ne m'arrivera de confier à quelqu'un le commandement de la terre. »

Que peut-on reprocher à ces dernières lignes ? Elle est belle cette réponse de Dieu à Moïse. Et ces paroles : tu n'as pas eu pitié de lui, parce que tu ne l'a pas créé ? Pourquoi faut-il que de telles paroles se trouvent dans un tel fumier ?

Notre but n'est pas d'analyser les doctrines philosophiques de ces fondateurs d'ordre ; nous n'en parlons que pour faire connaître davantage l'ordre et faire sentir les ressemblances qu'il y

a entre ces doctrines et celles de la franc-maçonnerie. Il n'y a pas, à notre avis du moins, une différence sensible quant au fond : Ce Dieu, unique cause du bien et du mal, cet Allah, seule cause et du bien et du mal, sous l'autocratie duquel toutes les autres créatures ne sont que des automates irresponsables, pareils à un bâton avec lequel j'assomme mon voisin, ce Dieu unique, souverainement bon et souverainement méchant, diffère-t-il beaucoup du Lucifer du Palladisme ?

Le coupable est celui qui est la cause du mal ; or, c'est Dieu qui fait par nous le mal ; nous ne faisons aucune action, nous sommes simplement passifs, ou plutôt, selon Tidjani, la solution est encore plus facile, il n'y a pas de mal ; pourquoi, parce que l'atome est une partie de Dieu, et que le mal ne pourrait pas être en Dieu ; de la sorte, on peut commettre les plus grands crimes sans remords, la théorie de Tidjani étant aussi consolante que celle du Prophète et de Ben-Aïssa, le fondateur des Aïssaoua.

Ce qui nous occupe surtout, ce sont les doctrines politiques de cet ordre. Pouvons-nous compter sur leur dévouement et leur amitié, ou devons-nous nous en défier comme d'un ennemi irréconciliable ?

Les chefs, qui ont dirigé cet ordre depuis sa fondation jusqu'au jour où la France fit flotter son drapeau sur la zaouia de Aïn-Madhi, n'avaient jamais voulu reconnaître aucune autorité musulmane. Ils avaient voué aux Turcs une haine mortelle. Dans une de ses nombreuses visions, Tidjani posa au Prophète une question au sujet du paiement de la zekkat : « Est-ce que

la zekkat, que perçoivent de force les émirs et tyrans musulmans, affranchit les croyants de cette obligation (l'aumône envers les pauvres) ?

— Ai-je donc, me répondit le Prophète, ordonné aux Musulmans d'obéir à ces princes peu scrupuleux ?

— Mais que dites-vous, lui répliquai-je, du Musulman qui verse la zekkat entre les mains des princes dont il n'a rien à redouter ?

— Que la malédiction de Dieu soit sur lui.

A nos yeux, ce passage a trop d'importance pour que nous ne nous y arrêtions pas quelques moments.

Il y a deux parties bien distinctes, et la solution a deux questions. La première : Doit-on payer la zekkat à un tyran, fût-il Musulman ? Et la deuxième : Doit-on la payer à un prince musulman fidèle, et non tyran ?

A la première question, le Prophète de Dieu répond d'une manière négative : il s'indigne contre ces petits tyranneaux qui s'élèvent des quatre coins de l'Islam pour pressurer les élus de Dieu, ceux qui sont entrés dans la voie droite, et qui mettent les fidèles dans l'impossibilité de faire l'aumône en les accablant d'impôt. Ces petits roitelets, méconnaissant la loi de Dieu, pensent d'abord à leur trône et à leurs intérêts, mais laissent les sectateurs du Prophète sous le joug des chrétiens, et n'emploient leurs forces qu'à torturer leurs sujets. Aussi, le cœur du Prophète est ému de compassion, et il n'ose pas faire un crime à ses fidèles croyants de se soumettre. Il le faut bien, sinon le sabre les ferait agir.

Mais le Prophète ne peut retenir son indigna-

tion contre les Musulmans qui paient la zekkat aussi facilement, sans y être forcés par la crainte que leur inspire leur souverain : Qu'il soit maudit, dit-il, celui qui se soumet à cette obligation et qui ne fait pas l'aumône, et cette malédiction de Dieu est la plus terrible des menaces que puisse faire le Prophète.

Tout Musulman n'est donc pas obligé de payer la zekkat. De plus, il importe de remarquer les mots dont s'est servi le Prophète : il n'a pas dit : Ai-je donc ordonné de payer ce tribut; mais ai-je donc ordonné d'obéir : le sens de la réponse est beaucoup plus large : on ne doit jamais obéir à un tyran, quelque chose qu'il nous commande : la révolte est non seulement permise dans ce cas, mais elle est obligatoire pour tout bon Musulman. Une pareille théorie n'est point faite pour la sécurité des États, et cependant nous ne croyons pas avoir dépassé les limites : n'est-ce pas là le sens de cette réponse du Prophète ?

Evidemment, au moment où cette révélation était faite à Tidjani, et elle fut faite pour l'occasion, elle était dirigée contre le gouvernement des Turcs, qui rançonnaient les pauvres populations berbères. Tidjani leur voua une haine mortelle, comme Abd-el-Rahman, le fondateur des Rahmanya. Le Turc et l'Arabe sont deux races ennemies, et il suffit de connaître l'histoire de la domination turque en Algérie pour voir à quelles injustices, à quelles cruautés les tyrans d'Alger se sont livrés vis-à-vis des populations berbères ou arabes. De nos jours encore, le mot Turc est une injure dans la bouche de l'Arabe. Celui-ci, sans secours et sans protecteur, souffrait sans se plaindre les vexations de l'ennemi

de sa race. Il payait non pas volontairement, mais forcé par les fusils et les canons turcs, tous les impôts qui lui étaient exigés. Mais aussi, de temps en temps, un homme supérieur sortait de cette race méprisée que le vainqueur foulait aux pieds. Entouré de l'auréole de la sainteté et de la science, opérant à la vue de ses coreligionnaires des prodiges étonnants, il faisait renaître l'espérance dans leur cœur. Sortant de sa retraite et de sa solitude, où il avait passé de longs jours dans le jeûne et les veilles, il venait au nom de Dieu et du Prophète relever les faibles, consoler les malheureux, et raviver dans les cœurs de ses compatriotes ces sentiments que nous gardons toujours au fond de notre cœur, de voir notre pays se relever du joug qui l'accable. Ben-Aïssa prédit qu'un jour les Turcs seraient chassés par les chrétiens, et qu'après eux les Arabes seraient maîtres chez eux. Abd-el-Kader exploita habilement ce désir que ressentaient ses compatriotes de posséder eux-mêmes cette terre que leurs ancêtres avaient conquise de leur sang. Aussi, tous ces hommes extraordinaires, qui ont paru pour consoler le peuple arabe vaincu, ont été en butte aux vexations du pouvoir du jour. Tidjani vit les Turcs amener contre sa ville leurs janissaires ; il les vainquit : le bey de Tittery essaya encore : vains efforts. Ah ! c'est que Tidjani avait touché la fibre du cœur de l'Arabe; il avait gagné à sa cause de nombreux partisans.

Il est certain, en effet, que ce fut autant par la haine qu'il portait aux Turcs que par ses talents et sa réputation que son ordre se répandit avec une telle rapidité qu'il vit lui-même ses

missionnaires pénétrer jusque dans le Sénégal et le Soudan. Il ne prêchait pas cependant ouvertement la rébellion, et, ainsi que nous l'avons dit, il avait rejeté le principe de Chadeli : obéis à ton Cheikh avant d'obéir au souverain temporel. Aussi fut-il accueilli avec empressement par le sultan de Fez, Mouley-Sliman, quand il dut abandonner sa patrie pour fuir devant les Tedjedjena. Cet empereur, en effet, voulait réparer les maux causés par les guerres civiles qui avaient fondu sur son empire ; il compta sur ce nouvel élément et se l'attacha, comme il avait fait des Taibya.

Cependant il ne nous semble pas que Tidjani ait eu plus de respect qu'un autre fondateur d'ordre pour l'autorité légitime. Le fait que nous venons de citer en est la preuve, et les actes en font foi : Pourquoi n'a-t-il pas obéi au gouvernement légitime de la Sublime-Porte, exercé depuis près de deux siècles en Algérie quand il jeta les fondements de son ordre. C'est que Tidjani est Arabe, et que le gouvernement est turc : la vision qu'il a eue est une de ces visions qui viennent juste à point pour satisfaire la conscience et la décharger des derniers scrupules qu'elle pourrait avoir. Il en a été de cet homme comme de tous les grands maîtres de n'importe quel ordre musulman : ils ont agi diversement selon les circonstances. Ces mêmes Tidjanya, qui avaient été si insolents envers les Turcs et si arrogants, se sont faits humbles et petits envers nous qui avions à notre disposition des fusils et des canons. Quand Mohammed Sr'ir répondait si insolemment à l'émir, c'est qu'il se croyait invincible derrière ses murailles qui

avaient arrêté les beys d'Alger, d'Oran et de Tittery; peut-être croyait-il pouvoir, après avoir vaincu l'émir, se mettre lui-même à la tête de ses Khouan et prêcher le Djihad.

Ce qui caractérise les grands-maîtres des Tidjanya c'est la ruse, la politique, et la clairvoyance : jamais nous n'avons eu à combattre l'ordre entier, parce que Mohammed Sr'ir avait vu que l'émir serait vaincu dans sa lutte contre nous. Il savait bien que les Arabes n'étaient pas prêts pour engager avec nous un duel à mort, et reconstituer le royaume arabe. Il transmit cette politique à ses successeurs. Mais ne croyons jamais que cette conduite lui ait été dictée par son amour pour la France, nous serions dans une erreur très grave.

Quand le derqaoui El-Hadj-Moussa voulut soulever la population de Laghouat et l'appeler à la guerre, le Moqaddem des Tidjanya, Amedh-ben-Salem, auquel il avait demandé son appui auprès de ses Khouan, lui répondit ces mots : « Nous sommes Tidjanya : mon père m'a appelé de ce nom, et j'ai avalé dès ma naissance les dattes machées par Tidjani comme faisait le prophète Mohammed (que Dieu répande sur lui ses bénédictions) aux enfants de Médine. Puisque tu prêches la guerre sainte, je veux te traiter avec bienveillance, et je n'empêcherai aucun de ceux qui suivent la voie de Tidjani, de te suivre dans la guerre contre les Infidèles. » Cette réponse déconcerta le derqaoui ; il croyait obtenir un secours efficace, et voilà que le chef lui répondait poliment par un refus. Il recruta cependant quelques Tidjanya, et s'avança vers le Tell.

Cette réponse du Moqaddem de Laghouat

nous semble résumer parfaitement l'esprit de cet ordre, c'est comme s'il lui avait dit : « Dans cette entreprise, tu auras bien probablement le dessous, je ne puis m'engager avec toi dans cette aventure, les intérêts de mon ordre me l'ordonnent. Cependant, je ne puis t'empêcher de recruter des individus pour faire la guerre sainte. Combats les infidèles, et que Dieu te soit en aide; compte sur nous si tu es vainqueur. » Avec une telle réponse, quelle sécurité peut-on avoir vis-à-vis de cet ordre. Il ne veut pas engager la guerre sainte et lever l'étendard contre nous. Le danger est, à notre avis, dans une telle conduite ; ils semblent avoir pour but de nous bercer de leurs intentions pacifiques et de nous faire croire que nous trouverons en eux, sinon des alliés, au moins des indifférents qui accepteront notre autorité parce que Dieu a voulu que nous nous implantions en Algérie. Croit-on, en effet, que ce soit par amour pour nous, que Si-Mohammed-Sr'ir obtint la célèbre fetoua dont nous avons parlé ? Nullement, deux motifs le dirigèrent : sa haine contre l'émir, et le désir de se venger, et enfin sa politique, cette politique astucieuse qui fait sacrifier les principes aux circonstances. Comment, en effet, expliquer qu'un grand-maître de cet ordre dont le fondateur avait tant parlé contre la dîme perçue par un gouvernement musulman, avait même fait intervenir dans cette affaire le prophète Mohammed, consente à recevoir dans ses murs des Français, et à payer un tribut ? Nous ne pouvons l'expliquer autrement que par cette politique cauteleuse qui varie, selon les circonstances, ses moyens d'attaque et de défense

Supposons pour un moment que, au lieu de Mohammed-el-Aïd, le grand-maître de l'ordre eût été en 1869 soit Ryan, soit Si-Ahmed : supposons que son autorité se fût étendue non seulement sur les affiliés d'Aïn-Madhi et des environs, mais sur l'ordre tout entier, et qu'au lieu des cinq cents fusils fournis par les Tidjanya aux Cheikkya nous eussions eu à combattre toute la multitude des affiliés ; qu'auraient pu faire ces quelques braves que commandait de Sonis : « Demain, lui disaient les goum restés fidèles, comme pour l'encourager et lui montrer tout leur attachement, demain nous mourrons à côté de toi ». Et cependant de Sonis n'avait à combattre que les Cheikkya. Aux yeux donc des Arabes eux-mêmes, la défaite était certaine, et notre limite reculait, du coup, de plus de 80 lieues, jusqu'à Djelfa ou bien Boghar.

Ce qu'il y a aussi de certain, c'est que c'est l'un des ordres que nous avons eu le moins à combattre et qui nous a fait le moins de mal. A nos yeux, cet ordre est plutôt commerçant : au lieu de vouloir diriger depuis 1830 l'opinion musulmane contre nous, comme il l'avait fait contre les Turcs, il s'est tourné vers les spéculations lucratives et le négoce. De nombreuses caravanes, partant d'Aïn-Madhi et de Temacinn, se dirigeaient vers le Soudan, et en retour des bienfaits qu'apportaient aux Soudanais les missionnaires de l'ordre, ceux-ci rapportaient dans le sud de l'Algérie de nombreuses richesses. Nous ne croyons pas qu'il y ait une seule loge dans le monde entier qui rapporte autant que la zaouia de Temacinn. D'après nos derniers renseignements, elle rapporterait à son propriétaire une

valeur de plus de 450.000 francs (quatre cent cinquante mille) par an. On voit que le budget dont dispose la franc-maçonnerie, 40.000.000 de francs par an environ, est, à notre avis, dépassé par le budget des sociétés secrètes musulmanes.

Cette attitude vis-à-vis de nous, ce trafic auquel se sont livrés les chefs pour s'enrichir ont déprécié cet ordre, et il est bien tombé de son ancienne prospérité. La cause de sa décadence montre bien l'état d'esprit dans lequel se trouvent les Musulmans algériens. Aussi longtemps que les Tidjanya ont combattu les pouvoirs publics, aussi longtemps leur ordre a été prospère ; mais, du jour où ils n'ont pas voulu user de leur influence et de leurs forces pour combattre l'Infidèle, les Musulmans ont peu à peu déserté leur ordre et se sont fait affilier aux Snoussya. Il est, en effet, digne de remarque que tous les voyageurs qui, depuis Duveyrier, ont voulu pénétrer dans le Sahara en se recommandant de l'autorité du marabout de Temacinn et d'Aïn-Madhi, ont presque tous échoué, et n'ont pu parvenir au but de leur voyage, quand ils ont pu en revenir en vie.

Pendant longtemps, en effet, les Tidjanya ont été tout-puissants dans le Sahara. Les Touaregs, les maîtres du désert, ceux qui ont massacré la colonne Flatters et nos missionnaires, étaient en grande partie, au dire de Largeau, affiliés à cette secte. Un de leurs chefs, El-Hadj-Othmann, « a fondé au pied du plateau de Tassili, une petite zaouia qu'il a nommée Temacininn ou Temassaninn, c'est-à-dire Petite Temacinn ». De nos jours encore, cet ordre compte de nombreux adhérents surtout chez les Saïd-Atba et les

Chaamba-Oulad-Smaïk ; les premiers fréquentent dans leur parcours Aïn-Madhi, les seconds s'affilient à Temacinn et à El-Alia. Nous ne voulons pas dire, certes, que leur influence en ce moment est nulle dans le Sahara, et que les Snoussya les ont supplantés partout : mais elle est bien déchue et le grand-maître actuel est loin de jouir de la grande influence de Mohammed Sr'ir. Quand le colonel Borgnis-Desbordes voulut se rendre à Ségou et au Fouta, il se fit octroyer par M. Tirman, alors gouverneur général, une lettre de recommandation dont nous extrairons quelques lignes capables d'intéresser et d'instruire nos lecteurs. Voici d'abord celle du grand-maître de Temacinn :

« Louange au Dieu unique ! Que Dieu répande ses grâces sur notre Seigneur et notre maître Mohammed ; sur sa famille et sur ses compagnons, et qu'il leur accorde le salut !

« Cachets (1) de Mohammed-es-Sr'ir-ben-el-Hadj-Ali-et-Tidjani et de Maammar-ben-el-Hadj-Ali-et-Tidjani.

« Louange à Dieu ! que sa majesté soit célébrée, que ses noms et ses attributs soient sanctifiés. »

Cette lettre est adressée à nos généreux amis, à leurs Illustres Seigneuries, le très considérable et l'excellent Sultan du Fouta et ceux qui l'en-

(1) Il ne faudrait pas croire que la place du cachet dans une lettre soit de peu d'importance aux yeux des Arabes : mettre son cachet en tête de la lettre, c'est dire que notre correspondant nous est inférieur : au contraire, le placer au bas de la lettre, c'est dire qu'on est inférieur à son correspondant ; enfin, le placer au verso de la feuille, c'est la marque du plus profond respect et d'une inaltérable amitié. Aussi, quand le grand-maitre de l'ordre écrit à ses Moqaddem ou à ses affiliés, fussent-ils souverains comme c'est ici le cas, il met le cachet en tête de la lettre.

tourent. (Il demande des nouvelles de sa santé.)

« Nous vous informons, et c'est là un avis sincère, que la personne qui vous remettra cette lettre, l'illustre et très élevé lieutenant-colonel Borgnis Desbordes, se rend dans vos parages poussé par le désir de connaître vos contrées et de s'occuper de ce qui a trait aux choses de votre royaume. Peut-être vous servira-t-il d'intermédiaire, dans l'avenir, pour créer des relations commerciales au sujet d'articles importants que vous ne connaissiez pas auparavant, d'objets précieux, vêtements et autres marchandises que vous obtiendrez à bas prix, contrairement à ce qui a lieu maintenant dans vos transactions avec ceux qui vous fréquentent et commercent avec vous. Nous ne vous écrivons qu'après avoir attentivement étudié tout ce qui le concerne, et nous être enquis du but qu'il poursuit. Nous avons la certitude que celui qui le protègera lui indiquera la voie à suivre et s'emploiera à lui faciliter sa tâche, sera récompensé dans ce monde et dans l'autre, aura droit à la reconnaissance des hommes éclairés et se créera auprès d'eux des titres de gloire.

« Vous n'ignorez pas, illustres seigneurs, *que les affaires commerciales sont désirées et recherchées, que les lois divines et humaines les permettent entre tous les peuples*, aussi bien dans les régions orientales de la terre que dans l'Occident et entre les sectateurs de toutes les doctrines.

« Vous ne vous laisserez pas abuser par ces détracteurs aveugles, ces perturbateurs supposés du démon, qui emploient la calomnie, cette arme que réprouvent toutes les religions, et viendront

vous dire : ces gens veulent ceci, désirent cela, ou vous tiendront des propos auxquels ne sauraient ajouter foi que des faibles d'esprit ou des créatures dénuées d'intelligence.

« ......Les personnages qui se rendent auprès de vous y vont sur l'ordre des principaux de leur pays et entreprennent leur voyage pour obéir à leurs chefs.

« Vous savez que leur peuple est l'un des plus grands qui aient existé au cours des siècles et l'une des plus considérables puissances connues ; que toutes les fois qu'ils ont entrepris quelque chose ils l'ont fait ostensiblement et de manière que chacun en pût être témoin, agissant avec courage, disposant de grandes richesses et d'une armée puissante et redoutable. *Vous nous comprenez, et des personnes de votre sagacité pénètrent le sens de nos paroles*. Si les choses se passent comme nous l'espérons, vous n'en retirerez que repos et tranquillité.

« Nous n'avons eu en vue en vous écrivant que de vous donner de bons conseils et de vous rendre la situation plus facile : *d'ouvrir des débouchés à votre commerce*, et de vous mettre à même de vous procurer des choses précieuses que vous n'auriez jamais vues et dont vous êtes encore à ignorer l'existence...... Ce 27 Moharem 1300 (8 décembre 1882). »

Deux fois, dans cette lettre, le grand-maître revient sur la question du commerce : nous les avons soulignées à dessein. Loin de nous la pensée de prétendre que cet ordre est uniquement fondé pour ce but, et il n'a rien de comparable, soit à la Compagnie des Indes, soit à la Compagnie que viennent de fonder, il y a quelques années,

les Anglais dans le Bas-Niger. Les chefs d'ordre voudraient accaparer le commerce du Sahara, et ils entassent, dans leur zaouia de Temacinn, trésors sur trésors. A quoi servira, un jour, cet argent? Ce ne sera pas, nous pouvons en être convaincus, pour la bonne cause; et, peut-être, sera-ce avec cet or que les Khouan nous combattront.

Il sera curieux de comparer la lettre que donna à ce même colonel, et dans le même but, Sid-Ahmed. Nous la trouvons encore dans Rinn et nous en donnerons quelques lignes qui nous feront bien voir le personnage :

« Louange au Dieu unique ! que Dieu répande ses grâces sur notre seigneur Mohammed et sur sa famille ! (Ici cachet de Sid-Ahmed : le serviteur de Dieu, Ahmed, fils de notre Maître, Mohammed-el-Tidjani.) O toi qui connais les secrets, souverain dispensateur des biens, de qui viennent tous les dons, pardonne-nous nos péchés. De la part de notre seigneur, de notre intermédiaire auprès de Dieu, Sid-Ahmed-ben-Mohammed-el-Tidjani, cheikh de la confrérie des Tidjanya, sanctuaire de la science, protecteur suprême, soutien des hommes de foi, guide de ceux qui savent.

« A tous nos amis, à ceux qui font partie de nous-mêmes ou qui se rattachent à notre personne, soit à nos amis qui habitent le territoire du Fouta, le salut!

« .....Je parle à tous ceux qui, grands ou petits, sans excepter personne, appartiennent à la Confrérie des Tidjanya.......................
Si vous voulez bien vous informer de ce qui nous concerne, *nous vous dirons que sous le gouvernement français nous jouissons de toutes les*

félicités d'une paix entière et durable. Nous en rendons grâces à Dieu.

« Nous n'avons à vous entretenir que de bien.

« L'un des principaux personnages de la France se rend avec sa suite dans votre pays. Son intention est seulement de parcourir votre contrée dans le but de nouer des relations commerciales avec vous.

« Je désire que vous facilitiez l'accomplissement de ses désirs, que vous ne l'entraviez en rien, que vous l'accompagniez en quelque lieu de votre pays qu'il dirige ses pas, et, enfin, que vous lui prêtiez votre concours en toute circonstance, sans jamais chercher à lui nuire en quoi que ce soit.

« Veuillez écouter nos paroles et vous conformer à nos recommandations.

« En effet, *le gouvernement français nous a fait beaucoup de bien*, et cela doit suffire pour que vous dirigiez votre conduite dans le sens que nous indiquons. »

Il est curieux de voir cet homme, que le gouvernement a par deux fois éloigné de sa patrie, vanter les bienfaits de ce gouvernement envers lui et son ordre. Deux fois, en effet, le gouvernement lui avait fourni gratis le loger et le couvert. Il avait au moins de la reconnaissance, pour un Arabe. — A nos yeux, cette lettre a une grande importance. Ahmed veut arriver à la grande maîtrise ; supplanté une fois, il voudrait, pour arriver à cette haute fonction, gagner les bonnes grâces du gouvernement.

Cependant, de nos jours, l'ordre est loin d'avoir gardé son importance ; il a été supplanté presque dans tout le Sahara par les Snoussya : nous n'en

voulons pour preuve que les deux échecs qu'a subis le colonel Flatters. La première fois qu'il s'était aventuré dans le désert, le colonel avait emmené avec lui un Moqaddem des Tidjanya. Si nous en croyons Brosselard, qui faisait partie de cette expédition quand le colonel donna l'ordre du retour, il agit avec la plus grande prudence. Vingt-quatre heures encore et la colonne subissait le désastre que lui infligèrent la seconde fois les Touareg. Tout le long de leur route, ils avaient été l'objet d'une étroite surveillance. « La veille, dit Brosselard (page 127), nous avions trouvé, dans le voisinage du camp, deux méharis complètement harnachés, qui paissaient en liberté, sans entraves et sans gardiens. Cette circonstance, assez singulière, ne pouvait que nous confirmer dans une pensée que nous avions conçue et que la connaissance du caractère arabe rendait très admissible : que, sans nous en apercevoir, sans en avoir la preuve, sans qu'aucune trace vînt éveiller notre attention et justifier nos soupçons, nous devions être, de la part des Touareg, l'objet d'une surveillance étroite et perpétuelle : nous nous sentions épiés et suivis sans qu'aucune circonstance eût encore trahi le secret de l'espionnage dont nous étions l'objet. »

Pour comprendre toutes les difficultés que le colonel dut vaincre, il faut lire le récit de ses deux expéditions dont la seconde fut suivie d'un des plus épouvantables drames que nous connaissions et qui, dans notre siècle, ne peut être comparé qu'au naufrage du banc d'Arguin. Les chefs des Touareg ne répondaient pas aux lettres que le colonel envoyait : Hadj-Ikhenou-

khen, seul véritable chef des Azdjer, semblait ne pas exister et faisait attendre le colonel : « Pourquoi ne répondait-il pas ? D'où venait son hésitation ? Quelle était la cause de ses retards ? Hadj-Ikhenoukhen obéissait évidemment à d'autres préoccupations que les chefs inférieurs auxquels jusqu'alors nous avions eu affaire. » (BROSSELARD, page 164.)

A notre avis, la vraie cause du retard était que Hadj-Ikhenoukhen n'avait pas encore reçu des ordres des chefs des sociétés secrètes, probablement de Djegboub. La rapidité vraiment étonnante, comme le fait remarquer Brosselard, avec laquelle le colonel avait dirigé son expédition et avait franchi la distance de Touggourt au lac Menghough, les avait surpris et ne leur avait pas permis de prendre un parti. Les Chambaa eux-mêmes, dont beaucoup sont initiés aux Tidjanya, « commençaient à dire très haut que tout était perdu et que nous allions devenir la proie des Touareg, et, dans l'attente d'une catastrophe, cherchaient déjà, en politiques habiles mais peu scrupuleux, à faire alliance avec nos futurs vainqueurs. Je ne puis affirmer qu'ils en étaient arrivés à traiter de leur trahison, et à marchander le prix de leur défection, mais il est certain qu'ils prenaient leurs précautions pour être appelés au partage de nos dépouilles ». (*Id.*, page 168.)

Et que faisait, pendant ce temps, Abd-el-Kader-ben-Mrad, Moqaddem des Tidjanya, qui avait accompagné l'expédition ? De quelle utilité lui fut-il ? « L'accueil que nous avions reçu du chef des Tidjani, l'appui qu'il nous offrait, les marques de considération et de sympathie dont il nous

avait entouré, parurent à tous le présage d'un heureux voyage.

« C'est qu'en effet l'assistance de Si-Moammar (1) n'était point à dédaigner. Du fond de la zaouia, les Marabouts de Temacinn exercent, grâce au caractère sacré dont ils sont revêtus, une influence immense, propagée et consolidée chaque jour par les émissaires qui parcourent le Sahara et le Soudan, et qui ont su, du moins c'était l'opinion du colonel Flatters, affilier à la secte des Tidjani jusqu'aux peuplades riveraines du Niger. » (Pages 23-24.)

Il nous semble que ceux qui ont voulu explorer le Sahara n'ont pas compté assez avec les sociétés secrètes. Largeau, Soleillet, Flatters, etc., n'ont demandé que l'appui du Marabout de Tamelhalt ou d'Aïn-Madhi, alors que Duveyrier lui-même, dès 1860, constatait la profonde déchéance de cet ordre, au profit des Snoussya. Le colonel Flatters devait en faire une terrible expérience. Nous ne voulons pas ici raconter tout au long la deuxième expédition suivie du massacre de Flatters et de quelques-uns de ses compagnons. Nous ne voulons pas apprécier sa conduite, ni l'accuser soit d'imprévoyance, soit d'une trop grande confiance, quand il abandonna sa colonne et se dirigea seul avec

(1) Nous craignons toujours que nos lecteurs ne s'embrouillent au milieu de tous ces noms : Si-Moammar n'était pas le grand maître des Tidjanya, il était frère du grand maître Mohammed-es-Sr'ir-ben-el-Hadj-Ali. Celui-ci avait la direction générale de l'ordre, tandis qu'il avait laissé à son frère Si-Moammar la direction de la principale zaouia de l'ordre. Nous verrons les deux fils du grand Snoussi agir de même Dans l'Eglise catholique, nous ne trouvons qu'un fait qui puisse faire comprendre cette situation à nos lecteurs ; Léon XIII, Pape de tous les catholiques, a cependant, pour gouverner l'Eglise de Rome, le cardinal Parocchi ; il en est de même dans le cas présent.

trois ou quatre compagnons, vers le puits, malgré les supplications de ses guides lui assurant qu'il était trahi. Ce fut son guide principal, Sr'ir-ben Cheikh, qui le fit tomber dans cet odieux guet-apens. C'est ce même Sr'ir qui avait été chargé de porter les lettres du colonel au Hadj-Ikharkharen, dans la première expédition. Heureux ceux qui succombèrent aux environs du puits ! Ils ne connurent rien des horreurs du retour. Toute la responsabilité incombait au lieutenant de Dianous. Après des fatigues inouïes, sentant combien sa responsabilité était grande, souffrant de la faim et de la soif, il perdit la raison, et on fut obligé de le désarmer. Ce fut lui qui envoya en parlementaire Abd-el-Kader-ben-Amida, Moqaddem des Tidjanya ; les Touareg, qui en grand nombre avaient reçu le diker des Tidjanya, eussent dû respecter ce malheureux qui était leur chef spirituel : ils le massacrèrent traîtreusement, car l'influence des Tidjanya était presque nulle chez eux et avait été remplacée par celle des Snoussya : en vain le malheureux se recommanda de la protection du saint d'Aïn-Madhi : ce fut une raison de plus pour les sbires de Djegboub.

Nous est-il permis maintenant de nous demander quelle fut la cause d'un si épouvantable désastre. Quelques-uns ont pensé que le massacre était décidé avant même le départ de la colonne d'Ouargla : cependant il semble, aujourd'hui, certain que le plan fut prémédité chez les Hoggar, justement par ceux mêmes chez lesquels le colonel voulait passer pour aller au Soudan, ne voulant pas cette fois s'exposer à un refus de la part des Azdjer : ce serait le chef des Hoggar

lui-même qui aurait conçu le plan, et ce qu'il y a de plus barbare dans tout cela c'est de voir ce même chef répondre favorablement à la lettre envoyée par le colonel, et lui offrant le libre passage sur son pays. Quel avait été le mobile de ce crime? était-ce la cupidité? Il paraît presque certain aujourd'hui « que ce complot n'avait pas eu pour mobile la cupidité ; mais que le fanatisme religieux (et nous ajoutons l'intolérance des sociétés musulmanes) et la crainte assez fondée, il faut bien le reconnaître, que les projets dont l'envoi de la mission était l'indice ne dussent s'accomplir aux dépens de leur indépendance, avaient déterminé les Touareg à attirer dans un piège le colonel Flatters et ses compagnons et à les exterminer ». (Brosselard, pages 217-218.)

Certes, cette catastrophe servira à l'instruction des futurs explorateurs; mais nous, nous en tirerons cette conclusion ; c'est que l'influence des Tidjanya a bien décru et doit être à peu près nulle, puisque cette expédition qui allait sous son patronage n'a pas pu arriver à ses fins, puisque surtout un Moqaddem de cet ordre est mis à mort par les Touareg, malgré son caractère sacré. Elle a bien grandi, au contraire, l'influence des Snoussya !

Quel secours pourrait nous fournir un ordre qui ne peut même pas défendre ses affiliés du poignard des Snoussya? Nous regrettons ici encore de devoir nous séparer de Rinn et de le combattre. « Il y avait là, pour nous, si nous l'eussions voulu, le noyau d'une véritable église musulmane, algérienne, dont les membres eussent été, pour notre gouvernement, des auxi-

liaires aussi dévoués et aussi sûrs que le sont les Taibya pour le gouvernement marocain. Pour arriver à ce résultat, nous n'aurions eu qu'à faire au chef de l'ordre une situation ostensiblement supérieure à celle de nos plus grands Khalifas et Bach-Agha. Aux yeux de nos sujets indigènes, comme aux yeux du monde musulman, cela eût été parfait, et nous aurions pu tirer parti du concours et de l'influence du chef d'un grand ordre religieux. Ainsi mis en relief, ce personnage, officiellement reconnu par nous comme le véritable chef de la religion musulmane en Algérie, comme notre « Cheikh El-Islam », aurait pu être opposé avec succès aux Cheikh El-Islam de Stamboul, de La Mecque et des autres pays musulmans.

« Au lieu de cela, dominés par les préjugés de notre passé catholique, ou emportés par les intolérances maladroites (*sic*), de soi-disant libres-penseurs, nous nous sommes, le plus souvent, bornés à une bienveillance banale qui n'a eu d'autre effet que de déconsidérer les Tidjanya vis-à-vis des fanatiques. Et, pendant ce temps, grandissaient dans l'ombre les ordres rivaux qui puisent leurs aspirations chez les étrangers, comme les Snoussya, Taibya, Kheloualya, Madanya et autres, sur lesquels notre action ne saurait être efficace. » (Page 450.)

Nous doutons que ce soit M. Rinn qui ait écrit ces quelques lignes, où les sophismes et les contradictions abondent. Qu'il était plus heureux et mieux inspiré le jour où il écrivait qu'une telle protection n'est pas possible et n'est pas digne de la France, et cela dans le même ouvrage, page 518. Et pour montrer la contradiction où il

tombe, prenons, à la page 449, le paragraphe où il parle du développement de cet ordre :

« Cette attitude des Tidjanya vis-à-vis des « émirs et tyrans musulmans » turcs ou arabes, (Rinn venait de citer la vision de Tidjani où Mohammed condamne le paiement de la zekkat, ne contribua pas peu alors à grandir leur popularité dans le nord de l'Afrique, et à leur attirer de nombreux adhérents. Mais, par contre, leur ligne de conduite, toujours si réservée et si correcte vis-à-vis de l'autorité française, semble avoir porté un coup fatal à leur influence et a arrêté net le développement de cet ordre. » (Page 449.)

Est-ce la même main qui tenait la même plume pour commencer aussitôt le paragraphe dont nous avons donné quelques extraits? Comment? le gouvernement français ne les a pas favorisés, seuls ils ont gardé envers nous une attitude correcte et ont même consenti à nous payer tribut sans aucune opposition, et ils ont perdu leur influence qu'ils auraient conservée et même accrue si nous les avions protégés? Les Musulmans auraient respecté ce Cheikh El-Islam qui aurait reçu de l'argent de l'Infidèle! N'avons-nous pas dit déjà que les Musulmans ne peuvent pas admettre qu'un Marabout reçoive de l'argent pour ses fonctions sacrées! Allons donc Le jour même où les Tidjanya seraient devenus nos protégés officiels, leur ruine eût été encore plus prompte.

Nous pousserons plus loin la question, et nous demanderons à Rinn s'il était possible de s'attacher les Tidjanya? Evidemment non : il y a et il y aura toujours antipathie entre le Chré-

tien et le Musulman, et tout homme de sens, qui n'est pas aveuglé par les préjugés de l'impiété doit avouer qu'il n'y a qu'un seul moyen de nous assimiler les Musulmans, c'est de les convertir au catholicisme. Nous y reviendrons dans le dernier chapitre. Malgré leur tolérance, en effet, nous savons ce que nous devons penser de leur respect pour les gouvernements ; si leur chef a montré tant d'hostilité et de haine contre les Turcs et Abd-el-Kader qui étaient Musulmans, que sera-ce contre nous ? Qu'on se souvienne de la réponse que fit le Moqaddem de Laghouat au Derkaoui el-Hadj Moussa qui voulait recruter parmi les Tidjanya des soldats pour nous combattre.

De l'aveu de tous ceux qui ont voulu étudier la question de près, les *Tidjanya ont perdu de leur influence parce qu'ils ont voulu ne pas se montrer hostiles à notre gouvernement*. Ils ont calculé les chances de la victoire, et ils ont vu que nous triompherions. Au lieu de s'unir à Abd-el-Kader, Mohammed-Sr'ir, pour se venger des Hachem qui avaient assassiné son frère, les laissa à leurs seules ressources ; s'ils trouvèrent assez de puissants amis pour tramer la perte de l'émir, il n'en est pas moins vrai que les chefs d'ordre, et en particulier les Snoussya, n'eurent plus que du mépris pour eux ; nous avons vu qu'à La Mecque, seul Snoussi s'opposa à la fetoua, et ne voulut pas que les Musulmans déposassent les armes. Les Tidjanya triomphèrent, mais ce fut leur dernière victoire ; Snoussi allait leur porter des coups plus terribles que ceux de l'émir, et dont ils ne se relèveraient pas.

CHAPITRE VI.

Les Khelouatya et les Rahmanya.

Nous associons ces deux noms parce que les Rahmanya se donnent comme les continuateurs des Khelouatya. Il y a cependant entre les deux ordres une grande différence : le premier, en effet, semble ne devoir s'occuper que de la sanctification des âmes, de les conduire dans les sentiers du mysticisme, d'extase en extase, et de leur faire goûter le bonheur le plus doux. Les Khelouatya, en effet, portent bien leur nom que nous pourrions traduire par *solitaires ;* ils font profession de vivre constamment loin du monde, de mépriser les biens de cette terre pour ne rechercher que ceux de l'autre vie. Les seconds, au contraire, semblent être un ordre essentiellement militant ; sans doute, nous trouverons dans ces doctrines ces aspirations vers le mysticisme le plus absolu, ce mépris des biens de la terre et tant d'autres choses prêchées par les fondateurs imbus des doctrines du soufisme ; mais, dans la pratique, ils ne seront pas si détachés des biens de la terre, et nous les verrons sortir de leurs zaouias pour paraître sur le champ de bataille. A notre avis, les Rahmanya qui, eux aussi, veulent se rattacher à la grande famille de Chadeli, sont avec les Snoussya ceux que nous avons le plus à craindre. Ils mettent bien en pratique leurs

doctrines, et sont plus conséquents que les Qadrya et les Chadelya purs. Disons seulement quelques mots de l'ordre dont ils se donnent comme les continuateurs ; nous avons hâte d'arriver à eux pour faire apprécier l'œuvre néfaste des ordres musulmans et les entraves qu'ils ont apportées à la civilisation.

Ce fut au commencement du IXe siècle de l'hégire, vers l'an 1400 de J.-C., que furent fondés les Khelouatya. Ce serait l'ascète Ibrahim-ez-Zahid-el-Kilani, grand savant, grand théologien et grand commentateur, qui aurait fondé cet ordre ; mais ce fut son disciple Mohammed-el-Khelouati qui, en prenant la direction de l'ordre, lui donna son nom. Enfin, en Turquie, le vrai fondateur est, dit-on, Omar-el-Khelouati qui aurait vécu au IXe siècle de l'hégire ; c'est cette date que nous avons prise pour fixer l'année de la fondation de l'ordre, à la suite de Rinn. Omar passait souvent des semaines entières dans la retraite ; là, plongé dans la plus grande contemplation, passant ses jours dans le jeûne le plus rigoureux, et répandant devant Dieu ses plus ferventes et nombreuses prières, il eut une vision. Il avait terminé les longs exercices de sa retraite quand une voix se fit entendre : Omar, Omar. — Me voici, répondit l'ascète. — Pourquoi m'abandonnes-tu pour rentrer dans le monde? consacre tes jours dans la retraite à prier Dieu et à goûter les douces joies de l'extase. A partir de ce jour, il ne voulut plus abandonner cette retraite où il avait été retenu par un ordre du ciel, et, franchissant avec la plus grande facilité et à pieds joints tous les degrés de l'extase, il jouit bientôt des plus grandes faveurs. Désormais cet

état n'eut plus de secrets pour lui, et il put tracer d'une manière définitive les moyens à prendre pour y parvenir.

Avec l'ordre persan des Nakechibendya, celui des Khelouatya est l'ordre où l'extase est le plus en honneur; leurs fondateurs ont su la réduire à une œuvre d'art, et dans leur société on devient extatique comme dans nos universités on devient docteur. Toute la difficulté est dans le vouloir; une fois qu'on a pu bien se pénétrer de ce désir, que ce désir est devenu comme l'idée fixe qu'on poursuit, comme le but unique de la vie, alors il n'y a qu'à entrer de plein pied dans le sentier qu'a tracé le maître pour arriver sûrement à atteindre l'objet de tous les désirs. C'est à ces ordres que nous avons emprunté la théorie de l'extase : nos lecteurs ont pu juger avec quelle facilité on peut arriver à être en rapport avec les démons. C'est à eux encore que nous avons emprunté l'interprétation des songes rapportée plus haut. Comme on peut s'en convaincre, cet ordre semble avoir eu pour mission de déterminer les règles de l'extase, d'enseigner les moyens les plus efficaces pour y arriver, et d'établir en code ce que déjà tous les affiliés pratiquaient. Le fondateur pouvait parler d'expérience, ayant passé toute sa vie dans la retraite et le silence, où il avait reçu bien souvent la visite de l'ange des ténèbres. Les Rahmanya ont voulu mettre en pratique ce que Omar el Khelouati avait enseigné; nous allons les voir à l'œuvre.

Ce fut sur une terre qui un jour devait devenir française, et dont les habitants ne s'étaient jamais courbés devant l'étranger, que le fonda-

teur des Rahmanya vint au monde. Il est peu de saints qui, en Algérie, aient la réputation de Abd-er-Rahman-bou-Qobrein, et auprès des Arabes d'Alger il est aussi puissant que le grand El-Djilani, tandis que, pour les Kabyles du Djurdjura, l'Islam, que dis-je, l'univers entier n'a jamais produit un homme de la taille de Bou-Qobrein. Pour cette petite tribu des Beni-Ismaïl qui lui a donné le jour, ce n'est pas un homme, ce n'est pas un saint, c'est plus qu'un dieu, et peu s'en est fallu que, dans sa puissance, il n'ait un jour détrôné Allah. Dépouillée des légendes qui entourent sa vie depuis le berceau, jusqu'à la tombe, inclusivement, l'existence d'Abd-er-Rahman n'offre rien que nous n'ayions trouvé dans la vie des autres fondateurs d'ordre.

Il prétendait appartenir à une famille Chérifienne qui, venue du Maroc, se serait établie dans la Kabylie. Après avoir étudié à Alger, il fit le pèlerinage de La Mecque (1152 de l'hégire, 1740 de J.-C.). A son retour, il s'arrêta à cette fameuse zaouia d'El-Ahzar que nos lecteurs connaissent et où Léon Roches, grâce à l'appui des Moqaddem Tidjanya et aussi grâce à l'appui de quelques métaux, obtint la célèbre fetoua qui fut comme la condamnation d'Abd-el-Kader. Ce fut là qu'il compléta son éducation et acquit la science qui un jour devait le faire passer pour un homme supérieur auprès de ses compatriotes ignorants. Devenu alors l'ami et le disciple de prédilection de Mohammed-ben-Salem-el-Hafnaoui, grand maître des Khelouatya, il se fit affilier à cet ordre : plein de vénération pour ce maître qui le dirigea dans la voie de la perfection, il sut rompre près de lui

son cœur et son esprit à la règle qu'il lui imposait, et jamais le Cheikh des Khelouatya n'avait vu un disciple aussi intelligent ni aussi soumis. Prenant à la lettre toutes les recommandations du fondateur, il découvrait à son maître toutes ses pensées, et se plaçait entre ses mains comme le cadavre entre les mains du laveur. Celui-ci, fier d'un tel disciple, appréciant à leur juste valeur toutes ses admirables qualités tant de l'intelligence que de la volonté, admirant surtout son obéissance à la règle établie, et son zèle pour sa sanctification, jugeant qu'il avait enfin acquis le degré de sainteté nécessaire pour être un bon Soufi, le chargea de plusieurs missions importantes dans l'Inde, la Perse et l'Afrique centrale. Ce fut dans le Soudan qu'il séjourna le plus longtemps et qu'il fit le plus grand nombre de prosélytes.

Depuis plus d'un quart de siècle, Abd-er-Rahman n'avait pas revu sa patrie; il avait répandu, des bords de l'Euphrate aux rives du Tchad, la bonne nouvelle : il voulut aussi faire bénéficier de ses lumières sa petite tribu.

La tribu des Aït-Ismaïl (en arabe : Beni-Ismaïl) faisait partie de l'ancienne confédération des Guechtoulas. Elle est située sur les premiers contreforts du Djurdjura et son territoire s'étend de la plaine de Boghni jusqu'à celle de Bouira, en traversant le Djurdjura à Tizi-Oujaboub. Sa population est d'environ 3.000 habitants.

Cette tribu, la plus populeuse de la confédération des Igouchdal, était aussi le point de départ et de ralliement de toutes les guerres intestines qui déchiraient la Kabylie avant l'occupation française. Aussi, en 1871, n'avait-elle pas oublié

son ancienne influence, et nous la voyons, provoquant l'insurrection dans le cercle de l'administration de Dra-el-Mizan, se mettre à la tête des révoltés.

Avant de faire connaître l'œuvre d'Abd-er-Rahman en Kabylie, qu'on nous permette de donner un petit aperçu historique sur cette tribu au milieu de laquelle se trouve l'un des tombeaux du saint et la zaouïa-mère de l'ordre.

La tribu des Beni-Ismaïl est certainement la plus importante des huit tribus qui formaient l'ancienne confédération des Guechtoulas qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire de la Kabylie. D'après Ibn-Khaldoun, l'historien des Berbères, les Guechtoulas devraient être classés dans les Zouaouas (1) qui à leur tour, ne seraient qu'une branche des Kélamas. Son histoire est remplie de faits remarquables. Ce serait cette confédération qui aurait levé l'étendard de la révolte l'an 17 de J.-C., et aurait suivi Tacfarinas, révolte qui s'étendit jusqu'au mont Ferratus, aujourd'hui montagne des Zouaouas. Nouvelle révolte en 261 et en 297, cette dernière fut réprimée par Maximien Hercule. Plus tard, en 372, à la voix de Firmus, les Zouaouas se révoltèrent et tinrent pendant longtemps les aigles romaines en échec.

Depuis cette époque, nous ne les voyons guère prendre les armes; retirés dans leurs montagnes, ils voient passer dans leurs vallées comme un torrent impétueux les Vandales, mais leur influence fut nulle ou à peu près sur ces rudes

(1) Ce furent, dit-on, des individus de cette confédération guerrière qui formèrent le premier régiment de nos zouaves.

montagnards. Soumis par les Musulmans, ils embrassent plus ou moins volontairement leur religion, et se soumettent au joug que leur impose le vainqueur. Au milieu de l'anarchie qui désola l'Afrique pendant plus de quatre siècles, où les dynasties se succédèrent si rapidement, où les royaumes s'effondrèrent aussi vite qu'ils avaient été fondés, leur alliance fut recherchée des potentats du jour, à cause de leur courage proverbial, et de leur fidélité très grande. Ils profitèrent de cette situation pour garder une quasi indépendance, étant plutôt les alliés que les sujets de ces rois éphémères. Rien de bien important ne vint signaler cette époque. Les tribus Berbères, retranchées dans leurs montagnes, conservèrent leurs coutumes et leurs traditions : longtemps encore parmi elles on compta des chrétiens, et nous savons qu'au XIe siècle il y avait encore des adorateurs de Jésus-Christ à la cour du roi de Bougie.

Les Turcs vinrent mettre fin à ces troubles, et imposer leur domination : jamais le gouvernement de l'Odjak n'exerça sur ces tribus une autorité bien effective : tout ce qu'il voulait, c'était que les tribus du Djurdjura payassent un impôt chaque année en signe de soumission, moyennant quoi elles pouvaient se gouverner elles-mêmes. Quand une année les tribus refusaient de payer le tribut, les janissaires de l'Odjak partaient l'année d'après, surprenaient ces populations, leur faisaient payer le double, et retournaient dans leurs cantonnements. On montre encore, à Biskra, le fort où venaient s'établir les soldats turcs dans ces circonstances, et d'où ils bombardaient la ville, quand les malheureux habitants

ne consentaient pas vite à rentrer dans l'ordre et à payer l'impôt demandé. On fit de même en Kabylie. Au XVIIIe siècle, les Turcs, voyant que les Guechtoulas n'avaient plus le dos aussi souple et commençaient à relever la tête, jugèrent prudent de construire un fort dans la plaine de Boghni, pour les tenir en respect et s'y établir quand les Kabyles refuseraient de payer tribut. Ce fort était gardé par une colonie nègre.

A cette époque, un Caïd turc résidant à Bordj-Sebaou, ayant sous son autorité le Caïd de Boghni, administrait, pour le sultan de Stamboul, cette contrée plus ou moins soumise. Quand il fallait percevoir l'impôt, il fallait toujours recourir à la force. Tout propriétaire devait payer un impôt annuel : mais cet impôt, d'une mouzouna par charrue, n'était perçu que sur les Kabyles qui ayant des propriétés dans la plaine devaient abandonner leur nid d'aigle, pour les cultiver et prendre la récolte sous peine de voir tomber entre les mains des Turcs et leur récolte et leurs biens.

Tel était l'état de la Kabylie et en particulier de la confédération des Guechtoulas quand naquit le grand Marabout dont nous avons déjà dit quelques mots. Il voulait donner à sa tribu la suprématie sur toutes les petites républiques du Djurdjura, et ajouter à l'influence politique l'influence religieuse, qui tient le premier rang dans l'Islam. Aussitôt qu'il fut de retour aux Beni-Ismaïl, il prêcha les doctrines des Khelouatya, avec le plus grand succès. Bientôt tout le monde accourut à lui, et les Marabouts du lieu virent leurs mosquées délaissées. Ce qui les toucha le plus, disons-le, ce n'était pas de voir les habitants

les abandonner, mais les aumônes n'étaient plus aussi abondantes, et le moment n'était pas loin où ils seraient réduits à la misère. Le zèle de leur propre maison les enflamma, et ils suscitèrent des difficultés au nouveau prophète. Leurs tracasseries ne servirent qu'à accroître sa popularité, et bientôt il se vit à la tête d'un grand nombre d'affiliés qui venaient surtout attirés par la réputation de sa baraka, ou puissance auprès de Dieu.

Quand il eut fait taire les Marabouts jaloux de son influence, et qu'il eut gagné à ses doctrines la presque totalité de ses compatriotes, il chercha un théâtre plus digne de son talent et de sa réputation. Il alla s'établir à Alger, où déjà l'avait précédé la renommée de ses vertus et de ses miracles. Mais il n'eut pas plus tôt paru dans la chaire où il devait enseigner ses doctrines que les Euléma et Marabouts d'Alger, le muphti en tête, convoquèrent un medjelés afin d'obtenir une fetoua contre lui. Le derviche Kabyle dut venir se justifier devant ses juges qui en même temps se faisaient ses accusateurs, et il dut prouver devant eux la véracité de ses extases et de ses visions. El-Hadj-Ali-ben-Amine, qui était alors grand muphti d'Alger, présidait lui-même le tribunal. Il comptait moins sur ses connaissances théologiques pour confirmer le brillant professeur Kabyle, et l'accuser d'imposture et d'erreur, que sur l'appui du gouvernement qui devait voir d'un bien mauvais œil les Kabyles du Djurdjura, des bords du Sebaou et de l'Isser se grouper autour d'un seul homme et former un ordre redoutable.

Les Kabyles connurent la triste situation dans

laquelle se trouvait leur Marabout vénéré. Ils savaient bien que, être traduit devant un tribunal turc, était l'équivalent d'une condamnation à mort. Aussitôt ils se levèrent tous comme un seul homme et vinrent au secours de leur compatriote. Devant cette levée de boucliers, de crainte de mécontenter les populations kabyles et d'attirer une guerre aux Turcs, le medjelés réuni contre Abd-er-Rahman reconnut son orthodoxie dans une fetoua. C'était un nouvel échec pour l'influence turque, et, certes, non de la moindre importance.

Abd-er-Rahman jugea pourtant que la situation n'était pas sûre pour sa vie ; à Alger, il était au milieu de ses ennemis qui pourraient bien le faire disparaître en cachette et obtenir ainsi le résultat qu'ils avaient en vain attendu du medjelés. Il jugea prudent de se retirer dans sa tribu, où il mourut dix mois après son retour, après avoir désigné comme son successeur à la grande maîtrise de l'ordre Sid-Ali-ben-Aïssa-el-Megherbi.

Dieu, qui avait manifesté sa puissance par de nombreux miracles pendant sa vie, opéra un grand prodige après sa mort. Nous allons le rapporter, non pas, certes, que le fait ait eu lieu, évidemment il y a eu supercherie, mais pour montrer quelle est la crédulité des Arabes aux prodiges, et combien peu de foi nous devons ajouter aux prétendus miracles qu'ils nous racontent quand ils ne sont pas affirmés soit par des hommes ayant vu ou entendu s'ils ne sont pas témoins oculaires, soit par des hommes sérieux et se conduisant plus selon leur raison que selon leur imagination.

Nous avons déjà écrit plusieurs fois le surnom d'Abd-er-Rahman sans l'avoir expliqué : Bou-Qobrein, mots qui signifient littéralement père ou possesseur de deux tombeaux. Il était à peine descendu dans la tombe que son tombeau devint le centre d'un grand pèlerinage. Celui qui pendant sa vie avait porté ombrage aux Turcs, les offusqua encore de sa gloire après sa mort. Ils craignirent que le tombeau du grand derviche ne devînt le centre de l'opposition au gouvernement et un lieu de ralliement pour les ennemis du pouvoir. Ils résolurent donc d'enlever le cadavre et de le porter à Alger même où il serait enterré dans une belle kouba et entouré d'honneurs. Aussitôt que le projet fut conçu, on résolut de le mettre à exécution. Ils choisirent à cet effet quelques Khouan affiliés à son ordre qui, comme nos moines du moyen-âge, crurent faire un acte de piété et s'attirer les bonnes grâces du saint en transportant ses reliques au milieu d'eux. Tandis que quelques-uns d'entre eux amusaient les Kabyles, les autres déterraient le cadavre le plus vite qu'ils pouvaient, remettaient tout en ordre du mieux qu'il leur était possible, afin de ne pas éveiller l'attention des Kabyles et emportaient le précieux fardeau sans être arrêtés. Aussitôt que les voleurs de reliques furent en sûreté au milieu de la capitale, ils publièrent partout comment ils avaient pu accomplir leur pieux larcin. A cette nouvelle, un cri de colère, de rage et de haine parcourut toute la Kabylie, et tout le monde courut aux armes pour reprendre le corps du grand Marabout, du protecteur des tribus du Djurdjura et du Sebaou. La guerre fut solennellement déclarée et chaque

Khouan jura par la tête du Prophète et celle d'Abd-er-Rahman qu'il ne déposerait pas les armes avant que le corps du saint par excellence, de ce soutien de l'Islam ne reposât dans son tombeau de Beni-Ismaïl.

Un vieillard, fin matois pour le coup, arrêta cette ardeur juvénile et fit remarquer qu'il ne convenait pas de faire une guerre sans être auparavant bien assuré que vraiment le grand Marabout avait abandonné sa tribu. Il ne pouvait croire, lui, dans sa foi naïve, que celui qui pendant sa vie était venu de l'Egypte pour enseigner la vraie voie à ses concitoyens, qui, poursuivi par la haine des Turcs d'Alger, était venu chercher aide et protection auprès d'eux pendant sa vie, pût après sa mort abandonner ses fidèles amis et consentît à reposer au milieu de ses plus grands ennemis. Il fallait donc auparavant visiter le tombeau et s'assurer si vraiment le cadavre n'y était plus. Tel avait été le langage plein de sens du vieillard, chef à la fois de la Mosquée et de l'école, réunissant sur sa tête vénérable la double fonction de Marabout et d'éducateur.

Aussitôt, sur un si sage avis, on députa des Marabouts pour visiter le tombeau. Quelle ne fut pas la surprise de ces délégués de trouver dans un état parfait de conservation le corps d'Abd-er-Rahman. Les gens de Beni-Ismaïl traitèrent de fable le récit que faisaient les Algériens de l'enlèvement du Marabout. Mais quand ceux-ci leur eurent prouvé que vraiment ils avaient enlevé leur Marabout, leur joie ne se contint plus. Evidemment, on était en présence d'un miracle, et puisque le corps du saint se trouvait en deux

endroits à la fois, que dans ces deux endroits, Alger et Beni-Ismaïl, il avait un tombeau, on lui donna le surnom de Bou-Qobrein : le père de deux tombeaux.

Heureux le peuple qui est assez naïf pour croire à de pareilles supercheries. Nous n'avons pas besoin de dire à nos lecteurs que le corps d'Abd-er-Rahman fut enlevé et porté à Alger; mais que les Marabouts du lieu lui substituèrent un individu qui venait de mourir; c'est en effet, disent les Kabyles, le chef de la Mosquée qui leur persuada de visiter le tombeau avant de faire la guerre.

Comme on le pense, cet événement, loin de nuire à la réputation de la tribu, ne fit que l'augmenter. C'était, en effet, une belle preuve d'attachement que le saint lui donnait, puisque au dire des anciens, il refusait d'habiter à Alger au milieu de ses persécuteurs. Plus que jamais la Koubba fut fréquentée, de nombreuses grâces furent obtenues par l'entremise du grand Marabout, et la réputation du pèlerinage devint telle que les fidèles accoururent de toutes les parties du monde musulman.

Pendant plus de quarante ans, de 1794-1835, Ali-Ben-Aïssa-el-Meghrebi dirigea la zaouia-mère sans trop de difficultés : sous son habile administration, l'ordre prit de jour en jour une plus grande extension : il fut assez heureux pour tenir dans ses mains vigoureuses le gouvernement des affaires de l'ordre entier. Les Khouan de l'Est, où Abd-er-Rahman avait établi comme son Khalifa Mostapha-ben-Abd-er-Rhaman-el-Koulougli, suivaient encore l'impulsion que leur donnait le supérieur général. Ce

fut surtout parmi les Coulouglis que, comme Tidjani, il trouva de nombreux adhérents : ceux-ci avaient comme les Arabes une grande haine contre les Turcs qui les avaient chassés de la ville d'Alger : mus par ce même sentiment, il firent alliance pour la même cause.

Avec la mort du successeur de Bou-Qobrein, la fortune de l'ordre périclita, et même son existence fut mise à deux doigts de sa perte. Le troisième général de l'ordre, Bel-Kacem ou El-Hafid, venait de mourir empoisonné, dit-on, après avoir dirigé, bien peu de temps, les affaires de l'ordre. Un marocain fut alors élu : El-Hadj-el-Bechir-el-Mogherbi ; son élection fut vivement contestée, car tous les Moqaddem n'étaient pas réunis. Il ne faut voir là que l'effet de la jalousie de quelques Moqaddem qui voulaient se rendre indépendants et former une branche à part : c'est ce qui arriva en effet quelques années plus tard, mais n'anticipons pas.

Abd-el-Kader, ami intime de El-Bechir, voulut intervenir dans la dispute et crut être utile à son ami : l'émir ne cherchait que ses intérêts. Il croyait qu'après avoir établi le Cheikh-et-Triqa des Rahmanya dans sa zaouia, et l'avoir fait reconnaître par tous les Moqaddem, celui-ci, dans sa reconnaissance, forcerait ses adeptes à embrasser la cause de l'émir. Il n'en fut rien. Les Kabyles, qui jusqu'à ce moment n'avaient jamais connu d'autre autorité que celle qu'ils s'étaient donnée, refusèrent absolument de reconnaître l'autorité religieuse d'El-Bechir, car, derrière celle-ci, ils voyaient l'autorité politique du nouveau Sultan. Celui-ci ne poussa pas les affaires plus loin. Il connaissait trop, en effet,

l'amour que les Kabyles ont pour leur liberté, qu'il n'eût voulu les froisser en rien, de peur de s'en faire des ennemis. Aussi, dans les parties de la Kabyle qu'il avait pu soumettre à ses armes, le voyons-nous recommander à ses gouverneurs de ne pas forcer ces rudes montagnards à payer l'impôt, mais de se contenter de ce qu'ils veulent donner.

Au milieu de ces rivalités et de ces jalousies, l'ordre vit cependant s'accroître le nombre de ses adeptes. Cette prospérité il la dut à une femme, Lalla-Khadidja, veuve de Si-Mahmed-ben-Aïssa. On ne pourra pas nous dire que les sociétés secrètes musulmanes n'admettent pas des femmes ; celle-ci, pendant près de trois ans, occupa la grande maîtrise et domina son ordre par son intelligence et la force du commandement. Elles sont rares les femmes musulmanes qu'on pourrait lui comparer ; et nous n'hésitons pas à dire qu'elle nous apparaît comme une exception au milieu de cette société corrompue où la femme n'est créée que pour la satisfaction des plaisirs de l'homme.

Elle reconnut cependant qu'elle ne pourrait pas gouverner longtemps cet ordre ; elle fit appel alors à l'influence de l'émir, et lui promit de faire accepter par les adeptes celui qui avait été élu auparavant et qui était son ami ; elle consentait à le reconnaître, et à lui céder la zaouia de Beni-Ismaïl où elle était avec ses filles. Abd-el-Kader saisit cette occasion avec empressement : c'était un moyen d'accroître son influence chez les Kabyles, et il obtenait ainsi sans combat ce que les Turcs n'avaient jamais pu faire, quoique maîtres d'Alger. El-Bechir rentra

donc dans sa zaouia et reprit le gouvernement de l'ordre qu'il garda jusqu'en 1842.

Pendant le gouvernement d'El-Bechir, profitant des rivalités entre les Moqaddem, ceux du sud algérien avaient rejeté l'autorité du Marabout de Beni-Ismaïl et s'étaient déclarés indépendants. Nous avons dit que Bou-Qobrein avait établi dans l'est de l'Algérie, comme Khalifa de son ordre, Mustapha Abd-er-Rahman-el-Coulougli. Il eut pour successeur dans sa fonction Sid-Mohammed-ben-Azzouz, originaire du Ziban. Ce fut celui-ci qui abandonna la zaouia d'El-Bordj, fondée par son prédécesseur et se retira à Nefta dans le sud tunisien où il fonda une célèbre zaouia qui joua un très grand rôle lors de la conquête de la Tunisie. Il devint ainsi comme le grand-maître des Rahmanya du sud algérien ou du Sahara.

Avant de quitter son ancienne zaouia, il avait établi cinq nouveaux Moqaddem : Sid-Ali-ben-Amar à la zaouia de Tolga dans le Ziban ; Cheikh-El-Mokhtar-ben-Khalifa ; Sid-Saddok-ben-Hadj qui fut le principal instigateur de l'insurrection de 1859, et vit sa zaouia détruite par le général Dervaux ; aujourd'hui elle a été reconstruite à Timermacin et a toujours eu avec nous des rapports tout à fait hostiles ; enfin Sid-Embarek-ben-Kouider et Sid-Abd-el-Hafid. Ce dernier fut aussi accusé d'avoir trempé dans l'insurrection de 1859, et de s'être fait le complice de Saddok-bel-Hadj ; l'accusation n'a pas pu être prouvée, ni le soupçon élucidé. Ce sont alternativement les deux Moqaddem de Nefta et de Tolga qui prennent la direction des affaires.

Revenons maintenant dans le Nord où nous

avons vu Lalla-Khadidja appeler El-Bechir, et, grâce à l'appui d'Abd-el-Kader, le faire reconnaître par les Khouan du Nord. Le succès ne fut pas de longue durée, et il ne put jouir longtemps de son triomphe : il mourut en effet en 1842, laissant la grande maîtrise à une nullité, Mohammed-ben-Belkacem. Grâce à son incapacité, la scission entre les Moqaddem du Nord et ceux du Sud fut complète ; il mourut juste à temps, nous pouvons le dire, pour le bonheur de son ordre. Les Français approchaient, en effet, et il fallait un homme pour défendre avec intelligence et énergie l'indépendance de son pays. Certes, nous ne voulons pas nous faire les apologistes de ces ennemis de notre patrie qui lui ont fait le plus de mal qu'ils ont pu ; cependant, nous nous faisons un devoir de louer le courage partout où nous le voyons ; de plus, si Cheikh-el-Haddad et son fils peuvent à juste titre être regardés comme des révoltés, dont le courage et les beaux faits d'armes ne peuvent excuser leur crime, à nos yeux El-Hadj-Amar combattit loyalement pour défendre ses montagnes. Mais, avant lui, la Kabylie trouva d'héroïques défenseurs.

Le 20 mai 1849, le colonel Canrobert, à la tête de ses zouaves, emporta la zaouia d'assaut ; la veille, les Kabyles avaient été vaincus dans un combat livré à Boghni.

Repoussés de toutes parts, ils prirent la fuite, et, le 21, le Marabout de la zaouia demanda l'aman tandis que les Zouaouas, dont le courage indomptable n'avait pas faibli, se retirèrent devant l'ennemi dans leurs montagnes, ayant en tête Si-El-Hadj-Djoudi, pleins de mépris pour leurs frères qui hier encore les avaient appelés

à leur secours et aujourd'hui demandaient l'aman aux chrétiens.

Les Français ne lâchèrent pas pied. Nos généraux expérimentés savaient toutes les difficultés qu'il faudrait vaincre pour établir sûrement notre domination au milieu de ces montagnes parmi ces peuplades pleines de bravoure et dont le fanatisme était excité sans cesse par les prédications de leurs chefs spirituels. Ils avaient cependant livré 11.000 fusils, mais les fonderies étaient nombreuses alors en Kabylie, et ces enfants des montagnes, dont le fusil est le compagnon inséparable, eurent vite remplacé leur vieux par un neuf. Ils n'étaient pas encore prêts pour reprendre la lutte ; mais quelques faits qui s'y passèrent montrèrent que le feu couvait sous la cendre ; aussi nos généraux se tinrent sous leurs gardes.

En juillet 1851, Bou Bar'la, chassé de l'Oued Sahel trouve un refuge chez les Guechtoulas ; il est battu le 30 octobre de la même année ; les Guechtoulas et les Flissas font leur soumission complète. Au mois d'août 1852, le colonel Bourbaki, sur l'ordre de Pélissier, occupe le poste de Dra-el-Mizan.

Les deux partis étaient donc en présence et semblaient se mesurer de l'œil avant d'engager une lutte à mort. Le grand-maître des Rahmanya avait vu avec effroi nos progrès toujours croissants et notre établissement définitif au milieu de ses montagnes. Il prépara tout pour un duel à mort d'où devait dépendre le sort de sa patrie. En 1856, vers la fin d'août, la guerre commença ; les Guechtoulas et les tribus environnantes voulurent ouvrir la campagne par un coup d'éclat, et surprendre le poste de Dra-el-Mizan dont ils se

seraient emparés. Un Kabyle trahit le plan de ses compatriotes et informa nos officiers : leurs efforts échouèrent. Mais ils s'étaient trop aventurés, la guerre était déclarée. Le général Randon avait lui aussi préparé l'expédition, et il ne fut pas surpris par cette brusque attaque; aussitôt il donna l'ordre aux généraux Renault et Yousouf d'aller chacun à la tête de sa division châtier les rebelles.

Dans cette partie de la Kabylie, le point de mire était la Kouba des Aït-Ismaïl; c'était le centre de l'insurrection, le foyer du fanatisme. Ce fut Yousouf qui fut chargé de cette partie de l'expédition. Avec autant de célérité et de vitesse qu'autrefois quand il poursuivait l'émir dans le désert, le brave général escalada ces montagnes que les Kabyles croyaient inaccessibles à d'autres qu'à eux-mêmes. La zaouia fut prise, les ouvertures de la Kouba murées, et le village rasé. Le reste de la Kabylie se soumit bien vite, grâce à l'habileté du général Randon; ainsi, pour la première fois, l'ennemi commandait au haut du Djurdjura.

Ce fut alors que les vieillards pleurèrent sur leur liberté perdue! Le Marabout vénéré, le Marabout si puissant auprès de Dieu, que leurs pères avaient sauvé des mains des Turcs, n'avait-il plus de puissance auprès d'Allah pour protéger ses fidèles disciples? Ne s'était-il pas montré à quelques-uns, et n'avait-il pas promis certainement la victoire? Dans un mois, disait la révélation, il ne resterait pas un Roumi dans toute l'Algérie, et voilà que l'Infidèle, malgré la puissance de Bou-Qobrein, avait muré son tombeau,

détruit sa zaouia, et son drapeau flottait vainqueur au sommet du Djurdjura !

Du jour où le drapeau tricolore fut hissé sur le minaret de la zaouia, le Cheickh-et-Triqa des Rahmanya ne voulut pas vivre sous le joug de l'Infidèle. En loyal ennemi, il nous avait fait la guerre pour sauver l'indépendance des tribus qui avaient confié leur sort entre ses mains. Il demanda à se retirer loin de notre domination, et il obtint l'autorisation de s'établir à Tunis d'où il continua à diriger son ordre et exerça toujours ses fonctions de grand-maître.

L'expédition de 1857 porta un rude coup à cet ordre ; la retraite de son chef le priva de tout centre de direction. Plusieurs Moqaddem briguèrent alors la place devenue vacante par le départ d'El-Hadj-Amar pour Tunis, où il conservait, il est vrai, son titre, mais où il était dans l'impossibilité de diriger effectivement son ordre trop éloigné de son centre d'action. Si-Mahmed-el-Djaâdi, de la tribu des Beni-Djaad d'Aumale, essaya d'accaparer à son profit l'influence du grand-maître. Quelques Khouan le reconnurent, mais il n'avait ni l'intelligence ni l'habileté nécessaires pour gouverner cet ordre. Il fallait alors un homme énergique, habile diplomate, et grand guerrier, qui sût au besoin imposer aux affiliés le respect pour les pratiques de l'ouerd et l'obéissance envers les supérieurs. Il y avait alors, à la zaouia de Seddouq, un homme du nom de Mohammed-Amzian-ben-el-Haddad, plus connu sous le nom de Cheickh-el-Haddad. Quoique n'étant pas encore élu à la grande maîtrise, cet homme était considéré comme le Moqaddem le plus influent de la contrée, et la plupart des

Rahmanya accouraient à lui; il devint ainsi de fait, sinon de droit, grand-maître de l'ordre dans le Tell et la Kabylie. Nous nous réservons de raconter ses exploits quand nous parlerons du danger permanent qu'apporte à notre domination l'existence de cet ordre, et nous finirons ainsi l'historique de cette congrégation.

Nous nous arrêterons, pour jeter un coup d'œil en arrière et faire connaître l'ouerd des Rahmanya, leur diker et les principales pratiques, et nous verrons ensuite comment ils ont su mettre en pratique, en 1871, la théorie que leur avait enseignée Si Mahmed-ben-Abd-er-Rahman-bou-Qobrein.

Les compagnons du Marabout d'Aït-Ismaïl ne s'appellent pas entre eux Khouan comme dans la plupart des congrégations, ni hebib comme chez les Tidjanya ; en Kabylie, les Khouan d'Abd-er-Rahman sont appelés Ourad, mot qui vient probablement du mot arabe ouerd, rose, ou aussi, comme nous l'avons dit, ordre, règle, manière de se conduire. Comme l'expression : donner l'ouerd signifie initier, les Kabyles auront pris ce mot aux Arabes, et le mot ourad signifiera initiés, ceux qui suivent le même ouerd, la même règle. Les Ourad nous rappellent malgré nous les rose-croix de la franc-maçonnerie ; nous avons dit plus haut ce qu'il fallait en penser : ici cependant ne faudra-t-il y voir qu'une rencontre fortuite de mots ?

Quand un Kabyle veut se faire initier à cet ordre, il va trouver le Moqaddem : on distingue dans cette congrégation le noviciat de la profession, tandis que, comme nous l'avons dit, dans la plupart des ordres, ces deux cérémonies sont

confondues ; même chez les Rahmanya, l'initiation du Mourid (aspirant, novice) a lieu quelquefois en même temps que celle du vrai Ourad.

Quand nous avons parlé de l'initiation en général et que nous avons distingué les deux cérémonies, nous avons donné comme type ce qui se passait chez les Rahmanya ; nous n'y reviendrons pas et nous complèterons ce qui regarde l'initiation en faisant connaître les cérémonies qui accompagnent le talkin (mot à mot le complément, la fin, la perfection) ; ici nous le traduirons par l'initiation complète :

« Après avoir fait une prière de deux prosternations, s'être mis en état de repentir et avoir récité l'ouerd, le Mourid, tourné vers la Kibla, s'accroupira sur ses talons, à genoux devant le Cheikh. Celui-ci, qui sera dans la même position et vis-à-vis, donnera un coup sur la tête du Mourid, fera une prière intérieure, ayant les mains posées sur ses genoux : tous deux auront les yeux baissés.

« Le Cheikh dira trois fois : « Ecoute le diker que je vais dire, et réponds-moi trois fois ». — « Je t'écoute », et cela en tenant les yeux fermés.

« Puis le Cheikh invoquera l'assistance des saints, qui sont les anneaux de la chaîne, et dira : « Je vous implore, ô apôtre de Dieu. Je vous implore, ô docteurs ou saints de cette confrérie ! Je vous implore, ô gens de science ! Je vous implore, ô Pôle du moment ! Puis il donnera l'initiation à l'adepte, c'est-à-dire lui apprendra le diker... Le Cheikh priera pour le Mourid, avant que celui-ci ne se lève de devant lui, car c'est cette prière qui consacre l'engagement et le rend valable. »

« Pour terminer, l'initiant ordonnera à son disciple de se racheter du feu. Voici la rançon : le néophyte répètera soixante-dix mille fois : « Il n'y a pas d'autre divinité que Allah » (1). Puis il dira : « Mon Dieu, que la récompense attachée à ces soixante-dix mille fois me serve de rançon à moi-même contre le feu ! » Cette pratique a été clairement exposée par Sid-Mohammed-ben-Youcef-es-Snoussi (2) à ses disciples.

Ensuite, lorsque le nouveau Khouan définitivement admis est un taleb désireux de s'instruire des choses de Dieu, on l'initie à la connaissance des sept noms secrets de Dieu qui sont ses sept principaux attributs correspondant aux sept cieux, aux sept lumières divines, aux sept couleurs simples. Ces sept noms sont : 1° Allah, Dieu, expression de son unité et de sa toute-puissance ; 2° Houa lui, celui qui est (le Jéhovah des Hébreux) ; reconnaissance authentique de son existence immuable ; 3° Hak, la justice ou la vérité ; 4° Hai, le vivant ; 5° Gaïoum, l'éternel ; 6° Alem, le savant ; 7° Kahar, le dompteur (3).

(1) Nos lecteurs s'étonneront peut-être de trouver cette formule si souvent sur les lèvres des Khouan qui, pour la plupart, n'en comprennent pas le sens. Nous en avons donné le sens monstrueux quand nous avons parlé des Aïssaoua. Auprès des fondateurs d'ordres religieux, cette formule a autant d'efficacité que le tétragramme auprès des lucifériens. L'ange Gabriel dit, en effet, un jour au Prophète : « J'ai entendu le Tout-Puissant dire : « Il n'y a de divinité qu'Allah ! « c'est là ma forteresse et mon refuge. Celui qui prononcera cette « formule entrera dans ma forteresse, et celui qui y entrera sera en « sûreté contre ma colère. » L'usage si fréquent de cette formule et l'efficacité qui y est attachée, est, à notre avis, un nouveau point de contact, et non le moindre, avec la franc-maçonnerie et la cabale, où, on le sait, le tétragramme est fort en honneur.

(2) Il ne faut pas le confondre avec le fondateur des Snoussya. Ce de Soufi vivait au XVe siècle de J.-C.

(3) Nous croyons être agréable à quelques-uns de nos lecteurs en donnant ici les quatre-vingt-dix-neuf attributs que les Musulmans donnent à Dieu, et qu'ils récitent sur les quatre-vingt-dix-neuf grains dont se compose ordinairement leur chapelet. Ces

Après ces cérémonies, l'adepte est Khouan complet, ou, pour employer leur terme propre, Ourad. Il a, en effet, reçu l'ouerd et peu à peu on fera son éducation. Au surplus, il n'y a pas d'ordre qui se montre aussi complaisant que celui-ci. Pas n'est besoin, en effet, d'être affilié à cet ordre pour participer aux faveurs que Dieu a promis de déverser avec abondance sur les sectateurs du grand Bou-Qobrein, car il a eu sept visions, et à chacune le Prophète lui a fait des promesses de plus en plus grandes. « O Prophète de Dieu, que dis-tu de ma trika (voie)? lui dit Abd-er-Rahman, la première fois qu'il le vit. — Ta voie est semblable à l'arche de Noé, celui qui y rentre va au salut. » Il lui apparut une seconde fois : « O Prophète de Dieu, ma doctrine est-elle orthodoxe et agréable à Dieu? — Tous ceux qui la reçoivent de toi ou de tes Moqaddem, répondit le

noms sont dans l'ordre qui suit : « Dieu en dehors de qui il n'y a pas de Dieu, le Compatissant, le Miséricordieux, le Roi, le Saint, la Paix, le Fidèle, le Protecteur, l'Excellent, le Géant, le Très-Grand, le Créateur, le Coordonnateur, Celui qui donne la forme, l'Ami du Pardon, le Triomphateur, le Libéral, le Proviseur, le Vainqueur, le Savant, l'Immense, Celui qui dilate, Celui qui abaisse, Celui qui exalte, Celui qui magnifie, Celui qui humilie, Celui qui entend, Celui qui voit, le Juge, le Juste, le Bienfaisant, l'Habile, le Doux, le Magnifique, le Propice, le Généreux, l'Elevé, le Grand, le Gardien, le Nourricier, Celui qui tient en ligne de compte, le Glorieux, l'Honorable, l'Observateur, Celui qui se plaît à exaucer, Celui qui a le pouvoir de dilater, le Sage, l'Affectueux, le Glorifié, Celui qui ressuscite, le Témoin, la Vérité, Celui qui préside à tout, le Fort, le Valeureux, Celui qui est présent, le Loué, Celui qui compte, Celui qui donne, Principe, Celui qui ramène au bien, le Maître de la mort, le Vivant, Celui qui est par lui-même, l'Inventeur, le Glorificateur, l'Unique, l'Eternel, le Puissant, le Tout-Puissant, Celui qui est au principe de tout, Celui qui est à la fin de tout, le Premier, le Dernier, l'Apparent, le Caché, le Directeur, le Très-Haut, le Pur, le Rémunérateur, le Vengeur, l'Indulgent, le Pieux, le Roi des rois, le Doué de gloire et de magnificence, Celui qui mesure juste, Celui qui rassemblera, le Riche, le Maître d'enrichir, le Maître des obstacles, le Maître de nuire, le Maître du secours, la Lumière, le Guide, Celui qui reproduit, le Permanent, le Maître des héritages, le Conducteur, le Patient. » (Cité par l'abbé Bourgade : Passage du Coran à l'Evangile : Au commencement.)

Prophète, seront préservés des flammes de l'enfer et je les assisterai au jour du jugement. » — Il eut une troisième vision : « O Prophète de Dieu, j'ai dit à mes disciples que quiconque aurait contemplé mes traits, jouirait pendant l'éternité du bonheur de ta face. — Non seulement celui qui t'a vu, mais celui qui aura contemplé la face de ceux qui t'ont vu jusqu'à la septième génération entreront avec moi dans le séjour de délices. » — Il eut une quatrième vision : « O Prophète de Dieu, je demande que non seulement ceux qui réciteront mon diker, mais aussi ceux qui l'auront entendu réciter soient préservés des feux de l'enfer. — Ta demande est exaucée, répondit le Prophète, au jour du jugement, je les placerai avec moi du côté droit. » — Il le revit une cinquième fois, après la prière du matin : « O Prophète de Dieu, je te demande que l'Infidèle ne puisse visiter mon tombeau. » Mais le Prophète lut dans le cœur du fidèle soufi. « Je t'accorde, lui dit-il, ce que tu n'osais pas me demander : quiconque ne dira pas ton diker sera maudit. — Une sixième fois Abd-er-Rahman fut favorisé de l'extase. Il aperçut alors Mahomet (le salut soit sur lui) à la porte du paradis, entouré de nombreux personnages qui récitaient des prières. Quand ils eurent fini et que Mohammed fut seul, le derviche Kabyle s'en approcha : « O Prophète de Dieu, beaucoup d'hommes éprouvent de la répugnance à réciter mon diker. — Malheur à l'homme, répondit le Prophète, qui ne craint pas de m'irriter ainsi. Il est du nombre de ceux que ma colère a condamnés à l'enfer, parce qu'au

dernier jour je leur ai enlevé de l'esprit mon souvenir. »

Enfin, dans une dernière et suprême vision dans laquelle le pauvre derviche reçut la confirmation qu'il était du sang du Prophète, celui-ci lui montra les saints de l'Islam : Abou-Beker, Omar, Othman et Ali, puis la grande merveille du Sirat ou pont très étroit et aussi effilé qu'un sabre, sur lequel tous les mortels doivent passer pour parvenir au ciel. Il est construit sur un gouffre au fond duquel se trouve l'enfer, et le malheureux, pris de vertige, y tombe infailliblement s'il n'est soutenu par la main toute-puissante de Mohammed, le Prophète de Dieu. « O Prophète de Dieu, dit Abd-er-Rahman, ô Prophète de Dieu ! comment ferons-nous pour traverser le Sirat ? — Crains-tu ? dit le Prophète. — Oui, je crains pour moi et mes amis. — Marche dans ma voie, répondit le Prophète, et je serai ton protecteur au moment du danger. »

Telles sont, racontent les Kabyles, les sept grandes visions dont fut favorisé le saint des Beni-Ismaïl. Jamais un fondateur n'eut un tel pouvoir et ne fut favorisé de pareilles faveurs. Que ces visions aient eu vraiment lieu, ou que l'imagination féconde des Kabyles les ait enfantées pour donner plus de prestige à son ordre, c'est une question que nous ne voulons pas trancher, quoique, à notre avis, nous croyions que vraiment il en ait été favorisé. Ce qu'il y a de certain, c'est que, grâce à cette supercherie pour ceux qui ne veulent y voir que supercherie, son ordre acquit une grande renommée et un grand développement. Les Kabyles, avides du merveil-

leux comme tous les Musulmans, accueillirent ces révélations avec empressement et se firent initier à son Ordre. Ils croient fermement, et pour eux c'est une vérité aussi hors de doute que nos vérité du *Credo*, que quiconque est affilié à son Ordre voit un de ceux qui l'ont vu jusqu'à la septième génération, ou entend seulement réciter son diker est assuré du salut, et qu'un jour Mahomet l'assistera quand il faudra passer le Sirat.

Nos lecteurs doivent attendre avec beaucoup d'impatience que nous leur fassions connaître ce fameux diker, véritable talisman qui opère tant de prodiges. Il est cependant bien court. Il se compose simplement de la formule que le Khouan a dû réciter 70.000 fois lors de son initiation pour se racheter du feu : « Il n'y a pas d'autre divinité qu'Allah », c'est-à-dire d'autre force, d'autre puissance ; c'est lui et lui seul qui opère dans l'univers entier, et il opère le bien comme le mal. Il n'y a pas un nombre fixé : l'ourad devra le réciter le plus souvent qu'il pourra, le jour et la nuit, depuis l'aceur du jeudi jusqu'à l'aceur du vendredi. Le vendredi est le jour sacré de l'Islamisme : les Musulmans commencent leurs jours le soir et non le matin ; la journée du vendredi s'étend depuis le jeudi soir jusqu'au vendredi soir. Dans la journée du vendredi, ils devront réciter 80 fois la prière chadelienne : « O Dieu, répands tes nombreuses bénédictions sur notre seigneur Mohammed (sur lui le salut), sa famille et ses compagnons. » On peut la remplacer par celle-ci : « O Dieu, répands tes nombreuses bénédictions sur notre seigneur Mohammed, le Pro-

phète ignorant comme l'enfant sur le sein de sa mère, sa famille et ses compagnons. »

Pour le diker à réciter pendant la semaine, il n'est pas nécessaire d'être en état de pureté légale; cette condition est requise pour le Vendredi.

En plus du diker, les Rahmanya ont des pratiques que nous ne pouvons passer sous silence. Dans quelques-unes de leurs zaouia les affiliés se relèvent constamment la nuit comme le jour afin qu'il y ait toujours un groupe occupé à louer Dieu, soit en récitant ces prières, soit en lisant le Coran pour les gens lettrés. Dans presque toutes, la journée entière du Vendredi se passe de la sorte ; pendant toute la nuit du Jeudi et le jour du Vendredi, les Khouan entrent et sortent dans la zaouia et vaquent à la prière à l'heure qui leur a été fixée.

Mais celle qu'ils affectionnent surtout, c'est la pratique que leur a recommandée le fondateur et qu'ils appellent la septaine. Elle se compose des prières faites par Abd-er-Rahman dans le but de conjurer les mauvais génies. Pour arriver à cette fin il faudra, pendant sept jours, le matin et le soir ou tout au moins le matin, lire les pages suivantes du Coran :

1° Trois fois le verset du Trône : « Allah est le seul Dieu, il n'y a pas d'autre divinité que lui le vivant, l'immuable. Ni l'assoupissement ni le sommeil n'ont de prise sur lui. Tout ce qui est dans les cieux et sur la terre lui appartient.

Qui peut intercéder auprès de lui sans sa permission ? Il connait ce qui est devant et ce qui est derrière eux, et les hommes n'embrassent de la science que ce qu'il veut leur apprendre. Son nom

s'étend sur les cieux et sur la terre, et leur garde ne lui coûte aucune peine. Il est le Très-Haut le Grand.

2° Sourate de la fatiha ;

3° Sourate de la délivrance (Sourate 112e) ;

4° Sourate de l'aube du jour (Sourate 113e) ;

5° Sourate des hommes.

Que devient, sous l'influence des doctrines de cet ordre, le Kabyle assez naïf pour s'y laisser enrôler. Il devient, nous pouvons le dire, un être à part : et le portrait que nous allons en tracer pourra s'appliquer également à tout Khouan, plus ou moins parfaitement. C'est le portrait que nous en faisait un de nos amis qui a pu séjourner longtemps en Kabylie.

Quoique au milieu de ses compatriotes, vivant de leur vie, soumis aux mêmes lois, il semble ne pas être membre de leur société. Il n'entretient avec ses voisins que les rapports absolument indispensables ; il n'a de confiance en personne, pas même dans les membres de sa famille. Le père est-il Khouan ? il refuse de recevoir à sa table ses enfants qui ne sont pas affiliés avec lui à la même secte ; il n'aime que ses frères dans la même voie, il ne recherche que leur compagnie, il ne vit que pour eux, ses enfants n'existent pas pour lui. Et que sera-ce quand il faudra que ce même personnage travaille pour la société et la patrie, si déjà, pour son cœur, ceux auxquels il a donné le jour n'existent pas.

Le Cheikh a sur ses subordonnés une autorité sans conteste et absolue ; ses paroles n'admettent pas la moindre discussion, il exige l'obéissance aveugle. Un jour, un Khouan va

trouver un de mes amis, et au cours de la conversation : « Si tu voulais m'acheter la moitié de mon bien, lui dit le fervent Kabyle, que mon ami savait être un fidèle ourad, tu me tirerais d'embarras ; il me faut en effet en vendre la moitié. — Et pourquoi veux-tu vendre ce que tu possèdes, tu n'es pas bien riche, il est vrai, mais tes enfants seront heureux de posséder ces quelques oliviers. Est-ce pour payer tes dettes que tu veux t'en défaire ? — Nullement, répondit son interlocuteur, je n'ai pas même une seule dette ; mais mon Cheikh m'a demandé la moitié de mon bien, et je ne puis que lui obéir. » Et mon ami ajoutait, pour calmer ma surprise, qu'un autre Khouan lui avait dit un jour : « Pour moi, *je ne connais pas Dieu.* Nous a-t-il fait un précepte de ne pas tuer ou de ne pas voler, ou de ne pas mentir et porter faux témoignage, je n'en sais rien. JE NE CONNAIS SUR LA TERRE QU'UNE CHOSE : CE QUE LE CHEIKH ME COMMANDE. »

Ces deux faits, et nous pourrions en citer bien d'autres encore, montrent l'influence et l'autorité des Cheikh. La parole de celui qui ne savait pas même s'il y avait un Dieu et s'il nous avait fait des commandements, se passe de commentaires. Quelle ne doit pas être la force de cohésion de telles confréries, et quel mal ne sont-elles pas appelées à nous faire. Ce Khouan était disposé à tuer et à voler si son Cheikh le lui avait ordonné, et cela malgré la loi positive de Dieu. Et que sera-ce quand il faudra combattre l'Infidèle ? Nous recommandons ces deux réponses à nos gouvernants et aux fonctionnaires de la colonie. La dernière n'est-elle pas vraiment satanique ?

Citons encore un autre fait, et celui-là nous fera voir comment agissent les chefs pour visiter les subordonnés. Nous citons presque mot à mot un passage des notes que cet obligeant ami a bien voulu nous transmettre. Un Kabyle avait sa maison voisine de celle d'un Ourad. Une fenêtre même donnait sur la cour, et on pouvait entendre tout ce qui se disait (1). Or, il arriva que le Khouan reçut la visite de son Cheikh. Celui-ci arriva, à la nuit tombante, déguisé en colporteur (attar) et se dirigea aussitôt vers la maison de son confrère. Toute la nuit fut passée en prières et en chants patriotiques, tous animés de la plus grande exaltation. Voici quelques couplets d'un de ces chants que le Kabyle put retenir de mémoire :

Je me suis levé dès l'aurore.
Je suis allé me laver à la fontaine.
Sur mon chemin le gazon pleurait,
Et mon visage s'est mouillé de mes pleurs.
Tout respirait la tristesse.
Ma voix s'est glacée sur mes lèvres,
A peine ai-je pu faire ma prière...
Car l'Infidèle a foulé notre terre.
Notre Cheikh a fait sa prière,
Le Prophète de Dieu lui a apparu...,
Il lui a dit : « Pourquoi pleures-tu ? »
O Prophète de Dieu, n'as-tu pas vu
L'Infidèle raser le tombeau du saint Marabout.

(1) Pour comprendre ce passage, il faut savoir comment sont construites les maisons arabes. La porte, au lieu de donner sur la rue, donne sur une cour à peu près carrée, où l'on parque les animaux domestiques. Sur les quatre côtés de la cour, sont bâties les maisons. On peut facilement entendre ce qui se passe chez le voisin, surtout si la porte est ouverte.

Ne pleure pas, dit le Prophète,
Mon cœur aime toujours les Aït-Ismaïl.
Dieu a maudit le chien de Français.....

En temps de paix, les Khouan n'exercent pas une grande autorité sur leurs compatriotes. Ceux-ci, en effet, ne prodiguent leurs faveurs qu'à ceux qui sont vraiment favorisés d'extases et prouvent, en opérant des prodiges, qu'ils sont en relation avec les esprits et que le monde surnaturel n'a plus de secrets pour eux. Nous l'avons dit, bien peu en sont favorisés réellement et parviennent au dernier degré. Aussi quand ils paraissent à la Djamâa (lieu d'assemblée publique), ils n'occupent pas le premier rang; c'est le Cheikh de la tribu qui dirige la conversation et propose les points à discuter. Mais aussitôt qu'un événement tant soit peu important a eu lieu, s'il faut activer la haine du Musulman contre le chrétien, alors les Khouan entrent dans leur vrai rôle, et ils sont regardés par le peuple comme des gens inspirés par le Prophète, chargés par lui de ranimer le zèle parmi les sectateurs du Coran, et de prêcher la guerre sainte. Ils parlent le feu, disent-ils dans leur langage autant expressif qu'imagé. et chacune de leurs paroles est considérée par tous ces gens naïfs comme l'expression de la volonté d'Allah.

Et ce que nous disons ici de particulier touchant les Rahmanya, a son application générale à tous les ordres; les faits seuls que nous venons de rapporter sont des actes de Khouan Rahmanya, mais cet esprit n'est pas particulier à cette secte. Je

ne connais rien d'aussi satanique que de s'emparer ainsi de la volonté d'un homme et de le contraindre à faire le mal. Sans doute, les sacrilèges qui sont commis dans les antres de Satan sont plus coupables, car c'est un crime de lèse-divinité ; mais n'est-ce pas un crime horrible aussi de ne reconnaître que la volonté de son supérieur et d'ignorer si même en dehors de lui il y a un Etre suprême qui nous a donné des lois?

Cette réponse du Khouan nous fait voir combien la doctrine de l'Inde répandue dans les ordres religieux et dont elle est comme l'essence est bien comprise par les affiliés ; ils sont conséquents avec eux-mêmes et leurs principes. Si en effet nous sommes des parcelles de divinité pourquoi nous préoccuper d'elle ?

Cette réponse encore confirme ce que nous avons dit sur le vrai sens à donner à la formule : il n'y a pas d'autre divinité que Allah, sens monstrueux, formule satanique, qui réunit en une seule personne les deux principes les plus opposés. Nous comprenons maintenant les sympathies que les Manichéens du moyen âge éprouvaient pour les Musulmans avec lesquels ils voulaient se liguer pour combattre la chrétienté, et les lamentations hypocrites qu'a toujours fait entendre la presse juive et franc-maçonne de notre colonie, toutes les fois que l'autorité militaire a dû sévir avec rigueur contre des révoltés. C'est toujours autour des zaouia qu'ont éclaté les grandes insurrections. Nous avons déjà vu le colonel Négrier détruire celle d'El-Biodh où reposaient les reliques du grand Sidi-Cheikh ; de même, par deux fois, nos

braves soldats emporteront d'assaut la zaouia des Beni-Ismaïl.

Maintenant que nous connaissons les Rahmanya et leurs pratiques, que par deux ou trois faits nous avons pu faire apprécier du lecteur l'autorité sans contrôle ni conteste que les Moqaddem exercent sur leurs inférieurs, nous voudrions, en continuant à faire l'historique de cet Ordre, montrer comment il n'a cessé de nous combattre directement ou indirectement. Jusqu'au jour où le drapeau tricolore déploya ses plis aux vents du Djurdjura et flotta vainqueur sur la zaouia de Sid-Mamed-ben-Abd-er-Rahman-bou-Qobrein, la secte qu'il avait fondée pouvait revendiquer pour ses affiliés le nom de patriotes. El-Hadj-Amar n'était pas un révolté, c'était un ennemi qui nous combattait avec les mêmes moyens qu'Ab-del-Kader. Rien encore ne les liait à notre domination, et personne ne pouvait leur faire un reproche de défendre leurs montagnes, à eux surtout qui jamais n'avaient subi aucun joug qui n'eût été plus ou moins volontairement accepté. Mais une fois qu'ils eurent prêté le serment de fidélité et pris la terre et le ciel à témoin qu'ils ne nous trahiraient point, dès ce moment ils devenaient sujets, et toute tentative de leur part pour recouvrer leur indépendance était une rébellion, ils n'étaient plus des patriotes mais des révoltés.

Et cependant, pour tout homme qui connaît la haine que nous portent les Musulmans, ce serment n'avait aucune valeur; les Kabyles devaient le violer à la première occasion favorable : cette occasion se présenta bientôt : en attendant,

ils préparèrent la guerre pour n'être pas pris au dépourvu.

A cette époque, comme nous l'avons dit, et après le départ d'El-Hadj-Amar pour Tunis, qui ne voulut pas rester dans un pays soumis aux chrétiens, tout en conservant encore le titre de général des Rahmanya, ce fut Mahmed-El-Djaadi, d'Aumale, qui fut son Khalifa dans le Nord, et dirigea de fait l'ordre. Cet homme n'avait pas les qualités requises pour les circonstances difficiles que traversait sa congrégation. Aussi le véritable grand-maître, celui vers lequel se tournèrent tous les yeux des Rahmanya de la Kabylie comme pour lui recommander la revanche, fut le Cheikh El-Haddad, Moqaddem de la zaouia de Seddouk. Beaucoup de Khouan abandonnèrent son adversaire Mahmed-El-Djaad, et son fils Mahmed-ben-Mohammed vit encore le nombre de ses adeptes diminuer chaque jour.

Les deux fils du grand Maître El-Bechir, celui que nous avons dit être l'ami d'Abd-el-Kader, Mahmed-Salah, et Mohammed El-Bachir, avaient aussi profité des désordres et des rivalités nombreuses qui suivirent la mort de leur père pour se faire une petite clientèle et l'exploiter de leur mieux, toujours, avons-nous besoin de le dire, pour leur plus grand bien et le salut de leur âme. Le fils de Djaadi fut assez heureux pour les rallier à son autorité. Cette branche, dite de Maatka, du nom de la zaouia où le fils de Djaadi était Moqaddem, fit cause commune en 1871 avec celle de Seddouk des partisans de Cheikh El-Haddad.

Dans le Sud, on remarqua les mêmes rivalités et les mêmes divisions, quoique d'une moindre importance que dans le Nord. Deux zaouia fournirent alternativement le grand-maître de cette branche : celle de Tolga et de Nefta. Tandis que les Khouan de la première se montraient toujours respectueux de notre autorité et maintenaient avec nous les meilleurs rapports, ceux de Nefta montraient la plus vive opposition, et ce furent leurs menées qui, lors de la conquête de la Tunisie, réussirent à soulever contre nous les tribus du Sud tunisien.

Telle était la situation de cet ordre quand la France essuya les terribles revers de 1870. Tout était prêt en Kabylie pour la revanche. Notre but n'est pas de retracer toutes les luttes et les massacres de cette révolte, le siège de Fort-National, etc. ; nous voulons faire voir tout le rôle que joua dans cette circonstance l'ordre des Rahmanya ; on verra là encore la confirmation de ce que nous avons avancé et dont Abd-el-Kader nous a donné une première preuve quand il força l'empereur du Maroc à nous faire la guerre : c'est qu'un chef d'ordre religieux, serait-il bien disposé pour nous, devrait suivre ses Khouan qui l'entraîneraient à la guerre sainte. Tel fut le cas de Cheikh El-Haddad : Depuis 1857, il avait été très correct envers nous, et nous croyons que sans l'influence de son fils, il serait resté neutre avec son ordre et aurait contenu la haine du Rahmany contre nous ; mais ce vieillard de 80 ans ne put arrêter la fougue du jeune homme, et il fut entraîné dans le malheur.

Pour des raisons politiques en dehors de notre sujet, le Bach-Agha-Mokrani avait levé l'étendard de la révolte. Si Aziz berbère francisé, plein d'orgueil et de haine contre nous profita de cette occasion ; ce fut le 27 mars, à Seddouq, qu'il prêcha la guerre sainte contre nous, et quelques jours plus tard, le 8 avril, son père se rencontrait avec Mokrani, à Akbou. Vers la même époque, Si-Aziz, écrivait à son beau-frère, le caïd Ben-Araour, de Djidjelli, une lettre trop importante pour que nous n'en donnions quelques extraits (Cfr Rinn page 478.) :

« ......Nous vous donnons avis, ce sera pour le bien, s'il plaît à Dieu, que nous nous sommes levés pour la guerre sainte, pour soutenir la cause divine et que nous nous sommes décidés à combattre les ennemis de Dieu et de son envoyé.

« Nous avons secoué le joug de la domination. louange à Dieu ! Quant à vous, ami, vous mine de générosité et de libéralité, vous homme de race antique et illustre, souvenez-vous de ce qui est digne de vous, et de la noblesse de votre origine.

« Certes, antérieurement à l'heure actuelle, nous avons été dans l'impossibilité de faire la guerre sainte, pour plusieurs motifs parmi lesquels il faut compter l'absence d'union entre les peuples musulmans, la puissance du gouvernement français en argent et en soldats.

« Mais aujourd'hui ce motif a cessé : sur tous les points de la terre les Musulmans se sont unis pour exalter la parole de l'Islam : tous ont brisé les liens de soumission à la France, d'Alger à Aumale, Bougie, Sétif, et jusqu'aux dernières limites du Hodna.

« De ce côté-ci, le pays s'est entendu pour la même cause. En outre, le gouvernement français se trouve dans une situation critique produite par la divergence des opinions en France et par la domination absolue de la Prusse qui, après avoir détruit ses armées, la spolie de ses richesses.

« Telles sont les causes qui ont mis fin aux obstacles de la guerre sainte, et il ne reste à un homme aussi intelligent que vous, qu'à se lever avec nous.

« Je vous prie de me répondre comme je l'espère de votre part et comme il convient à votre générosité, car vous êtes un homme de science et de religion......

« Je vous prie également d'opérer votre jonction avec moi pour attaquer le caïd Ben-Habyles qui résiste et s'oppose à la guerre sainte. 22 Safar 1280 (4 mai 1871). »

Dans cette lettre, ce jeune homme qui, dans sa haine contre nous et son ardeur toute juvénile allait entraîner son père et sa patrie dans une guerre désastreuse, nous donna les vraies causes de l'insurrection : l'affaiblissement de la France, et l'union entre les Khouan qui vient de s'opérer. Dès lors, tout est prêt pour la guerre sainte : malheur à celui qui ne voudra pas le suivre contre nous : il commencera par lui, et lui fera sentir toute sa haine et sa férocité.

Pendant que ces faits se passaient à Seddouq, que devenaient les Beni-Ismaïl.La puissante tribu ne pouvait rester étrangère à ce grand mouvement qui devait délivrer la Kabylie du joug de l'Infidèle : N'a-t-elle pas toujours été la plus

puissante du Djurdjura, et Dieu ne l'a-t-il pas choisie pour y faire naître le grand Abd-er-Rahman-bou-Qobrein. A la Djemâa, dans les réunions publiques et privées, dans la zaouia surtout, on ne parlait que de guerre sainte, que d'extermination de l'Infidèle : tous les cœurs étaient dans l'allégresse et les têtes surexcitées.

Un homme seul ne partageait pas cet enthousiasme et rappelait ses subordonnés à la modération : c'était le chef de la zaouia, homme plein de foi mais aussi de prudence ; malheureusement, il ne put empêcher ses compatriotes d'embrasser la cause du Cheikh de Seddouq. Nous nous arrêterons un moment pour recueillir ici deux enseignements qui nous feront bien comprendre l'organisation et le fonctionnement de cet ordre, à la fois si divisé et si uni.

Le premier, c'est que les Khouan Rahmanya ne connaissent pas les divisions qui existent entre les Moqaddem ; ils sont Ourad-Rahmanya, ils suivent tous le même oured, récitent tous le même diker, n'ont tous qu'un seul désir, qu'une seule haine au cœur: la haine du Roumi, le désir de l'expulser. Aussi, avant d'appartenir au Moqaddem de Seddouq, de Maatka ou de Nefta, ils appartiennent à l'ordre, et, en gens logiques, ils suivent celui qui leur paraît se conformer davantage aux instructions du fondateur. C'est ce qui nous explique pourquoi des Moqaddem, jusque-là désunis, se sont trouvés amis le jour où il a fallu nous faire la guerre ; c'est, nous oserions dire, l'état chronique des Etats dirigés par Satan ; ils ne peuvent pas vivre en paix entre eux et conserver les liens de la charité : ils ne sont

tous unis que par un seul amour, une seule haine, celle du bien : ils s'aiment et s'unissent quand il faut combattre Dieu.

Le second enseignement que nous pouvons en tirer est spécial à l'ordre, mais nos lecteurs sauront aussi le généraliser. Ils ont remarqué, sans doute, que jamais jusqu'ici aucun descendant du saint Marabout n'a occupé le rang suprême : toujours des gens étrangers à sa famille ont dirigé dans la voie sainte les fidèles Khouan. Jusqu'à l'époque où nous sommes parvenus, dans cette zaouia où on ne respire, disent les Kabyles, que la sainteté, la piété et la paix, jamais la moindre contestation ne s'était élevée entre les descendants du saint et le Moqaddem de l'ordre : les premiers sacrifiaient les droits qu'ils pouvaient avoir, parce que, disaient-ils, les seconds géraient très bien les affaires de l'Ordre. Ce sont les Kabyles qui le disent aux visiteurs. Cependant, on ne peut nier, pour rester dans le vrai, qu'entre les descendants du saint Marabout et les chefs de la zaouia, il n'y eut une sourde haine qui, de temps à autre, éclatait, au grand scandale des fidèles croyants. Les fils d'Abd-er-Rahman n'étaient certes pas si désintéressés qu'ils n'eussent voulu avoir une part des bénéfices que rapportait le tombeau de leur aïeul : celui-ci, en mourant, avait déclaré tous ses biens et toutes ses propriétés mahabous (1). Ces biens appartenaient à la Koubba et à la zaouia, et, grâce aux revenus (dont une partie était empochée par le Moqaddem et agents subalternes), les pauvres

(1) Les biens habous sont des legs pieux faits a une mosquee, pour son entretien.

et les pèlerins étaient hébergés gratis ; les héritiers n'eurent rien : ce qui ne plut pas aux neveux. Grâce à la réputation toujours croissante de sainteté de l'illustre Marabout, grâce aux nombreux prodiges opérés par son intercession, chacun, après avoir fait de nombreux présents pendant sa vie, à sa mort déclarait Mahabous un petit coin de terre : et la Koubba s'enrichissait toujours, et les descendants voyaient des étrangers se gorger de biens, grâce à la sainteté de leur aïeul. La gestion de ces biens appartenait de droit au Moqaddem. C'est pourquoi les héritiers, on le conçoit sans peine, supportaient amèrement de voir des étrangers comme le Magrebi-el-Bachir, s'enrichir sous leurs yeux, grâce à la renommée de leur ancêtre. L'un d'eux voulut y mettre un terme, et plonger sa main dans le trésor. Il réussit à perdre le Cheikh. Voici quel moyen il employa :

Tous les Khouan des Beni-Ismaïl demandaient à grands cris que la guerre fût déclarée aux Français et qu'on s'unît au Cheikh-el-Haddad pour exterminer le chien de chrétien. Le Marabout eut vite conçu un plan pour perdre le Cheikh de l'Ordre. Seul, en effet, il résistait à ses Khouan, et, aussi rusé que le Marabout, il refusait de prêcher la guerre sainte, parce que, disait-il, les Kabyles ne pourraient vaincre l'armée française, et, dans ce cas, il savait le sort qui l'attendait. Le Marabout, au contraire, savait que le vrai moyen d'arriver à la tête de la zaouia était de compromettre le Cheikh aux yeux des Français. Faisant montre de patriotisme et de religion, cachant sous de belles paroles son

orgueil et sa jalousie, il excita contre le Cheikh tous les étudiants. Un jour donc que ceux-ci l'entouraient et qu'ils l'exhortaient à prendre en main la cause de l'Islam, le vieux Cheikh essaya de les calmer, de les adoucir et de leur faire entendre le langage du bon sens et de la raison. Mais l'esprit musulman est un esprit de violence et nos Khouan ne voulurent pas se rendre à ses avis : ils lui ordonnèrent de les mener sur le champ à l'assaut du fort de Dra-el-Mizan où ils allaient le tuer en cas de refus. Le Cheikh, raconte-t-on, voyant se tourner contre lui ceux auxquels il avait jusque-là consacré toute sa vie et qu'il élevait comme ses enfants,ne put s'empêcher de verser des pleurs : « Vous demandez ma mort, dit-il à ses subordonnés, car m'éloigner de ces lieux c'est vouloir me faire mourir. » Il alla cependant et, lui qu'on avait vu si pusillanime et si craintif parce qu'il ne voulait pas engager la tribu dans une guerre désastreuse, se battit comme une panthère ; mais il tomba au pouvoir des Français et alla finir ses jours à La Nouvelle. Son compétiteur sut profiter de la déchéance de son rival, et actuellement il passe pour le chef et legardien du tombeau de Ben-Abd-er-Rahman-bou-Kobrein.

Après quelques jours de lutte, presque toutes les tribus du cercle de Dra-el-Mizan vinrent demander l'aman. Deux ne voulurent pas se soumettre et opposèrent une résistance désespérée. C'étaient les Beni-Kouffi et les Beni-Ismaïl. Il n'y avait qu'un moyen de soumettre les révoltés, il fallait prendre la zaouia et le tombeau du saint.

Non loin d'un village kabyle, nommé Ait-Ali, au pied même du massif du Djurdjura, s'étend une plaine très encaissée, entourée de tous côtés par d'immenses rochers, plantée de chênes verts et de cèdres magnifiques. Cette vallée est quelquefois appelée la vallée des Singes. C'est là que les derniers restes de l'armée s'étaient retirés. Ils croyaient la position imprenable, mais ils comptaient sans les canons français. Une colonne arriva par Dra-el-Mizan, et, escaladant la montagne, vint camper sur un pic élevé en face de la Koubba de Ben-Abd-er-Rahman. Le commandant de la colonne, décidé à éteindre le foyer de l'insurrection, avait déjà braqué ses canons sur le tombeau. C'était le général Cérez, qui, arrivé au mois de juillet, avait fait porter ses canons au sommet du pic d'Aourir. Encore quatre heures, et le tombeau n'était qu'un monceau de cendres, et le cadavre du saint Marabout n'était plus. Un Kabyle des plus influents vint trouver le général et demanda grâce pour la tombe du grand Bou-Qobrein : sa demande fut exaucée, mais le général exigea que toutes les portes de la Koubba fussent murées, qu'aucun indigène ne pût y entrer sans la permission du capitaine du bureau arabe, et que la zaouia fût rasée.

Par un arrêté du 6 septembre 1872 et du 25 janvier 1875, le séquestre collectif a été posé sur les biens de cette turbulente tribu. Le cinquième de la richesse territoriale de la tribu a été évalué à 130.674 fr. 50 c. Une somme de 100.988 fr. 90 c. a été versée à la caisse de l'État et 29.685 fr. 50 c. ont été payés à titre

d'indemnités pour la formation des villages français de Boghni et d'Aïn-Zaouia.

Tel fut pour cette malheureuse tribu, malgré la sainteté et la puissance de son protecteur, le résultat de cette révolte. Le but poursuivi par les Khouan de la zaouia avait certes échoué, mais le Marabout, qui avait usé de son influence et de sa descendance directe du grand Marabout vénéré en ces lieux, vit ses projets couronnés de succès.

Que faisaient, pendant ce temps, les Khouan de Cheikh El-Haddad et de son fils ? Celui-ci après avoir jeté l'appel à la guerre sainte, se fit remarquer par des cruautés sans nom : il exerça sa sauvage haine contre de pauvres femmes et de pauvres enfants désarmés. Tout le monde connaît le fameux massacre de Palestro ; ce qui se passa là ne fut que la répétition sur un plus grand théâtre de ce qui se passa dans les fermes ou maisons isolées. Ce sont des horreurs dont on frémit quand on en lit le récit détaillé dans les histoires de l'Algérie.

Palestro est situé environ à 60 kilomètres sud-est de la capitale, à laquelle elle est aujourd'hui reliée par un magnifique chemin de fer. Jamais on n'aurait cru qu'une locomotive passerait dans de tels précipices : les gorges de Palestro sont à notre avis plus belles, plus grandioses, plus pittoresques que celles de la Chiffa. Quand on sort de ces gorges, emporté à toute vapeur, on se trouve tout à coup dans une plaine : c'est là qu'est bâti le village de Palestro. Il compte aujourd'hui de 2 à 3.000 âmes. C'est une ville très coquette, très agréable,

et nous garderons toujours un bon souvenir des quelques moments que nous avons pu y rester. En 1871, ce n'était qu'un petit bourg où demeuraient quelques familles européennes. Palestro s'offrait nécessairement aux révoltés, et, pour déboucher dans la plaine, il fallait s'emparer des gorges dont le village garde l'entrée. Surpris à l'improviste par une bande de deux à trois mille brigands armés de pioches, de poignards, de fusils, de faux, etc., les malheureux habitants se retranchèrent dans les quelques maisons qui offraient le plus de garantie de solidité. Pendant quelques jours, ces braves, ayant à leur tête leur curé qui n'avait pas voulu les abandonner, se défendirent vaillamment. Vaincus par la fatigue, privés de toute nourriture, émus par les pleurs et les sanglots de leurs femmes et de leurs enfants, ces malheureux voulurent essayer d'un accommodement, et, sur la promesse que leur firent les chefs de la bande, ils ouvrirent les portes et déposèrent les armes. A peine les premiers avaient-ils franchi le seuil de la porte, que le massacre commença, un massacre sans quartier. Nous ne pouvons pas dire la manière indigne dont ces brutes profanèrent ces corps : on retrouva celui du curé, tout mutilé, ou plutôt on ne retrouva que quelques lambeaux de chair de ci, de là. Vingt-quatre heures plus tard, la colonne de délivrance arrivait d'Alger.

Ces barbares ne jouirent pas longtemps des fruits de leur victoire. La France n'était pas épuisée ainsi que l'avait cru Aziz, et malgré les nombreuses blessures que lui avait faites un

ennemi implacable, elle pouvait encore donner des soldats pour tenir les Kabyles en respect. Aussitôt que l'amiral du Gueydon fut arrivé, qu'il eut reçu quelques renforts et put diriger les opérations, nos soldats marchèrent contre l'ennemi, et la campagne ne fut qu'une longue suite de victoires. La zaouia de Seddouq, qui avait été le centre et le foyer de l'insurrection, subit le même sort que celle des Aït-Ismaïl : elle fut détruite, son Moqaddem pris ainsi que son fils.

Tel fut le rôle que jouèrent les Rahmanya en 1871. Nous ne pouvons nier que ce ne fut Mokrani (1) qui ne levât le premier, et pour des raisons politiques, l'étendard de la révolte; mais il est aussi certain que les Rahmanya lui apportèrent un puissant secours. Presque toutes les branches, malgré les rivalités de Moqaddem, prirent part à l'insurrection, ce qui veut dire que toujours ils seront unis quand il faudra nous combattre. On détruisit les deux zaouia qui avaient été le centre et le foyer de l'insurrection, et on mura le tombeau du Marabout; à notre avis, on ne fit pas assez et on ne prit qu'une demi-mesure; il fallait au son du tambour et du clairon faire sauter le cercueil du prétendu saint au nom de qui les Kabyles s'étaient soulevés contre nous. Il fallait fusiller tous les chefs, et ne pas les envoyer en prison soit à Cayenne, soit à La Nouvelle; il est facile d'en échapper, et presque chaque année quelques-uns de ces

(1) On sait la réponse que fit ce chef arabe, qui prétendait descendre d'un Montmorency, à l'officier qui lui apporta le décret Crémieux; il lui remit sa croix de la Légion d'honneur et, comme un chevalier du moyen âge, il envoya son défi à la France quand elle ne serait plus en guerre avec la Prusse. Il mourut d'une manière héroïque.

exilés rentrent en cachette dans leur pays, où évidemment personne ne les a vus, tandis qu'ils signalent, eux, leur présence par la mort de leurs ennemis. Les biens furent confisqués, et sur leur emplacement, quand il était convenable, comme à Seddouq ou aux environs, comme aux Beni-Ismaïl, on construisit des villages français.

Cheikh El-Haddad mourut dans les prisons des chrétiens, et ses compatriotes saluent en lui le vaillant guerrier et le grand martyr. Ses fils furent internés soit en Corse, soit à la Nouvelle-Calédonie. En 1881, Sid-Aziz, celui sur qui doit retomber tout le poids de la guerre, l'homme qui, dans cette année néfaste, nous fit le plus de mal en Kabylie, parvint à s'échapper. Le croirait-on, son fils a fait ses études comme boursier au lycée d'Alger. On se demande dans quelle aberration d'esprit sont tombés nos gouvernants. Croient-ils, en faisant de lui un athée, en lui donnant une tournure un peu française, en faire un Français, un homme dévoué à nos intérêts, et attaché à nous jusqu'à la mort ? En 1871, les élèves de l'école d'arts et métiers établie au milieu de la Kabylie où on les instruisait gratuitement, s'unirent aux révoltés et employèrent contre nous le peu de science que nous leur avions enseignée. Nous devons renoncer à l'assimilation du peuple arabe, si nous voulons y arriver autrement que par le christianisme. Et, à ce sujet, nous voulons mettre sous les yeux de nos lecteurs un passage d'une lettre écrite en 1872, à M. Léon Roche qui avait fait connaître à un de ses anciens amis, l'un des chefs arabes les

plus influents de la colonie, les accusations portées à l'Assemblée Nationale contre les populations musulmanes de l'Algérie (1) :

« Un autre orateur, un de nos amis sans doute, aurait avancé qu'il n'existe pas d'antagonisme entre le peuple arabe et les colons européens.

« Hélas ! affirmer un fait semblable, c'est voir la situation avec l'œil du désir, mais non avec l'œil de la réalité.

« Oui, *il y a et il y aura toujours antagonisme ;* oui, il y a et il y aura toujours des conflits entre les Arabes et les Français juxtaposés sur la terre d'Afrique. Et cette situation ne provient pas seulement de l'antipathie du Musulman pour le chrétien, de la diversité des races ou de la différence de religion ; elle est la conséquence logique, inévitable, des sentiments de haine que nourrit tout peuple conquis à l'égard du peuple conquérant. »

Ces paroles sont pleines de sens, et nous doutons qu'un Européen eût parlé avec plus de justesse ; elles ont, de plus, une certaine actualité, car elles ont été écrites au lendemain de la soumission des Rahmanya.

Interné à la Nouvelle-Calédonie, Cheikh-Aziz (2) trouva moyen de s'évader en 1881 ; et, depuis cette époque, il habite soit La Mecque, soit Médine. Il fait tous ses efforts pour rentrer en bonnes grâces auprès du gouvernement français ; nous voulons citer une lettre qu'il écrivit en arabe à un de nos consuls d'Orient, elle fera juger le

(1) Ouvrage cité, tome II, page 338.

(2) Il est mort il y a plus de deux ans.

personnage, et on y admirera son astuce et son habileté :

« Mon désir de rentrer en grâce n'est pas toutefois motivé par la gêne qui résulterait pour moi de l'exiguité des ressources dont je dispose ici : et je jure par Dieu que je n'y ai pas même songé, d'autant plus que l'on trouve partout ici des moyens de subsistance, surtout si l'on manifeste des sentiments hostiles à l'égard de la France.

« Plusieurs personnes ont insisté auprès de moi afin que je demeure chez elles ; je citerai, parmi ces personnes, le représentant à La Mecque de la zaouia de Si-Snoussi ; lequel m'a déclaré qu'il m'enverrait au besoin auprès de son Cheikh à Djegboub, c'est-à-dire auprès de celui qui s'annonce comme devant être le Madhi, et qui, d'après ce que me fait savoir son représentant, a une affection particulière pour les Algériens musulmans. J'ai rejeté ses offres captieuses ; ayant été, en 1871, un chef supérieur au Snoussi, pouvais-je aujourd'hui m'abaisser au point de devenir le jouet d'un homme, et n'ai-je pas été à même de constater, en 1871, la mauvaise foi des hommes ? Aussi ne serai-je jamais plus du nombre des rebelles.

« Pour les motifs que je viens de vous exposer, je vous prie d'intercéder pour moi. Je ne me rendrai jamais plus coupable d'aucun acte hostile contre le gouvernement, et je suis convaincu qu'il trouvera son profit à m'accorder ma grâce, à cause de ce que je pourrai dire à mes compatriotes sur ce que j'ai éprouvé et sur ce dont j'ai été témoin. Vous connaissez les Arabes et vous

savez combien facilement ils ajoutent foi à ce qui leur est dit. Moi je saurai détruire dans leur cœur la mauvaise impression qu'auront pu y laisser tous les propos vides de sens. »

Tout le caractère de ce Kabyle, recouvert d'un léger vernis de civilisation, se montre dans ces quelques lignes. Il voudrait retourner dans son pays ; il voudrait, comme son père le fit pendant plus de douze ans, vivre en bonne intelligence avec les autorités, et faire oublier son passé ; il ne se glorifie pas de son titre qu'il avait obtenu en 1871 à cause de ses nombreux exploits contre nous ; il était à cette époque émir des soldats de la guerre sainte ; mais ce titre, auquel il ne veut pas renoncer, est, il le sait bien, le plus grand empêchement à son rappel. Aussi il ne s'en glorifie pas, il semble plutôt le passer sous silence. Si jamais il réussit à tromper le gouvernement, s'il parvient à le persuader de ses bonnes dispositions et de son désir de vivre en paix avec les Infidèles, alors, plein de fierté et d'arrogance, exploitant à son profit son titre de martyr de la cause sainte, il paraîtra au milieu des tribus comme un libérateur, et, fièrement drapé dans son burnous, il se promènera dans les rues de nos villages construits dans ses montagnes, en méditant la vengeance. Tels nous ont apparu deux des principaux Kabyles se promenant dans la rue principale de Palestro. Nous ne comprenons pas, en vérité, qu'on ait pu faire grâce à de pareils bandits. La prison ne les déshonore pas ; aux yeux de leurs compatriotes, c'est un nouveau titre de gloire ; ce sont, pour employer un mot dont on fausse si souvent le

sens, ce sont des martyrs, c'est-à-dire des témoins de l'erreur...., de Satan....

Après cette violente secousse que venait de subir l'ordre des Rahmanya, en particulier la branche de Seddouq, il fallait à l'ordre une ère de paix pour rétablir ses cadres et son organisation. Il n'a pas pu encore parvenir à cette unité de commandement qui fait toute la force d'un ordre. Il y a toujours à peu près le même nombre de Moqaddem, gouvernant tous la portion qui leur est confiée et ne relevant que d'eux-mêmes.

El-Haddad, en mourant dans les prisons des Roumi, avait désigné, pour lui succéder comme chef de la zaouia de Seddouq, dans le cas où son fils serait dans l'impossibilité de lui succéder, un homme pacifique, inconnu, et qui était à peu près l'opposé de Cheikh-Aziz. C'était El-Hadj-El-Hamlaoui, Moqaddem à Châteaudun du Rummel. Il est certain que c'était l'homme qu'il fallait pour le moment, et El-Haddad a fait preuve d'intelligence en le désignant. A peu près inconnu avant qu'il ne fût appelé à ce rang, n'ayant pris à la guerre aucune part active, et s'y étant conduit comme tous les adeptes d'El-Haddad, cet individu ne devait pas éveiller les soupçons de l'administration. Le principal mérite, en effet, d'un chef, après une telle échauffourée où ses adeptes avaient excité au dernier point le courroux du vainqueur et éveillé toutes ses moindres susceptibilités, c'était de faire le moins de bruit possible, afin de réparer dans l'ombre les désastres et les vides faits par la guerre, pour être prêt à recommencer à la pre-

mière occasion. Le vieux Cheikh, qui à 80 ans avait engagé la lutte contre nous, vit en mourant combien était triste la situation dans laquelle il laissait son ordre, et il donna des instructions dans ce sens.

Aussi, voyons-nous tous ces Ourad, malgré la haine qu'ils nous portent, obéir fidèlement à leurs Cheikh et ne pas combattre directement notre influence. Seule, la zaouia de Nefta, en Tunisie, qui, en 1871, était restée étrangère à la guerre lors de l'occupation de la Tunisie, nous a montré la plus grande hostilité et nous a combattus ouvertement. Les Italiens trouvèrent de fidèles alliés dans ces Khouan qui soulevèrent contre nous le Sud tunisien ; mais les habitants de ces contrées ne sont pas aussi braves ni aussi courageux que ceux de la Kabylie, et, à part quelques petits faits d'armes dont le principal fut, sans contredit, le bombardement et la prise de Sfax, à part quelques petits combats et razzia, la campagne se réduisit à une promenade militaire ; les révoltés fuirent devant nous, et se retirèrent dans la Tripolitaine. Le point le plus important de la campagne fut l'occupation de Nefta ; dès ce moment, les Moqaddem de cette zaouia, l'une des plus hostiles à la France parmi les Rahmanya, étaient placés sous le contrôle de notre gouvernement.

Nous ne pourrions apprécier qu'imparfaitement la conduite de cet ordre envers nous, si nous ne connaissions que ses rapports avec l'autorité civile ou militaire. Il faut connaître les tracasseries continuelles, les petites et les grandes misères qu'ils font tant à nos colons qu'à nos

missionnaires établis au cœur de la Kabylie, que dis-je, au centre même de leur ordre à Beni-Ismaïl.

Qui a allumé les immenses forêts de chêne-liège qui couvraient les montagnes qui s'étendaient de Collo à Djidjelli et faisaient la richesse de cette contrée ? Qui a transformé en broussailles ces magnifiques forêts ? Les Khouan. Un certain M. Besson s'était associé avec quelques Français, et il exploitait plus de 35.000 hectares de forêt de chêne-liège. Les Arabes de la contrée, affiliés presque tous à la secte dont nous parlons, en possédaient aussi quelques parcelles ; chaque jour des vols étaient commis au préjudice de la Compagnie : jamais, cela va sans dire, on ne pouvait trouver un coupable. Cependant, à leur avis, les pertes de la Compagnie n'étaient pas assez grandes, et ils résolurent d'y mettre le feu. Ils s'assemblaient dans un endroit bien retiré de la forêt, et là, chaque soir, ils discutaient sur les moyens à prendre pour nuire aux Roumi. Ce fut alors qu'un des leurs, gardien en même temps de la forêt, avertit le chef de l'exploitation de ce qui allait se passer ! « Ne dis pas que c'est moi qui t'ai informé, dans vingt-quatre heures je ne serais pas en vie. » On les surprit bien à l'endroit où tous les soirs ils se réunissaient. Pouvait-on conduire en prison quatre cents, cinq cents individus ? Le feu fut mis à la forêt, et la Compagnie ruinée (1).

(1) Une première fois le feu fut mis à la forêt, en 1870. Depuis, que de Français ont vu leur fortune s'envoler rapidement ; des Kabyles ont brûlé presque toutes les forêts : il est vrai que, de nos jours, on a replanté, mais qu'il faudra des années avant de voir de nouveau s'élever ces magnifiques bois.

Que d'autres faits nous pourrions citer, où nous verrions la main du Khouan mettant tout en œuvre pour ruiner nos malheureux colons; depuis 1871, ils ne nous ont plus fait la guerre ouverte et à coups de fusil, mais ils ont fait à nos colons une guerre continuelle d'escarmouches qui leur ont fait peut-être autant de mal que les menaces et les dévastations de 1871.

Parmi les Européens, ceux surtout contre lesquels ils éprouvent le plus d'antipathie et de haine, ce sont les Pères Blancs. Dans presque toutes les tribus au milieu desquelles ils ont construit leur habitation, ils les ont rencontrés toujours animés des plus mauvaises dispositions à leur égard. Tantôt ils empêchent les enfants de fréquenter l'école qu'ils ont ouverte, où un missionnaire donne au cœur du petit Kabyle un peu d'amour de Dieu et de la France, tantôt ils répandent contre ces bons Pères les calomnies les plus noires; aujourd'hui, ils se réunissent pour décréter qu'aucun enfant de Khouan n'ira à l'école du Père; demain, ils empêcheront un malade de venir au dispensaire recevoir le remède qui pourrait le soulager sinon le guérir. Cette haine du Khouan pour le prêtre catholique est, à nos yeux, l'un des signes les plus manifestes du doigt de Satan dans les œuvres des francs-maçons musulmans. Un jour, un Aïssaoui faisait, sans s'en douter, l'éloge du missionnaire, quand il lui disait : « Toi, je te connais; un jour, un de tes frères nous a empêchés de nous livrer à nos pratiques. » En effet, il paraît que, par un signe de croix, un prêtre algérien avait interrompu une séance donnée par ces agents du diable. Si un signe de

croix gêne leurs jongleries et les empêche de les accomplir, faudra-t-il n'y voir qu'un effet du hasard? Haïr le prêtre, cet homme revêtu du caractère sacré et divin, qui passe sa vie entière à faire le bien, à combattre le mal et à intercéder auprès de Dieu pour nous, en offrant chaque jour la victime sans tache; haïr cet homme qui ne nous a jamais fait que du bien, et le haïr sans autre motif uniquement parce qu'il est prêtre et bon, n'est-ce pas satanique?

Les missionnaires du cardinal Lavigerie ont cinq ou six maisons en Kabylie d'où ils rayonnent sur la contrée, se faisant les médecins du corps avant de se faire les médecins de l'âme. Jusqu'à ces derniers temps, le gouvernement les a plus ou moins tracassés, ne leur laissant même pas la liberté entière de faire le bien. Leur prédication muette, leur conduite de charité leur a gagné cependant l'affection de ces Kabyles, descendants des premiers chrétiens africains. Ce ne sont pas, en effet, des Musulmans qui se montrent animés des plus mauvais sentiments envers ces hommes de Dieu : ce sont les Khouan, et aussi quelques employés de notre gouvernement soi-disant athée.

Il est certain que, depuis la dernière insurrection, les Rahmanya ont pris une grande influence en Kabylie, et leurs rangs, loin de s'éclaicir, n'ont fait que recruter de nouveaux adeptes. Plusieurs Cheikh, en effet, se sont levés de la masse des Khouan ; tandis que le grand-maître, resté fidèle aux prescriptions de son prédécesseur, suivait une ligne de conduite irréprochable et tâchait de se faire oublier

autant qu'il était en lui, ses Moqaddem subalternes, excités par lui à redoubler de zèle pour la gloire de leur ordre, se répandaient dans tout le pays, et usaient du prestige que leur donnaient leurs visions et leurs extases pour exciter la haine des Kabyles contre nous et nos missionnaires. Celui de ces Cheikh qui était le plus en renom en 1889 c'était Cheikh-Aly ; jeune encore, plein d'intelligence, il est le type kabyle dans toute sa beauté ; il est aidé par Cheikh Qassy, de la tribu des Ouadhias, un martyr de l'indépendance, et que la police tient dans une étroite surveillance. L'influence qu'ont et acquièrent chaque jour ces deux personnages est étonnante. On jure par leur nom, surtout par celui de Cheikh-Aly; leurs adeptes font des sacrifices en leur honneur; l'un offre une poule, un autre plus riche donne un mouton en sacrifice, et ceux qui ne peuvent rien offrir dans leur pauvreté se contentent de les prier. On ne fera rien sans consulter le Cheikh. Lui seul, en effet, est capable de bien gérer les affaires, car il a le don de lire dans l'avenir et aussi de pouvoir dire si un homme est bon ou mauvais rien qu'à l'inspection de ses yeux. Aussi, les plus fins et les plus rusés, quand ils paraissent devant un de ces personnages illustres ayant un don si admirable, baissent toujours les yeux et ne regardent jamais en face leur terrible scrutateur. On sait que Paul Soleillet, dans son voyage au Adrar, subit cette opération, et que le Marabout dit que, dans cet homme, il n'y avait rien que du bon.

Pour l'affaire de la moindre importance, chacun s'empresse de le consulter. Faut-il se récon-

cilier avec son ennemi ? Faudra-t-il payer la ziara et la dîme exigée par cet habile exploiteur ? le Kabyle se soumettra, heureux encore de s'en tirer à aussi bon compte. Faudra-t-il refuser le remède du Marabout français ? Faudra-t-il retirer son enfant de son école ? Le Cheikh l'a dit, il n'y a pas à discuter, il n'y a qu'à agir selon son désir. Bien plus, un Kabyle aura emprunté de l'argent au Marabout ; il n'est pas riche, cependant sa conscience lui dit qu'il faut rendre le bien qui ne nous appartient pas. Qu'en pense le Cheikh ? Le naïf Kabyle va le consulter, et, comme pour tous les avocats, il doit payer sa consultation ; mais il sort content, car le Cheikh lui a dit qu'il n'était pas obligé de rendre les cinquante francs empruntés, et, pour ce bon conseil, l'avocat fallacieux ne lui a pris qu'un douro : « J'en ai épargné neuf, se dit-il à lui-même, » tout content en rentrant au logis. En Kabylie, il y a aussi des juges, et le missionnaire, pour prouver à son débiteur que le Cheikh consulté n'est qu'un voleur, lui envoie le juge, et au lieu de dix douro qu'il aurait dû donner, il doit en débourser onze.

Et, malgré tous ces mécomptes, les Kabyles obéiront aveuglément à ce Cheikh qui les trompe aussi impudemment. Quel est le motif de cette obéissance vraiment aveugle et stupide ? Il faut l'attribuer à l'idée que se forment de leur Cheikh les adeptes ; à les entendre, le Cheikh sait tout, peut tout ; il n'a qu'à vouloir. S'il voulait, il connaîtrait le passé et le présent ; s'il voulait, il découvrirait l'avenir ; s'il voulait, il jouirait du privilège non seulement de la bilocation, mais aussi

de l'ubiquité ; s'il voulait..., mais s'il voulait..., il ne mourrait pas. Bien plus, et ici nous voulons citer mot à mot, les lignes que nous écrivait un de nos amis : « Un de leurs adeptes (des Rahmanya) qui, pourtant, ne pouvait pas tenir cette idée de lui seul, affirmait que Cheikh-Aly était une incarnation de la divinité ; et, en le faisant expliquer sa pensée, il donnait presque exactement ce que nous appelons l'union hypostatique, l'union morale n'étant bonne que pour les sectaires du grand Cheikh-Aly. Qui peut donc leur avoir mis ces élucubrations en tête ? »

Nos lecteurs pourront, dès à présent, nous le croyons, répondre à cette question. Evidemment, une pareille théorie ne peut pas être sortie du cerveau d'un Kabyle : il a fallu que quelqu'un l'y mît et le lui fît comprendre.

Comme en Chine les missionnaires qui voudront évangéliser les Kabyles et les Arabes se trouveront en face des Khouan, leur influence sera bien minime, et les progès bien lents, comme dans l'Extrême-Orient. Les affiliés sont, en effet, très nombreux, et pour convertir l'Arabe, il ne faut pas essayer par les grandes personnes mais par l'enfant. Et encore que de précautions ne faut-il pas pour n'éveiller ni les susceptibilités d'un gouvernement à peine protecteur plutôt hostile qu'ami, ni la vieille haine que gardent toujours au cœur les Kabyles vaincus. Il suffit de suivre avec attention les progrès de cette mission (car là aussi la grâce de Dieu opère lentement mais sûrement) pour comprendre toutes les difficultés d'une pareille entreprise.

Il faudra toujours noter ceci : c'est que les fils de Khouan ne fréquentent pas leur école : cette décision a été prise dans une assemblée d'adeptes, et les quelques rares qui les avaient placés chez les missionnaires pour leur faire donner une bonne éducation, ont dû les retirer. Dans presque tous leurs rapports, les missionnaires se plaignent de ces menées des chefs d'ordre ; à la station des Beni-Ismaïl, où la zaouia et le tombeau du saint sont à peine à quelques centaines de mètres de leur maison, ils ont, pour voisins, des villages entiers de Marabouts : La population, disent-ils, ne nous est pas trop hostile : on nous invite à leurs fêtes, etc. ; une seule chose laisse à désirer, c'est que les enfants ne viennent pas à l'école ; ils jouent devant la maison avec ceux qui fréquentent la classe, mais quand la cloche sonne ils restent à la porte : rien ne peut les faire venir, ni les burnous ni les chéchias et tant d'autres présents que les missionnaires donnent à leurs élèves pour les attirer et gagner leur confiance : la cause, l'unique cause, c'est que leur père est ourad, et le Cheikh a décidé qu'aucun affilié ne laisserait ses enfants aller en classe. Pour adoucir ces cœurs farouches, pour apaiser un peu de leur haine, il a fallu de la patience, de la charité à un degré sublime ; il a fallu leur faire du bien sans songer à la reconnaissance ; bien plus, à la porte de la maison, dès que vous avez tourné le dos, les Kabyles insultent le missionnaire ; il a fallu leur donner des remèdes pour rien.

C'est en effet comme médecins que les Pères ont gagné la confiance de ces pauvres malheu-

reux : les Marabouts ont vu que ces confrères allaient leur faire perdre tout leur prestige, aussi ils ont redoublé d'activité et fait un grand éloge de leurs amulettes. Il y a aussi des sorcières qui veulent lutter avec le missionnaire. Un jour, on apporta à une de ces vieilles deux pauvres petits êtres absolument sans forces ; la guérisseuse se fit remettre dix œufs et les cassa en leur présence : les neuf premiers furent gâtés, le dixième fut bon : les deux petites créatures peuvent maintenant aller en paix, le djinn a été expulsé et ils guériront in cha Allah (s'il plaît à Dieu.)

D'autres leur font une concurrence par trop déloyale : quelques Marabouts, en effet, ayant plus de confiance dans les remèdes des missionnaires que dans leurs amulettes et prières, viennent leur demander des remèdes. Un jour, un Marabout entra sans plus de façon au dispensaire : « Marabout, donne-moi du remède. — Pour qui ? — Pour ma femme. — Qu'elle vienne. — Tu sais bien que la femme du Marabout ne sort jamais. — Et les remèdes non plus. » Et le missionnaire faisait bien ; le perfide se serait servi de ce remède pour combattre l'influence du Marabout français.

Tous ces faits montrent l'antipathie et la haine du Marabout et Khouan contre le missionnaire. Ils savent bien que leur influence diminue chaque jour et diminuera encore en proportion du bien qu'opéreront les soldats de Jésus-Christ. De plus, dans ces faits que nous avons cités, les Marabouts n'étaient que de vulgaires sorciers ; mais quand c'est Cheikh-Aly qui est consulté,

les choses ne se passent pas ainsi. Un jour, un pauvre malheureux vint lui demander un remède : il avait été mordu par un chien enragé ; connaissant le sort qui l'attendait, il se résignait avec la soumission d'un Musulman écrasé sous le poids du décret éternel d'Allah. Il voulut cependant rendre une dernière visite à son Cheikh ; peut-être par un reste d'espoir que cet homme de Dieu opérerait pour lui un prodige : Cet homme sans conscience lui fit une réponse à laquelle il fallait s'attendre : « Mektoub, c'était écrit. » Il fallait se résigner et mourir. Et le malheureux prit à la lettre les préceptes de son Cheikh : « Garde-toi surtout, lui avait-il dit, d'aller trouver le Marabout chrétien ; il essayerait des remèdes pour te guérir. » Et le Kabyle expira dans les horribles convulsions de la rage. Comment apprécier une pareille conduite, et que penser d'un homme qui a pris une telle influence sur ses subordonnés jusqu'à leur faire préférer la mort à la vie.

Elle est donc bien grande encore l'influence des Rahmanya sur l'esprit des Kabyles. Après plus de vingt ans, ils se relèvent aujourd'hui plus fiers et plus terribles que jamais. Ils attendent un moment favorable. Ainsi, au moment de la guerre du Tonkin, ils suivaient avec la plus grande attention les péripéties de la guerre. Ils venaient trouver le Marabout pour lui demander des nouvelles ; quand le missionnaire leur annonçait les victoires de nos troupes, la tristesse se peignait sur leur visage. Ils connaissaient nos défaites bien mieux que les paysans de notre patrie. Quand ils avaient acquis la

certitude que nos armées avaient éprouvé une défaite, ils venaient cauteleusement trouver encore le Marabout français : « Marabout, disaient-ils, ont-ils été vainqueurs ? » Et comme le prêtre était embarrassé pour leur répondre : « Babas, tu ne mens jamais, toi ; mais comme tu aimes tes frères, tu ne veux pas dire qu'ils ont été vaincus : ton visage est triste, ton œil est sans vie ; oui, Marabout, tes frères ont été vaincus, car Allah les a maudits. » Et une joie féroce illuminait leur visage.

Ils sont prêts pour la revanche, et nous, le le sommes-nous ? Quels sont nos moyens de défense pour arrêter toute cette population qui se lèvera comme un seul homme et marchera droit à l'ennemi ? Que pourrons-nous opposer au courage indomptable de ces féroces montagnards qui se précipiteront du haut de leurs montagnes sur nos colons effarés de la plaine comme l'aigle sur la colombe ? Que pourrons-nous quand, au fanatisme du Musulman, il joindra la haine du Khouan, et qu'il saura que son Cheikh est là qui le regarde, l'examine, et qu'au moindre mouvement il tombera mort par la main d'un frère. Nous ne pourrons pas seulement compter sur notre armée ; la France pourra-t-elle, en effet, laisser 60.000 hommes en Afrique, alors qu'elle verra ses frontières menacées par des milliers de soldats ? Un chemin de fer, il est vrai, traverse maintenant la Kabylie de part en part. La ligne d'Alger à Constantine passe par les gorges de Palestro, Bouira, etc., tandis que deux lignes secondaires pénètrent au cœur de ce pâté de montagnes ; celle de Minerville à Tizi-Ouzou et

celle qui relie Bougie à la grande ligne. On sait combien il est facile d'intercepter une ligne de chemin de fer. Il suffit de faire sauter le pont qui traverse l'Isser à l'entrée des gorges de Palestro, pour empêcher les communications avec la capitale de la colonie. De Palestro à Constantine et à la mer, dans ce pâté de montagnes qu'on appelle la Kabylie, pâté entouré de quelques plaines fertiles, nous devons compter plus de 100.000 Rahmanya, tous ennemis jurés de notre domination. Le Cheikh a besoin de toute son autorité pour les maintenir dans l'ordre et leur défendre de proclamer la guerre sainte. Ils écoutent leur Cheikh parce que, à leurs yeux, c'est un être humain se rapprochant presque de Dieu. A la première occasion, à la première déclaration de guerre en Europe, ils se lèveront tous contre nous, et le Khouan qui obéit au Moqaddem de Nephta écoutera avec docilité la voix de celui des Beni-Ismaïl.

Nous ne saurions, en effet, trop le répéter : entre les affiliés, il n'y a pas de division ; ils ne connaissent pas, eux, toutes ces distinctions que nous avons dû faire pour bien connaître l'ordre ; beaucoup même d'entre eux ne savent pas s'il y a des Moqaddem indépendants de celui auquel ils ont juré obéissance ; à leurs yeux, il n'y a qu'un seul ordre, qu'un seul diker, qu'un seul but, tous sont soumis aux mêmes obligations, et s'il n'y a pas un supérieur général, à notre avis, c'est un danger de plus. S'il n'y avait, en effet, qu'un seul supérieur résidant soit aux Beni-Ismaïl, soit à Nephta, nous pourrions jouir de la paix et être sûrs de lui, s'il était envers nous dans de bonnes dispositions ;

s'il était animé de dispositions hostiles, nous pourrions ou le faire changer ou le surveiller. Rien de tel : cinq ou six hommes commandent et sont égaux dans cette congrégation : chacun veut être Cheikh et Triqa et aucun ne veut se soumettre à un supérieur. Aussi, pour satisfaire les passions d'un homme, l'ordre entier pourra être entraîné dans une guerre contre nous. Si un jour Cheikh Aly veut faire preuve de son courage et de sa puissance auprès de Dieu, il appellera à la Djihed tous les affiliés, et non seulement ceux qui dépendent de lui, mais encore ceux dépendant d'un Moqaddem ennemi de Cheikh Aly se lèveront en masse pour voler à son secours. C'est ce qu'on a vu en 1871 ; le Cheikh de Seddouk a été soutenu dans la guerre sainte par celui de Maatka avec lequel il avait vécu en inimitié.

Ici nous nous arrêtons : nous pourrions bien encore faire connaître certaines pratiques, comme par exemple le don de communiquer aux autres des maladies, etc., mais ce sont des pratiques qui se réclament plutôt de l'islamisme que des sociétés secrètes. Nous croyons avoir atteint notre but ; cet ordre n'est pas satanique comme celui de Ben-Aïssa, mais il est surtout dangereux pour notre domination, car il compte une foule d'initiés qui sont prêts à prendre les armes pour nous repousser. Il nous semble qu'il n'y en a pas de plus à craindre ni de plus à surveiller en Algérie ; les Ouled-sidi-Cheikh, malgré leur immense célébrité, perdent de jour en jour de leur influence, et voient tomber le prestige dont était entouré le nom de leur aïeul. Les

Aïssaoua ne sont pas bien à craindre, relativement, pour notre domination ; ils ne se lanceront jamais seuls dans une entreprise comme serait celle de nous déclarer la guerre : ils ne se jugent pas assez forts, et aiment mieux jouir en repos dans leur zaouia du doux bonheur de l'extase.

Les Rahmanya, au contraire, semblent n'avoir qu'un but : assurer l'indépendance de la Kabylie, et, à ce point de vue, ils sont pour ces montagnes ce que sont les Taibya pour le Maroc. Leur but est donc de nous nuire par tous les moyens licites et illicites : leur désir, leur seul désir est de nous chasser de ces montagnes le plus tôt qu'il leur sera possible; aussi, nous ne cesserons de répéter que le grand danger, dans l'Afrique du Nord, pour notre domination, c'est l'ordre des Rahmanya; ils feront, dans le Sahel, ce que feront les Snoussya dans le Sahara : peut-être une fois qu'ils nous auront expulsés ils ne pourront s'entendre; mais nous sommes certains d'avance que leur esprit et leur cœur ne feront qu'un quand il faudra nous combattre.

CHAPITRE VII.

Snoussya.

Nous voilà enfin parvenu à cet ordre qui est appelé à jouer le premier rôle dans la franc-maçonnerie musulmane. Tout ce que nous avons dit et écrit jusqu'ici peut n'être considéré que comme une introduction à ce chapitre. Nous ne voulons pas promettre plus que nous ne pouvons tenir ; mais nous ne craignons pas de dire qu'en ce moment les Snoussya sont les maîtres du sud de la Tripolitaine ; que le Caïmacan de Tripoli même est humblement soumis à un ordre de Djegboub ; que, des bords de la mer Rouge jusqu'au Sénégal, tout ce vaste territoire est soumis à celui que nous pourrons nommer, sans emphase, le sultan de Djegboub. Snoussi est un Albert Pike, non certes en petit, et nous ne craignons pas de dire qu'il égale, s'il ne surpasse pas, le célèbre maçon. De son vivant, il a fondé plus de cinquante zaouia de La Mecque au Maroc, et son successeur voit aujourd'hui son diker récité par plus de dix millions d'hommes, ou, plutôt, disons que jamais personne ne connaîtra le nombre des affiliés, car il faudrait connaître le nombre d'habitants que renferment les royaumes des environs du lac Tchad.

C'est, en effet, par le moyen des ordres religieux que l'Islamisme s'est introduit dans le centre de l'Afrique ; nous avons déjà vu que les

Tidjanya, aux jours de leur puissance, avaient su pénétrer chez les Touareg et jusqu'au pays du Soudan, et, qu'en retour du bienfait de l'Islamisme (pour parler comme quelques explorateurs qui voient le salut de l'Afrique dans la conversion de ses habitants à l'Islam), qu'en retour de ces prétendus bienfaits, ils avaient accaparé, à leur profit, le commerce du Sahara. Les missionnaires arabes se faisaient à la fois prédicateurs et marchands, c'est ainsi qu'ont toujours agi les prophètes de l'erreur. Il est certain que leurs progrès furent immenses, et l'on compte que, depuis 1830, plus de 50.000.000 d'Africains ont abandonné leur religion pour la doctrine de Mahomet. Cette permutation leur a été d'autant plus facile, que la pratique qui coûtait le plus à ces peuplades était la circoncision ; une fois circoncis, ils pouvaient faire un heureux mélange de leurs doctrines fétichistes et de celles du Coran ; pourvu qu'ils ne mangeassent pas du porc, qu'ils ne fissent pas une trop grande consommation de vin (Mahomet ne connaissait pas l'eau-de-vie ni l'absinthe, et, suivant le principe théologique : *odiosa sunt restringenda*, les Musulmans *en boivent, et en boivent*, non pas les plus fervents, cela va sans dire), et surtout qu'ils entretinssent dans leur cœur une grande haine contre les fidèles de Jésus-Christ, c'étaient là les seules prescriptions obligatoires. Certes, ce sont des casuistes bien relâchés, mais qu'y faire ? Après tout, pourquoi souffrir sur la terre pour souffrir encore plus dans l'autre vie.

Une telle doctrine a fait des progrès immen-

ses : partout l'Arabe nous a précédés et il a apporté avec lui son immonde Coran. Les malheureuses populations qui n'ont pas voulu se soumettre ont été menées en esclavage, et des pays autrefois fertiles et très peuplés ne sont aujourd'hui qu'un désert ; qu'il y a loin de cette doctrine et de cette manière de procéder à la doctrine qu'enseignent nos Apôtres : nous voyons de pauvres sauvages comme dans l'Ouganda étonner le monde par leur courage héroïque devant la mort, tandis que leurs compatriotes devenus musulmans sont des monstres de cruauté et n'éprouvent dans le cœur aucune pitié pour ces innocentes victimes.

Nous n'avons pas à nous occuper des progrès que les ordres religieux ont fait faire à l'Islamisme en Afrique : nous voulons seulement nous arrêter à l'Afrique du Nord. Mais, qu'on le sache bien : partout, dans ce vaste continent, nous aurons à les combattre, et nous pourrions faire connaître telle société, les Bekkaya, très puissante dans le Haut-Niger, dont le centre est à Tombouctou et qui étend jusqu'en Algérie ses vastes rameaux. Au Sénégal et au Soudan, comme en Algérie, ce sont les ordres religieux qui nous font la guerre la plus acharnée et se montrent animés envers nous de la haine la plus implacable.

Ce vaste empire que Tidjani avait autrefois soumis à sa domination, où il comptait un très grand nombre d'affiliés, est aujourd'hui entre les mains des Snoussya, qui y imposent leurs lois et commandent en maîtres.

Cheikh Snoussi, dont nous avons si souvent cité

le nom, et qui est l'auteur par excellence, l'auteur sacré des ordres religieux musulmans, est plutôt un réformateur qu'un fondateur d'ordre. Pendant son séjour à La Mecque il se fit affilier aux Khadirya, et à la mort du dernier Cheikh une partie des voix de ses confrères se portèrent sur lui : mais il eut affaire à un terrible rival, et l'ordre se scinda en deux.

L'ordre de Khadirya, ainsi que l'indique son nom, est un ordre révélé par El-Khadir. Il y avait, raconte la tradition, un illustre halluciné dans la ville de Fez : c'était El-Arbi-el-Fichtali. Après avoir passé ses jours dans la retraite et la solitude, vivant de la vie du Soufi ; après être parvenu au dernier degré de perfection auquel pèut arriver un homme sur la terre, il se sentit près de mourir. La peste désolait l'Afrique du Nord et y faisait des ravages épouvantables, le saint de Dieu en fut atteint. Sentant que sa fin approchait, il fit appeler sa nièce : « Mektoub, c'était écrit, Dieu l'a voulu, et aujourd'hui je vais mourir. Dieu te donnera un enfant dans trois ans ; garde cette chéchia et ces sandales noires, c'est là tout l'héritage que je lui transmets, ce sera pour lui une richesse incomparable. » Et la nièce a gardé précieusement les sandales noires : et la chéchia, une chéchia toute crasseuse qui avait au moins servi à trois générations.

Trois ans plus tard, naissait Abd-el-Aziz-ed Debbar. Aussitôt que sa tête fut assez grosse pour porter la vieille chéchia de son grand-oncle, sa mère la lui donna pour coiffure ordinaire. Il ne l'eut pas plus tôt posée sur sa tête, qu'il sentit

naître en lui un grand désir de s'adonner à la pratique du bien et de vivre dans le repos et la solitude, uniquement occupé à sanctifier son âme. Jeune et sans expérience, il ne pouvait se diriger tout seul dans une voie aussi difficile; aussi, courait-il après tous les Cheikh qu'il entendait nommer : mais jamais son cœur n'était satisfait, et il sentait toujours en lui naître le désir de monter plus haut. Les réponses que lui faisaient ses maîtres ne satisfaisaient pas son intelligence; sa précocité d'esprit et sa perspicacité était un effet de la vieille relique du grand-oncle. Depuis l'âge de quinze ans jusqu'à vingt-quatre, il resta dans cet état qui, dit-il, le faisait beaucoup souffrir et le jetait dans la perplexité.

Or, dès sa plus tendre enfance, il avait contracté certaines habitudes de piété qu'il pratiquait fidèlement; en particulier, il passait la nuit du jeudi au vendredi auprès du tombeau d'un saint, y récitant force prières, en particulier le poème appelé Borda, qui a été composé par un Cheikh égyptien au XIIIe siècle de notre ère. Une nuit qu'il avait prié avec plus de ferveur que d'ordinaire, il rencontra à la porte de la mosquée un étranger qui lui révéla quelques-unes de ses pensées les plus intimes : Abd-el-Aziz, à ce prodige, comprit qu'il avait devant lui un des plus grands saints de Dieu, peut-être un G'outs, et aussitôt il le pria de lui donner le diker. Pendant toute la nuit, le fervent Soufi pria l'étranger de lui accorder cette faveur; pendant toute la nuit, l'étranger fit semblant de ne pas entendre la demande de l'homme de Dieu; l'aurore commen-

çait à paraître et celui-ci n'avait pas discontinué ses instances auprès de l'étranger. Ce dernier fut vaincu : « Me promets-tu, lui dit-il, de le réciter tous les jours de ta vie ? — Je le promets, dit simplement le Soufi. — Tous les jours, tu répèteras sept mille fois ces paroles : « O mon Dieu, répan-
« dez vos nombreuses bénédictions sur notre
« seigneur Mohammed-ben-Abd-Allah ! ô mon
« Dieu, en vertu des mérites de notre seigneur
« Mohammed-ben-Abd-Allah (que la bénédiction
« de Dieu et la paix soient sur lui), faites-moi la
« grâce de le voir en ce monde avant de jouir de
« sa présence en l'autre. » Abd-el-Aziz promit ; pendant cinq ans, il récita sept mille fois par jour cette courte invocation : et pendant ces cinq ans, il ne fut pas favorisé de l'objet de ses désirs.

Pourquoi faut-il dire que son zèle et sa piété se ralentirent ; il n'eut pas le don de persévérance, et cependant il avait récité pendant cinq ans sept mille fois par jour cette prière. Aussi, peu à peu, il diminua le nombre de fois, et il était arrivé à ne la dire presque plus. Ici nous voudrions placer une réflexion que nous croyons fort à propos. Cette prière comprend une longueur de près de huit lignes d'un livre ; multiplié par 7.000 nous avons au total une somme de 56.000 lignes que cet individu devait réciter par jour ; supposons que chaque page contînt 35 lignes, notre Soufi aurait dû chaque jour (et il le faisait) réciter la valeur d'un livre de 2.000 pages. Sa disposition d'esprit était bien toujours celle-ci : il faut que je voie le Prophète, et je suis sûr qu'il m'apparaîtra. Pendant cinq ans, il récita cette formule : pendant cinq ans, il s'astreignit à

réciter chaque jour ses mille pages de prières, et cependant jamais il n'eut une vision. D'où nous croyons pouvoir conclure sûrement que les apparitions dont sont favorisés les vrais Soufi, ceux qui se sont donnés à Lucifer, ne sont pas le produit de leur imagination seule, mais qu'il y a apparition réelle. Ce qui ne détruit pas ce que nous avons dit qu'il y avait à peine un dixième des affiliés qui avaient le don des visions et des extases, et que les neuf dixièmes de ceux qui prétendaient être en communication avec les esprits ne voyaient dans leurs visions que le fruit de leur imagination. Ici le cas est tout différent, et il nous semble que, naturellement parlant, un tel individu aurait dû être, au bout de quelques mois, complètement halluciné. Il n'en fut rien.

Il y avait quelque temps déjà que sa constance commençait à s'ébranler et qu'il perdait sa ferveur première, lorsque tout à coup il fut saisi de l'Esprit et favorisé de la vision tant attendue. Ce fut en plein jour, le 8 de redjeb 1125 (juillet 1713), à Fez, Bab-el-Foutouk (porte des Victoires) que Dieu daigna se manifester à son fidèle serviteur. Il lui accorda le don de Tesarrouf (1), c'est-à-dire qu'il lui fit connaître les mystères de la nature, et lui accorda le don de faire des miracles. El-Abd-el-Aziz, rapporte toujours la tradition, en usa largement, et, dit son biographe, il ne se passait pas un seul jour sans qu'il n'opérât quelque prodige. Alors se réalisa la prophétie du vieil oncle mourant de la peste, quand il

(1) Ce mot (Tesarrouf) signifie littéralement : faculté d'agir à son gré.

disait à sa nièce de garder sa chéchia pour l'enfant qu'il lui naîtrait : que cet héritage serait pour lui un trésor. En effet, la réputation d'Abd-el-Aziz fut grande, et il vit de nombreux disciples se presser autour de lui pour être instruits dans la voie de la perfection. Les ennemis les plus ardents eux-mêmes, comme Ahmed-ben-Mobarek qui l'avait combattu, et se fit plus tard son plus ardent défenseur, cessèrent de les poursuivre de leurs sarcasmes à la vue de sa sagesse et de sa science. Mobarek lui succéda même et se fit l'auteur de sa vie.

Cet ordre n'a pas produit de grands saints ni de grands docteurs comme celui des Qadyra ou des Chadelya; le fondateur était un grand ignorant et un naïf et il nous faut aller jusqu'au quatrième supérieur général pour trouver un homme important : C'est Ahmed-ben-Idris-el-Fassy. Né à Fez, où il acquit un grand renom de sainteté, il fit son pèlerinage à La Mecque, en 1797. Il se plut dans cette contrée, et auprès du tombeau du prophète où il pouvait souvent aller faire de longues visites. Il faisait de rapides progrès tant dans la piété que dans la science. Au centre de la religion musulmane, il se fit un grand renom à cause de ses doctrines. Des frontières de la Chine aux bords de l'Atlantique, sa réputation lui faisait acquérir de nombreux disciples, et sa chaire était entourée d'une foule innombrable d'étudiants. Ses collègues dans l'enseignement, jaloux d'une telle renommée, l'accusèrent d'hérésie. L'accusation portait sur une chose bien légère à nos yeux, mais très grave aux yeux du pharisien musulman. Dans leurs prières, ceux

qui suivent le rite malékite doivent prier les bras collés au corps et allongés de toute leur longueur, tandis que le maître de Snoussi faisait prier ses disciples les bras croisés sur la poitrine, le poignet gauche pris entre le pouce et l'index de la main droite. C'en fut assez pour qu'aussitôt il devînt hérésiarque, et fût obligé de fuir la colère des docteurs de l'Islam.

Ahmed-ben-Idris se réfugia alors, à quinze journées de marche de La Mecque, dans une ville de l'Yémen, appelée Sobia. Cette ville était alors au pouvoir des Ouahabites. Le séjour presque forcé qu'il dut faire au milieu de ces fidèles observateurs de la religion primitive du Coran, ne fut pas sans influence sans doute, sur les doctrines du maître de Snoussi. En faisant connaître ces puritains de la religion musulmane, nous ferons une excursion en Arabie, et nous verrons que là aussi le démon s'est remué : la vraie doctrine politique du Coran nous apparaîtra connue des peuplades de l'Arabie qui portent tous leurs efforts vers l'imamat et le panislamisme : en même temps, nous verrons que la doctrine particulière de ces Ouahabites n'est que celle du Coran, mais la doctrine vraie et comprise de cet immonde livre ; nous espérons pouvoir compléter, par ce moyen, ce que nous avons dit en parlant des Aïssaoua.

Nous ne pouvons pas ici faire l'historique de cette secte nouvelle qui, du fond de l'Arabie, veut rétablir dans sa pureté et sa rigueur primitive, les doctrines du Coran. Mohammed-ben-Abd-el-Wahab naquit à Horeymelah, ville située dans le centre de l'Arabie par le 46° de longitude (est

de Paris), et un peu au-dessus du 26° de latitude, à environ 200 kilomètres nord-est de La Mecque, presque à la même latitude que Médine. Comme le prophète dont il devait restaurer dans sa pureté la doctrine du Coran, il se livra d'abord au commerce. A Damas, il se lia étroitement avec quelques savants qui abhorraient de toute la force de leur âme les fakirs fanatiques qui ont introduit dans l'Islam les doctrines de la Perse et de l'Inde. C'est, en effet, un point à noter que les Wahabites ne veulent point admettre chez eux et regardent comme des hérétiques et des impies tous les individus qui se font associer aux sociétés musulmanes. Et cependant nous avons vu plus haut que ces mêmes fanatiques ont recueilli chez eux le maître de Snoussi.

Mohammed-ben-Abd-el-Ouahab était doué d'une intelligence supérieure : dans ses nombreux voyages, il avait beaucoup observé e beaucoup réfléchi. Il avait surtout remarqué combien les Musulmans avaient des pratiques qui lui semblaient peu conformes avec la doctrine du Coran, tel qu'il l'expliquait. Les savants de Damas lui enseignèrent la vraie doctrine et l'aidèrent surtout à trouver la clef de l'édifice bâti par Mahomet. Se reportant à onze siècles en arrière, au jour où l'ange Gabriel venait annoncer au Prophète qu'il avait été élu par Allah pour achever l'œuvre et clôturer la liste des Prophètes, il examina d'un coup tout l'édifice, et vit combien il était différent de celui de Mahomet : Des pratiques nombreuses avaient été introduites, des doctrines erronées et subversives étaient venues s'ajouter à la saine doc-

trine du Coran, et, sous le voile de l'orthodoxie, elles cachaient les plus grandes monstruosités, aux yeux du fidèle musulman. Hélas! en voulant sortir d'un gouffre, il tomba dans un autre semblable; et il ne fit que reproduire ce que nous avons vu plus haut enseigné par Ben-Aïssa : Un Dieu, un seul Être, seul actif, seul souverain, auprès duquel les êtres sont absolument irresponsables et se meuvent fatalement : un Dieu qui a créé le monde on ne sait trop pourquoi ni comment, faisant les uns pour le ciel, les autres pour l'enfer, avec la même indifférence qu'un potier façonnant selon son bon plaisir, et sans le moindre remords des vases pour un bon ou un mauvais usage. Pas d'amour dans ce Dieu cruel, et aussi stérile que le sable du désert de l'Arabie. Toutes les créatures se soumettent également à son omnipotence sans miséricorde ni compassion : la pierre, la brute et l'homme sont sur le même rang; et cela va de soi du moment que l'homme n'est pas libre, mais sous l'empire de la fatalité va se perdre soit dans l'enfer soit dans le ciel comme la goutte d'eau dans le vaste océan. Au surplus l'homme fait courber sous la même loi inexorable les puissances supérieures, et l'archange et l'ange sont ses égaux comme la brute et la pierre. C'est comme un dédommagement à notre avilissement.

Cette doctrine affreuse qui n'est autre chose que celle de Manès, comme nous l'avons dit, est, au dire de Mohammed-ben-Abd-el-Ouahab, la vraie doctrine du Coran; il l'exposa tout au long dans les volumineux commentaires qu'il composa sur ce prétendu livre sacré. Ce fut avec le

secours du sabre qu'il la propagea dans sa patrie où, aujourd'hui, elle compte de nombreux et fervents sectateurs.

Ce réformateur voulait purger l'Islam de toutes ces fausses sectes, qui, en Orient, empruntent plus à l'Inde qu'au Coran leurs doctrines mystiques. Le but qu'il se proposait était la restauration de l'Islamisme primitif, avec sa législation, son gouvernement et ses pratiques religieuses. A son avis, l'Islamisme avait eu un grand tort depuis son origine ; c'était de n'être pas resté stationnaire : une religion est et opère selon la notion qu'elle a de l'Être Suprême auquel elle rend ses hommages et ses adorations. Le Dieu de Mohammed, le faux prophète, est un Dieu absolument stérile, vivant seul de toute éternité dans un perpétuel égoïsme : le jour où il a voulu jeter le monde dans l'espace, ce fantôme de Dieu n'a pas eu la force de produire un acte de vertu : Indolent, méchant, cruel, perfide, barbare, il n'a aucune des qualités que nous aimons à trouver en nos semblables. Une religion qui rend un culte à un pareil être devait nécessairement se ressentir de cette indolence, de cette paresse, de ce manque d'énergie.

L'idéal du gouvernement pour les Ouahabites, c'est donc le gouvernement tel qu'il existait dans les premières années qui ont suivi la mort du Prophète de Satan. L'imamat, voilà le meilleur de tous les gouvernements, et c'est vers ce but à atteindre que tous les Musulmans doivent porter tous leurs efforts. Quel sera le respect que tout sujet devra avoir pour son souverain ? Évidemment, il devrait être nul. Admis, en effet, que tous

les hommes sont absolument égaux, que le roi n'est pas plus recommandable que le dernier des portefaix de sa capitale, que l'homme ne peut acquérir aucune vertu puisque Dieu seul agit, que nous n'avons aucune part au bien qui est en nous, et que nous sommes ou bons ou méchants, l'un ou l'autre nécessairement, le Ouahabite, comme tout Musulman qui comprendrait sa religion devrait être plein de mépris pour l'autorité légitime. Disons qu'ils sont meilleurs que leurs principes : n'est-ce pas, en effet, ce qui arrive pour tous les hommes qui s'éloignent de la vraie voie.

Puisque le réformateur nourrissait dans son cœur tant de haine contre les fakirs, il doit alors ne pas avoir professé leurs doctrines : nullement, lui aussi il s'est laissé influencer par la philosophie indienne et est tombé dans le panthéisme. Par le fait même qu'il a bien compris et interprété la doctrine du Coran, il a dû tomber dans cette aberration. Il n'ira pas se jeter dans cette théorie incompréhensible où l'âme, après s'être dégagée des liens terrestres, va se perdre dans l'Infini d'où elle est un jour sortie; sa théorie panthéistique sera plus claire, plus mathématique. La Ala illa Allah (1) : il n'y a dans le monde qu'une seule force, qu'une seule puissance ; par de puissants ressorts, elle fait mouvoir toute la création. Telle la machine à vapeur met en branle tous les wagons qu'elle traîne ; si elle s'arrête, tout s'arrête ; si elle marche, tout marche ; si elle dévore l'espace, les wagons la suivent; tout cela ne fait qu'un, il n'y a qu'une

(1) « Il n'y a d'autre divinité que la divinité ou que Dieu. »

force, les wagons sont passifs et forcément doivent obéir. Admettre que c'est Dieu qui opère en nous, ou nous qui agissons parce que nous sommes des parties de Dieu; que c'est Dieu qui fait en nous le mal, ou que nous, parties de la divinité, nous faisons le mal, n'est-ce pas la même chose, n'est-ce pas toujours le panthéisme ? « Je suis entré dans de longs développements pour dégager du livre saint de l'islamisme la véritable idée de Dieu, pour mettre à nu cette théologie monstrueuse qui présente le Créateur comme le plus despotique des tyrans, et ses créatures comme les plus vils des esclaves. Conclusion révoltante et pourtant nécessaire *dès que l'on admet l'absorption panthéiste de tout acte*, de toute responsabilité en Dieu seul (1). Dans un tel système, les actes bons ou mauvais de l'homme, le meurtre, le vol, le parjure ou l'exercice des plus hautes vertus, sont

(1) Que le lecteur nous permette de lui montrer, par une anecdote assez intéressante, que le peuple ouahabite met en pratique une telle doctrine. Palgrave, pendant son voyage, couvrait ses intentions en se faisant passer pour docteur en médecine. Dans chaque ville où il s'arrêtait, il soignait les malades et obtenait de la sorte beaucoup de renseignements, car les Arabes sont grands causeurs quand on leur fait du bien. Un jour donc, un homme du peuple vint le trouver dans sa demeure : « Docteur, tout mon corps n'est que souffrance. » Cette phrase étant trop générale pour être exactement vraie, il poursuit son interrogatoire : « Avez-vous mal à la tête ? — Non. — Souffrez-vous du dos ? — Non. — Des bras ? — Non. — Des jambes ? Non. — De l'estomac, des entrailles ? — Non. — Mais si vous ne souffrez ni de la tête, ni de l'estomac, ni du dos, ni des bras, ni des jambes, comment pouvez-vous être un composé de douleurs ? — Tout mon corps n'est que souffrance. »

Le docteur comprit enfin que son individu souffrait d'un rhumatisme chronique. Il continue donc : « Quelle est la cause de votre maladie ? — La cause, Docteur, c'est Dieu. — Sans doute, tout vient de Dieu ; mais quelle en a été l'occasion particulière ? — Docteur, Dieu d'abord, et ensuite la viande de chameau que j'ai mangée quand j'avais froid. » Cette lucide explication ne me satisfaisant pas : « Il n'y a pas autre chose — Peut-être bien ; j'ai bu du lait de chameau (*sic*) ; mais la cause de tout cela, c'est Dieu, je vous l'ai dit, docteur. (Tome I, chap. » IV, p. 145.)

choses indifférentes aux yeux du grand autocrate pourvu que le droit inviolable de sa monarchie suprême demeure intact et soit régulièrement proclamé. Le despote est satisfait quand l'esclave avoue sa dépendance, et il n'exige rien de plus. Dieu et la créature passent entre eux une sorte de compromis : « Je vous reconnaîtrai, dit l'homme, pour mon Créateur, mon seul seigneur et mon seul maître, et j'aurai pour vous un respect, une soumission sans bornes. Afin de m'acquitter de cette obligation, je vous adresserai chaque jour cinq prières qui comprendront vingt-quatre prosternations, la lecture de dix-sept chapitres du Coran, sans oublier les ablutions préliminaires, partielles ou totales ; le tout entremêlé de fréquents « La Ala illa Allah » et autres formalités. De votre côté, vous me laisserez faire ce qu'il me plaira pendant le reste des vingt-quatre heures et vous n'examinerez pas trop ma conduite personnelle et privée ; en récompense des adorations de ma vie entière, vous me recevrez dans le paradis où vous me procurerez « la chair des oiseaux si agréable au goût », de frais ombrages, des ruisseaux de nectar. Quand bien même l'accomplissement de mes devoirs religieux laisserait à désirer, ma foi en vous et en vous seul, avec un dévot « La ila illa Allah », sur mon lit de mort, suffira pour me sauver ». Voilà, sans périphrases, l'abrégé, la substance de l'islamisme orthodoxe (1). »

Puisque ce nouveau prophète a voulu ramener au type primitif la religion musulmane, puisque

(1) Palgrave. *Voyage en Arabie*, traduit par Emile Jouveaux, tom. II, chap. X, page 78.

d'après l'idée qu'il s'est faite de cette religion, celle-ci doit être toujours stationnaire, les wahabites doivent condamner *a priori* tout progrès, toute innovation. La civilisation, partant le christianisme n'a pas de plus terrible ennemi que ces fanatiques sectateurs de l'Islamisme pur. Palgrave nous peint ainsi Abd-el-Latif, arrière-petit-fils du réformateur : « C'est un homme d'une beauté remarquable dont les manières et le langage annoncent une certaine culture. Envoyé en Egypte, il avait été élevé au Caire, et il doit, à son séjour au milieu d'un peuple plus éclairé que celui du Nedjed (1), l'aisance et la variété de sa conversation, son apparence de libéralisme, et son dédain fort surprenant chez un cadi de Riad, pour sa tantologie fatigante et ampoulée de sa secte. Mais il ne faut pas se laisser tromper par ces dehors brillants; la langue seule est égyptienne, le cœur et l'esprit sont wahabites. Je ne crois pas que l'on puisse rencontrer, dans l'Arabie centrale, un homme plus dangereux, *plus ennemi du progrès* qu'Abd-el-Latif. Jamais Namik-Pacha, Ali-Pacha, ou tout autre Pacha revenant du Bosphore après des années passées sur les bords de la Seine ou du Danube, n'ont eu le cœur plus rempli d'une haine jalouse contre la prospérité et la civilisation qui ont frappé leurs regards, et auxquelles ils ont la conscience de ne pouvoir atteindre. Le cadi de Riad, l'ancien étudiant du Caire, aujourd'hui chef des zélateurs nedjéens, est la personnification de

(1) Province de l'Arabie centrale comprise entre le 28· et le 25· de latitude, entre le 44· et le 47· de longitude Est de Paris. Riad en est la capitale.

l'antipathie éternelle du mal pour le bien, antipathie non moins profonde que celle du bien pour le mal. » (Palgrave, tom. II, page 87.)

Ces quelques lignes apportent une éclatante justification à ce que nous avons dit plus haut, sur la haine que tout Musulman, s'il veut être fidèle à sa religion, doit avoir pour le progrès et la civilisation. Et en conservant bien dans le cœur cette haine, ils sont conséquents avec eux-mêmes: car si Dieu seul est actif, l'homme doit rester sempiternellement dans l'état où l'a placé la main de Dieu. Le diable seul, à leur avis, peut pousser l'homme à sortir de sa condition et à ne pas vouloir toujours vivre d'une seule idée. Aussi, est-il curieux de voir combien fidèlement ces descendants d'Ismaël ont conservé les traditions de leurs ancêtres. Ils sont partout les mêmes : peuples, pasteurs, ils portent partout la désolation : Le Prophète n'a-t-il pas dit que l'agriculteur était indigne des mains du fidèle croyant !

Nous savons que nous énonçons ici bien des idées qui surprendront beaucoup de lecteurs qui prétendaient cependant être bien instruits sur la loi et la religion musulmanes. Nous citerons les paroles mêmes du Prophète à sa concubine favorite, Eyshah : « Les anges ne visitent pas une maison où ils rencontreraient une charrue. » Si nous ne craignions de nous arrêter trop longtemps sur cette secte des Ouahabites, nous citerions plusieurs curieuses pages où Palgrave prouve que Mahomet défendit l'usage du vin : premièrement, par haine de notre sainte religion et aussi parce que le vin rend le *commerce, entre les hommes, plus agréable*. Parle beaucoup qui a

bu, dit-on, dans mon pays, et tout méridional est, dit-on, un bon parleur et un bon camarade. Faudrait-il attribuer ces qualités à la liqueur de Bacchus? Il est certain que les poètes arabes ont chanté cette douce liqueur avec un talent digne d'Anacréon, avant que Mohammed l'eût proscrite.

Enfin, comme dernière ressemblance entre les Khadirya-Snoussya et les Wahabites, nous devons mentionner l'attitude que prennent dans la prière les deux sectes : les bras croisés sur la poitrine. Et, à ce sujet, nous rapporterons un fait dont Palgrave a été témoin dans son voyage en Arabie ; les lecteurs jugeront, par là, de l'importance que les Musulmans attachent à ces minutieuses pratiques, qu'ils observent avec la plus rigoureuse exactitude. Ils y mettent toute leur attention, comme le grand maître des cérémonies aux jours où nos rois recevaient les ambassadeurs.

Le Cheikh Mohammed el-Bekri, après les massacres qui ensanglantèrent Damas, en 1860, pour fuir la justice de son pays qui aurait dû, selon la loi naturelle, lui infliger un châtiment exemplaire, car il y avait figuré comme l'un des plus grands massacreurs, avait fait un voyage dans l'Arabie Centrale. Parvenu à Riad au milieu des Ouahabites, il reçut l'hospitalité chez Abd-el-Latif, arrière-petit-fils du réformateur. La politesse contint pendant quelques jours l'esprit de secte, mais le Syrien ne voulait jamais paraître à la mosquée.

Vint le vendredi : il se vit obligé, ce jour-là, d'assister aux prières publiques et alla à la mosquée où son hôte devait prêcher. De son mieux,

il calma les remords de sa conscience, en condamnant intérieurement les hérétiques avec lesquels il pactisait en ce moment : « Hélas ! de quel scandale, continue Palgrave, il allait être témoin. Le Metowa, qui remplissait les fonctions d'iman, venait de réciter le Tekbir-el-Ihram et commençait la Fatihah, quand, — chose horrible à dire ! — il se permit de redresser le pli du col de sa tunique, au lieu de tenir décemment les bras croisés sur sa poitrine. A cette vue, Bekri ne put retenir son indignation : il valait mieux omettre les prières que de les réciter avec un Iman capable de méconnaître ainsi ses devoirs : « O Dieu, tu le vois, il faut que je quitte le temple, s'écria-t-il à haute voix, et il sortit de la mosquée dans un accès de colère impossible à décrire ». (Tom. II, p. 52.)

Les Ouahabites ont encore bien d'autres particularités : ils proscrivent impitoyablement le chapelet, les sortilèges, les talismans, l'art divinatoire, l'interprétation des songes et tant d'autres pratiques communes aux Orientaux. Nous regrettons de ne pas pouvoir nous étendre davantage sur cette secte intéressante : nous avons seulement voulu faire connaître à nos lecteurs ce mouvement de l'Arabie vers le Coran primitif et ses pratiques.

Nous avons dit que les Ouahabites condamnent les derviches et les fakirs; cette condamnation s'applique surtout aux derviches ambulants de l'Orient, comme nous avons pu en juger par les quelques faits que raconte Palgrave, et ils éprouvent de profondes sympathies pour les ordres religieux véritables, ennemis de tout progrès et qui

veulent faire revenir l'Islam à sa pureté primitive. Ne voyons-nous pas Snoussi rejeter les Aïssaoua de son livre où il prouve l'orthodoxie de son ordre ? Il les a rejetés, parce que beaucoup de charlatans abusent de ce nom pour tromper le peuple ; nous croyons qu'il en est de même pour les Ouahabites. Ils méprisent, et avec raison, les faux derviches qui exploitent la charité publique, mais font alliance avec les *vrais* derviches initiés à la saine doctrine de l'Islam.

Devons-nous dire que Ahmed-ben-Idris avait découvert seul dans ses veilles sa doctrine qui le rapprochait tant de celle des Ouahabites, ou plutôt faut-il penser que, se voyant sans asile, il ne voulut pas se rétracter devant ses disciples enthousiastes, et qu'il préféra continuer dans cette voie et aller jusqu'au bout ? A notre avis, l'orgueil l'empêcha de se rétracter, et se voyant sans abri, il embrassa complètement la grande réforme qui convenait tant à son esprit, et la transmit à ses plus fidèles disciples. De la sorte, la doctrine des Ouahabites fit irruption en Occident, où elle ne tardera pas à rencontrer de nombreux et fervents adeptes.

Dès les premiers temps de l'islamisme, quelques fidèles croyants, s'attachant fidèlement à la lettre du Coran, ont opéré ce que Mohammed-Abd-el-Waheb a fait dans l'Arabie : ils ont vécu depuis la fondation de l'islamisme conservant fidèlement ces traditions et refusant de se mêler aux autres Musulmans. Ce sont les partisans d'Ali, c'est-à-dire ceux qui proclamaient la nécessité de l'imamat. A leurs yeux, il n'y a eu

de véritable islamisme que sous les trois premiers Khalifes ou Imam, et ils se disent les vrais continuateurs de Mohammed le Prophète. Tels sont, dans le Nord de l'Afrique, les Mzabites et les habitants de l'île de Djerba. Ce sont les précurseurs de Mohammed-ben-Abd-el-Wahab et de Snoussi, et à ce titre méritent ici quelques lignes.

Les Mzabites et les habitants de l'île de Djerba, ce qui forme un total de plus de 100.000 habitants, ne sont hérétiques que parce qu'ils veulent absolument le rétablissement de l'imamat et ne reconnaissent pas d'autre Khalife que Abou-Taleb, Abou-Beker, et Omar. A leurs yeux, Ali est un traître parce qu'il n'a pas voulu conquérir ce titre les armes à la main. Pour rester orthodoxes et n'être pas pris au dépourvu, ils ont inventé, comme les protestants ont fait pour l'Eglise, un état latent dans lequel ils se trouvent à présent; ne pouvant pas aujourd'hui reconstituer l'imamat, ils espèrent toujours que le moment viendra où, les armes à la main s'il le faut, ils pourront avoir un seul souverain qui les administrera selon la loi écrite dans le Coran. Leur dernier imam a été Yacoub qui déclara qu'après sa mort il n'y avait plus possibilité de lui nommer un successeur (910 de l'hégire : 1505 de J.-C.) C'est depuis ce moment qu'ils se trouvent dans l'état de secret.

L'état de gloire a été bien court, il a duré à peine quelques années sous les trois premiers Khalifes. Le jour où Ali transigea avec Moaouia (celui qui est connu dans nos his-

toires sous le nom de Moaviah), et où il fut atteint par le poignard d'Abd-er-Rahman-Ibn-Moldjem, commença pour les fidèles sectateurs du Coran l'état de résistance. Ne pouvant supporter l'outrage que leur faisaient les Kalifes de Damas en les appelant des Karedjiim (sortis de la vraie voie, de la vraie religion), ils en appelèrent aux armes. Ce fut une vraie guerre de religion, avec ses cruautés et ses perfidies telles que nous en avons vues en France, sous Charles IX et Henri III.

« Quatre mille Ouahabites avaient paru à Nehrouan (1). Trente ans plus tard, on les comptait par dizaines de mille. Tous les Mahométans que la tyrannie des nouveaux Khalifes indignait ou lésait, revenaient à la doctrine des purs. L'orgueil des Omeyades qui étendaient les frontières de l'Empire jusqu'aux Pyrénées et jusqu'à l'Himalaya pour leur gloire personnelle, leur luxe qui consumait les ressources des pauvres, leur cruauté toujours avide du sang le plus noble de l'Islam en faisaient la « race maudite » qu'Allah flétrit dans son livre. La maison d'Allah, près de laquelle il est défendu de tuer même une colombe, réduite en cendres, et souillée par des massacres, des Mahométans, Berbères ou autres, vendus sur les marchés au mépris des plus saintes lois; les descendants d'Ali égorgés, et leurs têtes montrées en spectacle, cent autres prétextes agitaient sans cesse les Karidjites, dont les troupes flottantes, agrégées par occasion, grossissaient et se dissipaient comme des tempêtes. »

(1) Masqueray. *Chronique d'Abou-Zakaria*; préface, p. XXIX.

Pendant longtemps, ce fut une guerre cruelle entre les deux partis. Les Kharidjites voyaient leur nombre se grossir de tous les mécontents, et de tous les partisans d'Ali. Un des fils même d'Ali partit de La Mecque pour aller soulever l'Irak : il n'aboutit qu'à la fatale affaire de Kerbela, « le plus poétique de tous les combats de l'Islamisme », dit encore Masqueray.

Nous ne pouvons retracer l'histoire de cette guerre de religion où, à la fin, les partisans d'Ali furent vaincus; ils abandonnèrent peu à peu, leurs centres d'action, Coufa et Bosra, et se retirèrent, les uns dans la péninsule arabique et le Nedjed là où naquit, au milieu du siècle dernier, Mohammed-ben-abd-el-Ouahab, les autres dans l'Afrique du Nord, où ils fondèrent Tiaret en 144 de l'hégire (762 de J.-C.).

Ces quelques notions préliminaires étaient nécessaires, croyons-nous, pour bien comprendre l'œuvre de Snoussi. On serait tenté, en effet, de croire qu'une telle idée de panislamisme est une chose nouvelle ; de plus, ces notions nous montrent le diable se remuant au fond de la péninsule arabique : or, qui sait ce que l'avenir nous réserve? C'est de l'Arabie que se répandirent, sur l'Afrique et l'Europe, ces conquérants qui, à notre avis, n'ont pas encore eu leurs égaux. Napoléon les a surpassés peut être par la rapidité de la conquête, mais combien de jours a-t-il régné sur l'Europe ? Au contraire, nous voyons les Musulmans, tenir l'Espagne pendant sept siècles entre leurs mains.

Ce fut donc au milieu de ces puritains, dans une ville soumise à leur autorité, que Cheikh

Ahmed-ben-Idris reçut une généreuse hospitalité. Lui que les docteurs de La Mecque avaient accusé d'hérésie fut le bienvenu au milieu des adeptes de Mohammed-ben-Abd-el-Ouahab. Nous connaissons, au surplus, l'intolérance qui les caractérise; il fallait donc, pour tolérer au milieu d'eux cet étranger, qu'il y eût quelques points de ressemblance entre sa doctrine et la leur. Ce fut à Sobia qu'il mourut, vers l'an 1835 de notre ère. En mourant, il laissait un disciple qui allait continuer son œuvre, et lui donner dans l'occident la plus grande extension : c'était le grand Snoussi.

Non loin de Mostaganem (dans la province d'Oran), se trouve un petit douar appelé Thorchi, de la tribu des Ouled-Sid-abd-allah-ben-el-Khettabi-el-Medjahiri. Ce fut dans cette tribu que naquit en l'an 1206 de l'hégire (1791 de J.-C.) (1).

La généalogie de cet individu intéresserait fort peu nos lecteurs; nous dirons seulement qu'il prétendait descendre en droite ligne du Prophète et ajoutait toujours à son nom les qualificatifs de El-Hassani, ou encore El-Idrissi.

De très bonne heure, Mohammed-ben-si Ali-ben-Snoussi-el-Khettabi, etc., montra beaucoup d'ardeur et d'aptitude pour l'étude. Des professeurs remarquables ne manquaient pas alors à Mostaganem, le plus célèbre était Si-Ben-Gandouz. Sa réputation était immense, à tel point qu'elle porta ombrage au bey d'Oran, Hassan, qui conçut pour lui une véritable haine. Il faut dire aussi, pour être dans la vérité, que ce brillant

(1) Le fondateur de l'ordre qui doit servir de trait d'union et de cohésion à tous les ordres musulmans.

professeur était un Khouan fidèle à ses obligations, et nous avons vu déjà par l'exemple de Tidjani et de Bou-Qobrein, la haine qui divisait les Turcs et les Khouan. Les prem ers trouvaient dans les fakirs des ennemis dangereux pour leur autorité. De là ces luttes continuelles entre le gouvernement turc et les adeptes des ordres religieux. Un jour on vint prévenir El-Gandouz qu'il eût à se mettre en sûreté : « Il arrivera malheur à Gandouz par sa faute, répondit-il fièrement à cet ami fidèle, mais il arrivera malheur aux Turcs à cause de Gandouz. » En effet, il lui arriva malheur. Hassan le fit arrêter et exécuter en 1829. Un an après, le gouvernement turc s'écroulait battu en brèche par le canon de la France. Ce fut à cette école que Snoussi apprit le mépris du Turc et de tout gouvernement.

L'année même où son premier maître tombait sous le glaive du Turc, Snoussi montrait par un exemple éclatant combien peu il était condescendant aux désirs de l'empereur du Maroc. En 1821, il avait abandonné l'Algérie à la suite d'une discussion avec un de ses cousins germains, qui, en plein medjalès et devant l'assemblée des Euléma, s'était oublié jusqu'à lui donner un soufflet; indigné, jugeant qu'il ne parviendrait pas à se faire rendre justice, et aussi pris du goût des voyages et du désir de s'instruire davantage, Snoussi se retira à Fez. Pendant sept ans, il fut l'auditeur le plus assidu et le plus docile des grands maîtres de cette célèbre université. Au milieu des Taibya, si dévoués au pouvoir et à la famille régnante, il ne puisa pas avec la science le respect pour l'autorité. Snoussi était

alors dans toute la force de son âge, et sa réputation comme savant commençait à éclipser presque les plus grands docteurs de la ville de Fez. Tout le monde connaissait l'illustre étranger, mais on savait aussi que son orgueil était égal à sa science, et qu'il ne courbait pas volontiers sa tête; en un mot, il n'était pas courtisan, et bien que Chérif et descendant du Prophète comme la famille régnante on ne le voyait jamais au palais. L'empereur voulait cependant s'attacher cet homme. Prévoyait-on déjà qu'un jour il serait l'adversaire le plus ardent et le plus perfide de tout gouvernement? Prévoyait-on alors qu'un jour il fonderait cette société secrète qui est actuellement une menace pour l'Europe et la civilisation? Toujours est-il que l'empereur voulut le prendre par son côté faible. Il composa un manuscrit qu'il fit orner magnifiquement, et l'envoya à Snoussi pour connaître son avis, et qu'il le commentât. Malgré nous, ce trait nous rappelle Frédéric II faisant corriger ses vers par celui qui était l'ennemi le plus acharné de notre religion, et dont les disciples devaient saper les bases de tous les gouvernements. Mais Snoussi avait plus de caractère sinon plus d'orgueil que le philosophe de Ferney; il ne voulut pas « laver le linge sale » de sa majesté chérifienne et partit pour faire son pèlerinage à La Mecque. Il avait alors trente-neuf ans selon notre manière de compter, ou quarante années musulmanes (1).

(1) Les Musulmans suivent l'année lunaire, ils gagnent ainsi 11 jours par an, ou 363 tous les 33 ans. Au bout d'un siècle ils ont donc gagné 3 ans plus quatre ou cinq jours. Il arrivera donc un jour, éloigné sans doute, où ils nous rattraperont. Ainsi en 1308 qui

Il ne fit pas en dévot seulement ce pèlerinage que doit faire au moins une fois dans sa vie tout fidèle musulman; son but n'était pas seulement de satisfaire sa piété et d'effacer ses péchés, mais surtout de s'instruire et de se faire affilier aux diverses sociétés secrètes dont il visita la maison mère sur sa route. A Fez, pendant les sept années qu'il y avait séjourné, il n'avait pas perdu son temps, il s'était fait affilier à toutes les sociétés de l'endroit, Qadrya, Djazoulya (Aïssaoua), Derqaoua, etc., etc., mais il refusa toujours d'entrer dans celle des Taibya. Ce fut sans doute pour l'y engager et attacher à son empire cette importante recrue que l'empereur essaya du stratagème raconté plus haut.

A Laghouat, il ouvrit une école où il professa quelque temps la grammaire et la jurisprudence. Sa réputation de savant fut bientôt grande dans la ville, et tous admiraient sa piété et son assiduité aux prières. La population ne savait comment acquitter sa dette de reconnaissance, et le payer et des leçons qu'il donnait aux enfants et des bons exemples qu'il donnait à tous. Ils crurent résoudre la question en lui achetant une femme : Menna-ben-Si Mohammed-ben-Abd-Errahman. Pauvre malheureuse ! un jour quand il eut assouvi sa passion, quand elle ne fut plus pour lui qu'un fardeau incommode qu'il devait traîner dans ses voyages de ville en ville, il l'abandonna sous le futile prétexte qu'elle était inféconde. Elle ne l'était pas, disent les méchants, car peu après sa

correspondait à 1891, il n'y avait plus entre les deux ères qu'une différence de 583 années. La première année de l'hégire correspond à l'année 622 de Jésus-Christ.

répudiation elle eut une fille, Saïda qui était encore en vie il y a une douzaine d'années. Menna se remaria à un certain Mohammed dont elle eut des enfants. Il va sans dire que Snoussi ne se préoccupa jamais ni de la mère, ni de la fille. Ce fut là sa première escapade.

Nous ne voulons pas le suivre pendant toutes ses diverses pérégrinations dans le désert. Lui-même nous en a fait le récit plus tard dans les Prolégomènes de son livre intitulé le « Fahrasa ». J'ai eu, nous dit-il, la bonne fortune de rencontrer sur ma route des gens instruits, des orateurs habiles, des imams éminents. Les uns suivaient la voie qui devait les conduire à Dieu, les autres suivaient l'enseignement des docteurs. J'en ai rencontré partout, de l'Aradh aux confins du Djerid, dans la Tripolitaine et aux environs de Tunis, en Egypte tant au Caire que dans les villages environnants, Nous traitions ensemble dans un langage incompréhensible au reste des mortels de la quintessence des sciences, et il en résultait entre nous une confraternité, une amitié véritable ayant le bien pour but unique.

Après avoir visité tous les centres intellectuels de l'occident et s'être fait donner l'ouerd de presque tous les ordres occidentaux, il voulut compléter son éducation à la Djemâa-El-Azhar. Comme tous les docteurs éminents qui avaient enseigné dans cette université, Snoussi fut en butte aux contradictions de ses ennemis qui ne reculèrent devant aucun moyen, pas même devant l'empoisonnement, dit-on.

Faut-il attribuer cette haine à la grande réputation qu'il avait acquise et à la jalousie des

autres docteurs qui voyaient leurs disciples les abandonner pour suivre leur terrible adversaire, ou bien faut-il attribuer cette guerre entre docteurs aux doctrines plus ou moins orthodoxes de Snoussi ? A notre avis, il y a les deux causes.

Nous avons déjà vu, en effet, plusieurs fois ces mêmes docteurs poursuivre de leur haine des docteurs orthodoxes ; aucun Musulman n'osera dire que Chadeli soit un hérétique, et cependant il fut poursuivi de l'animadversion des docteurs de cette université.

Nous croyons aussi que Snoussi prêta le flanc à la critique : nous avons vu combien peu correcte avait été sa conduite envers le sultan du Maroc, et on peut dire qu'il atteignit les dernières limites du respect en cette occasion. Les docteurs et Euléma du Caire étaient alors à la solde du gouvernement et inféodés à celui-ci comme les Taibya à celui du Maroc. Ce fut donc là un premier grief, car, paraît-il, quand il parlait du gouverneur et du sultan de Stamboul, il en parlait avec tout le respect qu'il fallait pour n'être pas accusé. Bien plus, un jour, il voulut, malgré la défense du Cheikh El-Hanich, prêcher en public : il débita sur la vie mystique, sur les pratiques des Musulmans, sur les lois et les obligations des croyants, des idées si peu orthodoxes aux yeux des Euléma, que ceux-ci le dénoncèrent comme un réformateur, et le frappèrent de l'anathème. Jugeant aussi combien cet homme était dangereux, les Euléma voulurent le faire disparaître, par le poison : ils échouèrent ; mais Snoussi resta malade toute sa vie.

Ses disciples se sont emparés de ce fait, et y ont brodé une belle légende. Jouant sur le mot hanech (serpent) qui était le nom du Cheikh qui avait dirigé l'empoisonneur, ils ont voulu personnifier l'envie et la jalousie. Bien que tous les ennemis de Snoussi, dit la légende, eussent les yeux constamment ouverts sur lui pour trouver quelque chef d'accusation, sa conduite était si correcte, et il observait si fidèlement toutes les prescriptions de la Souna (tradition) qu'il faisait le désespoir de ceux qui voulaient le perdre. Un jour, il sortait de la mosquée où il avait accompli ses dévotions selon la règle, quand il rencontra à la porte un homme que Snoussi appelle saint, et dont évidemment le nom n'est pas connu. Avec les disciples nous appellerons ce saint El-Hanich (le serpent) : « Tu es bien fier, Snoussi, lui dit ce saint, parce que tu observes fidèlement la Souna. — Comme il convient à tout fidèle musulman qui suit la loi de Dieu. — N'as-tu donc jamais violé cette loi, répliqua El-Hanich. — Non. — A voir ton orgueil, on le croirait ; prends garde, un jour je te prendrai en faute. — Qu'Allah me protège et me garde, répondit le Magrebin, » et il sortit de la mosquée sans se préoccuper davantage de ce mendiant.

Or, dit la Souna, tout fidèle musulman doit, la nuit, avant de s'endormir, couvrir tous les vases contenant de l'eau. Une fois, Snoussi s'endormit, et, pour la première fois, il manqua à l'obligation de la Tradition. Son ennemi veillait : il s'introduisit traîtreusement dans sa demeure, et bava dans la cruche d'eau. Sans aucune crainte, à son réveil, Snoussi but de cette eau dans laquelle

avait bavé le mendiant sous la forme du serpent, et, dit la légende, ce fut depuis ce moment qu'il fut toujours maladif.

Nous ne voulons pas nous arrêter à ce fait plus qu'il ne le mérite, mais nous ferons remarquer que le brillant professeur recourait souvent à ces interprétations pour expliquer sa conduite; s'il abandonne le Caire, s'il sort de La Mecque, c'est pour obéir à un ordre d'en haut.

Pourtant Snoussi ne pouvait plus rester dans une ville où les docteurs de l'Islam avaient prononcé contre lui l'excommunication; désormais, dans les rues du Caire, malgré sa science et son éloquence, ce n'était qu'un hérétique et un perturbateur de l'ordre public. Ses ennemis lui portaient une haine à mort, et s'il ne voulait pas tôt ou tard tomber dans leurs embûches, il devait abandonner cette ville et chercher ailleurs un toit plus hospitalier. Partir ainsi après une telle sentence c'était s'avouer coupable, c'était s'avouer vaincu, c'était avouer qu'il avait été dans l'erreur : un Musulman ne se rétracte pas : il meurt plutôt pour défendre ce qu'il a avancé. Cet homme n'était pas cependant à bout de ressources, et, afin que son départ ne ressemblât pas à une fuite, il imagina l'anecdote suivante :

Il y avait quelques jours seulement que la terrible sentence pesait sur sa tête, quand, en venant de faire ses ablutions à la mosquée d'El-Azhar, il sortit par l'étroite porte du midi. Il était alors plongé dans la contemplation de Dieu, et son esprit était complètement détaché des choses de ce bas monde : aussi ne fit-il pas attention à un pauvre fellah, qui en même temps que lui sortait,

voulait entrer par l'étroite ouverture : « O Snoussi, dit l'inconnu en appuyant sur ce mot, ô Snoussi, pourquoi me pousses-tu ainsi ? — D'où connais-tu mon nom, répliqua le Cheikh, et qui es-tu ? — Je suis le qoteb de l'époque, dit le fellah ; sors de cette ville où tu n'as rien à apprendre, Allah te réserve pour accomplir de grandes choses. Va à La Mecque ; là tu trouveras ton maître, celui qui doit te guider dans la voie sainte. »

Fier de cette réponse qui venait fort à propos pour le tirer d'embarras, Snoussi la répandit dans la ville : et quand il abandonna la capitale de Méhémel-Ali, ce n'était plus en fuyard, mais en homme obéissant aux décrets du ciel.

Si-Snoussi était alors dans la force de l'âge et de la réputation. Dans les nombreuses universités qu'il avait fréquentées, il avait contracté des amitiés nombreuses et solides. Beau, bien fait, d'un regard doux et avenant, il attirait tout le monde, et il suffisait de l'avoir vu une fois et s'être entretenu avec lui pour s'attacher à sa fortune. Ce n'était pas un parleur ; il connaissait trop les mœurs de ses coreligionnaires et il savait qu'aux yeux des Arabes surtout, trop parler nuit. Il s'enveloppait donc dans cette demi-obscurité qui se laisse voir assez pour se faire désirer encore. De sa nature, il n'était pas taciturne : d'un tempérament bilieux, il était né pour commander. La doctrine qu'il professait assombrit sans doute son caractère, le mysticisme qu'il pratiqua et dont il atteignit le dernier degré le rendit plus silencieux : mais ce silence était encore un motif pour que le peuple le demandât. Très sévère pour lui-même, il n'épargnait rien à

ceux qui vivaient avec lui, et, comme il arrive toujours, cette sévérité lui fit perdre ses amis vulgaires pour lui attacher les vrais et fidèles amis. S'il était resté dans sa patrie, il aurait été l'adversaire d'Abd-el-Kader, ou lui aurait imposé sa volonté. Snoussi n'était pas fait pour rester au second rang. Au physique, il avait toutes les qualités qui dominent la populace : il avait une grande taille : sur son front ridé par les mortifications et les jeûnes excessifs, on voyait se refléter sa vaste intelligence ; tandis que son regard vif, animé, étincelant, pouvait supporter sans crainte la réverbération des sables du désert, jamais personne ne put soutenir ce regard foudroyant. Sa tenue était noble et martiale ; tous ses gestes, tous ses mouvements étaient réglés avec une précision digne du plus grand orateur ; sa parole était facile, élégante et abondante ; sa voix, claire et sonore, pénétrait ceux auxquels il s'adressait : en un mot, Snoussi put, sans verser une goutte de sang, fonder un empire des plus vastes et des mieux organisés, et, du fond du désert, le sultan de Stamboul lui-même se reconnut impuissant à se faire obéir. Voilà, croyons-nous, le portrait du grand Snoussi ; à notre avis, notre siècle n'a qu'un seul homme qui l'a peut-être égalé, c'est O'Connell faisant sortir, par la seule force de son éloquence, sa chère Irlande du tombeau ; par son éloquence aussi, Snoussi fondera un vaste empire ; comme l'orateur Irlandais il ne haranguera pas à la fois une multitude innombrable d'hommes ; son cercle sera plus restreint, mais sa parole ne sera pas moins efficace.

Snoussi obéit donc le plus promptement qu'il put à l'ordre que venait de lui transmettre au nom de Dieu le qoteb de l'époque. Ce fut dans la ville sainte qu'il fit la rencontre de l'homme qui devait avoir le plus d'influence sur sa vie, et auquel il devait un jour succéder dans la direction de l'ordre des Khadirya, nous voulons dire : Mohammed-ben-Idris-el-Fassy. Celui-ci comprit la haute valeur de cet homme qui venait à lui sur l'ordre de Dieu ; il en fit son disciple de prédilection, lui dévoila toute la doctrine de l'ordre et n'eut plus pour lui aucun secret. A son tour, Snoussi s'éprit d'une grande affection pour son maître, et lui témoigna toute sa reconnaissance par son attachement. Quand, poursuivi par la haine des docteurs et Euléma de La Mecque, Mohamed-ben-Idris dut quitter la ville sainte. Snoussi le suivit dans son exil, et lui demeura toujours fidèle. En retour, le maître en fit son successeur spirituel et pria ses adeptes de le reconnaître pour supérieur général.

Quelques-uns d'entre eux ne voulurent pas condescendre à ce désir. Le décret d'exil avait aussi atteint les disciples, et s'ils n'avaient pas dû abandonner la ville sainte, ils étaient au moins suspects d'hérésie, et, comme tels, soumis à une surveillance plus ou moins gênante. Aussi, à la mort du Cheikh, vers l'an 1835 de Jésus-Christ, saisirent-ils avec empressement l'occasion de renier leur maître et de se réconcilier avec les autorités universitaires. Ces quelques disciples tièdes, car le plus grand nombre resta fidèle aux enseignements de Mohammed-ben-Idris, élurent comme successeur un

indien, Mohammed-Salah-el-Mogherani, et devinrent les Mohammedéin ou Mogharanya, ou encore Soualiah. Ils se sont toujours, depuis, montrés les adversaires ardents des opinions de leur ancien maître et les ennemis de leurs anciens frères qui devinrent les Snoussya.

L'antipathie des deux successeurs de Mohammed-Ben-Idris commença à se manifester par le choix que chacun fit de l'endroit où devait s'élever leur zaouia. El-Mogherani fut assez heureux pour acquérir un emplacement dans le quartier béni de Dar-Khaizaran (la maison de Khaizaran) : c'est le nom de la mère du Kalife Haroun-er-Rachid, qui acheta cet endroit, où se trouve la maison habitée par le Prophète pendant son séjour à La Mecque : C'est l'endroit du globe entier le plus propice à la prière, car Allah exauce toutes les demandes qui lui sont demandées, de cet endroit, qui abrita son Prophète pendant son séjour sur la terre.

Snoussi ne fut pas aussi heureux. Il réussit cependant à acquérir la montagne d'Abou-Kobaïs, où d'après la légende arabe, sont enterrés nos premiers parents avec leur fils Seth.

Tandis que son compétiteur faisait de continuelles concessions aux Euléma de la Mecque afin de pouvoir vivre en paix dans sa zaouia et transmettre à son fils le gouvernement de cet ordre que lui avait confié la tiédeur de quelques Khadirya, Snoussi continuait toujours les traditions que lui avait laissées son maître, et comme lui, qu'il éclipsa bientôt, se fit de nombreux ennemis et de plus nombreux disciples. Ceux-ci lui arrivaient de partout,

attirés par son incomparable réputation. Les persécutions dont un homme est l'objet le font connaître autant et ordinairement même plus que ses propres mérites ; et quand c'est un homme de la taille de Snoussi qui sait unir l'éloquence entraînante de la parole à l'inflexibilité des principes, cet homme attire à lui non seulement les mécontents et les persécutés qui sont heureux de trouver un chef et un protecteur, mais aussi des amis véritables et des disciples fidèles. Telles furent les deux causes du succès de Snoussi. Il faut aussi en ajouter une troisième : il y a toujours eu dans la pauvre humanité un désir, une volonté bien arrêtée de tendre vers l'infini, vers la Perfection Souveraine : de là sont nés dans la religion catholique les ordres religieux qui sont aussi nécessaires pour quelques âmes d'élites que la nourriture dont elles soutiennent leur vie. Tous les hommes, à quelque religion qu'ils appartiennent, à quelque rang de la société que la Providence les ait placés, sentent cet impérieux besoin ; mais tandis que dans les ordres catholiques, la vie qu'on y mène est une vie de souffrances et de mortifications, non pas seulement corporelles, mais spirituelles, et aussi de lutte pour extirper les défauts et acquérir la vertu ; dans les fausses religions les ordres religieux sont une école de paresse et de sensualité. Il suffit de connaître un peu ce que sont et font les lama du Thibet pour en être convaincu. Pour ces hommes, c'est un moyen de vivre dans la plus parfaite mansuétude et tranquillité, et de se rendre inutiles à la société. Aussi, du fin fond de

la Tripolitaine et des bords du Gange, une foule de paresseux, une armée roulante accourut vers la sainte montagne : la réputation de sainteté du célèbre fondateur était telle, et la foi de ses disciples si grande qu'ils n'avaient nul doute sur les moyens de leur existence. Il n'en fut pas ainsi ; la zaouia n'était pas riche, et toute cette bande qui venait se faire affilier était aussi pauvre qu'ignorante. Le Cheikh avait dans l'esprit trop d'ingéniosité pour ne pas en tirer profit, et nous verrons de quelle utilité ils lui furent.

Snoussi n'avait jamais fléchi devant personne ; à Fez, nous l'avons vu refuser de corriger et de commenter le manuscrit de l'Empereur qui voulait se servir de ce prétexte pour se l'attacher ; au Caire, nous l'avons vu, plutôt que de rétracter sa doctrine, porter tout le poids du courroux des Euléma, et ses épaules ne fléchissent pas sous le lourd fardeau de l'excommunication. A La Mecque, après la mort de son maître comme pendant les années d'exil, il montra la même inflexibilité dans ses principes et la même ténacité à défendre ce qu'il croyait être la vérité. Aussi, bientôt il se vit en butte à la persécution, comme son maître : ses moindres actions lui étaient imputées à crime, même les relations qu'il entretenait avec les fils de Mohammed-ben-Idris et avec les amis que son aménité, sa douceur et sa science lui avaient gagnés pendant son séjour chez les Ouahabites. Rien n'exaspère autant la médiocrité comme la fermeté dans ce que nous savons être la vérité ; les autres faits ne furent que des motifs, mais la

fermeté de caractère de Snoussi fut la cause des tracas que lui suscitèrent ses ennemis. Ils n'osèrent pas cependant porter contre lui l'excommunication, ou plutôt renouveler la sentence de l'université du Caire ; sa réputation de savant et de saint était trop grande, et ses nombreux disciples accourus autour de lui pour recevoir de ses lèvres quelques-uns la science, tous la direction dans la voie de la perfection, se seraient levés en masse pour le défendre. Ce n'était pas un homme, en effet, pour ses disciples, c'était presque l'égal d'un Prophète de Dieu, et jamais mortel, croyons-nous, n'exerça sur ses semblables une pareille autorité.

Nous sommes au mois de janvier 1842 ; depuis près de sept ans, Snoussi dirige la zaouia d'Abou-Koraïs ; certes, sa réputation est immense, et, dans tout l'Orient, il est l'homme le plus célèbre sinon le plus vénéré. A cette même époque, un chrétien, à la faveur d'un déguisement et sous le faux nom d'Omar-ben-Abd-Allah, a demandé une audience au grand chérif de La Mecque ; il est accompagné d'un Moqaddem de l'ordre des Tidjanya. Il vient, porteur d'une fetoua qu'il a obtenue à Kairouan et au Caire, et il veut en obtenir la confirmation : La question est grave : les Musulmans du Maghreb peuvent-ils maintenant déposer les armes et accepter le joug des chrétiens ? Le chérif de La Mecque, Sidi-Mohammed-Ebnou-Aoun, a réuni à Taïf, pour cette importante solution, tous les grands docteurs de l'Orient : De Damas, de Bagdad, de Médine, de La Mecque, tout ce que l'Islam possède de plus instruit et de plus sage, a répondu à l'appel du

Pape de l'Islam. Celui-ci leur pose la question le plus clairement possible, après avoir entendu les délégués des Tidjanya, des Cheikkhya et des Taibya. Le motif qui a poussé les délégués de ces ordres de l'Occident n'est pas la cause de l'Islam, tous sont animés d'une grande haine contre l'émir qui, depuis près de dix ans, tient en échec la puissance de la France. Il a, en effet, détruit la zaouia mère des Tidjanya, et les autres ordres sont jaloux de l'influence qu'il prend en Algérie au profit des Qadrya. C'est là le vrai motif de leur venue dans la Ville sainte.

Dans ce medjelés réuni dans la demeure du grand Chérif, à Taïf, tous les docteurs de l'Islam sont d'avis qu'il faut enfin déposer les armes. Alors un homme de grande taille, auquel personne ne semblait devoir faire attention et qui avait gardé un profond silence, s'avança gravement au milieu de la salle. Seul, il osa tenir tête à tout ce que l'Islam avait de plus docte et de plus saint; seul il osa proclamer l'impérieuse loi où se trouvaient les Musulmans de combattre l'Infidèle jusqu'à ce que le dernier sectateur du Coran fût délivré du joug de l'infidèle et, malgré les sarcasmes et les railleries de ses collègues, il les écrasa tous du poids de sa logique et de son intelligence. S'il ne réussit pas à mettre de son côté tous les opinants, c'est que Léon Roches avait répandu l'or à profusion. Ce fidèle Musulman, qui aura seul fait la leçon au grand Chérif et rappelé leurs devoirs à tous les Musulmans, cet homme était le chef de la zaouia d'Abou-Koraïs; c'était le grand Snoussi.

Un tel courage et une telle conduite impres-

sionnèrent vivement les docteurs musulmans; malgré les griefs nombreux qu'ils avaient contre ce chef de zaouia, ils n'osaient cependant mettre la main sur lui, ou comme son maître le frapper d'excommunication. Sa conduite sans doute était un blâme de la leur, mais Snoussi était aimé et vénéré de la foule; il comptait de nombreux disciples et il est bien probable que devant une telle renommée, l'influence même du grand Chérif eût essuyé un échec. Ils avalèrent l'affront non sans faire la grimace, et sans lancer force injures à celui qui les dominait de toute son intelligence et de tout son mépris.

Snoussi vit alors qu'il jouait gros jeu, et que bientôt il pourrait tomber sous les coups de ses ennemis. Il résolut donc d'abandonner la Ville sainte où ils l'empêchaient de faire tout le bien qu'il aurait désiré. Son départ aurait trop ressemblé à une fuite, et Snoussi voulait montrer qu'il ne craignait personne. De plus, depuis que la célèbre fetoua avait été approuvée par les Eulẹma de l'Orient, il comprit qu'Abd-el-Kader était perdu et que, désormais, grâce à l'appui des Tidjanyạ, l'Infidèle allait posséder en paix une province d'Allah. Il résolut donc de porter ses efforts dans le Sud de l'Algérie, de la Tunisie et de la Tripolitaine, afin d'y préparer, dans l'ombre, un vaste complot pour chasser le Roumi et délivrer le croyant. Enfin, il faut dire que ses disciples mouraient de faim, sous prétexte de jeûner, et que la faim les rendit ingénieux. Les aumônes, en effet, étaient insuffisantes pour nourrir cette foule : les étudiants qui devaient assister à ses leçons avaient de quoi suffire à leurs besoins;

mais ces nombreux disciples illettrés, et qui venaient à lui pour gagner le royaume du ciel, parce qu'ils n'avaient aucun moyen de subsistance dans le monde, étaient à la charge du brillant professeur. C'était un embarras plutôt qu'un secours et il ne voyait en eux d'autre utilité que celle de se les attacher fidèlement.

Aussi, sous le fallacieux prétexte de mortifications et de jeûnes afin de dompter leurs passions, leur imposait-il des jeûnes très prolongés pour soulager sa bourse et son budget. Beaucoup m'abandonneront, pensait-il, et bientôt je n'aurai avec moi que mes fidèles disciples. Ce fut tout le contraire qui arriva. Un jour, un de ces fanatiques était à bout de forces : depuis deux ou trois jours, il n'avait rien pris ; il allait succomber. Il se traîna comme il put au tombeau du Prophète, et là il se plaignit de ce que Dieu ne lui donnait pas la force nécessaire pour accomplir les obligations que lui imposait son Cheikh. Le Prophète fut touché de compassion, et son cœur s'émut de pitié ; aussitôt il apparut à Snoussi : « Snoussi, lui dit la vision : ton cœur est cruel, et tu n'es pas touché des maux que souffrent tes disciples, leur prière est montée jusqu'à moi ; je connais tes désirs et le but que tu poursuis. Va sans crainte, je serai avec toi ; quitte cette ville, prends avec toi tes disciples illettrés, va dans le désert, et au lieu des jeûnes et des mortifications, ordonne-leur de construire des zaouias, car ton ordre embrassera tous les pays de l'Orient à l'Occident. » A ces mots, la vision s'évanouit. Snoussi, pour obéir aux ordres du ciel, abandonna la Ville sainte

comme il avait abandonné le Caire. Il emmena avec lui tous les illettrés, laissant les Tolba à la garde de la zaouia de La Mecque, et, prenant en main le compas, l'équerre et la truelle, il se fit, dit-on, un maçon émérite. De la sorte, les Francs-Maçons musulmans mirent en pratique ce que leurs confrères d'Europe écrivaient à pareille époque seulement sur les couvertures de leurs livres.

Ce fut à partir de cette époque que l'ordre fut véritablement fondé. Un grand nombre de zaouias s'élevèrent comme par enchantement en Arabie, en Egypte, dans la Tripolitaine. Sans s'arrêter, il courut de La Mecque au désert de Barka et établit dans le Djebel-Lakhdar le premier centre de son ordre. Au milieu de ces collines et sur ce rivage où s'élevèrent autrefois Ptolémaïs et Cyrène, Snoussi construisit un grand nombre de zaouias : El-Beida, qui fut le chef-lieu de l'ordre jusqu'en 1855; Tokra, Tolmeita (sur l'emplacement de l'ancienne Ptolémaïs), Grenna, où les amateurs d'archéologie et d'étymologie voient l'emplacement de Cyrène, Derna, El-Merdj, Soussa, etc., etc., s'élevèrent rapidement. Snoussi était devenu un habile architecte et un grand maçon, et il était admirablement secondé. A partir de cette époque, il ne conserva avec La Mecque que les relations absolument nécessaires et porta tous ses regards vers le Maghreb où les armes de la France faisaient des progrès continuels. En quelques années, tout le désert de Barka et tout le Djebel-Lakhdar furent peuplés par des solitaires qui n'étaient pas attirés en ce lieu par

l'amour de Dieu. Toutes les fois qu'il avait un homme capable de diriger un nouvel établissement, Snoussi l'envoyait dans un endroit propice, et un monastère s'y élevait. On se croirait revenu aux temps heureux où saint Benoît, suivi d'une foule nombreuse et de disciples fidèles, établissait son ordre en Italie, en France, partout où était l'Eglise catholique. Qui pourra jamais apprécier les bienfaits signalés que les moines répandirent sur l'Europe; partout où ils venaient s'établir, la prospérité et la richesse venaient après eux; et ils étaient pour ces contrées autrefois incultes et insalubres une cause de bénédictions, une source intarissable de richesses. C'est ainsi qu'a opéré dans le désert Snoussi : là où il a établi une zaouia, il a fait creuser un puits, et, dans le désert, l'eau c'est la richesse, là où il y a ce précieux élément la fertilité renaît. Par sa douceur et sa rigidité, il attira autour de lui et de ses établissements des nomades qui voulaient jouir de la paix; moyennant quelques faibles redevances et quelques journées de travail qu'ils devaient à la zaouia pour cultiver les immenses espaces qui lui appartenaient et recueillir la récolte, ils étaient considérés comme faisant partie de la zaouia et participant aux faveurs spirituelles de l'ordre.

Peu à peu, les limites de sa puissance s'étendirent; la Tripolitaine ne suffisait plus à son zèle ardent. Le Touat, Aïn-Salah, Radamès, R'at, l'Egypte, l'Arabie, le virent successivement conservant, malgré ses soixante ans passés, la vigueur d'un jeune homme de vingt ans. Infa-

tigable, il s'était voué tout entier à l'œuvre qu'il croyait la meilleure et la plus agréable à Dieu : le désert n'avait pour lui aucun secret, et mieux que tous les guides il connaissait le moindre sentier de la mer de Sables ; monté sur son méhari, il excitait lui-même ses Khouan et les encourageait à la lutte de ses paroles ardentes : une fois même, la première fois où nous nous occupâmes de cette nouvelle secte, il avait paru dans le Djerid et était venu fonder une zaouia jusque dans le sud de la Tunisie. Se figure-t-on ce que doit causer de fatigues un voyage de plus de mille kilomètres à dos de chameau? Snoussi avait plus de cinquante ans quand il commença à établir son ordre, et se retira à Benghazi après son départ de La Mecque. Ce fut à cet âge où les hommes d'ordinaire ne songent qu'à consolider ce qu'ils ont institué, qu'il voulut fonder un ordre et lui donner des règles sûres : que dis-je, un ordre, il fonda un empire, agrandi encore par les soins intelligents de ses deux fils. Quand il descendit dans la tombe, il n'y avait pas au monde un homme qui fût si puissant, si redouté et si obéi. Il avait établi lui-même plus de cinquante zaouias : les frontières de son empire s'étendaient de la mer Rouge au Touat, de la Méditerranée au lac Tchad, et le roi du Wadaï n'était que son fidèle disciple et sujet. En 1854, la Sublime Porte demanda à Snoussi des hommes pour combattre la Russie ; Snoussi répondit par un refus.

Déjà, dans l'Islam, tous les savants et les docteurs commençaient à s'occuper de ce nouveau Prophète ; on connaissait quelques traits de sa

vie : on savait que sa doctrine n'avait pas paru très orthodoxe aux Euléma du Caire, qu'il avait passé quelques années avec son maître chez les Ouahabites ; qu'enfin, devant l'inflexibilité de ses principes, les Euléma de La Mecque, désespérant de le ramener, l'avaient forcé à abandonner la Ville sainte. Mais encore on ne connaissait pas Snoussi tel qu'il était : cet acte de refus fit connaître et son caractère et ses doctrines. A Constantinople, au milieu de ces écoles subventionnées par le gouvernement, tous blâmèrent la conduite de celui qui abandonnait la cause sainte de l'Islam, et empêchait ses subordonnés de courir au secours du Sultan. Le Cheikh comprit alors qu'il n'était pas en sûreté dans le désert de Barka. Le chef-lieu était trop proche de la mer et il était facile, dans une nuit, d'enlever, au milieu de ses affiliés surpris, le chérif aussi peu soumis aux désirs et aux ordres de son maître. L'oasis de Djeg'boub lui offrait un asile autrement sûr que El-Beida, ou n'importe quelle zaouia du Djebel-Lakhdar. Loin de toute communication, il pouvait facilement et surtout sûrement organiser son ordre ; il pourrait, sans crainte de tomber entre les mains de ses ennemis, encourager ses affiliés dans la voie de résistance au gouvernement prévaricateur de Constantinople, qui, cette année-là même, s'était allié avec la France, et à laquelle il devait faire des concessions pour avoir son alliance. Enfin, si ses ennemis voulaient franchir la distance de la mer à l'oasis, il en serait toujours prévenu à temps par ses affiliés, et, dans quelques jours, il aurait mis entre lui et ceux qui viendraient le

prendre, toute la largeur du désert; chez les Ouadaï, il n'aurait rien à craindre; bien plus, il y serait le maître. Car cet homme infatigable ne s'était pas contenté de faire des adeptes dans le Nord de l'Afrique, il avait pénétré, bien avant les Européens, dans le Soudan et y avait répandu son ordre. Il était à Djeg'boub depuis quelque temps, quand il apprit qu'une caravane, revenant du Soudan, et emmenant quelques esclaves de ce pays, avait été pillée par les écumeurs de la mer de Sables, dans le sud de la Tripolitaine. Snoussi comprit tout le parti qu'il pourrait tirer de ces jeunes gens, et combien ils lui seraient plus utiles que ses Moqaddem pour répandre ses doctrines dans leur patrie. Il résolut de les acheter; et, quand ils furent en sa possession, il les fit instruire et les initia à son ordre. Pour se les attacher, il les avait traités avec la plus grande bonté, et avant de les renvoyer dans leur patrie, se souvenant que Dieu, en revêtant de la ceinture symbolique les compagnons du Prophète, avait attaché ensemble un pauvre avec un riche, un faible avec un puissant, etc..., pour montrer que tous étaient égaux, Snoussi les affranchit et les déclara libres, de cette liberté dont jouissent les fils de Satan. Leurs prédications furent couronnées de succès; et bientôt tous les hommes du Wadaï, à commencer par le roi, n'étaient que les serviteurs du Cheikh de Djeg'boub.

Ce fut dans cette petite oasis, située à quelques jours de marche seulement de l'oasis de Syouah, où s'éleva le fameux temple de Jupiter Ammon, que s'éteignit en 1859 le fondateur des Snoussya;

il était presque septuagénaire, et laissait à ses fils un vaste empire, élevé en moins de vingt ans. Son corps repose dans la zaouia de Djegboub, sous une Kouba magnifique, où chaque jour la piété des fidèles vient déposer de nombreuses offrandes. Djegboub n'est encore qu'une bourgade, mais un jour peut-être, si elle continue à rester le chef-lieu de l'ordre, elle sera regardée comme une des villes saintes de l'Islam, et verra s'augmenter rapidement sa population, qui en ce moment peut atteindre, 8 à 10.000 âmes. Comme toutes les villes arabes un peu importantes, elle est entourée de murs crénelés surmontés de tours, fortifications qui sont capables d'arrêter des nomades, mais qui ne résisteraient pas à nos moyens. La zaouia est au centre de la ville, et comme au moyen âge nos pères bâtissaient leurs demeures autour du couvent ou du château, ainsi les affiliés aux Snoussya ont construit autour de cet édifice. Quatre portes donnent accès dans la ville ; l'une d'elles est plus grande et plus belle : c'est par ce chemin que passent les caravanes quand elles viennent apporter à Djegboub les richesses du Soudan ou amènent de nombreux pèlerins.

La zaouia est immense et ne peut être comparée qu'aux monastères élevés au moyen âge par la piété de nos pères. Quatre cents Khouan de tous les pays peuvent y habiter sans peine et y vaquer à leur aise à leurs exercices d'ascétisme et de contemplation. Une quinzaine seulement seraient maris, les autres vivraient dans le célibat. Nous pensons que ces Khouan, adonnés complètement à la vie contemplative, rappellent

les hommes qui, dans les Indes et le Thibet, se consacrent au Dieu-Lucifer. Ce n'est qu'une hypothèse, mais nous la croyons fondée. Les Snoussya, en effet, comme nous le montrerons bientôt, sont, pour ainsi parler, la quintessence des ordres religieux musulmans. Toutes les pratiques que nous avons vues en honneur parmi les autres sociétés seront familières à nos affiliés, en particulier à ceux qui dirigent l'ordre. Qui osera jamais dire qu'aux jours malheureux que nous traversons depuis bientôt un demi-siècle, Dieu n'ait pas indiqué à son Vicaire sur la terre par un moyen quelconque la voie à suivre. Quel est le politique le plus habile qui n'aurait été à bout de ressources si on l'avait mis au gouvernail de l'Eglise ? Et cependant que voyons-nous ? Un vieillard qui commande le respect et l'admiration même à ses plus grands ennemis, qui éclaire le monde au moment où ceux de son âge descendent dans la tombe, ou se retirent loin des affaires qu'ils ne peuvent plus diriger, heureux encore quand comme Gladstone ils ont le courage de se faire cet aveu héroïque. Nous ne voulons pas parler de sa vigueur corporelle et de sa santé : aux yeux des hommes de la science, c'est un prodige. Si Jésus-Christ agit de la sorte pour son Vicaire, croit-on que Lucifer se désintéresse absolument de ceux qui par tous leurs efforts veulent lui donner un continent tout entier? Cela ne se peut pas, et cela n'est pas. Jamais on ne me fera croire qu'un homme ayant atteint l'âge de cinquante ans, puisse par ses seules forces, malgré toutes les inimitiés et les haines des gouvernements, établir

un empire comme l'a fait Snoussi. Nous savons toute la dureté de l'Arabe, et nous savons avec quelle rapidité le méhari le transporte d'un lieu à un autre. Prenez un jour la carte de l'Afrique, la dernière parue. Suivez la marche de Snoussi, suivez-le de sa première zaouia dans le Djebelt-Lakhar, suivez-le à travers les sables du désert, aujourd'hui à R'at, demain à Insalah, après-demain dans le Djerid-Tunisien; puis tout à coup sur les bords du Nil; voyez-le jeter de ci de là, mais avec une régularité surprenante, d'innombrables zaouias, calculez à vol d'oiseau le nombre de kilomètres parcourus par cet homme, sexagénaire, septuagénaire; dites-nous maintenant si c'est l'œuvre d'un homme seulement et si jamais il n'y a eu quelqu'un pour le secourir, le soutenir, le diriger? Nous ne voulons pas dire, certes, qu'il eut à sa disposition un démon particulier, mais nous ne serions nullement étonné d'apprendre un jour que cet homme était favorisé ordinairement de la vision de Lucifer, son Dieu.

Dans tout cet ouvrage, nous n'avons fait que citer les livres nombreux qu'il a composés pour faire connaître les pratiques des Khouan. N'est-ce pas lui qui nous a dirigés dans le dédale de l'extase, qui en nous expliquant les rituels des Scherourdya et des Nakechibendya, nous a dit que l'extase et la vision n'étaient plus qu'un jeu pour le fidèle initié, et que, quand il le voulait, Dieu se dérangeait pour le diriger dans chacun de ses actes? N'est-ce pas lui qui nous a expliqué comment les adeptes pouvaient parvenir à évoquer les âmes de leurs cheikh? Et cet homme n'aurait pas connu, en pratique, ce qu'il nous

enseignait si bien? Autant vaudrait dire que saint Paul, en nous décrivant le troisième ciel, n'avait jamais été favorisé d'une pareille vision.

Et nous aussi, nous poserions une question à ceux qui nieraient ces apparitions, cette direction donnée par l'ange des ténèbres à l'œuvre des Snoussia. Que font dans leur zaouia ces quatre cents Khouan : ils nous rappellent les quarante composant le conseil ordinaire du grand maître des Aïssaoua, ayant le don de soulager toutes les maladies de ceux qui les approchent à la fête du Miloud. Nous avons dit plus haut ce que nous en pensions. Il est certain que ces hommes n'honorent pas Dieu, le vrai Dieu, le Dieu bon, notre Dieu, Jésus *Deus noster*. Qui n'est pas pour Dieu est contre lui ; qui n'aime pas Jésus le combat. L'œuvre de Snoussi est-elle l'œuvre de Dieu? est-elle l'œuvre de Jésus-Christ, notre Dieu Jésus, *Deus noster*?

Plus haut, nous avons raconté deux visions dont Dieu l'aurait favorisé. Nous avons dit alors que nous ne croyions guère à leur contenu parce qu'elles étaient trop appropriées aux circonstances, pour qu'elles fussent vraies. Elles arrivaient là comme un *Deus in machina* pour le tirer d'embarras ; mais ces deux faits nous montrent combien cette croyance était répandue parmi ses disciples ; tous étaient persuadés que Snoussi était en communication directe avec la Divinité : « Snoussi, nous disait un jour un affilié aux Aïssaoua, c'est un grand saint, un homme que Dieu a toujours dirigé dans la voie droite et instruit dans tous ses actes ; dans les Aïssaoua,

on reçoit tout le monde, même les voleurs ; mais il n'en est pas de même chez les Snoussya ; on n'y reçoit que les hommes instruits et pieux. » Telle est l'idée que nous donnait de cet ordre un Musulman fanatique qui, dans les moments où le fanatisme ne l'exaltait pas trop, disait que s'il était bey de la Tunisie et de l'Algérie, il ferait couper la tête à tous les Français. Ce fervent Aïssaoui se reconnaissait pourtant indigne d'être initié aux Snoussya. C'était, on doit l'avouer, une exagération de sa part ; comme tous les ordres, Snoussi recrute partout, et prend tous les hommes ; mais ces paroles nous montrent la haute idée que les Musulmans ont de cette société secrète.

Ces quatre cents Khouan passeraient ainsi la vie dans le cloître, enfermés pendant toute leur vie dans leur monastère, comme nos Trappistes ou nos Bénédictins, et, chose encore plus étonnante, garderaient la chasteté. Pour le coup nous n'y tenons plus ; il est aussi impossible à un Musulman d'Afrique de garder cette vertu, qu'il est impossible de voir régner parmi eux la charité et les autres vertus évangéliques. Ce qui leur paraît le plus incroyable, c'est que nos prêtres et nos religieux n'aient point de femme. Un jour, nous étions aux environs de Souk-Arras, et nous descendions sur Ghardimaouq ; un gros sidi entra dans l'une des gares intermédiaires entre ces deux villes ; je ne me souviens plus comment, la question tomba sur ce sujet, et mon interlocuteur qui comprenait très bien le français (il lisait le *Figaro* et avait entre ses mains le dernier

numéro, acheté à Duvivier) ne croyait pas, pour sa part, au célibat de nos prêtres, « car, disait-il, ou vos prêtres sont des hommes ou des anges ; dans le second cas, il n'y a pas de mérite ; dans le premier, c'est impossible » ; il m'avoua cependant que la conduite de tous nos prêtres qu'il avait vus en France ou en Afrique l'avait frappé ; aussi, il ne pouvait s'expliquer cela. Et nous pouvons dire que ce qui a le plus contribué à donner du prestige aux Pères Blancs, c'est la pratique de cette vertu. Leurs domestiques en étaient tellement étonnés que, pendant les exercices des missionnaires, ils allaient fouiller les coins et recoins de la maison pour s'assurer si vraiment on n'y trouverait pas une femme.

Nous saurons maintenant, après ces deux anecdotes, ce que nous devons entendre quand on nous dit que presque tous ces tolba sont célibataires afin de pouvoir vaquer plus facilement à leurs obligations et vivre dans le mysticisme le plus sévère sous une règle inflexible (1). Les moines du Thibet gardent aussi le célibat ; mais on sait pourquoi, afin de mener une vie plus coupable. Et qu'on remarque bien encore ce mot mysticisme ; on sait ce que cela veut dire dans les ordres musulmans, il n'y a pas de sainteté possible sans visions et sans extases ; et ces quatre cents Khouan sont tous des tolba, mot à mot chercheurs, demandeurs, et par extension : savants : ils sont donc initiés à tous les secrets

(1) Peut-être devrions-nous dire que, pour les Snoussya comme pour les Tidjanya, le grand maître est chargé de leur fournir des femmes ; ils vivraient ainsi dans la plus immonde promiscuité.

de l'ordre ; la formule : il n'y a pas d'autre divinité que Allah n'a pas de mystère pour eux : ils en comprennent tout le sens. Snoussi a séjourné chez les Ouahabites, et il leur a emprunté sa haine pour les gouvernements et son désir de retourner à l'islamisme primitif. Nous avons dit que Dieu dans ce système est le seul être actif et qu'il opère également et avec la même facilité et la même aisance le bien et le mal. Avec une pareille théorie, on peut rester célibataire, sans de grandes craintes ni de grands scrupules.

C'est à Djegboub que se réunissent, au moment fixé, les Moqaddem ou ceux qu'ils ont désignés à leur place, pour s'occuper des affaires de l'ordre. Le fils de Cheikh Snoussi, connu sous le nóm de Cheikh-El-Madhi, préside à la direction générale de l'ordre, tandis que son frère Sid-Mohammed-Chérif, grand jurisconsulte et grand théologien, est chargé de l'enseignement de la zaouia; son conseil ordinaire était composé des amis du fondateur, qu'il avait désignés pour que l'ordre ne faiblît pas entre les mains débiles de deux enfants; aujourd'hui, ils ont choisi, parmi les Khouan les plus intelligents, des conseillers fidèles. Le lecteur n'aura qu'à ajouter ce que nous avons dit dans la première partie au sujet de l'organisation des sociétés en général; tolba, serviteurs nègres, reggab, etc. Le grand maître a, à sa disposition, un personnel fixe et dont les fonctions sont bien distribuées ; il n'y a qu'un fait à noter : c'est l'existence de deux oukil portant ici le titre de vizir : « l'un, assisté de deux ou trois tolba, est chargé de la centralisation de l'administration

des zaouias : l'autre, dont les deux filles ont épousé, l'une Si-El-Madhi, et l'autre Si Mohammed-Chérif, s'occupe plus particulièrement des affaires de la zaouia de Djegboub et de celles de la famille du chef de l'ordre ». (Rinn, page 506.)

Afin que le chef de l'ordre soit tenu toujours au courant des nouvelles des pays civilisés ou des zaouïas, un système de courriers, faisant en même temps l'office d'espions, est organisé sur les grandes routes qui mènent à Djegboub : aussi, personne n'arrive à la ville sainte sans être signalé longtemps à l'avance. De plus, des puits sont disposés de distance en distance, connus de quelques affiliés afin que le chef de l'ordre pût, à un moment donné où sa liberté, peut-être sa vie, seraient en danger, prendre le chemin du Wadaï. Tout est donc bien organisé, et nous ne croyons pas qu'il soit possible d'arrêter le grand maître; les moindres nouvelles sont vite connues à la zaouia, grâce à ce système.

Et maintenant, si un de nos lecteurs veut jamais risquer ce voyage, nous ne voulons pas dire que sa vie sera en danger, mais il doit être bien persuadé qu'il ne verra que ce que les Snoussya voudront bien lui montrer, même aurait-il apostasié, c'est-à-dire, prononcé simplement ces mots dont tous savent maintenant le sens précis : il n'y a de divinité que Allah, et Mahomet est son prophète, qu'il devra prononcer un jour ou l'autre, heureux encore si comme Léon Roches, il peut échapper à la circoncision. Voici donc, au rapport de Rinn,

toutes les précautions qui sont prises par rapport à l'*étranger musulman*, que le lecteur fasse attention à ce mot ; si on prend tant de précautions pour lui, que sera-ce pour le chrétien.

« En arrivant à Djegboub, *l'étranger musulman* qui n'a été ni mandé par le chef de l'ordre, ni préalablement accrédité dans les formes voulues par un Moqaddem, est soumis à un examen minutieux. Installé d'abord dans une maison des hôtes, extérieure à la zaouia, il est interrogé sur son pays, sur le lieu de son départ, et sur le but de son voyage. Au fur et à mesure qu'il répond à ces questions, faites avec toute la courtoisie que comporte la politesse orientale, il est peu à peu entouré de tolba, ou de serviteurs originaires des endroits dont il a parlé, et alors sous prétexte de demander des nouvelles de parents et d'amis que l'on n'a pas vus depuis longtemps, les interrogations recommencent plus précises, plus serrées.

Ce n'est qu'après deux ou trois jours, quelquefois plus, de cet examen, qu'on peut espérer voir un dignitaire de l'ordre et, plus rarement, le Cheik El-Madhi.

Celui-ci, du reste, a pour recevoir les étrangers avec qui il ne tient pas à entrer en relations directes, un de ses Khouan, originaire de Biskra, et dont l'emploi à la zaouia est de jouer le rôle de El-Madhi dans les audiences accordées à ces étrangers. Il paraît que la ressemblance de ce Biskri avec Cheik El-Madhi est surprenante (1). (Note de Rinn, page 507.)

(1) Il ne serait pas impossible que cet homme fût l'enfant naturel de quelque fille des nomades de Biskra donnée en présent à Cheikh

Ce fut ce qui arriva à l'explorateur allemand Rolhf, il avait le vif désir de voir le Cheik qui dirigeait un ordre si important : il vint jusqu'à Bir-es-Salem, à quelques journées de marche de Djegboub : le Biskri joua très bien son rôle. Même lorsqu'en 1872 une députation de Prussiens vint porter de nombreux présents à Cheikh-El-Madhi, afin qu'il excitât à la guerre sainte les populations du Sahara Algérien, ils furent éconduits poliment : le Biskri joua encore le rôle de El-Madhi.

Chacune des zaouias est organisée comme celles de tous les ordres en général ; il y a un Moqaddem qui en est comme le supérieur local, ayant sous ses ordres, pour l'aider dans l'accomplissement de ses devoirs, un oukil des rekkab et des serviteurs ou esclaves nègres. Chose particulière à cet ordre, chaque zaouia a une école primaire et un cours d'adultes ; on dirait que le diable, dans un dernier effort, a voulu imiter tout à fait nos monastères du moyen âge. Dans les principales zaouia comme dans tous les ordres, pour pourvoir à la subsistance de ces nombreux affiliés qui ont emmené avec eux leurs femmes et leurs enfants pour vivre en paix et remplir tranquillement leurs obligations, les terrains envi-

Snoussi pendant son voyage de Bou-Saada à Temacinn. » (Note de Rinn.)

Nous croyons qu'il serait plus probable d'admettre que c'est un fils de Snoussi. Cheikh-El-Madhi n'avait guère plus de quinze ans quand la succession lui échut. Or, le voyage de Bou-Saada à Temacinn, au dire de Rinn, aurait eu lieu avant le voyage du grand Snoussi au Caire et à La Mecque, par conséquent vers 1830. Ce Biskri aurait donc quinze ans de plus que Cheik-El-Madhi. Il nous semble que dans de pareilles conditions il est difficile de se ressembler beaucoup ; il nous semble plus naturel d'admettre, égalité d'âge et même parenté du côté du père.

ronnants appartiennent à la zaouia. Dans le désert, en effet, il suffit de travailler pour avoir de belles récoltes ; là où est l'eau, là est la richesse. Rien de plus faux que de se représenter le Sahara comme un pays absolument aride, dont jamais la main de l'homme ne pourra faire cesser la stérilité : ce sable, cultivé avec soin, devient une terre très fertile. Si nous voulions montrer la vérité de ce que nous avançons, nous décririons le pays de Djerba, l'oasis de Gabes et de Gafsa : à Djerba, on est étonné comment tant de beaux fruits peuvent pousser au milieu du sable : il est vrai que l'eau y est abondante et qu'il faut se donner un peu de peine, car les heureux habitants ne connaissent plus l'heureux temps où leurs aïeux mangeaient le lotus tant vanté par Homère et qui jouit de la douce faculté de faire oublier nos douleurs.

Chaque zaouia a donc autour d'elle une propriété aussi grande que le veut le Moqaddem, et suffisante pour fournir aux heureux ascètes une bonne nourriture. Ces heureux mortels, plongés complètement dans la contemplation, ne se soucient pas, derrière leurs épaisses murailles, d'aller cultiver leurs champs, ou, en été, de faire la récolte; il est plus agréable de servir Dieu paisiblement à l'ombre et de jouir du doux farniente. Les nomades doivent chaque année quatre prestations : deux au temps du labour, deux au moment de la récolte ; et tout cela évidemment en plus de la dîme religieuse, de la zekkat (ou taxe des pauvres des zaouias, etc., etc.). L'oasis de Djegboub est divisée en treize jardins, arrosés chacun par un puits ; il y a quelques centaines

d'oliviers, et environ 200 à 300 palmiers-dattes.

Enfin, chaque zaouia possède un certain nombre de chameaux et de chevaux qu'on reconnaît à un mot tracé avec un fer rouge. Quelques-unes en possèdent jusqu'à trois et quatre cents, comme les zaouias d'Adjela et d'Aziat.

Avant de continuer l'historique de cet ordre, de la mort de Snoussi à nos jours, nous nous arrêterons un instant pour faire connaître les diverses pratiques de rituel, et la doctrine de cet ordre. De la sorte, on pourra apprécier avec plus de sûreté de jugement sur les faits particuliers, et voir combien les moyens ont été choisis habilement pour atteindre le but que s'était proposé le grand Snoussi.

Son ordre, dit-il, est à la fois le plus saint et le plus parfait de tous les ordres religieux : le plus saint, parce que plus facilement qu'aucun autre il conduit ses affiliés aux joies de l'extase ; le plus parfait parce qu'il est mieux organisé qu'aucun autre pour atteindre son but. Certes, à notre avis, du moins, ces paroles ne sont que l'expression de la vérité. Snoussi se rendait un juste hommage. Et voici comment il prouve tout d'abord la sainteté de son ordre.

Il apprécie la règle qu'il a donnée à ses affiliés et son orthodoxie sur presque tous les ordres musulmans qui l'ont précédé, et se donne comme le continuateur de Si Ahmed-ben-Idris-el-Fassy. Nos lecteurs se souviennent que l'ordre des Khadirya a pris ce nom d'El-Khadir, parce que cet être surnaturel, sur la définition duquel les Arabes ne sont pas d'accord, avait un jour apparu

à Abd-El-Aziz-ed-Debbar, et lui avait donné un diker à réciter tous les jours cinq mille fois. Nos lecteurs savent aussi combien les Musulmans sont exigeants sous le rapport de l'orthodoxie des ordres musulmans; il faut que chacun établisse, par une chaîne, qu'il a reçu sa doctrine du Prophète ou d'un disciple du Prophète. Mais la foule, avide de merveilleux, donne plus abondamment et plus largement aux ordres révélés directement par Allah ; aussi voyons-nous quelques chefs d'ordre se réclamer de cette intervention divine afin que le peuple estime plus cet ordre que l'ordre rival. Il y a donc là, comme on le voit, deux intérêts à sauvegarder : l'orthodoxie et surtout le désir qu'éprouve tout fondateur à voir son ordre prendre un grand développement ; nous avons dit aussi plus haut que les docteurs de l'Islam se montrent difficiles et exigent que le fondateur prouve l'apparition.

Snoussi donc ayant surtout à cœur de bien montrer son orthodoxie (et encore beaucoup de savants musulmans, ceux qui sont payés par les gouvernements lui jettent à la tête tout un tas d'injures, qu'ils résument toutes dans ce seul mot ouahabite); Snoussi donc, en quête d'orthodoxie, se recommande à l'appui de soixante-quatre ordres ; et ceci est une ruse, car de la sorte il se donne comme le résumé de tous les ordres, et contrairement à ce qu'avait décrété Tidjani, il affiliera à sa secte tous ceux des autres ordres qui lui paraîtront avoir quelque valeur. Qui désormais osera donc l'accuser d'hérésie, lui le descendant direct du Prophète par Hassen, fils de Fathma ? autant vaudrait dire

alors que tous les ordres sont hérétiques, et nous croyons que celui qui le dirait aurait raison ; mais le peuple ne juge pas comme le marabout et le docteur qui ne crient si haut, au nom de l'orthodoxie, que parce qu'ils voient la ziara prendre un autre chemin et que leur casuel diminue chaque jour.

Il y a aussi une autre raison : Snoussi a voulu se conformer à l'ordre du Prophète en enseignant quarante traditions à ses disciples : car l'Envoyé de Dieu a dit : « Celui qui enseignera aux Croyants quarante voies pour leur enseigner le chemin du ciel, sera élevé dans le ciel aussi haut que les plus savants et que les plus grands docteurs de la loi. » Voilà pourquoi Snoussi a voulu avoir pour appui toutes ces voies, qui toutes se réunissent à lui, en sorte qu'il pouvait dire sans orgueil et logiquement qu'il était la voie du ciel. Ce n'était pas trop d'orgueil, comme on voit !

Le diker des Snoussya est loin d'avoir la longueur de celui des Aïssaoua ; leur but n'étant pas le même, les moyens sont différents. Les affiliés de Djegboub ont surtout pour but le rétablissement de l'imamat, le panislamisme, tandis que ceux de Mequinez veulent surtout entrer en relations avec les esprits ; c'est pour cela qu'ils s'étourdissent et s'abrutissent par des chants et des danses, tandis que Snoussi a proscrit ces pratiques. D'ailleurs, comme les fervents Ouahabites, il a défendu à ses disciples n'importe quel instrument de musique, même le tambour, et aussi l'usage du tabac. Mahomet n'a pas cependant prohibé ce narcotique, mais disait à Palgrave, l'arrière-petit-fils de Mohammed-ben-Abd-el-

Wahab que s'il l'avait connu il l'aurait prohibé ; et le voyageur fait remarquer, en effet, que ce narcotique est doué d'une force merveilleuse et agit sur le cerveau autant que le vin. A ce sujet, Palgrave fait la réflexion qu'il a faite sur le jus de la vigne : comme le vin, en effet, le tabac serait un lien de communication et d'amitié entre les hommes; or, c'est ce que Mahomet voulait éviter : il voulait que chacun restât chez soi, et que le Musulman de nos jours ressemblât à celui qui avait eu le bonheur de jouir de son agréable présence. Nous ne voulons pas discuter cette théorie ; il est certain, cependant, que deux hommes qui ne se sont jamais vus parlent aussitôt à cœur ouvert, quand l'un a offert du tabac à l'autre, et qu'ils ont aspiré quelques bouffées de la précieuse plante. Nous laissons au malicieux Anglais toute la responsabilité de sa théorie.

A ces défenses, il faut encore joindre l'obligation faite par le fondateur, à tous les affiliés, de porter le chapelet à la main et non suspendu au cou. C'est là un signe de reconnaissance. Le second est dans la position que prennent les affiliés quand ils veulent prier.

Tandis que tous les Malekites (1) prient les bras collés le long du corps, les Snoussya, semblables en cela aux Ouahabites, prient les bras croisés

(1) Il y a, dans la religion musulmane, plusieurs rites orthodoxes, ne différant entre eux que sur des questions secondaires soit de droit civil, soit de pratiques du culte; ils nous rappellent les divers rites de l'Eglise catholique : rite grec, latin, melchite, etc. ; ce sont, pour les Musulmans : le rite Malekite pour l'Afrique, moins l'Egypte. le rite Hanéfite pour les Turcs, ; il est aussi un peu répandu dans le nord de l'Afrique parmi les Turcs ou leurs descendants ; le rite Chafeite, spécial à l'Egypte et à la Péninsule Arabique ; enfin, le rite Hanebalite dans l'extrême Orient (Perse, Indes etc.).

sur la poitrine, le poignet gauche entre le pouce et l'index de la main droite. Comme chaque ordre a une posture particulière et différente des autres, les adeptes du même ordre peuvent se reconnaître très facilement.

Voici maintenant, d'après Rinn, le diker de cet ordre : « Le diker des Snoussya se compose des prières suivantes :

1° Lorsqu'on se recouche après la prière du Fedjer (1) et que, étant couché sur le flanc droit l'on a la tête appuyée sur la main droite, on dit 40 fois : « O mon Dieu bénissez-moi au moment de la mort et dans les épreuves qui suivent la mort. »

2° On dit cent fois, en égrenant le chapelet : « J'ai recours au pardon de Dieu. »

3° Cent fois : « Il n'y a de divinité qu'Allah. »

4° Cent fois : « O mon Dieu, répandez vos grâces sur notre seigneur Mohammed le Prophète illettré, ainsi que sur sa famille et ses compagnons et donnez-leur le salut. »

La série des trois chapelets (c'est-à-dire des oraisons 2, 3 et 4) doit être répétée trois fois.

« Au lieu de la deuxième oraison, les initiés privilégiés peuvent encore, s'il n'y a pas d'auditeurs étrangers à l'ordre réciter cent fois la prière suivante, à laquelle sont attachées des grâces spéciales et qui doit rester secrète :

« Il n'y a de Divinité qu'Allah : Mohammed est son Envoyé. Que dans chaque regard et à chaque annihilation, Dieu répande ses bénédictions sur notre seigneur Mohammed un nombre de fois

(1) Le Fedjer correspond au moment du matin que nous appelons Aurore. (Note de l'Auteur.)

aussi incommensurable que l'horizon de la science de Dieu. » (RINN, page 503.)

Nous sommes loin, en vérité, du nombre incalculable de fois que les Aïssaoua doivent réciter leurs prières. En supposant, en effet, trente lignes à chaque page, on n'a qu'un total de quarante pages ou environ, c'est bien modéré nous semble-t-il, quand on compare ce diker de celui des Aïssaoua et des Qadrya, mais encore nous le trouvons bien long en comparaison des obligations que Dieu impose à nous, chrétiens.

Voilà donc cet ordre tel que l'avait constitué Snoussi, et dont il devait se servir lui et ses successeurs pour arrêter les progrès du christianisme et de la civilisation en Afrique. Nous allons le voir à l'œuvre, et comme son but avoué est surtout le panislamisme, nous montrerons ses moyens et ses œuvres, comment il a pu jusqu'ici nous empêcher de pénétrer aussi vite que nous l'aurions voulu, les moyens qu'il emploie quotidiennement, ses amis et ses ennemis.

Jeune encore, n'étant pas même moqaddem d'un seul ordre, Snoussi avait le cœur plein de haine pour la civilisation et le progrès; tous les gouvernements établis étaient le point de mire de ses sarcasmes ; et déjà autant qu'il était en lui il travaillait à leur renversement. Son séjour chez les Ouahabites ne fut pas l'occasion d'un changement. Au milieu de ces hérétiques qui convaincus de la vérité de leur principe : il n'y a pas de divinité que Allah, ne voulaient, entre Dieu et eux, ni ange, ni prophète, et enlevaient les richesses du tombeau de Mahomet, parce que, disaient-ils, ce n'est qu'un homme et que tous les

hommes sont égaux sous la main égalitaire de ce monstrueux assemblage qu'ils ont fait Dieu ; au milieu de ces fanatiques, disons-nous, Snoussi vit encore accroître sa haine contre toute autorité, et le désir de ramener à l'islamisme primitif les populations musulmanes. Battre en brèche tous les gouvernements, rétablir l'imamat ne fut pas pour sa vaste intelligence une œuvre au-dessus de ses forces, seulement, en politique habile, il ne poussa pas comme ses anciens amis, le principe jusqu'à ses dernières conséquences.

Les Ouahabites, avons-nous dit, ont détruit le dogme de la communion des saints, désormais l'homme de la terre communique directement avec Dieu dans le ciel : le Prophète Mahomet, ce n'est qu'un homme, et tout culte qu'on lui rend est un outrage fait à Dieu ; aussi, conséquents avec eux-mêmes, quand ils se furent emparés de la Mecque, ils coururent à Médine, et enlevèrent les richesses qui couvraient le tombeau du Prophète. Donc point d'intercesseurs auprès de Dieu, comme dernière conclusion, ils devraient admettre l'anarchie dans le gouvernement. Snoussi ne pouvait pas aller jusqu'à ces dernières conclusions, au moins en public, s'il voulait être autre chose qu'un simple disciple des Wahabites. Les peuples d'Afrique auraient mis à mort, comme le fit le sultan de Stamboul à Abd-Allah, roi des Ouahabites, qui les avait guidés au pillage du tombeau du Prophète, celui qui aurait nié la grandeur de Mahomet le Prophète de Dieu.

Il prit donc une autre voie ; et il emprunta aux

Ouahabites la nécessité de revenir à l'islamisme primitif Ce moyen devait lui réussir à merveille : tous les Musulmans, en effet, supportent avec peine que les nations civilisées se mêlent de leurs affaires, et veuillent y faire la police quand, dans ce vaste empire, les lois humaines ne sont pas observées. De même que chez nous tout homme qui se lèverait au nom de la patrie, et travaillerait uniquement pour sa gloire, serait acclamé comme un sauveur et un libérateur, ainsi dans l'empire d'Allah, tout homme qui se lève au nom de la religion opprimée par les Infidèles, car, dans leur esprit, patrie et religion ne font qu'un, est un sauveur, et comme tel acclamé et aimé par le peuple. Que pourront contre lui tous les gouvernements ? Rien; les persécutions dont il sera l'objet de la part des personnages revêtus d'un caractère officiel tourneront à sa gloire, et sur son front le peuple verra la couronne du martyre enduré pour la patrie. Voilà expliqué en peu de mots le succès immense de cet homme qui n'a peut-être pas eu son pareil en ce siècle pour la sûreté du coup d'œil et la vaste conception et organisation de son empire ; car, nous le répétons, c'est un empire qu'il a fondé et non pas seulement un ordre, un empire dont les sujets sont entièrement à la disposition du chef de Djegboub, et qui, sur un signal, se lèveront tous en masse pour la guerre sainte, entraînant avec eux toutes les peuplades du Tchad et du Niger à la Méditerranée.

Et ce n'est pas dans l'ombre, ce n'est pas en secret, comme des lâches et des gens qui sont

convaincus à l'avance de la fausseté de leur principe, et par conséquent de la certitude d'un échec, non, c'est en public, c'est en face qu'ils affichent leurs prétentions et leur but. On ne peut pas les comparer, sous ce rapport, à nos francs-maçons ; ceux-ci sont des lâches et des poltrons : ils savent bien qu'ils sont dans l'erreur, et ils savent bien que le succès ne leur appartiendra pas ; aussi ils se cachent ; c'est dans l'ombre que, semblables au serpent, ils essayent de mordre au talon, et peu à peu infiltrent dans la société leur poison mortel : le poignard fera leur œuvre ; l'homme qui les gênera disparaîtra, et, comme l'ange des ténèbres, ils agiront dans la nuit. Nous savons bien qu'il y a, dans la Maçonnerie, des enthousiastes, des gens qui, comme les Snoussya, croient à la légitimité de leurs prétentions, et qui mourraient heureux et contents pour le Dieu qu'ils adorent. C'est, croyons-nous, l'infime minorité ; le catholicisme a, en effet, trop pénétré le vieux monde pour que sa disparition ne laisse rien dans le cœur. L'Arabe commettra le mal sans remords parce que le Coran ne le lui défend pas ; mais l'impie a, au dedans de lui quelque chose qu'il ne peut vaincre et qui lui dit : Ce que tu fais là est défendu. Voilà pourquoi nos ennemis se sont toujours jusqu'ici cachés dans l'ombre et n'ont pas osé dévoiler au grand jour leur but final. Les Snoussya aussi cachent, aux yeux du peuple arabe, leur doctrine secrète, mais ils affichent hautement ce qu'ils veulent obtenir. Ce ne sont pas des révolutionnaires faisant appel à des moyens illégitimes ; ce sont des hommes exaltés, persuadés de la vérité ;

que dis-je, de la sainteté de leur cause pour laquelle ils se croient heureux de sacrifier leur vie : Ils appelleront à leur secours le poignard, c'est vrai : cela nous surprendra, nous Européens qui avons gardé une profonde teinte de christianisme que, hélas ! notre génération semble avoir voulu renier ; mais, aux yeux du Musulman, c'est le poignard qui fait le droit, c'est le poignard qui légitime une cause ; cela nous semble un paradoxe : et cela est ainsi. Un gouvernement qui n'a pas recours au sabre et ne fait pas décapiter tous ses ennemis, à leurs yeux c'est un gouvernement lâche et incapable : sa générosité c'est de la lâcheté, c'est de la faiblesse ; le Musulman ne comprend pas le pardon des vaincus : c'est une idée trop noble et trop chevaleresque pour entrer dans ce cœur pourri par la luxure. Le sabre c'est le droit : le poignard c'est le meilleur soutien d'une cause, et pour toujours il la légitime.

Voilà pourquoi les Arabes n'ont jamais compris nos idées de conquête et de domination, et parce que nous n'avons pas fait usage du sabre, parce que nous n'avons pas versé à profusion le sang du vaincu, notre cause est mauvaise, et nous ne sommes que des lâches et des gens timorés. Nous avons raconté comment Flatters tomba sous leurs coups, et nous verrons plus loin comme les missionnaires d'Alger furent mis à mort par ces mêmes Snoussya ou leurs sbires.

On nous objectera peut-être que, depuis la mort de Flatters, il y a eu des voyageurs qui ont visité ces parages et n'ont pas subi un échec, au moins apparent : Monteil et Fourreau, dont

tout récemment encore les journaux annonçaient l'heureux voyage, ont pu pénétrer chez les Adjer, ou traverser l'empire des Snoussya, comme Monteil. Nous croyons faire une réponse suffisante en disant qu'il y a loin de ces explorations à celle que tentait Flatters, et surtout à la mission entreprise par les Pères Blancs. Le colonel Flatters pénétrait dans leur pays en véritable conquérant, et sans vouloir diminuer le mérite des explorateurs récents, nous dirons que si Flatters avait réussi, certes, son voyage d'exploration aurait eu pour la France des résultats autres que ceux des Monteil, des Mery et autres. Les Touareg le comprirent et virent bien que si cet homme pénétrait chez eux, il pourrait dicter des conditions au lieu de les recevoir. Qu'on nous permette aussi une réflexion : est-il possible à un homme qui ne fait que traverser un pays de bien le connaître! Que de corrections n'ont pas faites les missionnaires qui se sont établis dans les pays visités par Stanley, et même Livingstone. Or, dans le désert, nous ne saurions trop le répéter, on ne voit que ce que les guides veulent laisser voir. M. Brosselard le dit expressément dans sa relation du voyage de Flatters, et le colonel, au retour de sa première expédition, le disait dans une lettre à Duveyrier.

Ce que nous avons dit là, nous le répéterons *a fortiori* pour les missionnaires. Ce sont eux qui doivent être, vu leur caractère sacré et le but qu'ils poursuivent, le point de mire de leur haine. Ils ne sont pas des voyageurs; ils ne parcourent pas un pays, ils ne traversent pas une contrée pour débarquer ensuite dans nos ports,

proclamant bien haut leur courage et les bienfaits semés sur leur passage. Dénués de tout secours humain, abreuvés chaque jour d'outrages, répandant partout des bienfaits, ils traversent les sables du désert, s'établissent dans une oasis et commencent sans bruit une vie d'austérités et de souffrances, dont nous ne pouvons nous faire une idée. Leur charité ne fait qu'attirer la haine des méchants, qui voient en eux leur plus terrible adversaire, et ils ont raison, et ils sont logiques. Quand on est engagé dans le mal, il faut se défaire de ceux qui veulent nous arrêter sur la pente glissante, et qui, en retour des injures dont nous les abreuvons, ne nous font que du bien : comme le dit saint Paul, ils jettent sur la tête de ces ingrats et de ces pervers des charbons ardents.

Pour atteindre un but aussi gigantesque par des moyens légitimes à leurs yeux, il fallait aux Snoussya des hommes doués d'une intelligence rare et d'un grand talent d'administration ; des hommes roués, politiques, fins matois, pour ne pas se laisser tromper par de fausses promesses, et ne pas s'engager dans de folles aventures qui auraient compromis l'existence de l'Ordre. Snoussi fut admirablement secondé, et, malgré la jeunesse de ses fils, l'ordre s'aperçut à peine de la disparition de celui qui en avait jeté les fondements.

Celui qui fut son principal collaborateur, son disciple de prédilection, celui qui devait succéder à la place même de ses deux fils, fut Si-Abdallah. Né dans le Touat, il s'était attaché à Snoussi qui lui avait confié la direction de la zaouia d'Abou-

Kobdia : c'était lui qui, parmi ses nombreux disciples, avait le mieux saisi le but du fondateur, c'était lui qui avait le mieux compris la doctrine du réformateur ; c'était, on peut le dire, son *alter ego*, et Snoussi se reposait en lui sans tristesse, du gouvernement de l'ordre quand il serait dans la tombe. Il devait l'y précéder.

En 1851, il fut tué à Sapa, près de Médine, laissant ainsi la succession préventive à un petit enfant de sept ans, celui ci, un vrai prophète au dire de ses partisans, et qui, depuis la création du monde, n'a eu que trois pareils : Moïse, Jésus-Christ et Mahomet. Ce serait le Madhi promis qui doit, à la fin des temps, réunir tous les fidèles croyants sous le sceptre de Dieu. Faut-il n'y voir, en effet, qu'un effet du hasard, ou bien faut-il aussi y voir le démon opérant dans l'ombre pour pénétrer les secrets de Dieu ; toujours est-il que les docteurs musulmans qui s'occupent de la fin du monde disent que nous la verrons dans le XIV[e] siècle de l'hégire ; or, nous sommes en l'année 1318 de l'hégire ; la fin du monde devrait arriver dans ce siècle.

Parmi les autres principaux collaborateurs, il faut compter Abdallah Sunni qui fit construire sept zaouïas dans le district de Tripoli ; Si-Ali-ben-Abd-el-Moula, originaire des environs de Tunis, Si-Ahmed-er-Rifi, marocain ; enfin et surtout Si-el-Madani-ben-Mostafa-ben-Ahmed-el-Tlemçani, qui remplaça Abdallah dans l'affection du fondateur, et fut désigné par lui comme devant être le tuteur et le guide des deux enfants qu'il laissait pour diriger l'ordre.

Aussi, malgré leur jeunesse et leur inexpé-

rience, Ben-Ahmed-el-Tlemçani a su conserver à l'ordre toute son importance et lui faire suivre la voie tracée par le père. Pourquoi a-t-on appelé l'aîné des deux héritiers El-Madhi? Faut-il n'y voir qu'une imposture, ou bien ce nom serait-il fondé? Les adeptes disent en effet qu'il a entre les deux épaules le signe du prophète, un nœvus rond et bleuâtre « qui existait à la même place sur le corps de Moïse, Jésus-Christ et Mohammed ». Sera-ce lui vraiment qui sera ce fameux personnage qui doit réveiller les Musulmans endormis dans leur tiédeur et leur rendre leur ferveur primitive? Sera-ce lui qui préparera la voie, comme disent les Musulmans, à Sidna Aïssa à la fin des temps? Il est certain qu' « il a un immense prestige dans tout le monde musulman. — Son nom, son âge rapprochés de certaines prophéties le désignent aux yeux des masses ignorantes comme devant être le Madhi qui doit régénérer le monde au commencement du XIVe siècle ». (RINN, page 494.)

Comme le père, le fils travaille lentement mais sûrement à la rénovation de l'Islam : pour nous servir d'une belle comparaison de Rinn (page 495) : « c'est le coin qui s'enfonce lentement mais sûrement dans le vieil édifice vermoulu de l'empire ottoman, et c'est la barrière qu'au nom d'Allah l'Islam régénéré voudrait opposer aux sataniques innovations de la civilisation européenne et de l'esprit moderne ».

Il est certain, en effet, que les Snoussya n'ont pas fait alliance directement avec nos ennemis : nous n'avons pas trouvé leurs chefs mêlés à nos insurrections, mais nos ennemis vaincus ont

trouvé dans leur zaouïa un refuge assuré. Il n'y a pas d'ordre qui, comme les affiliés de Djegboub, semblent se désintéresser des affaires de la politique, et cependant c'est là leur but : délivrer les Musulmans du joug de l'Infidèle, renverser tous les gouvernements musulmans qui ont pactisé avec la civilisation et ont laissé pénétrer le progrès dans leur empire. C'est là un danger de plus pour nous ; nous nous tranquillisons sur leurs intentions et leurs projets, nous vivons dans une sécurité inquiétante, et il vaudrait mieux, pour nous, l'état de guerre.

Si jamais El-Madhi n'a voulu pactiser avec nos ennemis, nous devons renoncer cependant à l'avoir pour allié. La Sublime Porte elle-même n'a pas pu, dans sa dernière guerre contre la Russie, déterminer un seul des Snoussya à entrer à son service. En sûreté derrière ses forteresses de Djegboub, ayant tout prêt pour partir au premier signal pour l'intérieur de l'Afrique, El-Madhi rit du sultan et de tous les gouvernements européens. Il est fier de voir son alliance recherchée, et il est fier de la refuser. Quand après nos désastres de 1871, quand sur un signal du chef de Djegboub toutes les tribus du désert et de l'Algérie se seraient soulevées pour venger les Rahmanya vaincus et détruire ainsi en quelques mois l'ouvrage édifié avec tant de peines et tant de sang pendant de si longues années, le cheikh des Snoussya répondit par un refus catégorique, mais poli : il était content de se voir si terrible et de savoir son alliance recherchée par ceux qui avaient ainsi abaissé notre puissance et humilié notre drapeau ; mais dans son orgueil,

il jugea indigne de lui de se présenter devant des chiens de chrétiens, et il les congédia sans leur permettre de voir l'auguste face du prophète de Dieu au XIVe siècle de l'hégire.

Tandis que nos troupes entraient triomphalement à Tunis et se reposaient d'une si courte campagne où nous avions cueilli des lauriers sans verser presque une goutte de sang, et ajouté à notre empire une si belle province, un Italien parcourait le djebel Lakhdar, et voulait voir le cheikh de l'ordre si redoutable. La rapidité avec laquelle les opérations furent conduites jetèrent les Italiens dans une sorte de désarroi difficile à décrire : en quelques jours, notre influence remplaçait complètement l'influence italienne. Nos ennemis veillaient : bientôt, grâce à leurs menées, une grande insurrection éclatait dans le sud ; ils réussirent à exciter contre nous les Khouan du Nefta qui, nous l'avons dit, sont une branche des Rahmanya. Ils prévoyaient bien qu'abandonnés à eux seuls ils seraient vaincus tôt ou tard ; aussi, Camperio se rendit dans le djebel Lakhdar pour pousser les chefs des Snoussya contre nous. Ce fut en vain, et toutes ses excitations ne servirent qu'à aigrir contre l'Italie les chefs de l'ordre.

Enfin, quand le Madhi du Soudan appela aux armes tous les Arabes pour chasser les Anglais et leur infliger les sanglantes défaites que nous connaissons tous, le Madhi des Snoussya, traitant son homonyme et rival d'imposteur et autres épithètes, envoyait à tous ses affiliés une ouassia (ou lettre de recommandation) défendant à tous ses affiliés de prêter le moindre secours à ce faux prophète qui usurpait des titres auxquels il n'avait nul droit.

Ne croyons pas que ce fut par amour pour nous qu'il refusa, dans ces deux occasions, de prendre les armes pour combattre notre domination. Il y a plusieurs motifs dans cette abstention du cheikh : il ne veut pas aider le rival qui combat les Anglais à Khartoum, afin de ne pas lui donner encore plus de prestige, et de se donner à lui le second rang : il ne veut pas nous combattre, d'abord pour montrer à nos ennemis qu'il est un homme important et que son alliance vaut quelque chose, mais surtout parce qu'il est un politique habile, et qu'il ne juge pas l'occasion favorable. Rien ne sera laissé au hasard par ces hommes poursuivant avec énergie un but qu'ils sont persuadés d'atteindre : ils calculeront froidement le mal qu'ils peuvent faire à notre domination ; ils trameront, dans l'ombre de leur zaouïa, un complot contre nos missionnaires ou nos explorateurs, car ils savent bien qu'une menace passera inaperçue, et que la France ne sera pas si folle que d'engager une guerre très difficile pour ne pas dire impossible. S'ils nous attaquaient ouvertement dans une guerre régulière, nous pourrions leur faire certainement beaucoup de mal, et s'il nous est impossible de pénétrer jusqu'à Djegboub, il ne nous serait pas aussi difficile de pénétrer à Ghadamès et à Ghat. Le temps n'est plus, ils le savent bien, où avec quelques milliers de cavaliers hardis ils pourraient, comme les premiers Musulmans, s'emparer de l'Afrique du Nord sans éprouver une vigoureuse résistance, surtout si la France n'est pas occupée ailleurs.

Le jour où ils se lèveraient pour nous combattre

nous aurions devant nous non plus les bandes indisciplinées de Cheikh-El-Haddad et autres chefs Rahmanya, pleines de bravoure et d'enthousiasme, mais manquant absolument de discipline, nous aurions devant nous une troupe régulière égalant au moins, si elle ne dépassait pas en nombre, celle que nous pourrions leur opposer, et armée comme nos soldats. Dans le seul district de Ben-Ghazi, malgré les ordres de la Sublime Porte, 25.000 hommes se lèveraient pour obéir à la voix de leur Cheikh. Dans ce nombre évidemment ne figure pas le personnel des diverses zaouias. Au chef-lieu de l'ordre, dans cette petite oasis qui ne renferme pas plus de trois cents palmiers et quelques oliviers, on ne compte pas moins de trois à quatre mille hommes pouvant porter les armes. C'est là que se trouve pour ainsi dire l'arsenal de l'ordre : c'est là que Cheikh-El-Madhi a établi tout ce qu'il faut pour réparer et fabriquer les armes de guerre : vingt chambres sont remplies de poudre et de plomb : les fusils, les sabres, fabriqués sur place ou venus d'Europe, remplissent les magasins de la zaouia, tandis qu'une quinzaine de bouches à feu achetées en Egypte complètent l'armement de cette forteresse. Supposons seulement que chaque zaouia puisse fournir un contingent de deux mille hommes armés ; actuellement, l'ordre compte plus de cent cinquante zaouias, répandues dans tout le désert, de la mer Rouge à l'Océan ; nous avons là une armée formidable : au lieu de deux mille, réduisons à sept cents hommes seulement le contingent que peut fournir chaque zaouia, et nous aurons pour nous combat-

tre une armée supérieure en nombre à celle que nous entretenons de Nemours au golfe de Gabès. Et ce nombre va croissant chaque jour. Voilà, croyons-nous, le plus grand ennemi de notre domination en Afrique, l'ordre vraiment inventé par Lucifer au milieu de ce siècle pour arrêter nos progrès.

C'est vraiment une chose merveilleuse en effet que de voir les progrès effrayants de cette congrégation. Il y a près de cent quatre-vingts ans que la Franc-Maçonnerie est publiquement connue et qu'elle affiche ses doctrines et son but : elle compte, dit-on, vingt et un millions d'adeptes dans le monde entier. Voilà un ordre fondé, il y a soixante ans à peine, qui déjà étend ses branches vigoureuses sur l'Afrique tout entière ; dans cette seule partie du monde, sans recourir à des moyens illégitimes aux yeux des Musulmans, évoquant la grande voix de la patrie et de la religion et rappelant à l'islamisme primitif ces populations endormies, un ordre s'est formé, qui comptait à peine un millier d'adeptes à ses débuts, quand Snoussi abandonna la Mecque, et qui aujourd'hui se nombre par millions et millions. Que faut-il conclure de ce mouvement, que faut-il penser de cet ordre ? Chacun y répondra selon les idées que la lecture de ce que nous avons dit fera surgir de son cerveau ; pour nous, nous croyons que c'est là le seul danger vraiment à redouter pour notre colonie.

Nous irons aussi plus loin : et nous dirons que c'est un danger pour l'Europe chrétienne. Qui nous dit que tôt ou tard cette société ne fera pas jonction avec la franc-maçonnerie universelle,

comme firent les hérétiques au moyen âge, et alors nous verrons nos missionnaires massacrés, nos explorateurs si étroitement surveillés, qu'ils ne verront que ce qu'on voudra leur montrer, et des barrières infranchissables établies contre la vraie civilisation, la civilisation chrétienne et catholique. Cela mérite l'attention de tous les gouvernements, non seulement des gouvernements des pays chrétiens, mais aussi des pays musulmans. Il nous semble en effet que plus on examine la marche des sociétés secrètes d'Europe et des sociétés secrètes d'Afrique, on est frappé de les voir tendre toutes à un seul but : renverser tous les gouvernements, les uns pour établir la République universelle, les autres pour établir l'imamat qui, au fond, n'est qu'une République : les moyens diffèrent peu : seul le champ d'action est différent et le plan d'attaque a dû varier.

L'émigration, voilà un autre moyen préconisé par les Snoussya, que dis-je, ordonné par les chefs de cet ordre, qui s'appuient pour soutenir cette théorie sur le Coran : que tous les Musulmans fidèles abandonnent ce qu'ils possèdent dans un pays soumis au joug de l'Infidèle, qu'ils emportent avec eux toutes leurs richesses, et aillent s'établir dans le désert, loin de tout roumi, afin de pouvoir un jour tous se réunir et reconquérir ce qui leur a été enlevé. Cette doctrine, c'est la doctrine du Coran ; elle est enseignée en public dans les mosquées de Constantinople et jusque dans la grande mosquée d'Alger. Heureusement le gouvernement y a mis le holà, et le personnage a été expulsé de la colonie. Nous

avons entendu dire souvent qu'il faudrait faire pour les Arabes ce que les Américains ont fait pour les Indiens, les exproprier de leurs biens et les parquer comme des troupeaux dans un territoire bien limité d'où ils ne pourraient pas sortir. Une telle conduite nous répugne tellement à nous Français, que jamais un tel acte ne sera mis à exécution. Qu'on n'ose jamais dire que le Français n'est pas colonisateur, qu'on dise plutôt qu'il n'est pas un exploiteur comme l'Anglais et l'Américain. Partout où a passé le drapeau de la patrie française un grand peuple l'a suivi ; et n'aurions-nous que le Canada pour réfuter une pareille erreur enseignée même dans nos géographies, que ce serait une preuve suffisante. Coloniser un pays ne consiste pas, en effet, à faire disparaître la race qui l'occupe pour se mettre à sa place, comme le font quotidiennement les Anglais ; coloniser un pays, c'est élever à un niveau supérieur de bien-être, soit intellectuel soit même matériel, le peuple qu'on a soumis à ses lois ; adoucir peu à peu ses coutumes barbares, détruire ses superstitions et le faire jouir d'un bonheur qu'il n'aurait pas connu jusque-là. Il faut entendre le Tunisien vanter les bienfaits que nous lui accordons tous les jours, et l'Algérien converti à notre foi, disant en parlant de la France, *notre patrie*, et cela en bel et bon français, avec moins d'accent que le villageois de la Gascogne. Non, qu'on ne nous dise pas que la France n'est pas colonisatrice, car nous répondrions qu'elle est la première nation actuellement pour coloniser un pays, dans le sens que nous avons dit : quand les Romains s'emparèrent

de la Gaule, parquèrent-ils, dans le centre de notre beau pays, nos ancêtres pour se partager à eux tout seuls le reste de la contrée? Non, mais pour s'attacher, pour s'assimiler à eux le peuple vaincu, ils le comblèrent de bienfaits, et bientôt la Gaule fut si bien assimilée qu'elle donna à l'empire des empereurs, et aux écoles de Rome les meilleurs rhéteurs. Il nous semble que c'est une gloire pour notre patrie d'entendre des Anglais dire que nous n'y entendons rien, que nous devrions suivre leur système. Et nous ne le savons que trop; aujourd'hui, on compte en Algérie plus de trois millions de Musulmans. Laissez venir l'Anglais, l'Anglais dont l'ombre seule empoisonne les plantes qu'elle touche, et dans un siècle, nous compterons à peine en Algérie trois cent mille Arabes. Et s'il y a des lecteurs un peu enthousiastes de la politique coloniale anglaise, nous les prions de prendre une géographie un peu détaillée de l'Amérique du Nord, et de comparer les chiffres de la population indigène en 1763, c'est-à-dire en l'année néfaste où l'inepte Louis XV abandonna, de gaîté de cœur, le plus beau fleuron de la couronne de France à nos ennemis, à ceux de l'année 1897.

Revenons aux Snoussya. Nous disions que ces fanatiques, s'appuyant sur le Coran, ordonnaient à tous les Musulmans d'abandonner leurs biens, pour fuir le joug de l'Infidèle : à ce propos, pour bien prouver ce fait, nous citerons un passage d'un document adressé aux frères par un Moqaddem de cet ordre, en 1869, Si-El-Habib-ben-Ammas, chef de la zaouia de Nedjila.

« Confiez-vous, mes frères, entièrement à Dieu, au Livre et à la tradition, suivant le contrat primitif sur lequel il faut toujours se reposer. C'est vers Dieu qu'il vous faut aller, c'est en lui que nous devons chercher un appui... faites ce qu'il vous a prescrit de faire, abstenez-vous de ce qu'il a défendu, aimez sa parole chérie. Laissez là les individus occupés des choses de ce monde, les menteurs qui s'écartent de la porte de Dieu. La porte de Dieu est ouverte : celui qui l'a ouverte est noble, est généreux... Si quelqu'un recherche la Vérité, il lui sera donné ce qu'il n'a pas, parce qu'en Notre-Seigneur il n'y a pas d'avarice : « Laissez là les créatures et ce qu'elles disent : Dieu veut qu'elles soient comme elles sont. Dieu ne se révèle forcément ni à un Arabe ni à un étranger. Le but c'est Lui, l'unique, le seul, qui n'engendre pas, et n'a pas été engendré, à qui nul n'est pareil. O mes frères ! si vous en avez le pouvoir, ne négligez ni nous ni vos cheikhs. Dieu a dit dans son livre chéri : « Au jour qui équivaut à cinquante mille années (Coran, LXX, vers. 4.) Est-ce que la terre de Dieu n'est point vaste ? Changez donc de résidence sur cette terre : quant à ceux-là (ceux qui n'émigreront pas), leur demeure sera l'enfer et combien triste sera leur départ (pour s'y rendre). Mais les faibles, hommes et femmes qui n'ont pu trouver ni ressources pour émigrer, ni personne pour leur indiquer le chemin, peut-être Dieu leur pardonnera-t-il. Et celui qui quittera sa patrie pour suivre la voie de Dieu trouvera sur la terre des asiles nombreux et commodes. Quant à celui qui sort de sa demeure, émigrant pour aller vers

Dieu et son envoyé, et que la mort surprend en chemin, Dieu a déjà préparé sa récompense. (Coran, IV, vers. 99, 101)... Mais si Dieu sait que vous avez de bonnes pensées dans le cœur, il vous donnera plus qu'il ne vous a été enlevé et il vous pardonnera (Coran, VIII, vers. 71), et cela quand bien même vous seriez dans le pays des Infidèles, si vous ne trouvez pas moyen d'en sortir ; mais si vous y restez parce que vous tenez peu à nous, nous nous rencontrerons le jour où ni les richesses, ni les enfants ne serviront de rien, si ce n'est à celui qui viendra à Dieu avec un cœur pur (Coran, XXVI, vers. 88, 89). »

...Dieu très grand a dit dans son noble Livre : « Ceux qui entreront d'abord au Paradis ce seront les *premiers d'entre les émigrés* (de la Mecque) et les auxiliaires de Médine et ceux qui les ont suivis dans les pratiques du bien. Dieu a été satisfait d'eux et ils ont été satisfaits de lui. Il leur a préparé des jardins au-dessous desquels courent des fleuves et ils y demeureront éternellement. » (Coran, IX, vers 10.)

Certes, Dieu rachète aux croyants leur âme et leurs biens à condition de leur donner le paradis. (Coran, *ibid.*, verset 112.) Dieu très grand a dit : « Dieu a été propice au Prophète ainsi qu'aux émigrés et aux auxiliaires et à ceux qui l'ont assisté à l'heure de la disette ; au moment où le cœur allait faillir à une partie d'entre eux, c'est alors que Dieu se tourna vers eux..... (Coran, *ibid.*, verset 118.) Enfin, si vous aimez Dieu et l'Apôtre, suivez-moi, Dieu vous aimera, et vous pardonnera vos péchés. » (Coran, III, vers. 29.)

Nous ajouterons avec Rinn cette réflexion pour bien faire juger les tendances de cet ordre : « On remarquera, dans cette instruction (ouassia), combien le rédacteur a eu soin de s'effacer pour laisser le plus possible la parole au Livre de Dieu. C'est qu'en effet la constante préoccupation des chefs des Snoussya est d'effacer leur personnalité derrière le « Livre révélé » ou les paroles des saints, dont l'orthodoxie est incontestable. » (RINN, page 498-499.)

Cet appel que font les Snoussya à l'émigration sera toujours trop entendu par les fidèles musulmans, et nous les verrons abandonner nos villes pour se retirer plus au sud, afin de trouver sous un régime musulman la liberté pleine et entière de suivre leur religion. C'est ainsi que se manifeste la tendance de cet ordre à englober tous les autres ordres musulmans, à appeler à lui tous les sectateurs du Coran, à leur en faire une obligation. Snoussi ne commettra pas la faute de Tidjani ; nous avons dit, en effet, que celui qui était affilié aux Tidjanya ne pouvait se faire affilier à un autre ordre, et que s'il avait été affilié auparavant, il devait renoncer à cette première initiation. En un mot, l'ordre des Tidjanya est un ordre exclusif : celui des Snoussya au contraire est un ordre universel, et cela se comprend : en agissant de la sorte, il ne fait que répondre à son but. Cet ordre a pour fin principale de ramener à l'islamisme primitif toutes les populations de l'empire du Coran. Depuis plus de huit siècles, dit-il, la ferveur primitive a disparu : les préceptes du Livre Sacré ne sont plus observés, les marabouts eux-mêmes, qui

auraient dû conserver intactes les traditions, sont les premiers à mépriser la loi sainte, et se font les défenseurs d'un gouvernement qui pactise avec les ennemis de l'Islam : malgré la défense du Coran, ils reçoivent une pension pour les fonctions du culte, pour l'enseignement des sciences sacrées ; malgré la défense du Coran, les gouvernements musulmans suivent la même voie que les nations chrétiennes avec qui ils font alliance, et qu'ils laissent s'immiscer dans leurs affaires, et tant d'autres griefs qu'il serait trop long d'énumérer ; et tandis que l'islamisme officiel est tout entier plongé dans la tiédeur, tandis que les docteurs de l'Islam ont permis aux populations musulmanes de déposer les armes au lieu de nous combattre, tandis que le sultan de Stamboul voit démembrer peu à peu les provinces de son empire et laisse les nations européennes y établir sans difficultés aucunes leur domination, lui Snoussi a veillé, a appelé à son secours tous les peuples et tous les ordres.

Que les affiliés de chaque ordre se réunissent tous comme en un seul faisceau pour former une ligue formidable, une barrière infranchissable, plus redoutable et plus à craindre que la ceinture de sable dont la nature entoure leur zaouia. Qu'ils soient Qadry, Aïssaouy, Derqaouy, Chadely, qu'importe ? N'ont-ils pas tous la même doctrine ? n'emploient-ils pas les mêmes moyens ? n'ont-ils pas le même but ? Que tous se réunissent donc sous une même règle, sous une même domination, pour travailler tous ensemble à l'établissement du règne d'Allah, à la délivrance des Musulmans, et à la fondation de l'imamat. Voilà

le cri qui s'échappait de la poitrine du grand fondateur : il voulait qu'on laissât de côté les rivalités mesquines d'ordre à ordre, qu'on n'eût qu'un seul cœur pour ne poursuivre qu'un but. Tous ne l'écouteront pas, et ces avis ne plairont pas à tous, surtout à ces vils stipendiés qui mettent au service des dominateurs de l'Islam, et leur intelligence et leur savoir : ces gens, plongés tout entiers dans la matière qui ne demandent qu'à jouir, ne voudront pas perdre les beaux écus que leur paie chaque mois le gouvernement français ou turc; mais ce sera l'infime minorité, et les vrais Musulmans, ceux qui font passer avant tout les intérêts de leur religion et de leur patrie suivront ses conseils : ils resteront Aïssaoua, Derqaoua, sans doute, mais la doctrine du panislamisme aura gagné une recrue de plus, et peu à peu l'ordre tout entier sera imprégné de cette doctrine, et les Snoussya trouveront des aides là où ils croyaient n'avoir que des indifférents.

Nos lecteurs n'ont qu'à se rappeler la parole que nous avons rapportée plus haut : cet indigène, affilié aux Aïssaoua, exagérait sans nul doute en disant que les voleurs et les menteurs ne pouvaient être affiliés à l'ordre de Djegboub, mais seulement ceux qui suivaient fidèlement les prescriptions du Coran et menaient une vie exemplaire. La pensée de mon interlocuteur était claire cependant au milieu de son exagération, il reconnaissait cet ordre plus saint et plus parfait que celui des Aïssaoua auquel il était affilié, et se reconnaissait indigne d'y être initié. Nous pouvons cependant assurer que nous avons vu

bien peu de Musulmans pratiquer aussi bien que lui leur religion, et aucun ne nous a étonné comme lui par son fanatisme. Que doit-il donc être des Snoussya? Si un homme qui tuerait de sa main tous les chrétiens de l'Afrique du Nord, s'il en avait le pouvoir, se juge indigne d'entrer dans l'ordre de Djegboub, que doit-ce être de ces derniers?

C'est donc un ordre appelé à jouer un grand rôle dans la prochaine insurrection, et déjà tous ceux qui ont voulu pénétrer dans le désert savent quelle est sa puissance. Dans la Tripolitaine, où la Sublime Porte prétend faire respecter ses droits, les Snoussya commandent en maîtres : les véritables gouverneurs ne sont pas les caïmacans ou mutessarif turcs de Tripoli ou de Ghadamès, ce sont les Moqaddem des zaouias de ces villes. Tandis, en effet, que les malheureux habitants doivent payer des impôts exorbitants au gouvernement turc, tandis que chaque employé, depuis le gouverneur jusqu'au dernier mutessarif, réclame son bakchich, les affiliés à l'ordre des Snoussya se promènent le front haut, et jouissent de tous les avantages de la société sans payer aucune redevance. C'est ainsi sans doute qu'ils veulent pratiquer l'égalité entre les hommes ; mais que faut-il penser d'un tel gouvernement qui commet ainsi, au su de tout le monde, de telles injustices. Il veut, dit-on, s'attacher ces révolutionnaires qui veulent le renverser : et nous lui prédisons qu'il ne réussira jamais.

Le sultan de Stamboul est pris entre deux feux : s'il n'est pas tué par l'un, l'autre ne le manquera

pas : l'Europe, d'un côté, demande chaque jour des concessions, et se montre d'autant plus exigeante que déjà elle en a obtenu beaucoup. Elle le menace de le rejeter en Asie s'il ne condescend pas à ses désirs. Les ordres religieux au contraire, unifiés dans les Snoussya, lui font un crime de ses concessions, et chacune de ses réformes et de ses condescendances est un nouveau grief contre ce gouvernement trop faible pour chercher résolument son salut d'un côté ou de l'autre. Aussi, dans la Tripolitaine, l'influence turque a diminué et est presque nulle : les employés turcs sont là pour la forme, pour dire aux nations européennes que le gouvernement de Constantinople réclame la suzeraineté : mais c'est une suzeraineté purement nominale, et nous verrons bientôt le gouverneur de Tripoli se reconnaître impuissant à protéger les missionnaires qui veulent aller à Ghadamès et à Ghat.

Plus le gouvernement turc fait des concessions aux Snoussya, plus leurs exigences augmentent. Il les a exemptés d'impôts, cela ne suffira pas, il faudra qu'il paie encore les Moqaddem et les chefs de l'ordre. A Ben-Ghazi, avons-nous dit, dans la première ville où s'arrêta Snoussi en 1843, quand de La Mecque il vint jeter dans le Djebel Lakhdar les fondements de son ordre, le procureur de l'ordre reçoit du gouvernement turc une petite pension de 500 piastres par an. C'est un petit pécule qui n'est pas à dédaigner, et bien des employés de notre colonie n'ont pas chaque année de 3 à 4.000 francs. Bien plus, nous dit encore Rinn, en juin 1884, un certain Abd-Allah-ben-Zenad, Moqaddem de l'ordre, était à la fois et chef

de la zaouia et agent du pacha de Tripoli et du gouvernement turc.

Si jamais il y eut un gouvernement aveugle, ce fut bien celui de Stamboul : a-t-on jamais vu quelqu'un remettre ses intérêts aux mains de ses plus perfides ennemis ? Et cependant il en est ainsi : car ce serait une erreur très grave de croire que les Snoussya et les ordres religieux ne poursuivent que le renversement des pouvoirs chrétiens ; non, ils comprennent, dans une même haine et dans une même malédiction, tous les gouvernements musulmans ou chrétiens ; ce qu'ils veulent, ce qu'ils poursuivent avec énergie, ardeur et intelligence, c'est le retour des populations musulmanes à l'islamisme primitif, heureux temps où il n'y avait qu'un seul chef et où les fidèles croyants, encore dans l'ardeur de leur foi primitive, franchissaient les obstacles les plus insurmontables et terrifiaient les peuples, tout cela pour étendre jusqu'aux fins de la terre les limites du royaume d'Allah. Il faudrait n'avoir aucune compassion pour ces gens, et le sultan de Stamboul devrait faire de Cheikh-El-Madhi ce qu'il a fait du chef des Ouahabites : le faire exécuter.

Nous allons maintenant, en racontant la mort tragique de trois missionnaires d'Alger, montrer l'impuissance des Turcs et la puissance des Snoussya, de même que nous avons montré par le massacre de Flatters et de sa colonne combien les Tidjanya étaient déchus de leur première splendeur, tandis que les affiliés de Djegboub les avaient remplacés partout dans le Sahara. Partout le missionnaire s'attire la haine de ceux

qui ne connaissent pas le vrai Dieu, et la cause de cette haine n'est pas parce qu'il fait le mal, mais parce qu'il fait le bien ; on ne hait pas en effet un scélérat et un criminel, on l'abhorre, on le fuit ; on hait au contraire celui qui nous gêne, soit en nous faisant du bien, et alors cette haine montre la bassesse de notre caractère, soit en s'opposant à notre action de faire le bien.

La Société des Pères Blancs, fondée par le Cardinal Lavigerie pour l'évangélisation du Sahara, et puis sur un ordre du Saint-Père, pour celle de l'Afrique équatoriale, avait à peine quelques années d'existence que déjà trois de ses membres succombaient sur la route d'Insalah, à quelques kilomètres de nos avant-postes. Nous pensons que, dans ce massacre, les sociétés secrètes musulmanes n'y furent pas étrangères, mais comme nous n'avons pas de documents pour prouver ce que nous avançons, nous aimons mieux ne pas parler de la mort de ces premiers martyrs qui arrosèrent le sable aride du grand désert.

La route du Soudan paraissait fermée du côté de l'ouest, et, après une telle aventure, c'eût été exposer volontairement des hommes à la mort sans aucun profit. Alors on résolut de tenter la pénétration du Soudan par la voie de Ghadamès et Ghat.

Agissant toujours avec prudence, les supérieurs pensaient qu'en s'établissant d'abord à Ghadamès, sous la protection du pavillon turc, les missionnaires pourraient nouer des relations avec les tribus, et s'avancer peu à peu, de ville en ville, jusqu'à Kouka. Ils croyaient que, voyageant sous

la protection du consul français de Tripoli et du pacha turc de la même ville, ils n'auraient rien à craindre des écumeurs de la mer de sable. Or, quand les premiers missionnaires voulurent se rendre de Tripoli à Ghadamès, ils durent, pour calmer les appréhensions du consul et sauver sa responsabilité, lui donner un écrit certifiant qu'ils avaient voulu, malgré ses avis, se rendre dans cette ville. Le pacha voulut bien aussi leur donner un firman et des lettres de recommandation pour le Moutessarif du Djebel et les caïmacans de Ghadamès et de Ghat; mais il exigea aussi un écrit comme le consul pour sauvegarder sa responsabilité. C'est donc à leurs risques et périls que les missionnaires entreprenaient ce voyage, et le sultan de Stamboul leur disait par la voix de son pacha qu'il se reconnaissait incapable de les protéger en dehors des murs de Tripoli et de Ghadamès. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour voir la différence qu'il y a entre notre domination et celle de la Turquie. Ghadamès est située par le 30e de latitude nord, à peu près à la même latitude que El-Goléa; tout le monde aujourd'hui peut voyager sans danger partout où flotte notre drapeau, et des frontières du Touat au golfe de Gabès, il n'y a pas plus de danger que de Nemours à Tunis. Et dire que la Sublime Porte veut encore faire respecter ses droits sur un pays où elle ne peut faire respecter les étrangers?

Cependant, grâce à la protection divine, les missionnaires parvinrent sans encombre jusqu'à Ghadamès, où ils devaient établir leur premier poste avant de pénétrer peu à peu dans

le désert. Ils surent acquérir, sur les habitants de cette ville, une grande influence en pratiquant la charité et distribuant des remèdes aux malades. Bien souvent même ils parvinrent à apaiser des dissensions entre les tribus, et à arrêter l'effusion du sang. Dans les nombreux voyages que le Père Richard entreprit dans le désert, il se lia avec quelques nomades qu'il croyait avoir gagnés à sa cause et dont il se croyait sûr. Il envoyait supplique sur supplique pour demander l'autorisation de partir pour le Soudan avec deux autres compagnons de voyage.

Souvent, dans leurs lettres de Ghadamès, les missionnaires se plaignent soit de l'incurie des employés, soit plutôt de l'impuissance des gouverneurs. Chose curieuse cependant, on ne les voit jamais parler des sociétés secrètes. Pas une seule fois on ne trouve le mot de Snoussya dans leurs lettres. Nous ferons la même remarque pour les autres missionnaires des divers postes. Jusqu'en 1884 ou 85, ils ne mentionnent pas ces perturbateurs qui leur ont fait tant de mal et chaque jour mettent de nouveaux obstacles à l'évangélisation de l'Afrique. Depuis cette époque, au contraire, les missionnaires de Kabylie se plaignent très souvent des agissements des Rahmania, empêchant les fils de Khouan de venir à l'école, etc. Nous ne saurions attribuer ce fait qu'à la circonspection des affiliés, prenant bien garde de ne pas laisser transpirer le secret même de leur existence et la cachant de leur mieux comme l'ont fait si longtemps nos francs-maçons ; un jour, cependant, grâce à leurs menées, les moins clairvoyants doivent ouvrir les yeux, et les mission-

naires du Sahara avouent eux-mêmes que les missionnaires de Ghadamès furent tués par l'ordre du Cheikh de Djegboub.

Nous regrettons de ne pouvoir nous arrêter longuement sur cette station, faire connaître les œuvres des missionnaires, les tracasseries auxquelles ils sont en butte de la part du caïmacan, leur douleur quand ils entendent chaque soir les musulmans hurler leurs prières, etc., etc. Les missionnaires se montrèrent trop confiants envers les Touaregs et les Chaamba : Flatters et son escorte venaient de périr misérablement sous le poignard de ces féroces nomades, et nous croyons que le moment ne semblait pas venu de s'aventurer ainsi dans le désert. C'était sans doute un grand missionnaire que ce P. Richard, qui ne pouvait voir sans pleurer les caravanes de marchands partir pour le Soudan et en revenir, tandis que les ministres du Dieu de paix devaient rester sur le bord de la mer de sables : c'était un cœur noble et généreux, n'ayant au cœur que deux affections : celle de Dieu et de la France, celui qui ne pouvait voir sans tristesse des voyageurs pénétrer jusqu'au Ouadaï, et c'étaient des Allemands, et c'étaient des Prussiens ! Il croyait ne plus en entendre parler dans le Sahara, disait-il dans une lettre.

Après avoir répandu à profusion les bienfaits dans cette ville de Ghadamès, les Pères croyaient avoir gagné à eux non pas certes toute la population, mais au moins une partie. C'était un désir bien légitime ; avoir, pendant trois ans, soigné toutes les maladies les plus rebutantes, et il faut avoir vécu au milieu des Arabes, pour s'en faire

une idée; avoir nourri les malheureux mendiants repoussés de la porte des riches habitants de l'oasis, paraissait à ces cœurs généreux un motif suffisant de s'attirer leur reconnaissance. Or, voici ce qui arriva au retour d'un voyage du P. Richard dans le sud afin de nouer des relations avec les Touareg pour aller plus sûrement à Ghat. Le missionnaire rentrait dans la ville et recevait l'accolade de ses frères dans la foi, quand un Ghadamésien : « Comment, dit-il aux guides, comment on ne les a pas tués ! » Quelques jours auparavant, la même parole avait été dite à un des Imeugassaten. Les missionnaires apprirent alors qu'un complot avait été tramé contre leur vie : un des plus riches habitants des Béni-Tusco avait fait tout son possible pour détourner les Ifougas de servir de guide aux deux missionnaires et consentait même à payer sur-le-champ les sommes qu'ils devaient recevoir à leur retour de l'expédition.

Il faut avoir l'ardente foi du missionnaire et son zèle pour ne pas reculer dans de pareilles entreprises. Parcourir le désert avec deux amis sûrs, deux ou trois guides qui sont à la disposition de quiconque voudra payer assez cher leur trahison, c'est vraiment avoir la folie de la croix et il n'y a que le cœur noble et généreux du missionnaire qui puisse concevoir un tel projet.

Nous savons bien que quelques-uns de ces gens qui passent tranquillement leur vie au coin du feu, d'où ils suivent avec attention les progrès que la civilisation fait en Afrique par l'énergie des autres, trouveront à critiquer et le colonel Flatters et les trois missionnaires. Nous admirons et le

colonel et les trois missionnaires, et leurs services effacent bien les petites imprudences dont ils ont pu se rendre coupables. Ceux-ci cependant, comme le colonel, eurent soin de se munir de lettres de protection du marabout de Temacinn. Un jour, à Ghadamès, le Père Richard les montra à des Touareg Ifougas : aussitôt ceux-ci embrassèrent le papier, baisèrent le cachet pieusement et lui dirent : « Comment restes-tu ici ? la porte du Sahara t'est ouverte avec ce passe-port. Montre-le dans le désert et jamais personne n'osera te toucher ni porter les mains sur toi. » Ce fut peut-être ce papier qui fut la cause de leur perte ; ils crurent en effet qu'avec un tel passe-port, ils pourraient franchir sans obstacle le Sahara et arriver au Soudan, où, pensaient-ils, comme le colonel Flatters, les Tidjanya avaient de nombreux affiliés qui, en voyant le cachet de leur maître, mettraient aussitôt tout à leur disposition. Ils oublièrent eux aussi que les Snoussya avaient remplacé dans le désert l'influence des Tidjanya ; ils devaient en faire la cruelle expérience.

Après une magnifique supplique que le P. Richard adressa à ses supérieurs pour leur demander l'autorisation d'avancer toujours dans le désert jusqu'à Ghat, où, disait-il, les dispositions des Touareg n'avaient pas changé à leur égard ; que les Adjers étaient mécontents du massacre de Flatters par les Hoggar, qu'ils avaient reçu du fils d'Ikhenoukhen (1) l'assurance d'être reçus partout avec beaucoup de considé-

(1) Que nos lecteurs se souviennent que c'est ce même Ikhenoukhen qui ne répondit pas à Flatters lors de la première expédition. (Voir plus haut.)

ration ; après avoir assuré leurs supérieurs des bonnes dispositions des Touareg à leur sujet, les missionnaires, heureux enfin, purent partir pour l'objet tant désiré de leur voyage. Mais avant de quitter la ville de Ghadamès, ils durent signer un écrit constatant que c'étaient eux-mêmes qui avaient voulu quitter la ville, et au lieu d'un firman du sultan de Stamboul qui aurait dû les protéger jusqu'au cœur de l'Afrique, ce furent eux qui durent signer un billet pour sauver la responsabilité du caïmacan. Le traître, il les livrait pieds et poings liés à leurs ennemis, sans aucune défense, et il voulait avoir entre ses mains un papier constatant son innocence, lui qui avait payé les meurtriers. Sa conduite n'avait été rien moins que bonne, et il avait souvent fallu le spectre de la France pour que les Pères pussent se faire rendre justice. Une fois même qu'un Ghadamésien leur devait de l'argent, ils recoururent en vain à l'autorité du caïmacan, qui ne s'exécuta que lorsque les Pères l'eurent menacé de l'autorité du consul. Une autre fois (c'était de mauvaise humeur sans doute car il avait appris son changement grâce au consul de France pour ses tracasseries envers les missionnaires), il proposa en plein conseil l'expulsion des trois Français. Que le lecteur se souvienne seulement que le caïmacan avait reçu l'annonce de son changement, et qu'il avait dès lors senti sa haine redoubler à leur endroit.

Nous sommes arrivés à l'époque du massacre. Quand Hadji Ikhenoukhen, chef des Touareg-Adjers, vit que les Pères avaient pris au sérieux les propositions qu'il leur avait faites de traverser

son pays, il leur annonça pour la *première fois* qu'il leur fallait un firman du sultan de Stamboul pour voyager en sécurité dans le Sahara, c'est-à-dire que le chef des Touareg semblait les mettre dans l'impossibilité d'accomplir leur voyage. Les Pères ne voulurent pas en tenir compte : ils marchaient sous la protection de la Croix : leur protecteur c'était Dieu.

Ils trouvèrent les guides qu'ils jugeaient nécessaires pour ce voyage et le départ fut fixé au 13 décembre 1881. Les malheureux couraient à la mort. Un complot avait été ourdi à Ghadamès même, aussitôt que le caïmacan avait su que les Pères voulaient partir : les Snoussya furent l'âme de ce complot, comme ils le furent pour le guet-apens dans lequel Flatters tomba malheureusement. Il fallait à tout prix empêcher la civilisation de pénétrer dans le Sahara ; et qui était plus à craindre que ces trois vaillants qui allaient résolument sans escorte dans un pays où avait échoué une colonne ? Il nous semble qu'ils représentaient bien la lutte du bien contre le mal, de Dieu contre Lucifer, de Jésus-Christ contre Mahomet : sans armes, sans secours humain, ils marchaient au-devant de leurs ennemis armés de pied en cap. Les missionnaires de Tripoli écrivaient à cette époque que le complot avait été exécuté par les Touareg, dirigé par le caïmacan avec la protection de l'ancien gouverneur Nasif-Pacha. Quand le massacre fut annoncé à Ghadamès, le gouverneur se garda bien de faire son rapport pour l'envoyer à son supérieur hiérarchique : mais ce ne fut pas le seul grief.

Ce fut donc le 13 décembre 1881 que les trois missionnaires, les Pères Richard, Morat et Pouplard quittèrent Ghadamès, après avoir fait une visite d'adieu au caïmacan : « Crois-moi, ne pars pas, disait celui-ci, tu sais bien comment le colonel Flatters a péri, les Touareg sont des traîtres, ils te tueront. » Et leur mort avait été décrétée en conseil, et le caïmacan venait de donner l'argent aux assassins ! que faut-il penser d'une telle conduite ? et ce monstre osa encore demander au Père Richard un billet pour dégager sa propre responsabilité du crime qui allait être commis. Ici nous emprunterons le récit du massacre à la déposition faite par Saïk-ben-bou-Saïd, le 21 janvier 1881, au camp d'El-Armooh :

« Au bout de quatre jours, la caravane se mit en marche, le 21 décembre, vers une heure de l'après-midi. Elle était composée du P. Richard, du P. Morat, du P. Pouplard, des trois Touareg et des nègres que je vous ai cités, de moi et de mes deux compagnons chambi : Elle comprenait dix chameaux porteurs loués à El-Khadjem. Le P. Richard était à cheval, les deux autres sur des chameaux avec une partie des bagages.

« La caravane emportait trois gheraas d'orge pour le cheval, de l'eau, une cantine de médicaments, trois tonnelets de vin fabriqué par les Pères à Ghadamès, une charge et demie de sucre, une charge de couscous, des conserves de viande, légumes, etc. Les bagages personnels des Pères se composaient de deux cantines pour chacun d'eux contenant leur lit, des effets, des livres, des instruments. Le P. Richard pouvait avoir sur lui une somme d'environ 4.500 francs.

« Lorsque la caravane fut sur le point de sortir de la ville, le caïmacan vint trouver le Père Richard et lui dit : « Puisque tu as voulu partir absolument, je te recommande de te méfier des Touareg, car ils te trahiront ; prends-y garde. »

« Son fils nous accompagna jusqu'à deux kilomètres environ de la ville avec une douzaine de cavaliers.

« Afin de dépister les malfaiteurs, la caravane se dirigea d'abord sur la route d'Ouargla pour prendre à travers les dunes de l'Erg.

« Le premier jour, elle coucha à Messézouda, un peu au sud de cette route. Le lendemain, on ne partit de ce camp que vers dix heures du matin. Dans la matinée, on apercevait des gens en assez grand nombre dans le lointain. Les Pères restèrent longtemps à regarder avec leurs longues-vues, et l'on ne quitta le campement que lorsqu'on eut acquis la certitude que l'on avait affaire seulement à des indigènes de Ghadamès qui venaient faire du bois avec des ânes.

« Le surlendemain, on arriva à Ras-Mareksan, Dans la journée, le P. Richard, qui avait une grande confiance dans le Targui Aïssa, lui prêta son cheval. La caravane avait été ramenée par les Touareg et, malgré mon avis, vers la route directe de R'adamès à R'at, ce que je voulais éviter. J'en fis la remarque au P. Richard, qui préféra suivre le conseil des Touareg.

« Le lendemain troisième jour du départ, alors que nous n'avions fait encore qu'une vingtaine de kilomètres environ, on fit séjour, sur le conseil du Targui Aïssa, qui demanda instamment qu'on

l'attendît pendant qu'il irait voir aux environs si l'on pourrait se procurer de l'eau. Nous n'avions pas encore besoin d'eau, et je trouvai ce prétexte tout au moins étrange : je fis part de mes réflexions au P. Richard, qui me dit que les chameaux appartenaient aux Touareg, que c'étaient eux qui les conduisaient, et qu'ils étaient seuls juges du moment où l'eau leur serait nécessaire. Il tranquillisa les deux autres Pères qui, comme moi, étaient étonnés qu'au bout du troisième jour de marche on eût encore fait si peu de chemin.

« Aïssa ne revint que le soir, vers le coucher du soleil ; il raconta que pendant sa marche, il avait rencontré un mouflon, et que la chasse qu'il lui avait donnée l'avait mené fort loin, et dans un pays difficile. On se contenta de cette explication, et le départ fut fixé au lendemain.

« Le soir, après le dîner, je me trouvais dans la tente avec le P. Morat, Aïssa et El-Khadjem. A quelques mètres de là, le P. Richard était dehors, avec mon frère Hamma auprès d'un grand feu. Djadour alla rejoindre ce groupe, puis Mohammed-Betikka. Quant au P. Pouplard et à Abd-Allah ils étaient allés se coucher tout près de là également. Toutes les armes étaient réunies dans la tente avec les selles à méharis. Je sortis pour faire ma prière, et j'entendis à ce moment les Touareg parler entre eux dans leur langue ; puis Aïssa poussa un cri, se précipita sur le P. Morat qui était près de lui, et le frappa de deux coups de poignard (draia) qu'il tenait caché sous son burnous.

« Au même moment et en un clin d'œil, Mohammed Betikka sortit un fusil à deux coups

qu'il dissimulait également sous ses vêtements et le déchargea à bout portant sur le P. Richard qui eut à peine le temps de pousser un cri et tomba foudroyé, frappé en pleine poitrine. Djadour se jeta sur lui et le frappa de plusieurs coups de couteau.

« Le P. Pouplard, entendant cette double détonation, se leva précipitamment avec Abd-Allah. A environ trente mètres de là, il tomba dans une embuscade et fut tué par un nommé Zedda, ou Imanghassaten, le même qui avait autrefois assassiné deux missionnaires sur la route d'In-Salah.

« Cette embuscade était composée de huit Touareg, parmi lesquels je puis citer encore Hamma et Bou-Keddi, tous deux des Ifaghas. Au signal donné par Aïssa, ces huit hommes étaient sortis de leur cachette et s'étaient précipités sur notre campement. Bou-Keddi, en arrivant, tira un coup de tromblon sur le corps du P. Morat, renversé à terre. Les cadavres furent aussitôt fouillés et dépouillés par les Touareg...

« Le lendemain matin, arriva un nègre de R'adamès, porteur d'une mission pour les Pères. Les Touareg ne voulurent pas le laisser approcher. Aïssa se rendit auprès de lui et le somma de lui remettre cette missive qu'il supposait devoir contenir de l'argent. Ce nègre fit d'abord quelques difficultés; mais, quand il apprit que les Pères étaient morts, il donna la lettre dont il était porteur; j'ignore ce qu'elle contenait. Le nègre, en apprenant le massacre des Pères, dit aux Touareg : « On vous a recommandé aussi de tuer tous les Chambaa; pourquoi

les avez-vous épargnés? Tuez-les également »... Ils consentirent à nous relâcher, en nous rendant nos armes, préalablement déchargées par eux, et un méhari que j'avais amené d'Ouargla et qui appartenait au P. Richard.

« Nous marchâmes aussitôt sur R'adamès, où nous arrivâmes dans le courant de la nuit. Nous dûmes attendre le lever du soleil pour pénétrer dans la ville, les portes étant encore fermées. Nous allâmes aussitôt annoncer la fatale nouvelle au P. Kermabon. Pendant que nous lui exposions ce que nous avions vu, le caïmacan, qui de son côté avait appris la mort des missionnaires, vint trouver les trois Pères dans leur maison ; je profitai de sa présence et lui demandai de me confier dix de ses cavaliers pour me lancer à la poursuite des meurtriers. MAIS IL ME REFUSA NET. Il consentit cependant à nous louer deux chevaux de son maghzen et trois chameaux, avec des nègres qu'on envoya le jour même pour rapporter les corps des victimes. Ce résultat ne fut pas atteint, et les nègres dirent que les cadavres avaient été trouvés en trop mauvais état, surtout celui du P. Richard, pour qu'on pût les transporter.....

« Je crois que le crime a été commis à l'insu du caïmacan de R'adamès. Celui qui a formé le complot est un nommé El-Hadj-Mohammed-ben-Tseni, Kebir de Tsenian, homme très influent ; il a payé lui-même les assassins, avec lesquels il était venu de Tripoli quelque temps auparavant. C'est, du moins, ce qu'un homme de Sinaoun a dit au P. Kermabon, et le bruit qui court dans la ville de R'adamès. »

Voilà le rapport fait par un des témoins du massacre quelques jours à peine après la mort des missionnaires. Il nous semble que ce que nous avons déjà dit suffit pour établir la culpabilité du caïmacan. Pourquoi, en effet, n'a-t-il pas consenti à donner à ce Chaamba des hommes pour poursuivre les meurtriers ? La réponse du nègre qui apportait une lettre est d'ailleurs bien catégorique ; l'ordre avait été donné de tuer les missionnaires et les guides. Qui avait donné l'ordre ? il n'y avait que le caïmacan. Pourquoi celui-ci vient-il à deux reprises répéter aux Pères de ne pas s'aventurer dans le désert, parce qu'ils seront tués, s'il ne connaissait pas le complot ; il voulait de la sorte sauver les apparences, montrer qu'il n'était pour rien dans le massacre ; mais ces réitérations suffisent pour prouver qu'il était de connivence. Il est nécessaire de remarquer que les Pères avaient avec eux un passe-port du marabout de Temacinn, et qu'il ne leur fut d'aucune protection. En somme, d'après les derniers renseignements, le complot fut tramé à Ghadamès même, quelques jours avant le départ des Pères : les Touareg accusèrent les Chaamba, et réciproquement. Celui-là même dont nous avons rapporté le récit du meurtre fut accusé d'avoir été l'un des plus ardents à tuer les Pères. Ce qui ressort le plus de tout cela, c'est que la Sublime Porte est incapable de faire respecter les Européens sur son propre territoire, que les Snoussya sont à peu près indépendants et maîtres du pays, que les caïmacans y sont plutôt tolérés et que leur pouvoir est à peu près nul, lorsqu'ils ne

veulent pas exécuter les ordres de Djegboub (1).

Si on prenait à la lettre les pages que nous venons d'écrire, on pourrait croire que les Snoussya exercent, sans conteste, leur autorité souveraine sur tout le Sahara, et que bientôt ils

(1) Nous ne sommes pas les seuls à dire que les Snoussya emploient le poignard pour arriver à leur but : Voici ce qu'a écrit M. Largeau dans son livre *Le Sahara algérien :*

« Parmi ces ordres religieux, il en est un, celui d'Es-Snoussi, qui est fort dangereux pour son fanatisme : il a été institué dans *le but précis d'opposer une digue aux conquêtes de la civilisation européenne.* Tout Européen qui voyage dans le Sahara doit se tenir soigneusement en garde contre ses adhérents : ils ne reculent devant aucun moyen, même devant l'assassinat, pour arrêter l'infidèle qui souille de sa présence le territoire sacré de l'Islam » (Ch. VI, p. 99).

Peut-être aussi ferons-nous plaisir à quelques lecteurs en leur montrant par un exemple combien, en Orient, les ordres religieux, les Qadrya en particulier dont nous avons parlé, sont peu respectueux de l'autorité et ne reculent pas devant le meurtre du souverain : ils ne connaissent pas encore la dynamite, peut-être sera-ce la seule invention qu'ils consentiront à nous emprunter. Voici donc quelle fut la mort d'Abd-el-Aziz, chef des Wahabites (vers 1805 de J.-C.), frére d'Abd-Allah, qui lui succéda et pilla le tombeau du Prophète :

« Les sectes dissidentes auxquelles ont donné naissance les querelles d'Ali et de ses successeurs sont nombreuses et variées ; mais, de temps immémorial, elles s'accordent toutes sur un point : la justification et la pratique de l'assassinat..... Musulmans et chrétiens, sunites et polythéistes ont, chacun à son heure, *goûté* comme disait un Arabe, du poignard des shiites, les prototypes du carbonaro en Orient. Abd-el-Aziz allait maintenant apprendre que l'on ne doit pas dédaigner les sociétés secrètes de l'Orient.

« Un fanatique originaire de la province de Ghilan, pays dans lequel, dix siècles auparavant, Abd-el-Kader (ED jilani) s'était fait rendre des honneurs presque divins, s'offrit pour l'œuvre du sang. Après avoir reçu ses instructions à Téhéran, il partit pour Meshid-Hoseyn, ville sacrée de la dévotion shiite. Il y reçut, avec l'absolution écrite de ses péchés, un papier signé et scellé qui lui assurait la jouissance des joies éternelles, s'il réussissait à purger la terre du tyran nedjéon. Muni de ce document soigneusement fixé comme une amulette autour du bras, il se rendit à Dereyah, déguisé en marchand, et y attendit l'occasion de mériter la récompense promise à la trahison.

« Wahabite sincère, Abd-el-Aziz ne manquait pas un seul jour d'assister aux prières publiques dans la grande mosquée de la ville. Là, sans armes, et absorbé par les pratiques de piété qui ne permettent pas de jeter un regard autour de soi, il pouvait être

seront arrivés à leur but : fonder en un seul ordre tous les ordres religieux, pour travailler tous au même but, sous un même chef, une même loi et une même direction.

Personne ne peut nier leurs progrès étonnants et extraordinaires : peut-être qu'en ce moment ils comptent plus de dix millions d'adeptes. Il n'en est pas en effet en Afrique comme dans nos pays civilisés. Si le père de la famille est affilié à un ordre, ses enfants le seront, ses proches parents le seront. La tribu suivra le chef de la tribu. Ainsi, dans la province d'Alger, on compte, comme Rahmanya, des tribus entières où l'Ordre ne comprend cependant que quelques individualités, mais celles-ci sont importantes, et occupent les premières places de la tribu. En cas d'insurrection, tous ces hommes suivront leur chef, et ce sera pour l'Ordre des aides aussi sûrs que si chacun en particulier était affilié. Ainsi, du moment que le roi du Wadaï est affilié aux Snoussya, ceux-ci dominent dans tout le royaume, et chacun des habitants peut être regardé comme affilié réellement à l'ordre.

Malgré tout leur prestige, les Snoussya rencontrent de terribles ennemis qui ne leur cèdent le terrain que pas à pas, mais nous ne cesserons de le répéter, ils triompheront. L'Islam, en ce

facilement immolé. Le Persan ne l'ignorait pas. Quand un séjour de plusieurs semaines et d'observation scrupuleuse des rites orthodoxes lui eurent gagné la confiance des habitants, il se plaça pendant la prière du soir, derrière Abd-el-Aziz, et au moment où le sultan se prosternait pour l'adoration, il lui plongea dans le corps la lame aiguë d'un poignard Khourasan. L'acier pénétra entre les épaules et ressortit du côté opposé. Abd-el-Aziz expira sans pousser une plainte, sans faire un mouvement. » (*Palgrave* Tome II, pages 106 et 107.)

moment, est agité de ses dernières convulsions, et, joue sa dernière carte. Tôt ou tard il faudra que l'empereur de Constantinople choisisse le côté où il voudra combattre : il le sait bien, et c'est ce qui nous explique ses tergiversations, ses concessions faites aujourd'hui à l'Europe, retirées demain en cachette. Nous n'en voulons pour preuve que la loi sur l'esclavage : comme toutes les nations européennes, il a signé le traité qui abolit l'esclavage dans le monde. Ce n'est cependant un mystère pour personne, qu'il est encore pratiqué dans ses états, non plus ouvertement et en public, mais en cachette : il veut, comme on dit vulgairement, ménager la chèvre et le chou, et il ne réussira à contenter personne.

De plus, quiconque s'est tenu au courant des affaires musulmanes, et a suivi avec attention les progrès de la civilisation dans l'empire ottoman, a été frappé de voir avec quel dédain les Turcs et les Arabes méprisent nos progrès. Toutes les nations de l'Europe sont en ce moment sillonnées de chemins de fer; le télégraphe, le téléphone transmettent rapidement notre pensée, et il y a dans le monde civilisé un tel mouvement d'affaires, que dans une année nous accomplissons ce que nos ancêtres faisaient en cinq ans, dix ans. La Turquie seule est restée en arrière : ses chemins de fer (et ils sont bien rares) ont été faits par des compagnies étrangères. Aux yeux des fervents, ces concessions sont de trop : l'Islam est une religion qui n'admet pas le progrès : l'homme doit y rester stationnaire ; les générations passeront, l'Arabe aura toujours son chameau, son burnous

et sa tente ; les générations passeront, et l'Arabe sera nomade comme aux jours de Mahomet. Nos lecteurs doivent maintenant concevoir la cause de cet état ; le peuple, en effet, quoique ne sachant pas le dernier mot du sens de la formule : « Il n'y a pas de divinité que Allah ! » en connaît suffisamment le sens, de même que nos paysans expliquer le mystère de la Trinité, connaissent parfaitement son existence.

On ne saurait trop réfléchir sur l'influence qu'exerce sur un peuple la notion qu'il a de Dieu : le Dieu des chrétiens est un Dieu essentiellement actif, engendrant de toute éternité un Fils égal à lui ; il aime ce Fils éternel, il aime aussi les créatures qui ne sont que comme le reflet de son Verbe ; aussi, le peuple chrétien sera essentiellement actif ; la génération qui nous suivra rira de nous, comme nous rions de nos pères, obligés, de se servir du coche, ou de la voile. La notion, au contraire, que l'Arabe a de Dieu, le réduit à l'impuissance d'agir : « Mektoub, c'est écrit, Dieu l'a voulu, » vous répond-il toujours ; et avec ce Mektoub, le frère étouffe en son cœur les sentiments les plus sacrés ; la femme adultère surprise par son mari meurt en disant : Mektoub ; et le malheureux, miné par la fièvre, expire en murmurant le nom d'Allah et son éternel : « Mektoub. C'était écrit, pourquoi vouloir échapper à la loi du destin. »

Si donc le peuple ne connaît pas les théories philosophiques du Soufi ; s'il ne peut pas analyser scientifiquement la formule sacrée de l'Islam pour en comprendre tout le sens monstrueux, dans la pratique il ne diffère guère des

savants et couvre tout le mal qu'il fait de son Mektoub. Il sera donc facile de l'exciter contre le progrès et la civilisation, de lui montrer que la construction de belles routes, des chemins de fer, la fondation des postes, etc., etc., sont autant de moyens inventés par le Roumi pour détruire l'Islam. Vous, cher lecteur, qui riez de la naïveté de ce pauvre peuple, songez que, dans notre Europe qui se prétend si civilisée, nous avons vu des choses aussi drôles. Quand, par exemple, lord Chesterfield voulut, en Angleterre, faire adopter la réforme grégorienne, le peuple, furieux de vieillir de deux mois en un jour, ne le poursuivit-il pas en lui criant : « Rendez-nous nos deux mois ? » Que d'autres faits nous pourrions citer qui montreraient combien le peuple tient à ses coutumes, quand bien même celles-ci seraient condamnées scientifiquement, et rejetées par les hommes de la science.

Cet état d'esprit du peuple arabe, cette volonté ferme et arrêtée de ne pas abandonner la voie tracée par leurs pères, mais de suivre l'ornière coûte que coûte, voilà la force des Snoussya : ils feront vibrer toutes les fibres des cœurs musulmans en leur montrant que les chrétiens ne doivent pas se mêler de les civiliser, que les progrès de la civilisation sont des inventions de Satan le lapidé ; ils seront suivis par tous les Ordres, excepté celui des Taibya, car tous, nous ne cesserons de le répéter, n'ont qu'un but : le rétablissement de l'Imamat.

Cependant, ne croyons pas que les Ordres abandonneraient leur influence au profit des Snoussya, si ceux-ci voulaient tellement s'iden-

tifier les divers Ordres, qu'ils n'en formassent tous qu'un seul, et fussent ainsi comme un premier essai du rétablissement de l'Imamat. Les Snoussya échoueraient et nous, sommes certain qu'ils n'essaieront jamais. Les Qadrya, les Chadelya, les Tidjanya, les Rahmanya ne voudront jamais, surtout les chefs, devenir les fidèles serviteurs du sultan de Djegboub. Que nos lecteurs se rappellent la lettre par laquelle Cheikh Aziz se recommandait à l'attention bienveillante d'un consul de France en Orient, et le priait d'intercéder pour son rappel. El-Madhi lui avait offert un refuge dans sa zaouia ; là, il eût été en sûreté, mais il aurait dû nécessairement reconnaître l'autorité de ce Cheikh : son orgueil ne pouvait y consentir. Même dans la Tripolitaine, les Madanya, tout en les servant fidèlement et avec plus de bonne volonté qu'ils ne le font pour le sultan, n'abandonneront pas entre ses mains leur autorité, leur prestige et leurs richesses. Et n'est-ce pas un désir bien légitime que de vouloir jouir d'une œuvre qu'on a fondée avec beaucoup de peines ?

Aussi, sûrs d'échouer s'ils essayaient de tous les Ordres, les Snoussya font, parmi les congrégations musulmanes, ce que fait la Haute-Maçonnerie. Snoussi était le grand-maître, et son fils encore plus que lui, des Ordres musulmans. Jamais, en effet, il n'a puentrer dans l'esprit du fondateur que les supérieurs généraux des divers Ordres abdiquassent leur autorité entre ses mains ; il connaissait trop,certes, ses coreligionnaires pour leur supposer un tel désintéressement, et il était trop fin politique pour

le leur demander et voir son influence décroître auprès de ses adeptes, par suite d'un refus qu'il était assuré de recevoir. Il fallait trouver une cause sainte entre toutes, qui pût réunir tous les cœurs et tous les esprits ; il fallait que tous les Musulmans, n'importe à quel Ordre ils appartinssent, fussent unis sur un point : il était facile à trouver. Partout, en effet, où il y a des hommes, il y a du bien et du mal, et au fond de toutes les questions, de toutes les haines et de toutes les affections, nous trouvons ces deux mots : bien, ou mal. Snoussi montra à tous les Musulmans le mal qu'il fallait combattre avec la même ardeur que leurs ancêtres : le mal, c'était l'Europe chrétienne; le mal, c'était la civilisation, le Catholicisme. Voilà quel devait être l'objectif de tous les efforts des particuliers et des gouvernements. Quiconque ne s'unissait pas à ces nouveaux saints de l'Islam, pleins de zèle pour la cause de leur Dieu, n'était plus dans la voie droite, *Dieu l'avait égaré*, et il devait être traité comme le Roumi. En mettant en avant cette doctrine, Snoussi était sûr du triomphe; le Musulman est Musulman *avant tout*, et pour lui, il n'y a pas de patrie : la patrie pour lui, c'est la terre ; soumise à Dieu, comme le royaume l'est à son roi. Allah, voilà le souverain légitime, et chaque croyant doit verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour rétablir ce royaume.

Les Snoussya ne demandent donc pas que les Aïssaoua, par exemple, en s'affiliant à leur Ordre, renoncent à leur premier titre; non, il suffira qu'ils promettent d'aider leurs nouveaux confrères dans l'œuvre de régénération entre-

prise dans l'Islam; il suffira qu'ils promettent de s'unir à eux pour faire la guerre aux chrétiens, rétablir l'Imamat et recevoir fidèlement et docilement les instructions que le Cheikh de Djegboub leur transmettra pour l'exécution du projet. Nos lecteurs nous demanderont si nous croyons qu'ils réussiront dans ce projet, et si vraiment ils ne demandent pas aux autres congrégations beaucoup plus qu'elles ne peuvent tenir. Nous avouerons, en effet, que ces novateurs demandent beaucoup en exigeant cette soumission de la part d'individus affiliés à un autre Ordre. Mais qu'on n'oublie pas qu'il s'agit de combattre Dieu et son Eglise, et que les ennemis du catholicisme montrent autant de haine à nous poursuivre que nous, nous montrons d'amour à défendre notre Mère la sainte Eglise. Ne voyons-nous pas chaque jour les francs-maçons français sacrifier les intérêts les plus sacrés de la patrie, sur un simple désir venu des chefs de la franc-maçonnerie? Ne les voyons-nous pas poursuivre sans relâche aucun, et cela depuis plus d'un siècle, l'Eglise et la société qu'ils enveloppent dans une même haine, car la société rêvée dans les loges sera une société de loups qui se dévoreront et non d'hommes unis par les liens de la charité? Et loin de diminuer, ne voyons-nous pas cette haine s'accroître chaque jour, et nous abreuver continuellement de nouvelles avanies? Soyons bien persuadés que les francs-maçons musulmans feront ce que font leurs congénères d'Europe ou d'Amérique.

La conception d'un tel plan, sa mise à exécution, la facilité prodigieuse avec laquelle les adeptes

ont été recrutés, tout prouve que Satan n'est pas étranger dans une telle œuvre, qu'il la dirige et la gouverne. Les Musulmans ont l'extase, l'extase satanique, procurée par des moyens artificiels, et avec une précision mathématique. Que le diable se montre à l'appel qu'on lui fait et en prononçant une formule magique, ou bien qu'il se montre aussitôt qu'on se met en prières, il n'y a qu'une différence de temps. Les Snoussya réussiront donc dans leur œuvre.

Ce sera en vain que les Marabouts locaux et salariés par l'Etat, leur appliqueront toutes sortes d'épithètes insultantes ; en vain voudront-ils arrêter le courant qui entraîne les peuples musulmans vers ses libérateurs, il sera emporté par ce courant, et s'il ne veut pas être un pasteur sans brebis, il devra se rallier à ceux qu'il a, auparavant, appelés Ouahabites. Ce mot résumait dans son esprit toutes les raisons qui lui faisaient détester ces novateurs. Ouahabites, oui, les Snoussya le sont, mais ils ont mitigé les doctrines de cette secte qui ne connaît pas de milieu, et qui, d'un excès est tombée dans un autre. Ouahabites, oui, ils le sont, et c'est pour expliquer le sens de cette injure que les Marabouts du nord de l'Afrique et quelques Musulmans épicuriens et libres-penseurs jettent continuellement à la face des Snoussya que nous avons dit un mot de cette secte ; nous avons aussi constaté que dans l'Orient il y a un mouvement de retour à l'islamisme primitif ; il s'en est fallu de bien peu que le fils de Méhémet-Ali ne détruisît complètement cette secte ; et nous avons déjà dit qu'Abdallah leur roi, celui-là même qui

avait pillé à Médine les tombeaux du Prophète, d'Abou-Beker, de Fathma, etc., après avoir rétabli l'islamisme primitif à la Mecque, avait eu la tête tranchée par ordre du sultan de Stamboul.

Nous nous arrêtons là ; nous croyons avoir fait connaître suffisamment cet Ordre; nous avons montré sa source chez les Ouahabites, sa forte organisation par un homme d'une intelligence supérieure, et son action sur le monde musulman. Le massacre de la mission Flatters, le martyre des trois Pères Blancs, Richard, Morat, et Pouplard, à vingt kilomètres seulement de Ghadamès nous ont montré la haine de ces sectaires contre notre patrie et la civilisation. Malgré nous, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de crainte à la vue de ce formidable mouvement organisé par le Cheikh de Djegboub. Et nous ne sommes pas le premier. Quand le cardinal Lavigerie, écrivant au congrès réuni à Bruxelles pour la suppression de la traite disait que les Snoussya étaient le seul danger que la France eût à craindre, mais un danger réel et terrible, il n'exagérait rien. Il prévoyait, avec sa sûreté de coup d'œil ordinaire, sa profonde connaissance des peuples musulmans, que là-bas un grand complot se trame non seulement contre la domination de la France, mais contre la civilisation. Jamais, jusqu'ici, nous n'avons eu à les combattre les armes à la main, parce que l'occasion n'a pas été propice; mais le jour viendra, et malheur alors, si la France n'a pas prévu les coups qu'allait lui porter ce terrible adversaire.

Qu'on n'oublie pas surtout que ce mouvement

est dirigé aussi bien contre les Turcs que contre les Français, que le Cheikh de Djegboub disait à un visiteur qui lui demandait contre qui il voulait se servir de cet armement : « Contre les Turcs et les chrétiens, dit-il, je les détruirai tous les deux. » Que nos hommes d'Etat, que ceux qui sont chargés de veiller sur notre belle colonie ne se laissent pas surprendre : Les Snoussya, en effet, et c'est là notre dernier mot, résument en eux tous les autres ordres, ils les englobent et les dirigent tous contre nous : ce sont eux qui pensent et forment les plans pour leurs coreligionnaires qui ne sauront qu'obéir à leurs ordres.

CHAPITRE VIII.

CONCLUSION. — Moyens à employer pour arrêter les progrès des ordres religieux musulmans.

C'est avec regret que nous devons nous arrêter ici, sans avoir pu dire le dernier mot sur les Ordres musulmans. Nous croyons cependant avoir dit des choses peu connues de la plupart de nos lecteurs ; et même beaucoup d'Algériens, qui ont passé des années et des années dans notre belle colonie, seront étonnés d'apprendre ces choses. Beaucoup d'arabisants seront surpris de voir quel est le vrai sens de la formule : « Il n'y a pas d'autre divinité que Allah, » et comprendront quelle fut la sagesse du concile tenu en 1873 à Notre-Dame d'Afrique, où Mgr Lavigerie et les autres évêques africains enseignèrent que prononcer cette formule, même des lèvres seulement, constituait un acte d'apostasie.

Avant de lire les dernières conclusions et de montrer les moyens à prendre pour enrayer ce mouvement de panislamisme, nous voudrions résumer en quelques lignes tout l'ouvrage pour bien montrer l'unité de ce plan vraiment satanique, pour montrer avec quel acharnement les Musulmans suivent une ligne de conduite parfaitement tracée pour arriver à leur but : fermer au catholicisme les portes du continent Noir.

Les ordres religieux, avons-nous dit, ont deux buts : procurer à leurs affiliés le bonheur de l'extase, et rétablir dans toute sa pureté l'Islamisme primitif; on pourrait même dire qu'ils n'ont qu'une fin : rétablir l'Imamat, c'est-à-dire la doctrine religieuse et politique telle que l'avait conçue le Prophète Mohammed. Pour arriver à ce but, tous les fondateurs d'Ordre ont vanté le bonheur et les joies de l'extase, tous ont voulu dominer par ce moyen leurs subordonnés. Entre leurs mains, ces hommes ont perdu ce qu'ils avaient de plus beau et de plus noble en eux : leur liberté a été annulée à tel point que la plupart, pour ne pas dire la totalité des Khouan, répéteraient la parole de l'ourad Rahmany : « Je ne sais s'il y a un Dieu, ni ce qu'il nous a commandé, je ne sais que ce que m'ordonne le Cheikh. » Leur intelligence a perdu sa vigueur : le kif et l'opium ont mis leur imagination en délire, et ont achevé l'œuvre néfaste commencée par le diker; il est certain, en effet, que réciter des prières un aussi grand nombre de fois que nous l'avons indiqué, ne peut conduire qu'à l'abrutissement et à l'anéantis-

sement de l'intelligence. Et à ces prières sans nombre, joignez les jeûnes les plus rigoureux, les mortifications les plus extraordinaires, et le lecteur jugera de l'effet produit sur ces corps débilités par le soleil brûlant de l'Afrique, par ce climat qui anémie les plus fortes constitutions, et développe le système nerveux. Une telle invention ne peut pas être une invention humaine. Jamais l'homme ne mettra son plaisir et son bonheur, ne dépensera sa vie à avilir ainsi ses semblables, si Satan ne le pousse à cette œuvre de défiguration de l'ouvrage le plus beau, sorti des mains de Dieu.

Nous ne saurions le répéter assez ; nous ne voulons pas dire que tous les affiliés soient favorisés d'extases ; évidemment, pour le plus grand nombre, les visions dont leur esprit est hanté ne sont que le produit de leur imagination en délire ; mais il n'en restera pas moins vrai que le fait de l'extase existe, que les quarante Khouan composant le Conseil du Cheikh de Méquinez, que les quatre cents Khouan vivant dans le célibat, dans la zaouia de Djegboub, que les principaux chefs d'ordre, sont favorisés de la vue de Lucifer, qui les dirige lui-même dans toutes les actions importantes de leur vie. Les neuf dixièmes des affiliés ne sont affiliés que de nom ; ils se contentent de payer la ziara qui est toujours obligatoire, et de temps en temps, dans leurs jours de ferveur, de dire les nombreuses formules de prières. Les Moqaddem ne demandent pas davantage : il suffit, en effet, que l'individu soit toujours sous leur main, qu'ils puissent compter sur lui ; peu importe qu'il soit

un fervent : la ziara emplit les coffres de l'Ordre, et l'adepte au besoin se recommandera de la protection du saint Marabout ou fondateur.

Voilà quelle est l'essence de tous les Ordres religieux ; au fond, c'est la philosophie indienne dont l'influence a déterminé dans l'Islamisme ce grand mouvement, non pas vers l'unité de gouvernement, mais vers l'extase... les communications avec les esprits. Chaque ordre a su s'approprier cette doctrine ; tous ont pris le Dieu du Coran, cet assemblage monstrueux du principe du bien et du principe du mal en un seul être ; ils ont ainsi voulu donner l'orthodoxie à la doctrine de Manès, et nous devons avouer qu'ils ont si bien réussi, que bien d'arabisants ont été peut-être jusqu'à ce jour sans connaître le vrai sens de la formule. Cependant, nous croyons n'avoir rien avancé qui ne soit bien sûr, et la doctrine fataliste que professent les Musulmans n'est que la conséquence d'un tel principe. Qu'on se souvienne d'ailleurs de la parole de Ben-Aïssa, le fondateur des Aïssaoua : « O Dieu, tu es le seul principe actif » et de la théorie de Tidjani sur la non existence du mal dans l'atome, par conséquent dans le monde.

Le danger le plus grand pour la civilisation n'est pas dans ce commerce avec les esprits, mais bien dans ce mouvement de panislamisme que nous avons signalé : mouvement essentiellement patriotique aux yeux des Musulmans, et qui leur tient tant à cœur, autant que le salut et la prospérité de la patrie, au cœur de tout bon Français. C'est, en effet, la différence qu'il y a entre nous et les Musulmans : la patrie et la reli-

gion se confondent dans leur esprit, ou plutôt il n'y a pas de patrie pour le sectateur d'Allah ; la terre est le royaume de Dieu ; le croyant est citoyen de l'univers ; et il faut que l'univers entier ou au moins tous les pays habités par un Musulman soient soumis à l'autocratie de ce souverain. Les Snoussya résument toutes ces aspirations ; ils sont appelés à englober tous les Ordres religieux, qui, s'ils ne disparaissent pas, recevront tout au moins la direction suprême de Djegboub.

Après ce résumé succinct de tout l'ouvrage, nous allons indiquer les moyens, que nous croyons les plus aptes à réprimer ce mouvement, et à sauver notre colonie de la funeste influence des ordres religieux. Nous ne voulons pas nous mêler de diriger nos gouvernants ; ce sont des conseils que nous voudrions cependant voir mis en pratique par ceux qui sont chargés par la Providence de veiller aux intérêts de notre grande nation. Est-il digne de la France de protéger un de ces Ordres, est-ce possible, vu nos idées modernes ? Pouvons-nous fonder en Algérie une religion nationale musulmane, ou bien si nous voulons fonder un grand peuple, devons-nous convertir au catholicisme les Musulmans de l'Algérie. Nous prenons la question de haut ; nous ne voulons pas nous arrêter en effet à ces petites questions d'intérêt purement actuel, à ces persécutions mesquines dont on a abreuvé nos missionnaires, ou bien encore à ces faveurs qu'on a répandues à profusion sur le clergé indigène ; non, nous voulons nous occuper du principe, est-il digne de la France, de la nation

catholique par excellence, de se faire la protectrice d'une religion aussi ignoble que celle fondée par Mahomet ?

Nous répondons : une telle conduite n'est pas digne, une telle conduite n'est pas possible, une telle conduite n'amènera aucun résultat sérieux : il n'y a qu'un moyen, un seul : l'assimilation des Arabes par le catholicisme ; alors le progrès et la civilisation pénétreront dans l'Algérie et nous verrons un grand peuple s'élever de cette terre courbée jusqu'à ce jour sous le joug humiliant de l'Islam.

Quand une nation a écrit son histoire comme l'a fait notre patrie, en combattant toujours pour la bonne cause, et se montrant toujours le bon soldat du Christ, est-il digne que cette même nation devienne la protectrice officielle et reconnue, d'un culte et d'une religion ennemis du catholicisme ? C'est notre patrie qui, dans les plaines de Poitiers, sur les bords du Jourdain et du Nil, a porté à l'Islam ces coups si terribles qui lui ont fait perdre le plus pur de son sang, et l'ont pour ainsi dire anémié ; c'est notre patrie qui a sauvé le monde civilisé du joug dégradant du croissant qui marchait à la conquête du monde. Les épées de don Juan et de Sobieski se fussent brisées sans entamer le colosse si auparavant la France n'avait payé du plus noble de son sang le résultat si grand des croisades. Et ce serait cette même nation dont toute l'histoire n'est que le récit des Gestes de Dieu par son intermédiaire qui.... nous n'achevons pas. Notre orgueil national se révolte à la seule pensée qu'un jour nous souillerions de la

sorte notre gloire, en établissant en Algérie une église nationale musulmane, une église qui serait l'égale du catholicisme. Il n'y a de progrès véritable et de véritable civilisation que par le catholicisme ; la France n'est pas l'Angleterre ; là où flotte notre drapeau, c'est le signe de la résurrection d'un peuple, qui se réveillera et marchera dans la voie du progrès et de la civilisation. Laissons aux Anglais leur négoce ; laissons-les exploiter à leur profit, au mépris de toutes les lois divines et humaines, les contrées du monde que le sort leur a données en partage ; nous, Français, nous avons reçu pour mission de Dieu, de rendre les peuples plus heureux, en les élevant à notre niveau, au lieu de les faire disparaître.

Supposons qu'un jour nos gouvernants s'oubliassent jusqu'à ce point, nous disons que c'est une pure utopie et que jamais nous ne réussirons à fonder une église nationale musulmane en Algérie. En vain nous voudrons nous attacher ces populations fanatiques en répandant les bienfaits sur leurs Marabouts, nous ne réussirons qu'à faire des ingrats. Le peuple méprisera ces individus assez oublieux d'eux-mêmes pour se laisser payer par le Roumi : le Marabout salarié ne sera à leurs yeux qu'un homme vil et sans honneur, trafiquant honteusement de son métier Ce ne sera plus à leurs yeux l'homme d'Allah chargé de veiller à l'observation fidèle de ses commandements et recevant quelquefois (de Dieu même), les ordres qu'il doit transmettre. Quand le pauvre mais fidèle sectateur du Coran verra passer dans la rue étroite et

tortueuse de son douar le Marabout traître à sa patrie et à sa religion, majestueusement drapé dans son burnous plus blanc que le lait, le pauvre se redressera de toute la hauteur de son dédain, et, lui jetant à la face la faible aumône qu'il avait versée dans sa main, il l'appellera chien, fils de chien, et le Marabout tombera sous le poids du mépris public : son prestige sera nul.

Nous savons bien qu'on nous objectera que le gouvernement paye les Marabouts de nos villes du littoral, où cependant ils jouissent de l'estime de tous les gens de bien et de la vénération de leurs fidèles. Et nous répondrons : Ce n'est pas dans les villes qu'il faut précisément aller chercher les bons Musulmans ; de même que, dans notre France, c'est surtout dans les campagnes que le peuple a conservé les saines traditions du christianisme de même, dans notre colonie, il faut aller loin de tout grand centre européen pour retrouver le vrai Musulman. Au contact quotidien avec l'Européen (et Dieu sait ce que valent la plupart de nos colons), l'Arabe perd sa foi et ne pratique plus sa religion ; il mange du porc, il boit du vin ; et à partir de ce moment il est Français, et il le dit hautement : Est-ce donc toute la civilisation que nous devons lui donner ? Se figure-t-on un Musulman civilisé parce qu'il n'aura plus horreur du porc et boira du jus de la treille ?

Mais là où le Musulman a conservé toute sa foi, il y a, nous le répétons, un mouvement très accentué vers le panislamisme, une recrudescence de haine contre le Roumi. Nous avons assisté, dans notre siècle, à la reconstitution de

trois nationalités : les nationalités grecque, italienne et allemande ; on dirait que le même souffle qui a poussé ces trois peuples à demander leur unité ou leur indépendance, a passé aussi sur l'Islamisme. Si nous voulions fonder une église musulmane nationale, nous méconnaîtrions le véritable esprit de l'Islamisme. Nous jugeons les Musulmans d'après nos idées, et nous croyons qu'avec de l'argent nous pourrions arriver à jouer en Algérie le rôle de Luther ou de Henri VIII. Nous ne pouvons pas nier que nous ne trouvions en Algérie des Marabouts qui n'acceptassent avec plaisir nos pensions ; mais c'est le peuple qui fait la religion, et *vice versâ* ; on n'impose pas à un peuple la vérité à coups de sabre ; on peut lui imposer l'erreur et la vérité pour quelque temps, mais c'est toujours celui qui a imposé qui perd la partie. Une nation a ses tendances, ses besoins; vouloir lui enlever ses tendances, vouloir, par d'autres moyens que ceux qu'elle a employés jusque-là, subvenir à ses besoins, c'est la jeter dans la nécessité et le malheur.

En Algérie, nous avons affaire à un peuple qui a des tendances autres que les nôtres, des besoins autres que les nôtres. Vouloir dès aujourd'hui, sans préparation, faire jouir ses habitants des bienfaits de la civilisation, c'est combattre ses tendances, lui donner des besoins qu'elle ne pourra satisfaire; c'est, pour nous servir d'un mot vulgaire mais tout à fait expressif, en faire un peuple déclassé. Tandis que nous Français, nous tendons continuellement vers le progrès, l'Arabe ne demande qu'une chose, le

statu quo; ce qu'il veut, ce qu'il désire, c'est ce qu'ont voulu, ce qu'ont désiré ses ancêtres : il n'a au cœur qu'une haine, la haine du chrétien qui l'a vaincu, la haine du chrétien qui a fait reculer les limites du royaume d'Allah ; il n'a qu'un seul désir, c'est de nous chasser de l'Afrique. Aux yeux du Musulman, il ne peut pas exister de religion nationale : il n'y en a qu'une et c'est la même pour tous.

Cette religion doit en même temps tenir lieu de code politique : quand l'Arabe nous combat, il ne se bat pas comme nous, pour sa patrie seulement, mais surtout pour sa religion. Aussi, toute guerre est-elle une guerre sainte, et tous ceux qui meurent dans les combats sont des martyrs, de même que nous appelons martyrs les vaillants tombés sur les collines de Castelfidardo. Nous devons donc renoncer à cet établissement ; une religion musulmane nationale ne peut qu'être le produit d'un cerveau européen qui juge les choses d'Afrique à la même mesure que les choses d'Europe, et pense que, parce que nous avons en France une religion officielle reconnue par l'Etat, dont les ministres sont subventionnés, une telle législation peut régir le Musulman. C'est une chose impossible : l'essayer, ce serait courir à un échec certain. Il n'y a donc plus qu'un moyen à employer, et nous allons l'indiquer encore succinctement, sachant bien qu'il faudrait de gros volumes pour traiter à fond une question d'une telle importance.

Pour tout homme qui veut réfléchir sans parti pris, c'est une vérité hors de tout conteste que tout peuple qui veut sortir de son abaissement, ne

peut s'élever à un degré supérieur s'il ne devient catholique. L'histoire en main, nous pourrions montrer que partout où l'homme civilisé s'est établi, le sauvage a dû disparaître, si celui-ci n'a pas eu le bonheur de connaître la vérité de l'Evangile. La religion chrétienne est si bien faite pour le bonheur des peuples, que, grâce à sa protection tutélaire, tous les peuples qu'elle a trouvés dans l'enfance, elle les a conduits à l'âge mûr et leur a fait opérer de grandes choses. Nous ne réussirons, en Algérie, à fonder un grand peuple, que si nous savons amener les infidèles à notre sainte religion.

Il n'est pas possible, en effet, de civiliser un peuple qui refuse absolument de se servir des produits de notre industrie et de tous les progrès que nous avons faits depuis dix-huit siècles, quand c'est la religion de ce peuple qui le maintient ainsi dans cet état permanent et qui l'empêche de développer son intelligence pour améliorer son sort ; tout homme sensé verra la nécessité où nous sommes, pour civiliser ce peuple, de lui faire changer de religion. Une religion, en effet, qui atrophie les forces de l'homme, lui défend d'agir, lui montre le progrès comme une invention diabolique, et prône le doux farniente comme la dernière limite de perfection où peut atteindre l'homme, une telle religion ne peut pas être la vraie ; et nous qui sommes dans la voie droite, nous devons faire tout ce que nous pouvons pour ramener ces égarés, si vraiment nous avons à cœur leur bonheur.

Or, que le Musulman soit inconvertissable, c'est une proposition qui, théoriquement, est

hérétique, car tout homme peut se convertir, et Dieu ne lui refuse pas sa grâce ; pratiquement, cette proposition est encore fausse ; la vérité devrait, à notre avis, être ainsi exprimée : Il est difficile de convertir un Musulman. Nos lecteurs seront peut-être contents d'apprendre tout le bien que les Pères Blancs ont fait en Algérie, et déjà nous en entendons beaucoup nous dire : « Combien donc en ont-ils convertis ? » Chers lecteurs, voilà près de vingt ans que les Pères Blancs travaillent à ce coin qui est, nous ne craignons pas de le dire, le moins attrayant du vaste champ du père de famille. Pendant la grande famine de 1867, on avait recueilli près de deux mille orphelins ; sur ce nombre, quelques centaines refusèrent le bienfait du baptême, et l'archevêque d'Alger, respectant leur liberté, leur permit de rentrer dans leur famille, regrettant de ne pouvoir leur sauver la vie de l'âme comme celle du corps. Ceux qui survécurent et voulurent rester avec leur père adoptif, après avoir été reçus dans les orphelinats tenus par les Pères Blancs pour les garçons, par des sœurs pour les filles, se marièrent et fondèrent ainsi les deux premiers villages chrétiens qui existent en Algérie. A notre avis, c'est l'œuvre la plus belle du cardinal Lavigerie ; sans doute, sa congrégation de Pères Blancs lui fera toujours grand honneur et sera le plus beau joyau de sa couronne, mais par la fondation de ces deux villages, il résolvait la question agitée depuis 1830, de l'assimilation des indigènes.

Nous regrettons sincèrement de ne pouvoir en parler à nos lecteurs, et leur faire admirer la

grande œuvre du Cardinal. Deux villages, dira-t-on, c'est bien peu ; c'est peu quant au nombre, c'est immense quant au résultat. Qu'un étranger prenne un jour le chemin de fer qui relie Alger à Oran. Vers midi, il arrivera à une station : Saint-Cyprien-des-Attafs ; qu'il y descende ; il sera étonné de se trouver au milieu d'un tel village ; tout le monde y parle français ; tous disent, en parlant de la France : NOTRE PATRIE : et cependant quand vous leur demandez s'ils sont Français : « Oui, nous sommes Français, mais nous sommes Arabes, aussi ; nous sommes Français par le cœur, nous comprenons sa langue ; nos enfants la parlent ; nous adoptons peu à peu ses mœurs et ses coutumes, nous suivons ses lois ; mais nous sommes surtout Français parce que nous sommes Roumis. — Mais s'il vous fallait choisir entre combattre les Français ou les Arabes ?... — Nous n'avons pas à choisir ; nous sommes chrétiens ; nous sommes Français ; nos enfants défendront un jour *notre patrie* comme nous la défendrions s'il le fallait. » C'est le langage que tiennent ces gens nés tous dans l'Islamisme, et dont le baptême n'a pas effacé, cela va sans dire, toute l'impétuosité du caractère : mais ce n'est pas au XIXe siècle que nous verrons refleurir l'âge d'or.

La fondation de ces deux villages peuplés environ par cinquante ménages en tout (chaque ménage compte actuellement de six à sept enfants en moyenne) n'est qu'une bien faible partie des œuvres des missionnaires d'Alges dans notre colonie. Ils ont repris à la suite de nos colonnes et protégés par nos armées,

leur mission du Sahara. Mais c'est surtout dans la Kabylie que leur action est efficace. Nous ne sommes pas au temps des Apôtres où, à la voix de saint Pierre, des milliers de personnes venaient se faire baptiser. Il n'y a pas dans le monde entier, la Chine peut-être exceptée, de mission plus difficile, disons le mot, plus décourageante au point de vue humain, que la mission auprès des Arabes. La simple prudence défend de prêcher ouvertement notre religion. Mgr Lavigerie lui-même l'a reconnu ; mais *il est faux, absolument faux que la présence du missionnaire* attise le fanatisme du Musulman ; c'est une allégation absolument gratuite, inventée par nos francs-maçons algériens soutenus par ceux de la métropole afin d'interdire au prêtre catholique l'accès de la Kabylie et du Sahara.

Le missionnaire, en effet, se contente, pour le moment, de faire la classe aux enfants, et de soigner les malades. Voilà toute la mission. La classe se fait comme dans nos communes de France, et cependant, sans vouloir leur enseigner directement le catéchisme, le Père, qui n'est pas un instituteur laïque et ne connaît pas l'école neutre, trouve moyen de leur faire quelques leçons de morale, voire même de dogme. En leur apprenant par exemple que le Temple de Jérusalem a été détruit près de 40 ans après la mort de Jésus-Christ, près de 500 ans avant la naissance de Mahomet, il leur fait tirer la conclusion que leur Prophète est un menteur et qu'il n'a jamais pu visiter ce Temple. En leur apprenant la grandeur des étoiles, il leur fait

tirer cette conclusion que jamais Mahomet n'a pu faire descendre la lune dans sa poche. En leur faisant un petit cours de morale naturelle, le missionnaire arrive à leur faire beaucoup de bien, à leur donner des idées plus rélevées que celles que professent ordinairement les Musulmans (1). Aussi, beaucoup de ces petits enfants demandent-ils d'eux-mêmes à s'instruire de notre religion. Mais que nous plaignons ce pauvre missionnaire ; est-ce là l'idéal que nous nous en faisons ? quelle vie héroïque ! quelle vertu ne faut-il pas avoir, devenir instituteur, faire la classe à de petits enfants auxquels vous ne pouvez faire connaître Jésus-Christ comme vous le voudriez.

De l'école allez au dispensaire : là, tout est donné gratis, et avec quelle charité ! Les Arabes ont des plaies dont nous n'avons qu'une bien faible idée, et cependant le missionnaire s'agenouille devant cet homme qui l'a maudit bien des fois, et qui le maudira peut-être encore après avoir été pansé. Malgré les malédictions que le Musulman appellera sur sa tête, le missionnaire donnera toujours, il ne refuse que dans deux cas, quand un malade lui dit que c'est le gouvernement qui paie les remèdes ; quand c'est un marabout du lieu qui vient chercher du remède afin de guérir des malades

(1) Ainsi, un jour, le Marabout avait dit à quelques enfants fréquentant l'école, qu'il était permis de voler les Pères. Le Père qui faisait la classe en eut connaissance par les enfants : « Votre Marabout, leur dit-il, vous dit qu'il est permis de me voler, et il vous récompensera ; moi je vous dis qu'il n'est jamais permis de voler, même votre Marabout, et je punirai celui qui s'oubliera sur ce point. » Le fait est historique.

et donner plus de crédit à ses amulettes. Grâce à cette vie de patience, de douceur et de charité, malgré toutes les tracasseries auxquelles ils sont en butte de la part des Khouan et Marabouts qui, comme nous l'avons dit, ne veulent pas envoyer leurs enfants à l'école du Père, et ne veulent pas recevoir le remède, l'œuvre fait chaque jour des progrès, progrès imperceptibles, il est vrai, mais que tout œil exercé peut constater. Quelques conversions ont eu lieu, même parmi les adultes, et c'est déjà beaucoup d'avoir un petit noyau, un petit grain de senevé.

Nous voulons aussi être justes : il est certain que les missionnaires ont trouvé auprès des autorités, non pas peut-être la protection qu'ils étaient en droit de demander et d'obtenir, mais une certaine bienveillance qui les a aidés dans leur œuvre. Toutes les autorités militaires, en général, se montrent pour eux animés des meilleures intentions : nos officiers supérieurs voient en eux des aides précieux pour la colonisation de la France africaine. Le gouverneur général ! M. Cambon, depuis son arrivée à Alger, les protégea et leur laissa une liberté qu'ils n'avaient pas connue avant lui. Disons même qu'il les favorisa beaucoup, et qu'il vit en eux de précieux auxiliaires. Nous ne croyons pas nous avancer trop en disant que personne jusqu'ici n'avait autant fait que lui pour l'assimilation des indigènes.

Le cardinal Lavigerie avait en effet fondé, dans ces villages arabes-chrétiens, un hôpital exclusivement pour les Musulmans. Comme nos colons sont dans l'impossibilité de se faire

soigner ailleurs, on les y admet aussi, mais à titre d'exception. Cette fondation fait une grande impression sur le cœur des Arabes. Au commencement de 1893, le gouverneur général voulut voir de ses yeux les ravages de la famine; il se rendit sur les bords du Chélif ; il constata que tous les Arabes se retiraient dans ce qu'ils appelaient leur maison, qui n'était autre que l'hôpital où ils étaient assurés de trouver du pain. Il connaissait déjà pas ouï dire le bien que faisait cet hôpital ; mais quand il aperçut de ses yeux tous ces pauvres gens venant là comme chez eux chercher leur nourriture, faire soigner leurs plaies, il comprit le bien que pourrait faire pour le progrès de la colonisation la fondation de deux ou trois autres hôpitaux en Algérie. Il décida d'en créer un dans la Kabylie même, un autre dans la province de Constantine, et un troisième dans celle d'Oran. Les hommes peu habitués au caractère arabe trouveront étrange une telle fondation, et se demanderont quelle utilité si grande nous pourrons en retirer pour notre influence. On ne nie pas que dans l'endroit même, ou tout au plus à 20 kilomètres à la ronde, l'influence française n'y gagne beaucoup, mais qu'y gagnerons-nous sur les populations qui habitent 100 à 200 kilomètres?

En Afrique les choses ne se passent pas comme en France. Un missionnaire nous racontait qu'il n'était pas rare de voir des malades faire un voyage de plus de 30 kilomètres, uniquement pour se faire soigner une plaie, et s'en retourner aussitôt. Les nouvelles se répandent avec une rapidité prodigieuse en Algérie : une telle œuvre fera

aimer la France, car nos Arabes ne comprennent pas une telle charité : faire du bien sans réclamer de l'argent est pour eux une chose impossible.

Ce n'est pas d'ailleurs tant la fondation des trois hôpitaux uniquement pour les indigènes que l'ère nouvelle de protection et de liberté que le gouvernement général semblait annoncer. En Algérie comme partout, l'Eglise catholique ne demande pas de protection ; elle demande la liberté de faire du bien, de soulager les maux, et de rendre les peuples heureux. Certes, nous n'ignorons pas la haine que le Khouan porte à nos missionnaires ; nous en avons cité plus d'un fait quand nous avons parlé des Rahmanya. Malgré tous ces obstacles, nous croyons pouvoir affirmer que si depuis l'insurrection, depuis que les missionnaires sont établis au milieu de ces populations, le gouvernement avait seulement laissé la liberté d'action avec la prudence et l'intelligente activité qui ont signalé l'épiscopat du cardinal Lavigerie, nous pourrions compter aujourd'hui, au lieu de quelques centaines de catéchumènes plus ou moins dévoués à nos intérêts, des milliers de Kabyles chrétiens ou catéchumènes qui, en parlant de la France diraient *notre Patrie*, comme les enfants des Arabes chrétiens des Attaf. Supposons que nous n'eussions que cinq ou six villages dont nous puissions être bien sûrs, qui se battraient courageusement pour notre cause, croit-on que ce ne serait pas le meilleur garant ; croit-on que ce ne serait pas un petit secours en cas d'insurrection, au moment où la France, pour défendre ses

frontières, devra peut-être enlever les trois quarts de son armée d'Afrique ? Nous le répétons, ce n'est pas une utopie : ce qu'a fait le cardinal Lavigerie, avec ses maigres ressources, le gouvernement aurait pu le faire facilement sans dépenser beaucoup ; il suffirait de donner, à ces nouveaux convertis, des terrains, une maison et les choses nécessaires à une première installation. Que d'argent n'a-t-on pas employé à bâtir des mosquées dans des centres où il n'y avait que quelques Arabes, alors que des milliers de catholiques et de Français demandaient en vain une église.

Voilà, croyons-nous, le premier moyen, disons mieux, le seul moyen capable d'arrêter ce mouvement de panislamisme. C'est d'ailleurs la conclusion logique de tout l'ouvrage; puisque nous posons en principe indiscutable, et admis par tout le monde, que le christianisme développe l'intelligence et fait avancer l'homme continuellement de progrès en progrès, il faudra, par tous les moyens, faire participer à cette lumière divine un peuple que nous voulons faire jouir de tous nos avantages et de notre bonheur. Le Musulman ne veut pas du progrès ni des inventions modernes parce que sa religion les condamne; faisons-le changer de religion, car la sienne est fausse. Plût à Dieu que la France comprît cette mission; plût à Dieu qu'elle eût compris, aussitôt après l'insurrection de 1871, où étaient ses vrais intérêts. Aujourd'hui, une partie de la Kabylie serait chrétienne; dans toute l'Algérie, grâce au dévouement héroïque de nos missionnaires qui ne demandaient que la liberté

de faire aimer leur patrie, nous verrions une partie de notre colonie, bien minime sans doute encore, aimer et bénir la France comme nous l'aimons et la bénissons.

Tandis que le drapeau, flottant vainqueur au sommet du Djurdjura et sur la dernière oasis du Sahara, abriterait dans ses plis la croix et le salut de ces peuples, tandis que nos missionnaires suivraient les vainqueurs pacifiques en semant le bien sur leur passage, d'autres viendraient encore après eux, pour faire connaître peu à peu à ces peuples les bienfaits de notre civilisation. Partout nous verrions des locomotives, reliant entre elles les principales villes de l'Algérie et pénétrant jusqu'au Soudan. Sûrs désormais d'une partie de la population, nous verrions ce noyau grandir chaque jour, ne fût-ce que par les naissances ; quand les insurrections éclateraient, nous combattrions non pas en pays ennemi, mais en pays ami aussi bien que dans notre France,

Qu'on ne dise pas que ce que nous avançons là soit une chose impossible. Qu'on laisse la liberté à nos missionnaires, surtout en Kabylie, que le gouvernement leur laisse la liberté d'enseigner toujours avec la plus grande prudence, et nous verrons bientôt se réaliser ce que nous avançons. C'est ce que disait un jour un vieux Kabyle à un Père Blanc : « Nous autres, Marabout, nous sommes trop vieux pour changer dereligion ; nous mourrons dans celle que nous ont donnée nos pères ; mais nos fils seront chrétiens comme toi et prieront comme toi. »

Qu'a-t-on fait, au contraire, depuis vingt ans pour combattre ce mouvement qui, un jour, s'il n'est pas arrêté promptement, nous arrachera notre plus belle colonie ; on a créé des chemins de fer ; on a fondé des écoles ; on a appelé de nombreux colons, aucun de ces moyens ne peut produire un heureux résultat ; aucun ne peut amener l'Arabe à s'assimiler à nous.

Appeler des colons pour leur donner des terrains à exploiter n'est pas, tout le monde en conviendra, le moyen de rendre le Musulman algérien meilleur qu'il n'était. Le colon, ordinairement, ne voit que ses intérêts, et c'est tout dire ; peu lui importe que l'Arabe devienne plus heureux ; il exploite sa propriété ; il emploiera des Indigènes parce que la journée de travail lui reviendra à bon marché, et souvent il maltraitera le malheureux Arabe ou se rendra coupable envers lui d'injustice. Raison de plus pour l'indigène de détester ce Roumi, et, à la première occasion, il tirera vengeance de cette insulte et de cette injustice en l'assassinant. Evidemment, ce n'est pas le moyen de nous rendre les Arabes plus dévoués à nos intérêts.

On a construit en Algérie des chemins de fer. Une grande ligne qui va de Tlemcen à Tunis, parallèle au littoral, nous assure la possession du Sahel. La grande ligne d'Ain-Sefra et celle de Biskra nous permettent de transporter nos soldats en une journée à 300,400 kilomètres dans l'Intérieur. C'est un grand avantage pour notre sécurité et pour celle de nos colons ; les indigènes le savent bien ; aussi, ils ne voient pas de bon œil tous ces tracés, tous ces chemins de fer, où les

voitures, disent-ils, sont traînées par le feu. Si, en 1871, il y avait eu le chemin de fer qui unit Alger à Constantine, nous n'aurions pas eu les massacres de Palestro ; si nous avions pu, en douze heures, transporter nos colonnes à Tizi-Ouzou, l'expédition n'aurait pas duré plus de quinze jours ou trois semaines. Mais, encore une fois, ce n'est pas avec les chemins de fer que l'on civilise un peuple ; nous avons donné au Musulman une haute idée de notre puissance, mais nous ne nous en sommes pas fait aimer par ce moyen. Nous avons seulement terrorisé les indigènes sans les attirer à notre cause. C'est ce que disait encore un Kabyle, quand il vit la première locomotive sortir du tunnel de l'une de ses montagnes : « Ces Français, disait-il avec rage, ces Français !rien ne peut les arrêter ; ils trouvent un oued (rivière), ils font un pont en fer ; ils trouvent une montagne, ils la percent ; ils sont bien forts : Mektoub, c'était écrit, mais la poudre parlera bientôt, et Dieu sera avec nous. » Voilà tout le résultat que nous avons obtenu sur les esprits des indigènes en construisant des chemins de fer. Ils seront pour nous d'une utilité incontestable ; mais, nous le répétons, nous ne devons pas viser seulement à terrifier les Algériens, nous devons nous les assimiler, nous ne serons vraiment maîtres de cette France africaine que lorsque les Arabes diront avec nous en parlant de la France : « notre Patrie. »

Enfin, le gouvernement a établi de nombreuses écoles, nous croyons que c'est le moyen le meilleur, nous dirions même le seul moyen de nous

assimiler la génération actuelle, si ces écoles n'étaient pas athées ou musulmanes. Ce sera sans doute un grand pas vers l'assimilation quand nous pourrons parler dans notre langue avec les Algériens, que nous pourrons leur faire partager nos idées ; la langue en effet n'est que le miroir d'un peuple. Il est certain que depuis vingt ans de grands efforts ont été faits dans ce but, et qu'actuellement on rencontre de jeunes Arabes parlant assez bien notre langue. Les écoles doivent, croyons-nous, opérer dans l'esprit des indigènes ce que ne peuvent faire ni nos armes ni nos chemins de fer. Puisque nous ne voulons pas adopter le système de colonisation prôné par les Anglais et les Américains, puisque fidèle à la vocation que la France a reçue de civiliser les peuples, nous voulons nous abaisser jusqu'à eux pour les élever jusqu'à nous, nous ne croyons pas qu'il y ait un moyen plus apte que de développer les écoles. Du jour, en effet, où les parents consentiront à envoyer dans ces maisons leurs enfants, ce sera une preuve qu'ils ont confiance en nous et qu'ils commencent à abandonner leurs vieux préjugés. C'est par l'enfant que nous nous emparerons de l'Algérie ; c'est en lui faisant sucer nos idées presque avec le lait que nous pourrons avoir une influence sur son esprit, et lui faire comprendre les avantages de notre civilisation. Ne demandez pas davantage ; si vous avez réussi auprès du Kabyle à lui faire fréquenter votre classe, si vous avez réussi à lui lui faire parler français, et si vous avez su, dans une juste mesure, lui faire goûter les bienfaits du progrès, c'est un homme qui a perdu toutes ses

préventions et s'est dépouillé de presque tout son fanatisme.

Pourquoi sommes-nous obligé de dire que les écoles telles que les a constituées le gouvernement sont appelées à faire plus de mal que de bien. Remarquons bien, en effet, que l'Arabe est essentiellement religieux : il ne comprend pas un homme sans religion, et nos lecteurs savent que Abd-el-Kader était plein de mépris pour nous, parce qu'il ne voyait pas nos soldats prier ; ils savent aussi que lorsque le gouvernement déclara qu'une mosquée d'Alger serait affectée au culte catholique, les Arabes, loin de s'en offusquer comme on pourrait le croire, en furent très satisfaits : « Les chrétiens maintenant vont prier, disaient-ils. » Et nous nous souvenons que, nous trouvant un jour en voiture avec un conseiller municipal d'Alger, il ne put s'empêcher de nous dire que, quoiqu'il fût Musulman, il n'approuvait pas les mesures vexatoires prises chaque jour par ses collègues ; il nous disait que dans une discussion : à savoir si on maintiendrait une allocation aux Petites-Sœurs des Pauvres ou si l'on donnerait une somme pour la construction d'une église (nous ne nous souvenons plus lequel des deux), il nous dit : « Tous les chrétiens ont voté contre l'allocation ; tous les Musulmans ont voté pour. » Et cet homme droit ne pouvait s'empêcher de faire la même réflexion qu'Abd-el-Kader. N'est-ce pas triste et écœurant !

Bien plus, en 1894, tous les journaux de l'Algérie ont protesté contre un fait qui s'est passé à l'école normale. Le Vendredi-Saint,

les élèves ont saucissonné grâce à la perversité du directeur. Sous prétexte qu'il y avait des Musulmans, les chrétiens ont dû manger de la viande ou rester à jeun. Les catholiques ne méritent donc pas autant de respect qu'un Musulman ! Est-il donc un paria, ou plutôt n'est-il pas le fils du vainqueur ? Ces écoles, qui étaient appelées à faire tant de bien en Algérie, qui devaient nous faire aimer des indigènes, et changer leur haine en amour, ne seront-elles pas un foyer d'animosité contre nous, et ne sont-elles pas appelées à nous faire plus de mal que de bien (1) ? Elles ne feront tomber les préjugés des Musulmans que si nous savons, en suivant fidèlement notre religion, respecter leurs croyances. Si, au lieu de faire des chrétiens de ces jeunes gens, nous en faisons des athées, des hommes sans mœurs, le jour où ils rentreront dans leurs tribus ils seront un objet de mépris de la part de leurs compatriotes, qui se montreront les uns aux autres cet avorton breveté et n'auront pour lui que des railleries et des sarcasmes. Personne n'enverra ses enfants à l'école si le gouvernement ne les force et si nos indigènes ne craignent pas l'amende ou la prison.

Multiplions les écoles, oui, multiplions-les ; c'est le seul moyen de nous assimiler les indigènes : faisons en sorte que toute tribu, tout centre un peu important ait son école et son instituteur. Dépensons, ce sera autant de gagné sur le

(1) En 1871, les élèves de l'Ecole d'Arts et Métiers, établie en Kabylie, furent les plus ardents à nous combattre, et se servirent de leur science pour diriger leurs compatriotes à l'assaut du Fort national.

budget de l'avenir, autant de moins à dépenser pour l'entretien de nos troupes. Mais sachons que l'Arabe ne connaît pas l'école sans Dieu, et, sans hésiter, nous proposons comme modèles les écoles tenues par les Pères Blancs en Kabylie. On verra avec quelle prudence ces hommes de Dieu, objet de la haine des francs-maçons musulmans qui refusent de leur confier l'éducation de leurs enfants, savent s'y prendre pour infiltrer goutte à goutte à ces petits cœurs l'amour de la France et de Dieu ; voilà vingt ans qu'ils sont au cœur de la Kabylie, et, de jour en jour, le Kabyle apprend à les aimer et à les estimer ; ah ! c'est que ce ne sont pas des instituteurs ordinaires : ils savent que si le moment n'est pas encore venu de prêcher en public la religion du Christ, ils sèment dans le cœur de la génération présente la bonne semence qui portera ses fruits.

Gagnerions-nous à persécuter ces Ordres religieux, à détruire leurs zaouia, à murer leurs Marabouts et lieux de pèlerinage ? ou bien vaudrait-il mieux être avec eux dans des rapports de paix et d'amitié ?

Nous avons dit que la France ne pouvait pas choisir un Ordre pour en faire ce que nous appellerions une religion nationale, et proposer aux Musulmans son supérieur général comme le Cheik-el-Islam, un rival de celui de la Mecque ou de Constantinople. Nous avons montré par le fait de Tidjani que les Musulmans sont pleins de mépris pour ceux qui se font les alliés des chrétiens. Nous éprouverions un échec : nous croyons l'avoir assez démontré en réfutant Rinn et en le mettant en contradiction avec lui-

même. Tout Ordre qui voudra se faire notre allié et favoriser notre cause, verra bientôt son influence diminuer. Les Tidjanya en sont une preuve.

D'un autre côté, poursuivre incessamment de nos tracasseries soit les Rahmanya, soit les Derqaoua, soit tout autre Ordre, c'est redoubler leur influence et leur popularité. Nous devons combattre à outrance les Ordres religieux musulmans, ce sont nos pires ennemis, mais nous devons les combattre par des moyens qui n'en fassent pas des martyrs. Que, pendant la guerre, nous détruisions leurs zaouia, nous murions leurs Marabouts pour les punir de leur révolte, et étouffer ainsi le germe de toute insurrection, ce sont des moyens rigoureux mais nécessaires, et nous trouvons fort exagérées les plaintes poussées par la presse de la colonie toutes les fois que nos officiers ont dû sévir de la sorte.

Il est facile de composer, à l'abri de l'ardeur du soleil d'Afrique, un article sur la sévérité et l'intolérance de nos généraux implacables envers les révoltés, quand c'est grâce à eux que nous jouissons de cette sécurité et de ce bonheur. Dans ce cas, on ne doit écouter que les lois de la guerre et le bien général ; quand on connaît un foyer pestilentiel, tout le monde doit à la société de le détruire le plus vite possible. En dehors des époques d'insurrection, il faut combattre les Ordres musulmans en luttant d'influence avec eux.

Aidons nos missionnaires qui sont les aides les meilleurs que la Providence nous ait donnés

pour coloniser l'Algérie, laissons-leur toute liberté de faire le bien, d'établir des villages chrétiens, de fonder des œuvres pour la conversion des Musulmans. Non, l'Arabe n'est pas inconvertissable; il suffit de voir tout le bien que les Pères Blancs ont fait en Kabylie et partout où ils ont pu s'établir pour être convaincu de la vérité de cette assertion. Si nous les avions favorisés, nous aurions actuellement, dans le Djurdjura des hommes dévoués à notre cause comme les chrétiens des Attafs; nous les verrions combattre à nos côtés avec tout le courage du turco, et surtout avec plus d'amour et de fidélité, car ils serviraient leur patrie. Peut-être le gouvernement comprendra-t-il enfin ses vrais intérêts? La fondation des hôpitaux, parmi lesquels un, celui de Kabylie, est presque terminé, semble annoncer une ère nouvelle pour la colonie. Nous la saluons, et nous remercions l'intelligent gouverneur, a qui on le doit, M. Cambon.

Si nos progrès ne sont pas plus grands qu'ils ne l'ont été depuis vingt ans, si nous continuons à marcher dans la voie où nous a follement engagés un gouvernement athée, craignons pour notre colonie. Sans doute, nous sommes actuellement assez bien établis; notre puissance semble assez consolidée pour que nous n'ayons pas à craindre d'être expulsés par les Musulmans révoltés. Sommes-nous cependant capables de protéger tout ce vaste pays soumis à notre domination, où nous ne rencontrons presque pas un cœur ami parmi les indigènes. Ils sont bien rares les colons établis au delà de quatre cents kilomètres des côtes, et cependant nous avons des pos-

tes à plus de mille kilomètres dans l'intérieur. Que feront nos pauvres soldats dans une insurrection? qu'il sera facile de couper leurs lignes de retraite? Soyons-en sûr, ce sera une guerre de tirailleurs, mais une guerre à mort et sans merci. Le jour où les Snoussya paraîtront sur ce champ de bataille pour aider les Rahmanya, les Derqaoua et les autres sociétés réunies pour le moment, nous n'aurons pas à combattre des bandes indisciplinées, mais des hommes de cœur et de courage, luttant avec toute l'ardeur de leur foi. Derrière ces deux cent mille hommes auxquels nous ne pourrons opposer que quelques colonnes, nous aurons toute la population indigène que nous n'aurons pas su nous attacher, et par notre faute. Tandis que nos soldats, exténués de faim, de soif et de fatigues, combattront dans le désert un ennemi supérieur en nombre, la guerre sera rallumée sur nos derrières par une population en furie. Heureux alors serons-nous si nous ne sommes pas obligés de reculer au delà de Laghouat et de Tebessa.

De quelle utilité seront nos chemins de fer? Supposons une ligne allant jusqu'à El-Goléa, sera-ce le moyen de vaincre? Qu'il est facile de couper une ligne! Sans doute, nos troupes seront plus vite sur le théâtre de la guerre; mais une fois vaincus, ils devront reculer; le pays sera perdu. Bien fous nous sommes de hasarder ainsi au sort d'une bataille notre colonie quand nous pouvons maintenant, dans le temps de paix, nous assurer de sa possession. Voyons comment font les Russes dans la Pologne, les Allemands en Alsace-Lorraine : le Musulman ne nous opposera

jamais la résistance bien légitime du Polonais qui veut, avec sa langue, conserver sa religion. Il y a, en effet, entre le Polonais et l'Algérien, cette différence : c'est que l'un est dans la vérité et veut la garder, tandis que le second est dans l'erreur et veut en sortir.

Il n'y a qu'un moyen, qu'un seul, de combattre l'influence des Ordres religieux et de faire pénétrer le progrès et la civilisation dans ce peuple, c'est d'en faire des Français. Nous ne réussirons qu'en employant les moyens que nous a indiqués le Cardinal Lavigerie : instruire les enfants, en faire des chrétiens, fonder des villages quand nous les aurons mariés, et nous verrons notre influence se développer rapidement. Fondons beaucoup d'écoles, mais que ce soit des écoles chrétiennes ; non pas qu'on doive y enseigner le catéchisme, ce n'est pas là notre pensée ; mais y expliquer la morale naturelle, et montrer, par des faits historiques, que Mahomet n'est qu'un imposteur, que Jésus-Christ au contraire est le bienfaiteur de l'humanité, etc. Les meilleurs instituteurs, ceux qui sont appelés à former ce malheureux peuple, ce sont les Pères Blancs. Favorisons-les ; ils ne nous demandent qu'une chose, la liberté de faire du bien; donnons-la leur.

Voici, donc en quelques mots, les moyens que nous croyons les plus propres à nous attacher les indigènes, à nous les *assimiler* ; nous devons fonder partout des écoles, répandre dans les tribus notre langue qui introduira avec elle et nos idées et nos mœurs. Laissons la plus grande liberté à nos missionnaires, modestes ouvriers, mais très utiles, qui travaillent pour nous, sans

nous demander aucune récompense ; laissons-les répandre les bienfaits : ils font aimer notre patrie. Le gouverneur général, M. Cambon a fondé trois hôpitaux : c'est encore un excellent moyen, car, de là, le gouvernement pourra répandre partout ses faveurs et se faire aimer. Enfin, développons nos voies ferrées ; sans doute, ce n'est pas un moyen de nous assimiler les habitants ; mais c'est un moyen de nous transporter vite sur le lieu de l'insurrection, et de donner ainsi aux Musulmans une haute idée de notre puissance.

Puisse Dieu, qui a permis que la France s'emparât de cette porte du continent noir, faire que notre patrie ne défaille pas à sa mission. Puisse Dieu, en accordant toujours la victoire à notre glorieuse armée, lui permettre d'amener ce peuple à la connaissance du vrai Dieu, pour qu'on puisse toujours dire de nos grandes œuvres : *Gesta Dei per Francos.* Souvenons-nous aussi que si nous voulons réussir dans cette œuvre gigantesque ; si nous voulons voir notre drapeau flotter victorieux au milieu du Sahara, il faut que nous le fassions aimer de ces peuples ; alors seulement nous n'aurons rien à craindre des Ordres religieux que lorsque les Algériens, devenus chrétiens, s'uniront à nous pour fêter les gloires de notre drapeau, et en le voyant flotter majestueux au sommet du Djurdjura ou du Djebel-Amour, sentiront leur cœur battre à l'unisson du nôtre, et diront, en le saluant : « Voilà le drapeau de notre France ; voila le drapeau de notre Patrie ! »

FIN

APPENDICE

UNE GREVE

Voici ce que me transmettait un de mes amis :

« Au mois de juillet (1893), nous agrandissions notre poste, quand tout à coup les ouvriers firent grève ; les missionnaires furent obligés de prendre de nouveaux ouvriers, or presque tous les grévistes étaient Khouan.

« On parle beaucoup, ici (Ouad'hias en Kabylie), des Khouan de Sidi-Amari ; depuis longtemps, ils sont établis à Taguemount-el-Djedid, où ils ont une zaouia en règle ; mais, depuis quelque temps, ils travaillent beaucoup à faire des recrues dans les villages voisins de chez nous, surtout dans les villages d'Aït-Halal et Beni-Bergei. On dit que ces Khouan sont tous plus ou moins idiots, et je le crois ; il faut l'être pour payer à ces contorsionnistes, sans se faire tirer l'oreille et de gaîté de cœur, des sommes aussi rondes aux gros bonnets qui dirigent la société.

« Un autre jour (août 1893), un missionnaire alla faire une visite à Taguemount-el-Djedid, pour soigner les malades : « Parmi ceux-ci, il s'en trouva un qui avait entre les épaules la cicatrice non fermée encore d'une grande brûlure : « Qu'as-tu là ? lui demande-t-on. — Je me suis brûlé. — L'endroit est mal choisi, comment donc as-tu fait ? — Je me suis brûlé. — Ne serais-tu pas des Khouan de Sidi-Amar-Bousemur (les

missionnaires savent en effet que ces énergumènes se passaient du feu sur le corps dans leurs cérémonies)? Le malade se tut, mais un Kabyle sympathique aux Pères, leur affirma que c'était la vérité.

« Il s'agit évidemment de la secte des Aïssaoua.

ORDRE DES TIDJANYA

Le fondateur de la Zaouia de Temassinin.

« C'est Sidi-Moussa qui a fondé Temassinin. Vous voyez (c'est le descendant du fondateur qui parle) encore tout autour du jardin les ruines de la zaouia. Elle était florissante à cette époque; on y venait du Touat et de Ghadamès. Les Tolba étaient renommés; les gandouz (disciples) s'empressaient à leurs leçons à tel point qu'au lieu de l'appeler Temassinin, elle s'appelait alors Maskenine (les deux demeures), parce qu'on y venait demeurer de l'est et de l'ouest. Tout cela passa, ajouta-t-il avec un soupir très fort : Dieu est le plus fort. Ahmed, frère de Sidi-Moussa, était mon aïeul. Un an environ après la mort de son bienheureux frère, Ahmed était au Touat pour ses affaires, lorsqu'un jour, il fut pris, au milieu de la journée, d'un sommeil irrésistible, et Sidi-Moussa lui apparut vivant et beau, comme lorsqu'il enseignait aux croyants la voie du bien.

« — Ahmed, lui dit-il, pourquoi as-tu laissé ensevelir mon corps sur la gara où il se trouve?

« — O mon saint frère, grand serviteur de Dieu! Tu affectionnais ce lieu pour y faire ta prière. Nous avons cru qùe tu y reposerais volontiers après ta mort.

« — Insensé! je ne suis pas mort! je me repose. Mon esprit n'est pas séparé de mon corps. Si donc vous voulez que mon esprit continue à être avec vous, apportez mon corps près de vos disciples. Et puis n'ayez pas l'inconvenance de le laisser ainsi exposé au soleil et au vent. C'est une irrévérence. Ahmed, entends-moi, je te défends de mettre ta tête à l'ombre, tant que la mienne ne sera pas elle aussi à l'ombre d'un tombeau digne d'elle.

« Ahmed revient du Touat sans perdre une seule journée et raconta la merveille aux disciples de Sidi-Moussa. Aussitôt les plus pieux d'entre eux montèrent à méhari, et le lendemain, de bonne heure- ils étaient sur la gara, ouvraient le tombeau et le trouvèrent vide. Quelle déconvenue! Ils se regardèrent déconcertés, quand l'un d'eux. plus avisé, remarqua :

« — Mais, mes frères, il me semble que, dans notre pieux empressement, nous avons oublié de faire la prière du fedjer (aurore).

« Ils s'acquittèrent de leurs devoirs religieux, après quoi ils revinrent à la tombe : O miracle! le corps du saint Marabout n'avait voulu être touché par leurs mains que sanctifiées par l'ablution et la prière.

« Il était là souriant, frais, exhalant une odeur de musc et de roses. Les Tolba, pleins de joie et d'admiration, le placèrent avec respect sur une chamelle blanche et reprirent le chemin de la zaouia.

« Vers le milieu de la journée, ils s'arrêtèrent pour manger quelques dattes à l'ombre d'un talha (gommier épineux), et laissèrent paître les

chameaux comme c'est l'habitude en voyage. Tout à coup, l'un d'eux poussa un cri d'épouvante : la chamelle blanche s'est engagée entre des buissons de jujubier qui vont déchirer son précieux fardeau. Mais une nouvelle merveille a frappé leurs yeux étonnés. Sur le point d'être atteint par les épines de l'arbuste, Sidi-Moussa s'est dérangé, a ramassé ses jambes à lui, s'est mis légèrement sur le côté, et passe indemne, continuant son paisible sommeil.

« Pleins d'enthousiasme, les Tolba se précipitèrent, lui demandant pardon de leur négligence, et quelques heures plus tard, ils le déposaient au milieu des siens. La Koubba s'éleva bientôt, recouvrant un riche mausolée, et c'est là que dort Sidi-Moussa depuis bien des années.

« Souvent encore il se lève de son tombeau. Il n'est pas rare de le rencontrer quand on se promène à l'ombre des palmiers du jardin. Je l'y ai rencontré moi-même mainte et mainte fois ; je lui ai parlé ; mais... il n'est pas bon de raconter ces choses-là.

« On l'entend aussi réciter le Coran, mais surtout on ressent sa protection efficace quand on l'implore sincèrement. Personne ne l'a dédaigné sans en être cruellement puni et pas un voyageur ne s'est confié en vain à sa grande jouissance. » (Lettre d'un missionnaire : *Missions catholiques*, Vendredi 4 mai 1891, page 212.)

ENCORE LE BOUC.

Voici ce que nous lisons dans une sorte de manifeste lancé dans l'Aurès, en 1880, pour appeler les Musulmans à la révolte.

...Après la formule ordinaire : « Commandements de Dieu ! Ces prescriptions s'adressent à Si-Lahsen, imam de la mosquée de Sidi-Okba... au chef de la corporation religieuse des Rahmanya, et enfin à tous les habitants de Sidi-Okba. » Après avoir recommandé d'invoquer Dieu, voici comment le nouveau prophète prescrit la manière de le faire : il faut d'abord « acheter un bouc de couleur noire..., écourtez-lui l'oreille gauche et promenez-le dans le village aux quatre points cardinaux. Il est bien entendu que la dépense sera répartie entre tous les habitants, savoir : chaque famille un sou. Quant à la peau de l'animal, vendez-la et achetez, avec le produit de la vente, de la viande. Le sacrifice sera accompli dans la maison, au puits, et à l'endroit où est placé le settal (chaudière) qui sert à chauffer l'eau. Prenez le sang et la peau de ce bouc et mettez-les dans l'endroit précité. Quant aux entrailles, répartissez-les entre les enfants s'il y en a, sinon, faites-les cuire pour les pauvres et les indigents. Le bouc sera égorgé par El-Hadj-Mohammed-ben-Khellad, qui fera ses ablutions complètes avant cette pieuse opération, et vous répartira ensuite la viande de l'animal. Le plat fourni aux Marabouts sera préparé dans l'endroit où les Tolba font leur cuisine. Vous donnerez de la nourriture aux pauvres et aux indigents sur la mosquée. Vous, ô Si-Lahsen, appropriez-vous et mettez des odeurs aromatiques sur toute votre personne. Couvrez-vous aussi de vos plus beaux vêtements et allez visiter les tombeaux des Marabouts. » (Cité par RINN : page 136.)

Lahsen était affilié aux Rahmanya, et dépendait de la zaouia de Nefta, dans le sud Tunisien, la même qui devait, quelques mois plus tard (dix-huitmois à peu près), soulever contre nous le sud de la Régence, grâce aux menées d'agents italiens.

EN VOYAGE

Je voyageais un jour sur la ligne de Constantine à Alger, et la lenteur du chemin de fer algérien me faisait regretter les locomotives de France, dévorant l'espace à toute vitesse : Se figure-t-on une locomotive franchissant en dix-huit heures la distance qui sépare ces deux villes, la moitié à peine de la distance de Paris à Marseille. Vous êtes presque toujours seul dans le compartiment, et si vous n'avez eu soin de vous munir de bons amis avant votre départ vous risquez fort de vous ennuyer. Ce jour-là, j'avais emporté avec moi quelques bons livres, un Virgile, un Bossuet, et un petit Molière, format in-32, très commode, et qu'on peut mettre en poche ; je le recommande aux voyageurs-littérateurs.

« J'étais occupé avec ces amis et plongé tout entier dans leur intimité quand, vers sept heures du soir, entre dans mon compartiment un homme habillé de blanc que je pris tout d'abord pour un riche Arabe ; mais ses belles manières, son pur accent français quand il me dit : Bonsoir, Monsieur, et son Rosaire suspendu à son cou, me montrèrent que je me trouvais en face d'un Français, d'un Père Blanc.

« La conversation s'engagea bien vite, et comme

j'aime beaucoup à causer de tout ce qui peut intéresser les progrès de la civilisation en Algérie et dans tout le continent noir :

« — Avez-vous, mon Père, beaucoup de difficultés, dans votre mission de Kabylie.

« — Oh ! Monsieur, c'est là comme partout ailleurs ; le missionnaire est en butte aux tracasseries et aux persécutions plus ou moins ouvertes de ceux qui font l'œuvre de Satan.

« — Vous n'avez pas cependant toutes les difficultés qu'éprouvent les missionnaires dans l'Extrême-Orient ?

« — Je comprends ce que vous voulez dire. Soyez convaincu, Monsieur, que le Diable poursuit partout la même œuvre et qu'il emploie presque partout les mêmes moyens.

« — Cependant, aucun missionnaire n'a été mis à mort, et vous n'avez pas contre vous et un gouvernement essentiellement hostile, et des affiliés aux Sociétés secrètes comme dans l'Inde, le Tonkin et la Chine.

« — Déjà six de mes confrères ont arrosé de leur sang le sable du désert, mis à mort par les ordres et les sbires des chefs de la *franc-maçonnerie Musulmane.* »

« Et le missionnaire appuyait sur ce mot, il semblait répondre à une partie de la question que j'avais posée, et voir l'effet que cette parole produirait sur moi. Comme je ne répondais pas contre son attente, mais que mon silence semblait l'interroger.

« — Ne vous étonnez pas, Monsieur, que ce mot soit venu sur mes lèvres d'une manière irréfléchie. J'en connais toute la portée ; on connaît peu en Europe les Sociétés secrètes musulmanes ;

voilà cinquante ans que nous les combattons en Afrique, et nous n'avons encore étudié ni leurs constitutions ni leurs progrès. Dans la Kabylie, il y a un de ces ordres : les Rahmanya, dont les ramifications s'étendent sur la province d'Alger et de Constantine ; ils ont même une zaouia à Nefta, dans la Tunisie ; c'est contre eux que nous avons dû diriger l'expédition de 1871, ce sont les affiliés de Nefta qui ont été les chefs de l'insurrection du sud tunisien, lors de l'occupation de la Tunisie. Ce sont ces Rahmanya qui nous font le plus de mal. Ils sont bien nombreux dans ces montagnes ayant dans le cœur une haine égale pour la civilisation et le catholicisme. Je n'en finirais pas, Monsieur, si je voulais vous raconter toutes les persécutiens qu'ils dirigent contre nous. Ils n'attentent pas à notre vie, c'est vrai parce qu'ils savent que notre mort serait vengée, et qu'on ne porte pas en vain ses mains sur un Français; mais nous aimerions mieux qu'on nous arrachât notre vie que nos enfants.

« — Auriez-vous, mon Père des orphelins, qu'on vous aurait enlevés de force ?

— Ce n'est pas là le sens de mes paroles. Nous n'avons pas d'orphelins en Kabylie ; nous avons seulement des écoles. Les Ourad, c'est ainsi qu'on appelle en Kabylie les affiliés à ces sociétés, ailleurs on les appelle Khouan, nous font une guerre sans trêve ni merci. Tout récemment encore, dans la station où je me trouvais, ils ont décrété qu'aucun enfant de Khouan ne pourrait venir à l'école. Jusque-là, nous en avions eu quelques-uns qui montraient même une grande aptitude et une grande assi-

duité. Le lendemain, nous constations l'absence de tous ces enfants. Cependant, à midi, ils vinrent jouer avec ceux qui avaient fréquenté la classe le matin : « Hé bien ! Ali, dis-je à l'un, pourquoi ce matin n'es-tu pas venu à l'école ? » L'enfant baissa les yeux comme pour fuir mon regard scrutateur ; et comme il ne répondait pas : « Tu es allé jouer, mon petit, allons, comme c'est la première fois, et que toujours tu as été bien studieux, je te pardonne, mais attention à ne pas manquer ce soir. » Deux larmes coulèrent sur ses joues ; cet enfant, que j'avais toujours vu si gai, était maintenant dans un état de tristesse que je ne pouvais m'expliquer. Il ne répondait rien ; je soupçonnai quelque chose, et, le prenant un peu à l'écart : « Voyons, mon ami, pourquoi n'es-tu pas venu à l'école ? — Ah !... mon père ne le veut pas. — Pourquoi ne le veut-il pas ? — Je ne sais pas ; mais, hier soir, il est venu bien tard à la maison ; il sortait de la djemâa, et il m'a dit que désormais je n'irais plus chez les Marabouts français ; c'est pour cela que ce matin, me dit l'enfant en me regardant, tu as remarqué l'absence de quelques-uns de mes condisciples. » Dans la soirée, nous apprîmes qu'une telle décision avait été portée pour arrêter notre influence. Depuis ce moment, ces enfants viennent encore quelquefois jouer avec ceux qui fréquentent l'école, mais au moment où la cloche les appelle, ils s'en vont. Vous ne sauriez croire, Monsieur, quelle peine c'est pour le cœur du missionnaire : c'est en effet le seul moyen que nous ayons de faire du bien à nos Kabyles et même de les convertir ; le diable le

sait bien ; aussi il enlève à ces pauvres enfants le bonheur de fréquenter notre école.

— Vous pensez donc, mon Père, que par l'instruction on pourrait arriver à convertir ces pauvres populations ? et que vraiment ces mesures dont vous êtes l'objet de la part de ces francmaçons seraient des mesures aussi sataniques que celles de Julien l'Apostat ?

— Loin de moi, Monsieur, la pensée de soutenir que nous pourrions du jour au lendemain faire changer ces populations ; il n'est pas impossible de convertir un Musulman, mais c'est très difficile ; il n'y a qu'un moyen de réussir, c'est d'instruire des enfants, de leur faire perdre peu à peu les préjugés que tout Musulman nourrit contre le progrès, la civilisation et le catholicisme pour arriver à d'heureux résultats. Aussi je pense qu'une telle mesure est satanique et le digne pendant de toutes les lois néfastes portées dans notre patrie. Si je ne craignais d'être importun, je vous montrerais, par des faits, les heureux fruits de notre ministère d'instituteur, et vous pourriez juger par là de la fausseté de tous ces bruits répandus sans cesse, où notre présence est présentée comme une cause perpétuelle de trouble et de surexcitation de fanatisme musulman.

— Tout ce qui intéresse les progrès du catholicisme et de ma patrie me touche de près et je l'écouterai avec plaisir.

— Je veux donc vous citer un fait qui vous montrera tout le bien que font nos missionnaires et toutes les manœuvres de Satan pour faire échouer leurs efforts.

Les règles de la prudence ne nous permettent

pas d'accéder toujours au désir de ceux de nos élèves qui nous demandent le baptême; mais au moment de la mort ou plus tard, quand ils sont libres, les raisons n'existent plus et nous pouvons les satisfaire. C'est ainsi que nous avons agi envers le jeune Kaci, mort il y a près de deux ans, et dont la belle mort a fait sur moi la plus grande impression. Cet enfant était le fils d'un des plus grands fanatiques de la contrée; élevé par les Pères, il avait puisé auprès d'eux la vérité. Sur ses instances, il fut baptisé parce qu'il était en proie à une maladie qui ne devait pas lui pardonner. Voici les faits extraordinaires qui se passèrent à son lit de mort; je ne veux pas les discuter. Prêtre de Dieu, j'y crois et je suis certain que cet enfant n'a pas menti et qu'il n'a pas joué un rôle.

Trois jours avant sa mort, un ange lui apparut jamais cet enfant n'avait eu le délire, il avait donc l'usage de toutes ses facultés). Cet ange lui annonça que bientôt il mourrait et qu'il viendrait le rejoindre dans le ciel où il serait son frère. Le jeune Kaci ne garda pas le secret pour lui ; il raconta sa vision à ses parents. Son père était déjà étonné du calme de cet enfant en face de la mort : pas une plainte ne sortait de sa poitrine ; un sourire illuminait toujours son visage ; en un mot, c'était un ange plutôt qu'un enfant ordinaire. Le père ne pouvait croire qu'un tel état fût naturel, et comme le Père missionnaire, avant de baptiser son enfant, lui avait parlé du démon, comme il savait en outre que les missionnaires ont une eau spéciale pour chasser l'ange des ténèbres, il n'y eut pas de doute pour le père que

ce ne fût un démon qui se fût emparé de son fils, et il fit appeler te missionnaire.

Le missionnaire arriva en effet, bien persuadé que ce n'était pas le démon qui poursuivait le jeune Kaci ; le Père lui présenta en effet de l'eau bénite ; l'enfant, au lieu de s'irriter à son contact et à la vue du missionnaire, souriait. Bien souvent, en effet, les missionnaires ont pu constater quelle est l'efficacité de l'eau bénite ou la puissance du signe de la croix : un affilié à la secte des Aïssaoua disait naguère à un missionnaire qu'il pouvait, par un signe de croix, l'empêcher de faire les prodiges qui font toute la réputation des affiliés à cette secte, et tous les Kabyles savent qu'au contact de cette eau, ceux qui sont possédés du démon s'agitent, crient, hurlent, etc. Le jeune Kaci, vrai prédestiné, se sentait au contraire à l'aise à côté du prêtre et prenait avec plaisir de l'eau bénite pour faire sur sa personne le signe de notre salut.

Le missionnaire comprit bien vite qu'il n'était pas en présence d'un possédé : « Où est-il cet ange que tu vois ? Comment est-il ? « Et l'enfant au visage radieux : « Tu ne le vois pas, Marabout ? il est là à côté de moi, — et il montrait le côté droit de son doigt, — mais je ne puis te dire comme il est ; il me montre le ciel, me parle et me dit que bientôt j'irai avec lui au ciel auprès de Dieu... » Et après quelques instants de silence qu'il passa dans le recueillement les yeux fixés au ciel : « Oh ! qu'il est beau le ciel ! » Et s'adressant à sa mère : « Toi tu viendras au ciel avec moi, mais auparavant tu devras passer par le feu, et tu me rejoindras avec mon petit frère. »

Admirez, Monsieur, la perspicacité de cet enfant ; ce petit frère qu'il voit dans le ciel avait été baptisé quelques années auparavant à l'article de la mort, à l'insu de la famille : c'est le seul être qu'il aperçut dans le ciel.

Le père ne voulut pas se rendre aux raisons du missionnaire ; jamais il n'avait vu pareille chose ; évidemment, on était en présence d'un démon ; puisque le Marabout français ne voulait pas le chasser, il fallait appeler le Marabout musulman ; ce qui fut fait ; on appela ce dernier, véritable possédé, lui, et chef en même temps des Khouan de l'endroit ; c'est dire qu'il était animé contre nous des plus mauvaises dispositions et qu'il était heureux d'une pareille circonstance pour nous faire éprouver un échec.

Tous les sortilèges en usage furent employés ; le pauvre petit ange dut souffrir un vrai martyre pendant que le Marabout mettait tout en œuvre pour le délivrer de ce prétendu démon. Tandis que, avec un chalumeau, il dirigeait sur la bouche et le nez de l'enfant la flamme d'une lampe et brûlait cette partie du corps, en lui disant : « Maudis le démon que tu possèdes. » L'enfant, sans écouter les paroles de ce cruel, disait à son père : « O mon père, jamais tu ne m'as maltraité pendant ma vie, pourquoi me fais-tu souffrir ainsi au moment de la mort. » Et s'adressant au Marabout : « Cruel qui me fais souffrir pour chasser un démon que je n'ai pas ; sache que je hais Satan, tandis que toi, tu le sers. Tu es le savant de la tribu ; tu devrais distinguer l'œuvre du démon de celle des Anges ; si je ne respectais ton caractère de chef, je t'insulterais... ; » mais,

désormais, toutes les amulettes que tu écriras pour les malades seront sans effet ou seront nuisibles. »

Le Marabout fut surpris d'une aussi grande sagesse, et se retira confus ; car l'enfant venait encore de montrer l'endroit où était son ange, qui ne partait pas malgré toutes les fumigations et les sortilèges. Quelques jours après, le jeune Kaci s'éteignit pieusement, et tous ceux du village qui purent l'approcher demandaient de mourir d'une pareille mort.

— Vraiment, mon Père, c'est un fait bien extraordinaire et qui montre tout le bien que vous pouvez faire sur ces enfants. Pourquoi faut-il que les Sociétés secrètes dont vous m'avez parlé vous opposent de tels obstacles en empêchant les enfants de venir à votre école. Vous faites une trop belle œuvre pour que le démon n'y mette des entraves.

— Je pourrais, Monsieur, vous citer bien d'autres faits. Les enfants qui nous ont quittés après avoir passé quatre, cinq, six ans chez nous, ont emporté un bon souvenir des Pères, et bien que nous n'ayons pu leur enseigner le catéchisme ainsi que nous le voudrions si la prudence nous le permettait, nous savons cependant leur enseigner la morale naturelle, et puis nous semons, afin qu'un jour, qui est peut-être encore éloigné, nous puissions récolter.

Tandis que nous opérons ainsi lentement l'œuvre de Dieu, Satan se remue dans les antres qu'il s'est choisis au milieu de ses fidèles disciples, les Rahmanya. Plus haut, je vous disais que les francs-maçons musulmans n'avaient pas encore osé attenter à notre vie. Pour être dans la vérité,

Monsieur, il faudrait dire plutôt qu'ils n'ont pas encore essayé de nous tuer avec un fusil ou un poignard. Je veux vous citer un fait qui ferait, j'en suis certain, sourire les impies et beaucoup de catholiques et qu'ils rangeraient parmi ces fables du Moyen âge dont on ne fait plus de cas aujourd'hui. C'est une opération magique que, je crois, on appelait autrefois envoûtement.

Dans une de nos stations, deux des missionnaires tombèrent malades coup sur coup, à quelques jours d'intervalle ; les missionnaires ne virent là rien que de très naturel, et ne s'inquiétèrent nullement si la maladie leur venait par sortilège. Les derviches de l'endroit publièrent alors que cette maladie était leur œuvre, que, chaque soir, ils faisaient des prières et des sortilèges contre les Pères, afin que leur œuvre fût entravée et qu'ils ne pussent pas voir croître leur influence. « Depuis plusieurs nuits, disent-ils dans le village, nos âmes luttent avec les âmes des Marabouts français ; ils ont terrassé celle d'un de nos pères qui venait de mourir et les autres ne tarderaient pas à se ressentir de leurs sortilèges. » En effet, le premier des missionnaires qui tomba malade se vit en proie à la fièvre et au délire et son corps se couvrit d'une infinité de boutons. Le docteur français, appelé le plus tôt qu'on le put, ne sut pas comment expliquer cette éruption, et, quelques jours plus tard, il dit que cette maladie le déroutait. Tandis que ce missionnaire commençait à aller mieux, un autre tomba malade. Or, le jour où celui-ci sortait de l'hôpital de Fort-National et rentrait au poste, un autre missionnaire rencontra, dans la rue du village, un

moribond appuyé le long d'une muraille. Etonné d'une telle rencontre, il ne put s'empêcher de demander aux assistants : « Qui est ce malade ? — Quoi, Marabout, tu as oublié ce que les derviches ont dit il y a quinze jours ; mais c'est celui dont l'âme s'est battue avec celle du missionnaire. » Le confrère eut pitié de ce pauvre malheureux et, dans un mouvement de charité, il se pencha vers lui : « N'est-ce pas que ce sont des calomnies inventées par ces hommes contre toi ? » Mais lui amassant sur son visage toute sa haine contre le Marabout : « Oui, Marabout, c'est vrai, mon âme c'est battue avec celle des missionnaires ; j'ai donné de bons coups de bâton, j'en ai reçu aussi beaucoup ; le combat est resté indécis. C'était écrit. Allah l'a voulu ainsi. Et maintenant je meurs ! »

— Vraiment, mon Père, j'admire comment Satan agit dans tous les pays à peu près de la même manière; mais je vois que vos Musulmans n'ont rien à apprendre de nos francs-maçons et impies. On parle beaucoup de leurs amulettes, de la grande confiance qu'ils y attachent, de la grande influence qu'ont usurpée quelques Marabouts. Croyez-vous, mon Père, qu'en vérité toutes ces histoires aient un fondement sérieux ?

— Je pense, Monsieur, que, la plupart du temps, toutes ces amulettes n'ont aucune influence sur l'acte pour lequel on les emploie; je parierais bien, en effet, neuf contre un que la plupart du temps le Marabout devine bien à faux toutes les fois qu'on le consulte, et que le diable n'exerce pas vraiment une bien grande action par les amulettes dont s'affublent ces ignorants.

— Vous ne croyez donc pas qu'en général le diable ne se mette de la partie ?

— Nier absolument serait, je crois, tomber dans le faux ; j'ai vu des cas, en effet, et j'en ai entendu raconter à mes confrères, où il faut admettre, je crois, l'intervention du démon. Dans les moyens employés, il ne faudra pas demander cette science qu'y mettent nos spirites ou gens qui s'adonnent à l'étude des sciences occultes. Le Musulman sera plus simple, sans être moins pervers ; une coquille d'œuf sur laquelle il écrira un mot qui n'aura pas de sens, une feuille de papier sur laquelle il écrira un verset de son immonde Coran, quelques herbes qu'il fera brûler et dont il recueillera la cendre, voilà les amulettes les plus ordinaires que vous voyez même suspendues au cou des animaux. Evidemment, en tout cela, je crois qu'il n'y a rien de diabolique, et c'est un commerce fort lucratif pour le faiseur et le vendeur d'amulettes.

Mais voici un fait que je veux vous citer, vous le jugerez comme vous voudrez, et ce sera une occasion pour moi de vous parler des devins et des moyens qu'ils emploient. Le fait s'est passé à R'adamès, au mois de juin 1880.

Je vois, mon Père, que notre conversation sera intéressante, et que nous passerons agréablement les quelques heures que nous devons rester ensemble. Je vous écoute avec plaisir.

— Un chérif ou descendant du Prophète Mohammed était venu à R'adamès et y avait usé pendant plusieurs mois de l'hospitalité des habitants. La veille de les quitter, il oublia sans doute sa noble origine et la sainteté de sa descen-

dance, quelque diable aussi le poussait sans doute ; enfin, il vola au Trésor du gouvernement une somme assez ronde. Jugez de la déconvenue et du désespoir du caïmacan quand il s'aperçut qu'on l'avait volé; c'était la mort pour lui. Dans sa perplexité, il recourut au devin fameux dans le pays ; celui-ci découvrit le coupable, qui fut arrêté et mis en prison; ayant réussi à s'échapper, il croyait pouvoir compter sur une caravane pour fuir, et il l'attendit dans le désert; la caravane fut obligée de retarder son départ, et le malheureux descendant du Prophète expia son crime en mourant de soif dans le désert.

— Vraiment ce n'est pas glorieux pour un chérif, et les Musulmans du lieu durent être bien mortifiés.

— Quelle honte, en effet, surtout, que ce fait fût arrivé dans une ville où demeuraient des Marabouts chrétiens ! Mais ce qu'il y a surtout d'intéressant pour nous, c'est de connaître la manière dont se servit le devin pour connaître le coupable. Longtemps, dit-on, il se fit prier, disant qu'il n'était qu'un ignorant et ne connaissant rien aux choses cachées. Grâce sans doute à quelques pièces d'argent, il se résolut à écrire quelques formules sur un morceau de papier, le donna au secrétaire du Trésor qui devait, selon la recommandation, placer sous sa tête cet écrit pendant son sommeil. L'effet ne devait pas tarder à se manifester, et le devin expliquerait le songe qu'il aurait eu.

Le secrétaire se conforma fidèlement aux prescriptions du devin ; à peine fut-il endormi, qu'il aperçut un homme respectable, ayant, placé devant lui, un bassin en or rempli d'eau. Plusieurs

hommes, qu'il ne reconnut pas, vinrent apporter dans le bassin un billet qui s'enfonçait aussitôt jusqu'au fond ; à leur file et les derniers, parurent deux hommes que le secrétaire, tout étonné, reconnut facilement : c'étaient le fameux chérif et un jeune homme des meilleures familles de la ville. Il ne s'expliqua pas cependant pourquoi les billets des deux derniers surnageaient. A son réveil, il courut aussitôt informer le devin et lui raconta fidèlement tout ce qu'il avait vu : « L'explication est facile, reprit celui-ci d'un ton inspiré. Les premiers que tu n'as as reconnus sont les innocents ; leurs billets sont allés au fond, preuve de ce que j'avance ; ceux au contraire que tu as reconnus et dont les billets ont surnagé malgré tout ce qu'ils ont fait pour les enfoncer, sont les coupables. » Ainsi fut fait ; on les saisit ; le chérif aurait expié son crime, qu'il avoua, s'il ne se fût échappé, tandis que, eu égard à l'honorabilité de la famille de son complice, grâce aussi à quelques rouleaux de douros, car la justice se rend toujours ainsi en Afrique, le jeune homme parvint à échapper à la punition justement méritée.

— Vous connaissez, sans doute, mon Père, les autres moyens employés par les Musulmans pour connaître les choses cachées ?

— En effet, outre l'évocation des songes, il y a celui de la fumigation. Voici comment procède le devin : Il prend une cassolette avec des charbons ardents, et place dessus des graines de moutarde. Il trace dans le creux de la main un cercle noirci à l'encre et les place sur la cassolette étendues sur le dos. Alors le devin commence à réciter ses formules, tandis que le voyant, ayant

toujours les mains étendues sur la fumée, regarde si rien n'apparaît dans le cercle noir. Quand toutes choses sont à point, ou, pour parler le langage des hommes versés dans l'art, quand l'esprit est dans le cercle, celui-ci se transforme en miroir, et le voyant aperçoit sur sa main la figure des personnes qu'il veut voir ou la tournure que prendront les événements futurs.

— Je crois, mon Père, avoir lu, dans Gorres, qu'un pareil procédé est employé en Egypte; ce sera peut-être de ce pays que ce moyen de connaître l'avenir se sera introduit en Kabylie et dans le Sahara.

— Je le crois aussi, Monsieur ; à mon avis, en effet, tout le mal nous est venu de l'Orient ; cherchez bien, et vous verrez que la franc-maçonnerie actuelle ne sera que la continuation du manichéisme et de l'islamisme.

Mais je n'ai pas fini tout ce qui concerne les devins ; quelquefois, ils opèrent seuls; voici le procédé : Quand un individu vient demander à un devin où il pourrait trouver celui qui lui a volé telle somme ou tel animal, ou encore où il pourrait trouver une chose perdue, le devin trace sur le sable un carré, qu'il subdivise ensuite en quatre carrés; chacun de ces carrés représente une ville ou un lieu, ou encore un quartier d'une ville, selon le bon plaisir du devin, ou, pour parler comme lui, selon que l'esprit le lui souffle. Une fois le carré choisi, il subdivise toujours à angle droit, jusqu'à ce qu'il arrive à l'endroit précis où se trouve en ce moment le voleur ou la chose perdue.

— Jouissent-ils d'une grande considération, ces

devins, et ont-ils, par des faits, gagné la confiance de leurs clients ?

— Beaucoup, Monsieur, ne sont que des charlatans semblables en tout à ces hommes qui courent, en France, de foire en foire, disant la bonne aventure moyennant la modique somme de 50 centimes; c'est un commerce assez lucratif et qui ne trompe que les naïfs. Mais le cas cité plus haut et bien d'autres que j'ai entendu raconter montrent que vraiment il se passe quelquefois des choses bien extraordinaires, où, à mon avis, le diable doit intervenir. Je ne sais, en effet, comment nos physiciens pourraient expliquer ce qui se produit au moyen de la fumée des graines de moutarde; l'apparition de la personne cherchée ou de l'objet désiré, dans un cercle noirci à l'encre dans le creux de la main, ne me paraît pas un fait bien naturel.

— Quel est sur ce point le sentiment des Musulmans !

— Oh ! Monsieur, il ne faut pas prendre ce sentiment pour règle de notre conduite ; eux, évidemment, croient avec une grande foi qu'un esprit apparaît ; il faut ajouter qu'il n'y a pas de peuple plus superstitieux, et que, même pour des choses que nous pouvons expliquer, ils voient l'œuvre d'un esprit. Ainsi, par exemple, la folie, l'épilepsie sont chez eux des maladies qui rendent le patient fort honorable et digne des respects de tous. Pourquoi ? Parce que c'est un esprit qui habite ce malheureux; un pauvre idiot ne sera jamais la risée des enfants, comme nous le voyons si souvent dans nos villages de France. Pourquoi ? Parce que c'est l'œuvre d'un esprit, et personne

n'ignore que, s'il le voulait, il pourrait porter malheur. J'ai choisi ces faits pour vous montrer que nos Arabes sont vraiment trop crédules et voient partout un esprit. Aussi ne faut-il jamais ajouter foi entière aux récits merveilleux qu'ils rapportent, à moins qu'ils ne soient racontés par des témoins dignes de foi.

Ils craignent aussi beaucoup l'influence du sorcier. A leurs yeux, tout homme qui sort un peu du commun, ou idiot, ou imbécile, ou un peu extravagant, etc., tout homme d'une telle espèce peut porter malheur ou bonheur.

— N'appellent-ils pas les gens de cette espèce derviches, et ceux-ci ne vivent-ils pas retirés loin du monde en communication avec les esprits ?

— Le derviche, Monsieur, n'est pas toujours idiot ; il y en a parmi eux qui ont le plein usage de leurs facultés, et qui se servent de leur titre pour exploiter les pauvres gens. Le derviche est vraiment le roi du village, et prélève chez qui il veut, et comme il le veut, un impôt que nos Musulmans ont décoré du beau titre d'offrandes. Le derviche peut n'être, en effet, qu'un original, c'est-à-dire un homme qui ne fait rien comme les autres, et avoir ce que nous appellerions un tic, mais un tic bien prononcé ; à ce titre, il est très révéré de ses coreligionnaires qui le croient possédé d'un esprit. Il délivre des amulettes ; il y en a de toute espèce, de toute couleur, et de toute forme : les unes sont simplement une feuille de papier sur laquelle le derviche a écrit quelque verset du Coran, et l'a renfermée très précieusement dans un petit sac de cuir. Chaque Musulman a son amulette ainsi

suspendue, comme tout bon catholique son scapulaire ; bien souvent même, vous les voyez suspendues au cou des animaux. D'autres ont des formes les plus bizarres, et représentent les animaux les plus fantastiques ; certes, on ne peut mieux représenter le diable. Pour toute chose à atteindre, il y a une amulette spéciale ; chaque danger est prévu, même le moment de la mort et si on meurt c'est, au dire de nos gens, que le derviche n'était pas assez saint pour vous délivrer de ce malheur ; car l'amulette a plus ou moins de vertu, selon le degré de sainteté du derviche qui l'a fabriquée. Il y a de ces gens confiants qui se disent et se croient invulnérables grâce au précieux talisman que leur a délivré le Marabout ; la balle, le poignard, le scorpion n'ont nul effet sur eux, et ils sont même plus heureux qu'Achille.

— Vous ne me dites rien, mon Père, de l'influence du mauvais œil. Hier, j'ai visité une maison très riche ; on m'a présenté les enfants, je les ai caressés, je leur ai donné de beaux jouets, et je m'apprêtais déjà à jouer avec eux, et à féliciter l'heureux père d'avoir de tels enfants, quand tout à coup celui-ci a mis sa main devant ma bouche et a fait disparaître les enfants. Vous jugez un peu de mon étonnement. Un de mes amis m'a expliqué cette conduite en disant que le père craignait pour ses fils l'influence du mauvais œil.

— En effet, Monsieur, les Musulmans craignent beaucoup le regard de l'homme ; ils ne peuvent tolérer qu'un étranger caresse leurs enfants et même leur dise des paroles de bénédictions. Le mauvais œil peut venir de n'importe

où ; pour le donner, il suffit de considérer une chose avec des yeux d'admiration sans prononcer en même temps des mots, comme ceux-ci : don d'Allah, que Dieu le protège.... que Dieu augmente son bien...., et autre formule de ce genre. Tout ce qui est jeune est sujet à cette influence fatale, et dépérit bientôt. Le blé en herbe, la tendre pousse d'olivier ou du dattier, l'herbe des champs, les arbres en fleurs qui promettaient une magnifique récolte, tout peut être victime d'un regard de l'homme ; un champ semé d'orge vient-il à périr, jamais on ne l'attribuera soit à la gelée soit à toute autre cause, mais bien au mauvais œil. Presque tous les malheurs qui frappent nos populations musulmanes sont par elles attribués à ce mauvais œil, comme en Europe nos paysans l'attribuent à la lune. Un champ qui promettait une belle récolte vient-il tout à coup à périr, quelqu'un se sera arrêté devant l'enclos, un envieux, cela va sans dire, et aura dit : quelle belle récolte, quel beau froment, quels beaux fruits, sans ajouter « don d'Allah » ou « qu'Allah les fasse croître », et aussitôt ces paroles flatteuses sorties d'un cœur jaloux auront arrêté la végétation. C'est pour cela, Monsieur, que vous ne verrez jamais ou du moins presque jamais une mère porter avec elle, sans le cacher, l'enfant qu'elle nourrit ; elle craint le mauvais œil.

— C'est peut-être aussi pour le même motif que les Arabes ferment si soigneusement leur jardin pour empêcher les regards indiscrets, et qu'ils construisent même un mur devant la porte d'entrée pour que personne ne puisse voir même par les fissures ?

— Parfaitement, Monsieur.

— Quelles sont les amulettes délivrées par les derviches pour détruire l'effet du mauvais œil?

— C'est pour cela, Monsieur, que les Arabes suspendent au cou des animaux des amulettes de la même espèce, de formes que j'ai mentionnées plus haut, bien que quelquefois aussi ils placent ces amulettes soit pour qu'une vache leur donne plus de lait, soit pour qu'elle mette bas plus tôt, etc. Mais le spécifique contre le mauvais œil c'est: ou une main placée sur la façade de la maison, ou un fer à cheval, ou des cornes de bouc et de gazelles. Le maître de famille pense que, par ce moyen, quiconque le regarderait avec le mauvai œil serait aveuglé, et l'influence détruite.

— Sottes gens, certes, mon Père.

— Monsieur, tout homme qui ne suit pas la vraie religion tombe nécessairement dans la superstition; car enfin toutes ces choses n'en sont que le produit. Je regrette, Monsieur, que bientôt il faille nous quitter, car nous sommes déjà à la Maison-Blanche, et dans un quart d'heure je descendrai à la Maison-Carrée, et je ne vous ai rien dit ni de la croyance aux génies, aux fées, aux revenants. Enfin surtout, je ne vous ai fait connaître qu'à moitié le derviche ; je ne vous ai pas parlé des Sociétés secrètes musulmanes : c'est là qu'il faut aller étudier l'œuvre de Satan : là vraiment, Monsieur, vous pourrez comparer les Sociétés secrètes d'Europe et celles d'Afrique ; il me semble que toutes ont le même but, et reçoivent la même direction; à mon avis, Satan n'a fait que changer de tactique suivant les divers pays, mais partout il est le même; il a une haine

égale de Dieu, du catholicisme et du progrès. Il n'a qu'un but : ramener les hommes au paganisme, c'est-à-dire à la dégradation. Remarquez, en effet, que partout le missionnaire est l'objet de la haine de ceux qu'il va évangéliser : en Chine, en Amérique, en Afrique, celui que Dieu a chargé de porter la lumière aux nations et de les instruire, est en butte à toutes les persécutions. Sur la terre, Monsieur, il n'y a que deux camps, deux cités : la cité de Dieu et la cité du démon; une guerre perpétuelle est engagée entre elles; le démon dit par ses sectateurs qu'il l'emportera ; vous savez, Monsieur, la vérité. »

Ici, la locomotive du chemin de fer jeta un cri strident : « Je suis arrivé, me dit le Missionnaire; vous serez bientôt à Alger, bon voyage.

— Merci, mon Père, de votre intéressante société ; je n'oublierai pas ce que vous m'avez dit. »

J'étais bien seul dans mon compartiment ; tandis que j'écoutais ce bon missionnaire, le temps m'avait paru bien court, et je n'avais pas songé à la distance parcourue ; j'avais cependant appris des choses nouvelles. Il ne m'avait pas tout dit, faute de temps, mais pourquoi ne me livrerais-je pas à une étude sur ce sujet ? C'est contre les Sociétés Secrètes que nous avons dû lutter, m'avait dit ce missionnaire, ce sont elles qui ont fourni les chefs aux insurrections ; il avait fini enfin en disant que le démon agissait partout par les mêmes moyens qu'il adaptait seulement aux circonstances et au peuple. J'ai voulu vérifier par moi-même la vérité de cette parole que le mal nous est venu de l'Orient comme le bien, et

que la franc-maçonnerie actuelle n'est que la suite du manichéisme et de l'islamisme ; que la franc-maçonnerie n'a paru sur la scène du monde que quand l'islamisme a disparu, brisé par l'épée de Sobieski et de don Juan d'Autriche.

Depuis, j'ai poursuivi mes recherches avec autant de persévérance que j'ai pu. Dans l'islamisme, il y a ce que je n'hésite pas à appeler un culte à Lucifer. Sans doute, la religion extérieure, officielle, ne croit qu'en un seul Dieu, et les Marabouts enseignent bien que ce Dieu n'est pas Lucifer ; mais il faut pénétrer l'écorce du Coran, il faut voir le vrai sens de la formule islamique, il faut connaître les Sociétés secrètes avec leur but final et bien avoué, la destruction de toute civilisation chrétienne ou, si on veut, le rétablissement de l'imamat correspondant à la république universelle de nos francs-maçons ; il faut, dis-je, connaître tout cela pour être bien convaincu que, de nos jours, Lucifer a de nombreux adorateurs en Afrique aussi bien qu'en Europe.

Le missionnaire n'avait fait que mentionner la croyance des Musulmans aux génies, aux fées, aux revenants. Certes, nous ne croyons guère à toutes ces sornettes de vieilles femmes, et à tous ces contes fantastiques que notre mère racontait à notre enfance, le soir, quand, après nous avoir mis au lit, nous ne voulions pas nous endormir.

Nous citerons toutefois un fait arrivé dans le désert, et raconté dans les *Missions Catholiques* (vendredi 4 mai 1894, page 210). Ce fait est tiré d'une lettre d'un missionnaire d'Alger, dans

laquelle il raconte quelques particularités d'un voyage dans le Sahara, en compagnie d'un Mokkaddem de l'ordre des Tidjanya, et autres Musulmans. La caravane s'était arrêtée pour passer la nuit, et chacun se croyait en sûreté quand tout à coup l'alarme se répandit dans le camp : « .....Tandis que nous savourions le couscous quotidien, écrit le missionnaire, dûment pimenté et assaisonné de suif rance, nous aperçûmes, à une heure et demie de marche derrière nous, sur le plateau, un feu parfaitement visible. Pas d'erreur possible : c'était un feu de bivouac, et cela sur notre route; il n'y avait pas de caravane derrière nous à si faible distance; c'est donc une troupe très légère qui nous rejoint. Des amis voyant notre trace si fraîche, n'auraient pas couché si près sans camper avec nous. Ce ne peut être qu'un razzi et solidement armé pour oser nous braver de la sorte.

« Le nom d'Amar-bou-Kechba vole de bouche en bouche, accompagné de toutes les malédictions qu'un Arabe sait trouver en pareille circonstance.....

« Pendant que six des plus prudents partaient en reconnaissance, les autres ébauchaient rapidement, à l'aide des bagages et des accidents de terrain, un essai de fortification...... Vis-à-vis de nous, le Mokkaddem, un peu sorcier comme tous les Marabouts musulmans, débitait des formules d'incantation, traçait en l'air des lignes prohibitoires qui devaient maintenir l'assaillant à une distance respectueuse, puis, ramassant de la poussière, la jetait aux quatre coins du ciel, prédisant le sort réservé aux audacieux pillards.

« Ne crains rien, Marabout, dit enfin le Mokkaddem; il n'y aura rien.

S'il plaît à Dieu, répondis-je; mais tout ce que le ciel nous enverra sera le bienvenu. Si ces impies viennent chercher la diffa nocturne, nous les rassasierons avec du plomb. »

A la vérité, nous étions surpris de ne rien entendre ; notre patrouille devait être parvenue à l'endroit critique, et cependant la poudre ne parlait pas. Mais la surprise se changea presque en incrédulité quand nos éclaireurs nous affirmèrent, quel ques instants après qu'il n'y avait ni homme ni feu, ni traces d'aucune sorte. Nous étions en présence d'un phénomène rare dans le désert pour que les Sahariens eux-mêmes s'y trompent, mais bien propre à exciter leur imagination et leur esprit superstitieux.

« Chacun, bien entendu, hasarda son explication. Les peureux affirmaient que l'ennemi, ne se croyant pas si près de nous, avait fini par remarquer nos feux, et que, saisi d'une frayeur salutaire en présence de pareils guerriers, il avait pris la fuite.

« En emportant les laissées des chameaux, et les cendres du foyer dans le pan de son burnous, n'est-ce pas nigaud ? observa ironiquement Abd-en-nebbi (le Mokkaddem) : Oh! mes amis. Vous parlez comme des petits enfants; toute cette région est hantée par des génies qui abusent les voyageurs et leur créent toutes sortes d'illusions..... La hammada de Tingert appartient aux génies, cela est connu de tout le monde. Je savais bien, moi, qu'il n'y avait ni feu ni homme. » (*Missions catholiques*, 4 mai 1891.)

Et pour les convaincre de ce qu'il avançait, il leur raconta un fait qui lui était arrivé il y avait quelque temps, à son retour d'Insalah, en compagnie d'un taleb et de son neveu. Ils étaient à puiser de l'eau quand, aux environs du puits, apparurent deux cavaliers: « Les mehara étaient tout près; les cavaliers semblaient, par le costume et l'équipement, être des Arabes du Touat, j'aurais pu leur parler; déjà je les voyais apprêter leurs armes. Je m'assurai des miennes pendant qu'ils disparaissaient derrière un petit « sif » qu'ils avaient à tourner. Puis j'attendis, j'attendis, j'attendis, et nos deux maudits ne sortaient pas de derrière leur sif. Ne sachant que penser, je fis agenouiller mon méhari, je l'entravai et rampai tout doucement jusqu'à l'arête d'où j'aurais dû les voir. Rien... Je descends le flanc opposé : Rien... Je m'avance vers l'endroit où je les avais aperçus très distinctement : pas une trace sur le sable. C'était le seul endroit où le sol n'était pas foulé... Croyez-moi si vous voulez, moi je dis que c'étaient des génies ou des revenants, et Dieu est plus savant que nous. »

Nous laissons au lecteur le soin d'apprécier ces deux faits comme bon lui semblera. Quelques incrédules, plus savants, diront que c'est un effet de mirage: à eux la réponse du Moqaddem qui certes ne manque pas de sel.

Quant à nous, sans vouloir nous prononcer sur ces deux faits où l'œil si exercé du Saharien a été pris en défaut, nous pensons qu'il serait bien téméraire de dire que, dans ce vaste empire de Satan, qui s'étend de l'Océan Atlantique à la Mer rouge, l'ange des Ténèbres ne vienne jamais

se promener dans ces vastes solitudes, image, par leur stérilité, de l'état de son âme. Quelques-uns de ceux qui nieront, ne voudront pas trancher la question ni expliquer ce fait : ils aimeront mieux laisser ce problème irrésolu. Malgré nous, cela nous rappelle l'histoire d'un prêtre, que nous connaissons bien, qui avait dans sa maison un épileptique qui lisait dans un livre placé sur sa tête. Quand je lui disais que ce fait n'était pas naturel, car nos yeux ne peuvent lire dans un livre qu'ils n'aperçoivent pas, il préférait laisser le problème sans le résoudre, plutôt que de dire que dans ce cas il fallait voir l'œuvre de Satan.

Que d'excellents catholiques agissent de même !

ERRATA

P. 97, ligne 8, *au lieu de* religion, *lisez* religieux.

P. 154, ligne 31, *au lieu de* trois cents, *lisez* treize cents.

P. 176, ligne 11, *au lieu de* instituée, *lisez* intitulée.

P. 184, ligne 11, *au lieu de* Magrel, *lisez* Magreb.

P. 200, ligne 30, *au lieu de* reculs, *lisez* secrets.

P. 241, ligne 29, mettre un point après : grand-père.

P. 317, ligne 16, *au lieu de* servants, *lisez* savants.

P. 381, ligne 28, *au lieu de* confirmer, *lisez* infirmer.

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

Ordres les plus importants dans l'Afrique du Nord

APPENDICE.

LES

SOCIÉTÉS SECRÈTES

CHEZ

LES MUSULMANS

PAR

L'Abbé ROUQUETTE

de la Société des Missions africaines de Lyon



LIBRAIRIE DELHOMME ET BRIGUET

J. BRIGUET, Éditeur

PARIS | LYON
83, rue de Rennes, 83 | 3, avenue de l'Archevêché, 3

1899

Paris. — J. Mersch, imp., 4bis, Av. de Châtillon.